





L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

DANS

L'ANCIEN DIOCÈSE DE SOISSONS

AU XI^E ET AU XII^E SIÈCLE

PAR

EUGÈNE LEFÈVRE-PONTALIS

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

PREMIÈRE PARTIE

TEXTE : FEUILLES I A 21. — PLANCHES I, IV, VI, X, XII A XVI.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C^{IE}
8, RUE GARANCIÈRE

1894

Tous droits réservés

THE GETTY CENTER
LIBRARY

L'ARCHITECTURE
RELIGIEUSE

DANS

L'ANCIEN DIOCÈSE DE SOISSONS

DU MÊME AUTEUR :

Études sur la date de l'église de Saint-Germer, in-8°. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLVI, 1885, et du *Bulletin monumental*, t. LII, 1886.)

Étude sur le chœur de l'église Saint-Martin des Champs, à Paris, in-8°. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLVII, 1886.)

Étude archéologique sur l'église de Glennes, in-8°. (Extrait du *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 2^e série, t. XV, 1885.)

Monographies des églises d'Épône, d'Hardricourt, de Juziers, de Meulan, de Triel et de Gassicourt, in-8°. (Extrait du *Bulletin de la Commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise*, t. V, VI, VII et VIII, 1885, 1886, 1887 et 1888.)

Étude historique et archéologique sur l'église de Paray-le-Monial, in-8°. (Extrait des *Mémoires de la Société Éduenne*, 2^e série, t. XIV, 1886.)

Croix en pierre des XI^e et XII^e siècles dans le nord de la France, in-4°. (Extrait de la *Gazette archéologique* de 1885.)

Étude sur les chapiteaux de l'église de Chivy, in-4°. (Extrait de la *Gazette archéologique* de 1887.)

Notices archéologiques sur les églises de Santeuil et de Gonesse, in-8°. (Extrait des *Mémoires de la Société historique de Pontoise et du Vexin*, t. X et XI, 1886 et 1887.)

Monographie de l'église de Villers-Saint-Paul, in-8°. (Extrait des *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, t. XIII, 1886.)

Notices archéologiques sur les églises de Noël-Saint-Martin et de Saint-Gervais de Pontpoint, in-8°. (Extrait des *Mémoires du Comité archéologique de Senlis*, années 1886 et 1887.)

Étude sur la date de la crypte de Saint-Médard de Soissons, in-8°. (Extrait du *Congrès archéologique de France*, LIV^e session, 1887.)

Étude archéologique sur l'église de la Madeleine de Châteaudun, in-8°. (Extrait du *Bulletin de la Société dunoise*, t. V, 1888.)

Monographie de l'église Saint-Maclou de Pontoise. (Pontoise, 1888, in-4°, 188 p. et 11 pl.)

Étude historique et archéologique sur la nef de la cathédrale du Mans, in-8°. (Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*, t. XXV, 1889.)

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

DANS

L'ANCIEN DIOCÈSE DE SOISSONS

AU XI^e ET AU XII^e SIÈCLE

PAR

EUGÈNE LEFÈVRE-PONTALIS

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES



PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}

8, RUE GARANCIÈRE

1894

Tous droits réservés

PRÉFACE



L'OUVRAGE que nous publions aujourd'hui est le développement d'une thèse présentée en 1885 à l'École des Chartes. Après avoir complété nos premières recherches dans l'ancien diocèse de Soissons, nous avons entièrement remanié le cadre de notre travail, afin de rédiger une étude d'ensemble sur les églises de l'Ile-de-France au XI^e et au XII^e siècle. En effet, on ne peut se dispenser de franchir les limites d'un diocèse pour résoudre la question si délicate de la découverte de la voûte d'ogives. Les progrès de l'architecture religieuse furent aussi rapides autour de Noyon, de Beauvais, de Senlis et de Paris que dans le Soissonnais et le Laonnais. De là les deux grandes divisions de cet ouvrage. Après avoir consacré deux chapitres à l'histoire et à la bibliographie, nous avons indiqué dans la première partie tous les caractères communs des églises du bassin de l'Oise, en signalant les particularités spéciales à telle ou telle région de l'Ile-de-France. La seconde partie comprendra la description des églises romanes les plus intéressantes de l'ancien diocèse de Soissons.

Pour éclaircir les origines de la croisée d'ogives et de l'arc en tiers-point, il nous a paru nécessaire de discuter les nombreuses théories émises à ce sujet depuis plus d'un siècle. Certains auteurs n'ont attaché d'importance qu'à la forme des arcs, au lieu d'étudier la structure des voûtes, et ils ont cru que l'arc brisé avait donné naissance au style gothique. D'autres archéologues se sont contentés de constater l'épanouissement de cet art original au milieu du XII^e siècle, en déclarant que les embryons du système avaient disparu. Il faut admettre au contraire que les églises bâties entre Beauvais, Senlis et Soissons renferment encore de nombreuses voûtes d'ogives antérieures à la construction de l'église abbatiale de Saint-Denis, qui fut commencée en 1137. L'art gothique est un art essentiellement français; ses éléments ne dérivent d'aucun principe emprunté aux édifices de l'Orient. Telles sont les conclusions que nous avons voulu faire prévaloir, en montrant comment l'Ile-de-France fut le berceau de notre architecture nationale.

Nous ne pouvions manquer de tirer parti des travaux de nos devanciers, mais ils nous laissaient une ample moisson à recueillir. MM. Woillez et Jules Quicherat ont eu le mérite d'attirer les premiers l'attention sur les églises romanes du Beauvaisis, sans se prononcer sur la question de leur date. Si M. Fleury s'est montré plus affirmatif en décrivant plusieurs édifices religieux du département de l'Aisne, il leur attribue une trop grande ancienneté, tandis que M. Gonse a parfaitement

défini les caractères des églises du bassin de l'Oise dans un chapitre rempli d'observations ingénieuses. La voie déjà tracée n'en restait pas moins libre. En effet, les églises romanes de cette région sont encore si nombreuses que l'on pourra toujours faire de nouvelles découvertes, en explorant les villages du Vexin, du Valois, du Beauvaisis, du Soissonnais et du Laonnais. Nous avons visité deux cents églises dans l'ancien diocèse de Soissons, qui comprenait quatre cents paroisses avant la Révolution. Le défaut de tout répertoire archéologique pour les arrondissements de Château-Thierry et d'Épernay laissera peut-être subsister quelques lacunes dans notre ouvrage, mais les itinéraires que nous avons parcourus nous ont fait constater l'analogie des églises de la vallée de la Marne et de la vallée de l'Aisne. Nos lecteurs pourront donc rapporter facilement à telle ou telle époque un édifice religieux que nous n'aurions pas mentionné, en comparant ses dispositions avec les planches consacrées à d'autres églises.

Si la chapelle de Bellefontaine, construite en 1125, est la seule église à date certaine qu'il nous ait été possible de découvrir, la forme des plans, le style des travées, la structure des voûtes, les profils des arcs et les motifs d'ornementation nous ont permis de répartir en trois groupes distincts les églises du XI^e siècle, les églises de la première moitié du XII^e siècle et celles qui appartiennent à la seconde moitié de la même période. C'est en généralisant les résultats obtenus par l'étude d'un certain nombre de monuments de la même région que l'on pourra hâter les progrès de l'archéologie. Les principes de construction qui s'appliquaient aux églises rurales d'un diocèse à la même époque déterminent plus sûrement les caractères d'une école d'architecture, parce que les grands édifices présentent toujours des dispositions exceptionnelles. Quand on appareilla des croisées d'ogives sur les cathédrales, il y avait déjà longtemps que la nervure était employée dans les églises de village où la faible largeur de la nef et du chœur permettait d'établir une voûte sans difficulté. Le style gothique ne se serait jamais développé aussi rapidement, si les églises rurales n'avaient pas servi de champ d'expérience aux artistes de l'Ile-de-France.

Les planches jointes à cet ouvrage ont été classées par ordre alphabétique dans trois catégories qui correspondent au XI^e siècle, à la première moitié du XII^e siècle et à la seconde partie de cette période; mais nous avons groupé dans la même série les dessins de l'église de Morienvall qui remonte à deux époques différentes, afin de faciliter l'étude de ce monument. M. Léon Guellier, notre dessinateur, a fait preuve d'un véritable sentiment artistique, en reproduisant avec la plus grande fidélité les relevés et les photographies que nous avons exécutés dans l'ancien diocèse de Soissons. Notre éditeur, M. Plon, a apporté tous ses soins à l'impression de notre ouvrage, et les héliogravures mettent en relief la perfection des procédés de M. Dujardin.

Nous avons à cœur d'adresser nos remerciements à tous ceux qui ont encouragé nos recherches. Le souvenir de M^{re} Odon Thibaudier, ancien évêque de Soissons, qui s'était beaucoup intéressé à nos premières études sur les églises de son diocèse, ne s'effacera jamais de notre mémoire, mais nous devons un témoignage particulier de reconnaissance à M. de Lasteyrie, membre de l'Institut, professeur d'archéologie à l'École des Chartes, qui nous a si utilement aidé de son expérience et de ses conseils. Il nous est agréable de remercier également MM. les ecclésiastiques qui nous ont donné leur concours, et notamment M. l'abbé Müller, M. l'abbé Pécheur, M. l'abbé Ledouble, secrétaire de l'évêché de Soissons, M. l'abbé Parmentier, ancien curé de

Courmelles, M. l'abbé Déjardin, doyen de Vailly, M. l'abbé Rouillier, curé de Mercin, M. l'abbé Corneaux, curé de Longpont, M. l'abbé Faquis, curé de Torcy, et M. l'abbé Gaudion, curé de Montlevon. Nos confrères, M. Couard, ancien archiviste de l'Oise, et M. Souchon, archiviste de l'Aisne, ont bien voulu nous signaler diverses pièces fort curieuses conservées dans les archives départementales. C'est avec la même obligeance que M. Anthyme Saint-Paul nous a communiqué les épreuves de ses articles sur l'église de Morienvall. Enfin, M. Jadart, secrétaire général de l'Académie de Reims, s'est empressé de nous indiquer plusieurs églises romanes de la Marne, et nous devons à M. Louis Regnier d'intéressantes observations sur les clochers du Vexin.

C'est à l'enseignement de l'École des Chartes que se reporte surtout notre gratitude, et la pensée maîtresse de cet ouvrage, celle qui nous a encouragé et soutenu, c'est de mettre à profit toutes les connaissances que nous y avions acquises, pour explorer une région dont les richesses archéologiques occupent une si grande place dans l'histoire de l'art français.

EUGÈNE LEFÈVRE-PONTALIS.

Paris, 16 avril 1894.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE HISTORIQUE

ET ARCHÉOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER

LIMITES ET DIVISIONS DE L'ANCIEN DIOCÈSE DE SOISSONS



LE DIOCÈSE de Soissons, fondé vers la fin du troisième siècle, faisait partie de la province ecclésiastique de Reims. Il était borné au nord par le diocèse de Laon, à l'ouest par les évêchés de Noyon et de Beauvais, au sud par les diocèses de Senlis, de Meaux et de Troyes, à l'est par ceux de Châlons et de Reims. Sa configuration était assez régulière, et le territoire dont il se composait s'étendait sur le Soissonnais, le Valois, l'Orxois, le Tardenois et la Brie Pouilleuse.

La ligne qui séparait l'ancien diocèse de Soissons de l'évêché de Laon était formée par la rivière de la Lette depuis le village de Filain jusqu'à Manicamp. A partir de ce point, la limite orientale suivait le cours de l'Oise jusqu'à Rhuis, près de Verberie, en laissant toutefois à l'évêché de Noyon les paroisses de Varennes, de Pontoise, d'Ourscamp, de Carlepont et de Tracy-le-Val situées sur la rive gauche de l'Oise. Cette enclave, dont les évêques de Soissons et de Noyon se disputèrent la propriété pendant plusieurs siècles, fut définitivement attribuée au diocèse de Noyon par le concile de 814 (1). Au sud, la frontière diocésaine, remontant le vallon de Roberval qui s'étend de Rhuis à Noël-Saint-Martin, atteignait la vallée de l'Authonne près de Saintines pour la suivre jusqu'à l'abbaye de Lieu-Restauré, non loin de Vez, et se dirigeait vers l'extrémité méridionale de la forêt de Villers-Cotterets par Gondreville, Ormoy-le-Davien et Authueil-en-Valois. Après avoir traversé l'Ourcq entre Marolles et Mareuil, au-dessous de la Ferté-Milon, elle côtoyait le ru d'Alland jusqu'à Chézy-en-Orxois et descendait vers la Marne, en laissant dans le diocèse de Soissons les paroisses de Veuilly-la-Poterie, de Marigny et de Montreuil-aux-Lions. Elle passait la Marne à Nanteuil et gagnait la vallée du Petit-Morin par Citry, Bassevelles et Sablonnières, pour remonter le cours de cette rivière jusqu'au pied de la colline de Montmirail.

Du côté de l'est, la ligne de séparation englobait les paroisses de Vauchamps et de Janvilliers, traversait le Surmelin près de Lucy-Sainte-Colombe, atteignait le ruisseau du Cubry à Moslins et rejoignait la Marne à Damery par Monthelon, Pierry et Vauciennes-en-Champagne. Elle se dirigeait ensuite vers les sources de la Sémoigne, en passant par Belval, La Neuville, Cuisle et Vézilly, suivait les bords de l'Orillon et franchissait la Vesle entre Fismes et Bazoches. Enfin, elle prenait la direction de Perles, de Merval et de Longueval, atteignait l'Aisne au-dessus de Pont-Arcy,

(1) FLODOARD, *Historia ecclesiae Remensis*, livre II, chap. XVIII.

traversait la rivière près de Chavonne et retombait dans la vallée de la Lette à Filain, en longeant le ruisseau qui coule au fond du ravin d'Ostel.

Les quatre archidiaconés du diocèse étaient divisés au XII^e siècle en quatorze doyennés de la manière suivante :

1^o Le grand archidiaconé comprenait les doyennés de Soissons, de Vailly, de Chacrise et de Vivières.

2^o L'archidiaconé de la Rivière renfermait les doyennés de Vic-sur-Aisne, de Collioles, de Béthizy et de Blérancourt.

3^o L'archidiaconé de Brie était réparti entre les doyennés de Châtillon-sur-Marne, de Château-Thierry, d'Orbais et de Chézy.

4^o L'archidiaconé de Tardenois était partagé en deux doyennés, ceux de Bazoches et d'Oulchy-le-Château.

Au IX^e siècle, il y avait des titres de doyenné à Pierrefonds, à Ivors, à Quierzy-sur-Oise, à Vez et à Verberie. Le siège de ces deux derniers doyennés fut transféré à Collioles et à Béthizy à une date inconnue. Le doyenné de Vivières dut son origine à un antique pèlerinage, ceux de Vic-sur-Aisne et d'Oulchy à l'importance de leurs châteaux, et celui de Bazoches à la fondation d'une collégiale. En 1661, l'archidiaconé de Tardenois fut démembré, et deux nouveaux doyennés furent créés à Fère et à Neuilly-Saint-Front. Mgr de Fitz-James, évêque de Soissons, établit en 1762 deux autres doyennés à Dormans et à Montmirail, dans l'archidiaconé de Brie, aux dépens de ceux de Châtillon-sur-Marne et de Chézy.

L'ancien diocèse de Soissons s'étendait ainsi sur un territoire aujourd'hui réparti entre quatre départements : Aisne, Oise, Seine-et-Marne et Marne. Dans le département de l'Aisne, il comprenait tout l'arrondissement de Soissons, sauf quatre communes (1), entamait à peine celui de Laon (2) et renfermait presque en entier celui de Château-Thierry (3). Il occupait dans l'Oise la moitié de l'arrondissement de Compiègne (4) et une partie de celui de Senlis (5). En Seine-et-Marne, une étroite bande de terrain lui appartenait dans les cantons de La Ferté-sous-Jouarre et de Rebais, qui sont rattachés aux arrondissements de Meaux et de Coulommiers. Enfin, dans la Marne, l'évêché de Soissons englobait un tiers de l'arrondissement d'Épernay (6), et la plus grande partie du canton de Châtillon-sur-Marne, dans l'arrondissement de Reims.

Un pouillé manuscrit du XVI^e siècle, conservé à la bibliothèque de l'évêché de Soissons (7), et l'ouvrage du chanoine Houllier (8), publié en 1783, mentionnent l'existence de 370 paroisses dans les quatre archidiaconés de l'ancien diocèse. Le *Gallia Christiana* en indique 380 (9), mais ce chiffre doit être porté à 400, si l'on y ajoute les cures cardinales et les cures de la chambre épiscopale dont la fondation devait remonter au XI^e siècle. Les titulaires de ces dernières cures, au nombre de neuf, ne reconnaissaient pas d'autre juridiction que celle de l'évêque. Ils formaient un véritable conseil composé des curés de Septmonts, de Rozières, de Noyant, de

(1) Les communes de Glennés, Révillon, Villers-en-Prayères (canton de Braine) et de Soupir (canton de Vailly) faisaient partie de l'ancien diocèse de Laon.

(2) Toute la partie du canton de Coucy-le-Château située sur la rive gauche de la Lette et deux communes du canton d'Anizy, celles de Pinon et de Vauxaillon, étaient comprises dans l'ancien diocèse de Soissons.

(3) Les communes de Brumetz, Gandelu et Montigny-l'Allier proviennent du diocèse de Meaux, et la commune de la Celle du diocèse de Troyes.

(4) Canton d'Attichy en entier, cantons de Compiègne, de Ribécourt et de Noyon en partie.

(5) Cantons de Pont-Sainte-Maxence, de Crépy-en-Valois et de Betz en partie.

(6) Canton de Dormans en entier, cantons d'Avize, d'Épernay, de Montmort et de Montmirail en partie.

(7) Ce pouillé porte la date de 1573.

(8) *État ecclésiastique et civil du diocèse de Soissons*. Compiègne, 1783, in-8^o.

(9) T. IX, col. 334.

Belleu, de Cuffies, d'Hartennes, de Taux, de Buzancy et du Mont-Notre-Dame. Au XVIII^e siècle, l'archidiaconé de Soissons comprenait 104 cures, l'archidiaconé de la Rivière en renfermait 67, l'archidiaconé de la Brie contenait 126 paroisses, et l'on comptait 73 cures dans l'archidiaconé de Tardenois. Le nombre exact des paroisses rurales au XII^e siècle est difficile à évaluer; mais, comme la plupart des églises de la région conservent encore quelques débris de l'époque romane, il est bien probable que leur total devait se rapprocher beaucoup du chiffre de 350, sans compter les églises abbatiales et les chapelles des prieurés.

Les cures se divisaient en cures séculières ou régulières. Les paroisses de la première catégorie étaient desservies par des prêtres ordinaires dont la nomination dépendait de l'autorité épiscopale, de plusieurs chapitres et de quelques abbayes. Ainsi l'évêque de Soissons avait le droit de présenter à 75 cures, et le chapitre de la cathédrale désignait les curés de 95 paroisses. Les abbayes de Saint-Crépin le Grand, de Saint-Médard, de Notre-Dame de Soissons, d'Orbais, de Chézy et de Nogent-sous-Coucy, les prieurés de Quierzy, de Saint-Remi de Braine, de Vieil-Arcy, de Saint-Thibault, de Coincy et de Montfélix choisissaient les prêtres nommés aux autres cures séculières. Quant aux cures régulières, elles étaient desservies par un religieux qui portait le nom de prieur, et leurs titulaires étaient présentés par les abbés de Saint-Jean des Vignes, de Valsery, de Saint-Yved de Braine, de Chartreuve, de Saint-Léger, de Saint-Crépin en Chaye, d'Essommes et de Sainte-Geneviève de Paris.

Le territoire occupé par l'ancien diocèse de Soissons renferme un assez grand nombre d'églises du XI^e et du XII^e siècle pour qu'on puisse déterminer dans la région les caractères de l'architecture à l'époque romane. Si l'on n'a pas suffisamment attiré l'attention sur les édifices religieux qui s'y rencontrent, c'est qu'il faut aller les étudier le plus souvent dans des paroisses éloignées de toute communication. La richesse archéologique du Soissonnais s'explique par l'importance du mouvement de construction qui se produisit dans les paroisses rurales après l'an mil. Dès le XI^e siècle, on vit s'élever beaucoup d'églises dans les campagnes. Les nécessités du culte obligèrent les architectes du XII^e siècle à démolir le chœur de quelques-uns de ces édifices pour le remplacer par une abside plus vaste et mieux éclairée. C'est ainsi que les sanctuaires primitifs des églises de Noël-Saint-Martin (Oise), de Saint-Bandry et d'Oulchy-le-Château (Aisne), furent refaits au XII^e siècle sur un nouveau plan. Mais les constructeurs de cette époque eurent plus d'églises à bâtir qu'à remanier. On s'étonne qu'ils aient pu former assez de maçons et de sculpteurs pour couvrir l'ancien diocèse de Soissons de monuments dont la valeur est indiscutable.

Au commencement du XIII^e siècle, chaque village possédait une église solide et de bon goût. Comme le style en usage vers le milieu du XII^e siècle s'harmonisait fort bien avec celui de la belle période gothique, on n'éprouva pas le besoin de modifier des édifices achevés depuis si peu de temps. Cependant les églises de Vailly, de Cerseuil, de Glennes et de Lhuys (Aisne), bâties au XII^e siècle, eurent à subir des remaniements un siècle plus tard. En outre, la lourdeur des églises du XI^e siècle formait un tel contraste avec l'élégance de celles du XIII^e siècle que la démolition d'un certain nombre de ces édifices finit par s'imposer. Ce qui caractérisa l'époque du XIII^e siècle dans le Soissonnais, ce fut la construction des églises abbatiales de Longpont, de Braine, de Chézy, de Coincy, de Valsery, d'Orbais, d'Essommes, de Saint-Léger de Soissons et de Saint-Jean des Vignes. Des bourgs importants tels que ceux d'Ambleny et de Mézy-Moulins, des grandes villes comme Château-Thierry, Compiègne et Soissons s'enrichirent d'églises franchement gothiques, mais le progrès architectural ne se propagea pas dans les campagnes comme au XII^e siècle. Tous ces superbes monuments ne doivent pas faire oublier les humbles églises

rurales où s'élabora le style qui produisit tant de chefs-d'œuvre sous les règnes de Philippe-Auguste et de saint Louis.

Ainsi la plupart des églises romanes se conservèrent intactes pendant le XIII^e siècle. Les artistes du XIV^e et du XV^e siècle respectèrent également leurs dispositions primitives, mais au XVI^e siècle elles furent l'objet de travaux importants qui ont souvent dénaturé leur caractère. On vit alors se produire dans les villages une véritable fièvre monumentale qui ne s'était point manifestée à un pareil degré depuis le XII^e siècle. C'est ainsi qu'à Saintines et à Bitry (Oise), à Rethueil, à Taillefontaine et à Montigny-Lengrain (Aisne), les anciennes nefs romanes furent détruites de fond en comble. A Béthizy-Saint-Pierre et à Berneuil (Oise), on construisit un nouveau clocher; à Vailly (Aisne), une grande chapelle latérale; à Orrouy et à Marolles (Oise), un chœur plus vaste; à Chelles (Oise), de larges bas côtés. Il serait facile de multiplier ces exemples et de faire les mêmes remarques dans les diocèses limitrophes. Enfin, depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, on eut souvent la fâcheuse idée de reconstruire les murs des bas côtés et d'agrandir les baies qui les éclairaient. Il est donc assez rare de rencontrer dans le Soissonnais une église romane tout à fait intacte. Si quelques-unes, comme celles de Rhuis, de Cuise, de Saint-Léger-aux-Bois (Oise), d'Aizy, de Fontenoy, de Laffaux, de Berzy-le-Sec et de Courmelles (Aisne), ont subi des modifications peu étendues, beaucoup d'autres ont conservé seulement une nef ou un chœur, une façade ou un clocher.

Quand on cherche à se rendre compte de la quantité approximative des édifices religieux qui peuvent être attribués au XI^e et au XII^e siècle dans le nord de la France, on ne tarde pas à s'apercevoir que plus on s'éloigne d'une ligne partant de Laon pour aboutir à Dieppe, plus la rareté des églises romanes s'accroît en remontant vers la Belgique. Ainsi, tandis qu'il est facile d'en dresser une longue liste dans l'ancien diocèse de Beauvais, l'évêché d'Amiens n'en renferme qu'un petit nombre, et la proportion est plus faible encore dans les diocèses d'Arras et de Cambrai. Placé en arrière de cette limite, l'ancien diocèse de Soissons est plus riche en monuments de ce genre que toutes les régions environnantes. Il contient près de 200 églises qui portent l'empreinte de l'art roman ou du style gothique primitif. Or, comme la fondation des 400 cures du diocèse remontait à une date très ancienne, puisque la plupart des villages qui en relevaient sont mentionnés dans des chartes antérieures au XIII^e siècle, on peut étudier encore aujourd'hui, intégralement ou seulement en partie, la moitié des églises paroissiales élevées au XI^e et surtout au XII^e siècle. Certaines causes locales ont produit une répartition irrégulière des édifices religieux de l'époque romane entre les différentes régions du diocèse. Ainsi, ceux qui se trouvent dans le Valois et dans le Soissonnais sont trois fois plus nombreux que ceux du Tardenois, de l'Orxois et de la Brie. C'est donc autour de Soissons, dans les vallées de l'Aisne, de la Vesle et de l'Authonne, que l'on rencontre le principal groupe d'églises du XI^e et du XII^e siècle. Le pays dont Château-Thierry occupe le centre, c'est-à-dire le bassin de la Marne et de ses affluents, est au contraire beaucoup plus pauvre en monuments bâtis pendant la même période. Cette différence semble étrange au premier abord, car les textes mentionnent dès le commencement du XII^e siècle l'existence de nombreuses églises dans la partie méridionale du diocèse. Pour en expliquer la cause, on peut faire observer que la mauvaise qualité des pierres dans toute cette région dut précipiter la ruine d'un grand nombre d'églises romanes. En outre, le mouvement artistique du XVI^e siècle prit une véritable importance aux environs de Château-Thierry, et les constructeurs de cette époque s'appliquèrent à remplacer beaucoup d'églises anciennes par des édifices d'un style tout différent.

Les caractères généraux des églises du XI^e et du XII^e siècle sont identiques dans tout le

diocèse. La disposition de leur plan, la forme de leurs voûtes et les motifs de leurs sculptures se retrouvent aussi bien sur les bords de l'Aisne que sur les rives de la Marne. Comme les carrières du pays fournissent des matériaux de même nature, cette particularité permettait d'appliquer partout les mêmes procédés de construction. Il est donc inutile d'établir aucune subdivision dans la géographie monumentale de l'ancien évêché de Soissons, puisque l'étude archéologique des églises rurales prouve qu'elles ont été bâties suivant des règles analogues. C'est en groupant les caractères qui les distinguent qu'on peut arriver à mettre en évidence le rôle de l'école de l'Ile-de-France dans la découverte des principes de l'art gothique. Les cathédrales et les grandes églises abbatiales sont au contraire des monuments exceptionnels, élevés à grands frais, qui présentent toujours un véritable luxe d'ornementation. Leur style ne saurait donc fournir un point de comparaison exact pour fixer la date d'une église de campagne. De là, l'utilité d'entreprendre un travail d'ensemble sur les monuments religieux disséminés dans les paroisses rurales, afin de faire valoir les œuvres d'une foule d'artistes inconnus, qui savaient proportionner les dépenses aux ressources locales, en donnant aux églises des villages un cachet d'élégance et de légèreté.

CHAPITRE II

ETUDE HISTORIQUE



DANS les premières années du XI^e siècle, au moment où « le monde se secouait pour dépouiller sa vieillesse et revêtir la robe blanche des églises », suivant l'expression de Raoul Glaber (1), huit grandes abbayes se trouvaient établies dans le diocèse de Soissons. C'étaient celles de Saint-Crépin le Grand et de Saint-Médard, fondées par Clotaire, de la Croix-Saint-Ouen, de Notre-Dame de Soissons et d'Orbais, dont la fondation remontait au VI^e siècle, de Chézy-sur-Marne, de Saint-Corneille de Compiègne et de Morienval, fondées sous le règne de Charles le Chauve. Tous ces monastères possédaient de vastes églises, et les prieurés d'Allemant, de Brétigny-sur-Oise, de Champlieu, de Chézy-en-Orxois, de Choisy-au-Bac, de Condé-sur-Aisne, de Coincy, de Rethondes, de Saint-Nicolas de Courson, de Saint-Pierre en Chastres, de Saint-Pierre du Châtelet à Montigny-Lengrain et de Saint-Georges de Villers-Cotterets en étaient également pourvus. Des églises collégiales s'élevaient à Bazoches sur les tombeaux de saint Rufin et de saint Valère, au Mont-Notre-Dame, à Marizy-Sainte-Geneviève et à Vivrières (2).

En consultant les textes, on peut encore prouver l'existence de beaucoup d'autres édifices religieux dans le diocèse à la fin du X^e siècle. La ville de Soissons renfermait dix-sept églises, la cathédrale dédiée à saint Gervais et à saint Protas, les églises de Saint-Médard, de Sainte-Sophie et de la Trinité bâties dans l'enceinte de l'abbaye, les églises de Saint-Crépin le Grand, de Notre-Dame, de Saint-Christophe, de Saint-Victor, de Saint-Jean, de Saint-Pierre à la Chaux, de Saint-Étienne, de Saint-Julien, de Notre-Dame des Vignes, de Saint-Pierre au Parvis, de Saint-Remi, de Saint-Léger, de Saint-Pierre le Vieil, et les chapelles de Saint-Quentin, de Saint-Adrien, de Saint-André et de Sainte-Thècle où les corps de saint Prince et de saint Loup avaient été ensevelis au VI^e siècle. A Compiègne, l'église abbatiale de Saint-Corneille, consacrée en 877, était entourée des églises paroissiales de Saint-Maurice, de Saint-Germain, de Saint-Clément et de la chapelle Sainte-Walburge. Le bourg de Château-Thierry était desservi par deux églises, celles de Saint-Crépin et de Sainte-Madeleine, sans compter la chapelle seigneuriale (3).

(1) *Chronique de Raoul Glaber*, liv. III, chap. IV.

(2) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 388, 390, 391, 395, 405, 422, 427, 435 et 442. — CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, p. 38, 84, 97, 100, 153 et 415. — FLODOARD, *Historia ecclesiarum Remensis*, liv. IV, ch. 52. — *Acta Sanctorum*, juin, t. II, p. 796, et août, t. IV, p. 837.

(3) DORMAY, *Histoire de la ville de Soissons*, t. I, p. 289. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 333 et 335. — *Acta Sanctorum*, septembre, t. VII, p. 62. — MABILLON, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. III, col. 681, et *De re diplomatica*, p. 560 et 563. — *Recueil des Historiens de France*, t. IX, p. 541. — *Annales ordinis Præmonstratensis*, t. II, col. 1033.

Quel était le nombre des paroisses rurales dans l'ancien diocèse de Soissons à l'époque de l'an mil? C'est un chiffre bien difficile à déterminer. On sait néanmoins que des églises étaient déjà bâties vers la fin de la période carlovingienne dans les villages d'Arcy-Sainte-Restitue, d'Attichy, de Braine, de Braye, près de Soissons, de Chelles, de Crouy, de la Ferté-Milon, de Marizy-Saint-Mard, de Martimont, près de Croutoy, de Neuilly-Saint-Front, d'Orrouy, d'Oulchy-le-Château, de Pommiers, de Troesnes, de Vailly, de Verberie et de Vic-sur-Aisne (1). Il est également certain que les palais de Berny-Rivière, de Quierzy-sur-Oise et de Verberie, et les villas de Béthizy, du Chêne, de Cuise et de Trosly-Breuil, où les rois mérovingiens et carlovingiens ont fait de si fréquents séjours, renfermaient des chapelles pour le service du culte. Enfin, l'antiquité de certains villages du Valois, du Soissonnais, de l'Orxois et du Tardenois, mentionnés dans des chartes du VIII^e, du IX^e et du X^e siècle par les premiers bienfaiteurs des abbayes de Saint-Médard et de Saint-Crépin le Grand, de Notre-Dame de Soissons et de Chézy, pourrait faire penser que des églises ou plutôt de simples chapelles étaient déjà bâties dans les campagnes; mais il faut remarquer que les textes désignent ces domaines ruraux sous le nom de *villa*. Les sources de leurs revenus sont soigneusement indiquées, et comme aucune église ne figure dans cette nomenclature, on peut affirmer que ces groupes d'habitations ne possédaient pas d'édifices religieux au moment où les monastères en furent gratifiés. Il est néanmoins probable que le service paroissial y fut organisé peu de temps après, car la culture des terres devait accroître la population agricole dans une proportion très sensible, et les premières fermes ne tardèrent pas à se transformer en véritables villages.

Les autres noms de lieux cités à une date antérieure au XI^e siècle sont ceux d'Acy, d'Aizy, d'Anthenay, d'Autrèches, de Baslieux, de Berneuil-sur-Aisne, de Berzy-le-Sec, de Billy-sur-Aisne, de Binson, de Bury, de Bonneil-sur-Marne, de Bonneuil-en-Valois, de Bruyères-sur-Fère, de Bucy-le-Long, de Camelin, de Celles, de Cerseuil, de Chacrise, de Charly, de Chartreuve, de Chassemy, de Châtillon-sur-Marne, de Chavignon, de Chavigny, de Chimy, de Chivres, de Chouy, de Colloles, de Colombes, près d'Aizy, de Confavreux, de Confrécourt, de Corcy, de Couloisy, de Courmelles, de Courthiézy, de Courtil, de Couvrelles, de Croutoy, de Cuchery, de Cuizy-en-Almont, de Cys-la-Commune, de Damery, de Dormans, de Droizy, d'Épieds, d'Essommes, de Faverolles, de Fère-en-Tardenois, de Fontenoy, de Fouquerolles, de Fresnes, de Guny, d'Hautefontaine, de Juvigny, de Laffaux, de Leuilly, de Mercin, de Missy-sur-Aisne, de Montfélix, de Monthelon, de Montigny-Lengrain, de Montmirail, de Morsain, de Nanteuil-la-Fosse, de Nogent-l'Artaud, d'Osly, de Pavant, de Pernant, de Pierrefonds, de Ressons-le-Long, de Romeny, de Sablonnières, de Saint-Léger-aux-Bois, de Saint-Vaast-de-Longmont, de Sancy, de Soilly, de Tartiers, de Trosly-Loire, de Vasseny, de Vaucelles, de Vauciennes, de Vauxrezis, de Venteuil, de Vez, de Vieil-Arcy, de Vinay, de Vincelles et de Vregny (2). Tous ces villages furent peuplés par les familles qui cultivaient les domaines des abbayes, mais les ravages des Normands et les guerres seigneuriales obligèrent les habitants des campagnes à se réfugier derrière les remparts des villes, et à se grouper autour des châteaux ou des monastères pour se mettre à l'abri du pillage. La vie rurale reprit peu à peu son activité pendant le XI^e siècle, et les défrichements

(1) *Acta Sanctorum*, janvier, t. I, p. 150; février, t. I, p. 196; mai, t. VI, p. 674; octobre, t. I, p. 194. — *Recueil des Historiens de France*, t. VIII, p. 628. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 334 et 347. — FLODOARD, *Historia ecclesie Remensis*, liv. II, ch. 5. — MABILLON, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. IV, p. 690. — CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 11 et 30.

(2) Cf. *Dictionnaire topographique du département de l'Aisne*, par M. MATTON. — *Recueil des Historiens de France*, t. VIII, p. 542, 628, 641, 659, et t. IX, p. 450. — Cartulaires de Saint-Crépin le Grand, de Saint-Médard et de Notre-Dame de Soissons cotés H. 455, H. 477, H. 1508 aux Archives de l'Aisne. — DOM GERMAIN, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, preuves, p. 421 à 435. — *Dictionnaire topographique du département de la Marne*, par M. LONGNOT.

chements opérés de toute part provoquèrent un véritable courant d'émigration vers de nouvelles exploitations agricoles qui devinrent des paroisses au XII^e siècle. Les forêts de Compiègne, de Laigue, de Villers-Cotterets, de Dôle, de Fère, de Riz, d'Enghien et de Vassy ne sont que les débris de ces immenses massifs boisés qui couvraient le Valois, le Soissonnais, le Tardenois et la Brie au moyen âge. En labourant les terres, les habitants du pays se procurèrent un sol fertile, propice à la culture du blé, et même à celle de la vigne qui était devenue très productive dans la région, comme il est facile de s'en rendre compte en parcourant les cartulaires des abbayes. Ce mouvement coïncida avec la fondation de nombreuses églises rurales.

Une autre cause vint favoriser le développement des paroisses à cette époque, ce fut la restitution d'un grand nombre d'églises usurpées par les seigneurs. A l'origine, les évêques devaient assigner aux curés une partie des dîmes pour leur subsistance, le reste revenait à la mense épiscopale. Mais les prélats donnèrent souvent en bénéfice la part qui leur revenait soit à des clercs, soit à des hommes de mérite, avec le titre de la cure. Ces bénéficiaires avaient réellement la charge de curé et faisaient célébrer les offices par un prêtre. On conçoit tous les abus qui résultèrent de cette aliénation des droits des évêques. Les laïques pourvus de cures se rendaient complètement indépendants, tandis que les seigneurs profitaient de toutes les occasions pour s'emparer des églises et de leurs revenus. Charles-Martel avait donné l'exemple de ces usurpations, en distribuant à ses soldats des fonds de terre avec les églises qui en avaient la propriété. Il avait ainsi constitué de véritables fiefs, et ses successeurs continuèrent à dépouiller les évêques et les abbayes des droits paroissiaux. Les privilèges que les seigneurs s'attribuaient sur les églises rurales prirent une telle extension que les évêques furent obligés d'admettre une distinction subtile entre leurs droits et ceux des laïques. On donna dès lors le nom d'*ecclesia* aux revenus d'une église qui appartenait à un seigneur, et le mot d'*altare* servit à désigner les droits spirituels réservés à l'évêque. Dans la suite, une confusion s'établit entre ces deux termes, et le mot d'*autel* est synonyme de *cure* dans les chartes de restitution.

Le concile de Clermont, tenu en 1095, défendit d'acquérir deux bénéfices dans la même église et interdit le rachat des autels à chaque mutation des titulaires; mais ces mesures furent insuffisantes pour forcer les seigneurs à restituer les biens ecclésiastiques. L'excommunication prononcée par les papes et les évêques contre les usurpateurs était plus efficace. Un grand nombre d'autels furent rendus à leurs anciens possesseurs ou donnés par des seigneurs aux monastères qui venaient de se fonder. Ainsi la charte de fondation de Saint-Jean des Vignes, datée de 1076, mentionne que Hugues de Château-Thierry gratifia cette abbaye de cinq églises (1). Raoul III comte de Valois, mort en 1074, possédait cinquante-trois églises ou chapelles. Les unes lui avaient été cédées en échange de sa protection, et les autres appartenaient aux abbayes de Saint-Remi de Reims, de Saint-Médard de Soissons, de Sainte-Agathe de Crépy et de Morienval (2). Parmi les seigneurs qui s'étaient emparés de beaucoup d'églises dans le Soissonnais et qui les restituèrent à des abbayes, il faut encore citer Theudon de la Ferté-Milon, Hugues de Vic-sur-Aisne, Nivelon I^{er} seigneur de Pierrefonds, Manassès de Bazoches, Guy d'Oulchy, Gaucher de Montmirail, Garin de la Ferté-Milon, Renaud le Lépreux, comte de Soissons, et Foulques de Chézy.

Si l'archéologie ne permettait pas de constater l'existence d'un certain nombre d'édifices religieux du XI^e siècle sur le territoire de l'ancien diocèse de Soissons, les documents historiques suffiraient à prouver que beaucoup d'églises rurales étaient déjà bâties à cette époque. Ainsi

(1) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 97.

(2) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. 291.

l'évêque Foulques mourut le 6 août 1018, en laissant au chapitre l'église de Pommiers (1). L'un de ses successeurs, Béraud, qui fut sacré en 1021 dans la cathédrale de Soissons, fit la dédicace de l'église Notre-Dame de Château-Thierry en 1030 (2). L'église de Montfélix, près de Montmort, est mentionnée dans une charte datée de 1032 (3). Guy, archevêque de Reims, céda l'autel de Bazoches à l'abbaye de Saint-Remi en 1053 (4), et Raoul III, comte de Valois, donna l'église de Bonneuil-en-Valois aux religieux de Saint-Arnoul de Crépy dans le cours de la même année (5). En 1054, l'abbé Ansel transféra solennellement les reliques de saint Félix dans l'église de Saint-Crépin le Grand, qui avait été reconstruite après l'incendie du monastère (6). A la prière de l'évêque Heddon, le roi Henri I^{er} confirma par une charte datée de 1057 les droits de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons sur les églises de Corcy, de Chacrise, de Courmelles, de Couloisy, de Nanteuil-la-Fosse et de Breuil (7). Son fils Philippe I^{er} assista, le 27 mai 1060, à la consécration de l'église collégiale de Saint-Adrien dans l'enceinte du château de Béthizy (8). Cette cérémonie fut présidée par Heddon, évêque de Soissons, et par Hellinand, évêque de Laon, qui fit la bénédiction du cimetière seigneurial. En 1063, les moines de Saint-Crépin le Grand obtinrent le droit de présentation à la cure de Celles-sur-Aisne, et le roi Philippe I^{er} leur accorda les églises de Pernant, près d'Ambleny, et de Colombes, près de Jouy (9). L'évêque Heddon mourut en 1064, en léguant au chapitre l'autel de Condé-sur-Aisne (10). La chapelle du hameau de Chavigny, près de Longpont, est mentionnée dans une charte de 1070 (11), et c'est l'évêque Adélar, mort en 1072, qui remit à l'abbaye de Chézy l'église paroissiale de Chézy-sur-Marne (12).

Thibauld de Pierrefonds, qui occupa le siège épiscopal de 1072 à 1080, prit également part à de nombreuses donations. L'année même de sa nomination, il consacra l'église du prieuré de Coincy dont il devait être le principal bienfaiteur (13). Son frère Nivelon I^{er}, seigneur de Pierrefonds, qui avait fondé la collégiale de Saint-Sulpice pour les habitants établis au pied du château, fut enterré vers 1073 dans la crypte de cette église (14). Une sentence de l'officialité de Soissons, rendue la même année, fait mention de l'église de Saint-Crépin-en-Chaye qui se trouvait située près d'une porte de la ville (15). Hugues de Château-Thierry, qui avait usurpé de nombreux biens ecclésiastiques, profita de la fondation de l'abbaye de Saint-Jean des Vignes, en 1076, pour lui donner les autels de Charly, de Montlevon, de Saint-Agnan-en-Brie, du Grand-Rozoy et de Saint-Bandry, ainsi que les revenus d'une chapelle dédiée à saint Jacques, qui s'élevait sur l'emplacement du nouveau monastère (16). Philippe I^{er} confirma cette donation en mettant l'abbaye sous la protection royale (17).

Thibauld I^{er} comte de Champagne, qui avait déjà bâti l'église de Saint-Remi de Neuilly-

(1) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 317.

(2) *Ibid.*, col. 348.

(3) *Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, par d'ARBOIS DE JOURAINVILLE, t. I, preuves, p. 469.

(4) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 21.

(5) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. III, p. j. n° 3.

(6) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 396.

(7) *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, par dom GERMAIN, preuves, p. 436.

(8) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. III, p. j. n° 4.

(9) *Bibl. nat.*, collection de Picardie, t. CCXCIV, charte n° 38.

(10) *Histoire de la ville de Soissons*, par DORMAY, t. II, p. 29.

(11) *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Léger*, publié par M. l'abbé PÉCHEUR, p. 15.

(12) *Bibl. nat.*, collection de Picardie, t. XXII, fol. 64 v°.

(13) *Bibl. nat.*, fonds français 12021, p. 7.

(14) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. 239.

(15) *Histoire de la ville de Soissons*, par DORMAY, t. II, p. 108.

(16) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 97.

(17) *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Jean des Vignes*, par DE LOUËN, preuves, p. 275.

Saint-Front, fonda la collégiale du château d'Oulchy en 1076, et c'est dans cette église que saint Arnould, évêque de Soissons, conféra les ordres à l'un de ses futurs successeurs, Lisiard de Crépy, vers 1080 (1). L'église de Binson devint la propriété du prieuré de Coincy en 1077 (2), grâce à la bienveillance de l'évêque Thibault, avec l'assentiment du chapitre de la cathédrale de Soissons qui en avait l'usufruit; mais pour dédommager ses chanoines de cette aliénation, il leur donna dix sous de rente sur chacun des autels de Villeneuve-Saint-Germain, de Longueval et de Laffaux, comme le prouve une mention de l'obituaire de la cathédrale (3). En 1079, Hugues de Béthizy rattacha l'église collégiale de son château au chapitre de Saint-Quentin de Beauvais, et cette réunion fut confirmée par une bulle de Grégoire VII, datée de 1083 (4). Le roi Philippe I^{er} donna l'église de Saint-Léger-aux-Bois à l'abbaye de la Grande-Sauve en 1083, avec les dîmes et l'usage de la forêt de Laigue (5). Cinq religieux vinrent s'établir dans cette solitude et fondèrent un prieuré dont l'église romane existe encore.

Hilgot, nommé évêque de Soissons après la retraite volontaire de saint Arnoul, imita la générosité de Thibault de Pierrefonds envers les moines de Coincy, en leur accordant les autels de Dormans, de Corrobert, de Janvilliers et de Sermoise en 1085 (6). L'église collégiale de Saint-Sulpice de Pierrefonds est encore mentionnée dans une charte de 1085, où le même évêque nomme le doyen du chapitre de Soissons titulaire de l'autel à la demande de l'abbé de Marmoutier (7). Ancien chanoine de Sainte-Geneviève de Paris, Hilgot avait conservé une vive affection pour cette célèbre abbaye. Il s'empessa donc de la gratifier, en 1085, des deux églises de Marizy-Sainte-Geneviève et de Saint-Vaast à la Ferté-Milon dont il reste encore quelques débris (8). Deux ans plus tard, en 1087, il donna l'autel de Bézu-le-Guéry aux religieux de Château-Thierry (9).

Son successeur Henri confirma la restitution de l'église de Charly à l'abbaye de Saint-Jean des Vignes en 1088 (10). Dans le cours de la même année, Manassès, seigneur de Bazoches, reconnut la validité de ses donations antérieures à l'église de Saint-Thibault et la réunit à l'abbaye de Marmoutier qui fonda un prieuré sur ce nouveau domaine (11). L'évêque Hugues de Pierrefonds garantit aux religieux de Saint-Thibault la propriété de leurs biens cinq ans plus tard (12). En 1090, il donna la cure du village d'Essommes à l'abbaye du même nom (13) et renouvela les droits du monastère de Notre-Dame de Soissons sur les autels de Trosly, de Couloisy, de Corcy, de Fleury et de Mancy (14). Dans un acte de Philippe I^{er} qui accorde aux moines de Saint-Corneille l'autorisation de transférer la relique du saint Suaire dans une nouvelle châsse, en 1092, on trouve la mention des églises de Saint-Clément et de Saint-Maurice de Compiègne (15). Au concile de Paris, tenu la même année, ils se firent confirmer par le Roi la jouissance de l'église de Saint-Germain située dans un faubourg de la ville (16). En 1096, Renaud, sire de Coucy, remit au

(1) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. XLII, 257 et 259.

(2) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 99.

(3) *Ibid.*, t. IX, col. 350.

(4) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. 255.

(5) *Histoire de l'abbaye de la Grande-Sauve*, par l'abbé CIROT DE LA VILLE, t. I, preuves, p. 515.

(6) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 100.

(7) Bibl. nat., nouv. acq. lat. 2096, charte n° 1.

(8) *Gallia Christiana*, t. IX, preuves, col. 352.

(9) *Ibid.*, t. X, preuves, col. 101.

(10) *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Jean des Vignes*, par DE LOUEN, preuves, p. 279.

(11) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 103.

(12) *Ibid.*, t. X, preuves, col. 103.

(13) *Ibid.*, t. IX, col. 462.

(14) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CXCVIII, fol. 192.

(15) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 102.

(16) D'ACHERY, *Spicilege*, t. II, p. 604.

prieuré de Saint-Paul-aux-Bois l'église du village dédiée à saint Laurent, ainsi que les autels de Terny et de Neuville-sur-Margival (1). C'est à la même date que l'évêque Hugues de Pierrefonds gratifia l'abbaye de Saint-Germain des Prés de l'autel de Nogent-l'Artauld (2) et les moines de Saint-Martin des Champs des églises de Noël-Saint-Martin, près de Verberie, et de Sainte-Gemme, près de Châtillon-sur-Marne (3). Cette donation leur fut confirmée en 1097 par une bulle du pape Urbain II (4), qui avait accordé l'année précédente la même faveur au prieuré de Coincy pour l'église de Binson (5). Pour terminer la série des églises citées dans les textes du XI^e siècle, il faut encore mentionner l'autel de Moulin-sous-Touvent, donné au prieuré de Choisy-au-Bac en 1097 par Anselme, évêque de Beauvais (6), et les églises de Saponay, de Ronchères, de Breny et d'Épau, qui furent cédées aux religieux de Coincy par l'évêque Hugues de Pierrefonds en 1098, quand il partit pour la première croisade (7).

On voit par cette simple nomenclature que le diocèse de Soissons était déjà couvert d'un certain nombre d'églises au XI^e siècle. Le développement des paroisses rurales allait s'accroître pendant tout le siècle suivant, et les fondations d'églises devaient se multiplier encore davantage. C'est l'époque où de grands évêques tels que Manassès (1103-1108), Lisiard de Crépy (1108-1126), Josselin de Vierzy (1126-1152), Ancoul de Pierrefonds (1152-1158), Hugues de Champfleury (1159-1175) et Nivelon de Chérizy (1176-1207) occupaient le siège de Soissons. Ils appelèrent beaucoup d'Ordres religieux dans leur diocèse pour fonder de nouvelles abbayes qui devinrent bientôt aussi prospères que les anciens monastères. C'est ainsi qu'après la fondation des abbayes de Saint-Jean des Vignes en 1076 et d'Essommes en 1090, on vit s'établir dans l'espace d'un siècle les abbayes de Chartreuve en 1126, de Braine en 1130, de Saint-Crépin-en-Chaye en 1131, de Longpont en 1132, de Val-Chrétien en 1134, de Lieu-Restauré en 1138, de Saint-Léger en 1139, de Val-Secret en 1140, de Valsery en 1149, de Royal-Lieu en 1150 et de Saint-Paul de Soissons en 1170 (8). En même temps, des couvents de chanoinesses s'installaient à Bruyères près de Braine en 1130, au Charme près de Château-Thierry en 1137, à Javages près de Faverolles en 1148 et à Longpré en 1184, tandis que des chapitres de chanoines s'étaient constitués à Oulchy-le-Château en 1122, à Saint-Vaast de Soissons en 1127, à Cerseuil vers 1176, à Notre-Dame des Vignes en 1180 et à Vailly en 1184.

Les documents historiques signalent l'existence d'une grande quantité d'églises rurales au XII^e siècle. En 1100, Hugues de Pierrefonds confirma tous les biens des moines de Saint-Jean des Vignes qui comprenaient notamment l'église abbatiale, la chapelle de Saint-Vulgis à la Ferté-Milon, donnée par Hugues le Blanc, seigneur de la Ferté, la chapelle de Missy-aux-Bois, et les églises de Charly, de Montlevon, de Pargny-en-Brie, d'Artonges, de Fontenelle-en-Brie, de Chamblon près de Montlevon, du Grand-Rozoy et de Saint-Bandry (9). Dans cette charte importante, l'évêque mentionnait également la restitution des églises de Saint-Agnan-en-Brie, de la Chapelle-Monthodon, de Soilly, de Tréloup, de Mareuil-sur-Marne, d'Épieds, de Soucy, de Puiseux et de Bonnes, dont les revenus usurpés par les laïques avaient été attribués aux religieux

(1) Bibl. nat., fonds français 8620, p. 2.

(2) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 104.

(3) Bibl. nat., latin 10977, fol. 66.

(4) MARBRIER, *Monasterii regalis S. Martini de Campis historia*, preuves, p. 148.

(5) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 104.

(6) *Ibid.*, t. X, preuves, col. 248.

(7) *Ibid.*, t. X, preuves, col. 105.

(8) *Ibid.*, t. IX, col. 451 à 502.

(9) Bibl. nat., latin 11004, fol. 32.

de Saint-Jean par son entremise. Il céda la même année à l'abbaye de Nogent-sous-Coucy les trois autels de Juvigny, de Vauxaillon et de Pont-Saint-Mard (1). Son frère, Jean de Pierrefonds, ayant besoin d'argent pour partir à la croisade vers 1100, donna la vicomté de Chelles au chapitre de la cathédrale de Soissons, qui devint ainsi titulaire de la cure du village (2). En 1101, l'évêque Hugues rendit l'église de Damery-sur-Marne à l'abbaye de Saint-Médard, et les moines de la Grande-Sauve, qui possédaient déjà le prieuré de Saint-Léger-aux-Bois, furent gratifiés de l'église de Terny (3). Nivelon, seigneur de Pierrefonds, donna l'autel de Saint-Mesme, situé dans la chapelle du château, à l'abbaye de Marmoutier par une charte de 1102, avant de s'enrôler dans la première croisade (4).

L'évêque Hugues de Pierrefonds mourut en 1103. L'année même de sa mort, Hugues, seigneur de Bazoches, qui avait fondé un chapitre de chanoines dans l'église de Saint-Rufin et de Saint-Valère, située dans l'enceinte de son château, restitua la dîme du moulin de Bazoches à cette collégiale, qu'il ne faut pas confondre avec l'église paroissiale dédiée à saint Pierre (5). Enguerrand de Coucy, évêque de Laon, décédé en 1104, accorda vers la fin de sa vie aux chanoines de la cathédrale dont il avait été le confrère, la cure de Saint-Vaast de Soissons, ainsi que le tiers des revenus des églises de Saint-Julien de Soissons, de Faverolles, de Droizy, de Vierz, de Laffaux et de Condé-sur-Aisne (6). L'évêque Manassès, successeur de Hugues de Pierrefonds, donna la chapelle de Saint-Pierre de Béthizy au chapitre de la cathédrale en 1107 (7). Les moines de Nogent-sous-Coucy eurent également à se louer de sa générosité. Après leur avoir cédé l'autel de Crécy-au-Mont (8), il vint bénir dans le cours de l'année 1107 l'église du prieuré de Plain-Chatel, qui dépendait de cette abbaye, et dont le moine Ulbert avait été l'architecte (9). Manassès mourut en 1108, en laissant au chapitre les églises de Lucy-le-Bocage, de Bitry, de Jouaignes, de Courcelles, d'Osly, de Cuise, de Saint-Pierre de Béthizy et de Couvrelles. L'obituaire de Saint-Jean des Vignes lui attribue la donation des églises de Bonnes et de Louâtre (10). Enfin, Dormay rapporte qu'il réunit au prieuré de Coincy l'église de Saint-Pierre à la Chaux, bâtie dans un faubourg de Soissons (11).

En 1108, Lisiard de Crépy, successeur de Manassès, jeta les fondements de la première église abbatiale de Saint-Jean des Vignes (12). La même année, le pape Pascal II reconnut les droits des moines de Saint-Martin des Champs sur l'autel de Goussancourt, près de Sainte-Gemme (13), et il confirma toutes les possessions de l'abbaye de Saint-Arnoul de Crépy par une bulle qui fait mention des églises de Bonneuil-en-Valois et de Rétheuil (14). L'année 1110 fut signalée par un grand nombre de donations de l'évêque Lisiard. Il s'associa d'abord à Hugues le Blanc, seigneur de la Ferté-Milon, pour établir une collégiale dédiée à saint Vulgis dans l'intérieur du château, et c'est aux moines de Saint-Jean des Vignes qu'il confia le soin de la desservir (15). Il leur remit également l'église de Troesnes qui avait été restituée à la mense épiscopale par Ida, veuve de

(1) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCI, charte n° 2.

(2) *Histoire du duché de Valois*, t. III, p. j. n° 7.

(3) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 354.

(4) *Ibid.*, t. X, preuves, col. 106.

(5) *Histoire de la maison de Châtillon*, par DUCHESNE, p. 681.

(6) *Histoire de la ville de Soissons*, par DORMAY, t. I, p. x, et t. II, p. 73.

(7) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 355.

(8) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCI, charte n° 5.

(9) Dom COTRON, *Chronicon de Nogento*. Bibl. nat., latin, 17775, fol. 195.

(10) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 355.

(11) *Histoire de la ville de Soissons*, t. II, p. 151.

(12) *Chronicon abbatialis canonice S. Joannis apud Vineas Suessionensis*, par le P. LEFRIS, p. 80.

(13) *Monasterii Regalis S. Martini de Campis historia*, par MARRIER, preuves, p. 154.

(14) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. III, p. j. n° 8.

(15) *Ibid.*, t. III, p. j. n° 9.

Garin de la Ferté-Milon (1). C'est encore en 1110 que Lisiard de Crépy reconnut tous les droits de propriété de l'abbaye de Saint-Jean des Vignes sur les églises de Charly, de Montlevon, de Saint-Agnan-en-Brie, du Grand-Rozoy, de Saint-Bandry, de Troesnes, d'Ancienville, de Louâtre, de Bonnes, de Bézu-les-Fèves, d'Épieds, de Baulne, de Montigny-les-Condé, de Tréloup, de Soilly, de Mareuil-sur-Marne, d'Ostel, de Latilly, d'Arcy-Sainte-Restitue, de Vendières, de Marchais-en-Brie, de Saconin, de Soucy, de Puiseux, de Saint-Vulgis à la Ferté-Milon, de Saint-Remi de Soissons, et sur la chapelle de Translon, près de Longpont (2).

A la même époque, on rencontre la mention de l'église de Juvigny (3), et l'évêque Lisiard attribua au prieuré de Coincy les quatre autels de Crézancy, de Condé-en-Brie, de Vauciennes-sur-Marne et de Celles-les-Condé (4). L'abbaye de Chézy eut également une part dans ses largesses. Il octroyait à ce monastère les églises de Verdelot, de Villeneuve-sur-Bellot et de Viels-Maisons en 1110, et celles de Pavant, de l'Épine-aux-Bois et d'Azy en 1113, moyennant la garantie d'une rente de trente sous au chapitre de la cathédrale (5). Les chanoines de Saint-Sulpice de Pierrefonds reçurent la chapelle du château, dédiée à saint Mesme dans le cours de cette dernière année (6), et Lisiard rendit en 1115 au prieuré de Saint-Paul-aux-Bois l'autel de Terny qui avait été usurpé par Jean I^{er}, comte de Soissons (7). En 1117, il attribua l'église de Bagneux aux religieux de Nogent-sous-Coucy (8), pour continuer les généreuses traditions de ses prédécesseurs.

Les moines de Saint-Arnoul de Crépy possédaient de nombreux bénéfices dans le diocèse de Soissons. Ils avaient fondé au hameau de Louvry, près de Chézy-en-Orxois, un prieuré dont l'église est mentionnée en 1119 dans un diplôme de Louis le Gros (9). Le pape Calixte II confirma la même année les églises du village et du prieuré de Sainte-Gemme à l'abbaye de Saint-Martin des Champs (10), qui fut gratifiée de l'église de Largny en 1120 par Adèle, comtesse de Vermandois (11). L'évêque Lisiard reconnut la validité de cette dernière donation en 1123 (12). Les églises de Notre-Dame et de Saint-Sévère de Château-Thierry sont citées dans une charte de 1120 qui est contemporaine de l'installation des Prémontrés dans cette ville (13). En 1121, l'évêque de Soissons donna l'église d'Authueil-en-Valois aux moines de Nanteuil-le-Haudouin (14), qui fondèrent aussitôt dans le village un prieuré dont la vaste chapelle est encore assez bien conservée. Hugues de Bazoches rendit l'année suivante les dîmes de Tannières à la collégiale de Saint-Rufin et de Saint-Valère (15), et Lisiard remit à l'abbaye de Chézy l'église de Saint-Martin du bourg de Chézy, dont les revenus venaient d'être restitués par un seigneur nommé Foulques (16). L'église de Morienvall recueillit en 1122 les reliques de saint Annobert, évêque de Séz, qui traversait le Valois avec un cortège de prêtres normands chargés de recueillir des aumônes (17). L'abbesse Pétronille auto-

(1) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. 131.

(2) Bibl. nat., latin, 11004, fol. 28.

(3) Arch. nat. L. 994.

(4) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 107.

(5) Bibl. nat., collection de Picardie, t. XXII, fol. 26 et 32.

(6) *Ibid.*, t. CCLXXXI, charte n° 1. Arch. nat. L. 742.

(7) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 355.

(8) Bibl. nat., *Chronicon de Nogento*, par dom COTRON, latin 17775, fol. 198.

(9) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. II, p. 148.

(10) *Monasterii regalis S. Martini de Campis historia*, par MARRIER, preuves, p. 158.

(11) Bibl. nat., latin 10977, fol. 87 v°.

(12) *Ibid.*, fol. 83 v°.

(13) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 108.

(14) *Histoire de Meaux*, par dom DUPLESSIS, t. II, preuves, p. 22.

(15) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 108.

(16) Bibl. nat., collection Moreau, t. L, p. 242.

(17) MABILLON, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. VI, p. 95.

risa les porteurs à déposer leur fardeau pendant une nuit dans le chœur de l'église, et la châsse se trouva si lourde le lendemain, qu'on fut obligé de l'abandonner aux religieuses de Morienval.

L'évêque Lisiard renouvela le chapitre de la collégiale du château d'Oulchy dans le cours de l'année 1122, en y installant des chanoines de l'abbaye de Saint-Jean des Vignes (1). Il fut également le fondateur du chapitre de Saint-Pierre de Béthizy qui fut rattaché à l'abbaye de Saint-Crépin le Grand en 1123. Ce monastère acquit en même temps la propriété des églises paroissiales de Saint-Pierre et de Saint-Martin de Béthizy (2), bien que l'autel de Saint-Pierre eût été donné en 1107 aux chanoines de la cathédrale par l'évêque Manassès (3). Lisiard lui offrit la même année les autels de Clamecy, de Celles-sur-Aisne, de Colombes près de Jouy, de Vailly, de Saint-Germain-lez-Soissons et de Billy-sur-Ourcq (4). Il faut encore rapporter à l'année 1123 la donation de l'église de La Croix, près de Rocourt, au prieur de Coincy par Thibault II, comte de Champagne (5). En 1124, le roi Louis VI énumère l'église de Noël-Saint-Martin parmi les bénéfices donnés au prieur de Saint-Nicolas-d'Acy par Gui de la Tour, mort en 1090 (6). A la même date, l'évêque Lisiard octroya l'église de Vivrières à l'abbaye de Prémontré (7). Il consacra l'année suivante une chapelle dans la forêt de Pinon (8) et gratifia l'abbaye de Saint-Pierre de Châlons de l'autel de Vieil-Arcy. Dans une charte de 1125, il énumère les églises d'Oulchy-la-Ville, d'Arcy-Sainte-Restitue, de Saint-Étienne, de Montmirail, de Vendières et de Marchais qui avaient été restituées aux moines de Saint-Jean des Vignes par Guy, seigneur d'Oulchy-le-Château, Gaucher de Montmirail et Garin de la Ferté-Milon (9). Enfin, c'est en 1125 que Lisiard donnait à l'abbaye de Saint-Barthélemy de Noyon l'autorisation de construire à Bellefontaine, sur le terroir de Nampcel, une chapelle dont les ruines offrent encore aujourd'hui un grand intérêt archéologique (10).

Ce généreux évêque mourut en 1126. Il fut remplacé par Josselin de Vierzy, qui devait s'associer à tant de célèbres fondations religieuses et qui mérite d'occuper une place à part dans la liste des évêques du diocèse au XII^e siècle. Après avoir installé quelques chanoines dans l'église de Saint-Vaast de Soissons en 1127 (11), Josselin reconnut deux ans plus tard les droits des moines de Saint-Crépin le Grand sur les églises que son prédécesseur Lisiard leur avait déjà données (12). L'église de Septmonts est citée en 1129, ainsi que le curé du village, à propos d'une épidémie de peste qui désolait le pays (13). L'année suivante, Josselin réforma le chapitre de la collégiale du château de Braine, à la demande d'André de Baudiment, sénéchal de Champagne, et de sa femme Agnès (14). Vers la même époque, Thibault IV, comte de Champagne, remit à l'abbaye d'Essommes l'église de Saint-Remi au mont de Neuilly et fonda la chapelle de Saint-Sébastien dans son château de Neuilly-Saint-Front (15). En 1131, Raoul IV, comte de Valois, donna la chapelle de Lieu-Restauré, près de Vez, à l'abbé de Cuissy pour y

(1) Arch. nat., K. 22, n° 1^o.

(2) Archives de l'Aisne, H. 455, fol. 41.

(3) Les auteurs du *Gallia Christiana*, t. IX, col. 356, ont eu tort de prétendre que les autels de Béthizy avaient été donnés à l'abbaye de Saint-Martin des Champs en 1123.

(4) Bibl. nat., fonds français 18777, fol. 43.

(5) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 110.

(6) *Monasterii regalis S. Martini de Campis historia*, par MARRIER, preuves, p. 288.

(7) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 356.

(8) *Ibid.*

(9) Bibl. nat., latin 11004, fol. 26 v^o.

(10) Archives de l'Oise, H. 459.

(11) *État ecclésiastique et civil du diocèse de Soissons en 1783*, par HOULLIER, p. 448.

(12) Archives de l'Aisne, H. 455, fol. 35.

(13) *Histoire de la ville de Soissons*, par DORMAY, t. II, p. 102.

(14) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 489.

(15) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. 391.

installer des religieux (1), et un chevalier nommé Wiard fit rebâtir l'église de Saint-Crépin-en-Chaye dans un faubourg de Soissons, afin d'y établir une abbaye dont il fut le premier bienfaiteur (2). La même année, le pape Innocent II célébra la messe dans l'église de Saint-Étienne à Choisy-au-Bac. De là, il se rendit à Soissons pour faire la dédicace solennelle de l'église de Saint-Médard qui venait d'être reconstruite (3). Cette cérémonie eut lieu le 15 octobre 1131.

La fondation de l'abbaye de Longpont par saint Bernard en 1132 engagea Gérard, seigneur de Chérizy, à restituer à l'évêque de Soissons l'église du village que ses ancêtres avaient usurpée depuis longtemps (4). A la même époque, Josselin accorda la cure de Vregny à l'abbaye de Nogent-sous-Coucy (5). L'année suivante, il consacra cinq autels dans l'église de Saint-Crépin le Grand de Soissons (6). Vers 1134, Raoul de Cramailles fit don de l'église de Val-Chrétien, près de Fère-en-Tardenois, aux religieux de Prémontré qui jetèrent les fondations d'une abbaye dans ce vallon pittoresque, en faisant élever une nouvelle église sur l'emplacement d'un édifice plus ancien (7). Renauld le Lépreux, comte de Soissons, se dessaisit solennellement la même année de l'autel de Terny dont il avait usurpé les revenus (8), et Josselin confirma les droits des moines de Saint-Crépin le Grand sur l'église de Clamecy (9). C'est en 1136 que l'évêque de Soissons réunit la collégiale de Saint-Rufin et de Saint-Valère de Bazoches à l'abbaye de Marmoutier, avec l'autorisation du roi Louis le Gros (10). Odon, abbé du monastère, rattacha les chanoines qui desservaient l'église de Châtillon-sur-Marne à cette collégiale, dans le cours de la même année (11). En 1137, Jacques de Braine céda au chapitre de Saint-Yved plusieurs pièces de terre situées à Ostel, et il déposa la charte de donation sur l'autel de la collégiale du château de Braine, suivant une coutume très fréquente au XII^e siècle (12). Louis VI, déjà malade, put assister aux fiançailles de son fils Louis VII et d'Éléonore d'Aquitaine qui furent célébrées dans la chapelle de Saint-Adrien, au château de Béthizy, en 1137 (13). A la même époque, Josselin confirma la donation de l'église d'Attichy, faite par Helvide à l'abbaye de Prémontré (14), et il consacra l'église du prieuré du Charme, près de Château-Thierry, sous le double vocable de Notre-Dame et de Saint-Laurent (15). Ce prieuré dépendait de l'abbaye de Fontevault, qui possédait beaucoup d'autres biens dans le diocèse de Soissons.

Les mentions d'églises qui se rapportent à l'année 1139 sont très nombreuses. L'abbaye de Saint-Jean des Vignes obtint à cette date une bulle du pape Innocent II, qui lui confirmait la possession des églises de Saint-Remi de Soissons, d'Ostel, de Saint-Bandry, de Puiseux, de Soucy, de Chaudun, d'Arcy-Sainte-Restitue, du Grand-Rozoy, d'Oulchy-le-Château, d'Oulchy-la-Ville, de Louâtre, d'Ancienville, de Troesnes, de Latilly, de Bonnes, de Bézu-les-Fèves, d'Épieds, de Charly, de Tréloup, de Soilly, de Mareuil-sur-Marne, de la Chapelle-Monthodon, de Saint-Agnan-en-Brie, de Baulne, de Montigny-lez-Condé, de Montlevon, de Montmirail, de Marchais-en-Brie, de Vendières-sous-Montmirail, et les chapelles de Translon, près de Longpont, de Neuville, près

(1) *Annales ordinis Præmonstratensis*, t. II, preuves, col. xl.

(2) *Ibid.*, t. IX, col. 464.

(3) *Chronique de Saint-Médard*, apud d'ACHERY, *Spicilege*, t. II, p. 488.

(4) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 111.

(5) *Bibl. nat.*, collection de Picardie, t. CCXCI, charte n° 10.

(6) *Chronique de Saint-Médard*, apud d'ACHERY, *Spicilege*, t. II, p. 489.

(7) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 113.

(8) Dom MARTÈNE, *Thesaurus anecdotorum*, t. I, col. 383.

(9) *Bibl. nat.*, collection de Picardie, t. CCXVIII, p. 156.

(10) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 357.

(11) Archives de l'Aisne, G. 253, fol. 154.

(12) Arch. nat., LL. 1583, p. 130.

(13) *Œuvres de Suger*, édit. LECQY DE LA MARCHE, p. 145.

(14) Archives de l'Aisne, G. 253, fol. 100.

(15) *Histoire de la maison de Châtillon*, par DUCHESNE, p. 684.

d'Hartennes, de Violaines, près de Louâtre, de Courdoux, près du Grand-Rozoy, et de Saint-Vulgis, à la Ferté-Milon (1). L'évêque Josselin voulut encore augmenter, en 1139, les revenus de ce monastère en lui accordant l'église de Nanteuil-sur-Ourcq, qui formait une annexe de la paroisse de Latilly (2). Il garantit également au prieuré de Coincy la possession des églises de Saint-Pierre à la Chaux, à Soissons, de Breuil, de la Croix, d'Époux, d'Étrépilly, de Veuilly-la-Poterie, de Rocourt et de Chartève (3). Dans le cours de la même année, Renauld le Lépreux donna l'église de Saint-Léger à Josselin pour y fonder une abbaye (4), et ce généreux évêque reconnut les droits des moines de Saint-Crépin le Grand sur tous les autels de Béthizy (5).

L'église Notre-Dame de Château-Thierry est mentionnée dans la charte de fondation de l'abbaye de Val-Secret, datée de 1140 (6). Les Prémontrés qui desservaient cette collégiale vinrent s'établir loin de la ville, dans un vallon solitaire, et s'empressèrent d'y bâtir une église. L'année suivante, Josselin confirma la propriété des églises de Cerseuil (7) et de Blanzly-lez-Fismes (8) à l'abbaye de Saint-Yved de Braine, et il attribua l'autel de Saint-Aignan près de Valsery aux moines de Viviers (9). La translation des reliques de saint Crépin et de saint Crépinien dans une nouvelle châsse donna lieu à une imposante cérémonie, qui fut célébrée le 19 mai 1141, dans l'église de Saint-Crépin le Grand de Soissons (10). Pendant la célébration de l'office, le battant de la grosse cloche se détacha et vint tomber au milieu de la foule sans blesser personne. En 1143, Josselin consacra dans l'enceinte de l'abbaye de Saint-Médard l'église de Sainte-Sophie, qui renfermait un autel dédié à la sainte croix derrière le chœur (11). Une bulle du pape Célestin II en faveur du monastère de Saint-Crépin le Grand (12), et une charte de Josselin (13), datées de la même année, mentionnent les églises de Pernant, de Vasseny, de Celles-sur-Aisne, de Colombes, près de Jouy, de Billy-sur-Aisne, de Béthizy-Saint-Pierre, de Béthizy-Saint-Martin, de Vailly, de Chavonne, de Parcy, de Saint-Remy-Blanzly, de Clamecy, de Billy-sur-Ourcq, de Ploisy, de Pinon, et les chapelles qui se trouvaient dans les prieurés de Sainte-Geneviève et de Saint-Pierre en Chastres.

L'abbaye de Marmoutier, qui possédait déjà d'importants domaines dans le diocèse de Soissons, fut gratifiée en 1144 de l'église collégiale du château de Châtillon-sur-Marne, grâce à la générosité de Thibault, comte de Blois (14). L'évêque Josselin assista la même année à la dédicace du chœur de l'église abbatiale de Saint-Denis (15). Un règlement contemporain pour le partage des oblations entre le curé et les religieux de Saint-Sulpice de Pierrefonds prouve l'existence des églises de Montigny-Lengrain, d'Haramont, de Géroménil-Saint-Sauveur, de Vieux-Moulin, et de la chapelle Saint-Mesme, au château de Pierrefonds (16). A la même époque, les moines de cette collégiale obtinrent les revenus des autels de Caisne et d'Audignicourt (17). En

(1) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCVI, charte n° 7.

(2) *Ibid.*, charte n° 8.

(3) Bibl. nat., fonds français 12021, p. 158.

(4) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 113.

(5) Archives de l'Aisne, H. 455, fol. 348.

(6) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 114.

(7) Arch. nat., LL. 1583, p. 50 et 52.

(8) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 116.

(9) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXIII, charte n° 3.

(10) *Histoire de la ville de Soissons*, par DORMAY, t. II, p. 115. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 397.

(11) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 406.

(12) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCIV, charte n° 41.

(13) Archives de l'Aisne, H. 455, fol. 36.

(14) *Ibid.*, G. 253, fol. 154 v°.

(15) *Œuvres de Suger*, édit. LECOY DE LA MARCHE, p. 233.

(16) Bibl. nat., nouv. acq. lat., 2096, charte n° 2.

(17) Archives de l'Aisne, G. 253, fol. 126. NORMAND, doyen du chapitre de Soissons, qui fut témoin de cette donation, a signé trois chartes de 1140, 1141 et 1145. *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 116 et 118.

1145, Guy, abbé de Saint-Jean des Vignes, autorisa les moines de Saint-Faron de Meaux à construire une chapelle dans leur ferme de Nadon, près de Louâtre (1). Il faut signaler également la mention de l'église abbatiale de Braine (2), de l'église de Cerseuil (3), et de celle de Saint-Martin de Montmirail (4), dans des chartes de Josselin, qui termina à la même date un différend entre l'abbé de Saint-Jean des Vignes et Ogive, abbesse de Notre-Dame de Soissons, au sujet du partage des terres de Chaudun. L'église du village est citée dans ce dernier document (5). Une bulle accordée par le pape Eugène III aux religieux de Nogent-sous-Coucy, en 1145, pour leur garantir la possession de leurs biens, constate que les églises de Vauxaillon, de Leuilly, de Vregny, de Juvigny, de Bagneux, de Crécy-au-Mont et de Pont-Saint-Mard leur appartenaient (6). Renauld le Lépreux, comte de Soissons, qui avait été le fondateur de l'abbaye de Saint-Léger, mourut en 1146, et fut enterré dans la crypte de l'église (7). A la même date, Enguerrand de Coucy restitua au chapitre de Soissons les revenus de l'autel de Guny dont il s'était emparé (8), tandis que Gaucher de Châtillon abandonnait tous ses biens à la collégiale de Châtillon-sur-Marne, avant de prendre part à la seconde croisade (9). Enfin, Josselin se fit le bienfaiteur des moines de Longpont, en leur accordant la propriété de l'église paroissiale (10).

Dans le cours de l'année 1147, le pape Eugène III confirma l'autel de Cerseuil à l'abbaye de Saint-Yved de Braine (11), et les églises de Trosly, de Couloisy, de Corcy, de Fleury, de Mancy, de Courmelles, de Nanteuil-la-Fosse et de Chacrise aux religieuses de Notre-Dame de Soissons (12). Le Souverain Pontife reconnut également les droits de propriété de l'abbaye de Saint-Martin des Champs sur les églises de Sainte-Gemme, de Largny et de Noël-Saint-Martin (13). Une bulle du même pape, datée de 1147 comme la précédente, mentionne l'existence d'une chapelle située à Béthizy qui appartenait à l'abbaye de Saint-Pierre de Montmartre (14). En 1148, Raoul IV, comte de Vermandois, céda son domaine de Javages, près de Faverolles, à l'abbé de Viviers pour y bâtir un oratoire (15). Vers la même époque, Eugène III énumère la chapelle de Chavigny, près de Longpont, et l'église de Montgobert au nombre des bénéfices de l'abbaye de Saint-Léger de Soissons (16). Deux ans plus tard, Agnès de Braine céda l'étang d'Ancy à l'abbaye de Saint-Yved, et elle déposa cette charte de donation sur l'autel de la chapelle de Bruyères, située près du Mont-Notre-Dame (17). C'est également en 1150 que les chanoines de Saint-Corneille de Compiègne se révoltèrent dans leur église contre l'abbé Odon de Deuil qui leur était imposé par le pape Eugène III pour réformer l'abbaye (18). L'année suivante, l'abbesse Mathilde II de Toulouse commença la reconstruction de l'église de Notre-Dame de Soissons (19),

(1) Bibl. nat., latin 11004, fol. 36 v°.

(2) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 118.

(3) Arch. nat., LL. 1583, p. 54.

(4) Bibl. nat., latin 11004, fol. 36 v°.

(5) *Ibid.*, fol. 35 v°.

(6) Bibl. nat., *Chronicon de Nogento*, par dom COTRON, latin 17775, fol. 2 v°.

(7) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. 476.

(8) Archives de l'Aisne, G. 253, fol. 271.

(9) *Histoire de la maison de Châtillon*, par DUCHESNE, preuves, p. 24.

(10) Archives de l'Aisne, H. 692, fol. 50.

(11) Arch. nat., LL. 1583, p. 1.

(12) *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, par dom GERMAIN, preuves, p. 439.

(13) *Monasterii regalis S. Martini de Campis historia*, par MARRIER, p. 181.

(14) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. 411.

(15) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 118.

(16) *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Léger*, publié par M. l'abbé PÉCHEUR, p. 31.

(17) Arch. nat., LL. 1583, p. 59.

(18) *Gallia Christiana*, t. X, col. 119 à 122.

(19) *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, par dom GERMAIN, p. 88 et 147.

qui devait être l'un des plus beaux monuments élevés dans la région par les architectes du XII^e siècle.

Josselin mourut le 9 novembre 1152, et fut inhumé dans la nef de la cathédrale de Soissons devant l'autel de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Son corps fut transporté quarante ans plus tard dans l'église abbatiale de Longpont. Il avait bien mérité le nom de *Père des monastères*, qui lui était décerné dans son épitaphe, et l'obituaire de la cathédrale nous apprend qu'il avait donné au chapitre les églises de Noroy-sur-Ourcq, de Marolles, de Montmirail et de Neuilly-Saint-Front, avec la dime de Vierzy, son pays natal (1). Ancoul de Pierrefonds, qui lui succéda, consacra la chapelle de Saint-Barthélemy en Vallée et l'église Saint-Pierre de Rethondes en 1152 (2). C'est encore vers la même date que la reine Adélaïde, mère de Louis VII, donna la chapelle du château de Cuise à des religieuses bénédictines qui fondèrent, au milieu de la forêt de Compiègne, l'abbaye de Saint-Jean-aux-Bois (3). En 1153, Henri, comte de Troyes, renouvela les titres du prieuré de Coincy sur l'église de La Croix (4), et l'évêque Ancoul de Pierrefonds confirma les droits de l'abbaye de Marmoutier sur la collégiale de Bazoches et sur les églises de Saint-Thibault et de Châtillon-sur-Marne (5). Rambaud, doyen du chapitre, donna l'année suivante aux chanoines de la cathédrale l'autel de Monthiers (6), et le roi Louis VII reconnut la validité de la donation de l'église de Saint-Léger-aux-Bois à l'abbaye de la Grande-Sauve (7).

Dès les premières années de son pontificat, le pape Adrien IV fut le bienfaiteur des abbayes du Soissonnais. En 1154, il garantit au monastère de Saint-Crépin le Grand la possession de l'église de Pernant (8). Un an plus tard, il fit rédiger une bulle en faveur des religieux de Chézy, pour leur confirmer la propriété des églises de Verdelot, de Villeneuve-sur-Bellot, de Vieils-Maisons, de Saint-Crépin de Château-Thierry, de Pavant, de l'Épine-aux-Bois, d'Azy, d'Essises, et de Rozoy-Gatebled (9). A la même époque, Raoul de Pierrefonds donna l'autel de Chouy au chapitre de la cathédrale de Soissons (10). L'évêque Ancoul renouvela les titres de l'abbaye de Valsery sur l'église de Vivières en 1157 (11), et reconnut l'année suivante les droits de l'abbaye de Saint-Léger sur la cure de la paroisse (12). En 1158, il accorda aux moines de Coincy une charte qui fait mention de l'église de Saint-Pierre à la Chaux, à Soissons, et de la chapelle du prieuré de Montléan, près de Montmirail (13). Il mourut dans le cours de cette année, et l'obituaire de Saint-Gervais nous apprend qu'il avait donné au chapitre les églises de Trosly-Loire, de Berzy-le-Sec, de Jouy et d'Autrèches (14). Ancoul avait également légué aux chanoines ses quatre chevaux pour transporter les matériaux nécessaires à la construction du clocher de la cathédrale, et Guillaume, doyen du chapitre, qui vivait encore en 1182, donna cinq marcs d'argent pour commencer les travaux de l'abside (15). Une bulle du pape Adrien IV permet de constater que l'église de Launoy et les chapelles de Dommiers et de la Glaue appartenaient

(1) *Histoire de la ville de Soissons*, par DORMAY, t. II, p. 159.

(2) *Chronique de Saint-Médard*, apud d'ACHERY, *Spicilege*, t. II, p. 489.

(3) MABILLON, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. VI, p. 519 et 720.

(4) Arch. nat., L. 1003.

(5) *Notice sur l'église de Saint-Thibault*, par PRIoux, *Revue archéologique*, 2^e série, t. X, p. 259, p. j. n

(6) *Histoire de la ville de Soissons*, par DORMAY, t. II, p. 177.

(7) MABILLON, *De re diplomatica*, p. 293.

(8) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCIV, charte n° 73.

(9) *Ibid.*, t. XXII, fol. 46.

(10) CABARET, *Mémoire manuscrit pour servir à l'histoire de Soissons*, t. II, p. 244.

(11) Dom MARTÈNE, *Amplissima collectio*, t. I, p. 850.

(12) *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Léger*, publié par M. l'abbé PÉCHEUR, p. 36.

(13) Bibl. nat., fonds français 12021, p. 162.

(14) *Histoire de la ville de Soissons*, par DORMAY, t. II, p. 161.

(15) *Ibid.*, t. II, p. 177.

à l'abbaye de Saint-Jean des Vignes en 1159, ainsi que toutes les églises déjà citées sous le pontificat d'Innocent II (1).

Vers la même époque, le pape Alexandre III reconnut à l'abbesse de Notre-Dame le droit exclusif de nommer les chanoines de la collégiale de Saint-Pierre au Parvis (2). En 1161, Gervais de Bazoches donne une rente à l'église de Saint-Rufin et de Saint-Valère de Bazoches pour l'entretien d'une lampe d'autel (3), et l'abbé de Longpont remit l'année suivante aux religieux de Saint-Léger de Soissons l'église de Montgobert (4). En 1162, le Souverain Pontife confirma tous les domaines des moines de Saint-Corneille de Compiègne qui possédaient les églises de Saint-Clément, de Saint-Maurice, de Saint-Pierre, de Saint-Germain, situées dans l'enceinte de la ville, avec les chapelles de Saint-Jacques, de Saint-Antoine et de Saint-Nicolas, l'autel de Jaulzy et l'église de Croutoy, près d'Attichy, déjà citée dans un bref d'Adrien IV (5). Toutes ces églises sont encore mentionnées dans les bulles des papes Lucius III en 1173, Urbain III en 1186, Clément III en 1190 et en 1194, et Innocent III en 1198 (6). Dans le cours de l'année 1162, Alexandre III accorda la même faveur à l'abbaye de Saint-Arnould de Crépy, qui avait sous sa dépendance les églises du prieuré et du village de Chézy-en-Orxois (7). A la même date, Gaucher de Châtillon gratifia d'une rente l'église du château de Châtillon-sur-Marne pour faire dire des prières en mémoire de son père Gaucher, tué en 1147, à la bataille de Laodicée (8). La collégiale du château de Braine fut illustrée un an plus tard par un miracle qui amena la conversion d'une jeune juive en 1163 (9).

Dans une bulle non datée, mais qui renferme le nom des abbés Robert I^{er} ou Robert II dont les textes mentionnent l'existence vers 1164 et vers 1174, le pape Alexandre III confirma aux moines de Saint-Léger les chapelles de Chavigny, près de Longpont, et de Saint-Nicolas, à Soissons, ainsi que les églises de Vauxbuin, de Montgobert et de Vingré (10). L'église de Cuffies est citée vers 1165, à propos d'une rente qui était due par le curé au chapitre de la cathédrale (11). Une charte accordée en 1166 par Yves de Nesles à l'abbaye de Saint-Léger énumère les églises de Saint-Julien et de Saint-Martin de Soissons avec la chapelle de Saint-Prince (12). Au cours d'un voyage en France, Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, vint passer trois jours à Soissons en 1167 et visita les églises de Notre-Dame et de Saint-Médard (13). Il célébra la messe dans une petite chapelle du monastère de Saint-Jean des Vignes. La preuve de l'existence d'une église à Nampcel à la même époque nous est fournie par une charte de Guy le Vieux, sire de Coucy, qui donne une rente d'un muid de blé à l'abbaye de Saint-Crépin en Chaye (14). En 1169, Alexandre III énumère l'église de Saint-Paul-aux-Bois parmi les biens de l'abbaye de la Grande-Sauve (15), et le roi Louis VII met fin à un différend entre l'évêque Hugues de Champfleury et le chantré Raoul sur la propriété de l'autel de Bussiares (16). Ce prince défendit également à toutes les

(1) *Chronicon abbatialis S. Joannis apud Vineas*, par le P. LEGRIS, p. 104. — Arch. nat., L. 229.

(2) Archives de l'Aisne, H. 1508, fol. 253. — Arch. nat., L. 231, n° 31 et 57.

(3) *Histoire de la maison de Châtillon*, par DUCHESNE, p. 684.

(4) *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Léger*, publié par M. l'abbé PÉCHEUR, p. 67.

(5) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 125. — Arch. nat., LL. 1683, p. 17.

(6) Bibl. nat., latin 9171, p. 29, 32, 34, 40, 41, 48, 49, 58 et 59.

(7) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. 154.

(8) *Histoire de la maison de Châtillon*, par DUCHESNE, preuves, p. 26.

(9) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. III, p. j. n° 10.

(10) *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Léger*, publié par M. l'abbé PÉCHEUR, p. 43 et 47.

(11) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCLXXXI, charte n° 5.

(12) *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Léger*, publié par M. l'abbé PÉCHEUR, p. 75.

(13) *Histoire de la ville de Soissons*, par DORMAY, t. II, p. 127 et 128.

(14) Bibl. nat., latin 18372, fol. 44.

(15) Bibl. nat., fonds français 8620, p. 7.

(16) Dom MARTÈNE, *Amplissima collectio*, t. I, col. 646.

églises de Soissons, sauf à celle de Saint-Médard, de célébrer les offices plus tard que la cathédrale (1). A la même date, on rencontre la mention de l'église d'Ostel (2), et Henri, comte de Troyes, confirma tous les domaines de l'église d'Oulchy-le-Château, dont il renouvela les privilèges en 1177 (3).

Trois ans après, le pape Alexandre III reconnut les droits de l'abbaye de Saint-Jean des Vignes sur l'église de Saconin (4). En 1174, il garantit aux moines de Nogent-sous-Coucy la propriété des six églises déjà citées dans la bulle d'Eugène III (5), et l'un de ses successeurs, Célestin III, imita son exemple en 1193, en leur accordant une bulle qui fait mention de l'église de Leury (6). On doit encore rapporter à l'année 1174 une charte de Philippe d'Alsace, comte de Flandre et seigneur du Valois, qui établit une rente en faveur de l'abbaye de Viviers pour compenser le préjudice causé à l'église du village par la tour de son château (7). Vers la même époque, Alexandre III écrivit à Henri, archevêque de Reims, pour lui demander de faire une enquête sur le curé de l'église de Bonnes, dont les pouvoirs n'étaient pas réguliers (8). Enfin les églises d'Augy et de Cerseuil sont mentionnées en 1174 à propos du recours du prêtre Albert auprès du Pape (9). L'évêque Hugues de Champfleury donna l'année suivante l'autel de Saint-Pierre-Aigle au chapitre de la cathédrale (10), et mourut peu de temps après.

Nivelon de Chérizy lui succéda en 1176 et termina dignement la série des grands évêques qui illustrèrent le siège de Soissons pendant le cours du XII^e siècle. La même année, Alexandre III accorda aux religieuses de Morienval une bulle de confirmation où l'église abbatiale se trouve mentionnée (11), et permit à l'abbaye de Saint-Yved de Braine d'installer un chapitre composé de trois ou quatre chanoines dans l'église de Cerseuil (12). En 1177, les moines de Saint-Crépin en Chaye firent confirmer tous leurs biens par le Pape, y compris l'église de Chavigny, près de Vauxrezis (13), tandis que l'évêque Nivelon autorisait Raoul Revel et sa femme à fonder une chapellenie dans la collégiale de Saint-Pierre au Parvis (14). Les religieux de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris signèrent à la même date une transaction avec le chapitre de la cathédrale de Soissons pour régler le droit de présentation aux cures de Marizy-Sainte-Geneviève et de Saint-Vaast de la Ferté-Milon (15). Cette transaction fut approuvée par Guillaume, archevêque de Reims (16). Nivelon mit sous la dépendance de l'abbaye de Saint-Victor de Paris l'église de Saint-Étienne qui se trouvait en dehors des murs de Soissons (17), et contribua à fonder un prieuré dans ce faubourg de la ville en 1178.

L'église de Trosly-Loire est citée dans une lettre écrite en 1180 par le pape Alexandre III à Henri, archevêque de Reims, à propos d'une contestation entre deux curés titulaires (18). Elle

(1) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 125.

(2) Bibl. nat., latin 11004, fol. 30.

(3) Arch. nat., K. 25, n° 3^e et n° 8^e.

(4) Bibl. nat., latin 11004, fol. 12 v°.

(5) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCI, charte n° 18.

(6) Bibl. nat., *Chronicon de Nogento*, par dom COTRON, latin 17775, fol. 290.

(7) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. 415.

(8) Dom MARTÈNE, *Amplissima collectio*, t. II, col. 915.

(9) *Ibid.*, t. II, col. 785, 798 et 871.

(10) Archives de l'Aisne, G. 253, fol. 111.

(11) *Cartulaire de l'abbaye de Morienval*, publié par M. PEIGNÉ-DELACOURT, p. 12.

(12) Arch. nat., LL. 1583, p. 22.

(13) Bibl. nat., latin 18372, fol. 17.

(14) Bibl. nat., collection Moreau, t. LXXXI, p. 81.

(15) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. III, p. j. n° 12.

(16) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCLXXXIX, charte n° 8.

(17) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 492.

(18) Dom MARTÈNE, *Amplissima collectio*, t. II, col. 925.

est encore mentionnée l'année suivante dans une charte qui termine un différend entre le chapitre de la cathédrale de Soissons et les moines de Prémontré (1). En 1180, Nivelon se rendit à Orbaix pour consacrer un autel dans l'église abbatiale, sous la double invocation de la Vierge et de saint Thomas, à l'occasion de la translation des reliques de saint Réol (2). Il garantit également au prieuré de Coincy la propriété des églises de Saint-Pierre à la Chaux, à Soissons, de Notre-Dame de Montmirail, de Saponay, de Breny, de Veuilly-la-Poterie et de Binson (3), après avoir donné un nouveau règlement aux chanoines qui desservaient la collégiale de Saint-Vaast de Soissons (4). Nivelon accorda vers la même époque au chapitre de Saint-Gervais le terrain nécessaire à la construction du croisillon sud de la cathédrale et de la chapelle Saint-Martin (5). Grâce à son initiative, un chapitre de dix chanoines fut fondé dans l'église de Notre-Dame des Vignes (6), qu'il ne faut pas confondre avec celle de Saint-Jean des Vignes. La donation de l'église de Grissoles au prieuré de Coincy par un doyen du chapitre de Reims nommé Raoul doit se rapporter à cette période du XII^e siècle (7). Elle fut confirmée par Nivelon en 1185 (8). Dans une bulle datée de l'an 1181, le pape Alexandre III énumère tous les biens de l'abbaye de Chézy, qui possédait les églises de Saint-Pierre, de Saint-Martin et de Sainte-Marie-Madeleine, situées dans le bourg de Chézy, l'oratoire de Saint-Barthélemy à la Chapelle-sur-Chézy, ainsi que les églises de Verdelot, de Villeneuve-sur-Bellot, de Vicils-Maisons, de Rozoy-Gatebled, de l'Épine-aux-Bois, de Montfaucon, d'Essises, d'Azy, de Pavant et de Saint-Crépin de Château-Thierry (9). Il avait donné au chapitre de Soissons l'autel de Saint-Pierre de Charcy, à la Ferté-Milon, dont le chanoine Lisiard lui avait laissé l'usufruit (10).

Son successeur, Lucius III, accorda la même année aux moines de Saint-Jean des Vignes une bulle qui mentionne toutes les églises déjà citées sous le pontificat d'Innocent II, en 1139, en y ajoutant celles de Villiers-sur-Marne, de Romeny, près de Charly, de Servenoy, près d'Arcy-Sainte-Resstitute et de Mont-Dauphin, avec les chapelles de Pomeson et de Courbetin, près de Vendières (11). Il défendit également aux chanoines de Saint-Pierre au Parvis d'acquérir d'autres bénéfices que leurs prébendes, et interdit à l'abbesse de Notre-Dame de Soissons de promettre avant le décès des titulaires les places qu'ils occupaient (12). Le Souverain Pontife reconnut en même temps les droits de l'abbaye de Saint-Crépin en Chaye sur les églises de Nampcel et de Chavigny-le-Sec (13), et Philippe, comte d'Alsace, réunit au prieuré de Saint-Georges de Villers-Cotterets la chapelle de Saint-Maur qu'il venait de fonder dans son fief de la Male-Maison (14). En 1182, l'évêque Nivelon céda aux moines de Saint-Germain des Prés la moitié des droits paroissiaux qui appartenaient à l'église de Nogent-l'Artaud (15), tandis que Raoul I^{er}, comte de Soissons, faisait mention des tours de l'église Notre-Dame dans un acte d'échange avec l'abbaye de Saint-Léger (16).

(1) Bibl. nat., latin 9985, fol. 5.

(2) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 363.

(3) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CXCVIII, fol. 182 v^o. — Arch. nat., L. 1003.

(4) *Histoire de la ville de Soissons*, par DORMAY, t. II, p. 135.

(5) *Ibid.*, t. II, p. 34.

(6) *État ecclésiastique et civil du diocèse de Soissons en 1783*, par HOULLIER, p. 447.

(7) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCIII, charte n^o 10.

(8) Bibl. nat., fonds français 12021, p. 222.

(9) Bibl. nat., collection de Picardie, t. XXII, fol. 64.

(10) Archives de l'Aisne, G. 253, fol. 216.

(11) *Chronicon abbatialis S. Joannis Suessionensis*, par le P. LEGRIS, p. 111.

(12) *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, par dom GERMAIN, preuves, p. 442.

(13) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 127.

(14) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. 424.

(15) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 363.

(16) *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Léger*, publié par M. l'abbé PÉCHEUR, p. 104.

L'église de Saint-Julien de Soissons est citée dans un accord de 1183, conclu entre le chapitre de la cathédrale et l'abbaye de Saint-Crépin en Chaye (1). On rencontre à la même époque la mention de Raoul, curé de Juvigny, d'Héribert, curé d'Ambleny, et de Guillaume, curé de Ressons-le-Long (2). Mathieu, comte de Beaumont, et sa femme Éléonore firent rebâtir en 1184 l'église du prieuré de Longpré, non loin de Villers-Cotterets (3), et Raoul, comte de Soissons, prit à sa charge l'entretien d'un chapelain pour desservir la chapelle de Saint-Crépin le Petit qui se trouvait dans le voisinage de l'église de Saint-Léger (4). C'est encore à la même date que Nivelon donna la moitié des revenus de l'église de Vailly aux moines de Saint-Crépin le Grand, en leur abandonnant le droit de présentation à la cure de Billy-sur-Ourcq (5). Guillaume, archevêque de Reims, attesta la validité de cette donation l'année suivante (6).

En 1185, l'évêque de Soissons confirma le don de l'église de Grisolles aux religieux de Coincy (7), et le pape Urbain III leur accorda une bulle qui consacre les droits du prieuré sur les églises de Dormans, de Corrobert, de Janvilliers, de Sermoise, de Binson, de Saponay, de Ronchères, de Breny, d'Épaux, de Crézancy, de Condé-en-Brie, de Vauciennes-sur-Marne, de Celles-lez-Condé, de Saint-Pierre à la Chaux, à Soissons, de Breuil, près de Saconin, de La Croix, d'Étrépilly, de Veuilly-la-Poterie, de Rocourt, de Chartève, de Misy, près de Leuvernay, et de Grisolles (8). L'église du prieuré de Saint-Nicolas de Courson, dans la forêt de Compiègne, fut reconstruite la même année par les soins de la comtesse Éléonore (9), et les églises de Passy-en-Valois (10) et de Damery-sur-Marne (11) sont mentionnées dans deux chartes datées de 1185.

Le roi Philippe-Auguste reconnut en 1186 les titres de propriété de l'église Saint-Adrien de Béthizy (12), et le pape Clément III garantit deux ans plus tard à l'abbaye de Saint-Crépin le Grand la jouissance des revenus de l'église de Vailly (13). Nivelon donna les églises de Lhuys, de Tannières et de Vézaponin aux chanoines de Notre-Dame des Vignes en 1189 (14). A la même époque, Guy, seigneur de Coucy, voulant prendre part à la troisième croisade, confirma les biens que l'abbaye de Saint-Barthélemy de Noyon possédait à Bellefontaine, et l'année suivante il affecta le produit d'une rente à l'entretien d'un chapelain dans l'église de ce prieuré (15). C'est également vers la fin du XII^e siècle que Pierre Buissons, prieur d'Arcy, fut autorisé par l'évêque de Soissons à construire une chapelle à Bucy-le-Béard, près d'Arcy-Sainte-Restitue (16). Foulques de Berzy gratifia le monastère de Saint-Crépin en Chaye de l'autel de Ploisy en 1190 (17), et Raoul d'Arblincourt fit bâtir un oratoire sur les bords de la Lette, près de Saint-Paul-aux-Bois, tandis que le chanoine Raoul de Braine fondait une chapellenie dans la cathédrale de Soissons (18).

Nivelon continua les traditions de générosité de ses prédécesseurs à l'égard des religieux de

(1) Bibl. nat., latin, 18372, fol. 41.

(2) *Ibid.*, fol. 26^{re} et 26^{ve}.

(3) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. 543.

(4) *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Léger*, publié par M. l'abbé PÉCHEUR, p. 109.

(5) Archives de l'Aisne, H. 455, fol. 340.

(6) *Ibid.*, fol. 264^{ve}.

(7) Bibl. nat., fonds français 12021, p. 222.

(8) *Ibid.*, p. 205.

(9) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. 546.

(10) *Ibid.*, t. II, p. 32.

(11) Arch. nat., L. 742.

(12) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. III, p. j. n° 16.

(13) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCIV, charte n° 71.

(14) *Histoire de la ville de Soissons*, par DORMAY, t. II, p. 150.

(15) Archives de l'Oise, H. 459.

(16) Bibl. nat., latin 11004, fol. 38^{ve}.

(17) *Ibid.*, latin 18372, fol. 29.

(18) Bibl. nat., fonds français 8620, p. 376. — Arch. nat., L. 742.

Coincy. Il leur confirma, en 1193, toutes les églises déjà citées dans la bulle d'Urbain III, en y ajoutant celles du bourg et du prieuré de Coincy, de Ciry, de Châtillon-sur-Marne, de Mesleroy et de Leuvrigny (1). L'année suivante, la comtesse Éléonore établit une rente en faveur de l'église de Champlieu (2). On peut encore signaler, en 1195, une mention de la chapelle Sainte-Marguerite dans l'église de Bucy-le-Long (3) et une charte octroyée par Nivelon à l'église d'Arcy-Sainte-Restitue (4). La fondation d'un chapitre dans la chapelle du château de Vic-sur-Aisne remonte à l'année 1196 (5). Le pape Célestin III crut devoir renouveler en même temps tous les privilèges de l'abbaye de Chézy (6), et c'est en 1197 que Nivelon donna l'église de Pargny, près de Filain, au chapitre de Saint-Vaast de Soissons (7). Il décida deux ans après que les chapelles de Saint-Jacques et de Saint-Antoine de Compiègne formeraient à l'avenir deux paroisses, en raison de l'accroissement de la population. Cette nouvelle division fut approuvée par le pape Innocent III dans une bulle qu'il fit rédiger pour l'abbaye de Saint-Corneille (8).

Le rituel de Nivelon, qui donne de curieux détails sur le cérémonial en usage vers la fin du XII^e siècle, signale l'existence de vingt-quatre églises dans la ville de Soissons ou en dehors de son enceinte (9). On y remarquait d'abord la cathédrale, dédiée à saint Gervais et à saint Protas, les églises abbatiales de Saint-Médard, de Saint-Crépin le Grand, de Notre-Dame, de Saint-Jean des Vignes, de Saint-Crépin en Chaye et de Saint-Léger, les collégiales de Saint-Pierre au Parvis, de Saint-Vaast, de Sainte-Sophie et de Notre-Dame des Vignes, les églises de Saint-Pierre le Vieil, de Saint-Germain, de Saint-André, de Saint-Martin, de Saint-Julien, de Saint-Jacques, de Saint-Remi, de Saint-Victor, de Saint-Pierre à la Chaix, de Saint-Quentin, de Saint-Laurent, de Saint-Étienne et de Saint-Christophe, les chapelles de Saint-Prince, de Saint-Crépin le Petit, de Saint-Nicolas, de Saint-Antoine, et l'oratoire de la Sainte-Trinité dans le monastère de Saint-Médard. Cette longue énumération suffit à prouver que les fondations d'églises s'étaient multipliées sur le territoire de l'ancien diocèse de Soissons, au XI^e et surtout au XII^e siècle. Sans doute, beaucoup d'églises citées dans les chartes ont été détruites ou se trouvent actuellement remplacées par des édifices plus modernes, mais la plupart conservent encore soit des parties importantes, soit au moins quelques débris qui remontent à la période romane. Elles sont presque toutes mentionnées pour la première fois entre 1100 et 1150, et le grand mouvement architectural de cette époque fut principalement encouragé par l'évêque Lisiard de Crépy et par son successeur Josselin de Vierzy.

La vie était alors beaucoup plus active qu'aujourd'hui dans les campagnes. Si les villes comme Laon en 1128, Soissons en 1131 et Compiègne en 1153, obtenaient leur charte communale, les simples bourgades cherchaient également à se constituer en communes. C'est ainsi que Philippe-Auguste accordait ce privilège en 1185 aux villages de Vailly, de Condé, de Chavonne, de Celles, de Pargny et de Filain (10). Les abbayes, les prieurés, les commanderies du Temple (11) em-

(1) Bibl. nat., fonds français 12021, p. 150.

(2) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. 38.

(3) Archives de l'Aisne, G. 253, fol. 126.

(4) Bibl. nat., latin 11004, fol. 42.

(5) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 417.

(6) Bibl. nat., collection de Picardie, t. XXII, fol. 74.

(7) *Abrégé de l'histoire de l'ancienne ville de Soissons*, par Melchior REGNAULT, Preuves, fol. 14 v^o.

(8) Bibl. nat., latin 9171, p. 71.

(9) *Rituale seu mandatum insignis ecclesie Suessionensis*, publié par M. l'abbé POQUEST sous les auspices de la Société archéologique de Soissons, p. 178, 180, 202, 207, 208, 211, 217 et 223.

(10) *Ordonnances des rois de France*, t. XI, p. 254.

(11) Les Templiers possédaient des fermes au Mont de Soissons, à Ambrief, à Acy, à Vieil-Arcy, à Chavonne, à Oulchy-le-Château, à Dhuizel, à Vauxberon, à Vaux, à Rozières, à Courcelles, à Chassemy, à Maupas, à Couloisy, à Attichy, etc.

ployaient dans leurs fermes beaucoup d'ouvriers pour cultiver leurs vastes domaines. La population rurale était fort nombreuse et tendait à s'accroître, au lieu d'émigrer comme aujourd'hui vers les grandes villes. On trouve encore des preuves de l'importance que certains bourgs avaient acquise pendant cette période. A Glennes, l'église paroissiale, construite au milieu du XII^e siècle, ne mesure pas moins de 455 mètres superficiels, et le village renferme actuellement 300 âmes. Oulchy-le-Château et Oulchy-la-Ville, qui forment à présent deux paroisses distinctes, étaient réunis au XII^e siècle par une longue rue dont on a découvert les substructions (1). Certaines communes peuplées de 200 habitants, comme celles de Laffaux, d'Azy-Bonneil, de Droizy, de Marizy-Saint-Mard et de Lhuys, sont pourvues d'édifices religieux où 400 personnes se trouveraient à l'aise. Des hameaux composés de quelques chaumières, comme Noël-Saint-Martin, Vichel et Champlieu, possèdent de véritables églises qui sont complètement abandonnées.

La prospérité s'était donc répandue dans les campagnes, et, grâce aux dons généreux des seigneurs et des abbayes, les constructeurs des églises n'avaient pas à craindre le défaut de ressources qui paralyse trop souvent les élans de l'inspiration. L'enthousiasme religieux qui se manifestait à cette époque eut pour conséquence un véritable épanouissement de l'art monumental. Ce merveilleux essor produisit au XII^e siècle des œuvres d'un style excellent jusque dans les plus humbles villages, et l'architecture gothique put se développer sur un terrain depuis longtemps préparé.

(1) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 152.

CHAPITRE III

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE



La richesse archéologique de la région occupée par l'ancien diocèse de Soissons avait frappé quelques écrivains dès la fin du XVI^e siècle. Nicolas Berlette, né en 1557, mort en 1582, est l'auteur d'un manuscrit récemment publié sur les antiquités de la ville de Soissons (1). On y trouve des passages intéressants sur l'église de Notre-Dame et sur le trésor de Saint-Médard, ainsi qu'un certain nombre d'épitaphes et d'inscriptions. En 1619, le Père Légris composait la curieuse chronique de Saint-Jean des Vignes (2) et consacrait un chapitre à la description de l'abbaye. Melchior Regnault fit paraître en 1633 son abrégé de l'histoire de Soissons (3), qui renferme d'utiles renseignements sur les ruines gallo-romaines de la cité, et Muldrac, déjà connu par son excellente *Histoire du Valois*, terminait, en 1652, la chronique de l'abbaye de Longpont (4). Quelque temps après, Claude Dormay écrivit deux volumes d'études historiques sur la ville de Soissons (5). Malgré certaines erreurs bien excusables, il eut le mérite de comprendre la valeur des textes et d'éclaircir les origines de la cathédrale avec beaucoup de sagacité. En 1675, dom Germain publia son travail sur l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, et c'est grâce à lui que les dispositions de la magnifique église romane du monastère ne sont pas restées inconnues (6).

Au XVIII^e siècle, le goût de l'histoire locale inspira des recherches plus étendues. Dans un ouvrage de valeur qui parut en 1710, le chanoine de Louen se plaît à décrire l'église abbatiale de Saint-Jean des Vignes (7), ses tombeaux, son mobilier, et ajoute quelques détails sur l'église de Saint-Jacques de Soissons et sur la collégiale de Saint-Vulgis à la Ferté-Milon. En 1764, Carlier cherchait à déterminer la date des plus anciens monuments du Valois (8). S'il n'hésitait pas à attribuer par erreur l'église de Morienval au X^e siècle, il avait du moins reconnu que les voûtes de la nef étaient modernes, et il avait eu raison de comparer le plan de cet édifice à celui

(1) *Les antiquitez de Soissons recueillies de divers auteurs et croniques*, dans les *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*, 2^e série, t. IX, 1888, p. 81.

(2) *Chronicon abbatialis canonice S. Joannis apud Vineas Suessionensis*. Paris, 1619, in-12.

(3) *Abrégé de l'histoire de l'ancienne ville de Soissons*. Paris, 1633, in-8^o.

(4) *Compendiosum abbatie Longipontis Suessionensis chronicon*. Paris, 1652, in-8^o.

(5) *Histoire de la ville de Soissons et de ses rois, ducs, comtes et gouverneurs*. Soissons, 1663-1664, 2 vol. in-4^o.

(6) *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*. Paris, 1675, in-4^o.

(7) *Histoire de l'abbaye de Saint-Jean des Vignes de Soissons*. Paris, 1710, in-12.

(8) *Histoire du duché de Valois*. Paris, 1764, 3 vol. in-4^o.

de Saint-Germain des Prés. Son ouvrage mentionne également quelques caractères du style du XI^e siècle, dont il serait injuste de contester l'exactitude⁽¹⁾, et si les critiques qu'il adresse aux architectes de cette époque ne sont pas fondées, on ne peut lui savoir mauvais gré de partager les préjugés de son temps.

Quelques années plus tard, Lemoine voulut compléter l'œuvre de ses prédécesseurs Nicolas Berlette et Melchior Regnault, en étudiant les nombreux monuments que la ville de Soissons renfermait alors dans son enceinte⁽²⁾. Il esqua la description du théâtre romain, de la cathédrale, des églises de Notre-Dame et de Saint-Jean des Vignes, sans oublier de noter la découverte de curieux débris antiques. En 1792, Tavernier et Née publiaient une série de gravures représentant les plus belles églises du Soissonnais et du Valois⁽³⁾. On doit attacher à ce recueil de planches un prix tout particulier, car il contient les dessins de plusieurs édifices religieux aujourd'hui disparus. Tels sont les auteurs qu'il est utile de consulter vers la fin du XVIII^e siècle sur l'architecture du moyen âge dans cette partie de la France; mais leurs ouvrages abondent surtout en renseignements historiques, et l'ignorance des premiers principes de l'archéologie s'y fait trop souvent sentir.

La période révolutionnaire vint interrompre le développement de ces études. Quand elle eut atteint son terme, les églises romanes de Notre-Dame et de Saint-Pierre à Soissons, et de Saint-Corneille à Compiègne, avaient disparu, ainsi que la plupart des chefs-d'œuvre élevés par les artistes du XIII^e siècle à Coincy, à Longpont et à Valsery. La destruction de Saint-Jean des Vignes, de la nef de Saint-Yved de Braine et de l'église Saint-Thibault de Bazoches vint clore cette lamentable série de ruines. On doit surtout regretter la démolition de l'église abbatiale de Notre-Dame de Soissons, qui laisse un véritable vide dans l'histoire de l'architecture locale. Construit vers le milieu du XII^e siècle, ce remarquable monument n'avait pas moins de 90 mètres de longueur sur 24 mètres de largeur⁽⁴⁾, et son importance archéologique pouvait se comparer à celle de l'église de Saint-Germer.

Il faut attendre jusqu'en 1831 pour signaler un travail utile à consulter sur les églises romanes de la région. C'est à cette époque que M. Vitet consacra une courte étude aux édifices religieux du nord de la France⁽⁵⁾, mais il avait visité un trop petit nombre d'églises rurales pour dresser la statistique monumentale du Soissonnais. Voici comment il formule ses conclusions : « Le XI^e siècle est presque muet aujourd'hui dans ces contrées. La petite église de Saint-Pierre au Parvis et plusieurs églises de village à l'entour de Soissons (Courmelles, Vauxrezis) sont à peu près tout ce qui reste dans ce pays du commencement et du milieu du XII^e siècle. » M. Vitet n'aurait peut-être pas exprimé une opinion aussi facile à critiquer, s'il avait connu les églises de Morienval, de Rhuis, de Saint-Léger-aux-Bois, d'Oulchy-le-Château, de Fontenoy, de Saint-Vaast-de-Longmont, de Berzy-le-Sec et de Laffaux, dont il ne fait aucune mention. Son étude sur la crypte de Saint-Médard est peu concluante. Après avoir fait ressortir l'analogie qu'elle présente avec les constructions romaines, il termine en l'attribuant à une époque postérieure à l'an mil⁽⁶⁾, mais il a eu raison de ne pas admettre l'existence d'églises du IX^e et du X^e siècle dans la région.

(1) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 211 et 329.

(2) *Histoire des antiquités de la ville de Soissons*. Paris, 1771, 2 vol. in-12.

(3) *Voyage pittoresque de la France*, t. X. Paris, 1792, in-fol.

(4) On peut essayer une restitution de cette église à l'aide d'une gravure du *Voyage pittoresque de la France* publié par TAVERNIER, et grâce à un tableau conservé au Musée de Soissons, qui représente l'édifice pendant les travaux de démolition. Ses derniers débris consistent en deux fenêtres dont l'ornementation est de toute beauté.

(5) *Rapport à M. le ministre de l'intérieur sur les monuments, les bibliothèques, les archives et les musées des départements de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne, du Nord et du Pas-de-Calais*. Paris, 1831, in-4°.

(6) *Ibid.*, p. 8.

Son rapport contient donc des renseignements trop sommaires pour servir de guide aux archéologues.

En 1836, le baron Taylor et Charles Nodier publiaient leur grand ouvrage sur les monuments de la France (1) et consacraient un volume de planches aux édifices religieux du Soissonnais, mais le cadre de leur recueil ne comportait qu'un texte restreint dont la valeur est très discutable. Vers la même époque, Henri Martin et Paul Lacroix faisaient paraître une histoire de Soissons (2), qui fut bientôt suivie de l'impression d'un travail analogue composé par M. Leroux (3). Ces deux ouvrages renferment d'intéressants chapitres sur la cathédrale et sur l'état des abbayes de Saint-Médard et de Notre-Dame au XII^e siècle. L'étude de M. Emmanuel Woillez sur les caractères de l'architecture religieuse dans la Picardie parut en 1843 (4). Elle est illustrée par les premiers dessins gravés des chapiteaux de Morienval. Dans une notice imprimée l'année suivante (5), M. Baillargé a cru pouvoir attribuer l'église de Fontenoy, qui remonte au XII^e siècle, « à la période latine ou du Bas-Empire », et il n'a pas craint d'affirmer que les églises de Vic-sur-Aisne, d'Oulchy-le-Château, de Cerseuil et de Condé étaient des œuvres « du style roman de la seconde race ». Comme aucun de ces monuments n'est antérieur au XI^e siècle, la théorie de M. Baillargé ne mérite qu'une simple réfutation. Quelques années plus tard, M. Weil attirait l'attention sur la crypte romane de l'église de Pierrefonds (6).

On doit attacher plus d'importance à deux monographies publiées en 1848 (7). La première, œuvre de M. Decamps, concerne l'église de Saint-Léger à Soissons. L'auteur fait remarquer avec raison que l'édifice ne peut pas être attribué au milieu du XII^e siècle, puisque les caractères de son architecture s'accordent avec le style des premières années du XIII^e siècle. La seconde description, rédigée par l'abbé Darras, se rapporte à l'église de Morienval, mais elle renferme un grand nombre d'erreurs. Ainsi, selon cet archéologue, le plan primitif du monument ne comprenait ni transept, ni absidioles, la nef était recouverte de voûtes dans l'origine; et le clocher de la façade avait un étage de plus. Enfin, il n'a pas su reconnaître que l'église appartenait à des époques bien distinctes.

En même temps, M. Graves écrivait d'excellentes notices sur les cantons du département de l'Oise, et commençait à étudier sommairement les églises de l'ancien diocèse de Soissons qui sont aujourd'hui comprises dans les cantons de Ribécourt, d'Attichy, de Pont-Sainte-Maxence, de Crépy en Valois, de Compiègne et de Betz (8). M. Graves avait visité tous les édifices religieux de la région, et s'il a trop souvent hésité à leur attribuer une date approximative, il a toujours donné sur leurs dispositions des détails très exacts. Ses œuvres abondent en renseignements de tout genre. L'archéologie n'y occupe pas toujours la place principale, mais elle est du moins traitée d'une manière consciencieuse. En 1856, il résumait toutes ses recherches dans un travail qui se termine par une classification des églises du département (9). Il distingue cinq grandes époques qui correspondent aux principales périodes de l'architecture romane et de l'architecture gothique, et ses tableaux sont généralement remplis d'indications précises, bien qu'il ait commis une erreur évidente en faisant remonter l'église de Morienval à l'année 920 (10). M. Graves a nettement

(1) *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Picardie, t. II. Champagne, t. I. Paris, 1836, in-fol.

(2) *Histoire de Soissons*. Soissons, 1837, 2 vol. in-8°.

(3) *Histoire de la ville de Soissons*. Soissons, 1839, 2 vol. in-8°.

(4) *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, t. VI, 1843, p. 213.

(5) *Mélanges pour servir à l'histoire du Soissonnais*, recueillis par M. Fossé d'Arcosse. Soissons, 1844, in-8°, p. 141.

(6) *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, t. I, 1847, p. 182.

(7) *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. II, p. 11 et 112.

(8) *Annuaire de l'Oise*, années 1839, 1840, 1842, 1843, 1850 et 1851.

(9) *Notice archéologique sur le département de l'Oise*. Beauvais, 1856, in-8°.

(10) *Ibid.*, p. 350.

indiqué les caractères des églises romanes du bassin de l'Oise, et c'est à lui que revient le mérite d'avoir signalé le premier certains édifices dignes du plus haut intérêt.

A cet ouvrage d'ensemble succèdent de courtes études monumentales. En 1848, M. l'abbé Poquet faisait imprimer une brochure sur la cathédrale de Soissons (1), bientôt suivie d'un article sur l'abbaye de Saint-Médard (2), mais il n'aurait pas dû attribuer la crypte à la même date que l'église bâtie par Clotaire. L'année suivante, M. de la Prairie consacrait quelques pages intéressantes à l'église de Berzy-le-Sec et décrivait avec soin les sujets de ses chapiteaux (3). Ces deux auteurs étudièrent également l'église de Saint-Léger et l'histoire de l'abbaye (4). La notice de M. l'abbé Poquet sur l'église de Notre-Dame de Soissons et sur la collégiale de Saint-Pierre au Parvis parut en 1854 et fit connaître aux archéologues les derniers débris de ces deux monuments (5). Quelque temps après, M. Betbeder publiait un recueil de planches représentant divers édifices religieux de l'ancien diocèse (6), tandis que M. l'abbé Lequeux signalait les églises du moyen âge encore intactes autour de Soissons : c'est une œuvre anecdotique dépourvue de caractère scientifique (7).

La partie de l'ancien diocèse de Soissons comprise dans le département de l'Oise était désormais assez connue pour permettre à M. Emmanuel Woillez d'en dresser le répertoire archéologique (8). Il se contenta de résumer les notices de M. Graves, en y ajoutant ses observations personnelles; mais son travail renferme de nombreuses inexactitudes. Ainsi, cet auteur se plaît à faire remonter au X^e siècle la plupart des édifices du XI^e siècle. Sans dépasser les limites du Soissonnais, on peut relever cette erreur à propos des églises de Rhuis, de Berneuville-sur-Aisne et de Morienval (9). Son frère, M. Eugène Woillez, avait également fait paraître, dès l'année 1839, un volume de planches accompagné d'un texte sur les monuments de l'ancien Beauvaisis (10). Bien que cet ouvrage n'ait pas un rapport direct avec les édifices du Soissonnais, il peut servir utilement pour comparer les églises romanes des deux diocèses (11). En tout cas, il mérite d'être considéré comme la meilleure étude archéologique faite jusqu'à ce jour sur la région du nord de la France.

Pour compléter la série des travaux consacrés à l'étude de l'architecture romane vers la même époque, il faut encore citer la notice de M. Prioux sur l'église de Saint-Thibault de Bazoches qui fut imprimée en 1864 (12). On y trouve des détails intéressants sur le plan primitif du monument dont il reste à peine quelques ruines aujourd'hui. La publication du répertoire archéologique de l'arrondissement de Soissons se terminait l'année suivante. Ce travail manque malheureusement d'unité, et sa valeur varie suivant la précision de ses différents auteurs. Si les indications données par M. de la Prairie pour les cantons de Soissons (13) et de Villers-Cotterets (14) sont généralement exactes, il n'en est pas toujours de même des renseignements fournis par M. l'abbé Pécheur et M. Prioux

(1) *Notice historique et archéologique de la cathédrale de Soissons*. Soissons, 1848, in-18.

(2) *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. III, p. 49.

(3) *Ibid.*, 1^{re} série, t. IV, p. 119.

(4) *Notice historique et descriptive de l'abbaye de Saint-Léger*. Soissons, 1850, in-4°.

(5) *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. VIII, p. 191.

(6) *Album soissonnais*. Soissons, 1855, in-8°.

(7) *Antiquités religieuses des diocèses de Soissons et de Laon*. Paris, 1858, 2 vol. in-8°.

(8) *Répertoire archéologique du département de l'Oise*. Paris, 1862, in-4°.

(9) *Ibid.*, col. 110, 177 et 194.

(10) *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvaisis pendant la métamorphose romane*. Paris, 1839, in-fol.

(11) Deux autres articles du même archéologue sur l'apparition de l'ogive en Picardie et sur l'iconographie des plantes arborescentes dans les monuments du moyen âge ont été insérés dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, 1^{re} série, t. IX, p. 115 et 279.

(12) *Revue archéologique*, 2^e série, t. X, 1864, p. 242.

(13) *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XV, 1860, p. 147.

(14) *Ibid.*, 1^{re} série, t. XVI, 1861, p. 178.

sur les cantons de Braine, de Vailly (1), de Vic-sur-Aisne et d'Oulchy-le-Château (2). Sans parler des erreurs de métrage, nous ferons remarquer, par exemple, que l'église de Glennes renferme dans le transept deux niches rectangulaires au lieu de deux absidioles rondes. L'église de Dhuizel possède quatre travées en plein cintre, et M. Prioux lui en attribue trois en cintre brisé. Le chœur, qui est voûté en cul-de-four, figure dans le répertoire comme recouvert d'une croisée d'ogives. Le *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc, publié en 1867, attira l'attention sur l'église de Morienvail (3). Le savant artiste a décrit le clocher de la façade, mais il aurait bien dû consacrer quelques lignes au déambulatoire qui entoure le chœur. C'est une lacune regrettable dans un ouvrage aussi développé. Viollet-le-Duc s'est également occupé du croisillon méridional de la cathédrale de Soissons, dont il a fait ressortir la hardiesse et l'élégance (4).

La *Société archéologique de Soissons*, fondée en 1847, a rendu un notable service à l'histoire de l'architecture religieuse dans la région, en signalant un grand nombre d'églises romanes. Elle a fait paraître chaque année un recueil de *Bulletins* qui forme aujourd'hui 39 volumes. Nous avons déjà indiqué les principaux articles imprimés dans cette collection. On pourrait y ajouter plusieurs comptes rendus d'excursions archéologiques rédigés par M. l'abbé Poquet, M. l'abbé Pécheur et M. de la Prairie (5), ainsi qu'un certain nombre de notices historiques consacrées aux bourgs de la vallée de l'Aisne (6). L'ensemble de ces travaux mérite donc une mention spéciale qui fait honneur à l'esprit d'initiative de leurs auteurs. La *Société historique de Compiègne* a distribué 6 volumes de *Bulletins*, mais elle n'a publié aucune monographie des églises romanes de la vallée de l'Aisne. Le *Comité archéologique de Senlis*, dont le recueil comprend 26 volumes, a fait imprimer le cartulaire de Morienvail, et l'un de ses membres les plus érudits, M. l'abbé Muller, a décrit plusieurs églises rurales du Valois, notamment celles de Marolles et d'Authueil, près de la Ferté-Milon (7). Enfin, la *Société historique de Château-Thierry*, placée au centre d'une région moins riche que celle de Soissons, n'a inséré jusqu'ici dans ses 27 volumes de *Bulletins* que de courtes notices sur des édifices religieux de l'époque romane. Il faut souhaiter qu'elle se décide à entreprendre la rédaction du répertoire archéologique de l'arrondissement.

Depuis quelques années, les études architecturales ont pris un nouvel essor dans le département de l'Aisne. M. l'abbé Pécheur, qui a transcrit le cartulaire de Saint-Léger (8), avait commencé dès l'année 1864 la publication d'une histoire de l'ancien diocèse de Soissons dont le neuvième volume est sous presse (9). Il a tracé un tableau très exact de la vie religieuse dans les paroisses du Soissonnais au XI^e et au XII^e siècle, en mentionnant les nombreuses abbayes fondées par les évêques, les donations d'églises et les restitutions d'autels usurpés par les seigneurs. Le dépouillement des chroniques imprimées et des sources manuscrites lui a permis de compléter les travaux de ses devanciers, et son œuvre pourra toujours être consultée avec le plus grand profit. Nous y relèverons cependant deux erreurs, l'une sur la crypte de Saint-Médard,

(1) *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVI, 1861, p. 5, et t. XVIII, 1865, p. 23.

(2) *Ibid.*, 1^{re} série, t. XIX, 1865, p. 133 et 175.

(3) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. III, p. 342.

(4) *Ibid.*, t. V, p. 195.

(5) *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XIII, p. 51; t. XIV, p. 97; t. XV, p. 51; t. XVII, p. 240; t. XIX, p. 231, et 2^e série, t. III, p. 250; t. V, p. 358; t. VI, p. 242; t. VIII, p. 299, et t. XI, p. 147.

(6) *Ibid.* *Notices sur Vic-sur-Aisne et Ambleny*, par M. l'abbé Poquet, 1^{re} série, t. VII, 1853, p. 132, et t. IX, 1855, p. 158.

(7) *Comité archéologique de Senlis*, 2^e série, t. IX, 1884, p. 30.

(8) *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Léger de Soissons*. Soissons, 1870, in-4°.

(9) *Annales du diocèse de Soissons*. Soissons, 1863-1888, 8 vol. in-8°.

attribuée au VI^e siècle, et l'autre sur l'église de Morienvail, qui ne peut être considérée comme un monument du X^e siècle (1).

Deux articles imprimés à une époque assez récente méritent d'attirer l'attention. Le premier fut présenté en 1877 par M. Anthyme Saint-Paul au Congrès archéologique de Senlis et contient quelques aperçus sur l'architecture religieuse dans le Valois (2). On y trouve d'intéressantes descriptions des églises de Saint-Vaast-de-Longmont et de Morienvail. Le second, qui est l'œuvre de M. de la Prairie, renferme un classement chronologique des églises de l'arrondissement de Soissons (3). Si ce catalogue est assez exact malgré quelques omissions pour la période romane, il n'en est pas de même pour la période antérieure. Ainsi la crypte de Saint-Médard est datée du VII^e siècle, la nef de l'église de Glennes et la crypte de Notre-Dame, qu'on ne saurait faire remonter au delà du XII^e siècle, sont attribuées au X^e siècle. Les notes archéologiques annexées à l'ouvrage de M. l'abbé Ledouble (4) renferment également certaines erreurs sur la date des églises de Glennes, de Vieil-Arcy et de Montigny-Lengrain; mais l'auteur a dressé avec le plus grand soin la liste des cures, des chapitres et des prieurés de l'ancien diocèse. Cette statistique facilite singulièrement les recherches sur les limites et les divisions des archidiaconés.

C'est en 1877 que M. Édouard Fleury fit paraître le premier volume de son grand ouvrage sur les monuments du département de l'Aisne (5). L'importance de ses études sur l'architecture romane dans la région du Soissonnais et du Laonnais nous fait un devoir d'exposer les principes qui servent de fondement à ses théories archéologiques. Dès la fin du second volume, l'auteur se demande pourquoi rien ne subsisterait aujourd'hui des édifices élevés au VIII^e, au IX^e et au X^e siècle (6). En outre, il prétend que les églises des environs de Soissons renferment des parties notables de murs antérieurs à l'an mil, et cette hypothèse le conduit à dater du VII^e siècle la crypte de Saint-Médard de Soissons. Il considère la chapelle de Sainte-Berthe de Filain et la crypte du Mont-Notre-Dame comme des œuvres du IX^e siècle, sans craindre d'attribuer la crypte de Saint-Léger au siècle suivant (7). En remarquant des chapiteaux bizarres dans une église du XI^e siècle, comme à Jouaignes ou à Saint-Thibault, il admet immédiatement que ce débris provient d'un monument carlovingien (8). Son système ne résiste pas à une simple comparaison entre les constructions en litige et les églises du XI^e siècle.

Quelques archéologues ont eu tort d'adopter les conclusions de M. Ramé sur la destruction totale des édifices religieux bâtis en France avant l'an mil (9). Il est absolument certain aujourd'hui que l'église de Saint-Généroux (Deux-Sèvres), la façade de l'église Saint-Mesme à Chinon, et la crypte de la cathédrale d'Auxerre, contiennent des fragments authentiques de l'époque carlovingienne; mais leur appareil et leur ornementation n'offrent aucun rapport avec les monuments signalés par M. Fleury. L'architecture du XI^e siècle a des caractères très précis dans le Soissonnais comme dans les autres provinces de la France. Si l'auteur avait su les distinguer plus nettement, il ne se serait pas exposé à toutes les méprises que nous aurons à constater en étudiant certaines églises de la région attribuées au IX^e et au X^e siècle.

(1) *Annales du diocèse de Soissons*, t. I, p. 141 et 552.

(2) *Congrès archéologique de France*, XLIV^e session, *Séances générales tenues à Senlis en 1877*, p. 246.

(3) *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*, 2^e série, t. X, 1879, p. 97.

(4) *État religieux ancien et moderne des pays qui forment aujourd'hui le diocèse de Soissons*. Saint-Quentin, 1880, in-8°.

(5) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*. Paris, 1877-1882, 4 vol. in-4°.

(6) *Ibid.*, t. II, p. 263.

(7) *Ibid.*, t. II, p. 280, 284, 287, 310 et 311.

(8) *Ibid.*, t. II, p. 291.

(9) *Bulletin du Comité des travaux historiques*, année 1882, p. 185.

Dans son troisième volume, M. Fleury s'occupe successivement du roman primitif et du roman secondaire, en consacrant un chapitre à la cathédrale de Laon, dont il fait remonter les plus anciennes parties à la première moitié du XII^e siècle (1). Sa longue critique de l'article où Jules Quicherat a pu établir d'une façon si judicieuse l'âge du monument se trouve contredite à la fois par les textes et par le style des travées primitives du chœur, qui ne peuvent être antérieures à l'année 1170 environ. On peut encore relever deux autres erreurs commises par M. Fleury dans son ouvrage. C'est ainsi qu'il attribue au XI^e siècle l'église de Vauxrezis, et les piliers de la nef de Laffaux qui appartiennent au second quart du XII^e siècle, comme tout le reste de l'église (2). Cette tendance à vieillir tous les édifices de l'époque romane est, du reste, un défaut général de l'auteur. Comme il ne craint pas d'adopter la date de 1036 pour la construction de l'église de Saint-Germer (3), il en déduit des conséquences inattendues, en admettant que l'usage de l'arc brisé s'était généralisé dès le XI^e siècle dans les édifices religieux de l'Ile-de-France.

L'influence exercée par les premières voûtes d'ogives sur le développement du style gothique n'a pas attiré l'attention de M. Fleury. La forme des arcs lui paraissait plus importante à considérer que celle des voûtes, et l'absence d'ordre et de méthode se fait trop souvent sentir dans son ouvrage. Ainsi, quand il énumère les caractères généraux du roman primitif, il étudie successivement les chapiteaux, les plans, les piliers, les bases, les corniches et les contreforts sans mentionner les dispositions des voûtes, des nefs, des absides, des façades et des clochers. La description des églises de Cerny et de Trucy se trouve au milieu d'un passage sur les différents types des piliers, tandis qu'il signale d'anciens chapiteaux trouvés à Braine dans le chapitre des contreforts (4). Ces critiques d'ensemble nous dispensent d'insister sur certaines erreurs de détail et sur les défauts du vocabulaire archéologique de M. Fleury, qui se sert indifféremment des mots de gâble ou de tympan pour désigner le pignon d'une façade, et qui emploie le terme d'ogive dans les deux sens de nervure et d'arc en tiers-point, malgré les inconvénients d'une semblable confusion (5). Ses recherches ont eu le mérite de faire connaître beaucoup d'églises dans les campagnes du Laonnais et du Soissonnais, mais son ouvrage aurait plus de valeur scientifique s'il renfermait des théories moins singulières sur les prétendus monuments carlovingiens du département de l'Aisne.

En 1887, la Société française d'archéologie se réunit en congrès à Soissons. Le compte rendu de ses visites aux églises de la ville et de ses excursions à Courmelles et à Berzy-le-Sec a été imprimé dans le volume consacré à cette session (6). Nous y avons inséré une monographie de la crypte de Saint-Médard (7), qui sera reproduite plus loin avec quelques modifications. Quatre ans plus tard, M. Louis Gonse s'efforçait d'éclaircir l'origine de la voûte d'ogives dans son ouvrage sur l'art gothique, et revendiquait avec raison l'honneur de cette découverte pour les constructeurs du Valois, du Soissonnais et du Beauvaisis (8). L'exactitude des descriptions, la perfection des gravures et les idées très justes émises par cet archéologue sur la date des principales églises romanes de la région, donnent un grand intérêt à ses études monumentales. Il a signalé l'importance des églises de Morienval, de Béthizy-Saint-Pierre, de Noël-Saint-Martin, de Vauxrezis, de Berzy-le-Sec et de la chapelle de Bellefontaine pour élucider la question des premières nervures

(1) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. III, p. 177 et 180.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 62 et 130.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 116.

(4) *Ibid.*, t. III, p. 22 à 30, 43 et 46.

(5) *Ibid.*, t. III, p. 64, 131, 136 et 139.

(6) *Congrès archéologique de France, LIV^e session, Séances générales tenues à Soissons et à Laon en 1887*, 17-58.

(7) *Ibid.*, p. 303.

(8) *L'Art gothique* Paris, 1891, in-fol.

gothiques (1), mais il aurait dû reconnaître que le chœur de l'église de Morienval était recouvert primitivement d'une voûte en cul-de-four. Ce dernier édifice vient d'inspirer à M. Anthyme Saint-Paul deux savants articles dont l'un est encore sous presse (2). L'auteur s'est proposé d'établir les diverses époques de construction de l'église, en développant ses idées personnelles sur le déambulatoire qu'il attribue à une période comprise entre les années 1115 et 1140. Comme nous avons l'intention de discuter son opinion dans un autre chapitre, il suffit d'indiquer ici le titre de ses notices pour terminer la longue série des publications déjà faites sur les églises romanes de l'ancien diocèse de Soissons.

Fallait-il s'arrêter devant les conclusions de ces divers auteurs, en jugeant inutile de reprendre leurs travaux sous une forme nouvelle? Nous avons reconnu, tout au contraire, dès nos premières excursions, que le pays compris entre Compiègne, Soissons et Château-Thierry offrait encore un vaste champ d'exploration aux archéologues. Le petit nombre d'églises rurales déjà décrites et les renseignements sommaires des répertoires ne pouvaient suppléer à l'absence d'un ouvrage d'ensemble sur les caractères des édifices religieux bâtis dans la région au XI^e et au XII^e siècle. En outre, les documents historiques qui faisaient mention des églises de l'ancien diocèse à l'époque que nous avons étudiée n'avaient été l'objet d'aucun examen attentif. Nos recherches ont été tout d'abord dirigées de ce côté. Les cartulaires de Saint-Jean des Vignes (3), de Saint-Crépin-en-Chaye (4), de Saint-Corneille de Compiègne (5), de Saint-Martin-des-Champs (6), la collection Moreau (7), la collection de Picardie recueillie par dom Grenier (8), la chronique de Nogent-sous-Coucy (9), les titres des prieurés de Coincy (10) et de Saint-Paul-aux-Bois (11) nous ont fourni des citations intéressantes pour prouver que certaines églises existaient à une date déterminée. Nous avons également consulté aux Archives nationales les cartulaires de l'abbaye de Saint-Yved de Braine (12) et du prieuré de Choisy-au-Bac (13), ainsi que de nombreux cartons qui concernent l'évêché de Soissons et toutes les abbayes du diocèse (14). Les cartulaires du chapitre cathédral de Soissons et des monastères de Saint-Crépin le Grand, de Saint-Médard et de Notre-Dame, conservés aux Archives de l'Aisne (15), nous ont permis de compléter l'histoire des donations d'autels aux grandes abbayes. Enfin, nous avons rencontré aux Archives de l'Oise une charte qui fixe à l'année 1125 la date de la construction de la chapelle de Belle-fontaine (16).

En dépouillant les sources manuscrites et les travaux des différents auteurs qui ont étudié les églises romanes de l'ancien diocèse de Soissons, nous avons voulu compléter les principes de l'archéologie par les documents historiques, afin d'établir sur une base plus solide la classification des églises du XI^e et du XII^e siècle; mais on sait combien il est difficile de découvrir un texte

(1) *L'Art gothique*, p. 56 à 70, *passim*.

(2) *Discussion archéologique sur les dates de l'église de Morienval*, dans les *Comptes rendus et mémoires du Comité archéologique de Senlis*, 3^e série, t. VII, 1892, p. 48. — *Poissy et Morienval*, dans les *Mémoires de la Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin*, t. XVI, 1894.

(3) Bibl. nat., latin 11004.

(4) *Ibid.*, latin 18372.

(5) *Ibid.*, latin 9171. — Arch. nat., LL. 1683.

(6) *Ibid.*, latin 10977.

(7) *Ibid.*, collection Moreau, t. 50, 81, 87 et 89.

(8) *Ibid.*, collection de Picardie, t. 22, 198, 281, 293, 294 et 296.

(9) *Ibid.*, dom Corron, *Chronicon de Nogento*, latin 17775.

(10) Bibl. nat., fonds français 12021.

(11) *Ibid.*, fonds français 8020.

(12) Arch. nat., LL. 1583.

(13) *Ibid.*, LL. 1023.

(14) *Ibid.*, L. 472, L. 743, L. 1003 à L. 1009.

(15) Archives de l'Aisne, G. 253, H. 455, H. 477 et H. 1508.

(16) Archives de l'Oise, H. 459.

précis pour fixer l'époque de la construction des plus belles cathédrales. A plus forte raison, les dates de la plupart des églises rurales ne peuvent être indiquées que d'une manière approximative. Néanmoins, les donations dont elles ont été l'objet sont utiles à signaler, parce qu'elles expliquent bien souvent l'importance des remaniements exécutés à telle ou telle époque. C'est en continuant les recherches dans les archives et dans les chroniques que l'on pourra discuter plus sûrement les questions qui se rattachent à l'origine de la croisée d'ogives. Quand de nouvelles découvertes auront augmenté le nombre encore trop restreint des églises à date certaine pour la période comprise entre 1100 et 1150, l'histoire de l'architecture au moyen âge s'éclairera d'une lumière plus vive qui fera ressortir les titres incontestables des artistes de l'Île-de-France dans la genèse du style gothique.

CHAPITRE IV

ÉTUDE SUR LES ÉDIFICES CONSIDÉRÉS COMME ANTÉRIEURS A L'AN MIL



ES monuments de la région qui auraient été construits avant le XI^e siècle, suivant l'opinion de certains archéologues, sont au nombre de huit et peuvent être énumérés dans l'ordre suivant : la chapelle de Sainte-Berthe à Filain, les cryptes du Mont-Notre-Dame et de Saint-Léger de Soissons, les églises de Rhuis, de Berneuil-sur-Aisne, de Morienval et de Glennes et la crypte de Saint-Médard de Soissons. Il convient d'examiner à quel titre ces différents édifices ont pu être attribués à une époque aussi reculée.

La chapelle de Sainte-Berthe à Filain (1) est un oratoire d'étroite dimension. Elle se compose d'un rectangle de sept mètres de longueur partagé en deux réduits à peu près égaux. Le premier, recouvert anciennement d'une simple toiture en tuiles, forme un petit narthex et communique avec le second par un arc en plein cintre appuyé sur des pieds-droits. L'autre salle renferme un sanctuaire voûté en berceau et divisé en deux parties par trois arcades en plein cintre. L'arcade centrale, dont l'ouverture est assez grande, est soutenue par deux colonnes isolées : les deux autres s'appuient sur des pilastres peu saillants engagés dans le mur. Les chapiteaux de cet oratoire méritent d'attirer l'attention ; ils sont ornés de lignes brisées, de triangles, de feuilles de fougères, de volutes rudimentaires et de hachures obliques. Les tailloirs, formés d'un large méplat et d'un simple biseau, sont garnis de losanges gravés en creux, de damiers ou de trois moulures superposées. On distingue sur les bases des colonnes une gorge entre deux tores. Le sanctuaire est éclairé au fond par une fenêtre très étroite et par deux oculi entourés à l'extérieur de cercles concentriques. La façade, construite en blocage très grossier, était occupée au centre par une porte carrée surmontée d'un énorme linteau monolithe : on distinguait dans le pignon les débris d'une fenêtre. Malheureusement, cette partie de la chapelle a été l'objet d'une restauration qui en a défiguré le caractère. On peut s'en faire une idée exacte en examinant la planche où nous avons reproduit les dispositions principales de ce petit monument.

Telle est la construction que M. Prioux (2), M. de la Prairie (3) et M. Fleury (4) attribuent au IX^e siècle. Les deux premiers auteurs n'ont donné aucune raison pour justifier cette opinion,

(1) Aisne, arr. de Soissons, canton de Vailly.

(2) *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVIII, 1864, p. 35.

(3) *Ibid.*, 2^e série, t. X, 1879, p. 101.

(4) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. II, p. 309 à 312.

mais le dernier s'est efforcé de la faire prévaloir. Après avoir rapproché le plan de la chapelle d'un oratoire construit au VIII^e siècle à Cividale del Frioul et signalé par M. Albert Lenoir (1), M. Fleury raconte, sans indiquer la source à laquelle il se réfère, que les reliques de sainte Berthe furent transportées à la fin du IX^e siècle dans le monastère de Blangy, en Artois. Il essaye d'établir un rapport entre ce fait et la fondation de la chapelle, sans produire aucun texte à l'appui d'une semblable supposition. Enfin, dit-il, « on voit un certain nombre de femmes célèbres du IX^e siècle mises par leurs prénoms sous le patronage de sainte Berthe, et tout semble autoriser à croire qu'au moment de la translation des reliques de l'ancienne abbesse de Blangy, on construisit à Filain, sous l'influence d'un archevêque de Reims et dans son domaine de Saint-Martin, le petit oratoire qui appelle notre attention ».

Cette conclusion repose uniquement sur d'ingénieuses hypothèses. Du reste, M. Fleury semble avoir reconnu l'insuffisance de ses documents historiques, puisqu'il cherche à prouver plus loin que le style de la chapelle offre une analogie complète avec l'architecture de la fin du IX^e siècle. Il fait remarquer l'étroitesse de la baie du sanctuaire et s'appuie sur l'autorité de M. Blavignac (2) pour défendre sa théorie. On peut se dispenser de discuter longuement un pareil système, en se bornant à présenter quelques observations suggérées par l'étude archéologique de la chapelle de Filain. L'appareil de la façade n'indique pas qu'on se trouve en présence d'une construction antérieure à l'an mil. Le blocage irrégulier dont il se compose fut encore en usage pendant tout le XI^e siècle, et les églises du Beauvaisis bâties à cette époque, comme celles de Montmille, de Tillé, de Bresles et d'Abbécourt (Oise), en offrent des spécimens authentiques. On peut faire la même remarque au sujet du portail et du grand linteau triangulaire qui le surmontait autrefois. Ce système de construction est sans doute encore très primitif, mais il fut employé par les architectes du XI^e siècle dans un certain nombre d'églises, notamment à Fay-Saint-Quentin, à Auviller, à Sarron, à Saint-Remi-l'Abbaye et à Saint-Félix (Oise) (3). Quant aux deux petits oculi du sanctuaire, ils ne sont pas uniques en leur genre, comme le pense M. Fleury, car on en voit d'autres exemples dans les façades de la Basse-Œuvre de Beauvais et des églises de Bresles et de Tillé (Oise), construites au XI^e siècle. Enfin, l'ornementation des chapiteaux présente tant de ressemblance avec la sculpture du XI^e siècle, que nous n'hésitons pas à faire remonter la chapelle de Sainte-Berthe de Filain à cette époque.

Le second monument du Soissonnais qui passe pour être antérieur à l'an mil, c'est la crypte du Mont-Notre-Dame (4). M. de la Prairie (5), M. Prioux (6) et M. Fleury (7) la considèrent comme une œuvre du IX^e siècle. Avant de discuter leur opinion, il est utile de donner une description sommaire de la crypte. Elle se trouve placée sous le chœur de la magnifique collégiale élevée au XIII^e siècle sur le Mont-Notre-Dame par les évêques de Soissons. La nef de cette grande église est encore debout : le transept et l'abside ont disparu en 1568 dans un incendie, mais les fondations qui existent au niveau du sol rendent le plan de tout l'édifice facile à relever. Le chœur était entouré d'un déambulatoire qui se développait au-dessus de la crypte comme dans la cathédrale de Chartres et dans l'église abbatiale de Saint-Denis. La crypte, détruite en partie par des effondrements, se compose de trois travées recouvertes de voûtes d'arêtes. Les doubleaux en plein cintre s'appuient sur deux colonnes engagées, et les chapiteaux garnis de deux feuilles d'eau sont

(1) *Architecture monastique*, t. II, p. 5 et 13.

(2) *Histoire de l'architecture sacrée*, p. 75.

(3) Cf. *Archéologie des monuments religieux du Beauvaisis pendant la métamorphose romane*, par M. WOILLEZ.

(4) Aisne, arr. de Soissons, canton de Braine.

(5) *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*, 2^e série, t. X, 1879, p. 101.

(6) *Ibid.*, 1^{re} série, t. XVI, 1862, p. 6.

(7) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. II, p. 287.

couronnés par un tailloir à simple chanfrein. Les bases sont enfouies sous le sol, mais un léger sondage nous a permis de reconnaître que leur profil était formé de deux tores avec une gorge intermédiaire. Trois fenêtres en plein cintre éclairaient autrefois cette partie de la crypte qui sert aujourd'hui de cave à un habitant du pays.

Quelles sont les raisons qui ont fait attribuer cette crypte au IX^e siècle par certains archéologues ? « Il y aurait eu jadis, à Mont-Notre-Dame, dit M. Fleury, une métairie royale et un château qui appartinrent à un seigneur carlovingien, Gérard de Roussillon, époux d'une fille de Pépin I^{er}, roi d'Aquitaine. Gérard aurait fondé au IX^e siècle, au sommet de la butte isolée, une église dédiée à Marie-Madeleine. » Le fait historique auquel M. Fleury se réfère ne peut servir à déterminer l'âge de la crypte, dont le plan primitif ne s'accorderait guère avec celui d'une chapelle seigneuriale, et dont le style n'offre aucun rapport avec l'appareil et l'ornementation d'une crypte carlovingienne authentique, comme celle de la cathédrale d'Auxerre. C'est également une erreur de croire que ses chapiteaux soient à peu près uniques en leur genre (1). Leurs types de feuilles d'eau sont au contraire fort répandus dans toute la région, et les églises de Saint-Étienne de Beauvais, de Cambronne, de Cuise (Oise), de Vauxrezis, de Lhuys, de Bazoches et de Montigny-Lengrain (Aisne) en renferment de nombreux spécimens. Ils sont conformes aux modèles en usage pendant tout le XII^e siècle et ne disparurent même pas au commencement du XIII^e siècle. L'église ruinée du Mont-Notre-Dame présente un groupe de chapiteaux absolument semblables à ceux de la crypte sur la pile qui occupe l'angle nord-ouest du transept. L'absence complète de gros joints dans les voûtes d'arêtes, dans les doubleaux et dans les colonnes engagées, le profil des bases et la décoration des chapiteaux s'accordent donc pour assigner à cette crypte une date contemporaine du second quart du XII^e siècle. Elle s'étendait sans doute sous le chœur d'une église construite vers 1125 qui fut remplacée au XIII^e siècle par une nouvelle collégiale.

La sculpture empruntée à la crypte du Mont-Notre-Dame et dessinée dans l'ouvrage de Taylor (2) n'existe plus aujourd'hui, mais il nous semble impossible d'admettre, comme M. Fleury le suppose, qu'elle ait fait partie de la corbeille d'un chapiteau. C'est un bas-relief entièrement plat, orné d'une figurine grossière et de deux plantes à tige épaisse; sa largeur apparente ne correspond pas au diamètre des colonnes engagées, et son ornementation diffère complètement de celle de la crypte. Ce débris devait être déposé à terre comme un beau chapiteau du XII^e siècle qui sert actuellement de bénitier dans l'église gothique du Mont-Notre-Dame. La date qu'on peut lui attribuer n'a aucun rapport avec l'âge de la crypte.

Si l'on en croit M. de la Prairie (3) et M. Viollet-le-Duc (4), la crypte de Saint-Léger de Soissons remonterait au X^e siècle. M. Fleury propose même de la considérer comme une œuvre du VIII^e siècle (5), sans développer aucun argument sérieux à l'appui de son opinion. L'histoire de la collégiale de Saint-Léger est très obscure jusqu'à l'année 1139, époque où l'évêque Josselin résolut de fonder une abbaye dans le voisinage de cette église. Ici d'ailleurs, comme au Mont-Notre-Dame, il s'agit encore d'étudier un monument incomplet. En effet, la reconstruction de l'église abbatiale au XIII^e siècle entraîna l'agrandissement de la chapelle souterraine et ne laissa subsister qu'une partie de la crypte primitive qui occupe un espace rectangulaire (6). Elle se compose de deux nefs parallèles divisées en deux travées; on ignore sur quel plan était bâti l'ancien

(1) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. III, p. 3.

(2) *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. Picardie, t. III.

(3) *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*, 2^e série, t. X, 1879, p. 101.

(4) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. II, p. 507.

(5) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. II, p. 283 à 285.

(6) La partie la plus ancienne de la crypte a 9 mètres de longueur, 8 mètres de largeur et 4^m,80 de hauteur.

chevet remplacé au XIII^e siècle par un élégant sanctuaire gothique, mais il est probable que la crypte devait s'arrondir en hémicycle du côté de l'orient.

Au-dessus des travées s'élèvent des voûtes d'arêtes recouvertes d'un enduit moderne. Les arcades appareillées entre les deux nefs sont en plein cintre surhaussé, et les doubleaux décrivent une courbe régulière. Tous ces arcs reposent sur des massifs cantonnés de grosses colonnes dont les chapiteaux sont curieux à étudier. Leur forme cubique très prononcée dénote une influence venue des bords du Rhin, car ce profil contraste absolument avec celui de tous les autres chapiteaux romans du Soissonnais. Les uns sont garnis de feuilles d'eau longues et pointues, les autres sont décorés de feuillages plus larges aux angles de la corbeille. Malgré les recherches les plus minutieuses, il ne nous a pas été possible de découvrir les peintures blanches sur fond jaune ocre indiquées par M. Viollet-le-Duc dans sa description d'un chapiteau de la crypte (1). Il paraît que ces chapiteaux ont été grattés à l'époque moderne, mais leur face principale n'est pas complètement lisse, comme l'indique le crayon du savant architecte, qui s'est laissé entraîner à une restitution inexacte. Les moulures des tailloirs se composent d'une baguette encadrée entre un listel et un cavet; quant aux bases, elles sont reliées à leur socle par un gros tore flanqué de griffes assez pointues.

M. Fleury suppose que l'église primitive de Saint-Léger fut élevée au VIII^e siècle, peu de temps après la mort de la victime d'Ébroin. Il admet que des reliques de ce martyr furent déposées dans un caveau bâti sous l'église, et rattache à cette période lointaine les parties les plus anciennes de la crypte. Une pareille hypothèse ne saurait avoir la valeur d'un texte précis, et les caractères archéologiques de cette construction ne peuvent la justifier. En effet, les piles qui séparent les deux nefs offrent le même plan que toutes celles du XI^e siècle; leurs massifs carrés, cantonnés de quatre colonnes, se retrouvent à Morienvall (Oise), à Berny-Rivière et à Saint-Thibault de Bazoches (Aisne). Les profils des tailloirs n'indiquent pas non plus une époque très reculée, car on y voit déjà apparaître un tore, tandis que tous les chapiteaux carlovingiens étaient couronnés par un listel et par un chanfrein taillé en biseau. Enfin, la forme cubique des chapiteaux n'est pas l'indice d'une aussi grande ancienneté, puisqu'elle persista sur les bords du Rhin jusqu'au XIII^e siècle. La crypte de Saint-Léger de Soissons réunit donc tous les caractères du style en usage à la fin du XI^e siècle, et il est impossible de la considérer comme une chapelle souterraine antérieure à l'an mil.

M. Emmanuel Woillez a commis une erreur analogue, en attribuant les églises de Rhuis (2) et de Berneuil-sur-Aisne (3) au X^e siècle (4). Les descriptions détaillées de ces deux édifices et les planches qui les accompagnent nous dispensent d'insister longuement sur leur véritable date. La nef de l'église de Rhuis offre sans doute une certaine ressemblance avec celle de la Basse-Œuvre de Beauvais, mais l'appareil du monument, le style de son clocher qui servit de modèle au constructeur des tours de Morienvall, les colonnettes des fenêtres et les modillons des corniches fournissent des indications suffisantes pour faire remonter cet édifice au XI^e siècle. Quant à l'église de Berneuil-sur-Aisne, son caractère est encore moins primitif. Elle présente déjà des colonnes engagées sur la face latérale des piliers, des arcs en plein cintre doublés, et des chapiteaux ornés de volutes. Son architecture ne porte pas l'empreinte d'une époque plus ancienne que la seconde moitié du XI^e siècle.

(1) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. II, p. 507.

(2) Oise, arr. de Senlis, canton de Pont-Sainte-Maxence.

(3) Oise, arr. de Compiègne, canton d'Attichy.

(4) *Répertoire archéologique du département de l'Oise*, col. 110 et 194.

Sur la lisière de la forêt de Compiègne s'élève un remarquable monument où M. Graves (1), M. l'abbé Darras (2), M. Emmanuel Woillez (3) et M. l'abbé Pécheur (4) ont cru reconnaître l'œuvre d'un artiste du X^e siècle : c'est l'église de Morienvall (5). Leur opinion s'accorde avec celle de Carlier (6), qui avait été frappé de l'apparence barbare des chapiteaux de la nef. Nous consacrerons à cette église une longue monographie qui renfermera la description complète de toutes ses parties. Il suffit donc de faire remarquer que le savant historien du Valois n'a cité aucun texte à l'appui de son affirmation, et que la valeur de son témoignage est très discutable. En outre, les dispositions du plan, la ressemblance de la nef avec les travées de Saint-Germain des Prés, les voûtes d'ogives du déambulatoire et le style des deux clochers de l'abside offrent des caractères assez tranchés, pour qu'il soit impossible d'attribuer aucune partie de l'église à une époque antérieure au XI^e siècle, comme M. Anthyme Saint-Paul l'a fort bien démontré (7).

Si le style encore très primitif de l'église de Morienvall a pu tromper certains auteurs sur la véritable date de sa construction, il est plus difficile de s'expliquer pourquoi M. de la Prairie (8) et M. l'abbé Pécheur (9) ont fait remonter la nef de l'église de Glennes (10) au X^e siècle. C'est une erreur absolue. Nous nous contenterons d'indiquer que les arcades des travées décrivent une courbe en tiers-point et reposent sur des chapiteaux à feuilles d'acanthé. Quant aux tailloirs, ils présentent le profil classique de la belle époque romane. L'église de Glennes, construite d'un seul jet au milieu du XII^e siècle, fut agrandie au moyen d'un narthex dans le cours du XIII^e siècle, comme il est facile de le constater en regardant les planches jointes à cet ouvrage. Sa nef, recouverte d'une simple charpente, est contemporaine du transept et du chœur qui sont voûtés sur croisée d'ogives.

Plusieurs archéologues ont cru devoir attribuer à une date très reculée l'abside de l'église de Saint-Pierre à la Chaux, située dans un faubourg de Soissons. Elle fut démolie vers 1840, après avoir longtemps passé pour un temple antique. On peut se figurer l'ancien état du monument à l'aide d'une gravure de Tavernier (11) et d'un tableau peint en 1826 par M. Laurendeau (12). M. Vitet avait eu raison de prétendre que cette église n'était pas antérieure au XII^e siècle (13). Son abside offrait une très grande analogie avec les chevets des églises de Vauxrezis et de Berzy-le-Sec (Aisne), qui appartiennent à la même époque. Les fenêtres étaient encadrées par une moulure à double biseau dont l'usage fut très répandu au XII^e siècle dans le Beauvaisis et le Soissonnais. Suivant l'opinion de M. Fleury, le plan circulaire de ce petit édifice, son toit en dalles de pierre, ses niches arrondies et ses fenêtres en plein cintre portaient les caractères certains du X^e siècle (14). Rien ne prouve que l'église de Saint-Pierre à la Chaux eut une forme ronde; on voit au contraire les amorces des croisillons sur le tableau conservé au musée de Soissons. Il faut en conclure que son plan se composait d'une nef, d'un transept et d'un chœur en hémicycle. La calotte en pierre de l'abside n'était pas l'indice d'une période déterminée, car ce genre de toi-

(1) *Annuaire du département de l'Oise*, année 1843, 2^e partie, p. 135.

(2) *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. II, 1848, p. 131.

(3) *Répertoire archéologique du département de l'Oise*, col. 176.

(4) *Annales du diocèse de Soissons*, t. I, p. 552.

(5) Oise, arr. de Senlis, canton de Crépy-en-Valois.

(6) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 211.

(7) *Comptes rendus et mémoires du Comité archéologique de Senlis*, 3^e série, t. VII, 1892, p. 48.

(8) *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 2^e série, t. X, 1879, p. 101.

(9) *Ibid.*, 1^{re} série, t. XIV, 1860, p. 104.

(10) Aisne, arr. de Soissons, canton de Braine.

(11) *Voyage pittoresque de la France*, Paris, 1784-1789, in-fol.

(12) Ce tableau est inscrit dans le catalogue du musée de Soissons sous le n^o 2122.

(13) *Rapport sur les monuments, les archives et les bibliothèques des départements de l'Oise, de l'Aisne, etc.*, p. 8.

(14) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. II, p. 265.

ture fut adopté au XII^e siècle par les architectes des églises de Berzy-le-Sec et de Vauxrezis pour recouvrir le sanctuaire. Les édicules arrondis signalés par M. Fleury formaient de véritables niches élevées autour du chœur, suivant une disposition très fréquente à l'époque romane dans l'ancien diocèse de Soissons. La niche rectangulaire qui faisait une saillie au centre de l'abside était surmontée d'un gâble massif comme celle des églises d'Aizy, de Berzy-le-Sec, de Courmelles, de Montigny-Lengrain et de Novion-le-Vineux (Aisne), construites au XII^e siècle. Enfin, la forme des baies ne suffisait pas à résoudre la question de date, puisque l'arc en plein cintre persista dans les fenêtres des églises jusqu'au XIII^e siècle.

Tous les édifices que nous venons de mentionner ne peuvent donc pas être considérés comme des œuvres du IX^e et du X^e siècle. La chapelle de Sainte-Berthe à Filain, la crypte de Saint-Léger de Soissons, les églises de Rhuis, de Berneuil-sur-Aisne et de Morienvall ne remontent pas au delà du XI^e siècle. La crypte du Mont-Notre-Dame et la nef de l'église de Glennes sont contemporaines du XII^e siècle. L'église de Saint-Pierre à la Chaux appartenait à la même époque : elle fut sans doute rebâtie vers 1125, après avoir été donnée au prieuré de Coincy par l'évêque Manassès, mort en 1108 (1). Seule, la crypte de Saint-Médard de Soissons paraît réunir des caractères d'antiquité assez sérieux pour qu'on puisse lui assigner une date antérieure à l'an mil. L'importance de certains textes historiques et les particularités de sa construction permettent de l'attribuer au milieu du IX^e siècle, comme nous le montrerons dans une étude spéciale. Si l'ancien diocèse de Soissons ne possède aucun autre spécimen de l'architecture carlovingienne, ses églises romanes et gothiques sont assez intéressantes pour que les rigueurs de la vérité archéologique ne puissent pas amoindrir la valeur de ses richesses monumentales.

(1) *Histoire de la ville de Soissons*, par DORMAY, t. II, p. 151.

CHAPITRE V

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES ÉGLISES DU XI^e SIÈCLE



N peut évaluer au nombre de trente les églises de l'ancien diocèse de Soissons qui appartiennent en entier ou en partie au XI^e siècle. Parmi les plus intéressantes, il faut citer celles de Berneuil-sur-Aisne, de Morienvail, de Rhuis, de Saint-Léger-aux-Bois (Oise), de Berny-Rivière, de Montlevon, d'Oulchy-le-Château, de Ressons-le-Long, de Retheuil, de Saint-Bandry (Aisne) et de Binson (Marne), en y ajoutant les ruines de l'église de Saint-Thibault de Bazoches, près de Braine, dont les principales dispositions ne sont pas difficiles à reconstituer. Quelques-uns de ces édifices n'ont conservé que leur nef; les autres seraient encore intacts, si les murs de leurs bas côtés n'avaient pas été remaniés. Ce qui rend la statistique des édifices religieux du XI^e siècle difficile à dresser, c'est que beaucoup d'auteurs ont attribué à cette époque des monuments bâtis au XII^e siècle. Pour faire cesser une pareille confusion, nous avons eu soin d'étudier le style du XI^e siècle dans les églises où l'art roman offre un caractère primitif incontestable.

L'architecture gothique de l'Ile-de-France s'est développée avec tant d'éclat pendant le XII^e et le XIII^e siècle, que les églises antérieures à cette brillante période n'ont guère attiré l'attention des archéologues, et M. Woillez n'est pas arrivé à définir nettement leurs dispositions dans son ouvrage (1). La puissance des écoles monumentales de la Normandie, du Poitou, de la Bourgogne, du Périgord et de la Provence au XI^e siècle, a fait ressortir la faiblesse de l'école romane de la région parisienne. En outre, les églises élevées autour de Beauvais, de Senlis et de Soissons avant le commencement du XII^e siècle étaient dépourvues d'élégance, et les progrès constants de l'art gothique devaient entraîner leur démolition successive, sauf dans quelques paroisses rurales dénuées de ressources. Tous les grands monastères fondés entre le VI^e et le XII^e siècle, qui avaient déjà rebâti leurs églises après l'an mil, les firent remplacer par des édifices gothiques sous les règnes de Louis VII, de Philippe-Auguste et de saint Louis. L'abbaye de Morienvail ne s'associa pas à ce mouvement artistique, et c'est ainsi que son antique église s'est conservée jusqu'à nos jours.

Les derniers débris de l'architecture du XI^e siècle dans l'Ile-de-France sont d'autant plus intéressants à étudier qu'ils permettent d'éclaircir la question de l'origine des voûtes d'ogives, en

(1) *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvoisis pendant la métamorphose romane*. Paris, 1839, in-fol.

montrant comment les constructeurs eurent l'idée d'appareiller les premières nervures. L'influence du style en usage à cette époque se fit longtemps sentir sur les nefs des églises rurales qui furent si rarement pourvues de voûtes au XII^e siècle. Il est également curieux de constater le caractère original de la sculpture du XI^e siècle dans les églises du Soissonnais et du Laonnais. L'étude comparée des plus anciens monuments de la période romane primitive dénote un progrès constant dans la pratique de l'art de bâtir qui s'accroîtra bien davantage au XII^e siècle. L'architecture de cette région était profondément nationale dès le XI^e siècle, et, loin d'obéir à des influences étrangères, elle a suivi sa propre destinée, en se perfectionnant par la découverte de nouveaux principes.

PLANS ET APPAREIL

Dans les églises du XI^e siècle, l'axe longitudinal est toujours régulièrement dirigé de l'ouest à l'est, et le chœur se trouve placé du côté de l'orient suivant la règle générale. Seule, l'église de Morienvall présente une déviation assez accentuée vers le nord-est; mais comme cet édifice était situé sur le penchant d'une colline, l'architecte fut sans doute forcé de suivre la pente du terrain. Les inclinaisons des autres églises sont à peu près insensibles et s'expliquent par le défaut d'instruments propres à bien fixer la direction du nord et de l'est, qui devait être déterminée d'une manière approximative à l'aide du soleil.

Les plans de tous ces monuments se réduisent à trois types principaux.

Les uns se composent d'une nef sans collatéraux et d'un chœur en hémicycle précédé d'une travée droite. Telle était la disposition primitive des églises de Saint-Vaast-de-Longmont, de Saint-Bandry et de Noël-Saint-Martin, dont le chevet a été reconstruit au XII^e siècle. L'église de Merlemont, dans le Beauvaisis, en offre un exemple encore intact. Les autres comprennent une nef dont les bas côtés se terminent soit par un mur droit, comme à Rhuis, soit par des absidioles, comme à Montlevon, à Berny-Rivière et à Binson. Dans ce cas, l'édifice est dépourvu de transept, et le sanctuaire présente une forme arrondie : il est certain que les églises de Berneuil, d'Oulchy-le-Château et de Vic-sur-Aisné étaient bâties sur un plan analogue.

Il faut classer dans le troisième groupe tous les grands monuments religieux qui renferment une nef, des bas côtés, un transept flanqué de deux absidioles et un chœur circulaire. Les églises de Saint-Léger-aux-Bois et de Saint-Thibault de Bazoches peuvent être citées comme des modèles de ce genre, et leur plan ressemblerait beaucoup à celui des basiliques chrétiennes de Rome, si leur abside s'ouvrait directement sur le transept au lieu d'être précédée d'une travée rectangulaire. La même disposition fut appliquée dès le XI^e siècle à Presles et à Chivy, près de Laon, à Saint-Thierry, près de Reims, et dans la chapelle romane du château de Coucy (1). Enfin, on doit rattacher à cette catégorie l'église de Morienvall, dont nous avons pu rétablir le plan primitif (2).

L'église de Ressons-le-Long, qui renferme un transept et un chevet carré, présente le plus ancien spécimen d'un type de plan adopté plus tard par les architectes du Soissonnais, et l'église de Montmille, près de Beauvais, qui remonte également au XI^e siècle, est bâtie sur un modèle identique; mais il serait impossible de citer d'autres exemples de ce plan à la même époque.

(1) Cf. VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. III, p. 109.

(2) Cf. pl. V.

Les dimensions ordinaires des églises rurales ne dépassent guère 20 mètres de longueur et 12 mètres de largeur, mais les églises de certains prieurés, comme celles de Saint-Léger-aux-Bois et de Saint-Thibault de Bazoches, mesuraient l'une 28 mètres et l'autre 40 mètres dans le sens de leur grand axe. La même remarque s'applique à l'église de Morienvail, qui était aussi vaste que l'église de Saint-Thibault. La largeur des bas côtés ne dépassait pas ordinairement le tiers de la nef, comme on peut le constater à Rhuis, où cette proportion est observée avec une rigoureuse exactitude. La hauteur moyenne des églises atteignait 10 mètres sous le plafond de la nef et 8 mètres sous la voûte du chœur.

L'abondance de la pierre de taille peut seule expliquer l'absence presque totale du petit appareil dans la région au XI^e siècle. En effet, tandis que les églises du Beauvaisis qui remontent à la même époque, comme celles de Montmille, de Bresles, de Tillé, de Balagny-sur-Thérain, d'Auviller, de Sacy-le-Grand et de Saint-Quentin-des-Prés, sont bâties avec des silex équarris ou disposés en arête de poisson, les édifices religieux du Soissonnais renferment seulement deux murs construits avec des matériaux de ce genre. L'un occupe le côté nord de la nef, dans la petite église de Noël-Saint-Martin, et l'autre forme la façade de la chapelle Sainte-Berthe à Filain. C'est en vain qu'en parcourant les paroisses rurales nous avons cherché à en découvrir d'autres spécimens. La raison de cette différence tient à la nature même du sol. Toute la partie du Beauvaisis située sur la rive droite de l'Oise contenait de nombreux dépôts de silex dont les constructeurs furent obligés de se servir, parce que la difficulté des communications mettait un obstacle au transport des pierres de taille (1). Plus tard, ils n'hésitèrent pas à venir s'approvisionner d'excellents moellons dans les carrières de Saint-Leu-d'Esserent et de Saint-Vaast-les-Mello, pour les mettre en œuvre à des distances considérables du lieu de leur extraction; mais au XI^e siècle, il fallait se contenter des ressources locales.

Dans le Soissonnais, au contraire, les bancs de pierre calcaire sont répandus à profusion sur les bords de l'Oise, de l'Authonne et de l'Aisne. Les architectes avaient à leur disposition des matériaux de première qualité qu'ils employèrent à l'exclusion de tous les autres. Chaque village possédait une carrière, et il est facile de constater aujourd'hui que les assises de l'église de Morienvail proviennent du hameau de Saint-Clément, situé sur la colline voisine. De même les églises de Ressons-le-Long, de Berny-Rivière et de Saint-Bandry sont bâties avec des pierres extraites des carrières exploitées aux environs de Vic-sur-Aisne. Tous les édifices religieux du XI^e siècle que nous avons étudiés se trouvent construits en moyen appareil. Leurs assises mesurent en moyenne 0^m,20 de hauteur, et ne dépassent pas 0^m,30; quant à leur longueur, elle varie entre 0^m,30 et 0^m,40. Les pieds-droits des fenêtres sont toujours appareillés avec des pierres assez hautes, et les claveaux de leurs archivoltes sont généralement très étroits. Les lits des assises se suivent avec une grande régularité, et l'épaisseur des joints est si variable qu'elle ne suffit pas à caractériser les procédés de construction en usage au XI^e siècle, comme dans les autres provinces de la France. Les mortiers se composaient de chaux et de sable plus ou moins grossier : ils étaient souvent mélangés d'argile et sont devenus aujourd'hui très friables. On ignorait l'art de les fabriquer suivant les traditions romaines.

Les églises de cette époque présentaient encore diverses particularités qui méritent d'attirer l'attention. Les murs ne reposent pas sur un soubassement saillant et s'élèvent directement de la base au sommet sans offrir de retraite apparente, sauf dans les façades et dans les clochers : leur épaisseur varie entre 0^m,80 et 1 mètre. Les parements des assises, qui n'étaient jamais

(1) Cf. *Essai sur la topographie géognostique du département de l'Oise*, par M. GRAVES. Beauvais, 1847, in-8°.

ravalés après la pose, sont dressés au ciseau ou au taillant droit d'une façon très régulière, et les erreurs d'appareillage sont de véritables exceptions, mais on peut en signaler un exemple dans l'abside de l'église de Rhuis. La taille en bossage ne fut jamais employée au XI^e siècle et l'usage de la brettüre était complètement inconnu. Les pierres se trouvaient presque toujours posées sur leur lit de carrière, et c'est avec du blocage que l'on comblait l'espace laissé vide entre les deux faces des murs. La faible dimension des matériaux mis en œuvre simplifiait la pose des assises; on pouvait se dispenser d'avoir recours à des engins puissants pour les élever à la hauteur des toitures. Quelques treuils suffisaient à tous les besoins, et le montage devait même s'effectuer souvent à dos d'homme au moyen d'une grande échelle. Toutes ces dispositions évitaient l'emploi d'échafaudages compliqués, comme il est facile de le prouver en regardant la place occupée par les trous de boulins dans les clochers du chœur de Morienvall. En outre, elles assuraient à toute la construction une durée indéfinie. En effet, les pierres de taille de cette région renferment quelquefois dans les gros blocs des veines de sable dont les plus habiles ouvriers ne peuvent reconnaître l'existence et qui font tomber les parements des murs. Au contraire, quand elles sont débitées en petits moellons, leur qualité n'est pas difficile à vérifier, parce que le moindre défaut se révèle au premier coup d'œil.

VOÛTES ET ARCS

Les architectes du Soissonnais n'étaient pas assez habiles au XI^e siècle pour bâtir des églises entièrement voûtées. Ils se bornaient à employer les voûtes au-dessus des chœurs et parfois sur les bas côtés. Comme ils n'osèrent pas appareiller des arcs de grande dimension, ils prirent le parti de couvrir les nefs avec des charpentes apparentes. Sans doute, la vue d'un simple plafond de bois au-dessus du vaisseau central ne produisait pas un heureux effet, mais l'absence de voûtes avait au moins l'avantage de préserver l'église des dangers de la poussée. Cette méthode économique laissait aux différentes parties de l'édifice leurs véritables proportions, parce qu'il n'était pas nécessaire d'élever les bas côtés à une grande hauteur pour contrebuter la voûte de la nef, comme dans la région du Poitou. En appliquant des dispositions aussi simples, les constructeurs arrivaient à éclairer facilement l'intérieur des églises, car ils ne craignaient pas d'ouvrir de larges fenêtres dans la partie supérieure des murs entre les points d'appui de la charpente. C'est ainsi que certaines églises du XI^e siècle, comme celles de Rhuis et de Saint-Léger-aux-Bois, ont pu se conserver intactes jusqu'à nos jours, sans avoir à redouter aucune cause de destruction.

Les trois genres de voûtes dont l'emploi se généralisa dans le Soissonnais pendant le XI^e siècle sont la voûte en berceau, la voûte d'arêtes et la voûte en cul-de-four.

La voûte en berceau exerçait une poussée considérable, et cet inconvénient en rendit l'usage assez rare. Elle fut généralement employée entre l'arc triomphal et la voûte en cul-de-four de l'abside, notamment à Montlevon, à Rhuis, à Saint-Léger-aux-Bois, à Binson et à Berny-Rivière. L'église de Morienvall renfermait autrefois une voûte de ce genre sur la partie droite du sanctuaire, mais elle fut remplacée par une croisée d'ogives au XII^e siècle. On peut encore signaler des voûtes en berceau dans la crypte de l'église de Pierrefonds (1), dans la chapelle de Sainte-Berthe de Filain et sous les clochers de Morienvall et d'Oulchy-le-Château. Malheureu-

(1) Cf. *Description des cryptes du département de l'Oise*, par M. Wren, article inséré dans les *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, t. I, 1847, p. 182.

sement les chœurs du XI^e siècle sont assez rares, et plusieurs églises comme celles d'Oulchy-le-Château, de Saint-Bandry, de Jouaignes et de Berneuil-sur-Aisne sont dépourvues actuellement de leur abside primitive. C'est pour ce motif que le nombre des voûtes en berceau est aussi restreint. Du reste, les architectes redoutaient les effets des voûtes de ce genre, et ils eurent soin de les faire porter sur des gros murs qui mesuraient souvent un mètre d'épaisseur, comme à Rhuis. La voûte en berceau fut également très peu répandue dans les églises rurales du Beauvaisis au XI^e siècle; on rencontre quelques spécimens à Merlemont et sous le clocher d'Estrées-Saint-Denis.

La voûte d'arêtes recouvrait toujours un espace de petite dimension et retombait sur l'angle d'un mur ou d'un dossier. Il est difficile d'en citer beaucoup d'exemples authentiques, sauf au chevet du bas côté nord de l'église de Rhuis et dans les cryptes de Pierrefonds et de Saint-Léger de Soissons. En effet, les anciennes voûtes d'arêtes, qui se trouvaient au-dessus des bas côtés et sous le porche de l'église de Morienvall ont été refaites à l'époque moderne, et celles qui devaient exister dans les collatéraux de l'église de Saint-Thibault de Bazoches sont démolies depuis longtemps. La même observation s'applique à la région du Beauvaisis où la nef de l'église de Fay-Saint-Quentin et la crypte de l'église de Montmille présentent une série de voûtes d'arêtes du XI^e siècle.

La voûte en cul-de-four fut au contraire d'un usage presque général à cette époque au-dessus des absides et des absidioles. On peut en signaler des modèles encore intacts dans la crypte de Pierrefonds, dans les chœurs de Rhuis, de Berny-Rivière, de Saint-Léger-aux-Bois et de Binson, ainsi que dans les absidioles de ces trois dernières églises. Le chevet des églises de Morienvall et d'Oulchy-le-Château était recouvert d'une voûte analogue au XI^e siècle, avant d'avoir subi des remaniements très importants. Les voûtes en cul-de-four reposent toujours sur un mur arrondi en hémicycle et couronné d'un bandeau saillant. Les architectes s'efforcèrent d'annuler les effets de leur poussée par divers expédients. A Rhuis, on remarque sous la fenêtre centrale du sanctuaire un contrefort destiné à augmenter la solidité du soubassement. Dans l'église de Saint-Léger-aux-Bois, la voûte du chœur est contrebutée à l'extérieur par deux murs latéraux qui sont disposés en biais. Les voûtes de ce genre sont toujours précédées d'une voûte en berceau et ne se trouvent complètement isolées que dans les absidioles: leur appareil est très soigné, et la taille des claveaux ne porte aucune trace d'inexpérience.

Toutes les églises de la région antérieures au XII^e siècle renferment exclusivement des arcs en plein cintre. A Rieux, près de Creil, les arcs brisés qui se trouvent sous le clocher peuvent remonter à la fin du XI^e siècle, mais il faut les considérer comme de véritables exceptions. Les arcs en plein cintre se divisent en deux variétés: les uns ont un profil rectangulaire parce qu'ils se composent d'un seul rang de claveaux; les autres sont doublés et forment deux ressauts sur leurs faces latérales. Dans ce dernier cas, le cintre inférieur repose sur une colonne engagée, comme à Morienvall, à Berneuil-sur-Aisne, à Oulchy-le-Château, ou sur un pilier cruciforme, comme à Breuil-le-Vert, en Beauvaisis. L'arête des claveaux est dépourvue de moulures, et les arcs en plein cintre sont souvent surhaussés. En mesurant leur flèche et leur ouverture, on reconnaît que leur courbe commence au-dessus des sommiers, et non pas au niveau des tailloirs. Quelquefois le surhaussement atteint 0^m,60, notamment dans le transept de l'église de Saint-Léger-aux-Bois.

Les claveaux sont en général assez étroits, et leur coupe est régulière. L'habileté des tailleurs de pierre devait être déjà très grande à cette époque, car les arcs que nous avons examinés n'ont pas subi la moindre déformation. Les architectes savaient lancer des cintres au-dessus de larges

espaces et ne reculaient pas devant la nécessité d'appareiller des doubleaux de 6^m,35 d'ouverture, comme à Saint-Léger-aux-Bois. L'arc qui encadrait autrefois l'entrée du transept dans l'église de Morienvall devait mesurer sept mètres à la naissance de sa courbe. Ces arcs isolés étaient destinés à supporter les poutres de la charpente, et le transept des églises du Soissonnais n'était jamais voûté au XI^e siècle. Il est évident que les constructeurs se préoccupèrent de la poussée des arcs en plein cintre : ainsi s'explique la présence des contreforts sur les façades au droit des arcades de la nef. C'est pour la même raison que les piliers étaient très larges, afin de maintenir l'équilibre entre les travées, en neutralisant les effets de la poussée.

PILIERS ET NEFS

Les nefs des églises du XI^e siècle renferment trois genres de piliers.

Le pilier rectangulaire est le type le plus répandu dans les églises rurales de la région. La seule différence à signaler entre ces piles massives et celles de la Basse-Euvre de Beauvais, c'est que leur imposte est garnie d'une moulure en biseau qui forme un véritable tailloir sous la retombée des arcades. Cette règle générale ne comporte que de rares exceptions, dans les églises de Saint-Léger-aux-Bois et de Montmille (Oise). Partout ailleurs, comme à Rhuis, à Ressons-le-Long, dans l'ancien diocèse de Soissons; à Chevreigny et à Presles, dans le Laonnais, on aperçoit sous le sommier de l'arc un tailloir orné de lignes brisées, de hachures, de triangles, de spirales ou d'entrelacs. L'église de Château-Landon (Seine-et-Marne), bâtie sous le règne du roi Robert, et l'église de Vignory (Haute-Marne), consacrée en 1052, possèdent des piles du même genre. Ces piliers sont quelquefois flanqués, vis-à-vis du collatéral, d'un pilastre qui se continue sous la forme d'un contrefort extérieur; mais leur face est plate du côté de la nef, ainsi qu'on le remarque à Saint-Léger-aux-Bois et à Ressons-le-Long. L'église de Breuil-le-Vert, près de Clermont, renferme des piles cruciformes couronnées par des sculptures barbares.

Le pilier barlong garni de deux colonnes engagées permettait de doubler les arcades en plein cintre, en faisant reposer la première rangée de claveaux sur le massif central et la seconde sur la colonne saillante. On pouvait donner ainsi une largeur plus grande aux travées de la nef, sans compromettre leur solidité. Ce modèle élégant fut adopté dans un certain nombre d'églises, comme celles de Jouaignes, de Montlevon, d'Oulchy-le-Château et de Berneuil-sur-Aisne. Les colonnes occupent les petits côtés du rectangle, et se trouvent engagées d'un tiers dans la pile. Le tailloir de leurs chapiteaux ne contourne pas le pilier, car les faces placées en regard de la nef et des collatéraux sont toujours dépourvues de moulures.

Le pilier carré cantonné de quatre colonnes est une forme plus rare qui se rencontre à Morienvall, à Saint-Thibault de Bazoches et à Berny-Rivière. Dans les deux premiers édifices, les colonnes engagées en face du collatéral recevaient la retombée d'un doubleau, mais les colonnes adossées aux piliers du côté de la nef étaient uniquement destinées à soutenir les entrails de la charpente, puisque les constructeurs ne savaient pas voûter les nefs au XI^e siècle. L'architecte de l'église de Berny-Rivière avait adopté une disposition très originale. Comme il n'a pas jugé nécessaire de recouvrir les bas côtés d'une voûte, il a fait monter deux colonnes des piliers jusqu'à la hauteur de la toiture. L'une de ces colonnes regarde la nef et sert de point d'appui à l'extrémité d'une poutre, l'autre occupe la face opposée, et joue le rôle de contrefort en traversant le comble du bas côté. Ces trois modèles de piles forment l'un des caractères principaux de l'architecture du

XI^e siècle dans le Soissonnais et fournissent un élément de classification intéressant à signaler.

Les nefs des églises de cette époque se sont assez bien conservées. Comme elles étaient larges et solides, les remaniements exécutés à une date postérieure ne leur ont fait éprouver aucun dommage, et les artistes gothiques se bornèrent à rebâtir les chœurs dans un style plus élégant. Toutes les nefs du XI^e siècle sont recouvertes de simples charpentes : le nombre de leurs travées n'est jamais inférieur à trois, ni supérieur à cinq. On peut les répartir en plusieurs catégories.

Les nefs dépourvues de collatéraux sont formées par deux murs, et les fenêtres qui les éclairent se trouvent percées à des distances régulières. Les églises de Noël-Saint-Martin et de Saint-Bandry, et la chapelle de Saint-Vaast, à la Ferté-Milon, offrent des exemples de cette disposition. La nef primitive de l'église Saint-Vaast-de-Longmont appartenait au même groupe.

Les nefs flanquées de bas côtés et soutenues par des piliers rectangulaires reproduisent le type du vaisseau central de la Basse-Œuvre de Beauvais. Chacune de leurs travées se compose d'une arcade en plein cintre et d'une petite fenêtre de la même forme, comme à Rhuis, à Saint-Léger-aux-Bois, à Ressons-le-Long dans le Soissonnais, à Montmille, à Tillé, à Breuil-le-Vert, et à Sarron dans le Beauvaisis.

Les nefs accompagnées de collatéraux et soutenues par des piles cantonnées de grosses colonnes renferment des arcades à doubles claveaux, et leurs travées sont plus larges que celles du groupe précédent. Les nefs d'Oulchy-le-Château, de Berneuil-sur-Aisne et de Morienvall doivent être citées comme d'excellents modèles de ce style, ainsi que la nef de l'église de Chivy, près de Laon. Sur la rive droite de l'Oise, il serait difficile d'en rencontrer un exemple ailleurs qu'à Sacy-le-Grand, mais il est certain que la première église bâtie à Saint-Leu-d'Esserent après la fondation du prieuré en 1081 renfermait des travées analogues dont les amorces sont encore visibles dans la nef actuelle. On doit également rattacher à ce groupe la nef de Saint-Germain des Prés, malgré la restauration maladroite qu'elle a subie.

Les églises de la région qui peuvent être attribuées au XI^e siècle ne renferment pas de véritables narthex. Il ne faut pas se servir de ce terme pour désigner la salle voûtée qui se trouve sous le clocher de la façade dans l'église de Morienvall, car elle formait autrefois un véritable porche ouvert sur trois côtés et surmonté d'une petite tribune. A la suite de remaniements exécutés au XII^e et au XVII^e siècle, ce porche qui faisait une saillie en avant de la façade primitive, comme celui de Saint-Thibault de Bazoches, fut englobé dans l'intérieur de l'église, et le prolongement des bas côtés modifia la disposition de ses faces latérales. Les églises d'Estrées-Saint-Denis, près de Compiègne, et de Saint-Germain des Prés présentent des porches du même genre, mais le narthex de Cerny-en-Laonnais n'est pas antérieur au commencement du XII^e siècle.

BAS COTÉS, TRANSEPTS ET CHOEURS

Les architectes du XI^e siècle n'avaient pas l'habitude de voûter les bas côtés, et les voûtes d'arêtes qui recouvraient les collatéraux dans les églises de Morienvall et de Saint-Thibault de Bazoches ne furent établies qu'en raison de l'importance de ces deux monuments. Comme les murs extérieurs ont été presque toujours reconstruits à l'époque moderne, il est assez difficile de se faire une idée exacte de leur état primitif. Néanmoins, on peut constater que les bas côtés étaient éclairés par des fenêtres percées dans l'axe de chaque travée de la nef, et qu'ils se terminaient par une absidiole ou par un mur droit. Quand le plan de l'église comprenait un transept,

ils communiquaient avec les croisillons par un arc en plein cintre soutenu par deux pilastres.

Le toit des bas côtés devait avoir une inclinaison très faible au XI^e siècle, et les chevrons ne dépassaient pas l'appui des fenêtres de la nef. Pour rétablir ces couvertures dans leur état primitif, il faudrait leur donner tout au plus une pente de 0^m,20. C'était une disposition très rationnelle qui faisait valoir l'élévation latérale de l'église, en n'attirant pas les yeux sur une ligne de toitures placées à une faible distance du sol; mais, comme elle avait l'inconvénient de ne pas rendre l'écoulement des eaux assez rapide, on a surhaussé les combles des bas côtés dans la plupart des églises romanes. Cette fâcheuse tendance n'a fait que s'accroître depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours, et les couvreurs sont arrivés à enfouir les fenêtres de la nef sous les charpentes latérales, au grand détriment de l'éclairage intérieur. Quand on mesure le mur extérieur des bas côtés dans les églises du XI^e siècle, il est facile de voir que sa hauteur ne dépasse pas la moitié de celle de la nef. Les architectes de cette époque observaient donc certaines règles pour fixer les proportions des édifices religieux.

La plupart des églises rurales construites au XI^e siècle ne possèdent pas de transept. Les églises de Ressons-le-Long, de Morienvail, de Binson, de Saint-Léger-aux-Bois et de Saint-Thibault de Bazoches en étaient seules pourvues. Tous ces transepts n'étaient pas voûtés à l'origine, et les croisées d'ogives qui surmontent les deux premiers ne sont pas antérieures, l'une au XIII^e siècle, l'autre au XVII^e siècle. Ils se trouvaient encadrés d'un côté par l'arc triomphal du chœur, et sur les autres faces par trois arcs en plein cintre isolés qui supportaient les entrails de la charpente et qui venaient s'appuyer sur des pilastres peu saillants. Cette disposition primitive s'est parfaitement conservée dans l'église de Saint-Léger-aux-Bois, dont le transept offre une certaine ressemblance avec celui des basiliques chrétiennes de Rome. Les croisillons, qui n'étaient jamais voûtés, renfermaient des absidioles en hémicycle, comme à Binson et à Saint-Léger-aux-Bois : dans l'église de Morienvail, l'une des absidioles a été démolie au XIII^e siècle. Le mur de fond des croisillons fait généralement une saillie peu accentuée sur les bas côtés, et sa large surface est occupée par une baie en plein cintre ou par deux fenêtres de la même forme.

Le chœur des églises du XI^e siècle était toujours recouvert d'une voûte en berceau et d'une voûte en cul-de-four, ainsi qu'on peut le constater à Rhuis, à Binson, à Saint-Léger-aux-Bois, à Montlevon et à Berny-Rivière. Dans le Laonnais, les sanctuaires des églises de Chivy, de Presles et de Chevrengny sont bâtis sur le même modèle, et le chœur de Morienvail présentait une disposition identique dans son état primitif. L'église de Ressons-le-Long, et les chapelles de Sainte-Berthe de Filain et de Saint-Vaast à la Ferté-Milon, se terminent par des chevets droits voûtés en berceau. A Montmille, dans le Beauvaisis, l'abside rectangulaire d'une église du XI^e siècle était recouverte de deux voûtes d'arêtes, ainsi que la crypte creusée sous l'autel.

L'arc triomphal repose ordinairement sur des pilastres peu saillants comme à Rhuis, ou sur deux colonnes, comme à Retheuil et à Berny-Rivière; son ouverture est toujours moins grande que la largeur de la nef. En effet, les murs des absides forment un premier ressaut à l'angle du transept et un second en avant de l'hémicycle; il en résulte que la voûte en cul-de-four déborde sur le cintre de la voûte en berceau. Ce système de construction avait l'avantage de rendre les deux voûtes indépendantes et plus solides à leur point de rencontre. La partie droite des chœurs était rarement éclairée, parce que les architectes ne voulaient pas affaiblir les murs qui supportaient le poids des claveaux, en pratiquant des ouvertures au milieu de leurs assises, et trois fenêtres en plein cintre profondément ébrasées étaient percées autour du chevet des églises.

FAÇADES ET ABSIDES

Les façades qui portent l'empreinte du style en usage au XI^e siècle sont peu nombreuses, et leur état de conservation laisse beaucoup à désirer. Elles sont épaulées par deux contreforts qui correspondent à la division intérieure de l'église. Une fenêtre s'ouvre toujours dans l'axe de la nef, mais il est plus rare de rencontrer des baies latérales destinées à éclairer les bas côtés. Les pignons, qui avaient à cette époque une forme peu aiguë, furent généralement surhaussés au XVI^e siècle pour accentuer la pente du toit principal. Leur surface n'était pas garnie d'une croix ancrée, suivant la disposition adoptée dans le Beauvaisis par les architectes des églises de Montmille, de Tillé, de Bresles et de la Basse-Œuvre de Beauvais.

Les portails peuvent se diviser en deux groupes : les uns présentent une simple ouverture rectangulaire; les autres sont encadrés par une archivolt qui repose sur des colonnettes.

Dans la première catégorie, il faut ranger les portes des églises de Saint-Léger-aux-Bois, de Noël-Saint-Martin, de Berneuil-sur-Aisne, de Jouaignes, de Saint-Bandry, et de la chapelle de Sainte-Berthe de Filain. Elles occupent le milieu de la façade ou la partie centrale des murs latéraux. Leurs pieds-droits, dépourvus d'ornementation, sont reliés entre eux par un linteau monolithe qui se trouve surmonté d'un arc de décharge garni de billettes. Les constructeurs de Beauvaisis élevèrent beaucoup de portails du même genre au XI^e siècle, notamment à Fay-Saint-Quentin, à Hermes, à Auviller, et à Saint-Félix.

Les portes conformes au second type sont beaucoup plus rares. Elles se composent tantôt d'une arcade en plein cintre, soutenue par deux colonnes, comme à Presles et à Rhuis, tantôt de plusieurs rangées de claveaux qui viennent retomber sur six colonnettes, comme à Taillefontaine. Le profil de l'archivolt forme une série d'angles droits, mais le portail de l'église de la Rue-Saint-Pierre, près de Clermont, bâti vers la fin du XI^e siècle, est encadré par trois gros tores et par des étoiles gravées en creux. On voit souvent un cordon saillant autour du dernier rang de claveaux. Les linteaux sont presque toujours monolithes, et le tympan n'est jamais sculpté. Ce qui donne un cachet particulier à certains portails, c'est qu'ils sont en saillie sur le mur de la façade. Pour mieux accentuer ce ressaut, les architectes du Soissonnais ont eu l'idée de couronner des voussures par un petit fronton à double rampant. C'est là qu'il faut chercher l'origine des gâbles dont l'emploi devint si général à l'époque gothique.

L'élévation latérale de tous les monuments religieux du XI^e siècle est de la plus grande simplicité. Elle se compose d'une série de fenêtres destinées à éclairer le vaisseau central et les bas côtés. Les murs de la nef se terminent sous une corniche, et des contreforts les renforcent quelquefois de distance en distance pour augmenter leur épaisseur à l'endroit où viennent s'appuyer les entrails de la charpente. Quant aux murs des collatéraux, ils sont dépourvus de contreforts, parce que le poids des petits combles en appentis ne pouvait pas compromettre leur aplomb : leur couronnement est formé d'une série de corbeaux plus ou moins frustes. Les croisillons sont épaulés par des contreforts à chacun de leurs angles, mais les corniches qui les surmontent ont souvent disparu en même temps que les anciennes toitures. Les absides sont presque toutes bâties sur un plan identique, comme nous l'avons déjà fait remarquer, et leur voûte en cul-de-four est contrebutée par deux contreforts établis à droite et à gauche de la fenêtre centrale. Au-dessus des trois baies de l'hémicycle, on remarque une corniche qui repose sur une

rangée de modillons. Les absidioles ne renferment qu'une fenêtre, et leur entablement se compose d'un simple bandeau saillant. Les chevets des églises de Rhuis et de Saint-Léger-aux-Bois, qui n'ont jamais subi aucune restauration, peuvent donner une excellente idée du style des absides à cette époque.

CLOCHERS

L'ancien diocèse de Soissons possède six clochers du XI^e siècle, qui s'élèvent à côté du chœur dans les églises de Noël-Saint-Martin, d'Oulchy-le-Château, de Rhuis, de Retheuil et de Morienvall. On peut y joindre le clocher de Saint-Gervais de Pontpoint, près de Verberie, et celui de Saint-Aignan de Senlis, dont l'étage inférieur est encore intact. La tour de l'église Saint-Thibault de Bazoches, aujourd'hui démolie, se trouvait en avant de la façade, comme les clochers d'Estrées-Saint-Denis (Oise) et de Saint-Germain des Prés. L'église d'Auviller, près de Clermont, est surmontée d'un petit clocher du XI^e siècle bâti sur le sanctuaire. Il est probable que les architectes de la région élevèrent des lanternes au-dessus du transept avant les premières années du XII^e siècle, mais on ne peut en citer aucun exemple aujourd'hui. Le plan de ces clochers est tantôt carré, comme à Retheuil et à Rhuis, tantôt barlong, comme à Oulchy-le-Château. A Morienvall, la tour méridionale de l'abside est rectangulaire, tandis que celle du nord a tous ses côtés égaux. La forme barlongue n'est pas le résultat d'une erreur de construction, car la cage du clocher d'Oulchy-le-Château mesure 3^m,25 de longueur sur 2^m,50 de largeur, et les dimensions intérieures de l'une des tours de Morienvall atteignent 2^m,57 sur 1^m,95. Pour expliquer cette particularité, il convient de faire observer que les clochers latéraux étaient toujours étroits quand ils se trouvaient établis sur un plan carré, puisque la largeur de leur cage ne pouvait pas dépasser celle du bas côté de l'église. De là certaines difficultés pour installer un beffroi et mettre les cloches en branle dans un espace aussi restreint. Au contraire, le plan barlong permettait d'augmenter les dimensions des tours sans donner aux collatéraux une largeur exceptionnelle, car la grande face du clocher était dirigée dans le sens du mur extérieur. Les architectes se contentèrent du plan carré pour les églises rurales dont les cloches devaient être de faible diamètre, et ils adoptèrent la forme rectangulaire pour les clochers plus importants.

En comparant les dessins des clochers du XI^e siècle, on distingue immédiatement leurs caractères communs. Leur ressemblance est même si frappante qu'on pourrait être tenté de les attribuer à un seul artiste, mais il vaut mieux reconnaître que les constructeurs suivaient certaines règles invariables qui donnaient à leurs œuvres un aspect identique. Tous ces clochers, divisés en trois étages, sont épaulés par des contreforts, et leurs baies en plein cintre, dépourvues de moulures, reposent sur quatre colonnettes. Les ouvertures sont encadrées par deux rangs de claveaux et par un cordon de billettes : des bandeaux saillants, revêtus de la même décoration, séparent tous les étages les uns des autres. A la partie supérieure, on remarque des petites colonnettes engagées dans les quatre angles du clocher : cette disposition, qui produit un heureux effet, était destinée à diminuer la sécheresse des arêtes. Les clochers de Rhuis, de Retheuil, de Morienvall et de Pontpoint sont encore couronnés par leur toiture primitive, formée d'une courte pyramide en pierre qui s'élève au-dessus d'une rangée de modillons. L'appareil des tours du XI^e siècle, dont la hauteur varie entre 20 et 30 mètres, est généralement très soigné, et leurs petites colonnes sont taillées dans un seul morceau de pierre.

Après huit siècles écoulés, les six clochers que nous venons de signaler se trouvent dans un état de conservation très remarquable. On ne peut donc s'empêcher d'admirer l'habileté des ouvriers qui les ont élevés. La justesse de leurs proportions, le grand nombre de leurs baies et la simplicité même de leur style, donnent à leur silhouette un véritable cachet d'originalité. L'influence qu'ils exercèrent dans les paroisses voisines est intéressante à constater. C'est ainsi que le clocher de Rhuis doit être considéré comme le prototype de ceux de Pontpoint et de Noël-Saint-Martin. Les tours de Morienval servirent également de modèle à l'architecte de l'église de Retheuil, et le clocher d'Oulchy-le-Château fut reproduit à Oulchy-la-Ville au commencement du XII^e siècle.

FENÊTRES ET CONTREFORTS

Il ne faut pas croire que l'étroitesse des fenêtres soit un indice certain de leur ancienneté. Comme les nefs et les bas côtés n'étaient pas voûtés au XI^e siècle, on pouvait les éclairer sans danger par des ouvertures assez larges, suivant la disposition adoptée dès la fin du X^e siècle par le constructeur de la Basse-Œuvre de Beauvais. Ainsi les fenêtres de l'église de Saint-Léger-aux-Bois mesurent un mètre à la base de leur appui, tandis qu'à Noël-Saint-Martin les baies primitives de la nef ne dépassent pas au dehors 0^m,20 de largeur. Les dimensions des fenêtres offrent donc à cette époque la plus grande variété; leurs pieds-droits sont évasés, et leur archivoltte décrit toujours une courbe en plein cintre. L'ébrasement est très accentué à l'intérieur pour faciliter le passage de la lumière : l'appui de la fenêtre se trouve souvent dépourvu de glacis à l'extérieur.

Les fenêtres des nefs, des bas côtés et des croisillons ne sont jamais encadrées entre des colonnettes. Les architectes n'appliquèrent cette ornementation qu'aux baies du chœur et de la façade, dont l'archivoltte est généralement décorée de billettes ou de plusieurs rangs de damiers. A Berny-Rivière, on voit déjà apparaître quelques moulures autour des fenêtres du chœur, mais il faut regarder cet exemple comme une exception. En effet, dans tous les autres monuments religieux du XI^e siècle qui existent encore aujourd'hui sur les bords de l'Oise ou de ses affluents, les baies des sanctuaires, des façades et des clochers ne sont pas garnies de gorges et de tores. Ce fut seulement au XII^e siècle que l'emploi de moulures variées vint transformer le profil des archivolttes.

Les contreforts se distinguent par leur largeur et leur faible saillie. Isolés sur le mur des nefs et des absides ou groupés deux par deux à l'angle des façades, des croisillons et des clochers, ils se terminaient par un glacis dépourvu de larmier : leur épaisseur variait entre 0^m,20 et 0^m,50. Les joints n'étaient jamais établis à la base du glacis, afin d'empêcher l'eau de pluie de s'infiltrer entre les assises. Les contreforts des clochers présentent des retraites latérales à chaque étage, et s'arrêtent au-dessous des baies supérieures. On ne peut décrire qu'un seul type de contrefort cylindrique formé d'une colonne qui s'élève d'un seul jet au-dessus du sol, en partant de la base des piles de la nef. Nous avons déjà signalé cette curieuse disposition à propos de la forme des piliers de l'église de Berny-Rivière. Il faut aussi attribuer à la même époque deux longues colonnes qui renforcent le soubassement du clocher de Bitry, dont l'étage supérieur fut reconstruit vers le milieu du XII^e siècle. Ces contreforts n'ont pas subi la moindre dégradation, et leur petit cône primitif est encore intact : l'église de Saint-Remi de Reims en offre plusieurs autres exemples.

ORNEMENTATION

L'ornementation des églises du Soissonnais au XI^e siècle est l'un des caractères les plus utiles à étudier pour fixer la date des monuments de cette période. A l'intérieur, elle se concentre sur les piliers carrés des nefs, ou sur les chapiteaux des colonnes, et elle se développe au dehors sur les archivoltes des fenêtres et des portails, sur les bandeaux des clochers ou sur le couronnement des murs. Comme l'emploi du petit appareil ne s'était pas généralisé dans la région, les matériaux disposés en arête de poisson ne furent pas un système de décoration aussi fréquent que dans le Beauvaisis. Les ornements les plus répandus sont les cordons de billettes et de damiers, qui encadrent les baies des clochers, les fenêtres et les portails dans la plupart des églises que nous avons déjà citées. On appliquait des hachures entre-croisées sur les tailloirs des piliers et des colonnettes, comme à Rhuis, à Estrées-Saint-Denis, à Sarron et sous le porche de Morienvall.

Les étoiles gravées en creux, qui ressemblent à deux lignes diagonales inscrites dans un petit carré, doivent être également considérées comme un élément caractéristique de la sculpture du XI^e siècle. La fenêtre centrale de la façade de la Basse-Œuvre de Beauvais se trouve déjà pourvue de cet ornement, qu'il ne faut pas confondre avec les étoiles saillantes imitant la fleur de la violette, dont l'usage devint presque général au XII^e siècle. Ce motif se rencontre à la chapelle de Sainte-Berthe de Filain, à Retheuil, à Saint-Bandry et à Saint-Thibault de Bazoches, à la Rue-Saint-Pierre, près de Clermont, à Presles et à Chivy, près de Laon. Il est curieux de constater que les fouilles exécutées aux environs de Fère-en-Tardenois et d'Oulchy-le-Château par M. Frédéric Moreau dans plusieurs cimetières mérovingiens, ont fait découvrir des boucles de ceinturon décorées de la même manière (1). Ces rapprochements, qu'il serait facile de multiplier avec d'autres bijoux de l'époque franque, prouvent bien l'origine essentiellement barbare de l'ornementation du XI^e siècle. Les torsades en forme de câbles se rencontrent sur les corniches de Rhuis et d'Oulchy-le-Château, ainsi que sur les clochers du chœur de Morienvall. On remarque des losanges, des palmettes en éventail et des entrelacs à Berneuil-sur-Aisne, à Saint-Léger-aux-Bois, dans l'ancien diocèse de Soissons; à Chivy, à Chevreigny et à Presles, dans le Laonnais. Les moulures, formées de petites baguettes, figurent par exception sur certaines églises, comme celles de Morienvall, de Berny-Rivière et de Rhuis. Enfin, un ornement qui ressemble à un ruban plissé accompagne les claveaux de la fenêtre centrale de la façade à Berny-Rivière et à Saint-Léger-aux-Bois; mais les constructeurs ne firent jamais usage des dents de scie, des violettes, des pointes de diamant et des bâtons rompus.

Le caractère général de toute l'ornementation du XI^e siècle, c'est le faible relief de la sculpture et l'emploi continu des lignes brisées, des figures géométriques, des entrelacs et des profils en biseau. Les artistes se bornaient à reproduire indéfiniment un nombre de motifs très restreint, sans prendre la peine d'en varier le moindre détail. La société avait à cette époque une teinte assez vague de la civilisation romaine qui s'affaiblissait au contact des traditions gauloises et germaniques. Le christianisme, personnifié dans le clergé, s'efforçait d'adoucir la barbarie des anciens Francs; mais les instincts des peuples résistent longtemps à la civilisation, et le goût des arts se développait avec beaucoup de lenteur. L'influence barbare devait donc se manifester par une ornementation spéciale, tandis que les traditions de l'ancienne école gallo-romaine laissaient encore

(1) *Album Caranda*. Saint-Quentin, 1877-1897, in-4°.

quelques souvenirs persistants. De là, deux sources d'inspiration pour les artistes du XI^e siècle qui se contentèrent de copier maladroitement les volutes des chapiteaux ioniques, les feuillages des chapiteaux corinthiens et les meilleurs spécimens de l'orfèvrerie barbare. Les boucles de ceinturon, les agrafes et les fibules, dont les sépultures franques renferment des modèles si variés, leur donnèrent l'idée de ciseler des entrelacs, des nattes, des zigzags, des palmettes et des têtes plates sur les chapiteaux et les corniches des églises. Les étoffes venues de Byzance ou de l'Orient leur fournirent différents types d'animaux et de monstres affrontés. Au lieu d'emprunter des éléments nouveaux à la flore locale et d'étudier les plus humbles plantes pour découvrir un motif élégant à interpréter, comme les maîtres du XII^e et du XIII^e siècle, ils taillèrent des chapiteaux plus ou moins bizarres suivant deux méthodes bien différentes.

Le premier système consistait à dégrossir la corbeille du chapiteau, avant de reproduire sur la pierre des ornements peu compliqués. On obtenait ainsi des dessins en creux qui semblent tracés par le burin d'un graveur plutôt que par le ciseau d'un sculpteur. Les églises de Montlevon, d'Oulchyle-Château et de Morienvall, les débris de l'église de Saint-Thibault de Bazoches, la chapelle de Sainte-Berthe à Filain, et les clochers du XI^e siècle que nous avons mentionnés plus haut, renferment encore un grand nombre de chapiteaux de ce genre. Les volutes rudimentaires dont ils sont revêtus doivent être considérées comme une imitation grossière des chapiteaux antiques, et leur surface est couverte de lignes brisées, de trous triangulaires, de hachures entre-croisées, de spirales et d'étoiles gravées en creux qui sont souvent réparties en deux zones inégales. Un autre modèle assez répandu se compose de deux palmettes appliquées sur les angles de la corbeille, comme à Chivy, à Berny-Rivière, à Saint-Thibault et à Oulchy : c'est un type dérivé du chapiteau corinthien, mais les sculpteurs se contentaient de quelques cannelures ciselées en éventail pour simuler les nerfs et les découpures de la feuille d'acanthé.

Plusieurs chapiteaux de l'église d'Oulchy sont garnis de deux oiseaux adossés : l'un se dresse le bec en l'air, et l'autre est figuré la tête en bas. Dans la nef de l'église de Morienvall, on voit sur la corbeille d'un chapiteau des chevaux affrontés dont le relief est à peine accusé. Quant aux colonnettes engagées dans les clochers de Rhuis, de Retheuil, de Morienvall et d'Oulchy, elles sont couronnées par de simples volutes. C'est à ce groupe qu'il faut rattacher les chapiteaux de l'église de Chivy, près de Laon, dont la construction n'est pas antérieure au XI^e siècle, malgré l'opinion de M. Fleury (1). Leur décoration se compose d'entrelacs, de pédoncules, de volutes, de triangles, de rosaces, de feuilles de fougères, et fournit des éléments précieux pour l'histoire de l'art roman dans la région (2). Les églises de Breuil-le-Vert, de Sacy-le-Grand et de Rieux (Oise) renferment également des chapiteaux de la même époque, ornés de feuilles plates, de grosses volutes, d'un cheval et de centaures ailés. La véritable date de tous ces chapiteaux ne peut faire l'objet d'aucun doute, quand on les compare avec ceux qui se trouvaient autrefois dans la nef de Saint-Germain des Prés. Ces curieux débris, déposés au musée de Cluny, proviennent de l'église élevée pendant le cours du XI^e siècle. A Saint-Leu-d'Esserent, on aperçoit encore, à l'entrée de la nef, deux chapiteaux engagés qui faisaient partie de l'édifice religieux bâti vers 1081, après la fondation du prieuré (3). Ils offrent une grande analogie avec ceux que nous avons déjà signalés (4).

La seconde catégorie comprend les chapiteaux dont les ornements se détachent en relief,

(1) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. II, p. 298 à 309.

(2) *Étude sur les chapiteaux de l'église de Chivy*, par Eugène LEFÈVRE-PONTALIS, article inséré dans la *Gazette archéologique*, année 1887.

(3) *Gallia Christiana*, t. X, Preuves, col. 248.

(4) WOILLEZ, *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvaisis pendant la métamorphose romane*. Saint-Leu-d'Esserent, pl. V bis.

parce que leur saillie était réservée sur la pierre. Les églises de Berny-Rivière et de Berneuil-sur-Aisne conservent d'intéressants exemples de cette décoration, et les corbeilles de leurs chapiteaux sont revêtues de palmettes, de volutes et de grappes de raisin. Le même groupe renferme les chapiteaux garnis de figures affrontées : les uns sont ornés de dauphins comme à Berneuil, les autres de diables grimaçants ou de têtes bizarres, comme à Saint-Thibault et à Jouaignes. Si les sculpteurs savaient imaginer des entrelacs, ils étaient beaucoup moins habiles à représenter des personnages ou des animaux, et les résultats qu'ils obtenaient manquaient toujours d'élégance. L'art de cette époque était encore empreint d'un caractère barbare très prononcé. C'est ce qui explique comment certains archéologues ont fait remonter par erreur jusqu'à la période carlovingienne des chapiteaux postérieurs à l'an mil. En réalité, dans la région parisienne, les chapiteaux du VIII^e ou du IX^e siècle furent taillés moins grossièrement que ceux du XI^e siècle, car les traditions antiques étaient beaucoup plus vivaces avant les invasions des Normands qui détruisirent une foule d'édifices gallo-romains dont l'ornementation pouvait servir de modèle. Les artistes du XI^e siècle se bornaient à reproduire un certain nombre de motifs uniformes, et tous les chapiteaux qu'ils ont décorés présentent généralement deux grosses volutes sous les angles du tailloir. Il est curieux de constater que cet ornement se rencontre dans tous les édifices bâtis en France à la même époque. Ainsi la crypte de Nesle (Somme), la crypte de Saint-Brice, à Chartres, l'église de Notre-Dame-du-Pré, au Mans, l'église du Ronceray, à Angers, les églises de Saint-Étienne et de la Trinité, à Caen, et les ruines de l'abbaye de Landévennec (Finistère), renferment une série de chapiteaux du XI^e siècle garnis de volutes analogues.

Au XI^e siècle, les tailloirs avaient un plan carré, et leur profil se composait d'un grand biseau surmonté d'un filet plus ou moins large. Ils n'étaient jamais découpés dans la même assise que le chapiteau ; leur hauteur variait de 0^m,16 à 0^m,20. On remarque souvent sur les tailloirs des étoiles et des triangles gravés en creux, comme dans la chapelle de Sainte-Berthe de Filain et à Chivy, ou des losanges et des zigzags, comme dans l'église de Berneuil-sur-Aisne. Les bases offrent toujours la même forme : elles sont revêtues de deux tores séparés par une gorge et par un petit listel : leur profil dérive d'une grossière imitation de la base antique. A l'époque romaine, les architectes avaient l'habitude d'encadrer la scotie centrale entre deux listels, mais les tailleurs de pierre du XI^e siècle supprimèrent en général le listel supérieur pour simplifier le profil. En outre, ils évidèrent les bases dans une seule assise, au lieu de découper le tore supérieur sur le fût de la colonne comme dans les monuments romains. La hauteur des bases ne dépasse pas 0^m,15, et leurs moulures sont reliées aux socles par des petites griffes pointues : les colonnettes des clochers sont toujours dépourvues de cet appendice. C'est l'église d'Oulchy-le-Château qui renferme la série la plus complète de bases du XI^e siècle, car les socles des colonnes de l'église de Morienvall ont été refaits dans un style de fantaisie.

Les corniches du XI^e siècle encore intactes dans le Soissonnais présentent quatre types principaux. Le premier se compose d'une torsade semblable à un gros câble et se rencontre à Rhuis, à Oulchy-le-Château, à Ressons-le-Long et au sommet des petits clochers de Morienvall. Un autre modèle assez répandu dans le Beauvaisis est formé de plusieurs rangs de damiers qui couronnent les murs des bas côtés, comme à Berneuil-sur-Aisne. Il faut signaler ensuite à Saint-Léger-aux-Bois, à Berneuil-sur-Aisne et à Vuillery, deux corniches garnies d'une tige en spirale qui encadre des palmettes en éventail. Le quatrième type d'entablement comprend une série d'arcatures triangulaires dont la surface est tantôt couverte d'étoiles gravées en creux, comme à Saint-Bandry, et tantôt lisse, comme à la chapelle Saint-Vaast de la Ferté-Milon et à Presles, près de Laon. Enfin, certaines corniches sont uniques en leur genre, par exemple celle du clocher d'Oulchy-le-

Château, revêtu de feuilles plates, et celle de l'abside de Saint-Thibault de Bazoches qui se compose de petits arcs surbaissés, taillés dans un seul morceau de pierre. Les architectes ne faisaient pas toujours reposer les corniches sur des modillons, comme on peut le constater à Saint-Léger-aux-Bois. Ils avaient néanmoins l'habitude de couronner les murs avec des corbeaux garnis de masques grimaçants, de figures barbues, de têtes d'animaux, de croix, de billettes et d'autres motifs variés. L'église de Saint-Bandry, près de Vic-sur-Aisne, possède une remarquable série de modillons du XI^e siècle, mais les réparations successives de la charpente des nefs et des bas côtés ont fait disparaître un grand nombre d'anciennes corniches, ainsi que les corbeaux destinés à les soutenir.

Les caractères de l'architecture religieuse du XI^e siècle dans le Beauvaisis, le Valois, le Soissonnais et le Laonnais sont-ils assez précis pour diviser cette époque en deux périodes distinctes ? Est-il possible d'indiquer de notables différences entre une église bâtie sous le règne de Robert le Pieux et un édifice contemporain du roi Philippe I^{er} ? Cette classification nous paraît bien difficile à établir. En effet, les nefs à piliers barlongs, dont le prototype est fourni par la Basse-Œuvre de Beauvais, ne sont pas plus anciennes que celles où les grandes arcades s'appuient sur des colonnes engagées. Ainsi, l'église de Saint-Léger-aux-Bois, qui fut certainement bâtie après l'année 1083, date de la fondation du prieuré (1), renferme des piliers rectangulaires, tandis que la nef de l'église primitive de Saint-Leu-d'Esserent, construite vers 1081, était soutenue par des piles cantonnées de deux colonnes. Nous ne croyons pas cependant que les architectes de la région aient eu l'idée d'appliquer de grosses colonnes sur les faces des piliers avant le règne de Henri I^{er}, qui monta sur le trône en 1031 et mourut en 1060. Il est donc probable que les nefs de Morienvall, d'Oulchy-le-Château, de Berneuil-sur-Aisne, et les ruines de l'église Saint-Thibault de Bazoches, ne sont pas antérieures au milieu du XI^e siècle. Les détails de la sculpture peuvent également servir à distinguer les églises de la fin de cette période, car les chapiteaux garnis de motifs en haut relief doivent être moins anciens que ceux dont les ornements sont gravés en creux. Ainsi, la nef de l'église d'Oulchy-le-Château porte l'empreinte d'un style moins avancé que les travées de l'église de Berneuil-sur-Aisne.

En réalité, les principes de construction et d'ornementation appliqués pendant le cours du XI^e siècle furent soumis à des règles presque invariables. L'absence de moulures sur les arcades et la sculpture rudimentaire des chapiteaux ne permettent pas de dater un édifice avec certitude, suivant le caractère de son style. C'est un coup d'œil d'ensemble qu'il faut jeter sur les monuments religieux de l'ancien diocèse de Soissons à cette époque, afin de mieux apprécier l'état de l'architecture au moment où la découverte de la croisée d'ogives allait produire une véritable révolution dans l'art de bâtir.

(1) *Histoire de l'abbaye de la Grande Saule*, par l'abbé CIROT DE LA VILLE, t. I, Preuves, p. 515.

CHAPITRE VI

LA CROISÉE D'OGIVES; SES ORIGINES ET SON DÉVELOPPEMENT



CERTAINS archéologues ont encore l'habitude de désigner sous le nom d'*ogive* la forme brisée des arcs employés dans l'architecture gothique : il est donc important de bien préciser le sens des termes dont nous ferons usage dans ce chapitre. Félix de Verneilh (1) et Jules Quicherat (2) ont démontré que les architectes et les écrivains ont désigné par *ogives* ou *augives* les membrures diagonales des voûtes gothiques, pendant tout le cours du moyen âge et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. De là vient l'expression de *croisée d'ogives* qui s'applique exclusivement aux voûtes à nervures adoptées dans les églises depuis le XII^e siècle. Le compte de construction d'une chapelle ajoutée en 1399 à l'église de Saint-Jean-aux-Bois, près de Pierrefonds, mentionne qu'elle devait être « volue de trois croisées d'ogives (3) », et un document analogue, qui se rapporte à une chapelle bâtie par Louis XI à Compiègne, renferme le passage suivant : « Item fault vaulter le premier estage à croix d'augive (4). » Il est dès lors facile de comprendre pourquoi nous appliquerons exclusivement aux voûtes le terme de *croisée d'ogives*, en réservant le mot d'arc en tiers-point pour les arcs brisés, dont tant d'auteurs ont voulu faire le caractère distinctif de l'architecture du moyen âge.

La *croisée d'ogives* est l'élément essentiel du style gothique. L'emploi systématique des arcs en tiers-point et des arcs-boutants ne fut que la conséquence de l'usage des voûtes de ce genre. En trouvant le moyen de reporter la poussée des voûtes sur quatre points donnés, l'architecte qui adopta le premier les nervures diagonales avait découvert en même temps le principe qui permit d'élever plus tard de vastes églises, à l'aide d'un système ingénieux d'arcs-boutants. Tout l'art gothique dérive de la *croisée d'ogives* comme un grain de blé qui contient en germe une riche moisson. Pour mieux faire comprendre le développement de la nervure dans les églises de l'ancien diocèse de Soissons, il nous paraît utile d'étendre nos recherches à d'autres régions, afin de présenter une étude d'ensemble sur cette importante question.

L'origine de la *croisée d'ogives* ne semble pas avoir attiré l'attention des archéologues, exclusivement préoccupés de la forme de l'arc brisé, avant que Jules Quicherat eût fait ressortir

(1) *Annales archéologiques*, t. I, p. 361.

(2) *Revue archéologique*, t. VII, 1850, p. 65.

(3) *Bulletin des comités historiques*, t. I, p. 48.

(4) QUICHERAT, *De l'ogive et de l'architecture dite ogivale*, dans la *Revue archéologique*, t. VII, 1850, p. 68.

l'intérêt capital de ce problème architectural (1). Dans ses premiers articles, il était d'avis que l'école romane des bords du Rhin avait fait usage de la croisée d'ogives dès le XI^e siècle, et il considérait les voûtes à nervures de l'église Sainte-Croix de Quimperlé, détruite par un incendie en 1874, comme le plus ancien spécimen des voûtes gothiques appareillées sur le sol de la France (2). Mais si l'on en juge par les fragments de sa doctrine publiés après sa mort, le savant archéologue avait modifié son opinion grâce à des études plus approfondies, et c'était aux architectes de Rome et de l'Orient qu'il attribuait l'invention de la croisée d'ogives (3). Il faisait remarquer dans son cours que les Romains avaient dissimulé de véritables nervures diagonales dans l'épaisseur de leurs voûtes d'arêtes, afin de leur donner une portée plus grande, et que cet artifice de construction avait pu frapper un architecte français du XII^e siècle, au milieu des ruines d'un édifice antique. En outre, un rapprochement de textes ingénieux, où le mot de *cancri* semble désigner un genre de voûte d'une espèce particulière, lui permettait d'affirmer qu'une petite chapelle située sur les bords du Jourdain et une antique église de Nazareth, dont les dispositions sont décrites par Adamnanus au VII^e siècle, reposaient sur des voûtes d'ogives. Enfin, il empruntait à Grégoire de Tours une description du phare d'Alexandrie pour prouver que ce célèbre monument était supporté par deux croisées d'ogives d'une dimension extraordinaire (4).

Malgré l'autorité qui s'attache à juste titre au nom de Quicherat, cette interprétation laisse encore planer un doute sur le véritable sens du terme de *cancri*. D'ailleurs, en admettant que les édifices dont il est question aient été réellement soutenus par des branches d'ogives, il faudrait encore démontrer que les architectes gothiques ont puisé leurs inspirations à une source aussi lointaine. Si ces exemples isolés avaient exercé une influence quelconque sur l'art de bâtir, comment se fait-il que les basiliques chrétiennes de la Syrie, élevées du I^{er} au VII^e siècle et si bien étudiées par M. de Vogüé, ne présentent aucun spécimen de voûtes d'ogives (5)? Toutes les églises de la Terre Sainte qui furent recouvertes de nervures comme celles de l'Ascension, à Jérusalem, et de Saint-Jean-Baptiste, à Sébaste, sont postérieures à l'époque de la seconde croisade, et l'église du Saint-Sépulcre, terminée vers 1150, était dépourvue de voûtes de ce genre (6). Le style gothique fut donc importé dans la Palestine au XII^e siècle par les croisés qui avaient étudié les édifices religieux bâtis en France sous le règne de Louis VII. Les églises byzantines de l'Asie Mineure, de la Turquie et de la Grèce, les antiques mosquées arabes de la Perse, de l'Égypte, de la Tunisie et de l'Espagne ne renferment que des voûtes d'arêtes ou des coupoles, et la nervure ne fut jamais employée par les architectes qui les ont élevées.

Aucun argument ne saurait donc prévaloir aujourd'hui pour attribuer une part quelconque à l'influence orientale dans l'origine de la voûte sur croisée d'ogives, dont les constructeurs de l'Ile-de-France ont été les premiers à appliquer le principe. L'autre théorie de M. Quicherat, qui établit un rapport entre les voûtes d'ogives du moyen âge et les nervures diagonales en briques employées par les Romains dans les voûtes d'arêtes, mérite d'être également discutée. M. Choisy, qui a publié un ouvrage si intéressant sur la construction romaine, signale l'existence de voûtes d'arêtes à membrures, au Palatin, sous l'arc de Janus Quadrifrons, dans les thermes de Dioclétien et de Caracalla (7); mais il n'en cite aucun exemple en dehors de la ville de Rome, où la coupole du Panthéon

(1) *Revue archéologique*, 1^{re} série, t. VII, p. 65; t. VIII, p. 145; t. IX, p. 525; t. X, p. 65, et t. XI, p. 668.

(2) *Ibid.*, t. XI, p. 684.

(3) *La croisée d'ogives et son origine*, article publié dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de Jules QUICHERAT, t. II, p. 497.

(4) *Ibid.*, p. 506 à 511.

(5) *Syrie centrale. Architecture civile et religieuse du I^{er} au VII^e siècle*. Paris, 1865-1877, in-4°.

(6) *Les églises de la Terre Sainte*, par M. de Vogüé, pl. XXIV et XXVI.

(7) *L'art de bâtir chez les Romains*, pl. VII, VIII et IX.

d'Agrippa peut être regardée comme le type le plus parfait d'une voûte formée par des arcs en briques dont les intervalles sont comblés avec de petits matériaux (1). En analysant les voûtes conformes à ce type, on voit qu'elles se composent de deux nervures entre-croisées suivant la ligne de pénétration des berceaux et noyées dans une maçonnerie légère, qui remplit les quatre compartiments intermédiaires. C'était un procédé fort ingénieux pour voûter les grands espaces carrés, sans employer des cintres de charpente très résistants : rien ne prouve cependant qu'il ait été appliqué en Gaule. Les arènes d'Arles et de Nîmes n'en présentent pas un seul spécimen, et les voûtes d'arêtes de leurs galeries circulaires ne sont pas renforcées par des arcs diagonaux : elles sont formées d'un simple blocage. La grande voûte d'arêtes qui couvre la salle carrée du palais des Thermes à Paris est dépourvue de cet artifice de construction. Les tours des enceintes gallo-romaines du Mans, de Senlis et de Beauvais ne renfermaient pas de voûtes à membrures dans leur état primitif.

Les anciens historiens de Soissons s'accordent à mentionner l'existence des deux palais gallo-romains de Crise et d'Albâtre, qui faisaient l'ornement de la cité gallo-romaine (2); mais ce n'est certainement pas dans le mode de construction de leurs voûtes que les architectes du Soissonnais ont été chercher leurs inspirations à la fin du XI^e siècle, puisque ces édifices avaient été ruinés de fond en comble par les invasions des Barbares. Un très curieux hypogée gallo-romain, découvert par M. Sauvestre, dans la forêt de Villers-Cotterets, à quelques mètres de profondeur au-dessous du sol, présente des voûtes d'arêtes en pierre de taille appareillées avec beaucoup de soin (3). Leur mode de structure indique clairement que l'usage d'entre-croiser des arcs en briques pour soutenir le blocage des voûtes romaines n'était pas pratiqué à cette époque dans la région.

Si le procédé des architectes romains avait frappé les constructeurs du moyen âge, pourquoi n'est-ce pas en Italie que l'on rencontre les plus anciens spécimens de voûtes d'ogives? Certains archéologues ont bien revendiqué ce privilège pour la Lombardie, et M. Anthyme Saint-Paul incline vers cette hypothèse (4); mais M. de Dartein, qui a consacré un ouvrage spécial aux églises romanes de la Lombardie, s'est certainement mépris sur leur véritable date (5). Les textes qu'il invoque à l'appui de son opinion pour faire remonter Saint-Ambroise de Milan au IX^e siècle sont loin d'être concluants, sauf pour le plan général de l'édifice, l'atrium et l'autel (6), car la nef de cette église fut évidemment l'objet d'une reconstruction au XII^e siècle. Quand on songe que la ville de Pavie fut réduite en cendres au commencement du XI^e siècle, est-il possible d'admettre avec M. de Dartein que l'église de Saint-Michel puisse être antérieure à cette époque (7)? Il suffit de comparer l'ornementation des églises lombardes voûtées sur croisées d'ogives avec celle des monuments religieux bâtis dans l'Ile-de-France au XII^e siècle, pour constater entre leurs motifs de sculpture une ressemblance vraiment frappante. Ainsi certains chapiteaux de Saint-Ambroise de Milan et de Saint-Michel de Pavie, représentant des lions affrontés et des sirènes, sont analogues à ceux des églises de Novion-le-Vineux et d'Urcel (Aisne). M. Ruprich-Robert a beaucoup exagéré l'influence de l'école lombarde sur l'école normande (8). On peut les rattacher l'une à l'autre par le plan des travées où les colonnes alternent avec les piliers, bien que cette disposition soit également un des caractères de l'école rhénane; mais il est évident que les construc-

(1) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. IX, p. 470 à 478.

(2) Melchior REGNAULT, *Abrégé de l'histoire de l'ancienne ville de Soissons*, p. 12.

(3) Choisy, *L'art de bâtir chez les Romains*, pl. XVIII et XIX.

(4) Poissy et Morienval, article inséré dans le tome XVI des *Mémoires de la Société historique de Pontoise et du Vexin*.

(5) *Étude sur l'architecture lombarde*, Paris, 1865-1882, in-fol.

(6) *Ibid.*, p. 70, 73, 142 et 181.

(7) *Ibid.*, p. 263.

(8) *L'architecture normande aux XI^e et XII^e siècles*, p. 73 à 79.

teurs de la Normandie n'empruntèrent pas la croisée d'ogives aux Lombards. L'Ile-de-France et l'Anjou leur offraient des voûtes gothiques trop perfectionnées, pour qu'ils eussent besoin de s'inspirer d'autres modèles.

C'est dans l'église de Saint-Abondio, près de Côme, consacrée par le pape Urbain II en 1095, que nous croyons pouvoir signaler la plus ancienne apparition de la nervure en Lombardie. Le style de cet édifice offre tous les caractères de l'architecture romane de la fin du XI^e siècle. Son abside en hémicycle est voûtée par quatre branches d'ogives à profil carré, qui viennent se réunir à la clef de l'arc triomphal comme dans le transept de la cathédrale de Tournai (1). L'église de Saint-Abondio ne renferme donc pas une véritable croisée d'ogives, mais les nervures qui renforcent la voûte en cul-de-four du sanctuaire peuvent être considérées comme un acheminement vers le principe de la voûte gothique. Dans l'église de Saint-Pierre in Ciel d'Oro, à Pavie, dont la dédicace fut faite par Innocent II, le 9 mai 1132, le système est déjà complet (2). Les quatre voûtes d'ogives de la nef, bâties sur plan barlong au-dessus de chaque travée, se composent de nervures ornées d'un gros boudin. L'église de Saint-Jean in Borgo fut détruite en 1811, mais on sait que ce monument offrait une analogie complète de style avec le précédent (3). Les deux croisées d'ogives du vaisseau central embrassaient une double travée, comme à Saint-Michel de Pavie.

Les trois grandes voûtes de la nef de Saint-Ambroise de Milan sont établies sur deux travées, et l'intrados de leurs nervures est complètement plat (4). Les tribunes et les bas côtés sont recouverts de voûtes d'arêtes comme dans la plupart des églises lombardes. Malgré la théorie de M. de Dartain, les croisées d'ogives de cet édifice ne peuvent être une œuvre du IX^e siècle. L'appareil de la construction et la décoration des chapiteaux indiquent suffisamment que la nef ne fut pas voûtée après coup, mais qu'elle fut bâtie d'un seul jet vers le milieu du XII^e siècle. Les monuments élevés sur le sol de l'Italie à l'époque carlovingienne ont un caractère beaucoup plus barbare. Viollet-le-Duc admet que les voûtes de Saint-Ambroise furent appareillées aussitôt après l'incendie de 1196 (5). C'est une opinion trop absolue, M. de Dartain ayant démontré que ce désastre entraîna seulement la reconstruction de la grande voûte de la troisième travée (6). Quoi qu'il en soit, l'étude comparée de l'église Saint-Pierre in Ciel d'Oro, terminée en 1132, avec la nef de Saint-Ambroise, montre bien clairement que l'emploi systématique de la nervure en Lombardie ne remonte pas au delà du second quart du XII^e siècle. Ne quittons pas Milan sans rappeler que l'église de Saint-Celse renfermait deux voûtes d'ogives sur ses quatre travées dans son état primitif (7). On voit que la disposition adoptée par l'architecte de Saint-Ambroise avait fait école.

L'église de Saint-Michel de Pavie, qui présente au-dessus du vaisseau central des nervures garnies d'un gros boudin et une voûte analogue sur la partie droite du chœur, appartient à une période avancée du XII^e siècle (8), et la nef de Saint-Ambroise de Milan doit être considérée comme son prototype. Vers la même époque, on reconnut la nécessité de voûter des églises plus anciennes. Ainsi l'église de Sainte-Sophie de Padoue, bâtie vers 1125 avec une simple charpente au-dessus de la nef, fut recouverte un demi-siècle plus tard par quatre grandes croisées d'ogives; mais comme

(1) *Étude sur l'architecture lombarde*, p. 316, et *Atlas*, pl. LXXVI.

(2) *Ibid.*, p. 269, et *Atlas*, pl. LXVI.

(3) *Ibid.*, p. 264, et *Atlas*, pl. LXVI.

(4) *Ibid.*, *Atlas*, pl. XXIX. — RUPRICH-ROBERT, *l'Architecture normande*, pl. I et II.

(5) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. IX, p. 243.

(6) *Étude sur l'architecture lombarde*, p. 143.

(7) *Ibid.*, *Atlas*, pl. XLVI.

(8) *Ibid.*, pl. L. — RUPRICH-ROBERT, *l'Architecture normande*, pl. III et IV.

ces travées étaient en nombre impair, la dernière voûte embrasse trois travées à la fois (1). Jusqu'au XIII^e siècle, les constructeurs lombards conservèrent les formes romanes, en utilisant la découverte de la nervure. La cathédrale de Parme, commencée en 1162 et terminée vers 1220, est surmontée d'une série de voûtes d'ogives à profil rectangulaire, mais ses grandes arcades, ses fenêtres et ses portails en plein cintre ont une décoration dont aucun motif n'est emprunté à l'art gothique (2).

Les prétentions de l'école rhénane ne sont pas mieux justifiées. Au XI^e siècle, les architectes des bords du Rhin ne connaissaient que la voûte d'arêtes et l'appliquaient exclusivement sur les bas côtés, sans oser appareiller des voûtes de ce genre au-dessus des nefs, sauf de rares exceptions. Dès le commencement de cette période, ils avaient déjà pris le parti de faire alterner les grosses piles et les colonnes dans les travées, comme la disposition des églises d'Echternach et d'Hildesheim peut servir à le prouver. Ils se décidèrent beaucoup plus tard à recouvrir les nefs de grandes voûtes d'arêtes établies sur un plan carré. L'emploi exclusif de ce système persista jusqu'au milieu du XII^e siècle. Ainsi la nef de la cathédrale de Spire, fondée vers 1030 et ruinée en 1689 pendant la guerre du Palatinat (3), était surmontée de six grandes voûtes d'arêtes appareillées après l'incendie de 1159 (4). Cette observation s'applique également aux églises de Saint-Patrocle de Soest, en Westphalie, et aux cathédrales de Verdun et de Saint-Dié (5), qui furent voûtées par la même méthode au XII^e siècle. La croisée d'ogives ne fit pas son apparition dans les églises des bords du Rhin avant 1150 au plus tôt, car il est évident que les nervures de la cathédrale de Worms et des églises de Laach, de Rosheim et de Sainte-Foi de Schelestadt ne peuvent être antérieures à cette date. A Worms, les voûtes d'ogives ont un profil fermé de trois tores, et comme elles embrassent deux travées, l'architecte a pu établir facilement deux voûtes d'arêtes carrées sur les bas côtés dont la largeur égale la moitié de celle de la nef principale (6). Dans l'église de Sainte-Foi à Schelestadt, les trois croisées d'ogives à gros boudin se trouvent appareillées sur une double travée et sont séparées par des doubleaux en tiers-point (7).

Ce qui a pu induire en erreur beaucoup d'archéologues, sur l'ancienneté des nervures dans les églises rhénanes, c'est que la plupart d'entre elles ont été voûtées après coup. Il en résulte que des nefs du XI^e siècle sont recouvertes de croisées d'ogives de la fin du XII^e ou du commencement du XIII^e siècle. Comme les profils de ces premières voûtes gothiques sont au moins d'un demi-siècle en retard sur ceux qui étaient en usage dans l'Ile-de-France, on comprend que l'école des bords du Rhin ait pu revendiquer l'honneur d'avoir devancé les autres écoles romanes dans l'invention de la nervure; mais au moment où les architectes allemands s'ingéniaient à remplacer les plafonds de bois primitifs par des croisées d'ogives, il y avait déjà longtemps que les édifices religieux de la région parisienne étaient voûtés suivant la nouvelle méthode. La cathédrale de Mayence et les deux églises des Saints-Apôtres et de Sainte-Marie du Capitole, à Cologne, élevées pendant la première moitié du XI^e siècle, avec une charpente au-dessus de la nef, ne furent surmontées de grandes croisées d'ogives que dans les premières années du XIII^e siècle. Il en est de même de l'église Saint-Martin le Grand, à Cologne, consacrée en 1172, et voûtée au moins trente ans plus tard. Les voûtes d'ogives qui recouvrent la nef principale dans les églises d'Andernach, de Saint-Quirin de

(1) *Étude sur l'architecture lombarde*, p. 57.

(2) *Ibid.*, Atlas, pl. XCIX.

(3) *Détails historiques et architectoniques sur la cathédrale de Spire*, par J. GRUSSER, article inséré dans le *Bulletin monumental*, t. III, 1837, p. 443.

(4) GAILHABAUD, *Monuments anciens et modernes*, t. II.

(5) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. I, p. 211 à 214.

(6) *Ibid.*, t. IX, p. 244.

(7) KRAUSS, *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, t. I, p. 269.

Neuss, de Sinzig et de Saint-André de Cologne ne sont pas antérieures à l'année 1210 environ. La rotonde de Saint-Géréon de Cologne, couronnée par dix nervures qui convergent vers une clef centrale, fut élevée de 1212 à 1227, et les voûtes sexpartites de l'église Saint-Cunibert, dans la même ville, furent construites au milieu du XIII^e siècle (1). Jusqu'à cette dernière date, l'influence carlovingienne se faisait encore sentir dans les églises bâties sur les bords du Rhin, car l'importation de la croisée d'ogives n'avait modifié aucun des caractères essentiels de cette école à l'époque romane. La voûte gothique se prêtant beaucoup mieux que la voûte d'arêtes à recouvrir deux travées à la fois sur une large nef, elle fut rapidement adoptée par les architectes rhénans qui avaient cherché pendant plus d'un siècle la solution du problème, mais cette découverte capitale ne doit pas leur être attribuée. Ils furent de simples imitateurs, et comme les nefs des églises de cette région étaient beaucoup trop larges pour leur servir de champ d'expérience, ils attendirent que la nervure française eût fait ses preuves, avant de l'appliquer sur des espaces aussi étendus.

C'est donc uniquement en France qu'il faut étudier l'origine du principe fondamental de la voûte gothique. La nervure s'est-elle développée tout d'abord dans la région du Nord ou du Midi? Voilà ce qu'il convient de rechercher. Les traditions antiques s'étaient conservées dans la Provence, le Languedoc et l'Aquitaine longtemps après la chute de l'empire romain. Jusqu'au XIII^e siècle, les artistes méridionaux étudièrent la coupe des pierres et la sculpture décorative sur les monuments romains qu'ils avaient sous les yeux. Au contraire, les architectes de l'Ile-de-France s'étaient affranchis de cette influence, parce que les édifices gallo-romains, détruits pour la plupart, n'étaient pas empreints du même caractère de grandeur. Ils cherchaient un style nouveau, et n'essayaient même pas d'appareiller des voûtes d'arêtes, puisqu'ils se contentaient de placer des charpentes au-dessus des nefs et des bas côtés pendant toute la période romane. Les Romains, en perfectionnant l'art de bâtir, avaient eu l'idée d'introduire des nervures diagonales dans les voûtes d'arêtes, mais les constructeurs du Laonnais, du Soissonnais, du Valois et du Beauvaisis étaient bien assez habiles pour inventer la voûte sur croisée d'ogives, sans avoir besoin d'emprunter à leurs devanciers des procédés dont le souvenir s'était complètement perdu depuis plusieurs siècles.

Viollet-le-Duc a fort bien compris que la croisée d'ogives avait une importance exceptionnelle dans l'architecture gothique, mais il n'a pas cherché à expliquer son origine par une influence étrangère. « Ce qui constitue la voûte gothique, dit-il, c'est l'arc ogive, l'arc diagonal, et non l'arc-doubleau. C'est l'arc ogive qui établit la nouveauté du système qui naît et se développe au XII^e siècle dans les provinces du nord de la France (2). » Dans un autre passage, il considère la coupole comme génératrice des voûtes à nervures, et il écrit à propos du chœur de Notre-Dame de Paris : « Le souvenir de la coupole a évidemment inspiré le tracé de ces voûtes. Les architectes du XII^e siècle n'osaient pas encore s'affranchir de la configuration concave de la coupole, car ils avaient soin de tenir les clefs des arcs-doubleaux et des formerets plus basses que celles des arcs diagonaux, afin de conserver à la structure cette forme de calotte qui leur semblait nécessaire à la solidité (3). » Plus loin, il cherche à démontrer que les voûtes d'ogives dont les arcs embrassent deux travées, avec doubleau intermédiaire passant par la clef, dérivent du principe de la coupole (4). On sait que les nefs des cathédrales de Paris, de Laon, de Bourges et de Sens présentent

(1) BOISSERÉE, *Denkmale der Baukunst vom 7^{ten} bis zum 13^{ten} Jahrhundert am Nieder-Rhein*. Munich, 1833, in-fol.

(2) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. VIII, p. 513.

(3) *Ibid.*, t. VI, p. 434.

(4) *Ibid.*, t. VI, p. 435 à 437.

des exemples de cette disposition, et que le vaisseau central de la cathédrale de Noyon était recouvert par des voûtes de ce genre, avant l'incendie de 1238.

Comme toutes ces grandes croisées d'ogives sont établies sur plan carré, il est évident qu'elles se trouvent inscrites dans une circonférence tangente aux angles du carré et pouvant servir de base à une coupole; mais en quoi les voûtes de Notre-Dame de Paris ressemblent-elles aux coupoles du Périgord, où le principe de la nervure et des triangles de remplissage ne joue pas le moindre rôle? Elles sont, au contraire, fractionnées en six parties, et leurs compartiments sont relevés sur le dos des arcs ogives. C'est un système absolument différent, et la forme bombée de l'ensemble ne peut être comparée à celle d'une coupole. Si la clef des doubleaux est placée à un niveau plus bas que le point d'intersection des nervures dans beaucoup de croisées d'ogives du XII^e siècle, c'est afin de reporter la plus grande partie du poids des compartiments intermédiaires sur les arcs formerets et sur les arcs-doubleaux, dont la solidité était toujours plus grande que celle des nervures, puisqu'ils avaient moins de portée. En outre, les constructeurs gothiques n'ont bâti des voûtes sur plan carré que dans la seconde moitié du XII^e siècle, après avoir débuté en recouvrant avec des croisées d'ogives de véritables rectangles. Quel rapport peut-il exister par exemple entre une coupole et les voûtes à nervures du déambulatoire de Morienval? Avant de lancer des branches d'ogives au-dessus des chœurs, comme à Saint-Germer, les architectes du XII^e siècle s'étaient efforcés d'entre-croiser des arcs au-dessus d'espaces plus étroits, tels que des bas côtés. Pour voûter les nefs de Cambronne, de Foulanges et de Bury (Oise), ils avaient donné à cette partie de l'église une faible largeur, et rien ne trahit le souvenir de la coupole dans ces essais primitifs.

En considérant le narthex de la Madeleine de Vézelay comme l'un des premiers édifices où la voûte à nervures avait fait son apparition, Viollet-le-Duc a commis une véritable erreur (1). Ce remarquable porche fut consacré, en 1132, à une époque où la croisée d'ogives était déjà d'un usage courant dans l'Ile-de-France, comme il nous sera facile de le démontrer (2). Les architectes bourguignons avaient si peu l'habitude d'appareiller des nervures, que les voûtes sur croisées d'ogives du chœur de Vézelay, élevé au commencement du XIII^e siècle, sont encore maçonnées avec du blocage noyé dans du mortier. Cette célèbre église n'a donc exercé aucune influence sur le développement de l'ogive, et les deux voûtes à nervures de son narthex sont une simple importation de la région parisienne. La Bourgogne fut une province retardataire qui s'assimila très lentement les principes du style gothique, et Viollet-le-Duc constate lui-même l'exactitude de cette observation (3). Les voûtes de la cathédrale de Sens, qui fut commencée vers 1140 (4), sont une véritable exception, car à la même époque le maître de l'œuvre de la cathédrale d'Autun recouvrait encore une nef de grande dimension au moyen d'une voûte en berceau brisé.

Entraîné par le désir de mettre les moines et le clergé du XII^e siècle en antagonisme avec les corporations laïques, suivant une théorie absolument fantaisiste, Viollet-le-Duc fut trop porté, pour les besoins de sa cause, à considérer le style gothique comme une architecture inventée par les constructeurs des cathédrales (5). Il n'a pas fait la part assez large à ces églises rurales de l'Ile-de-France où l'art gothique faisait sans cesse de nouveaux progrès dans la première moitié du XII^e siècle. On lit dans un article de son *Dictionnaire* : « Les édifices intermédiaires

(1) Viollet-le-Duc a successivement indiqué pour le narthex de Vézelay les dates de 1160, 1130, 1135, 1130 à 1140. — *Dictionnaire d'architecture*, t. I, p. 285; t. IV, p. 31; t. VI, p. 426, et t. VII, p. 264.

(2) Cf. le mémoire de M. CHÉREST dans le *Congrès scientifique tenu à Auxerre en 1858*, t. II, p. 191.

(3) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. IV, p. 31.

(4) *Gallia christiana*, t. XII, col. 47.

(5) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. II, p. 281 à 283.

entre l'église de Saint-Denis, élevée en 1140, et ceux franchement romans n'existent plus ou ont été presque entièrement modifiés au XIII^e siècle. Les embryons du système inauguré à Saint-Denis nous font défaut (1). » C'est une erreur absolue : il suffit d'explorer les vallées de l'Oise, de l'Aisne, de l'Authonne et de l'Ourcq, pour se rendre compte que les anneaux de la chaîne ne sont pas brisés, quelles que soient les ruines accumulées par la main des hommes dans cette région de la France. Viollet-le-Duc qui donne le dessin des clochers de l'église de Morienvall (2) ne paraît pas avoir étudié les voûtes d'ogives de son déambulatoire, et dès lors il ne pouvait expliquer à ses lecteurs par quelle série de tâtonnements avait passé l'architecture gothique, avant de s'épanouir dans le chœur de Saint-Denis, grâce au génie de Suger.

Dans ses études archéologiques, M. Anthyme Saint-Paul, après avoir établi que la fusion de l'arc en tiers-point et de la nervure contre-butée constitue dans son essence le style gothique, admet que la transition entre la voûte sans nervures et la voûte à nervures saillantes s'est opérée par la voûte d'arêtes romaine appareillée en moellons taillés (3). Il est également d'avis que cette transformation est l'œuvre des architectes de l'Ile-de-France, et M. Gonse partage la même opinion dans son intéressant ouvrage, en s'appuyant sur de nombreuses observations personnelles (4). Ces deux archéologues, ayant visité la plupart des églises que nous avons étudiées, sont convaincus que l'Ile-de-France est bien le berceau de l'art gothique et le champ d'expériences de la nervure.

Malgré l'évidence d'une semblable théorie, M. Corroyer, exagérant encore le système de Viollet-le-Duc dans un livre récent, a voulu faire dériver la voûte d'ogives de la coupole; mais il est permis de ne pas se laisser convaincre par ses arguments. Il considère les pendentifs des coupoles de Saint-Front de Périgueux comme les embryons de la voûte gothique, parce qu'ils remplissent des fonctions analogues à celles des croisées d'ogives (5). Pour donner un point d'appui à son étrange théorie, il essaye de prouver que les voûtes domicales de l'église de Saint-Avit-Senieur (Dordogne) sont les voûtes primitives, et qu'elles doivent être attribuées à la fin du XI^e siècle (6). Or les coupoles à nervures qui recouvrent la nef de Saint-Avit ne sont pas antérieures à la seconde moitié du XIII^e siècle, comme M. de Verneilh l'a fort bien démontré (7), et elles ont remplacé à cette époque les anciennes coupoles bâties sur un modèle identique à celles de Saint-Front. Il est impossible de leur assigner la même date qu'aux travées et aux arcs-doubleaux. On reconnaît facilement que l'architecte du XI^e siècle n'avait pas songé à renforcer par des nervures les coupoles de Saint-Avit, puisqu'il n'avait réservé aucun encorbellement pour recevoir leurs retombées. Ces nervures sont une simple reproduction des voûtes angevines qui caractérisent le style Plantagenet, et si leur appareil est horizontal, c'est que les ouvriers du pays, habitués à bâtir des coupoles, n'étaient pas assez familiarisés avec la nervure pour disposer les compartiments de remplissage suivant le véritable système gothique.

L'école du Périgord est l'antithèse absolue de l'école de l'Ile-de-France. L'église de Saint-Front, dont les coupoles ne doivent pas être antérieures à l'incendie de 1120 (8), n'a exercé aucune influence sur les églises du Valois, du Soissonnais et du Beauvaisis, où la croisée d'ogives fit son

(1) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. IV, p. 31, et t. IX, p. 503.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 341.

(3) Viollet-le-Duc, *ses travaux d'art et son système archéologique*, p. 131 et 133. — *Simple Mémoire sur l'origine du style ogival*, article inséré dans le *Bulletin monumental*, année 1875, p. 5.

(4) *L'Art gothique*, p. 35 à 71.

(5) *L'Architecture romane*, p. 262 et 264.

(6) *Ibid.*, p. 274.

(7) *L'Architecture byzantine en France*, p. 206.

(8) Cf. *Chronique de Saint-Maixent*, dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. XII, p. 392 et 407.

apparition au XI^e siècle. Il était beaucoup plus facile d'arriver au système des nervures diagonales par la voûte d'arêtes que par la coupole, qui ne fut du reste jamais employée dans la région parisienne. Les voûtes gothiques primitives que nous étudierons plus loin sont appareillées comme des voûtes d'arêtes, au lieu d'être composées d'assises concentriques, suivant la disposition ordinaire des coupoles. Enfin, si le principe générateur de la croisée d'ogives dérivait des coupoles du Périgord ou de la Saintonge, comment ces provinces n'ont-elles produit aucun spécimen d'architecture gothique avant le XIII^e siècle ?

Pour établir la filiation de la coupole et de la nervure, M. Corroyer s'appuie sur les caractères particuliers des voûtes domicales de l'Anjou (1). Le style Plantagenet est sans doute une fusion de la coupole et de la voûte d'ogives, mais à quelle époque remontent les premières nervures appareillées par des architectes angevins ? A l'année 1140 environ, d'après M. Berthelé, qui s'est livré à une étude approfondie de ce style original (2). C'est à cette date qu'il faut rapporter la voûte domicale de la tour Saint-Aubin d'Angers et le curieux transept de l'église de Mouliherne, près de Baugé, où l'indécision des tailleurs de pierre se trahit d'une manière évidente dans la disposition des nervures (3). Or le porche de l'église abbatiale de Saint-Denis était consacré la même année, et les nervures qui le recouvrent sont appareillées avec une si grande perfection que les constructeurs de l'Anjou n'eurent rien à découvrir. Ils se bornèrent à imiter les croisées d'ogives de l'Ile-de-France en augmentant le nombre de leurs nervures, mais ils ne comprirent pas toujours la façon d'appareiller les compartiments intermédiaires. Les premières voûtes domicales, comme celles de la tour Saint-Aubin d'Angers, eurent souvent l'apparence des voûtes gothiques sans en avoir la structure. Ce sont de véritables coupoles qui ne s'appuient pas sur les arcs bandés au-dessous de leur calotte, car les branches d'ogives qui les renforcent sont parfois engagées dans la voûte et maintenues par les moellons de remplissage. A Mouliherne (Maine-et-Loire), le système qui consiste à disposer les voussoirs par rangées concentriques est employé concurremment avec la méthode parisienne, où les assises sont perpendiculaires aux arcs d'encadrement (4). Les architectes de l'Anjou n'avaient donc pas inventé la voûte gothique, puisqu'ils n'en appliquaient pas les vrais principes.

En admettant que la cathédrale d'Angers et l'église de la Trinité de Laval présentent les premières applications de la croisée d'ogives, M. Corroyer a commis une véritable erreur historique (5). Les voûtes de la cathédrale d'Angers furent commencées par les soins de l'évêque Normand de Doué, c'est-à-dire entre 1150 et 1153 (6). Au moment où les ouvriers y mettaient la dernière main, l'église abbatiale de Saint-Denis se trouvait terminée depuis neuf ans, et les travaux des cathédrales de Sens et de Noyon se poursuivaient avec une grande activité. Quant à l'église de la Trinité de Laval, elle fut élevée vers 1160 (7), à une date où les constructeurs de l'Ile-de-France savaient voûter des édifices tels que la cathédrale de Senlis, commencée en 1155, et le chœur de Saint-Germain des Prés, consacré en 1163. La croisée d'ogives était utilisée dans la région parisienne depuis un demi-siècle, quand elle fut importée en Anjou. Les voûtes qui caractérisent le style Plantagenet ne représentent donc pas un acheminement vers l'arc ogive : elles sont au contraire l'émanation directe des voûtes gothiques bâties dans la région parisienne au début du XII^e siècle. La nervure se transforma dans les églises de l'Anjou et du Poitou, par

(1) *L'Architecture gothique*, p. 26 à 37.

(2) *L'Architecture Plantagenet*, mémoire inséré dans les *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou*, p. 111 à 160.

(3) *Ibid.*, p. 121 à 123.

(4) Cf. VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. IV, p. 114.

(5) *L'Architecture gothique*, p. 26.

(6) *Gallia christiana*, éd. Hauréau, t. XIV, col. 170.

(7) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. IX, p. 515.

suite de l'influence locale de la coupole, mais elle y a gardé néanmoins l'empreinte de son pays d'origine.

Avant d'étudier les plus anciens exemples de croisées d'ogives fournies par les églises de l'ancien diocèse de Soissons, il convient de rechercher si quelques édifices religieux de la France ne renferment pas de voûtes à nervures pouvant être attribuées au XI^e siècle. La Normandie, dont l'école romane était si puissante, ne saurait revendiquer aujourd'hui des ogives d'une pareille ancienneté, depuis que tous les archéologues s'accordent à considérer les voûtes des églises abbatiales de Saint-Étienne et de la Trinité à Caen comme le résultat d'un travail entrepris au XII^e siècle pour remplacer la charpente primitive. L'opinion qui faisait remonter la cathédrale de Coutances au XI^e siècle ne trouve plus aujourd'hui aucun défenseur, et l'existence indiscutable de débris romans dans l'intérieur des clochers de la façade n'empêche pas de constater que le style du XIII^e siècle s'épanouit dans toutes les autres parties de l'édifice.

La Bretagne possédait encore, il y a vingt ans, un monument bien curieux par la structure de ses voûtes, c'était l'église Sainte-Croix de Quimperlé, bâtie sur plan circulaire comme l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem, le temple de Lanleff (Côtes-du-Nord) et l'église de Neuvy (Indre). Sa partie centrale était recouverte d'une croisée d'ogives, au lieu d'être voûtée par une coupole. L'architecte avait trouvé plus commode de transformer le milieu de la rotonde en carré à la naissance de la voûte, pour lancer d'un angle à l'autre des nervures diagonales qui mesuraient plus d'un mètre de largeur. Ces ogives, dont le profil était rectangulaire, se composaient de grands claveaux et supportaient des compartiments de remplissage formés de moellons mal taillés⁽¹⁾. La rotonde de Quimperlé s'est écroulée en 1874, à la suite d'un incendie, et bien que ses dispositions principales aient été reproduites par l'architecte chargé de réparer le désastre, on ne doit plus lui accorder qu'un souvenir rétrospectif. Elle faisait partie d'une église consacrée en 1083⁽²⁾ et ne remontait pas à l'année 1029, date de la fondation de l'abbaye, comme Ogée se croyait en droit de le supposer⁽³⁾. Malgré la grossièreté de son appareil, la voûte d'ogives de Quimperlé ne devait pas appartenir à une époque plus ancienne en raison du style de la rotonde, et Quicherat incline même à penser qu'elle n'était pas antérieure aux premières années du XII^e siècle⁽⁴⁾.

C'est à l'année 1140, comme nous l'avons expliqué plus haut, qu'il faut rapporter l'introduction de la nervure en Anjou, et le Poitou ne renferme aucun exemple de voûtes domicales élevées avant le règne de Louis VII. Dans la Saintonge, la crypte de l'église Saint-Eutrope, à Saintes, qui fut construite au commencement du XII^e siècle, présente un curieux mélange de deux genres de voûtes. C'est un large vaisseau flanqué de bas côtés et terminé par un déambulatoire. Sa nef centrale est recouverte de voûtes d'arêtes séparées par des doubleaux en cintre surbaissé qui affectent la forme d'un gros boudin⁽⁵⁾. La même disposition se rencontre dans les collatéraux, mais la courbe des doubleaux est surhaussée en raison de leur faible ouverture. La voûte de l'abside se compose de quatre larges nervures carrées aboutissant à une clef de grande dimension, et les compartiments intermédiaires sont formés de blocage recouvert par un enduit.

Il faut descendre ensuite jusqu'à Moissac pour trouver des voûtes d'ogives qui puissent être attribuées avec quelque certitude au premier quart du XII^e siècle. Le porche de l'église abbatiale est recouvert par deux nervures entre-croisées dont les claveaux, dépourvus de moulures, atteignent

(1) Jules QUICHERAT, *La croisée d'ogives et son origine*, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par R. DE LASTEYRIE, t. II, p. 501.

(2) *Gallia christiana*, éd. Hauréau, t. XIV, col. 900.

(3) *Nouveau Dictionnaire historique et géographique de Bretagne*, p. 328.

(4) *La croisée d'ogives et son origine*, *Mélanges d'archéologie*, t. II, p. 502.

(5) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. IV, p. 455 à 459.

un mètre de largeur. Elles décrivent une courbe en cintre surbaissé et ne se pénètrent pas entièrement à leur point de rencontre. La voûte est renforcée par quatre formerets en tiers-point, et la clef se compose d'une série de voussoirs maintenus par un assemblage bizarre qui dénote encore beaucoup d'inexpérience (1). Quelques archéologues ont voulu voir dans le porche de Moissac le dernier débris d'une église consacrée en 1063, mais la chronique d'Aymery de Peyrac (2), citée par M. Jules Marion, prouve que cette construction remonte au temps de l'abbé Aquilín qui gouverna le monastère de 1100 à 1108 (3). D'ailleurs, le caractère de la sculpture du portail porte bien l'empreinte du style en usage vers la fin du règne de Philippe I^{er}, comme la grande porte de la nef de Vézelay. Au-dessus du porche de Moissac se trouve une curieuse salle voûtée, bâtie à la même époque. Elle est recouverte par douze larges nervures carrées, qui viennent se réunir à une clef en couronne appareillée, percée d'un trou pour le passage des cloches (4). C'est un système analogue à celui que les architectes gothiques appliquèrent plus tard aux absides en hémicycle des églises et aux grandes salles des donjons.

L'église de Saint-Gaudens renferme un porche voûté par une croisée d'ogives à claveaux carrés, comme celui de Moissac; mais l'étude archéologique de la nef et du clocher permet d'établir que c'est une œuvre de la première moitié du XII^e siècle. A Marseille, l'église de Saint-Victor est également précédée d'un porche dont les nervures affectent la forme d'un gros boudin. Cette voûte est établie sur un plan rectangulaire; ses arcs pénètrent à leur point de départ dans les compartiments de remplissage, et leur saillie s'accroît à mesure qu'ils se rapprochent de leur point d'intersection. L'architecte qui fut chargé de la construire, ne sachant comment faire tailler une clef de voûte commune à toutes les nervures, s'est contenté de couper l'un des deux arcs à son sommet pour faciliter le passage de l'autre. Il en résulte que le second arc vient buter contre les claveaux du premier au plus haut point de la voûte.

A quelle époque remonte cette partie de l'édifice? Faut-il regarder le porche de Saint-Victor comme le dernier débris d'une église consacrée en 1040 par le pape Benoît IX (5)? Nous ne le croyons pas. Sans doute, l'ornementation des chapiteaux qui reçoivent les retombées des nervures ressemble à celle que les sculpteurs du Beauvaisis et du Soissonnais pratiquaient au XI^e siècle, mais il ne faut pas oublier que les artistes du XII^e siècle ont reproduit ces modèles jusqu'en 1115 environ, surtout dans le centre et dans le midi de la France. En outre, ce porche est bâti en bel appareil, et les gros joints qui caractérisent l'architecture du XI^e siècle ne s'y rencontrent pas. Les pierres sont finement assemblées; les compartiments triangulaires de la voûte se composent de moellons bien taillés, et le profil des nervures est très régulier. Toutes ces raisons permettent d'attribuer le porche que nous venons de décrire au premier quart du XII^e siècle, mais la croisée d'ogives de Saint-Victor de Marseille n'en est pas moins le plus ancien spécimen de ce genre de voûte dans la région provençale.

Ne quittons pas le midi de la France avant d'avoir étudié quelques autres voûtes d'ogives qu'on peut attribuer sans hésitation à la même époque. A Saint-Guilhem-du-Désert (Hérault), le porche de l'église abbatiale est recouvert par deux nervures garnies d'un énorme boudin (6). Cette voûte est appareillée avec plus d'habileté que celle de l'église Saint-Victor, surtout au point d'intersection des arcs ogives. L'église de Maguelonne (Hérault) renferme deux voûtes

(1) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. VII, p. 289 à 293.

(2) Bibl. nat., latin, 4991, fol. 160 v^o.

(3) *L'Abbaye de Moissac*, article inséré dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 3^e série, t. I, 1849, p. 119.

(4) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. VII, p. 212.

(5) Cf. *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille*, t. I, p. 17.

(6) REVOIL, *Architecture romane du midi de la France*, t. I, pl. 43.

analogues au-dessus des croisillons : mais leurs nervures diagonales ont un profil carré (1). Dans la crypte de Saint-Gilles (Gard), on remarque neuf croisées d'ogives qui retombent sur des pilastres cannelés (2). Une inscription encastree dans les murs du cloître atteste que l'église fut commencée le 10 avril 1116, et cette date s'accorde fort bien avec le style de la crypte (3). Les nervures sont ornées de fines baguettes, de moulures et d'ornements empruntés à la sculpture antique; leurs claveaux sont assemblés sans la moindre indécision, et l'appareilleur qui les a taillés était certainement maître de son art. La structure des compartiments intermédiaires ne présente aucune irrégularité, et l'ensemble de cette voûte offre un caractère frappant d'élégance et de solidité.

Quand l'emploi de la croisée d'ogives se répandit dans l'Ile-de-France, les architectes de l'école provençale comprirent les avantages de la nervure pour renforcer les coupes ou les voûtes en cul-de-four de leurs églises. Ainsi la cathédrale d'Avignon et les églises de Saint-Jean d'Arles, de Saint-Quinin de Vaison, de Montmajour, du Thor et de Cavaillon, renferment des voûtes fractionnées par des nervures, qui ne sont pas antérieures au XII^e siècle (4). Ce système fut une conséquence de l'invention des voûtes gothiques, mais les constructeurs méridionaux firent toujours reposer les reins de la voûte à plat sur les membrures, au lieu de prendre ces arcs comme point d'appui pour établir des triangles de remplissage.

Telles sont les croisées d'ogives les plus anciennes de toute la région comprise entre les bords de la Loire et la Méditerranée, car il ne faut pas se laisser entraîner à reculer la date des nervures primitives que l'on rencontre dans certaines églises de la Normandie, de la Touraine et du Poitou. Si leur profil est souvent grossier, il est facile d'en comprendre la raison. Les architectes qui s'inspirèrent des voûtes gothiques de l'Ile-de-France pour reproduire leur structure dans des provinces éloignées, furent obligés de passer par la même série de tâtonnements que leurs devanciers. Il en résulte qu'une croisée d'ogives élevée vers 1140, par exemple, dans les environs de Caen ou de Poitiers, trahit la même inexpérience et présente un profil aussi mal dégrossi qu'une voûte à nervures exécutée vers 1120 dans les anciens diocèses de Beauvais et de Soissons. La largeur des claveaux, le caractère barbare de leur appareil, la taille maladroite des voussoirs de remplissage, suffit à donner à ces voûtes une apparence grossière qui étonne à première vue; mais on peut facilement assigner une date à ces essais rudimentaires, en étudiant le style et les détails d'ornementation de l'église où ils se trouvent. Ainsi les chapelles du chœur de Saint-Étienne de Caen, reconstruit dans les premières années du XIII^e siècle, sont voûtées par des nervures dont la décoration est encore franchement romane (5).

Il s'agit maintenant de déterminer quel fut le centre géographique de la région où la croisée d'ogives devint le principe fondamental de l'art gothique. Ce n'est pas à Paris qu'il faut le placer, ni entre Saint-Denis, Pontoise et Poissy, comme le propose M. Anthyme Saint-Paul (6). C'est à Senlis, au milieu de ce riche pays du Valois, d'où le nouveau système d'architecture rayonna sur le Parisien, le Hurepoix, le Vexin, le Beauvaisien, le Noyonnais, le Laonnais, la Champagne et la Brie. Où trouver, du reste, un centre plus idéal que la cathédrale de Senlis, dont l'élégant clocher domine toute la campagne environnante? Si l'on trace sur une carte un grand cercle ayant pour rayon la distance entre Senlis et Laon, on décrit une circonférence qui passe par les villes de Reims,

(1) REVOIL, *Architecture romane du midi de la France*, t. I, pl. 45.

(2) *Ibid.*, t. II, pl. 56 et 57.

(3) QUICHERAT, *L'église de Saint-Gilles en Languedoc*, dans la *Revue des Sociétés savantes*, 6^e série, t. VIII, 1878, p. 117.

(4) REVOIL, *Architecture romane du midi de la France*, t. I, pl. 16, 20, 52, 61, et t. II, pl. 25 et 33.

(5) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. I, p. 59.

(6) *Simple Mémoire sur l'origine du style ogival*, dans le *Bulletin monumental*, année 1875, p. 15.

Épernay, Sézanne, Provins, Montereau, Étampes, Rambouillet, Vernon, Gournay, Amiens, Péronne et Saint-Quentin, pour aboutir à son point de départ. Telles sont les limites du pays d'origine du style gothique; c'est là qu'il s'est formé, grâce aux progrès incessants réalisés par les architectes du XII^e siècle. C'est dans les basses vallées de la Seine, de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne et de leurs affluents que cet art original atteignit rapidement un si haut degré de perfection.

Mais pourquoi la nouvelle architecture fit-elle sa première apparition dans l'Ile-de-France plutôt que dans une autre province? Nous y voyons d'abord une cause politique. Grâce à l'impulsion du pouvoir central dans le domaine royal, les mouvements artistiques devaient s'y faire sentir plus rapidement que partout ailleurs. La prospérité du pays, les largesses des seigneurs et des abbayes, permettaient à chaque paroisse d'avoir une église élégante et solide. En outre, la structure géologique de cette vaste contrée eut une grande influence sur le développement du style gothique, grâce à l'abondance de la pierre à bâtir dont les bancs viennent affleurer partout la surface du sol. Dans le Soissonnais, les carrières de Béthizy-Saint-Pierre, de Saint-Vaast-de-Longmont, d'Orrouy, de Bonneuil-en-Valois, de Feigneux, de Laversine, de Morsain, de Vierz, de Vic-sur-Aisne et de Vauxrezis, pour la plupart encore exploitées d'une manière très active, fournissaient aux constructeurs des calcaires durs, des moellons, des pierres de liais, dont ils savaient faire un excellent usage.

On n'a pas toujours assez remarqué dans quelle étroite dépendance l'architecture est placée vis-à-vis des matériaux qui sont à sa disposition. Dans les vallées de l'Oise et de l'Aisne, elle s'empréint, comme ailleurs, de la nature même des pierres de taille. Si l'Ile-de-France avait produit exclusivement des vergelés à grain serré comme la Bourgogne, ou du granit comme la Bretagne, l'Auvergne et le Limousin, il est certain que l'architecture du moyen âge n'y serait pas empreinte d'un tel cachet d'élégance et de légèreté. Comme les calcaires de la région parisienne sont peu résistants, leurs qualités ont obligé les artistes du XII^e siècle à remplacer par des combinaisons ingénieuses les effets que l'on pouvait obtenir dans d'autres provinces avec des masses plus résistantes. La voûte sur croisée d'ogives se prêtait fort bien à l'emploi de petits matériaux, grâce à la faible épaisseur des compartiments de remplissage. Elle permettait de substituer le principe d'équilibre au système de la stabilité inerte qui était toujours appliquée par les constructeurs des édifices romans. La nature de la pierre à bâtir eut également pour conséquence de développer la finesse des profils et des détails dans les églises bâties au XII^e siècle sur le sol du Soissonnais. De là ces délicates nervures, ces riches archivoltas et ces chapiteaux couverts de feuillages si profondément fouillés.

En étudiant les monuments élevés à cette époque dans la région, on peut constater que les architectes apportaient une attention scrupuleuse dans le choix des pierres qu'ils employaient. Ils avaient appris à connaître les propriétés des matériaux et à les mettre en œuvre avec beaucoup de sagacité. Ils savaient aussi que la qualité des calcaires dépend parfois autant de la veine exploitée que des procédés d'extraction, et la proximité des carrières leur en facilitait la surveillance. Comme les moyens de transport leur faisaient défaut, ils ne pouvaient pas se procurer des pierres de provenance éloignée et devaient se contenter des ressources locales pour choisir les assises d'un édifice religieux, mais l'usage exclusif du moyen appareil leur permettait de construire des églises avec une grande économie. D'ailleurs, la nature elle-même leur venait en aide, pour assurer à leurs œuvres une durée presque indéfinie. A peine sorties de la carrière, les pierres du banc exploité sur les bords de l'Oise et de l'Aisne se couvrent d'une croûte résistante, produite par l'évaporation de l'eau et des sels de chaux qu'elles renferment. Cette patine, en se déposant

comme une couche uniforme sur toutes les assises, devient d'une grande dureté, et c'est ce qui explique comment les anciennes églises de cette région ont pu se conserver jusqu'à l'époque moderne.

La richesse du pays, l'abondance des carrières et l'emploi judicieux de leurs produits ne suffisent pas à expliquer pourquoi le principe de la croisée d'ogives s'y implanta de telle sorte qu'un nouveau style sortit des premières manifestations de l'art gothique. Cette transformation dérive de certaines causes purement techniques. On a dit et répété que l'école romane parisienne était d'une faiblesse évidente au XI^e siècle. C'est une opinion beaucoup trop absolue. En réalité, il est très difficile de se faire une idée exacte de l'état de l'architecture dans l'Ile-de-France à cette époque. Les constructeurs du XIII^e siècle ont démoli un très grand nombre d'églises du XI^e siècle pour les remplacer par des édifices religieux plus élégants, et c'est presque uniquement dans les paroisses rurales qu'on peut en retrouver aujourd'hui quelques exemples; mais beaucoup d'abbayes possédaient une église importante dès le XI^e siècle. Il suffit d'étudier les dispositions de l'église de Morienvall et le plan primitif de l'église de Saint-Germain des Prés, pour reconnaître que ces deux monuments n'avaient pas été bâtis par des constructeurs dépourvus d'expérience. De même, les églises de Montmille, de Saint-Léger aux Bois (Oise), d'Oulchy-le-Château (Aisne), et les ruines du prieuré de Saint-Thibault de Bazoches, près de Braine, prouvent que les architectes de la région savaient élever au XI^e siècle des églises vastes et solides. Ils avaient réalisé de grands progrès depuis le jour où l'un de leurs devanciers avait édifié l'église de la Basse-Œuvre de Beauvais, en s'inspirant encore des traditions gallo-romaines. Sans doute ils n'osaient pas voûter les nefs, mais l'école normande qui employait toujours la charpente pour recouvrir le vaisseau central n'était guère plus audacieuse. Si le style adopté dans d'autres provinces au XI^e siècle donnait aux églises un caractère plus imposant, il n'en est pas moins vrai que l'école de l'Ile-de-France possédait à la même époque de sérieuses qualités qui devaient se développer plus tard.

En renonçant à voûter les églises par des méthodes déjà connues, les constructeurs de la région parisienne, qui avaient sans doute reconnu les dangers de la poussée des voûtes en berceau et les difficultés du montage des grandes voûtes d'arêtes, s'étaient décidés à chercher la solution du problème par un procédé tout différent. Ils firent rayonner, dès le commencement du XII^e siècle, le déambulatoire autour du chœur, ainsi que le plan de l'église de Morienvall suffit à le prouver, et ce nouveau programme devait contribuer à rendre indispensable l'emploi des nervures. En effet, la croisée d'ogives se prête beaucoup plus à voûter des espaces en forme de trapèze que les voûtes d'arêtes contournées dont l'école auvergnate faisait usage. Dégagée de toute influence étrangère, l'école romane de l'Ile-de-France avait une véritable originalité. Elle s'appuyait sur l'expérience acquise pour avancer lentement et sûrement dans la voie du progrès. Les écoles romanes de la Bourgogne, de l'Auvergne, du Poitou, du Périgord, de la Provence et des bords du Rhin restèrent immobiles, parce qu'elles se contentèrent d'appliquer les principes de stabilité qui leur permettaient de recouvrir les nefs, soit par des coupes, soit par des voûtes en cintre brisé ou en berceau contre-buté, soit par des voûtes d'arêtes. Ce dernier système était sans doute assez défectueux, car il s'adaptait fort mal à de larges nefs; mais l'arc-boutant fut inventé à temps pour conjurer des ruines imminentes et pour étayer des voûtes d'arêtes comme celles de la nef de Vézelay, qui menaçaient de s'effondrer vers la fin du XII^e siècle.

Nous avons indiqué que les églises de Quimperlé, de Saint-Eutrope à Saintes, de Moissac, de Saint-Gilles, de Saint-Gaudens et de Saint-Victor, à Marseille, renfermaient des spécimens de croisées d'ogives primitives qui permettent de constater l'apparition de la nervure dans les pro-

vinces de l'ouest et du midi de la France au commencement du XII^e siècle. Ces exemples isolés, ces essais infructueux n'ont produit aucun résultat appréciable sur le style des monuments bâtis au XII^e siècle dans les régions éloignées des bassins de l'Oise et de l'Aisne. L'art gothique ne fut importé en Bretagne, en Saintonge, en Languedoc et en Provence qu'au XIII^e siècle, et la nervure y fut dès lors appliquée avec toutes les autres particularités du même style. L'influence exercée par la nouvelle architecture rayonna tout d'abord de l'Ile-de-France vers la Normandie, la Champagne et les bords de la Loire; puis elle descendit vers le Centre et le Midi, où les constructeurs se montrèrent longtemps réfractaires aux principes gothiques, car on élevait encore des églises romanes au XIII^e siècle dans le Roussillon, dans le Béarn et dans le Bordelais.

« Vers l'an 1120, dit Quicherat, la croisée d'ogives a passé à l'état de système dans l'architecture du pays, qui était alors la France propre, et aussitôt ce système se propagea partout, excepté là où avait été appliqué d'abord l'artifice de construction qui en est la base (1). » Le savant archéologue n'admettait donc pas l'existence de nervures plus anciennes que celles de Moissac et de Saint-Victor de Marseille autour de Paris, et il ne signalait aucune croisée d'ogives antérieure au milieu du XII^e siècle dans les environs de Beauvais, de Senlis et de Soissons. Dans un article publié en 1851, Quicherat avait fait remonter par erreur les voûtes de Saint-Vincent de Senlis à l'année 1059, et les arcs ogives de Saint-Martin des Champs à l'année 1067 (2); mais il avait dû changer d'opinion vers la fin de sa vie, puisqu'il attribuait aux constructeurs du midi de la France les premières applications de la nervure.

Nous prétendons, au contraire, que certaines églises du bassin de l'Oise renferment encore aujourd'hui des voûtes d'ogives antérieures à celle de la région méridionale. Avant d'exposer le résultat de nos recherches sur les premières nervures appareillées dans le Valois et dans le Soissonnais, il faut écarter résolument l'opinion qui attribue à la même époque les croisées d'ogives des églises de Saint-Germer, de Saint-Martin des Champs, à Paris, et de Saint-Vincent de Senlis. Nos études sur les deux premiers édifices nous ont conduit à reporter leur construction au second quart du XII^e siècle (3), et l'église de Saint-Vincent de Senlis est une œuvre du même temps. Il suffit du reste de comparer le style de ces trois édifices avec celui d'une église à date certaine, telle que la chapelle de Bellefontaine (Oise), construite en 1125 (4) et reproduite dans les planches de cet ouvrage, pour reconnaître qu'il est impossible de leur assigner une plus haute antiquité.

Nous avons montré dans le chapitre précédent que les constructeurs du Soissonnais n'osaient pas voûter les nefs et les transepts au XI^e siècle. Doués d'une prudence exagérée, ils recouvraient les églises avec des charpentes apparentes, et les inconvénients de la voûte en berceau leur paraissaient si nombreux qu'ils en faisaient rarement usage. Ils se contentaient de l'employer en avant des chœurs comme complément de la voûte en cul-de-four. Tandis que les écoles de l'Auvergne, du Poitou et de la Provence s'efforçaient d'appliquer la voûte en berceau au-dessus des nefs, en épaulant les murs avec les voûtes des tribunes ou des bas côtés, l'école romane de l'Ile-de-France l'avait réduite à un rôle tout à fait secondaire. Bientôt même, on renonce à l'utiliser dans l'ancien diocèse de Soissons et dans les régions voisines, parce qu'on cherchait le moyen de perfectionner la structure des voûtes d'arêtes. Les architectes étaient déjà capables d'appareiller un grand arc à l'entrée du sanctuaire pour renforcer la voûte en berceau, et ils

(1) *La croisée d'ogives et son origine*, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. II, p. 506.

(2) *De la structure romane*, dans la *Revue archéologique*, t. XI, p. 668.

(3) *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XLVI, 1885, p. 478, et t. XLVII, 1886, p. 343.

(4) Archives de l'Oise, H. 459.

faisaient également usage d'arcs en plein cintre isolés pour soutenir la charpente du carré du transept. De là pouvait fort bien naître l'idée d'entre-croiser des nervures suivant les lignes de pénétration d'une voûte d'arêtes.

On sait quels sont les défauts d'une voûte de ce genre : son poids se trouve reporté vers les quatre piles qui la soutiennent, si elle est bien établie sur plan carré ; mais quand elle est établie sur un espace barlong, les deux demi-cylindres dont elle se compose s'affaissent facilement, et la poussée considérable qui s'exerce sur les arêtes finit par les disloquer. On peut remédier à cet inconvénient en taillant les claveaux dans une pierre très dure, mais les calcaires tendres des vallées de l'Oise et de l'Aisne n'offraient pas assez de résistance à l'écrasement. En outre, les constructeurs de la région avaient l'habitude d'appareiller en moellons taillés toutes les parties pleines, au lieu d'avoir recours au blocage pour les rendre plus légères. Cette méthode diminuait la force de cohésion des voûtes d'arêtes et tendait à les faire écrouler par leur propre poids, si leur exécution n'était pas soignée. Aussi la plupart des voûtes d'arêtes bâties dans l'Ile-de-France au XI^e siècle sont-elles tombées en ruine. En remarquant avec quelle facilité elles se dégradaient, les architectes furent conduits à chercher les moyens d'augmenter leur résistance. On en trouve la preuve, en examinant une curieuse voûte établie sur la dernière travée du bas côté sud dans l'église de Rhuis, près de Verberie.

Cette voûte, bâtie sur un carré de 2^m,20, est malheureusement recouverte d'un badigeon moderne, mais il est facile de s'assurer qu'elle est appareillée en pierres de taille. Elle est encadrée, vis-à-vis de la nef et du collatéral, par deux arcs en plein cintre, et ses deux autres côtés s'appuient directement sur les murs du chevet, sans venir retomber sur des arcs formerets. Ses arêtes, renforcées par une nervure garnie de trois baguettes aplaties, sont soutenues par des consoles absolument frustes (1). Ce n'est pas une véritable croisée d'ogives, mais c'est un heureux effort pour faire sortir de la voûte d'arêtes la nervure que les Romains cachaient dans son épaisseur. Le constructeur de cette voûte avait bien compris qu'il reportait ainsi d'une manière efficace la charge des demi-berceaux vers les quatre angles, car il eut soin d'augmenter les dimensions de tous les supports environnants. Du côté de la nef, la nervure repose sur une pile de 0^m,95 de largeur, tandis que les piliers des travées voisines sont à peine larges de 0^m,80. Pour la même raison, les murs extérieurs sont plus épais dans cette partie de l'église que partout ailleurs. Faut-il attribuer la voûte de Rhuis au XI^e siècle, comme les autres parties de l'église ? C'est une question très délicate, car ses nervures ont pu remplacer une voûte d'arêtes primitive, bien que leur caractère d'ancienneté soit incontestable. D'ailleurs, il est évident que les constructeurs ont commencé par entre-croiser des nervures sur des espaces très restreints, avant de voûter de larges travées.

En sortant des limites de l'ancien diocèse de Soissons, on peut étudier une voûte d'ogives du même genre dans la petite église d'Auviller, près de Clermont en Beauvaisis (2). Elle se trouve sous le clocher, dont l'ornementation composée de billettes et d'étoiles gravées en creux suffit à caractériser la dernière période du XI^e siècle (3). Ses nervures, au lieu d'être à peine saillantes comme celles de la voûte de Rhuis, sont taillées suivant un profil carré. Elles mesurent 0^m,18 de largeur : leur clef ne présente aucune décoration. L'arête des claveaux est simplement abattue, et les retombées s'appuient sur quatre corbeaux mal dégrossis. Tout ce système forme

(1) Cf. pl. XII.

(2) WOILLEZ, *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvaisis*, Auviller, pl. I.

(3) M. Woillez a dessiné par erreur des violettes taillées en relief au lieu d'étoiles gravées en creux sur un bandeau du clocher d'Auviller.

une véritable ossature de pierre, puisque les compartiments de remplissage sont formés de petits moellons disposés en arête de poisson. La voûte est établie sur un carré de 2^m,60, et, malgré le faible poids des claveaux, le constructeur a pris des précautions extraordinaires pour neutraliser la poussée. Deux larges arcs en plein cintre, appliqués le long du mur, jouent le rôle de formerets, et les doubleaux en tiers-point ont été refaits à l'époque moderne. A l'endroit où les nervures prennent leur point d'appui, l'épaisseur du mur atteint près de 1^m,80. En outre, les parements des murailles sont inclinés vers l'intérieur de l'église jusqu'au niveau des retombées, afin d'augmenter leur force de résistance. Cet excès de prudence était certainement inutile, mais on voit que les architectes se rendaient déjà compte des effets de la poussée des croisées d'ogives. Dans ces dernières années, une restauration maladroite a dénaturé le caractère de l'église d'Auviller, et cette voûte est actuellement revêtue de peintures d'un goût douteux. Si l'appareil de ses compartiments a disparu sous un enduit, son authenticité est néanmoins indiscutable, car M. Woillez avait pris soin d'en signaler l'intérêt dès l'année 1839, et le témoignage de cet archéologue peut inspirer la plus entière confiance (1).

Telles sont les premières tentatives faites dans cette région de la France, pour transformer les voûtes d'arêtes en les renforçant par des nervures. Il faut bien remarquer que les voûtes de Rhuis et d'Auviller, établies sur de petits espaces carrés, doivent être considérées comme des croisées d'ogives rudimentaires. Elles ressemblent encore beaucoup à des voûtes d'arêtes, mais leur structure permet de comprendre comment le principe fondamental de la voûte gothique sortit de ces curieuses expériences.

C'est au centre du Valois, dans l'église de Morienvall, que le système de la croisée d'ogives allait se développer. Le déambulatoire de cet édifice offre une disposition fort originale. L'architecte qui en avait conçu le plan avait trouvé en même temps le moyen de le voûter. Il avait compris que la voûte d'arêtes et la voûte en berceau ne pouvaient s'y adapter, parce que la coupe des claveaux présente des difficultés d'exécution considérables dans une galerie tournante. Comme les quatre travées avaient la forme d'un trapèze très étroit, on ne pouvait songer à voûter une surface aussi mal disposée, sans faire usage d'autres procédés. En outre, la grande différence de niveau entre le sol extérieur et le sanctuaire rendait particulièrement avantageux l'emploi d'un système qui permettait de reporter la poussée des voûtes au droit des contreforts. Après avoir établi des piles très épaisses au fond du déambulatoire, le maître de l'œuvre lança deux nervures diagonales au-dessus de chaque travée, pour former une véritable ossature indépendante des autres parties de la voûte. Les intervalles furent ensuite comblés avec des compartiments de remplissage irréguliers. Les nervures, formées d'un énorme boudin à peine dégrossi, reposent gauchement sur des colonnes destinées à les recevoir, et les clefs de voûte sont taillées avec une singulière maladresse : l'assemblage des claveaux porte la trace de nombreux tâtonnements. Il est impossible d'admettre que ces voûtes aient été refaites après coup, car la disposition de leurs supports suffit à prouver que l'architecte avait l'intention d'appareiller des nervures au-dessus du déambulatoire.

Ces quatre croisées d'ogives, séparées les unes des autres par d'étroits doubleaux en plein cintre surhaussés, sont renforcées par des formerets qui décrivent une courbe en anse de panier. Toute la maçonnerie est lourde et massive, afin d'opposer une grande résistance à la poussée, et les nervures de la galerie sont restées intactes, grâce à cette solidité exceptionnelle. Leur construction paraît sans doute bien rudimentaire, mais il faut convenir en les examinant que la décou-

(1) *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvaisis*, Description des monuments, p. 11 et 12.

verte de l'élément capital des voûtes gothiques fut un fait accompli depuis le jour où l'abside se trouva terminée. L'architecte qui inventa le moyen de voûter ce déambulatoire avec des arcs diagonaux établis sur un espace rectangulaire était un véritable novateur, et c'est à Morienvall qu'on peut étudier le plus utilement le problème si complexe de l'origine de la nervure.

A quelle date remonte le chevet de l'église de Morienvall? C'est un problème archéologique de la plus haute importance qu'il faut chercher à résoudre sans parti pris. Nous avions d'abord pensé que le déambulatoire pouvait être attribué aux dernières années du XI^e siècle (1); mais après avoir étudié l'ornementation des églises de Trucy (Aisne) et de Villers-Saint-Paul (Oise), qui ne sont pas antérieures au commencement du XII^e siècle, nous avons cru devoir reporter la date de sa construction au début du règne de Louis VI, c'est-à-dire vers 1110. Nous admettons que le clocher du porche fut élevé à la même époque par les ouvriers qui avaient démolì le chœur primitif de l'église. Les conclusions développées par M. Anthyme Saint-Paul dans deux articles récents (2) n'ont pas modifié notre opinion. Le savant archéologue essaye d'établir que le chœur de Morienvall fut rebâti entre les années 1115 et 1135. Il est inutile d'énumérer ici toutes les raisons qui nous ont déterminé à faire remonter à telle ou telle époque les diverses parties de l'édifice. On en trouvera l'exposé dans la monographie de ce monument, mais nous tenons à les résumer dès maintenant, afin de donner une base plus solide à notre argumentation.

Pour rajoinir le déambulatoire de Morienvall, M. Anthyme Saint-Paul fait observer que l'abside de l'église est moins ancienne que les deux clochers latéraux, car le mur extérieur du chevet vient buter contre l'une des baies de la tour du nord. Malgré les remaniements que la partie supérieure de l'abside eut à subir au XV^e siècle, les maçonneries primitives sont encore intactes dans les angles d'intersection. Il est donc facile de constater le manque de liaison des assises sur tous les points où les murs du chœur se soudent à la base des deux clochers, mais ce défaut de concordance ne suffit pas à préciser la date de l'hémicycle. La reconstruction du sanctuaire peut aussi bien remonter au commencement du règne de Louis VI qu'au second quart du XII^e siècle, puisque les tours jumelles furent sans doute élevées vers 1050. Si les joints de l'abside sont assez fins, il ne faut pas en conclure qu'on se trouve en présence d'une œuvre de 1130, car les églises bâties dans le bassin de l'Oise à la fin du XI^e siècle étaient appareillées avec beaucoup de précision, tandis que les architectes de la Normandie ou du Poitou continuaient à relier les pierres par des joints très épais.

Faut-il admettre ensuite, avec M. Anthyme Saint-Paul, que la grande croisée d'ogives qui surmonte la première travée du chœur et les voûtes du déambulatoire appartiennent à la même époque? Nous croyons qu'une étude attentive de ces différentes voûtes suffit à démontrer le contraire. Les nervures situées au-dessus de la partie droite du sanctuaire sont garnies d'une fine arête entre deux tores et rehaussées de petites rosaces. La coupe de leurs claveaux ne trahit aucune hésitation, et leur clef est taillée avec beaucoup de précision. C'est une voûte refaite au second quart du XII^e siècle, qui n'offre pas la moindre analogie avec les boudins mal dégrossis du déambulatoire, dont l'assemblage porte la trace d'une grande inexpérience au point d'intersection des ogives. Si l'on compare également les arcs en tiers-point placés à l'entrée du chœur et les arcades en cintre légèrement brisé qui encadrent les travées de l'hémicycle, il est impossible de les attribuer à la même date.

Quant aux chapiteaux du sanctuaire, ils n'ont aucun caractère commun avec ceux des églises

(1) *École nationale des chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1885*, p. 117.

(2) *Discussion archéologique sur les dates de l'église de Morienvall*, dans les *Mémoires du Comité archéologique de Senlis*, 3^e série, t. VII, p. 48; et *Poissy et Morienvall*, dans les *Mémoires de la Société historique de Pontoise et du Vexin*, t. XVI.

de Bury, de Saint-Étienne de Beauvais, de Saint-Maclou de Pontoise et du porche de Saint-Denis, comme M. Anthyme Saint-Paul a cru pouvoir l'affirmer. Sans doute, leur relief est plus accentué que celui des chapiteaux de la nef, mais on n'aperçoit sur leur corbeille ni la feuille d'eau, ni la feuille d'acanthé qui jouent un rôle essentiel dans la décoration monumentale vers 1125. Certains tailloirs présentent encore le profil classique du XI^e siècle, et les moulures appliquées sur plusieurs biseaux indiquent une période très primitive du XII^e siècle. Ces chapiteaux ne peuvent être comparés qu'à ceux de l'église de Villers-Saint-Paul, près de Creil, qui sont sculptés avec plus d'adresse, car on y remarque déjà des feuilles d'acanthé assez bien dégrossies et des feuilles de vigne (1). Comme la nef de cet édifice remonte aux premières années du XII^e siècle (2), il ne faut pas s'étonner de ce rapprochement, qui ne peut servir à reculer la date du chœur de Morienvail jusqu'à 1130. Enfin le gros tore qui encadre les fenêtres basses de l'abside ne nous paraît pas destiné à fournir un argument pour justifier la théorie de M. Anthyme Saint-Paul. Cette moulure n'est pas isolée entre deux cavets, suivant l'usage adopté au second quart du XII^e siècle; c'est un boudin inscrit dans un angle rentrant, et les rangs de damiers qui l'accompagnent se retrouvent autour de la plupart des fenêtres appareillées vers la fin du XI^e siècle.

Ce qui fait encore mieux ressortir l'impossibilité de placer la construction du déambulatoire de Morienvail entre 1120 et 1135, c'est que deux églises à date certaine permettent de reconnaître le style des monuments religieux bâtis dans l'Ile-de-France vers 1125. Nous aurons l'occasion de parler plus longuement de la chapelle de Bellefontaine, située sur les confins du Soissonnais et terminée en 1126 au plus tard. Or les croisées d'ogives de ce petit édifice, les moulures de ses fenêtres et les détails de son ornementation portent l'empreinte d'un art bien plus avancé que celui de l'abside de Morienvail. De même la chapelle de Saint-Aignan, à Paris, achevée vers 1123, présente encore deux groupes de chapiteaux à feuilles d'acanthé bien découpées, qui n'ont aucun rapport avec les entrelacs et les volutes appliquées sur les chapiteaux du déambulatoire de Morienvail. Si cette partie de l'église est moins ancienne que la nef et les clochers du chœur, ce n'est pas une raison pour adopter la théorie de M. Anthyme Saint-Paul, qui ne peut s'accorder avec les caractères du style en usage dans le Valois vers 1130. D'ailleurs, que l'on grave telle ou telle date sur l'une des pierres de ce déambulatoire, il n'en est pas moins certain que ses croisées d'ogives doivent être comptées parmi les premiers spécimens de voûtes gothiques appareillées sur le sol de la France.

Au commencement du XII^e siècle, les architectes du Soissonnais étaient donc en possession d'une méthode pratique pour voûter les églises à l'aide de la nervure, grâce au génie inventif de leurs prédécesseurs. Néanmoins, ils ne s'empressèrent pas de reproduire le plan fort original du chœur de Morienvail, parce qu'il présentait un vice de construction, en n'offrant aucun moyen d'épauler fortement la voûte supérieure du sanctuaire; mais si l'on jugea téméraire de copier le déambulatoire de cette église, les nervures croisées qui formaient l'ossature de ses voûtes donnèrent lieu à de nombreuses applications dès le premier quart du XII^e siècle. Les constructeurs s'efforcèrent d'acquérir plus d'expérience, en voûtant tout d'abord des rectangles peu étendus, comme dans les bas côtés de l'église de Béthizy-Saint-Pierre, près de Verberie. Cette église n'était qu'une simple chapelle en 1107, quand Manassès, évêque de Soissons, en attribua les revenus au chapitre de la cathédrale (3). Elle fut très probablement rebâtie par l'abbaye de Saint-Crépin

(1) WOILLEZ, *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvaisis*. Villers-Saint-Paul, pl. V.

(2) E. LEFÈVRE-PONTALIS, *Monographie de l'église de Villers-Saint-Paul*, dans les *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, t. XIII, 1888, p. 182.

(3) *Gallia christiana*, t. IX, col. 355.

le Grand, qui avait été gratifiée des deux cures de Béthisy en 1123 (1). Ses collatéraux sont recouverts d'une série de croisées d'ogives qui furent peut-être ajoutées après coup. Chacune de ces petites voûtes est encadrée par deux doubleaux en plein cintre, par un arc de la même forme du côté de la nef et par le mur extérieur. Les nervures, ornées d'un boudin légèrement aminci en forme d'amande, s'appuient sur l'angle de pilastres peu saillants, comme de simples voûtes d'arêtes, et les doubleaux retombent sur les piliers rectangulaires de la nef. Malgré le tassement très sensible qu'elles ont subi, les croisées d'ogives sont encore parfaitement conservées. On peut rapprocher de ce genre de voûtes celles qui recouvrent les croisillons de l'église de Condé-sur-Aisne, près de Vailly : leurs nervures se composent d'un simple boudin, profil très répandu à cette époque primitive.

Tandis que les constructeurs du Soissonnais n'osaient pas appliquer la croisée d'ogives au-dessus des nefs, les architectes du Beauvaisis se montraient beaucoup moins timides. Dès la fin du XI^e siècle, ils avaient jeté les fondations d'une vaste église abbatiale, celle de Saint-Lucien de Beauvais, dont le plan était particulièrement original. Détruit de fond en comble pendant la tourmente révolutionnaire, ce curieux édifice avait été commencé vers 1090 par un maître de l'œuvre nommé Virbold, sur les plans du moine Gauthier, et sa construction fut achevée en 1109 par les soins de l'abbé Giraud (2). En 1346, les Anglais incendièrent l'abbaye de Saint-Lucien, mais la restauration des parties hautes de l'église pendant la seconde moitié du XIV^e siècle n'avait pas altéré le caractère primitif de son style, comme le prouve une intéressante gravure prise à l'époque de sa démolition (3). Ce monument, bâti en forme de croix latine, renfermait des croisillons arrondis entourés d'un bas côté circulaire comme le chœur. Son plan offrait donc une ressemblance frappante, avec celui qui fut adopté quarante ans plus tard par l'architecte de la cathédrale de Noyon.

La nef de l'église de Saint-Lucien comprenait sept travées soutenues par des piles cantonnées de colonnettes. Le chœur renfermait dix colonnes : le transept, qui ne mesurait pas moins de 53 mètres de longueur, était surmonté d'une lanterne et reposait sur 22 piliers. La longueur totale de l'édifice était de 91 mètres, et le vaisseau central devait avoir 14 mètres de largeur environ (4). On y remarquait l'emploi exclusif du plein cintre dans les grandes arcades, dans les fenêtres et dans les tribunes, qui offraient des dispositions analogues à celles de Saint-Étienne de Beauvais. M. le Dr Daniel, qui avait visité l'édifice avant sa destruction, signale des nervures diagonales dans les voûtes, mais il n'en décrit pas le profil et ne leur assigne aucune date (5). Elles pouvaient donc appartenir aussi bien au XIV^e siècle qu'au XII^e siècle. Si la forme exacte des voûtes de Saint-Lucien est malheureusement inconnue, le dessin auquel nous avons fait allusion prouve néanmoins que la nef était surmontée d'une simple charpente. D'un autre côté, l'épaisseur des contreforts inférieurs semble indiquer l'existence des voûtes d'ogives ou de voûtes d'arêtes sur les bas côtés, mais il est difficile de rien préciser à cet égard.

L'église de Saint-Lucien fut le véritable prototype de l'église Saint-Étienne de Beauvais, qui doit remonter à une période voisine de l'année 1120. Les deux bas côtés de Saint-Étienne sont recouverts de solides nervures, garnies d'un gros boudin, et leurs voûtes ont une apparence beaucoup moins grossière que celles du déambulatoire de Morienval; elles sont encadrées par des

(1) Archives de l'Aisne, H. 455, fol. 41.

(2) *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Lucien*, par l'abbé DELADREUX, dans les *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, t. VIII, p. 684. — *Notice sur l'ancienne abbaye de Saint-Lucien de Beauvais*, par le Dr DANIEL, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, t. VIII, 1845, p. 123.

(3) Cf. *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, t. VIII, p. 527 et 685. — Archives de l'Oise, H. 965.

(4) Archives de l'Oise, H. 967.

(5) *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, t. VIII, 1845, p. 136.

doubleaux en plein cintre et dépourvues de formerets. La nef est actuellement voûtée par des croisées d'ogives dont le profil et les clefs ornées de feuillages accusent nettement la seconde moitié du XII^e siècle (1). Faut-il supposer que la nef de Saint-Étienne n'était pas voûtée à l'époque de sa construction? Sans doute, le plan des piliers et les contreforts extérieurs semblent indiquer que l'architecte avait l'intention de lancer des nervures au-dessus du vaisseau central, mais les colonnettes destinées à recevoir les retombées des voûtes ont pu être rajoutées après coup. Quoi qu'il en soit, la nef de Saint-Étienne fut certainement recouverte de croisées d'ogives dans la première moitié du XII^e siècle; mais comme les voûtes n'étaient pas suffisamment contrebutées, elles ne tardèrent pas à s'écrouler : on fut obligé de les remplacer par des voûtes plus légères. La démolition de l'ancien chœur de Saint-Étienne, qui fut remplacé au XVI^e siècle par un sanctuaire beaucoup plus vaste, a fait disparaître un jalon très précieux pour l'étude des premières voûtes gothiques. Il est probable que le chevet de cette église était entouré d'un bas côté circulaire, dont les croisées d'ogives représentaient le type intermédiaire entre les voûtes du déambulatoire de Morienvall et celles du rond-point de Saint-Germer.

L'église de Cambronne, près de Clermont, présente l'un des plus anciens exemples de nef voûtée par la méthode gothique. Le vaisseau central, dont les piles sont cantonnées de douze colonnettes, est surmonté de quatre voûtes d'ogives qui furent peut-être établies après coup : leurs nervures, décorées d'un gros boudin aminci, offrent une grande ressemblance avec celles des bas côtés de Saint-Étienne de Beauvais. Ces voûtes, dépourvues de formerets, sont séparées les unes des autres par des doubleaux en tiers-point à large méplat, et les arcades des travées décrivent également une courbe en cintre brisé (2). La nef de l'église de Cambronne est donc une simple imitation de celle de Saint-Étienne, et sa date ne doit pas être postérieure à l'année 1125. Le bas côté nord est surmonté de quatre voûtes à simple tore comme celles de la nef, et le bas côté sud, surélevé au XIII^e siècle, n'a pas conservé ses dispositions primitives. Le chœur reconstruit par les soins de Mathilde, comtesse de Clermont, fut consacré en 1239 (3), et le carré du transept fut complètement remanié vers le milieu du XII^e siècle; mais les nervures des croisillons, garnies d'une arête entre deux tores, sont restées intactes. Du côté sud, on remarque deux figurines bizarres au niveau de leurs retombées.

Quelques autres églises du Beauvaisis renferment encore des nervures aussi curieuses que celles de Saint-Étienne, de Béthizy-Saint-Pierre et de Cambronne. A Foulanges, près de Cires-les-Mello, les plafonds en bois qui recouvraient l'église à l'origine furent remplacés par des voûtes vers le milieu du règne de Louis VI. L'architecte chargé de ce travail ajouta de nombreuses colonnettes autour des piles, et la trace des remaniements est encore visible au niveau des tailloirs et des chapiteaux. Les deux croisées d'ogives de la nef ont un profil carré, et leurs angles sont abattus en biseau, tandis que les nervures du bas côté sud, du transept et du chœur sont décorées d'une arête entre deux boudins. On verra plus loin que les églises d'Acy-en-Multien, de Bury et de Saint-Vaast-les-Mello (Oise) renferment également des nefs et des collatéraux voûtés après coup. A Fitz-James, près de Clermont, et à Cauffry, près de Liancourt, le chevet droit du chœur est recouvert par des nervures carrées. Leurs clefs de voûtes sont ornées de petites rosaces qui doivent être un spécimen tout à fait primitif de ce genre de décoration, car toutes les croisées d'ogives dont nous avons déjà parlé sont dépourvues d'ornement à leur point de rencontre. L'église de la Bruyère, près de Liancourt, et la chapelle de Saint-Cyr à Breteuil,

(1) WOLLEZ, *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvaisis*, Saint-Étienne, pl. VI et VII.

(2) *Ibid.*, Cambronne, pl. III et IV.

(3) *Ibid.*, pl. IV bis.

conservent encore des voûtes d'ogives à gros boudin. A Francastel, près de Crèvecœur, les nervures qui s'entre-croisent au-dessus du sanctuaire se composent de deux tores accouplés : une fleur à cinq pétales s'épanouit au sommet des voûtes (1).

Telles sont les croisées d'ogives qu'on peut regarder comme antérieures à l'année 1130, dans la région de Beauvais. Viollet-le-Duc a donc eu tort de prétendre que les embryons de ce système nous font défaut (2). Quicherat avait admis la même théorie, en supposant l'existence de nervures primitives qui auraient disparu depuis longtemps. « Ce n'est qu'aux approches de l'an 1140, disait-il, lorsque déjà le système s'est répandu au dehors, qu'il devient possible d'attribuer à ses produits des dates certaines (3). » Il est évident que l'exploration insuffisante des églises rurales du bassin de l'Oise obligeait beaucoup d'archéologues à se contenter d'étudier les origines du style gothique sur des églises déjà parvenues à un haut degré de perfection, comme celles de Saint-Germer, de Poissy et de Saint-Denis. M. Woillez n'ayant pas su établir une différence entre les monuments religieux bâtis au XI^e et au XII^e siècle dans le Beauvaisis, l'époque de leur construction restait toujours douteuse; mais son ouvrage avait eu le mérite d'attirer l'attention sur un grand nombre de nervures primitives. Pour résoudre les questions qui se rattachent aux premières expériences des architectes gothiques, il faut pouvoir assigner une date certaine à un édifice religieux de l'Ile-de-France voûté sur croisées d'ogives et construit sous le règne de Louis VI.

La chapelle de Bellefontaine, située sur les confins de l'ancien diocèse de Soissons, peut donner la solution de ce problème. Elle se trouve à une faible distance de la route de Vic-sur-Aisne à Noyon, sur le territoire de la commune de Nampcel (Oise), et le prieuré dont elle dépendait était rattaché à l'abbaye de Saint-Barthélemy de Noyon. Pour y faire célébrer le service du culte, les religieux de ce monastère s'adressèrent à Lisiard, évêque de Soissons, qui leur donna l'autorisation de construire une chapelle à Bellefontaine, par une charte datée de 1125 (4). Le texte intégral de cette pièce sera reproduit à la suite de la description détaillée de ce petit édifice. Contentons-nous d'en citer le passage principal : « *Concedimus etiam eisdem fratribus ut ibidem oratorium liceat sibi construere, tantum ut in extruendo oratorio sive ecclesia alterius terram non occupent, decimas parrochie reddant, alterius parrochiam non sollicitent.* » Cette dernière clause avait pour objet de fixer les limites de la paroisse de Nampcel, afin d'empêcher la paroisse de Caisnes de s'arroger des droits sur le prieuré de Bellefontaine. Le territoire où s'élevait la chapelle avait fait l'objet de longues contestations entre l'évêché de Soissons et celui de Noyon, ainsi que celui des paroisses de Tracy-le-Val et de Carlepont (5).

Malgré l'état de ruine où elle se trouve depuis l'époque des guerres de religion, la chapelle de Bellefontaine conserve encore quatre voûtes sur croisées d'ogives fort intéressantes à étudier. La plus importante surmonte le chevet de la nef terminé par un mur droit; elle est établie sur un rectangle qui mesure 5^m,70 de longueur, et ses nervures n'ont pas moins de 0^m,55 de largeur. Leur profil se compose de trois gros boudins accouplés qui retombent assez maladroitement sur les tailloirs des chapiteaux en s'engageant dans les murs. La clef, dépourvue d'ornementation, est placée beaucoup plus haut que le sommet des doubleaux; il en résulte que les compartiments de remplissage ont une forme très bombée. Les nervures des bas côtés, garnies d'une arête entre

(1) Cf. WOILLEZ, *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvaisis*, Foulanguies, pl. I; Fitz-James, pl. II; Cauffry, pl. II, et Francastel, pl. II.

(2) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. IX, p. 503.

(3) *La croisée d'ogives et son origine*, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. II, p. 505.

(4) Archives de l'Oise, H. 459.

(5) FLODOARD, *Historia ecclesiarum Remensis*, livre II, chap. XVIII.

deux tores, se réunissent à des clefs ornées d'une fleur de marguerite épanouie. Pour compléter la description de ces voûtes, il faut ajouter qu'elles ne sont pas renforcées par des arcs formerets, et que leurs doubleaux décrivent une courbe en tiers-point.

Ces quatre croisées d'ogives appareillées en 1126 au plus tard n'ont subi aucun remaniement depuis cette époque. Grâce à leur date certaine, les voûtes de la chapelle de Bellefontaine fournissent un précieux contingent à l'histoire du développement de la nervure. Elles montrent que les architectes de la région avaient adopté, dès le premier quart du XII^e siècle, le profil formé de trois tores accouplés ou d'une arête entre deux boudins. Enfin, comme elles s'appuient sur des doubleaux en cintre brisé, il faut en conclure que les voûtes d'ogives qui recouvrent les bas côtés dans les églises de Saint-Étienne de Beauvais et de Béthizy-Saint-Pierre sont antérieures à l'année 1125, car tous leurs arcs d'encadrement sont encore en plein cintre.

La chapelle de Bellefontaine paraît avoir servi de modèle au constructeur du sanctuaire de la petite église de Noël-Saint-Martin. Située à peu de distance de Verberie, sur le bord de la route qui se dirige vers Senlis, cette église était le siège d'une paroisse rattachée aujourd'hui à celle de Ville-neuve-sur-Verberie. Sa fondation remontait au XI^e siècle, car Hugues de Pierrefonds, évêque de Soissons, donna les revenus de la cure à l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs en 1096 (1). Elle devint ensuite une dépendance du prieuré de Saint-Nicolas d'Acy, comme l'indique une charte de Louis le Gros, datée de l'an 1124 (2). C'est sans doute vers 1130 que le chœur primitif fut remplacé par un chevet plat précédé d'un transept assez étroit. Ce plan, en forme de croix latine, permit à l'architecte d'obtenir quatre rectangles égaux composés du carré du transept, des croisillons et du chœur. Dans chacun de ces rectangles, il inséra deux nervures croisées dont le profil se compose, soit d'un énorme boudin aplati flanqué de deux baguettes, comme dans l'abside, soit d'un méplat entre deux tores ou d'un boudin aminci en amande, comme dans le transept. Ces croisées d'ogives retombent sur des colonnes peu préparées à recevoir une si lourde charge; leur appareil trahit encore beaucoup d'indécision dans la main des tailleurs de pierre, et leurs clefs ne sont pas au même niveau que celle des doubleaux. Il en résulte que les compartiments intermédiaires sont fortement inclinés depuis le sommet de la voûte. Quant aux arcs formerets, leur courbe est en plein cintre dans le chœur et en tiers-point dans le croisillon du nord. La voûte primitive du croisillon sud a été remplacé au XV^e siècle par des nervures de forme prismatique.

Parmi les croisées d'ogives analogues à celles de la chapelle de Bellefontaine et de l'église de Noël-Saint-Martin, il faut citer d'abord la voûte qui recouvre le carré du transept, à Marolles, près de la Ferté-Milon. Ses nervures sont garnies d'un gros boudin flanqué de deux tores plus minces; l'arc-doubleau qui l'encadre du côté de la nef est très légèrement brisé, et sa clef est beaucoup plus basse que le point d'intersection des ogives. On peut attribuer à la même date les nervures croisées qui s'élèvent au milieu du transept dans l'église de Vauxrezis, près de Soissons : leurs claveaux sont ornés de trois boudins mal dégrossis. A Dhuizel, près de Braine, la voûte d'ogives qui se trouve sur le même emplacement présente un profil identique; mais les appareilleurs ont intercalé entre les trois tores deux cordons d'étoiles, et quatre figures grimaçantes sont sculptées à la clef. Dans ce dernier édifice, les arcades de la nef sont encore en plein cintre, comme à Saint-Étienne de Beauvais, et le chœur est voûté en cul-de-four, disposition qui indique toujours une époque assez rapprochée du commencement du XII^e siècle. Les églises de Bonneuil-en-Valois et de Béthizy-Saint-Martin renferment deux croisées d'ogives semblables à celle de Dhuizel.

(1) Bibl. nat., latin 10977, fol. 66.

(2) MARRIER, *Monasterii regalis S. Martini de Campis historia*, Preuves, p. 288.

A Saint-Vaast-de-Longmont, près de Verberie, l'abside à chevet plat est voûtée par une croisée d'ogives dont la date ne peut être postérieure à l'année 1130, si l'on en juge par le style du clocher qui s'élève au-dessus du sanctuaire. Les claveaux de ses nervures sont garnis de deux tores séparés par un listel, qui est remplacé par une fine arête à Lhuys, à Marizy-Sainte-Geneviève et à Nanteuil-Vichel (Aisne). Les parties hautes du chœur de Morienvall avaient été primitivement recouvertes d'une voûte en berceau et d'une voûte en cul-de-four; mais tout ce système s'écroula vers 1130. Un architecte plus habile fit alors appareiller, en avant du sanctuaire, une grande croisée d'ogives dont les nervures, ornées d'une arête entre deux boudins, sont décorées de petites rosaces sur la face latérale de leurs claveaux. On remarque à la clef les animaux symboliques de l'Apocalypse sculptés sur de grands voussoirs dans les triangles de remplissage.

Plusieurs églises de l'ancien diocèse de Soissons présentent des nervures revêtues de moulures moins épaisses, mais toujours conformes aux modèles précédents. A Berzy, à Crézancy, à Laffaux et à Mercin (Aisne), on retrouve les trois boudins accouplés sans gorges intermédiaires; à Breny, à Bruyères-sur-Fère (Aisne), un large boudin garni d'une baguette saillante; à Chelles (Oise), l'arête entre deux tores. On sait que ce dernier profil est également appliqué sur les nervures de l'église de Bury, dans le Beauvaisis. Toutes ces croisées d'ogives offrent un caractère d'ancienneté remarquable, et nous n'hésitons pas à les considérer comme antérieures à l'année 1140, date de la consécration du porche de Saint-Denis. Leurs dispositions peuvent servir à comprendre comment les nervures grossières du déambulatoire de Morienvall devinrent peu à peu des arcs ogives plus élégants, et comment le principe fondamental des voûtes gothiques se développa dans toute l'Ile-de-France, avant de se répandre dans les autres provinces.

Les églises que nous venons de mentionner renferment un nombre assez restreint de croisées d'ogives. Il est facile d'en comprendre la raison. Sauf à Béthizy-Saint-Pierre, les bas côtés n'étaient pas voûtés dans la région, et les nefs étaient toujours recouvertes de charpente. Les architectes du Soissonnais n'avaient donc pas besoin d'établir plus de quatre voûtes d'ogives à l'intérieur d'une église, même quand l'abside était carrée. Si le sanctuaire était arrondi, ce chiffre se réduisait à trois : ils élevaient alors une voûte sur le carré du transept et deux autres sur les croisillons; mais comme cette partie des édifices religieux eut généralement à subir des modifications postérieures, la croisée d'ogives placée au centre du transept est souvent restée seule intacte, comme à Chelles, à Dhuizel, à Laffaux et à Vauxrezis. A Berzy-le-Sec, à Mercin et à Saconin, le plan particulier de l'église ne permettait pas d'établir plus d'une voûte de ce genre au-dessus de l'abside.

Pour adapter la nervure aux chœurs en hémicycle, les constructeurs appliquèrent deux solides branches d'ogives au-dessous d'une voûte en cul-de-four. Cette disposition se rencontre à Berzy-le-Sec, à Bruyères-sur-Fère, à Chelles, à Laffaux, à Largny et à Vauxrezis. Quant aux formerets, on les voit apparaître dans le déambulatoire de Morienvall en même temps que la nervure, mais leur utilité ne paraît pas avoir frappé les premiers appareilleurs des voûtes gothiques, car les croisées d'ogives de Bellefontaine, de Béthizy-Saint-Pierre, de Cambronne et de Saint-Étienne de Beauvais en sont dépourvues. C'est dans l'église de Noël-Saint-Martin que nous pouvons signaler les plus anciens exemples de formerets. Vers 1140, l'usage des arcs de ce genre se généralisa, comme on peut le remarquer dans le porche de Saint-Denis et dans le chœur de l'église de Berzy-le-Sec.

Les croisées d'ogives antérieures au milieu du XII^e siècle méritent d'autant plus d'attirer l'attention, que chacune de ces voûtes marque un nouveau progrès dans le développement de l'art

gothique. Leur structure présente certaines particularités intéressantes. Ainsi les nervures appareillées à cette époque s'élèvent à une grande hauteur et ne sont jamais surbaissées; la courbe des ogives ne s'accroît pas avant d'avoir atteint 0^m,60 environ au-dessus du tailloir, comme à Bellefontaine, à Berzy-le-Sec, à Marolles, à Noël-Saint-Martin et à Vauxrezis. Il en résulte que la clef de voûte est toujours placée plus haut que le sommet des doubleaux et des formerets. Les architectes avaient l'habitude de donner aux compartiments de remplissage une inclinaison assez rapide, et les claveaux supérieurs de ces petites voûtes intermédiaires, qui n'étaient jamais assemblés sur une ligne horizontale, descendaient vers la clef des arcs environnants. L'ensemble de la voûte affectait donc une forme très bombée. Pour empêcher les voussoirs de glisser, les ouvriers avaient soin de charger les reins de la voûte avec du gros blocage qui atteignait parfois 0^m,40 d'épaisseur, comme à Bellefontaine et à Noël-Saint-Martin. En outre, ils plaçaient dans les combles plusieurs rangs d'assises au-dessus des doubleaux pour les empêcher de se déverser.

La forme très caractéristique de ces voûtes primitives ne dérive pas d'une imitation de la coupole. Elle fut adoptée par les premiers propagateurs de la nervure afin d'augmenter la solidité des croisées d'ogives. En effet, quand la courbe des arcs diagonaux tend à se rapprocher de la verticale, la poussée se fait sentir de haut en bas sur les murs et sur les piliers; mais si les nervures décrivent une courbe plus surbaissée, en s'entre-croisant au même niveau que les arcs-doubleaux, elles exercent dans le sens horizontal une pression qui peut faire boucler les murs et amener l'effondrement des voûtes. Or, quand les nefs des églises de Saint-Étienne de Beauvais et de Cambronne furent voûtées, quand on appareilla des croisées d'ogives sur des rectangles d'assez grande dimension, à Marolles, à Dhuizel, à Berzy-le-Sec et à Laffaux, en les contrebutant par de simples contreforts, on pouvait craindre que cet épaulement ne fût insuffisant pour maintenir la parfaite stabilité du système. De là, une tendance continuelle à faire monter très haut la clef des nervures, en surélevant au besoin les murs extérieurs pour établir la charpente au-dessus des voûtes.

Avant d'exposer les derniers perfectionnements de la croisée d'ogives dans la seconde moitié du XII^e siècle, franchissons les limites de l'ancien diocèse de Soissons pour étudier les progrès de la nervure dans les autres régions de l'Ile-de-France et de la Picardie. Comme l'influence exercée par les premiers monuments gothiques rayonna d'abord autour du Valois, les architectes du Laonnais mirent un certain temps à s'assimiler les principes du nouveau style. Leurs prédécesseurs n'avaient pas l'habitude de voûter les nefs, les bas côtés et les transepts au XI^e siècle, comme on peut le constater dans les églises de Presles et de Chivy qui remontent à cette époque. Cet usage persista pendant le premier quart du XII^e siècle. Ainsi les églises d'Urcel et de Trucy, près de Laon, présentent simplement des voûtes en cul-de-four au-dessus du sanctuaire et des deux absidioles, et leurs autres parties étaient recouvertes de charpente dans leur état primitif (1). La même observation s'applique à l'église de Cerny-en-Laonnais qui appartient au commencement du XII^e siècle.

C'est la chapelle de l'évêché de Laon qui offre actuellement le plus ancien spécimen de croisées d'ogives appareillées dans le Laonnais. Divisée en deux étages, elle présente un curieux mélange de tous les genres de voûtes et mérite une étude attentive. Son plan se compose d'une petite nef flanquée de collatéraux et terminée par un chœur polygonal. Au rez-de-chaussée, la travée centrale de la nef est surmontée d'une voûte d'arêtes bâtie sur plan carré, tandis que les deux autres travées, dont la largeur est beaucoup moins grande, sont recouvertes par des voûtes

(1) Il faut bien se garder de croire à l'ancienneté des voûtes d'ogives de l'église d'Urcel. Elles ont été construites sans exception en 1845 et en 1851, malgré l'apparence trompeuse des nervures qui se trouvent dans les croisillons du transept.

analogues de forme barlongue. Les bas côtés offrent la même particularité, car leurs voûtes d'arêtes sont établies sur un carré dans la première et la troisième travée, et sur un rectangle dans la seconde. On remarque au-dessus du chœur quatre branches d'ogives à profil carré, qui renferment des pointes de diamant encastrées dans une véritable rainure. A quelle date faut-il attribuer la partie basse de cette curieuse chapelle? A l'année 1125 environ, si l'on considère la forme des doubleaux, les feuilles d'eau appliquées sur les chapiteaux, le profil des tailloirs et l'ornementation du petit portail. L'étage supérieur de la chapelle ne peut appartenir à une époque antérieure à l'année 1130. Au milieu de la nef s'élève une voûte d'ogives dont les nervures, garnies de deux tores accouplés, s'appuient sur des consoles. La travée centrale des bas côtés est recouverte d'un berceau brisé, et les autres travées renferment des voûtes d'arêtes. Les anciennes nervures du chœur ont été remplacées par des branches d'ogives sans caractère.

L'étude archéologique d'une autre chapelle de la ville de Laon, celle des Templiers, prouve combien l'usage de la nervure fut long à se répandre dans le pays. L'ordre du Temple ayant fondé une commanderie à Laon dans le cours de l'année 1134, on peut attribuer à une date voisine de 1135 cette curieuse construction en forme d'octogone précédée d'un petit porche et terminée par une abside en hémicycle. Sa partie centrale est recouverte par huit nervures ornées d'un rang de grosses étoiles entre deux boudins qui viennent s'appuyer sur des consoles à têtes humaines : un agneau crucifère occupe le milieu de la clef de voûte. Le porche est surmonté d'une croisée d'ogives à triple tore, et le chœur voûté d'arêtes se termine par une voûte en cul-de-four. Suivant l'opinion de Viollet-le-Duc, ce petit édifice ne serait pas antérieur au milieu du XII^e siècle (1); mais ce qui démontre bien qu'il est plus ancien, ce sont les cordons de billettes disposés autour de ses fenêtres, car cet ornement ne se rencontre plus vers 1140 dans les édifices religieux de la région.

L'église de Bruyères, près de Laon, a conservé deux voûtes primitives à nervures croisées, dépourvues de formerets. L'une se trouve en avant du chœur, et l'autre au-dessous du clocher; leur profil est formé d'un faisceau de trois boudins. L'abside principale et les deux absidioles qui l'accompagnent sont voûtées en cul-de-four. Le style des contreforts et des chapiteaux du sanctuaire, et la richesse de la corniche qui se développe autour du chevet, ne permettent pas de faire remonter cette partie de l'église avant l'année 1130 environ, car sa décoration offre beaucoup d'analogie avec celle de l'église de Berzy-le-Sec. C'est au milieu du XII^e siècle que doit se placer la construction du porche de Presles-en-Laonnais qui encadre l'entrée d'une église du XI^e siècle. La croisée d'ogives dont il est surmonté se compose de trois boudins séparés par des cordons de pointes de diamant.

La description des premières voûtes gothiques du Laonnais nous conduit à franchir la frontière de Belgique pour étudier les plus anciennes nervures de la cathédrale de Tournai. On sait que le transept de ce vaste édifice se termine par deux croisillons arrondis comme ceux de la cathédrale de Noyon. La date de leur construction est malheureusement inconnue; mais comme l'influence de l'art roman se fit sentir en Flandre aussi longtemps que sur les bords du Rhin, nous croyons devoir les attribuer au second quart du XII^e siècle (2). Au-dessus de leur hémicycle, six branches d'ogives à profil carré convergent vers une clef centrale. Les compartiments de remplissage se composent d'un blocage irrégulier, et l'épaisseur du mur suffit à contrebuter les voûtes, sans que l'architecte ait jugé nécessaire d'élever des contreforts au droit de leurs retombées. Le

(1) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. IX, p. 17 à 19.

(2) Daniel RAMÉE, *Histoire de l'architecture*, t. II, p. 1039.

profil de ces nervures est identique à celui que nous avons signalé à Moissac, à Saint-Gaudens, à Foulangues, à Fitz-James et à Cauffry (Oise). Les nervures dont l'intrados est complètement plat ne furent donc employées dans les églises du nord de la France que sous le règne de Louis VI. Cette forme avait l'avantage de faciliter la pose des claveaux sur les cintres de charpente, mais comme elle donnait aux voûtes une apparence de lourdeur, elle disparut rapidement, et l'usage d'appliquer des moulures sur les croisées d'ogives devint une règle générale.

En continuant notre exploration par le Beauvaisis, nous ferons remarquer d'abord que la plupart des églises rurales bâties dans cette région entre 1120 et 1150 étaient terminées par un chœur carré, afin de faciliter l'établissement des voûtes d'ogives. On en trouve un exemple intéressant dans l'église d'Avrechy (1), située entre Clermont et Saint-Just-en-Chaussée. Le sanctuaire de ce petit monument dont le chevet présente trois baies accouplées, comme à Bellefontaine et à Noël-Saint-Martin, est voûté par une croisée d'ogives dont les nervures sont garnies de trois boudins. Les formerets en tiers-point, adossés aux murs extérieurs, fournissent un exemple caractéristique de l'emploi des arcs de ce genre, dès la première moitié du XII^e siècle. A Laigneville, les croisées d'ogives du transept, ornées d'un gros boudin, doivent remonter à la même époque. Dans les églises de Mogneville et de Crouy-en-Thelle, les nervures primitives sont décorées d'une arête entre deux tores.

Les architectes du Beauvaisis étaient beaucoup plus hardis que ceux du Soissonnais et du Laonnais pour bâtir des voûtes au-dessus des nefs, comme il est facile de le remarquer dans l'église de Bury (2). Cette église, qui porte l'empreinte du style en usage vers 1125, fut voûtée quelque temps après sa construction. Dans leur état primitif, les piliers se composaient d'un massif central flanqué de trois colonnes et complètement plat vis-à-vis de la nef. Chaque pile recevait la retombée des grandes arcades et d'un arc isolé destiné à soutenir la toiture du bas côté. L'architecte qui entreprit de voûter après coup la nef et les collatéraux fit insérer neuf colonnettes autour des piliers, et les traces de cette reprise sont parfaitement visibles au niveau des chapiteaux et des tailloirs. Les trois travées de la nef sont recouvertes de croisées d'ogives ornées d'une arête entre deux boudins. Le bas côté sud renferme des voûtes du même genre, et les nervures du bas côté nord sont garnies de trois gros tores. Dans la dernière travée de cette galerie, quatre figures sculptées se trouvent adossées à la retombée des ogives pour soutenir les arcs de la voûte. Cette disposition originale se rencontre également dans le croisillon sud de l'église de Cambronne.

L'église de la Villetterre (Oise), située sur les limites du Vexin et du Beauvaisis, est un édifice bâti vers l'année 1130. Sa nef qui renferme cinq travées est voûtée par des nervures garnies d'une arête entre deux tores. La tribune, adossée au mur de la façade, repose sur une croisée d'ogives à triple boudin. Dans le bas côté nord les voûtes ont subi des remaniements, mais elles se sont conservées intactes dans le bas côté sud, et se composent d'un large boudin flanqué de deux baguettes. Les nervures qui surmontent le carré du transept sont ornées d'un seul tore, et celles qui se trouvent au-dessus du chœur et des croisillons offrent les mêmes moulures que les voûtes de la nef. Cette église présente un exemple caractéristique de l'emploi exclusif de l'arc en tiers-point autour des croisées d'ogives pendant la première moitié du XII^e siècle. A Saint-Vaast-les-Mello, près de Creil, la nef de l'église a conservé des voûtes établies après coup qui peuvent être attribuées à la fin du règne de Louis VI. Les nervures, formées d'un gros boudin, s'appuient sur des colonnettes et sur des corbeaux garnis de têtes bizarres. On ne voit aucune

(1) WOULLEZ, *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvaisis*, Avrechy, pl. I.

(2) *Ibid.*, Bury, pl. I, II et II bis.

moulure sur les doubleaux en tiers-point, comme à Bury, à Cambronne et à la Villetterte. Les bas côtés, dont les nervures ont été refaites au XV^e siècle, étaient recouverts de croisées d'ogives dans leur état primitif. Il est intéressant de faire observer que les voûtes de ces quatre églises sont dépourvues de formerets, comme à Laigneville et à Mogneville.

L'art de voûter la nef principale s'était lentement développé dans les environs immédiats de Paris, où la nervure fit son apparition vers 1130 au plus tôt. En effet, on peut voir dans l'île de la Cité, non loin de Notre-Dame, les derniers débris d'une petite église antérieure à cette époque, celle de Saint-Aignan, où la voûte d'arêtes règne encore sans partage. L'abbé Lebeuf nous apprend que cette chapelle, dont les restes sont englobés aujourd'hui dans la maison portant le n° 19 de la rue des Ursins, fut bâtie vers 1110 ou 1120 par l'archidiacre Étienne de Garlande (1). Au moment de la mort de l'évêque Girbert, en 1123, un prêtre était déjà chargé d'y célébrer les offices (2). La nef se composait de trois travées en plein cintre recouvertes de voûtes d'arêtes et se terminait par une abside en cul-de-four. L'un des doubleaux qui encadre la seule travée encore intacte retombe sur des chapiteaux ornés de belles feuilles d'acanthé. Les plus anciennes voûtes gothiques de la région parisienne se rencontrent dans la crypte de l'église de Cormeilles-en-Parisis (Seine-et-Oise), signalée par M. Gonse à l'attention des archéologues (3). Ses croisées d'ogives, appareillées sur trois petites nefs à chevet carré et garnies d'un gros tore cylindrique, viennent s'appuyer sur des chapiteaux ornés de feuilles d'eau. Cette crypte remonte à une époque plus ancienne que le porche de Saint-Denis.

Félix de Verneilh (4) et Viollet-le-Duc (5) sont d'accord pour attribuer l'église de Poissy à l'année 1130, mais nous croyons que la date de 1135 conviendrait beaucoup mieux à cet édifice. En tout cas, sa construction est antérieure à celle de la cathédrale de Sens, commencée en 1140, et dont elle se rapproche aussi bien par son plan que par la disposition des voûtes du rond-point. La nef de Poissy a conservé trois travées primitives qui sont recouvertes de larges nervures; leur profil est garni d'un filet entre deux tores. L'appareil des compartiments de remplissage et la retombée des ogives sur les tailloirs trahissent encore beaucoup d'indécision. Les voûtes d'arêtes des bas côtés se continuent dans le déambulatoire, qui a malheureusement perdu sa valeur archéologique depuis la restauration de Viollet-le-Duc. On remarque à l'intérieur de cette galerie circulaire des arcs formerets en cintre surbaissé qui suivent la courbe du mur extérieur. La voûte de deux chapelles rayonnantes est soutenue par des branches d'ogives à profil carré dont les angles sont abattus en biseau. L'architecte de l'église de Poissy faisait l'expérience de la nervure, mais il n'était pas encore assez familiarisé avec son emploi pour en faire usage dans un rond-point. M. de Verneilh appelle ce curieux édifice le premier des monuments gothiques, mais cette dénomination conviendrait beaucoup mieux à l'église de Saint-Étienne de Beauvais, car l'église de Poissy ne porte pas l'empreinte d'un style très avancé pour l'époque où elle fut élevée.

La voûte d'arêtes fut abandonnée dès le commencement du XII^e siècle par les constructeurs du bassin de l'Oise et de ses affluents, sauf par celui de l'église de Saint-Germer qui en fit usage dans les tribunes; mais elle fut encore employée autour de Paris jusqu'à l'année 1180 environ, comme le prouve l'existence de voûtes de ce genre dans les églises de Domont, des Vaux-de-Cernay et de Champeaux. Nous avons déjà signalé des voûtes d'arêtes à Poissy; on en rencontre

(1) *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, t. I, p. 33.

(2) GUÉKARD, *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, t. I, p. 328.

(3) *L'Art gothique*, p. 75.

(4) *Le premier des monuments gothiques*, dans les *Annales archéologiques*, t. XXIII, p. 5 et 115.

(5) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. IX, p. 494.

encore d'autres exemples à Paris, dans le déambulatoire de Saint-Martin des Champs qui appartient à une période voisine de l'année 1130 (1). La partie supérieure du sanctuaire de l'église est surmontée de huit branches d'ogives garnies d'une arête entre deux tores qui viennent se réunir à une clef centrale. Les compartiments de remplissage de cette voûte sont formés de moellons taillés, tandis que les voûtes d'arêtes se composent d'un blocage irrégulier. La grande chapelle qui se trouve dans l'axe de l'abside affecte la forme d'un trèfle. Elle est voûtée au moyen de six branches d'ogives décorées de trois tores accouplés. Au-dessus de la travée centrale du déambulatoire s'élève une voûte à nervures croisées, dont le profil orné d'un gros boudin entre deux baguettes est semblable à celui que nous avons signalé dans le chœur de l'église de Noël-Saint-Martin.

Le mélange des deux genres de voûtes est également curieux à constater dans l'église de Saint-Germer qui fut construite vers 1140 au plus tôt, c'est-à-dire en même temps que le porche de Saint-Denis (2). Le style gothique s'y trouve déjà pourvu de tous ses éléments essentiels. La voûte d'arêtes est reléguée dans les tribunes, et les croisées d'ogives offrent une grande variété de profils. Dans la nef, les deux dernières travées ont seules conservé leurs voûtes primitives, ornées d'une gorge entre deux tores. Les nervures présentent le même profil dans le transept, mais la gorge intermédiaire est garnie de violettes. Au-dessus du chœur, quatre branches d'ogives arrondies en boudin et richement sculptées viennent se réunir à une large clef décorée d'animaux fantastiques. Dans les bas côtés et dans le déambulatoire, un seul tore assez mince se trouve appliqué sur les arcs diagonaux (3). Les chapelles rayonnantes sont voûtées à l'aide de deux nervures appareillées avec beaucoup de maladresse. Le progrès accompli en quelques années est vraiment frappant, et l'architecte de l'église de Saint-Germer avait peut-être découvert le principe de l'arc-boutant, car on aperçoit des arcs isolés sous le comble des tribunes.

La collégiale de Saint-Évremond, à Creil, est un édifice contemporain de l'église de Saint-Germer. M. Gonse a proposé de reculer la date de sa construction jusqu'à l'année 1125 (4), mais il nous paraît impossible de la faire remonter au delà de 1140. A l'appui de cette opinion, il faut remarquer les voûtes des bas côtés où le tore des nervures est déjà aminci en forme d'amande, le plan des piliers de la nef, la présence de l'arc brisé dans les baies des tribunes, les bandeaux sculptés qui les accompagnent et qui se retrouvent à l'extérieur des collatéraux, la décoration des fenêtres et des contreforts. Tous ces détails portent l'empreinte d'un style aussi avancé que celui de l'église de Saint-Germer. On sait que la collégiale de Saint-Évremond, transformée en manufacture de porcelaines pendant de longues années, vient d'être sauvée d'une prochaine démolition. Les remaniements qu'elle a subis n'empêchent pas de reconnaître les principales dispositions de la nef, dont les voûtes d'ogives étaient rehaussées de deux boudins séparés par un filet. Le carré du transept est surmonté de deux nervures croisées garnies de trois tores. Quant au sanctuaire, il est dépourvu de déambulatoire : ses branches d'ogives, au nombre de six, s'élèvent vers une clef centrale et sont ornées d'un seul boudin assez épais (5). Il faut attribuer également à une période voisine de l'année 1140 les curieuses voûtes d'ogives qui se trouvent dans la salle supérieure du porche de Saint-Leu-d'Esserent et dans le chœur de l'église de Trie-la-Ville

(1) E. LEFÈVRE-PONTALIS, *Étude sur le chœur de l'église de Saint-Martin des Champs*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLVII, 1886, p. 345.

(2) E. LEFÈVRE-PONTALIS, *Études sur la date de l'église de Saint-Germer*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLVI, 1885, p. 478, et le *Bulletin monumental*, t. LII, 1886, p. 23.

(3) WOILLEZ, *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvaisis*. Saint-Germer, pl. VII, VIII, IX, X, XI, XII et XIV.

(4) *L'Art gothique*, p. 86.

(5) WOILLEZ, *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvaisis*. Creil, pl. I, II, IV et VIII.

(Oise) (1). Elles présentent deux rangs de bâtons brisés appliqués sur les claveaux de leurs nervures, et leur profil est formé d'un gros boudin à Saint-Leu-d'Esserent. A Quesmy, près de Noyon, les nervures de la partie droite du chœur sont ornées de trois tores accouplés, et les deux branches d'ogives de l'hémicycle sont garnies de deux boudins séparés par un rang de perles.

Quelques édifices religieux de l'ancien diocèse de Meaux renferment également des croisées d'ogives dont le caractère primitif mérite une étude attentive. Sous le clocher latéral de l'église d'Acy-en-Multien (Oise), on voit une voûte d'ogives analogue à celle du porche de Moissac. Elle doit avoir été construite vers 1110, et ses lourdes nervures carrées qui mesurent 0^m,46 de largeur sont dépourvues de clef sculptée. Cette curieuse voûte ressemble à la croisée d'ogives que M. Join-Lambert vient de signaler à Crouy-sur-Ourcq (Seine-et-Marne), dans un excellent travail sur les églises romanes de la région (2). L'église d'Acy-en-Multien présente encore d'autres voûtes intéressantes. La nef, bâtie vers 1130, était recouverte d'un plafond de bois dans son état primitif, et les bas côtés étaient surmontés d'arcs isolés destinés à supporter le poids de la charpente, comme à Trucy, à Aizy et à Vorges (Aisne) ; mais au début du règne de Louis VII on entreprit de voûter la nef après coup. L'architecte chargé de ce travail ajouta trois colonnettes à chaque pile, en disposant les petits fûts qui supportent les nervures sur l'angle d'un doûseret, au lieu de les engager dans un retrait. Cette disposition anormale lui permit de ne pas entailler trop profondément les anciens piliers. Les croisées d'ogives établies sur les trois travées de la nef offrent des profils variés. La première est revêtue de trois boudins aplatis, la seconde est ornée d'un gros tore entre deux cavets, et la dernière se compose d'un large méplat garni de bâtons rompus et flanqué de deux baguettes. Les bas côtés furent voûtés à la même époque à l'aide de corbeaux engagés dans les piles et dans le mur extérieur, mais leurs croisées d'ogives ont été refaites au XIII^e siècle. Le carré du transept et la travée droite du chœur ont conservé leurs nervures primitives ornées d'une fine arête entre deux tores.

Le palais épiscopal de Meaux contient une chapelle et deux grandes salles qui furent élevées vers 1140. La chapelle, dont l'étage inférieur est recouvert de voûtes d'arêtes, comprend deux travées et un petit chœur en hémicycle. Ses voûtes d'ogives, ornées d'un gros boudin et de quatre boutons à leur point d'intersection, retombent sur des chapiteaux à feuilles d'eau, et les six nervures du sanctuaire rayonnent autour d'une clef centrale. Les salles basses du palais sont divisées en deux nefs par des piliers flanqués de quatre colonnettes : leurs voûtes d'ogives, dépourvues de doubleaux et de formerets, présentent le même profil que les nervures de la chapelle.

Quand Suger jeta les fondements de l'église abbatiale de Saint-Denis en 1137, il n'eut donc qu'à s'assimiler les méthodes appliquées depuis longtemps par ses devanciers, et les auteurs qui l'ont considéré comme le véritable créateur du style gothique ont commis une singulière erreur. Après une étude attentive des églises bâties dans les environs immédiats de Paris avant 1135, on doit reconnaître que les nervures du rond-point de Saint-Denis ne dérivent pas des voûtes d'arêtes établies sur les déambulatoires de Poissy et de Saint-Martin-des-Champs. Il faudrait plutôt chercher le prototype de l'édifice bâti par Suger dans l'église de Saint-Étienne de Beauvais. A Saint-Denis, on se trouve en présence d'un monument à date certaine. Il est donc intéressant de comparer la structure de ses croisées d'ogives avec le système adopté dans des églises plus anciennes. Les voûtes du déambulatoire et des chapelles rayonnantes ont surtout attiré l'attention des archéologues, mais celles du porche sont aussi curieuses à étudier. Commencée

(1) WOILLEZ, *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvaisis*, Saint-Leu d'Esserent, pl. VIII.

(2) *École nationale des Chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1894*, p. 27.

en 1137 et consacrée en 1140 (1), la façade de Saint-Denis a subi bien des remaniements à l'époque moderne, mais les piliers et les voûtes situés sous les clochers sont encore dans un bon état de conservation. La croisée d'ogives qui s'élève derrière le portail central est garnie de trois boudins accouplés et dépourvue de toute sculpture à la clef. On remarque à la suite, au-dessous de la tribune de l'orgue, une autre voûte primitive dont les nervures sont ornées d'une arête entre deux tores. L'architecte de la chapelle de Bellefontaine avait déjà fait usage de ces deux types de profils dès l'année 1125, comme on l'a vu plus haut.

Les deux travées du porche de Saint-Denis qui correspondent aux bas côtés sont également voûtées à l'aide de croisées d'ogives. Leurs nervures se composent d'un énorme boudin flanqué de deux baguettes; une petite fleur à quatre pétales s'épanouit à la clef. Afin de placer la clef des nervures à la même hauteur que le sommet des doubleaux et des formerets en tiers-point, les ouvriers dirigés par Suger ont posé les chapiteaux destinés à recevoir les arcs ogives au-dessous de ceux qui soutiennent les doubleaux. Cette disposition fut appliquée dans les chapelles rayonnantes de Saint-Denis et dans les bas côtés de la cathédrale de Sens. Elle trahit la préoccupation constante des constructeurs de cette époque, qui furent obligés de rendre les arcs en tiers-point de plus en plus aigus pour arriver au même résultat. Le déambulatoire, dont la dédicace eut lieu le 11 juin 1144 (2), se distingue par le tracé original de ses nervures garnies d'un seul tore de faible épaisseur (3). Chacune de ses travées est recouverte de cinq branches d'ogives, et la voûte des chapelles de l'abside se confond avec celle de la galerie tournante, tandis qu'à Saint-Germer, les nervures des absidioles sont indépendantes de celles du bas côté circulaire. C'est un système entièrement nouveau, qui marque un progrès sensible dans l'emploi de la nervure gothique. Quelques années plus tard, l'architecte de Saint-Maclou de Pontoise adopta le même principe pour les voûtes qui contournent le sanctuaire; mais comme les chapelles rayonnantes de cette église ont une assez grande profondeur, leur unique branche d'ogives à gros boudin ne mesure pas moins de 4^m,30 de longueur (4).

Parmi les édifices religieux de cette région dont les voûtes gothiques sont aussi anciennes que celles de Saint-Denis, il faut citer l'église d'Auvers-sur-Oise (Seine-et-Oise), qui fut sans doute reconstruite vers 1131, au moment où elle fut donnée par le roi Louis VI à l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis (5); on y remarque des voûtes d'ogives à triple tore sur le carré du transept et sur le chœur à chevet polygonal. A Meulan, le bas côté qui se développe autour du sanctuaire renferme sept croisées d'ogives garnies d'une gorge entre deux tores comme celles de la nef de Saint-Germer. A peu de distance de Meulan, l'église de Juziers présente un vaste chevet en hémicycle de la même époque (6). Il est voûté en avant par des nervures ornées de deux boudins avec méplat intermédiaire, et en arrière par cinq branches d'ogives à double tore qui viennent se réunir à la même clef. Les formerets qui renforcent la voûte décrivent une courbe en plein cintre surhaussé. Dans l'église d'Hardicourt qui remonte au milieu du XII^e siècle, on remarque deux croisées d'ogives encore intactes sur le carré du transept et sur le chœur (7). Les deux tores qui ornent leurs claveaux sont séparés par un filet ou par une fine arête. L'église Saint-Pierre de Montmartre, consacrée en 1147 (8),

(1) *Œuvres complètes de Suger*, éd. LECOY DE LA MARCHE, p. 189 et 224.

(2) *Ibid.*, p. 190.

(3) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. IX, p. 503 à 506.

(4) E. LEFÈVRE-PONTALIS, *Monographie de l'église Saint-Maclou de Pontoise*, p. 95 à 100.

(5) Archives de l'Oise, H. 638.

(6) E. LEFÈVRE-PONTALIS, *Monographie des églises de Meulan et de Juziers*, dans le *Bulletin de la Commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise*, t. VI, 1886, p. 100 et 147.

(7) E. LEFÈVRE-PONTALIS, *Notice archéologique sur l'église d'Hardicourt*, dans le *Bulletin* déjà cité, t. V, 1885, p. 103.

(8) MABILLON, *Annales ordinis sancti Benedicti*, t. VI, p. 417 et 701.

n'a conservé qu'une seule voûte gothique primitive, dont les nervures à triple tore s'élèvent sur la première travée du sanctuaire. A Saint-Loup-de-Naud (Seine-et-Marne), les croisées d'ogives sont garnies soit d'un gros boudin, soit d'une arête entre deux tores. Leurs compartiments de remplissage se composent d'un blocage irrégulier. L'analogie frappante du portail principal avec les portes qui s'ouvrent dans la façade de la cathédrale de Chartres permet d'attribuer la construction de cette église au milieu du XII^e siècle.

L'église de la Madeleine de Châteaudun, dont la fondation remonte à l'année 1140 environ, possède du côté nord un double collatéral voûté par des nervures à gros boudin flanqué de deux baguettes. On remarque à leur point d'intersection de petites rosaces ou des entrelacs (1). Les deux chapelles placées sous les clochers de la cathédrale de Chartres présentent des voûtes d'ogives dont la date est établie d'une façon positive (2). La première, qui se trouve à la base de la tour du midi, fut élevée vers 1134, après l'incendie de la cathédrale bâtie par l'évêque Fulbert au XI^e siècle. Ses épaisses nervures se composent d'un faisceau de trois boudins réunis par des gorges. On ne remarque aucune décoration à la clef de voûte. La seconde chapelle, située sous le clocher du nord, est moins ancienne et fut construite vers 1145, en même temps que les portails (3). Ses arcs ogives sont garnis de trois tores séparés par des listels, et une rangée de dents de scie décore la face latérale des claveaux. Ces voûtes ont un profil aussi lourd que celles du porche de Saint-Denis. Il faut remarquer d'ailleurs que les nervures appareillées sous les clochers du XII^e siècle sont toujours d'une largeur peu commune, afin d'augmenter la solidité de la base des grosses tours.

L'influence du style de l'église abbatiale de Saint-Denis se fit sentir sur les cathédrales de Sens, de Senlis et de Noyon. Commencée en 1140 (4), la cathédrale de Sens a subi beaucoup de remaniements postérieurs, et ses parties basses sont seules contemporaines de cette époque. Dans les bas côtés, les croisées d'ogives, garnies d'un petit méplat encadré par deux tores, reposent sur des colonnettes du côté de la nef et sur des consoles du côté du mur; les doubleaux qui les séparent sont en plein cintre (5). Les nervures établies sur chaque travée du rond-point sont accompagnées de formerets qui décrivent une courbe en cintre surbaissée, comme dans le déambulatoire de Poissy. Les travaux de la cathédrale de Senlis se poursuivirent très lentement de 1155 à 1191 (6). En parcourant le bas côté circulaire du chœur on trouve la trace de certaines indécisions dans la construction des voûtes, car les trois nervures des chapelles rayonnantes reposent assez gauchement sur les tailloirs des chapiteaux. Leur profil, semblable à celui des croisées d'ogives du déambulatoire, se compose d'un boudin aminci en amande. L'architecte a donné aux formerets une courbe en anse de panier pour faire arriver leur sommet à la même hauteur que la clef de voûte (7). Cette disposition fut également adoptée dans les chapelles rayonnantes de l'église de Saint-Leu-d'Esserent. A Noyon, la fondation de la cathédrale doit se placer vers 1152, mais les voûtes de la nef furent reconstruites après l'incendie de 1238 (8). Les croisées d'ogives du déambulatoire sont garnies de trois tores accouplés, et les cinq nervures des

(1) E. LEFÈVRE-PONTALIS, *Étude archéologique sur l'église de la Madeleine de Châteaudun*, dans le *Bulletin de la Société dunoise*, t. V, 1888, p. 299.

(2) R. MERLET et l'abbé CLERVAL, *Un manuscrit chartrain du XI^e siècle*, p. 85 à 87.

(3) Ces dates résultent du rapprochement de divers textes, à savoir : *Translationes Sancti Aniani*, dans les *Analecta Bollandiana*, t. VII, p. 35. — *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres*, t. II, p. 58, et t. III, p. 124, 131, 137 et 143. — *Chronique de Normandie*, par Robert du MONT, dans le *Recueil des historiens de la France*, t. XIII, p. 290.

(4) *Gallia Christiana*, t. XII, col. 47.

(5) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. IX, p. 506.

(6) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 224.

(7) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. II, p. 463.

(8) VITET, *Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon*, p. 27.

chapelles de l'abside sont disposées avec beaucoup plus d'adresse que celles du rond-point de Senlis; leur profil est formé de deux boudins séparés par une rangée de pointes de diamant (1).

C'est ainsi que l'art de bâtir des voûtes gothiques se développa dans toute l'Ile-de-France. L'usage de la nervure ne se répandit pas en Normandie avant le règne de Louis VII, et la théorie de M. Ruprich-Robert (2), qui attribue aux architectes de cette province la découverte de la croisée d'ogives, est une erreur évidente. Parmi les plus anciennes nervures normandes, il faut citer la voûte de l'étage inférieur de la tour Saint-Romain à la cathédrale de Rouen; ses huit branches à triple tore viennent se réunir à une clef centrale. Dans un bâtiment ruiné de l'abbaye de Jumièges, qui paraît avoir été construit au milieu du XII^e siècle et qui est adossé au bas côté sud de l'église, on remarque encore les amorces de plusieurs nervures du même type. La salle capitulaire de Saint-Georges-de-Boscherville, bâtie vers 1160, renferme trois voûtes d'ogives à huit branches garnies d'un gros boudin en forme d'amande. Ces curieuses nervures remontent à la même date que celles des églises de Fontaine-Henri, de Saint-Gabriel, de Creully, de Guéron, d'Audrieu et de Bernières (Calvados) (3). Les voûtes qui recouvrent des nefs romanes à Saint-Étienne et à la Trinité de Caen (4), à Boscherville et à Lessay, furent établies après coup vers le milieu du XII^e siècle. La croisée d'ogives fut donc une véritable importation dans l'architecture normande, car toutes les nervures que nous venons de citer ne présentent aucune trace de tâtonnements. Ainsi les voûtes gothiques de la tour Saint-Romain à Rouen et de l'église du Petit-Quevilly (5), dont les compartiments de remplissage et les formerets sont appareillés sans la moindre hésitation, donnent l'idée d'une influence venue de l'Ile-de-France, tandis que les anciennes croisées d'ogives construites autour de Caen furent sans doute inspirées par les premières nervures du Maine et de l'Anjou.

Les architectes anglais restèrent longtemps soumis à l'influence de l'école normande, et ils n'adoptèrent pas la voûte d'ogives avant que son emploi se fût généralisé dans l'ouest de la France. Certains archéologues avaient cru pouvoir attribuer au XI^e siècle ou au commencement du XII^e siècle les nervures du chœur de Péterborough et de la crypte de Gloucester, mais une étude attentive suffit à démontrer qu'elles ont été ajoutées après coup dans la seconde moitié du XII^e siècle. Les croisées d'ogives qui surmontent l'église ronde du Saint-Sépulcre à Cambridge (6) et les bas côtés de l'église de Southwell ne sont pas antérieures à la fin du règne de Henri I^{er}, mort en 1135. Les nervures appareillées sur la crypte de Warwick et sur le lavatorium du cloître de Cantorbéry remontent à la même époque et doivent être comptées parmi les premières voûtes gothiques de l'Angleterre. Il faut signaler ensuite celles qui se trouvent dans la crypte de la cathédrale d'York et dans les chapelles de l'église de Romsey; leur profil est rectangulaire, et leur date se rapporte à l'année 1160 environ (7).

Au milieu du XII^e siècle, les constructeurs de l'Angleterre n'osaient pas encore voûter les nefs, comme on peut le constater dans les églises de Romsey, de Waltham et de Northampton, et dans les cathédrales de Norwich, d'Ely, de Rochester et de Winchester (8). La nervure apparaît

(1) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. II, p. 460.

(2) *L'architecture normande aux XI^e et XII^e siècles*, p. 143.

(3) *Ibid.*, pl. 78, 87, 89, 111 et 115.

(4) Cf. les articles de M. Georges BOUET dans le *Bulletin monumental*, t. XXVIII, p. 57; t. XXIX, p. 769; t. XXXI, p. 417 et 637, et l'étude de M. RUPRICH-ROBERT, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XXV, p. 104.

(5) RUPRICH-ROBERT, *L'architecture normande*, pl. 88.

(6) *Ibid.*, pl. 98 et 99.

(7) FÉLIX DE VERNEUIL, *Le style ogival en Angleterre et en Normandie*, dans les *Annales archéologiques*, t. XXIV, p. 226. et t. XXV, p. 33.

(8) RUPRICH-ROBERT, *L'architecture normande*, pl. 60, 62, 64, 66, 67 et 91.

seulement au-dessus du chœur de ce dernier édifice, mais les voûtes de la nef ne furent établies qu'à la fin du XII^e siècle. Le vaisseau central de la cathédrale de Norwich resta couvert de sa charpente primitive jusqu'au XV^e siècle. C'est à la cathédrale de Cantorbéry, commencée en 1174 sous la direction d'un artiste français, Guillaume de Sens, que le système de la voûte gothique fut appliqué dans toute son ampleur. Le sanctuaire de ce monument offre une grande ressemblance avec le croisillon méridional de la cathédrale de Soissons, et ses travées sont groupées trois par trois entre les retombées des voûtes. La cathédrale d'Oxford, consacrée en 1180, renferme des croisées d'ogives dans le chœur et dans le transept, mais les nervures de la chapelle des Templiers de Londres, dont la dédicace eut lieu en 1185, ont été refaites au XIII^e siècle. L'Angleterre se borna donc à suivre l'évolution de l'art gothique en même temps que la Normandie.

Le nouveau style gagna rapidement la Champagne, la Bourgogne et les bords de la Loire. L'église de Saint-Laumer de Blois, commencée en 1138, est recouverte de croisées d'ogives sur la nef, mais on y remarque encore l'emploi de la voûte d'arêtes dans le déambulatoire, comme à Poissy. Les architectes de l'Anjou comprirent aussitôt tout le parti qu'ils pouvaient tirer de ce principe. Ils ne tardèrent pas à se distinguer par leur hardiesse à voûter de grands vaisseaux, comme la nef de la cathédrale d'Angers qui ne mesure pas moins de 16 mètres de largeur. Ses croisées d'ogives, appareillées vers 1153 (1), furent imitées quelques années plus tard dans les églises de la Trinité à Laval, de la cathédrale du Mans (2) et de Notre-Dame-de-la-Couture dans la même ville. Bientôt même, les constructeurs imaginèrent de bander deux autres arcs entre les nervures diagonales, afin d'obtenir huit compartiments dans les grandes voûtes au lieu de quatre. Cette nouvelle disposition qui devait multiplier les divisions des voûtes angevines fut le point de départ du style Plantagenet.

Pendant la seconde moitié du XII^e siècle, le transept et le chœur des églises rurales du Soissonnais sont généralement voûtés par des nervures croisées, tandis que les nefs et les bas côtés se trouvent simplement recouverts de charpente. Si l'on en juge par un dessin du recueil de Tavernier (3), il est probable que l'ancienne église abbatiale de Notre-Dame de Soissons, élevée entre 1150 et 1160, et démolie pendant la Révolution, ne présentait pas de voûtes au-dessus du vaisseau central. La collégiale de Saint-Pierre-au-Parvis, bâtie quelques années plus tard et dont il reste encore deux travées, est également dépourvue de voûtes sur la nef et sur les collatéraux. Ce fut seulement au début du XIII^e siècle que les églises de campagne furent entièrement voûtées, comme on peut le constater à Ambleny, à Lesges et à Mézy-Moulins. Les architectes de la région ne pouvaient cependant ignorer les méthodes employées dans le Beauvaisis pour appareiller des nervures sur des nefs, mais ils semblent avoir renoncé à les adopter de propos délibéré, jusqu'au jour où l'arc-boutant vint leur offrir un moyen de conjurer les effets de la poussée. D'ailleurs, quand on voulait recouvrir à cette époque une nef au moyen de croisées d'ogives, on était obligé de lui donner une faible largeur. Ainsi la nef de Saint-Vaast-les-Mello mesure 3^m,15 entre ses murs, celle de Cambronne 3^m,35, celle de Foulanges 3^m,80 et celle de Bury 4^m,30. Il en résulte un effet très disgracieux produit par l'étroitesse du vaisseau central. Ce problème ne pouvait donc être résolu qu'au détriment de l'élégance et de la solidité de l'édifice. Comme les constructeurs du bassin de l'Aisne voulurent élever des nefs larges et spacieuses, ils se refusèrent à pratiquer un système incompatible avec les règles dont ils avaient reconnu l'utilité.

(1) *Gallia Christiana*, t. XIV, col. 570.

(2) E. LEFÈVRE-PONTALIS, *Étude historique et archéologique sur la nef de la cathédrale du Mans*, dans la *Revue historique et archéologique du Maine*, t. XXV, 1889, p. 25.

(3) *Voyage pittoresque de la France*, t. X.

Le principal perfectionnement appliqué par les architectes de cette époque à la structure des croisées d'ogives porta sur les compartiments de remplissage. Jusqu'au milieu du XII^e siècle, ces petites voûtes présentaient une forme bombée et s'inclinaient vers la clef des arcs d'encadrement; mais à partir de 1150 environ, leur axe devient horizontal, comme dans le transept de l'église d'Oulchy-le-Château. En même temps, leur épaisseur qui était parfois de 0^m,40 dans la période précédente, comme à Noël-Saint-Martin et dans la chapelle de Bellefontaine, se réduisit à 0^m,15 à Aizy et à Glennes par exemple. La clef des doubleaux et des formerets se trouva dès lors au même niveau que celle des nervures, et l'harmonie parfaite de la voûte fût établie d'une manière définitive.

C'est aussi dans la seconde moitié du XII^e siècle que les chœurs des églises du Soissonnais furent recouverts par plusieurs nervures indépendantes. Les architectes de la région ne trouvèrent pas le moyen d'appareiller une voûte d'ogives sur un espace circulaire avant l'année 1140 environ, car ils n'avaient pas abandonné l'emploi de la voûte en cul-de-four. Ils s'étaient bornés à renforcer la calotte du sanctuaire avec deux branches d'ogives comme à Berzy-le-Sec, à Largny, à Laffaux, à Pernant et à Vauxrezis; mais ces nervures ne portaient pas en réalité le poids de la voûte et remplissaient un rôle purement décoratif. A l'église de Courmelles, près de Soissons, dont le chœur est bâti en hémicycle, le procédé adopté à Berzy tend à se modifier. En effet, la partie droite du sanctuaire est recouverte par deux nervures qui se dirigent avec celles du cul-de-four vers la clef d'un arc intermédiaire. L'ossature de la voûte se trouve donc formée de six branches d'ogives, mais les compartiments de remplissage se confondent dans la même maçonnerie. Les nervures établies sur le chœur des églises d'Azy-Bonneil, de Bussiares, de Saponay, de Marizy-Saint-Mard, de Marigny-en-Orxois et de Veully-la-Poterie (Aisne) sont disposées d'une façon très régulière, parce que le chevet de ces édifices est à pans coupés. Il en est de même dans l'abside des églises d'Angy, de Bouillancy, de Glaignes et de Saint-Gervais de Pontpoint (Oise). Les compartiments intermédiaires de ces voûtes sont relevés sur l'extrados des branches d'ogives, et le système adopté au XIII^e siècle pour faire converger toutes les nervures du chœur des cathédrales vers une clef centrale fut appliqué dès le milieu du XII^e siècle par les constructeurs du Beauvaisis et du Soissonnais. On peut signaler à cette époque deux types de profils très répandus : le premier se compose d'un tore aminci en amande, et le second est formé de trois boudins accouplés.

Les églises de Laonnais élevées pendant la même période sont également dépourvues de croisées d'ogives sur la nef et sur les bas côtés, sauf quelques rares exceptions. L'une des plus curieuses à étudier pour la structure de ses voûtes est celle de Novion-le-Vineux, dont le transept et l'abside remontent à l'année 1160 environ. Au-dessus du carré du transept s'élève une véritable lanterne recouverte par huit nervures à triple tore qui rayonnent autour de la clef, comme les membrures d'une voûte domicale. Il faut remarquer qu'elles ne sont pas établies avec autant de symétrie que les branches d'ogives appareillées au-dessous du clocher central de la cathédrale de Laon. Les chapiteaux et les consoles destinés à soutenir leurs retombées ne se trouvent pas au même niveau. Il en résulte que les nervures secondaires reliées au sommet des arcs-doubleaux sont beaucoup moins longues que les croisées d'ogives. Les voûtes des croisillons sont décorées de trois boudins, et le tore central de toutes ces nervures présente une rainure dans le sens de la longueur. Les absidioles sont voûtées par deux branches d'ogives garnies d'un boudin et de deux baguettes. Dans le chœur, six nervures à triple tore convergent vers une clef où l'on distingue une tête d'ange au milieu de feuilles d'acanthé : la voûte est renforcée par cinq formerets en tiers-point.

Si la véritable date de l'église Saint-Martin de Laon est inconnue, ses caractères archéologiques suffisent à prouver qu'elle fut élevée après 1150. M. Vitet considérait cette église comme un édifice bâti vers 1140 (1), mais le profil des nervures et des doubleaux, les roses et les baies en tiers-point du transept, l'ornementation des chapiteaux et des corniches permettent d'attribuer le chevet de Saint-Martin à la même date que celui de l'église de Nouvion-le-Vineux. En faisant remonter sa construction au troisième quart du XII^e siècle, on risque d'autant moins de commettre une erreur que les architectes du Laonnais furent toujours un peu retardataires pendant la première période de l'art gothique. Le transept de Saint-Martin de Laon est voûté par des arcs ogives dont le boudin est aminci en amande, et les trois chapelles carrées qui s'ouvrent dans chaque croisillon sont recouvertes de deux nervures à triple tore. Le même profil se répète sur les deux voûtes du chœur à chevet droit; leurs compartiments de remplissage se composent de petits moellons taillés en forme de briques et posés d'une façon irrégulière.

C'est dans les bras du transept et dans les premières travées du chœur que l'on peut étudier la forme des voûtes primitives de la cathédrale de Laon. Elles ne peuvent être antérieures à la fin de l'épiscopat de Gauthier de Mortagne, mort en 1174. M. l'abbé Bouxin (2) a signalé récemment un meilleur texte du bref mutilé d'Alexandre III qui avait servi de principal argument à M. Quicherat pour fixer la date de la fondation de la cathédrale actuelle (3). La valeur historique de ce document pourra paraître désormais moins importante (4), mais le style des plus anciennes parties de la cathédrale et l'étude des églises rurales élevées dans le bassin de l'Aisne, pendant la seconde moitié du XII^e siècle, permettent de fixer le commencement des travaux à l'année 1170 environ. Les nervures des voûtes qui surmontent les bas côtés dans les croisillons et dans les cinq premières travées du chœur sont formées de deux boudins séparés par un méplat. Dans les tribunes correspondantes, le profil des ogives se compose d'une fine baguette entre deux tores. Au-dessus des deux premières travées du sanctuaire, un gros tore flanqué de deux petites gorges se trouve appliqué sur les nervures de la grande voûte. Dans les chapelles basses du transept, les huit branches d'ogives sont ornées d'un large boudin en amande, et les nervures de la chapelle haute du croisillon sud sont garnies de deux tores séparés par un cordon de petites étoiles (5). Tous ces profils diffèrent complètement de ceux qui se rencontrent dans le vaisseau central, dans les bas côtés de la nef et vers l'extrémité du chœur. L'étude des voûtes de la cathédrale de Laon suffirait donc à établir que la construction de ce grand monument dura près d'un demi-siècle.

En parcourant une région plus voisine de Paris, il est facile de se rendre compte des progrès réalisés par les architectes sous le règne de Louis VII. L'église de Chars, près de Pontoise, qui doit être considérée comme une imitation directe de celle de Saint-Germer, fut élevée vers le milieu du XII^e siècle. Les trois premières voûtes du vaisseau central ont seules conservé leurs nervures primitives ornées d'un rang de violettes entre deux boudins. On remarque à la clef de la troisième travée un agneau entouré de têtes de rois. Dans le bas côté nord, les voûtes pré-

(1) *Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon*, p. 103.

(2) *La cathédrale Notre-Dame de Laon. Historique et description*, p. 19 à 21.

(3) *L'âge de la cathédrale de Laon*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XXXV, 1874, p. 249.

(4) Voici comment il faut rétablir la seconde phrase de ce bref, d'après une copie du XIII^e siècle, en remplaçant le mot *constructæ* par celui de *consentiente* : « Relatum est nobis ex parte vestra, quod plateam quamdam ante ecclesiam, quibusdam macellis, stallis et immundis mansionibus occupatam, ex quibus fetor et tumultus in ecclesiam redundabant ad decorem ecclesie, consentiente bone memorie G. quondam episcopo vestro, labore maximo et sumptibus non modicis acquisistis. » Le premier *e* du mot *consentiente* est d'ailleurs parfaitement visible sur l'original conservé aux Archives Nationales sous la nouvelle cote L. 231, n° 91.

(5) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. III, p. 261.

sentent le même profil que celles de la nef, et les nervures du bas côté sud se composent de deux tores séparés par une gorge. Les voûtes du transept et du sanctuaire ont été refaites au XVI^e siècle, mais les croisées d'ogives du déambulatoire, garnies d'un seul boudin, sont encore intactes. Les arcades du chœur, décorées d'un double rang de bâtons brisés, et la disposition des tribunes achèvent de compléter la ressemblance que nous venons de signaler.

L'usage de la voûte d'arêtes s'était maintenu beaucoup plus longtemps autour de Paris que du côté de Beauvais, de Senlis et de Soissons. On peut encore en rencontrer des exemples postérieurs à la date de 1175 dans les bas côtés de l'église de Champeaux (Seine-et-Marne) et dans l'église des Vaux-de-Cernay. A Domont, près de Montmorency, le chevet de l'église, bâti vers 1160, est entouré d'un déambulatoire surmonté de voûtes d'arêtes. La voûte supérieure du sanctuaire, renforcée par des arcs formerets, se compose de six nervures à triple tore qui rayonnent autour d'un bouquet de feuilles d'acanthé, et les ogives du carré du transept ont un profil analogue. L'abside se trouve encore contrebutée par deux arcs-boutants primitifs dont le chaperon est orné de pointes de diamant. On peut signaler des arcs-boutants du même genre au chevet de l'église de Saint-Leu-d'Esserent (Oise) qui fut élevé vers 1180, sur le plan du chœur de la cathédrale de Senlis. Le déambulatoire et les cinq chapelles rayonnantes de cette célèbre église abbatiale sont recouverts de branches d'ogives amincies en amande.

Le chœur de l'église Saint-Germain des Prés, consacré le 21 avril 1163 (1), est voûté dans sa partie droite par trois croisées d'ogives décorées d'une fine arête entre deux tores et par des formerets en plein cintre. Au-dessus de l'hémicycle, huit nervures garnies de moulures identiques viennent se réunir à une clef centrale, et les formerets décrivent une courbe en cintre brisé. Dans le rond-point on rencontre encore le même profil sur les croisées d'ogives. Les chapelles rayonnantes, recouvertes de cinq nervures, offrent une analogie frappante avec celles de la cathédrale de Noyon, et les arcs qui les encadrent sont en plein cintre, comme les doubleaux du déambulatoire. Le chevet de l'église Saint-Martin d'Étampes porte l'empreinte d'un style plus avancé. La partie supérieure du sanctuaire a subi des remaniements, mais le déambulatoire est resté dans son état primitif et doit être attribué à l'année 1165 au plus tard. Les voûtes d'ogives à simple tore sont séparées de chaque côté de la chapelle centrale par trois doubleaux en tiers-point qui partent du tailloir d'une grosse colonne pour rayonner vers le mur extérieur. Il en résulte que l'espace en forme de trapèze compris entre les absidioles est voûté à l'aide d'arcs isolés reliés par des compartiments de remplissage. C'est une disposition fort originale qui fut également adoptée par l'architecte de Notre-Dame de Paris pour appareiller les voûtes du rond-point. Les trois chapelles rayonnantes présentent une croisée d'ogives sur leur première travée et deux nervures au-dessus de leur hémicycle. Tous les doubleaux sont en cintre brisé, et les voûtes du déambulatoire sont dépourvues de formerets.

La ville d'Étampes possède une autre église, celle de Notre-Dame, dont les voûtes méritent une mention particulière (2). Le grand chevet carré de cet édifice renferme au-dessus du maître-autel des croisées d'ogives formées d'un large boudin. On remarque du côté nord quatre voûtes dont le tore unique est beaucoup plus mince : leurs clefs sont garnies de figures d'anges et de rois sculptées en haut relief sur les arcs diagonaux et dans les triangles intermédiaires (3). Dans les chapelles du nord, deux branches d'ogives à triple boudin viennent s'appuyer contre la clef de l'arc d'encadrement, tandis que dans les chapelles situées à l'extrémité du bas côté sud,

(1) R. de LASTEYRIE, *Cartulaire général de Paris*, t. I, p. 375.

(2) Cf. ANTHYME-SAINT-PAUL, *Notre-Dame d'Étampes*, dans la *Gazette archéologique*, année 1884, p. 211.

(3) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. III, p. 259.

plusieurs nervures arrondies convergent vers une seule clef. Les voûtes de cette église présentent pour la plupart le même profil que celles de Saint-Martin; elles doivent appartenir au troisième quart du XII^e siècle, mais la partie centrale de l'abside de Notre-Dame est plus ancienne que les chapelles latérales bâties vers 1170.

A l'étage supérieur du donjon d'Étampes, on voit encore les amorces de deux arcs isolés qui s'entre-croisaient pour soutenir le poinçon de la charpente. Malgré l'autorité de Viollet-le-Duc (1), il est évident que cette tour fut élevée vers 1120 : elle était divisée par de simples planchers dans son état primitif; mais à la fin du règne de Philippe-Auguste, le plancher du premier étage fut remplacé par des voûtes d'ogives dont il reste encore quelques débris. Les nervures du dernier étage, formées de larges claveaux carrés comme celles du porche de Moissac, remontaient bien au premier quart du XII^e siècle, si l'on en juge par le style des chapiteaux qui les soutiennent. L'architecte avait sans doute adopté ce profil pour ne pas affaiblir leurs voussoirs par des moulures. D'ailleurs, les nervures établies dans les salles des châteaux sont presque toujours dépourvues de gorges et de tores jusqu'au XIII^e siècle. La même remarque s'applique aux croisées d'ogives appareillées sur des caves. Les arêtes de leurs claveaux furent simplement abattues pendant tout le cours du moyen âge, et leur forme ne pourrait fournir aucun élément de date aux archéologues, si le caractère de leurs supports ne permettait pas de reconnaître l'époque de leur construction.

Les expériences destinées à rechercher le meilleur moyen de disposer des nervures au-dessus des nefs se poursuivirent pendant toute la seconde moitié du XII^e siècle en dehors du Soissonnais, et c'est aux architectes des cathédrales de Sens, de Noyon et de Senlis qu'il faut attribuer l'ingénieuse idée d'appareiller les voûtes d'ogives sur deux travées, en les subdivisant par un doubleau intermédiaire. Quand le maître de l'œuvre de l'église de Saint-Jean-aux-Bois adopta cette disposition au début du XIII^e siècle, il y avait déjà longtemps qu'elle se trouvait employée sur les bords de l'Oise et de la Seine. Mais si les artistes du bassin de l'Aisne n'étaient pas aussi avancés sous ce rapport que leurs voisins, ils pouvaient les surpasser en faisant atteindre à la voûte gothique une hardiesse incomparable, dès la fin du XII^e siècle. On en trouve la preuve dans les deux édifices que nous allons étudier.

Le chœur de Saint-Remi de Reims, bâti par Pierre de Celles qui devint abbé du monastère en 1162, doit être considéré comme le prototype du croisillon méridional de la cathédrale de Soissons. Dom Marlot (2) rapporte à l'année 1170 le commencement des travaux (3), et le nouveau sanctuaire devait être terminé en 1181, quand Pierre de Celles fut nommé évêque de Chartres. Les voûtes supérieures sont formées de deux croisées d'ogives revêtues d'un tore aminci et de huit nervures rayonnant autour d'une clef centrale. Les tribunes et le déambulatoire renferment des voûtes du même genre, et les cinq chapelles du rond-point sont recouvertes de huit branches d'ogives. A l'entrée de chaque absidiole, deux colonnes isolées reçoivent les retombées des nervures, et l'espace compris entre les chapelles est voûté au moyen de trois doubleaux qui relient les grosses colonnes de l'hémicycle au mur extérieur, comme à Saint-Martin d'Étampes et à Notre-Dame de Paris. Les arcs-boutants extérieurs furent ajoutés après coup, car ils viennent couper les moulures de l'archivolte des fenêtres. Le chevet de Saint-Remi a sans doute été bâti par le même artiste que le croi-

(1) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. V, p. 51.

(2) *Metropolis Remensis historia*. Édition de 1679, t. II, p. 456.

(3) Cette date résulte de deux lettres de Pierre de Celles qui contiennent les passages suivants : « Nobilem ecclesiam nostram, tam in fronte quam in ventre, cui caput secundum se deerat, fabricandam suscepimus... Caput monasterii nostri renovare aggredior, et cum Dei auxilio jam opus inchoatum ridet et sequentis operis auspicia nobilia spondet. » — *Petri abbati Cellensis epistolarum libri IX*. Édition de 1613, lib. IX, epist. 4 et 5, p. 369 et 371.

sillon circulaire de la cathédrale de Soissons. Le profil identique des nervures dans les voûtes basses, les colonnes placées devant les absidioles suivant le système adopté à l'entrée de la chapelle du transept de Soissons, les fenêtres hautes groupées trois par trois dans les deux églises et le bandeau grassement sculpté qui se déroule sous les tribunes permettent de constater une ressemblance frappante entre le style de ces deux édifices, mais il est évident que le chœur de Saint-Remi de Reims fut achevé quelques années avant le croisillon de Soissons. Enhardi par sa première expérience, l'architecte diminua le diamètre des supports et parvint à bâtir un monument d'une légèreté merveilleuse qui est un prodige d'équilibre.

Cette charmante construction fut élevée à l'époque où l'évêque Nivelon de Chérizy occupait le siège de Soissons, c'est-à-dire entre 1176 et 1207. L'ancien obituaire du chapitre en a conservé le souvenir en ces termes : *Nivello concessit etiam nobis quamdam partem curiae suae in qua sita est dextera crux ecclesiae nostrae cum capella sancti Martini* (1). La date exacte de cette donation est donc inconnue. Viollet-le-Duc (2) et plusieurs archéologues (3) ont commis une erreur en rapportant la fondation du croisillon sud à l'année 1175, puisque Nivelon de Chérizy ne devint évêque qu'un an plus tard. En étudiant les profils des croisées d'ogives, les moulures des grandes arcades et l'ornementation des chapiteaux, on est conduit à faire remonter sa partie inférieure à l'année 1180 environ, en fixant l'achèvement de l'étage supérieur à une date voisine de 1185. Il est probable que les travaux furent interrompus quelque temps au niveau de la galerie des tribunes, car les fenêtres basses sont en plein cintre, tandis que l'arc brisé apparaît dans les fenêtres hautes. Or, les baies des églises du Soissonnais ne furent pas encadrées par une archivolte en tiers-point avant la fin du XII^e siècle. En outre, les bases des colonnes sont munies de griffes à l'étage inférieur et dépourvues de cet ornement dans la tribune, comme dans le chœur. Enfin, ce qui prouve bien que ce bras du transept appartient à une période assez voisine du XIII^e siècle, c'est la ressemblance du profil de ses voûtes avec les nervures du chœur qui fut consacré en 1212, d'après une inscription authentique (4).

Le croisillon méridional de la cathédrale de Soissons affecte la forme d'une abside arrondie, entourée d'un déambulatoire. C'est une imitation directe du transept de la cathédrale de Noyon, dont le plan avait sans doute été copié sur celui de l'église Saint-Lucien de Beauvais ou de la cathédrale de Tournai. Il est flanqué d'une chapelle à deux étages, voûtée par dix nervures amincies en amande qui se réunissent autour d'une clef garnie de deux anges et d'un agneau nimbé. La grande voûte de l'hémicycle se compose d'une croisée d'ogives ornée d'une gorge entre deux boudins, et deux branches secondaires viennent s'appuyer sur la clef du doubleau intermédiaire. A leur point de rencontre, on remarque six figures d'anges au milieu d'une couronne de feuillage. La galerie inférieure renferme treize petites voûtes d'ogives dont les nervures à tore aminci reposent tantôt sur des colonnes isolées, tantôt sur des piles cantonnées de quatre colonnettes qui portent les retombées de la grande voûte : cette disposition se reproduit dans les tribunes. Les doubleaux en tiers-point sont assez élancés, et les formerets qui décrivent une courbe en plein cintre dans la galerie basse et dans la chapelle ont une forme légèrement brisée autour de la grande voûte. A l'extérieur, quatre arcs-boutants assurent la stabilité de tout le système. Les proportions harmonieuses de ce croisillon, la solidité de ces voûtes et la légèreté de ces colonnes

(1) DORMAY, *Histoire de la ville de Soissons*, t. II, p. 34.

(2) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. I, p. 195.

(3) ANTHYME-SAINT-PAUL, *Viollet-le-Duc et son système archéologique*, p. 236. — FLEURY, *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. IV, p. 12.

(4) Cette inscription a été reproduite en fac-simile dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. VI, 1852, p. 179.

montrent à quel point était parvenue la science des architectes du Soissonnais à la fin du XII^e siècle : c'est un véritable chef-d'œuvre (1).

Nous venons de parcourir le cycle du développement de la croisée d'ogives depuis ses premières applications jusqu'à son plus haut degré d'élégance. Employée dès le commencement du XII^e siècle dans le déambulatoire de Morienvall, la nervure est une découverte essentiellement française. C'est sur le sol de l'Ile-de-France qu'elle fut soumise à des expériences décisives, avant de s'imposer aux écoles des autres provinces et à celles des pays étrangers. Pendant tout le XII^e siècle, on peut constater que les constructeurs du Valois et du Beauvaisis étaient plus avancés que ceux des environs de Paris dans l'emploi systématique de la voûte d'ogives, mais une véritable émulation s'était établie entre tous ces artistes pour faire sortir le style gothique de la période des tâtonnements. Leurs efforts persévérants, la justesse de leurs conceptions et l'étendue de leur savoir méritent bien d'être mis en relief. A une époque où les méthodes romanes étaient encore prépondérantes, ils avaient su s'affranchir de l'influence de ces traditions pour créer un art original basé sur de nouveaux principes d'équilibre. Après les indécisions inévitables des essais primitifs, l'art gothique se perfectionna de jour en jour pendant plus d'un siècle, mais il faut rendre justice à ceux qui en ont préparé le brillant avenir. Il serait impossible de comprendre son épanouissement à l'aurore du XIII^e siècle sans remonter aux premières voûtes d'ogives appareillées dans les églises du Soissonnais, du Valois et du Beauvaisis. C'est là que les embryons du système firent leur apparition, c'est là qu'il faut étudier l'origine et les progrès d'une découverte capitale dans l'histoire de l'architecture du moyen âge.

(1) Cf. les gravures publiées dans *l'Art gothique* de M. Goussier, p. 105 et 107.

CHAPITRE VII

L'ARC EN TIERS-POINT ET SES APPLICATIONS MÉTHODIQUES

DÉPUIS que les monuments du moyen âge ont fait l'objet d'études sérieuses, la forme de leurs arcs sert trop souvent de base à la plupart des archéologues pour distinguer les églises romanes des églises gothiques. De là, cette théorie très répandue qui consiste à déterminer l'âge des édifices en regardant si le plein cintre ou l'arc en tiers-point, désigné faussement sous le nom d'ogive, y est employé d'une manière exclusive. Comme les deux arcs se rencontrent souvent dans la même église, on avait inventé, pour désigner ce genre particulier, le mot de *transition*; mais ce dernier terme peut prêter à de nombreuses équivoques, parce qu'il semble impliquer l'existence d'un système de construction intermédiaire entre l'architecture romane et l'architecture gothique. Or, l'emploi simultané des deux formes d'arcs change beaucoup moins le style d'un monument que la présence d'une voûte en berceau ou d'une croisée d'ogives. Prenons un exemple. Personne ne songe à prétendre que Saint-Front de Périgueux n'est pas une église romane, et cependant les coupes du monument reposent sur de grands arcs brisés. Supposons au contraire que les arcades, les portails et les fenêtres de Notre-Dame de Paris soient en plein cintre, l'édifice n'en serait pas moins absolument gothique.

La révolution architecturale qui se produisit dans l'Ile-de-France au XII^e siècle n'est donc pas le résultat d'un simple changement dans la forme des arcs; elle dérive avant tout de la découverte de la nervure. L'emploi de l'arc en tiers-point ne fut pas accidentel, et son usage systématique n'aurait jamais permis d'élever des cathédrales comme celles de Reims ou d'Amiens, sans l'invention de la croisée d'ogives et de l'arc-boutant. Pendant tout le moyen âge, l'art de bâtir subit de notables perfectionnements, et la transformation incessante du style s'opéra tout aussi bien au XII^e siècle qu'au XIII^e, au XIV^e et au XVI^e siècle. On ne peut donc établir une classification sur un caractère qui appartient à une période aussi bien qu'à une autre. Il vaut beaucoup mieux s'attacher à distinguer les particularités des édifices religieux dans chacune des deux moitiés du XII^e siècle, au lieu de confondre ces deux époques sous le terme général de transition qui n'est pas assez précis.

Viollet-le-Duc et Quicherat furent les premiers à comprendre l'importance du principe de la voûte et le rôle secondaire de l'arc en tiers-point dans l'architecture du moyen âge. Néanmoins, on a gratifié pendant si longtemps les arcs brisés du nom d'ogives, au lieu de réserver ce mot pour les membrures diagonales des voûtes, que la question de l'origine de l'art gothique s'est trouvée

complètement déplacée. Au lieu de rechercher les plus anciens spécimens de nervures croisées, on a voulu établir tout un système sur l'importation en Europe de l'arc brisé, comme si le style gothique avait été créé d'un seul coup par la substitution de l'arc en tiers-point au plein cintre. On remplirait un volume en se bornant à reproduire les opinions plus ou moins bizarres énoncées par divers auteurs pour expliquer un pareil changement. Bientôt même, ce fut une question de patriotisme; chaque nation revendiqua l'honneur d'avoir participé à la découverte de la soi-disant ogive, ou plutôt de l'arc en tiers-point. Des discussions passionnées s'engagèrent entre les archéologues : les uns proclamaient bien haut que l'arc brisé venait de l'Orient, les autres essayaient de prouver que ses premières applications avaient eu lieu dans les pays d'Occident. Pendant les ardeurs de la lutte, personne ne songeait à étudier le rôle de la croisée d'ogives, qui forme cependant l'élément fondamental de l'architecture gothique.

Dès le XVI^e siècle, certains auteurs s'occupèrent de rechercher l'origine de l'arc brisé. César Césariani, dans son édition de Vitruve, Albert Durer (1), Vasari (2) et Palladio (3) en attribuèrent l'invention aux architectes allemands. Au XVIII^e siècle, Evelyn (4) était d'avis que cette forme fut d'abord appliquée par les Goths, et Stuckeley (5) considérait l'arc en tiers-point comme une découverte des Arabes. Quelques années plus tard, Bentham (6), Carter (7) et Milner (8) affirmèrent que l'arc brisé avait pris naissance en Angleterre par l'intersection des arcatures en plein cintre. Pour réfuter un pareil système, il suffit de faire observer que ce motif de décoration fut employé par les architectes arabes de la mosquée de Cordoue dès le IX^e siècle, et cependant l'Espagne n'adopta pas le style gothique avant le XIII^e siècle. Tandis que Chateaubriand (9) attribuait l'élévation des cathédrales à l'imitation des branches entre-croisées dans les forêts, Hall (10) et Boid (11) prétendaient que l'arc brisé dérive de la copie des ouvrages en osier, Gunn (12) s'efforçait de prouver que l'art gothique était une mauvaise interprétation des ordres classiques, et Pownall (13) croyait trouver le prototype de l'arc en tiers-point dans la forme des charpentes.

Si l'on en croit Whitaker (14), Hawkins (15) et Millers (16), l'arc brisé prit naissance en Angleterre, mais Dallaway (17) revendique pour les Italiens le mérite de cette découverte. Enfin Milizia (18), Costenoble (19), Schmidt (20), Busching (21), Stieglitz (22) et Hope (23) ont admis que l'arc en tiers-point avait fait son apparition en Allemagne dès une époque très reculée, et que

(1) *Vier Bücher von menschlicher proportion*. Nuremberg, 1568, in-fol.

(2) *Le vite de piu eccellenti pittori, scultori ed architetti*. Florence, 1568, 3 vol. in-4°.

(3) *Il quattro libri dell'architettura*. Venise, 1570, in-fol.

(4) *Account of architects and architecture*. Londres, 1664.

(5) *Itinerarium curiosum*. Londres, 1762, 2 vol. in-fol.

(6) *History and antiquities of the conventual cathedral church of Ely*. Cambridge, 1771, in-4°.

(7) *The ancient architecture of England*. Londres, 1795-1816, 2 vol. in-fol.

(8) *A treatise on the ecclesiastical architecture of England during the middle ages*. Londres, 1835, in-8°.

(9) *Génie du christianisme*, 3^e partie, liv. I, chap. VII.

(10) *Essay on the origin, history and principles of gothic architecture*. Londres, 1813, in-4°.

(11) *A concise history of the principal styles of architecture*. Londres, 1829, in-8°.

(12) *An inquiry into the origin and influence of gothic architecture*. Londres, 1819, in-8°.

(13) *Observations on the origin and progress of gothic architecture*. *Archæologia*, t. IX, 1789, p. 110.

(14) *The ancient cathedral of Cornwall*. Londres, 1804, 2 vol. in-4°.

(15) *The antiquities of the city of Westminster*. Londres, 1807, 2 vol. in-4°.

(16) *A guide to the cathedral church of Ely*. Cambridge, 1807, in-8°.

(17) *Observations on english architecture*. Londres, 1806, in-8°.

(18) *Memorie degli architetti antichi e moderni*. Rome, 1768, 2 vol. in-8°.

(19) *Ueber altddeutsche Architektur und deren Ursprung*. Halle, 1812, in-fol.

(20) *Römische, byzantinische und germanische Baudenkmale*, 1836, in-4°.

(21) *Reise durch einige Münster und Kirchen des nördlichen Deutschlands*. Leipzig, 1810.

(22) *Geschichte der Baukunst vom frühesten Alterthum bis in neuen Zeiten*. Nuremberg, 1827.

(23) *An historical essay on architecture*. Londres, 1838, 2 vol. in-8°.

l'école rhénane s'empresse de l'utiliser avant toutes les autres. Suivant Haggitt (1), Whittington (2) et Wigley (3), les exemples d'arcs brisés les plus anciens se rencontrent en Orient, et c'est de là que leur usage se répandit en Europe. M. Charles Lenormant (4), Jules Quicherat (5) et Viollet-le-Duc (6) sont du même avis. Il est certain que les portes des Lions et du trésor d'Atrée, à Mycènes, bâties par les premiers peuples de la Grèce, sont formées par deux segments de cercle qui se coupent comme ceux d'un arc en tiers-point; mais les joints de leurs assises, disposés sur un lit horizontal, ne convergent pas vers le centre de la courbe. Ce sont de simples passages recouverts par des encorbellements successifs jusqu'à leur sommet. Des portes du même genre sont pratiquées dans les murs des cités préhistoriques de Signium et d'Arpino en Italie.

Il ne faut pas considérer ces ouvertures plus ou moins aiguës comme de véritables arcs, et leur forme résulte plutôt d'une fantaisie de l'appareilleur que d'un système raisonné. La même observation s'applique à d'autres arcs en tiers-point dont la haute antiquité est incontestable. Ainsi les ruines du Ramesséum et un monument égyptien situé à Djebel-el-Barkal renferment des voûtes en cintre brisé. En Sardaigne, de nombreux tombeaux d'origine préhistorique connus sous le nom de *nur-hags*, et déjà mentionnés par Diodore de Sicile, contiennent des cellules coniques. La coupe de ces chambres funéraires, appareillées par assises horizontales, donne le profil d'un arc brisé dont la flèche serait légèrement émoussée (7). Plusieurs monuments mexicains du Yucatan présentent des portes de forme pointue, analogues à celles du trésor d'Atrée. Enfin, le couronnement de quelques tombeaux élevés par les habitants primitifs de la Lycie se compose d'un toit en pierre dont les deux versants sont convexes. Les pignons de ces petits édifices affectent donc la forme d'un arc en tiers-point, comme une porte qui se trouve dans les ruines de la ville d'Assos, en Mysie (8). Que faut-il en conclure? C'est que le tracé de l'arc brisé vint à l'esprit des premiers constructeurs de la Grèce, de l'Égypte, de l'Asie Mineure, de l'Italie et même de l'Amérique. Cette courbe n'est donc pas le caractère distinctif de telle ou telle architecture, et elle fut inventée dès que l'homme eut un compas dans les mains.

Il est donc inutile d'aller chercher, comme Viollet-le-Duc (9), l'origine de l'arc brisé dans les proportions des pyramides d'Égypte pour en établir la filiation (10). Les Grecs et les Romains n'avaient pas jugé à propos d'utiliser le cintre brisé, et les premières églises chrétiennes de la Syrie, où l'arc et la plate-bande se prêtent un mutuel appui, n'en renferment aucun exemple, comme on peut le constater en parcourant l'ouvrage de M. de Vogüé (11). Ainsi toutes les arcades des basiliques de Chaqqa et de Taskha qui remontent, l'une au III^e, l'autre au IV^e siècle de notre ère, sont en plein cintre. On peut faire la même remarque dans les églises de Kalat-Seman, de Qalb-Louzeh, de Roueihia, de Tourmanin, de Baqouza et de Behioh, bâties au VI^e et au VII^e siècle. A Saint-Georges d'Ezra, la grande coupole en forme de mitre qui s'élève au-dessus du baptistère donne une section analogue à celle d'une voûte en cintre brisé, mais elle n'offre aucun rapport avec un doubleau de la même forme (12). C'est un prototype des coupoles ovoïdes qui se ren-

1) *Two letters on the subject of gothic architecture*. Cambridge, 1813, in-8°.

2) *An historical survey on the ecclesiastical antiquities of France*. Londres, 1801.

3) *Archaeological studies in Jerusalem*. Londres, 1856, in-4°.

4) *Lettre à M. de Caumont*, dans la *Revue normande*, année 1841.

5) *De l'architecture romane*, dans la *Revue archéologique*, t. XI, p. 685.

6) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. VI, p. 421.

7) PETIT-RADEL, *Notice sur les nur-hags de la Sardaigne*. Paris, 1826, in-8°.

8) TEXIER, *Description de l'Asie Mineure*, t. II, pl. 110 bis, et t. III, pl. 173 et 175.

9) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. VI, p. 422.

10) Murphy avait émis la même opinion en 1795 dans son ouvrage sur l'église de Batalha.

11) *Syrie centrale. Architecture civile et religieuse du I^{er} au VII^e siècle*. Paris, 1865-1877, in-4°.

12) *Ibid.*, pl. 21.

contrent dans les anciennes mosquées de l'Asie centrale. La petite chapelle Sainte-Croix de Montmajour, près d'Arles, construite en 1019 (1) sur le plan d'un quatre-feuilles, est couronnée par une coupole identique à celle que nous venons de signaler. La structure particulière de ces coupoles ne dérive pas nécessairement de l'arc en tiers-point et semble plutôt inspirée par le désir de donner à la voûte centrale une plus grande élévation.

C'est en Perse qu'il faut aller étudier les plus anciens spécimens d'arcs en tiers-point appareillés par un tracé méthodique, c'est-à-dire avec des claveaux taillés normalement à la courbe. A Diarbékir, en Arménie, une colonnade romaine, décrite par M. Texier, est surmontée de véritables cintres brisés (2). Au milieu des ruines de Ctésiphon, aujourd'hui Madaïn, le palais dit de Chosroës fondé par les rois Sassanides, vers le V^e siècle de l'ère chrétienne, présente encore une grande porte surmontée d'un arc en tiers-point (3). Dans les palais de Sarvistan et de Firouz-Abad contemporains de la même période, et dans celui d'Amman construit au VII^e siècle (4), les arcs affectent plutôt une forme ovoïde semblable à ces courbes en ellipse allongée qui servirent à tracer les fenêtres des églises au XVI^e siècle; mais si les arcades de ces édifices ont leur pointe émoussée, elles n'en sont pas moins franchement rétrécies vers leur sommet.

Si l'arc brisé apparaît dans plusieurs monuments Sassanides, faut-il en conclure, avec M. Dieulafoy, que l'architecture gothique est une évolution évoquée à l'époque des croisades par le contact direct de l'Europe avec l'Asie et par l'influence de l'art persan (5)? Faut-il admettre que les voûtes romanes de Saint-Philibert de Tournus dérivent de celles du palais de Tag-Eivan, où le système des berceaux appareillés en travers sur de larges doubleaux était adopté dès le VI^e siècle (6)? C'est une simple hypothèse qu'il nous paraît inutile de discuter, car la voûte en berceau transversal est une véritable exception et ne donna naissance à aucun nouveau système d'architecture. En outre, comme tous les principes du style gothique dérivent uniquement de la croisée d'ogives, et non pas de l'arc en tiers-point, les observations de M. Dieulafoy sont loin d'être concluantes. Tous les édifices qu'il a signalés ne renferment aucune voûte établie sur des arcs diagonaux. Le tombeau du Chah Khoda Bendé, construit à la fin du XIII^e siècle, n'est pas un monument gothique (7) : ses piliers supportent de nombreux cintres brisés, mais on n'y rencontre aucune voûte sur croisées d'ogives. Si les architectes persans furent les premiers à employer l'arc en tiers-point, cette forme n'exerça aucune influence sur les voûtes des monuments de l'époque Sassanide. Pendant tout le moyen âge, leurs successeurs continuèrent à employer la coupole, la voûte en berceau et la voûte d'arêtes sans avoir recours à la nervure dont les constructeurs de l'Occident avaient seuls compris l'utilité.

Les Arabes s'approprièrent l'arc brisé, après en avoir emprunté la forme aux palais antiques de la Perse. Le *Méqîas* ou Nilomètre bâti au IX^e siècle dans l'île de Rodah, près du Caire, présente sur chacune de ses faces un arc en tiers-point (8). A la même époque, Ibn Touloun, lieutenant des Califes en Égypte, faisait élever au Caire une vaste mosquée dont les arcades en cintre brisé reposent sur des colonnettes (9). Cette ville renferme encore la mosquée d'El-Hasar, bâtie dans

(1) D'ACHERY, *Spicilège*, t. III, p. 383.

(2) *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*, t. II.

(3) KER-PORTER, *Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia*, t. II, p. 410.

(4) FLANDIN et COSTE, *Voyage en Perse*, t. I, pl. 29, 40 et 41 *ter*.

(5) *Les origines de l'architecture du moyen âge et ses rapports avec l'architecture perse. Conférence faite le 24 mars 1887 à la Société centrale des architectes.*

(6) *Ibid.*, p. 8 et 21.

(7) *Ibid.*, p. 26. — Cf. TEXIER, *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*, pl. 56 et 57.

(8) LENORMANT, *Lettre à M. de Caumont*, dans la *Revue normande*, année 1841.

(9) DE CAUMONT, *Origine du style ogival*, dans le *Bulletin monumental*, t. II, p. 122.

le cours du XI^e siècle, d'après les mêmes principes que la précédente. Les Arabes firent également usage de l'arc en tiers-point dans les premières mosquées qu'ils élevèrent en Espagne, et leurs architectes l'importèrent bientôt en Sicile. A Palerme, les palais de la Ziza et de la Couba, qui furent longtemps attribués au X^e siècle, offrent un singulier mélange d'arcs en plein cintre et d'arcs brisés; mais une charte de l'archevêque Romuald permet d'attribuer le premier de ces monuments à l'époque de Guillaume I^{er}, roi de Naples et de Sicile, qui régna de 1154 à 1166. Quant au palais de la Couba, M. Amari a pu fixer la date de sa construction à l'année 1182, en déchiffrant les caractères arabes gravés sur sa frise (1).

Si l'on compare les mosquées du Caire avec une église gothique, on n'y rencontre aucune ressemblance dans la forme des voûtes, dans la disposition des piliers et dans le caractère de la sculpture. Il faut donc bien se garder de considérer le style gothique comme une importation venue de l'Orient. C'est une architecture originale qui s'est formée sur le sol de l'Île-de-France, après une série d'expériences poursuivies pendant un siècle avec une rare ténacité. Les croisades favorisèrent son développement par l'enthousiasme religieux qu'elles provoquèrent, mais les compagnons de Godefroy de Bouillon se proposaient un autre but que la découverte d'un nouvel art de bâtir. Au moment où ils revenaient de la Terre Sainte, la nervure avait déjà fait son apparition dans quelques églises de la France, et bien que l'épanouissement du style gothique soit contemporain de la seconde et de la troisième croisade, ses œuvres n'auraient pas été moins remarquables si ces expéditions n'avaient jamais eu lieu.

Viollet-le-Duc, frappé par la lecture de l'ouvrage de M. de Vogüé, a supposé que la vue des églises syriennes avait produit une grande impression sur les ouvriers qui vinrent s'établir à Antioche à la suite des croisés (2); mais les principes que des architectes auraient pu rapporter d'une semblable étude, comme l'usage des arcs-doubleaux, étaient connus en France depuis le commencement du XI^e siècle. Pourquoi donc auraient-ils emprunté à l'Asie un système appliqué dans tout l'Occident depuis longtemps, et qui faisait partie d'un fonds commun dérivé des traditions antiques? Si l'influence orientale s'exerça dans notre pays sur les églises à coupoles et sur certains types de chapiteaux à l'époque romane, on ne peut la constater dans les églises gothiques, puisque leurs éléments fondamentaux, tels que la voûte d'ogives et l'arc-boutant, ne se rencontrent pas dans les édifices de l'Orient. Les croisés, loin de copier les monuments arabes ou gréco-romains qu'ils avaient sous les yeux, bâtirent des églises ou des châteaux dans un style identique à celui qui était appliqué en France au XII^e siècle. Ils s'efforcèrent donc de propager leur architecture nationale, au lieu de s'assimiler les procédés des constructeurs de la Syrie. Après avoir importé l'arc brisé en même temps que la nervure dans la Palestine, ils élevèrent des monuments où l'arc en tiers-point est employé d'une manière systématique, comme dans les églises du Saint-Sépulcre, de Sainte-Marie Latine, de Sainte-Anne de Jérusalem et de Saint-Jérémie, construites sous le règne de Louis VII (3).

Les archéologues qui se sont prononcés en faveur de l'origine orientale du système gothique s'imaginaient que cet art était un produit spontané du génie d'un architecte quelconque, et attribuaient à l'introduction de l'arc en tiers-point dans les édifices religieux une influence capitale sur la transformation du style au XII^e siècle. Or, quand l'arc brisé fit son apparition dès le XI^e siècle à l'intérieur des églises romanes, il ne produisit aucun changement dans leur mode de structure. On continua pendant longtemps à l'appareiller à côté du plein cintre, sans avoir

(1) *Lettre à M. de Longpérier*, dans la *Revue archéologique*, t. VI, p. 677 et 682.

(2) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. VII, p. 420; t. VIII, p. 105, et t. IX, p. 481.

(3) De Vogüé, *Les églises de la Terre Sainte*, pl. 13, 14 et 25.

l'idée de s'en servir d'une manière exclusive. Ce fut d'abord une forme d'arcade adoptée de préférence à une autre ; mais quand la découverte de la croisée d'ogives vint changer de fond en comble les principes de stabilité des voûtes, les architectes de la région parisienne en firent un emploi parfaitement raisonné. En réalité, l'usage méthodique de l'arc en tiers-point coïncida simplement avec l'invention de la nervure et de l'arc-boutant, qui sont les éléments essentiels de l'architecture gothique.

Appliqué dans les palais des anciens rois de Perse dès le V^e siècle, et dans les mosquées du Caire à partir du IX^e siècle, l'arc brisé fut imité de bonne heure en Occident ; mais les croisades n'eurent aucune influence sur l'introduction de cette nouvelle forme dans les églises. Au milieu du XI^e siècle, les architectes français y avaient déjà recours pour soutenir les voûtes de quelques édifices religieux, et quand Jérusalem tomba au pouvoir des croisés, l'arc en tiers-point était depuis longtemps pratiqué dans la Bourgogne et dans le Périgord. Il serait plus naturel de supposer que les cintres brisés des monuments arabes avaient attiré l'attention des voyageurs qui se rendaient en Égypte, ou des pèlerins qui visitaient les lieux saints, car les relations de la France et de l'Orient étaient déjà fréquentes au XI^e siècle. M. Quicherat n'hésite pas à faire remonter jusqu'à la fin du X^e siècle des arcades aiguës qui se trouvent au centre de la crypte de l'église de Saint-Bavon à Gand (1). Ce type d'arcs triangulaires, qui était très répandu dans le Bourbonnais à l'époque romane, fut adopté au XI^e siècle pour les arcatures dans les transepts de Notre-Dame du Port, à Clermont, de Saint-Étienne de Nevers (2), et dans la crypte de Nesle en Picardie. Dans le Soissonnais, les corniches de l'église de Saint-Bandry et de la chapelle Saint-Vaast à la Ferté-Milon, bâties au XI^e siècle, offrent encore des modèles d'arcs en mitre, ainsi que la chapelle des Templiers à Laon, construite vers le second quart du XII^e siècle.

C'est dans les provinces centrales de la France qu'il faut aller chercher des exemples authentiques d'arcs en tiers-point remontant au XI^e siècle. A Périgueux, la coupole qui s'élève sur la première travée de l'église Saint-Étienne repose sur des arcs brisés. Il en est de même dans la cathédrale de Cahors, commencée vers la fin du XI^e siècle (3). Quant aux arcs en tiers-point qui supportent les coupoles de Saint-Front de Périgueux, leur véritable date restera toujours douteuse, parce qu'ils n'ont plus aucun caractère archéologique, depuis la dernière restauration. D'ailleurs, on peut supposer que leur construction n'était pas antérieure à l'incendie de 1120, époque où le monastère de Saint-Front se trouvait encore recouvert de plafonds en bois (4).

Dans le Limousin, les premières travées des églises de Saint-Léonard et de Saint-Junien (Haute-Vienne) offrent des spécimens d'arcs à peine brisés qui peuvent remonter à la fin du XI^e siècle. Les deux moines architectes qui jetèrent les fondations de l'église abbatiale de Cluny, en 1089 (5), avaient adopté l'arc en tiers-point pour appareiller les travées et la voûte en berceau brisé du sanctuaire. M. Jean Virey a signalé des voûtes du même genre bâties au XI^e siècle dans les églises d'Ameugny et de Chapaize (Saône-et-Loire), et le Mâconnais renferme d'autres exemples d'arcs brisés aussi anciens dans les nefs de Farges, de Saint-Vincent-des-Prés, d'Uchizy et de Bourg-de-Thizy (6). La grande église de la Charité-sur-Loire, commencée vers 1090 et consacrée en 1107 (7), est soutenue par une série d'arcades en tiers-point. Dès la première moitié du XII^e siècle, l'arc

(1) *De l'architecture romane*, dans la *Revue archéologique*, t. XI, p. 686.

(2) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. I, p. 100.

(3) F. DE VERNEUIL, *L'architecture byzantine en France*, pl. 10.

(4) *Chronique de Saint-Maixent*, dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. XII, p. 392.

(5) MABILLON, *Annales ordinis sancti Benedicti*, t. V, p. 252. — PIERRE LE VÉNÉRABLE, *Epist.*, lib. III, 2.

(6) *L'architecture romane dans l'ancien diocèse de Mâcon*, p. 74, 79, 87, 101, 117 et 122.

(7) *Gallia Christiana*, t. XII, col. 404.

brisé ne tarda pas à se répandre en Provence, en Limousin, en Poitou, en Bourgogne et sur les bords de la Loire, notamment dans les églises du Thoronet (Var), de Notre-Dame de Vaison, de Cavaillon, de Senanque (Vaucluse), de Saint-Léonard, de Solignac, de Saint-Junien (Haute-Vienne), de Souillac (Lot), d'Aubazine, d'Uzerche (Corrèze), de Civray, de Lusignan, de Nouaillé, de Jazeneuil (Vienne), de Fontgombault, de Saint-Lazare d'Autun, de Paray-le-Monial, de Pontigny, de Fontevault, de Cunault, près de Saumur, et de Notre-Dame de Beaugency. Comme la brisure des arcs avait l'avantage d'offrir une grande résistance à la poussée, les constructeurs de ces diverses provinces l'appliquèrent continuellement aux voûtes et aux arcades des nefs sous le règne de Louis VI. M. de Caumont (1) et Jules Quicherat (2) ont signalé l'existence de beaucoup d'arcs en tiers-point qu'ils attribuent au XI^e siècle; mais leur nomenclature mérite d'être soigneusement révisée, car elle renferme de nombreuses erreurs (3). En réalité, tandis que le cintre brisé était quelquefois employé dans le centre de la France dès le XI^e siècle, cette forme d'arc doit être regardée comme une véritable rareté dans les églises bâties au nord de la Loire à la même époque.

Les architectes normands firent un usage exceptionnel de l'arc en tiers-point au XI^e siècle pour appareiller le doubleau qui se trouve à l'entrée du transept dans l'église de la Trinité de Caen. Au XII^e siècle, ils eurent encore une préférence marquée pour l'arc en plein cintre, et le tiers-point fut surtout appliqué autour des voûtes d'ogives. On peut signaler des arcs brisés qui remontent à cette époque dans la façade de l'église de Pontorson (Manche), au portail de Manéglise, près de Montivilliers, dans les baies du premier étage de la tour Saint-Romain à Rouen, et dans les clochers de Douvres et de Luc-sur-Mer (Calvados) (4); mais ce sont des exemples isolés. En Angleterre, il est impossible de citer aucun exemple d'arc en tiers-point antérieur à 1150. Pendant la seconde moitié du XII^e siècle, l'arc brisé fut utilisé dans les églises de Kirckstall et de Brayesworth, dans la crypte de la cathédrale d'York et dans la chapelle des Templiers de Londres. Guillaume de Sens, maître de l'œuvre de la cathédrale de Cantorbéry, en fit un usage systématique; mais le plein cintre règne encore sans partage dans les cathédrales de Winchester, d'Ely, de Rochester et d'Oxford, qui appartiennent à la même période. La même observation s'applique à la nef de la cathédrale de Pétersborough, où l'on remarque cependant un arc de décharge en tiers-point au-dessus du triforium (5).

L'école de l'Ile-de-France ne présente aucun exemple authentique d'arc brisé du XI^e siècle, car les arcades en tiers-point qui se trouvent sous le clocher de l'église de Rieux, près de Creil, ne sont peut-être pas antérieures à la fin du règne de Philippe I^{er}. Nous n'avons pu rencontrer dans le Soissonnais aucun cintre brisé du XI^e siècle, et si Quicherat signalait naguère des arcs en tiers-point de la même époque à l'église de Coudun, près de Compiègne (6), il est facile de reconnaître que la nef de cet édifice appartient au second quart du XII^e siècle (7). Ce fut seulement au début du règne de Louis VI que l'usage de l'arc en tiers-point se répandit autour de Beauvais et de Soissons, comme on peut le constater dans la nef de l'église de Villers-Saint-Paul et dans les travées du déambulatoire de Morienval.

(1) *Statistique monumentale du Calvados*, dans le *Bulletin monumental*, t. VIII, p. 145, 489; IX, p. 318, et X, p. 9.

(2) *Revue archéologique*, t. VII, p. 73, 74, et t. XI, p. 686 et 687.

(3) M. Quicherat signale notamment des arcs brisés du XI^e siècle dans les églises de Saint-Martin des Champs à Paris, de Saint-Vincent de Senlis, de Villers-Saint-Paul, de Bury, de Saint-Étienne de Beauvais, de Saint-Germer, etc., qui appartiennent au XII^e siècle.

(4) RUPRICH-ROBERT, *L'architecture normande aux XI^e et XII^e siècles*, pl. 71, 71^{bis}, 97, 108, 141 et 142.

(5) *Ibid.*, pl. 58, 61, 64, 86 et 117.

(6) *De l'architecture romane*, dans la *Revue archéologique*, t. XI, p. 686.

(7) WOILLEZ, *Archéologie des monuments du Beauvaisis*. Description des monuments, p. 34.

Si le cintre brisé devint peu à peu l'un des caractères apparents du style gothique après l'invention de la nervure, il ne fallut pas moins d'un siècle pour que cette forme fût définitivement adoptée par les architectes de la région parisienne. L'arc en tiers-point fit son apparition très lentement dans toutes les ouvertures des édifices religieux. Pour expliquer ses progrès continus pendant le XII^e siècle, beaucoup d'auteurs ont supposé qu'il avait remplacé l'arc en plein cintre par des raisons d'élégance et de solidité. Sans doute, l'arc brisé offre une plus grande résistance à la poussée que le plein cintre; mais son usage, limité d'abord aux arcs qui encadrent les voûtes d'ogives, se généralisa par un simple besoin d'harmonie. On ne saurait trop répéter que l'emploi de l'arc en tiers-point ne fut pas l'effet du hasard ou le résultat d'une tendance à créer un style plus élancé. Cette révolution dans l'art de bâtir n'aurait jamais pu se propager si elle n'avait eu pour point de départ un principe rationnel. Sans la nervure, le cintre brisé serait resté une forme exceptionnelle, au lieu de devenir l'un des éléments du style gothique.

L'étude des églises élevées sur le sol de l'Ile-de-France pendant la première moitié du XII^e siècle permet de constater que l'usage de la nervure est antérieur à l'application systématique de l'arc en tiers-point. Ce fait est de la plus haute importance, car il en résulte que la brisure des arcs n'est pas une fantaisie des architectes gothiques, mais qu'elle dérive d'une nécessité de construction produite par la découverte de la croisée d'ogives. En effet, si l'on veut déterminer quel est l'arc où le tiers-point apparaît au commencement du XII^e siècle, on ne tarde pas à s'apercevoir que ce sont les doubleaux qui présentent les premiers exemples de brisure à leur sommet. Les arcs brisés sont presque toujours établis dans le voisinage d'une voûte d'ogives, et loin de faire plier sous leur influence les différentes parties des églises, ils se trouvent au contraire placés sous la dépendance de la nervure. Quand leur usage n'était pas indispensable, on n'hésitait pas à conserver l'arc en plein cintre. Ainsi s'explique la rareté de leur emploi dans les arcades des nefs non voûtées, dans les clochers, dans les portails et dans les fenêtres jusqu'au milieu du XII^e siècle.

Comment les architectes furent-ils amenés à préférer l'arc en tiers-point à toutes les autres courbes pour encadrer les croisées d'ogives, c'est ce qu'il importe d'examiner. Dans une voûte gothique, les nervures ont nécessairement une plus grande ouverture que les doubleaux et les formerets, puisqu'elles sont les diagonales d'un rectangle dont les autres arcs occupent seulement les côtés. Dès lors, leur clef se trouve toujours placée à un point plus élevé que le sommet des doubleaux, si la forme de ces arcs est en plein cintre. Il était donc peu pratique d'utiliser une courbe cintrée autour des voûtes de grande dimension, parce que la différence de hauteur entre la clef des nervures et celle des arcs d'encadrement n'était pas facile à raccorder. Deux moyens se présentaient pour résoudre le problème d'élever tous les arcs d'une voûte d'ogives au même niveau. On pouvait d'abord baisser la clef des nervures afin de la faire correspondre avec celle des doubleaux : c'est le parti qui fut adopté par l'architecte de l'église de Béthizy-Saint-Pierre, près de Verberie. Au lieu d'établir dans les collatéraux les croisées d'ogives sur des colonnettes, il les fit reposer sur des consoles placées au-dessous de la naissance des arcades de la nef. Grâce à cette disposition, il put raccorder les compartiments de remplissage avec les arcs en plein cintre de la nef et avec les petits doubleaux cintrés du bas côté; mais un pareil système, qui se trouve également appliqué dans les bas côtés de la cathédrale de Sens (1), était un simple expédient. D'ailleurs, le vice de construction des voûtes de Béthizy apparaît à première vue. Leurs nervures sont presque toutes disjointes; et comme le poids des claveaux était mal équilibré, un

(1) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. IX, p. 507.

tassement inévitable s'est produit dans la voûte, et tous les doubleaux sont déformés par la même raison.

Les nombreux inconvénients des nervures surbaissées expliquent pourquoi les constructeurs renoncèrent à leur emploi après quelques expériences. Ils s'efforcèrent alors de surhausser les doubleaux en plein cintre pour les amener au même niveau que la clef de la croisée d'ogives. On trouve déjà une trace de cette tendance dans le déambulatoire de Morienvall. Les petits doubleaux qui séparent ses travées n'ont que 0^m,65 d'ouverture, et s'ils étaient appareillés en plein cintre régulier, ils mesureraient au maximum 0^m,35 de flèche. Une hauteur aussi faible était bien inférieure à celle de la clef des nervures diagonales dont les supports étaient distants de 3^m,50. L'architecte prit donc le parti de surhausser très fortement les doubleaux, en portant leur sommet à 0^m,90 au-dessus des tailloirs. Il parvint ainsi à les raccorder sans trop de difficulté avec les compartiments de remplissage.

L'église de Saint-Étienne de Beauvais présente également un exemple intéressant d'arcs en plein cintre surhaussés autour d'une croisée d'ogives (1). Les bas côtés sont recouverts de nervures, comme à Béthizy-Saint-Pierre; chacune de ces voûtes est encadrée par l'un des grands arcs de la nef et les doubleaux qui traversent le collatéral. Si l'arcade de la nef décrivait une courbe en plein cintre ordinaire, elle atteindrait deux mètres au-dessus des chapiteaux; mais sa clef serait placée beaucoup trop bas, puisque la croisée d'ogives a trois mètres de flèche. La seule manière pratique de compenser cette différence si gênante pour la pose des compartiments de remplissage, c'était de faire monter à la même hauteur le sommet de tous les arcs environnants, en surélevant leur cintre. Il est facile de reconnaître que ce système fut considéré comme une véritable nécessité de construction. Dans l'église de Bury (Oise), les doubleaux en tiers-point de la nef et des bas côtés sont également surhaussés d'une manière très sensible. Ainsi les architectes cherchaient à résoudre un problème de la plus haute importance. Ils voulaient trouver le moyen de faire arriver la clef des doubleaux et des formerets à la même hauteur que le point d'intersection des nervures. L'arc en plein cintre surhaussé permettait sans doute d'obtenir une certaine régularité dans l'ensemble de la voûte, mais ce n'était qu'une médiocre ressource. Il ne fallait pas songer à lancer un doubleau de ce genre au-dessus d'une large nef, car l'appareilleur aurait été forcé de le surhausser d'une façon démesurée, pour lui faire atteindre le même niveau que la clef de la croisée d'ogives.

La découverte de la nervure semblait donc devoir rester stérile, puisqu'elle ne se prêtait pas à voûter de larges surfaces. Les constructeurs s'appliquèrent alors à rechercher la courbe la plus favorable pour encadrer une voûte d'ogives. C'est ainsi qu'ils furent conduits presque insensiblement à briser les arcs en plein cintre pour remonter leur clef jusqu'au sommet des compartiments de remplissage. Ils appareillèrent d'abord des arcs en tiers-point à peine accentués, en tâtonnant avec le compas au niveau de la ligne d'imposte, pour trouver les centres des deux courbes, qu'ils n'osèrent pas pendant longtemps éloigner l'un de l'autre. Les arcs de ce genre pouvaient seuls permettre d'établir une voûte à nervures au-dessus d'un chœur ou d'un transept, parce qu'ils n'avaient pas les nombreux inconvénients du plein cintre surhaussé. En effet, on ne peut signaler aucun sanctuaire voûté sur croisée d'ogives avec des doubleaux en plein cintre. Les essais d'adaptation de cette forme d'arc aux doubleaux se firent toujours sur des rectangles de faible largeur.

Un exemple très curieux peut servir à prouver combien les architectes du Soissonnais apprê-

(1) WOILLEZ, *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvaisis*, Saint-Étienne de Beauvais, pl. V et VII.

ciaient les avantages de l'arc en tiers-point autour des voûtes d'ogives. La nef de l'église de Lhuys, près de Bazoches, qui appartient au second quart du XII^e siècle, présente du côté méridional quatre travées en plein cintre et une cinquième travée dont l'arcade décrit une courbe en tiers-point. L'analogie des moulures appliquées sur tous les claveaux suffit à prouver que l'arcade en cintre brisé n'est pas le résultat d'un remaniement postérieur. Si la forme des arcs change brusquement à partir de la cinquième travée, c'est que les quatre premières travées du bas côté sud ne sont pas voûtées, tandis que la cinquième est recouverte d'une croisée d'ogives. Le constructeur n'avait donc pas jugé nécessaire d'avoir recours à l'arc en tiers-point dans une autre partie de la nef, et c'est en appareillant une voûte à nervures dans le collatéral qu'il fut conduit à préférer l'arc brisé au plein cintre dans la dernière travée.

Amenés par une série d'expériences et d'observations continuelles à faire l'application systématique de l'arc en tiers-point, les architectes s'efforcèrent peu à peu de le rendre de plus en plus aigu. Les nombreux arcs brisés que nous avons reproduits dans les planches de cet ouvrage, après en avoir mesuré la flèche avec la plus grande précision, démontrent amplement l'exactitude de cette remarque. Pendant quelque temps encore, la clef des doubleaux fut toujours placée beaucoup plus bas que celle de la croisée d'ogives; mais la différence de niveau diminua sans cesse, et, dès la seconde moitié du XII^e siècle, l'harmonie devint parfaite dans l'ensemble de la voûte, comme dans le chœur des églises de Vailly, d'Aizy et d'Oulchy-le-Château (Aisne). Ainsi, de même que l'Île-de-France avait vu naître et se développer sur son sol la découverte de la voûte d'ogives, de même elle a le droit de revendiquer, non pas l'invention de l'arc en tiers-point, mais l'emploi raisonné de cette forme dans l'architecture.

Tandis que l'arc brisé était adopté fréquemment dans le Beauvaisis pour les grandes arcades des nefs, parce que les bas côtés des églises furent voûtés de bonne heure dans cette région, les artistes du Soissonnais ne l'utilisèrent d'abord que pour les quatre doubleaux du transept ou pour l'arc triomphal du chœur, ainsi qu'on l'observe à Dhuizel, près de Braine. En effet, cette église présente encore l'arc en plein cintre dans les travées de la nef, et le cintre brisé apparaît néanmoins dans les doubleaux qui encadrent le transept. La chapelle de Bellefontaine, construite en 1125 (1), suffit à prouver que l'usage de l'arc en tiers-point était déjà répandu à cette époque dans le Soissonnais, puisque la brisure de ses doubleaux et de ses grandes arcades est assez accentuée. On peut trouver des exemples d'arcs brisés qui remontent à la même époque dans le chœur des églises de Vauxrezis, d'Oulchy-la-Ville, de Bruyères-sur-Fère, de Vieil-Arcy (Aisne), de Marolles et de Noël-Saint-Martin (Oise). Bientôt, malgré l'absence de voûtes au-dessus de la nef et des bas côtés, l'arc en tiers-point fut adopté pour les arcades des travées, comme à Chelles, à Champlieu, à Orrouy (Oise), à Vauxrezis, à Laffaux et à Lagny (Aisne). A l'église de Berzy-le-Sec, la brisure des arcs de la nef existe également, mais elle est si peu sensible qu'il faut une certaine attention pour la découvrir. L'arc brisé se montra dès le second quart du XII^e siècle dans quelques portails, comme à Cerseuil (Aisne) et à Marolles (Oise), et dans un certain nombre de clochers, tels que ceux de Chelles, de Tracy-le-Val (Oise), de Ciry, de Nouvion-Vingré et de Marizy-Sainte-Geneviève (Aisne).

Après avoir exposé les causes du développement de l'arc en tiers-point et les plus anciens exemples de son emploi dans les églises du Soissonnais, il convient de rechercher comment cette forme se propagea dès la première moitié du XII^e siècle dans les régions voisines. Nous avons dit que l'architecte de Saint-Étienne de Beauvais faisait encore usage du plein cintre au moment où

(1) Archives de l'Oise, H. 450.

l'arc brisé apparaissait dans les travées de la nef à l'église de Villers-Saint-Paul. Le constructeur de l'église de Cambronne-lez-Clermont, qui ne peut être postérieure à l'année 1125, adopta franchement cette forme d'arc pour les doubleaux et les grandes arcades du vaisseau central. A Foulanges, à Fitz-James, à Cauffry et à Francastel (Oise), les arcs qui encadrent les voûtes gothiques primitives décrivent une courbe en tiers-point, tandis que le plein cintre persiste dans toutes les autres ouvertures. On peut faire la même remarque dans les églises de Bury, de la Villetterre, d'Acy-en-Multien, de Monchy-Saint-Éloi, et dans la salle supérieure du porche de Saint-Leu-d'Esserent, (Oise). L'arc en plein cintre se trouve encore employé dans les fenêtres et les tribunes de Saint-Germer. A Saint-Évremond de Creil, l'arc brisé apparaît dans les baies des tribunes; à Ansacq, à Saint-Vaast-les-Mello et à Saint-Leu-d'Esserent, il se montre à la voussure des portes principales. Enfin, la façade de l'église de Villers-Saint-Paul, qui est moins ancienne que la nef, présente deux petites fenêtres dont l'archivolte est en tiers-point.

Comme la croisée d'ogives ne pénétra pas de bonne heure dans le Laonnais, l'usage de l'arc brisé n'y fut guère répandu avant le second quart du XII^e siècle. Dans l'église d'Urcel, cette forme caractéristique se rencontre en avant du chœur, autour du transept et dans les travées, bien que la nef fût dépourvue de voûtes dans son état primitif. A Laon, la chapelle de l'évêché, dont nous avons déjà parlé, offre des doubleaux en plein cintre et des doubleaux en tiers-point, de même que la nervure y est appliquée à côté de la voûte d'arêtes. Dans la chapelle des Templiers, l'arc triomphal en cintre brisé encadre une voûte en cul-de-four, et la voûte d'ogives du chœur de Bruyères est précédée d'un doubleau en tiers-point. A Saint-Martin de Laon, l'arc en plein cintre persiste uniquement dans les fenêtres, et se trouve déjà remplacé par l'arc brisé dans les baies du chœur et du transept à Novion-le-Vineux. La cathédrale de Laon renferme encore quelques arcs en plein cintre dans les tribunes et dans la galerie supérieure du sanctuaire.

Aux environs de Paris, l'arc en tiers-point ne fut adopté qu'après de longues hésitations. Quand Suger éleva le porche de Saint-Denis en 1137, cette forme était encore dédaignée par la plupart des constructeurs, qui n'en comprenaient pas l'utilité. Ainsi l'église de Saint-Aignan, à Paris, qui fut bâtie vers 1120, et dont les derniers débris peuvent être étudiés avec beaucoup de profit, ne renferme aucun cintre brisé dans les travées de la nef. A Poissy, le maître de l'œuvre n'hésita pas à se servir de la nervure, mais il n'utilisa l'arc brisé que dans les doubleaux de la nef. L'architecte de Saint-Martin des Champs, qui s'était certainement inspiré des méthodes pratiquées dans le Beauvaisis, fit appareiller en tiers-point les grandes arcades et les formerets du sanctuaire, ainsi que les doubleaux du déambulatoire. Suger s'empessa de suivre son exemple, et il n'employa guère l'arc en plein cintre que dans la façade de l'église abbatiale de Saint-Denis. Comme il avait compris la nécessité de placer à la même hauteur la clef des croisées d'ogives et des doubleaux du porche, il eut l'idée de faire retomber les nervures au-dessous des chapiteaux qui soutiennent les arcs d'encadrement. Cet expédient prouve bien que les constructeurs avaient adopté l'arc en tiers-point pour remplacer l'arc en plein cintre surhaussé autour des voûtes d'ogives.

A la cathédrale de Sens, le plein cintre persiste dans les doubleaux des bas côtés, les formerets et les arcatures. Dans l'église de Saint-Maclou de Pontoise, tous les arcs du chevet sont en tiers-point, sauf l'archivolte des fenêtres qui décrit une courbe cintrée; mais à Chars (Seine-et-Oise), les fenêtres de la nef et des bas côtés, le portail et les baies des tribunes ne sont pas brisés. On sait que l'église de Saint-Germer offre la même particularité. Le chœur de Saint-Germain des Prés, consacré en 1163, renferme des doubleaux en plein cintre au-dessus du déambulatoire, et les arcades des premières travées du sanctuaire présentent une forme analogue, tandis que l'arc brisé apparaît dans l'hémicycle. A Étampes, les baies du clocher de Notre-Dame sont encore en

plein cintre, comme les fenêtres inférieures du chevet de l'église Saint-Martin. Ces observations permettent de constater que l'arc en tiers-point, presque inconnu dans la région parisienne avant 1130, s'y propagea très rapidement. Vers le dernier quart du XII^e siècle, il était devenu d'un usage exclusif sur les bords de la Seine, tandis que l'arc en plein cintre continuait encore à être adopté pour les fenêtres dans beaucoup d'églises du Soissonnais et du Beauvaisis. A l'appui de cette affirmation, il est bon de remarquer que le sanctuaire de Saint-Julien le Pauvre et le chœur de Notre-Dame de Paris, bâtis vers 1170, renferment uniquement des arcades et des archivoltes en tiers-point. On voit au contraire des baies cintrées dans le croisillon méridional de la cathédrale de Soissons, qui n'est pas antérieur à l'année 1176.

Il nous reste à étudier le rôle de l'arc brisé dans les églises élevées pendant la seconde moitié du XII^e siècle sur le sol du Valois et du Soissonnais. Vers 1150, l'architecte de la cathédrale de Noyon conservait encore le plein cintre pour encadrer les chapelles rayonnantes, les fenêtres et les arcatures. Un peu plus tard, le constructeur de la cathédrale de Senlis faisait un usage presque exclusif de l'arc en tiers-point, sauf dans quelques fenêtres. Cette forme fut appliquée de plus en plus aux arcades des nefs non voûtées et aux portails, comme à Vailly, à Aizy, à Courmelles et à Saint-Pierre de Soissons; mais le plein cintre ne disparut pas aussi vite dans les baies des clochers et des tribunes. Ainsi les tours des églises de Glaignes (Oise), de Courmelles, de Lhuys, d'Azy-Bonneil et de Chacrise (Aisne) renferment des ouvertures cintrées, tandis que les clochers de Fontenoy, de Vailly, de Neuilly-Saint-Front, de Bonnes, de Torcy et de Montigny-Lengrain ont des archivoltes brisées. Souvent même les deux formes se rencontrent simultanément dans une large baie subdivisée par deux arcades secondaires, comme à l'étage supérieur des clochers de Saintines (Oise), de Cuiry-Housse, de Saponay, de Cerseuil (Aisne) et de Damery (Marne). Quant aux tribunes, il est certain que l'architecte de l'église abbatiale de Notre-Dame de Soissons, bâtie au milieu du XII^e siècle, avait adopté l'arc en plein cintre pour les encadrer, comme le prouve une ancienne gravure du recueil de Tavernier (1). Enfin, on continua à donner aux fenêtres une forme cintrée jusqu'aux dernières années du XII^e siècle. Cette règle ne souffre que bien peu d'exceptions, notamment dans le croisillon sud de la cathédrale de Soissons et dans les églises d'Aizy et de Novion-le-Vineux.

L'ordre d'apparition de l'arc en tiers-point dans les différentes parties des édifices religieux de l'Ile-de-France est donc facile à déterminer. Après avoir été employé dès le premier quart du XII^e siècle dans les doubleaux, les formerets et les arcades des nefs, il se montre dans les portails avant d'être utilisé pour les baies des clochers vers 1140. En effet, les églises de Saconin et de Courmelles (Aisne), dont la construction est parfaitement homogène, présentent des portes en tiers-point, tandis que les ouvertures de leurs clochers sont encore en plein cintre. On peut faire la même observation sur la façade de l'église de Saint-Leu-d'Esserent. Dans la seconde moitié du XII^e siècle, l'arc brisé fut appliqué aux arcades des tribunes avant d'apparaître autour des fenêtres. Il est facile de vérifier l'exactitude de cette assertion dans les travées de l'église de Saint-Évremond à Creil, où les baies en tiers-point des tribunes sont surmontées de fenêtres en plein cintre. Enfin, l'arc brisé apparut en dernier lieu dans les arcatures, car l'église de Mareuil-sur-Ourcq (Oise), bâtie au commencement du XIII^e siècle, et la chapelle ajoutée à l'église de Morienvall en 1240 (2) renferment encore des arcatures en plein cintre. Ainsi, l'arc en tiers-point ne fut d'abord appareillé que par une raison de nécessité autour des voûtes d'ogives, et l'arc en plein cintre lui opposa partout ailleurs une longue résistance. Pendant plus d'un siècle, les archi-

(1) *Voyage pittoresque de la France*, t. X. Soissonnais, pl. 15.

(2) PEIGNÉ-DELA COURT, *Cartulaire de l'abbaye de Morienvall*, p. 31.

tectes de la région parisienne firent un usage parfaitement raisonné du plein cintre et de l'arc brisé suivant les circonstances, mais le triomphe définitif de l'arc brisé n'apporta aucune modification essentielle dans le style des églises. La croisée d'ogives doit être considérée comme le seul principe générateur de l'art gothique, car l'emploi de l'arc en tiers-point et l'invention de l'arc-boutant ne furent que les conséquences de cette découverte.

Après avoir étudié l'origine de la nervure et de l'arc brisé, nous pouvons résumer ainsi les conclusions de ces deux chapitres. C'est dans le Valois et le Beauvaisis que les constructeurs eurent d'abord l'idée de lancer des croisées d'ogives au-dessus des déambulatoires, des nefs et des bas côtés. Le système de la voûte gothique ne tarda pas à se répandre dans le Noyonnais, le Soissonnais, le Laonnais et une partie de la Champagne; mais les architectes locaux n'osèrent pas l'appliquer au-dessus des nefs des églises rurales avant la fin du XII^e siècle. Les édifices religieux de Paris et de ses environs ne jouèrent qu'un rôle secondaire dans cette révolution monumentale, et la croisée d'ogives ne fut pas adoptée dans le centre de l'Ile-de-France avant le second quart du XII^e siècle. Le Vexin, qui faisait partie de l'ancien diocèse de Rouen, est une région très avancée au point de vue de l'emploi précoce de la nervure, parce qu'il fut soumis à une influence venue directement de Beauvais. Au contraire, l'application systématique de l'arc en tiers-point se généralisa beaucoup plus vite du côté de Paris, vers le milieu du XII^e siècle, que sur le sol du Soissonnais et du Beauvaisis, où le plein cintre persista dans les fenêtres jusqu'au XIII^e siècle. Grâce aux efforts persévérants d'une foule de constructeurs malheureusement inconnus, l'art d'appareiller des nervures encadrées par des doubleaux en tiers-point put se développer dans la vallée de l'Oise et sur les bords de ses affluents. Les explorations archéologiques feront peut-être découvrir des croisées d'ogives antérieures à celles dont nous avons mentionné l'existence, et l'arc brisé, connu dès la plus haute antiquité, fut utilisé en Orient plusieurs siècles avant d'apparaître en Occident; mais c'est seulement sur la terre de l'Ile-de-France que la fusion de ces deux éléments produisit au XII^e siècle des résultats féconds pour l'architecture religieuse.

CHAPITRE VIII

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES ÉGLISES DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XII^e SIÈCLE



Les églises contemporaines de la période que nous allons étudier se rencontrent encore en grand nombre dans la vallée de l'Aisne et sur le plateau qui s'étend entre Soissons et Château-Thierry. On peut signaler parmi les plus curieuses celles du prieuré d'Autheuil-en-Valois, de Béthizy-Saint-Pierre, de Béthizy-Saint-Martin, de Bonneuil-en-Valois, de Chelles, de Marolles, de Noël-Saint-Martin, d'Orrouy, de Saint-Étienne-lez-Pierrefonds, de Saint-Vaast-de-Longmont (Oise), de Berzy-le-Sec, de Breny, de Bruyères-sur-Fère, de Chavigny, de Ciry, de Condé-sur-Aisne, de Dhuizel, de Fontenoy, de Juvigny, de Laffaux, de Lagny, de Marizy-Sainte-Geneviève, de Nouvron-Vingré, d'Oulchy-la-Ville, de Pernant, de Saconin, de Vauxrezis, de Vic-sur-Aisne et de Vieil-Arcy (Aisne), sans oublier la chapelle de Bellefontaine (Oise), dont nous avons déjà fait ressortir l'intérêt archéologique.

L'orientation des édifices religieux qui remontent à la première moitié du XII^e siècle est généralement assez régulière, mais les constructeurs avaient cependant une certaine tendance à faire obliquer leur chevet vers le nord. L'une des églises les mieux orientées de la région est celle de Berzy-le-Sec; son axe principal se dirige vers le levant avec une précision remarquable. Plusieurs églises offrent des déviations assez sensibles, parce qu'elles sont bâties sur le penchant d'une colline, comme celles de Laffaux et de Saint-Vaast-de-Longmont, dont l'abside regarde le nord-est. Si les architectes se contentaient souvent d'orienter les églises d'une manière approximative, c'est qu'ils pouvaient réaliser ainsi une notable économie sur la profondeur des fondations, en évitant la dépense du nivellement des terres et des murs de soutènement.

PLANS ET APPAREIL

Les églises de cette époque présentent quatre types de plans bien distincts.

Il faut ranger dans la première catégorie les églises qui étaient formées d'une nef rectangulaire et d'un chœur arrondi, comme celles de Breny et de Nampsteuil-sous-Muret. Les plans de ce genre furent moins répandus au XII^e siècle dans le Soissonnais que dans le Beauvaisis, où beau-

coup d'églises rurales se composent d'une simple nef qui communique avec un sanctuaire carré, notamment à Allonne, à Angivillers, à Ansacq, à Bailleval, à Canly, à Cauffry, à Fitz-James et à Ménévillers. L'église de Marizy-Sainte-Geneviève (Aisne) offre la même particularité.

Les plans conformes au second type comprennent une nef, deux bas côtés et un chœur en hémicycle. Cette disposition fut adoptée à Berzy-le-Sec, à Ciry, à Fontenoy et à Bruyères-sur-Fère, où les collatéraux venaient buter contre un mur droit, ainsi qu'à Oulchy-la-Ville et à Cerny-en-Laonnais, où l'abside centrale est flanquée de deux absidioles. La chapelle de Bellefontaine, l'église du prieuré d'Authueil-en-Valois et l'église de Saconin, dont le chœur et les bas côtés se terminent par un chevet plat, sont bâties sur un plan qui se rencontre rarement dans les édifices dépourvus de transept.

Enfin, on peut rattacher au dernier groupe les églises qui renferment une nef, deux collatéraux, un transept et une abside circulaire, comme celles de Vauxrezis, de Laffaux, de Nouvron-Vingré, de Pernant, de Vieil-Arcy, de Largny, de Chavigny et de Béthizy-Saint-Pierre. Le transept de toutes ces églises ne contient pas d'absidioles, mais les croisillons de l'église de Chelles en étaient pourvus dans leur état primitif. Quant au type de plan en forme de croix latine régulière avec chevet plat, il ne fut guère adopté dans le Soissonnais et dans le Valois au commencement du XII^e siècle, bien que les églises de Bonneuil-en-Valois, de Champieu et de Noël-Saint-Martin en offrent des exemples. Ce fut seulement vers le troisième quart du XII^e siècle que les architectes eurent une préférence marquée pour les plans de ce genre.

Si l'on compare les plans que nous venons d'étudier à ceux des églises du XI^e siècle, il est facile de constater que les monuments religieux formés d'une simple nef et d'un chœur tendent à disparaître. La construction des bas côtés devient une règle générale; on ajouta même un collatéral aux églises de Saint-Bandry et de Saint-Vaast-de-Longmont en défonçant le mur de la nef. En outre, tandis que les édifices dont le transept est flanqué de deux absidioles sont assez nombreux au XI^e siècle, ils doivent être considérés comme de véritables exceptions au XII^e siècle dans le Soissonnais et dans le Beauvaisis. Les églises de Chelles, de Vaumoise, de Coudun et de Quesmy (Oise) présentent quelques variétés de ce plan, et l'église de Mogneville, près de Liancourt, renfermait deux absidioles dans son état primitif, mais on continua surtout à en faire usage autour de Laon, comme à Bruyères, à Trucy et à Urcel. Quand l'extrémité des bas côtés se terminait par une absidiole, les constructeurs du Soissonnais avaient l'habitude de supprimer le transept; ils se bornaient alors à reproduire un type de plan dont nous avons signalé plusieurs exemples au XI^e siècle.

Le déambulatoire de Morienvall ne fit point école aux environs de la célèbre abbaye. C'est aux architectes des églises de Saint-Lucien et de Saint-Étienne de Beauvais, de Poissy, de Saint-Martin des Champs, de Saint-Denis et de Saint-Germer, que revient le mérite d'avoir perfectionné le système adopté pour établir des voûtes sur le bas côté circulaire d'une abside. Sans doute, l'art de voûter un déambulatoire n'était pas inconnu dans la région parisienne à l'époque de l'an mil, mais la découverte de la croisée d'ogives vint rendre cette opération plus facile, et contribua beaucoup à multiplier les constructions de ce genre. Si le chevet de l'église de Morienvall ne servit pas de prototype à d'autres monuments religieux du Soissonnais pendant la première moitié du XII^e siècle, c'est que le sanctuaire de cet édifice menaçait ruine dès l'année 1130 environ. Comme les voûtes supérieures n'étaient pas assez fortement contrebutées, on fut obligé de les remanier, et, malgré l'importance d'une pareille restauration, le défaut de solidité de l'abside se fit toujours sentir. Frappés de cet inconvénient, les architectes du pays n'osèrent reproduire un plan du même type que vers le milieu du XII^e siècle, au moment où Mathilde, abbesse de Notre-Dame de

Soissons, se décidait à rebâtir l'église du monastère. D'ailleurs, l'invention de l'arc-boutant ne tarda pas à faciliter le moyen d'épauler les voûtes d'un chœur, en reportant la poussée sur les contreforts du déambulatoire.

Les dimensions des églises sont généralement beaucoup plus grandes à cette époque qu'au XI^e siècle. Leur longueur varie entre 20 et 30 mètres dans les paroisses rurales, et la hauteur des nefs est bien rarement inférieure à 10 mètres. Quant à la largeur totale, elle atteint en moyenne 12 mètres. Les monuments contemporains de cette période portent l'empreinte d'un progrès réel dans l'art de bâtir. Les voûtes se multiplient, et les murs sont plus élevés, tandis que les contreforts deviennent plus saillants. Enfin, le style des églises se distingue par l'élégance et la variété de l'ornementation. Les matériaux se composent de petits moellons qui mesurent 0^m,40 de longueur sur 0^m,25 d'épaisseur ; mais la meulière fut employée dans plusieurs églises de la vallée de la Marne, notamment à Vinay, près d'Épernay. Les assises sont posées très régulièrement, et les joints deviennent de plus en plus minces. Si les tailleurs de pierre faisaient encore un usage continu du large ciseau, la bretture ne leur était pas inconnue, ainsi que nous avons pu le constater. La qualité des mortiers était bien supérieure à cette époque à celle des grossiers mélanges en usage au XI^e siècle, et les parements sont tellement durs qu'il n'est pas facile de les entamer. Recouverts d'une croûte jaunâtre comme à Berzy-le-Sec, à Laffaux et à Vauxrezis, ou d'une concrétion calcaire comme à Chelles, ils offrent une surface très résistante. Quand on enlève cet enduit naturel formé par l'évaporation de l'eau de carrière, le grain de la pierre est aussi tendre que du plâtre. L'épaisseur des murs varie de 0^m,80 à 0^m,90, et atteint rarement un mètre, excepté dans la façade de l'église de Laffaux. Les murs des chœurs sont toujours plus épais que ceux des nefs, surtout dans les absides voûtées en cul-de-four.

VOÛTES

Les architectes du XI^e siècle se contentaient d'appareiller des voûtes au-dessus du sanctuaire des églises, mais les constructeurs du XII^e siècle n'hésitèrent pas à établir des croisées d'ogives sur le transept et parfois sur les bas côtés, en recouvrant la nef avec une simple charpente. On peut distinguer cinq genres de voûtes : la voûte en berceau, la voûte en cintre brisé, la voûte d'arêtes, la voûte en cul-de-four et la voûte d'ogives.

La voûte en berceau devint très rare au commencement du XII^e siècle. Nous en avons remarqué des exemples dans le chœur des églises d'Ancienville et de Fontenoy, dans le chevet ruiné de l'église de Champlieu, ainsi qu'en avant de l'absidiole du bas côté nord dans l'église de Saint-Vaast-de-Longmont. Les édifices religieux bâtis à la même époque sur la rive droite de l'Oise en offrent quelques spécimens, notamment à Catenoy et à Coudun ; mais la voûte en berceau qui recouvrait l'église d'Élincourt, près de Lassigny, mérite une mention toute particulière. Elle s'étendait sur toute la longueur de la nef, et les amorces des doubleaux placés de distance en distance sont encore visibles. L'architecte avait eu soin de percer cinq fenêtres dans la façade, pour ne pas affaiblir les murs de la nef, en ouvrant des baies au-dessus des grandes arcades. C'est par une véritable exception que la voûte en berceau fut appliquée au XII^e siècle dans quelques églises du Laonnais, notamment à Cerny et à Trucy.

La voûte en cintre brisé se rencontre presque toujours en avant de l'hémicycle des chœurs, comme à Béthizy-Saint-Pierre, à Condé-sur-Aisne, à Oulchy-la-Ville, à Tracy-le-Val et à Vieil-Arcy. Dans l'église du prieuré d'Authueil-en-Valois qui fut bâtie vers 1122, et dans l'église de Saco-

nin, le sanctuaire à chevet droit est voûté en berceau brisé; et nous pouvons encore signaler une voûte du même genre au-dessous du clocher d'Orrouy. Les progrès de la nervure gothique furent si rapides que l'emploi de la voûte en berceau simple ou brisé ne persista guère au delà du premier quart du XII^e siècle. Les architectes qui en faisaient usage étaient encore imbus des procédés de construction adoptés pendant le XI^e siècle, mais leurs successeurs ne tardèrent pas à rompre avec toutes les traditions romanes. La découverte de la croisée d'ogives fit perdre l'habitude d'appareiller des voûtes d'arêtes. Cependant les bas côtés de la chapelle de Bellefontaine, les églises de Ciry, de Novron-Vingré et de Vinay, la crypte du Mont-Notre-Dame, la chapelle de l'évêché et celle des Templiers, à Laon, en renferment quelques exemples isolés, de même que les églises d'Allonne, de Coudun, de Ménévillers et de Saint-Germer, dans le Beauvaisis. A partir de 1150, la voûte d'arêtes fut complètement abandonnée par les constructeurs de la région.

La voûte en cul-de-four se prêtait si bien à recouvrir les absides rondes qu'elle fut encore souvent appliquée dans les églises de la première moitié du XII^e siècle, par exemple, à Breny, à Béthizy-Saint-Pierre, à Chavigny, à Dhuizel, à Fontenoy, à Juvigny, à Nanteuil-sous-Muret, à Oulchyla-Ville, à Saint-Étienne-lez-Pierrefonds, à Vregny et à Vieil-Arcy. Toutes ces voûtes qui s'élèvent au-dessus du sanctuaire sont encadrées tantôt par un arc en plein cintre, tantôt par un arc brisé. Dans les églises de Chelles, de Saint-Vaast-de-Longmont et de Vaumoise, on peut signaler des absidioles voûtées de la même manière. La voûte en cul-de-four fut également utilisée par les architectes du Laonnais, à Cerny, à Trucy, à Urcel et dans la chapelle des Templiers de Laon, mais elle fut d'un usage beaucoup plus rare au XII^e siècle sur la rive droite de l'Oise.

Pour diminuer la lourdeur des voûtes en cul-de-four, les architectes de cette période ont eu quelquefois l'idée de les renforcer au moyen de deux branches d'ogives qui se réunissent à la clef de l'arc triomphal, et qui viennent retomber sur deux colonnettes, au fond de l'hémicycle. Cette disposition se rencontre notamment à Berzy-le-Sec, à Bruyères-sur-Fère, à Chelles, à Laffaux, à Lagny, à Novron-Vingré, à Pernant et à Vauxrezis. Elle donnait au sanctuaire un aspect plus élégant et permettait d'établir une toiture en dalles de pierre sur l'abside, sans faire effondrer la voûte. Néanmoins, la voûte en cul-de-four cessa d'être employée vers le milieu du XII^e siècle, et les chevets arrondis furent dès lors recouverts de plusieurs nervures reliées par des compartiments de remplissage. Nous avons exposé plus haut les origines et le développement de la croisée d'ogives dans les premières années du XII^e siècle. Il est donc inutile d'insister sur les caractères des nervures primitives et d'expliquer comment le style gothique fut une conséquence directe de la structure des voûtes de ce genre. Il suffit de décrire les principaux types de profils appliqués sur les nervures à cette époque.

Les voûtes d'ogives du déambulatoire de Morienval, appareillées au commencement du règne de Louis VI, étaient ornées d'un gros boudin. Ce profil fut adopté par plusieurs architectes jusqu'à l'année 1140 environ, et peut servir à distinguer les nervures antérieures au milieu du XII^e siècle, qui se sont conservées dans les églises de Béthizy-Saint-Pierre et de Condé-sur-Aisne. Les croisées d'ogives de Saint-Étienne de Beauvais, des églises de Cambronne, de la Bruyère, de Laigneville, de Saint-Vaast-les-Mello, de la chapelle Saint-Cyr, à Breteuil (Oise), de la crypte de Cormeilles-en-Parisis et du porche de Saint-Denis sont conformes au même modèle. A Breny, à Bruyères-sur-Fère (Aisne) et à Noël-Saint-Martin, près de Verberie, les appareilleurs eurent l'idée d'appliquer une baguette sur les larges boudins des voûtes pour rendre leur profil moins disgracieux. Nous avons fait remarquer que les plus anciennes nervures du midi de la France, comme celles de Moissac, de Saint-Eutrope de Saintes, de Saint-Victor de Marseille, de Saint-Gilles et de Saint-Guilhem-du-Désert, se trouvaient également revêtues d'un gros tore; mais tandis que ce

profil se répandit en Normandie et dans le Poitou jusqu'au XIII^e siècle, il disparut au contraire de bonne heure autour de Soissons, de Senlis et de Beauvais, pour céder la place à un tore de faible dimension, souvent aminci en forme d'amande. C'est donc l'épaisseur du boudin qu'il faut surtout considérer pour attribuer à telle ou telle date les premières voûtes gothiques de la région. Ainsi, tandis que la largeur de cette moulure atteint 0^m,20 à Morienvall, à Cambronne, à Saint-Étienne de Beauvais, et même 0^m,25 à Noël-Saint-Martin, elle se réduit à 0^m,10 environ, dans les déambulatoires des églises de Saint-Germer, de Saint-Denis, de Saint-Maclou de Pontoise et de la cathédrale de Senlis.

D'autres nervures primitives se composent de claveaux rectangulaires dont l'arête est simplement abattue. Les églises du Soissonnais et du Laonnais n'en renferment aucun exemple, mais ce profil fut quelquefois adopté par les constructeurs du Beauvaisis, notamment à Cauffry, à Fitz-James et à Foulanges. On peut encore signaler d'autres modèles de nervures carrées sous les clochers des églises d'Acy-en-Multien et de Crouy-sur-Ourcq, dans l'ancien diocèse de Meaux. Les deux types de nervures que nous venons de décrire disparurent pendant le second quart du XII^e siècle, car les appareilleurs avaient pris l'habitude d'appliquer sur les croisées d'ogives trois boudins accouplés ou une fine arrête entre deux tores, dès l'année 1125, ainsi qu'on le remarque en étudiant les voûtes de la chapelle de Bellefontaine. Parmi les bons spécimens de nervures à triple tore, il faut citer celles qui se trouvent dans le chœur des églises de Berzy-le-Sec, de Bonneuil-en-Valois, de Crézancy, de Dhuizel, de Laffaux, de Marolles, de Mercin, de Novvron-Vingré, de Vauxrezis, et dans les bas côtés de l'église de Bury, près de Creil. Ce profil qui se rencontre également dans le chevet des églises de Bruyères et de Saint-Martin de Laon, dans la travée centrale du porche de Saint-Denis et sous les clochers de la cathédrale de Chartres, fut encore en usage à la fin du XII^e siècle, mais l'épaisseur des moulures tendit à diminuer de plus en plus.

Quant au profil formé d'une arête entre deux tores, c'est un modèle très répandu dans les édifices religieux antérieurs à 1150. Les églises de Chelles, de Lagny, de Lhuys, de Noël-Saint-Martin, de Marizy-Sainte-Geneviève et de Nanteuil-Vichel en présentent divers exemples, comme les églises de Bury, de Saint-Évremond de Creil, de Boissy-le-Bois, de Mogneville, de la Villetterre et d'Acy-en-Multien (Oise). Enfin nous signalerons encore quelques variétés de nervures empruntées aux régions voisines et qui peuvent servir à dater les églises bâties pendant la première moitié du XII^e siècle. C'est d'abord un gros boudin ou un méplat garni de bâtons brisés, suivant une disposition adoptée vers 1140 à Trie-la-Ville, à Acy-en-Multien et dans la salle supérieure du porche de Saint-Leu-d'Esserent, puis deux tores accouplés, profil qui apparaît dans les églises de Coudun, de Francastel, de Saint-Lazare (Oise), de Pernant (Aisne), et dans la chapelle de l'évêché de Laon. Enfin, les deux derniers profils qu'il convient d'énumérer se composent, l'un de deux boudins séparés par une gorge ornée de violettes, comme à Saint-Germer, à Chars près de Pontoise, et dans la chapelle des Templiers de Laon (1); et l'autre d'un filet entre deux tores, comme à Foulanges, à Noël-Saint-Martin, à Saconin, à Saint-Vaast-de-Longmont et à Poissy.

L'étude des clefs de voûte peut encore donner d'utiles indications aux archéologues pour distinguer les nervures contemporaines de cette période. Les croisées d'ogives du déambulatoire de Morienvall, de la nef de Cambronne, des bas côtés de Saint-Étienne de Beauvais sont dépourvues de toute espèce d'ornementation à la clef, ce qui leur donne un caractère d'ancienneté incontestable. Vers 1125, les architectes de la région commencèrent à faire sculpter de petites rosaces

(1) Le bas côté nord de l'église d'Arcy-Sainte-Restitue (Aisne) renferme une croisée d'ogives très primitive ornée d'une gorge entre deux boudins.

ou une fleur épanouie au point d'intersection des nervures, comme dans la chapelle de Belle-fontaine et dans les églises de Noël-Saint-Martin, de Cauffry, de Fitz-James, de Foulanges, de Francastel et de Saint-Vaast-les-Mello. Quelques années plus tard, ils eurent l'idée d'entourer les clefs de voûte de feuilles d'acanthé et de têtes humaines. Ce genre de décoration se rencontre dans les églises de Dhuizel, de Laffaux, de Mercin, de Nouvron-Vingré (Aisne) et de Chars (Seine-et-Oise). A Morienval, les nervures établies vers 1130 sur la première travée du chœur encadrent les figures des quatre animaux symboliques, et l'on voit un agneau crucifère à la clef de voûte de la chapelle des Templiers de Laon.

ARCS

L'arc en plein cintre fut employé en même temps que l'arc brisé dans toutes les églises de la première moitié du XII^e siècle. De là, le caractère si différent des monuments religieux du bassin de l'Oise à l'extérieur et à l'intérieur pendant cette période. Au dehors, le plein cintre qui domine exclusivement dans les fenêtres et dans les baies des clochers donne à l'édifice l'aspect d'une église romane. Quand on pénètre dans la nef, on se trouve en présence d'une construction franchement gothique, où la croisée d'ogives et l'arc en tiers-point sont appliqués d'une manière systématique. Cette particularité a beaucoup frappé certains archéologues, qui ont voulu expliquer le mélange du plein cintre et de l'arc brisé par des remaniements exécutés à une date postérieure; mais en étudiant les églises où les deux formes d'arcs sont employées simultanément, il est facile de reconnaître que leur style est homogène. En réalité, les architectes du Beauvaisis, du Valois, du Soissonnais et du Laonnais mirent près d'un siècle avant de se décider à remplacer partout l'arc en plein cintre par l'arc en tiers-point. Loin de s'opérer brusquement, cette substitution s'est effectuée avec beaucoup de lenteur, suivant un ordre méthodique dont nous avons déjà parlé dans le chapitre précédent.

Les constructeurs du XI^e siècle avaient fait un si grand usage de l'arc en plein cintre que leurs successeurs continuèrent à l'adopter pour appareiller les arcades des nefs non voûtées, comme dans les églises de Béthizy-Saint-Pierre, de Bonneuil-en-Valois, de Ciry, de Cuiry-Housse, de Dhuizel, de Fontenoy, de Juvigny, de Lhuys, d'Oulchy-la-Ville et de Vauxbuin. La même observation s'applique aux églises de Saint-Étienne de Beauvais, de Saint-Remy-l'Abbaye, de Tracy-le-Val (Oise), de Trucy et de Cerny-en-Laonnais, qui remontent aux premières années du XII^e siècle. L'arc en plein cintre apparaît encore autour des portails, notamment à Berzy-le-Sec, à Condé-sur-Aisne, à Laffaux, à Saint-Vaast-de-Longmont, à Vic-sur-Aisne et dans beaucoup d'églises bâties sur la rive droite de l'Oise. Enfin cette forme d'arc se conserva jusqu'en 1150 dans la plupart des clochers et dans toutes les fenêtres sans exception.

L'étude des églises qui peuvent être attribuées au commencement du XII^e siècle suffit à prouver que les premières applications de l'arc en tiers-point furent une conséquence directe de la découverte de la nervure. Ainsi les arcs qui encadrent les travées du déambulatoire de Morienval décrivent une courbe légèrement brisée. L'emploi de la voûte d'ogives obligea les architectes à donner aux doubleaux la forme d'un cintre brisé, pour faire arriver leur clef à la même hauteur que celle des arcs diagonaux. L'arc en tiers-point n'exerça pas une influence prépondérante sur les progrès de l'art gothique; il fut au contraire placé sous la dépendance immédiate de la croisée d'ogives. Les doubleaux en plein cintre appareillés dans les bas côtés des églises de Béthizy-

Saint-Pierre et de Saint-Étienne de Beauvais peuvent être considérés comme de véritables exceptions, car tous les arcs de ce genre établis au-dessus de la nef, des collatéraux et du transept décrivent une courbe en tiers-point plus ou moins accentuée. Comme les constructeurs du Soissonnais, du Valois et du Laonnais n'avaient pas l'habitude de voûter les nefs pendant la première moitié du XII^e siècle, c'est autour du carré du transept et à l'entrée du chœur qu'ils firent appareiller tout d'abord des doubleaux en cintre brisé. Ces arcs, qui sont toujours garnis de moulures, reposent sur une colonne et sur deux colonnettes engagées dans une pile. Leur profil était subordonné à des règles précises, et trois boudins venaient rejoindre le chapiteau de la colonne centrale, tandis qu'un tore correspondait à chaque colonnette. Le nombre des boudins appliqués sur les doubleaux se trouvait donc en rapport direct avec celui des fûts. Si l'arc placé en avant du transept ou du chœur ne s'appuyait que sur deux grosses colonnes, ses claveaux étaient ornés de trois tores. Ce chiffre s'augmentait sans jamais dépasser le nombre de sept, quand le doubleau était soutenu de chaque côté par plusieurs colonnettes.

Jusqu'en 1130 environ, les tailleurs de pierre découpaient les claveaux des arcs-doubleaux suivant le même procédé que les assises des grosses piles cantonnées de colonnes, c'est-à-dire qu'ils inséraient les boudins dans une série d'angles rentrants sans les relier par des gorges ou par des cavets. Ce système de tracé se trouve adopté dans les églises de Dhuizel, de Marolles, de Marizy-Sainte-Geneviève, de Noël-Saint-Martin, de Vauxrezis, ainsi que dans la chapelle de Bellefontaine. Vers la même époque, les architectes du Beauvaisis donnaient souvent un profil carré aux doubleaux des nefs et des bas côtés, en se contentant d'abattre l'arête des claveaux, comme on peut le constater à Saint-Étienne de Beauvais, à Bury, à Cambronne, à la Villeferrière et à Saint-Vaast-les-Mello. Dès le second quart du XII^e siècle, les tores des doubleaux sont au contraire dégagés par des cavets. Les arcs qui encadrent les voûtes d'ogives dans les églises de Berzy-le-Sec, de Chelles, de Laffaux et de Mercin, présentent ce caractère distinctif. Le boudin central de quelques doubleaux est pourvu d'une rainure creusée dans toute sa longueur. Ce profil particulier à la région du Soissonnais et du Laonnais avait l'avantage de diminuer la lourdeur des grosses moulures cylindriques : les églises de Chelles et de Berzy en offrent plusieurs exemples. On remarque d'ailleurs dans l'ornementation des doubleaux une certaine recherche qui prouve la grande habileté des appareilleurs. Ainsi la voûte d'ogives refaite à l'entrée du chœur de Morienvall, vers 1130, est encadrée par un arc garni de petites rosaces et de disques alternés. Les tores appuyés sur les doubleaux étaient toujours très épais, et leur diamètre dépassait souvent dix centimètres. Ils se trouvaient placés en saillie les uns sur les autres dans les larges arcades qui entourent le carré du transept; mais quand les doubleaux étaient plus étroits, comme dans le chœur de l'église Saint-Vaast-de-Longmont, leur profil se composait de deux tores séparés par un méplat.

Dès que la nervure eut fait son apparition, les architectes du pays reconnurent l'utilité des arcs formerets pour soutenir les compartiments intermédiaires des voûtes d'ogives. Les quatre travées du déambulatoire de Morienvall renferment déjà des arcs de ce genre qui décrivent une courbe en plein cintre et qui sont garnis d'un énorme boudin. Mais l'usage du formeret devint extrêmement rare pendant le premier quart du XII^e siècle. C'est ainsi que les voûtes établies sur les collatéraux des églises de Béthizy-Saint-Pierre et de Saint-Étienne de Beauvais en sont dépourvues. On peut faire la même remarque en visitant les églises de Bury, de Cambronne, de Francastel, de Foulanges, et la chapelle de Bellefontaine qui fut construite en 1125. Quelques années plus tard, les formerets furent employés d'une manière systématique. Leur courbe est généralement en tiers-point, comme dans le chevet des églises de Berzy-le-Sec, de Marizy-Sainte-Geneviève, de Saint-

Bandry, de Saint-Vaast-de-Longmont et de Saint-Germer. A Noël-Saint-Martin, les formerets du chœur sont en plein cintre surbaissé, et ceux du croisillon nord se composent d'un arc en tiers-point. L'église de Saint-Évremond, à Creil, présente également cette particularité. Les claveaux de tous ces arcs sont revêtus d'un gros tore encadré par deux cavets, et leur profil n'offre pas de nombreuses variétés, comme celui des nervures.

Si les formerets furent appareillés en tiers-point dès le second quart du XII^e siècle, c'est que les constructeurs avaient jugé nécessaire de mettre leur clef au même niveau que celle des doubleaux. La trace de cette préoccupation est très visible dans le porche de l'église de Saint-Denis. Ses nervures reposent sur des chapiteaux placés en contre-bas du point de départ des formerets. Il en résulte que les clefs des voûtes d'ogives et des arcs qui les encadrent atteignent une hauteur à peu près égale. L'arc en tiers-point fit des progrès continuels pendant la première moitié du XII^e siècle. Après avoir été appliqué tout d'abord autour des voûtes, il passa dans les arcades des nefs et dans les portails; mais le plein cintre lui opposa une longue résistance dans les baies des clochers, dans les fenêtres et dans les arcatures, où la nouvelle forme ne répondait qu'à un simple besoin d'harmonie.

PILIER ET NEFS

Les piliers des nefs présentent quatre types différents.

Le pilier rectangulaire, dont l'usage était si général pendant la période précédente, fut encore employé par beaucoup d'architectes. Ce genre de supports se rencontre dans la nef des églises de Cerseuil, de Champlieu, de Charly, de Ciry, de Cuiry-Housse, de Dhuizel, de Fontenoy, d'Orrouy, de Vieil-Arcy, ainsi qu'à Cinqueux et à Saint-Remy l'Abbaye, dans le Beauvaisis. L'église de Trucy, près d'Urcel, bâtie au commencement du XII^e siècle, renferme des piles massives flanquées d'un pilastre qui reçoit la retombée des arcs en plein cintre établis sur les bas côtés pour supporter la toiture. Les piles rectangulaires sont couronnées d'un large tailloir en biseau dont l'ornementation est toujours assez grossière. On y voit apparaître des dents de scie, comme à Fontenoy et à Saint-Remy-l'Abbaye, des bâtons brisés et des entrelacs, comme à Trucy, des étoiles et des torsades, comme à Bonneuil-en-Valois, à Cinqueux et à Chézy-sur-Marne, de lourdes moulures, des billettes et des rais de cœur. Les nefs de ces six églises offrent un intérêt tout particulier, parce que leur construction doit remonter aux premières années du règne de Louis VI, et leur style porte encore l'empreinte des traditions romanes du XI^e siècle.

La seconde variété comprend les piles établies sur un plan cruciforme. Cette disposition permettait de doubler les grands arcs de la nef, en faisant retomber la première rangée de claveaux sur le pilastre saillant et la seconde sur le massif central. On pouvait appareiller ainsi des arcades à double archivolté sans engager deux colonnes dans le pilier, et l'usage de ces piles permettait de réaliser une économie très appréciable. Il est facile d'en signaler des spécimens à Béthizy-Saint-Martin, à Bonneuil-en-Valois, à Chelles, à Laffaux, à Largny, à Nouvron-Vingré, à Saconin et à Vauxrezis. Tandis que les piliers rectangulaires sont garnis d'un simple tailloir en biseau sur leurs faces latérales, les piles cruciformes se trouvent complètement entourées, au niveau de l'imposte, par un groupe de moulures qui se compose d'un listel, d'un cavet et d'un tore. Les supports conformes à ce type sont très répandus dans le Laonnais, et se rencontrent assez rarement dans le Beauvaisis, où l'église d'Élincourt en présente quelques exemples.

Les églises du XI^e siècle étaient déjà soutenues par des piles flanquées de deux colonnes, et les constructeurs de la première moitié du XII^e siècle se bornèrent à reproduire ce modèle dans les églises de Berzy-le-Sec et de Vic-sur-Aisne. Ils avaient soin de disposer les colonnes sur les petits côtés du pilier, afin de leur faire supporter un second rang de claveaux qui doublait l'arcade principale. L'église de Villers-Saint-Paul, près de Creil, dont la nef remonte aux premières années du XII^e siècle, contient des piles analogues, et celle de Cerny-en-Laonnais renferme une autre variété du même type qui se compose d'un massif central, flanqué de deux colonnes accouplées sur les faces latérales. A Saint-Lazare, près de Beauvais, les piles octogones qui soutiennent les grandes arcades en plein cintre de la nef sont uniques en leur genre. Enfin l'on voit apparaître la colonne isolée dans les églises de Crézancy (Aisne) et d'Hardricourt (Seine-et-Oise) dès le second quart du XII^e siècle.

Comme les nefs des églises du Soissonnais n'étaient pas voûtées à cette époque, les constructeurs ne furent pas obligés d'élever des piliers cantonnés de nombreuses colonnettes pour recevoir la retombée des nervures, des doubleaux et des formerets. Par une véritable exception, les piles de l'église de Lhuys (Aisne) sont garnies de petites colonnes groupées sur leurs faces latérales, tandis que leurs parements restent lisses vis-à-vis de la nef et des bas côtés. Les piliers de l'église d'Urcel, près de Laon, sont établis sur un plan à peu près identique; mais dans le Beauvaisis et dans le Vexin, où la croisée d'ogives fut appliquée de bonne heure au-dessus du vaisseau central et des collatéraux, il fallut songer à construire un nouveau type de piles formé d'un faisceau de colonnettes. L'architecte de Saint-Étienne de Beauvais peut être considéré comme le véritable créateur des piliers de ce genre, qui se rencontrent également dans les églises de Bury, de Cambronne, de Saint-Vaast-les-Mello, de Saint-Évremond à Creil, de Saint-Germer, de la Villeteurre (Oise) et de Chars (Seine-et-Oise). Les colonnettes dont ils sont revêtus se trouvent engagées dans des angles rentrants, et chacune de leurs faces est occupée au centre par une grosse colonne en saillie sur un dossier. Le nombre des fûts n'est jamais inférieur à huit, ni supérieur à quatorze. Trois colonnettes s'élancent jusqu'au sommet des murs de la nef, et les autres s'arrêtent au niveau du sommet des grandes arcades.

Les nefs des églises du Soissonnais, antérieures au milieu du XII^e siècle, présentent un caractère commun, c'est qu'elles ne furent jamais voûtées. La chapelle de Bellefontaine faisait seule exception à cette règle générale, comme une amorce de nervure permet encore de le reconnaître. On ne peut donc établir une classification entre les nefs qu'en se basant sur la forme des piliers, car la courbe des arcades ne suffit pas à les distinguer les unes des autres. Les piles rectangulaires sont généralement reliées par des arcs en plein cintre, comme à Cerseuil, à Charly, à Cuiry-Housse, à Dhuizel, à Fontenoy, à Juvigny et à Trucy. Elles supportent néanmoins des arcs brisés dans les églises de Champlieu et d'Orrouy. Ces deux édifices religieux, qui dominent la vallée de l'Authonne, offrent encore une autre particularité, comme les églises de Béthizy-Saint-Martin et de Terny, c'est que les fenêtres de leur nef sont percées dans l'axe des piliers, au lieu d'occuper le centre de chaque travée. Vers 1140 au plus tard, on cessa d'appareiller en plein cintre les grandes arcades des nefs, et les piles rectangulaires disparurent à la même époque. Les architectes donnèrent alors la préférence aux piles cruciformes et aux piliers cantonnés de colonnes.

Les nefs dont les supports sont bâtis sur un plan cruciforme renferment, au contraire, une série d'arcades en tiers-point, comme à Béthizy-Saint-Martin, à Chelles, à Laffaux, à Saconin, à Lagny, à Vauxrezis. Les arcs des travées se composent d'une doublée rangée de claveaux, et leur élanement n'est pas dépourvu d'élégance, comme la coupe de l'église de Laffaux suffit à le démontrer. L'arc en plein cintre se conserva beaucoup plus rarement dans les nefs conformes à ce type, sauf

à Bonneuil-en-Valois, à Nouvron-Vingré, à Tracy-le-Val et à Vauxbuin, à Élincourt et à Saint-Remy-l'Abbaye, dans le Beauvaisis. Il est intéressant de rechercher comment les architectes de la région se décidèrent à substituer l'arc en tiers-point au plein cintre, même quand la nef n'était pas voûtée. Ce changement leur parut avantageux dès le premier quart du XII^e siècle, puisque l'arc brisé apparaît déjà dans l'église de Villers-Saint-Paul, près de Creil, qui remonte au début de cette période. Les voûtes d'ogives établies sur les bas côtés de plusieurs églises du Beauvaisis obligèrent les constructeurs à briser les arcades des nefs en même temps que les formerets et les doubleaux, mais l'usage de l'arc en tiers-point devenait inutile quand les collatéraux étaient dépourvus de nervures. Le plein cintre ne fut donc pas immédiatement abandonné dans les nefs recouvertes de charpente, et il lutta contre l'influence de l'arc brisé jusqu'au milieu du XII^e siècle.

C'est l'église de Berzy-le-Sec qui renferme le meilleur type de nef soutenue par des piles cantonnées de deux colonnes. Dans ce dernier cas, les arcades étaient toujours doublées et décrivait une courbe en plein cintre surhaussé, comme à Vic-sur-Aisne, ou une courbe en tiers-point, comme à Berzy-le-Sec. Cette disposition donnait aux nefs un aspect très élégant, mais on la rencontre assez rarement dans le Soissonnais. Comme les piles cruciformes présentaient les mêmes avantages que les colonnes engagées pour doubler les claveaux, on en fit un usage continu, car elles coûtaient moins cher à établir. Certains architectes doubleraient les grandes arcades sans disposer des colonnes ou des pilastres sur la face latérale des piliers, ainsi qu'on peut le remarquer à Trucy (Aisne) et à Saint-Remy-l'Abbaye, près de Clermont.

On ne compte guère, dans toute l'Ile-de-France, plus de dix églises qui conservent encore au-dessus de leur nef principale des nervures antérieures à la seconde moitié du XII^e siècle. Ce sont celles d'Acy-en-Multien, de Bury, de Cambronne, de Foulanges, de la Villette, de Saint-Évremond à Creil, de Saint-Vaast-les-Mello, de Saint-Germer (Oise), de Chars et de Poissy (Seine-et-Oise). Il faut y joindre l'église de Saint-Étienne de Beauvais, dont les voûtes supérieures ont été refaites aussitôt après l'incendie de 1180. Nous avons déjà décrit les croisées d'ogives de ces curieux édifices; mais les travées de leur nef méritent d'attirer l'attention, parce qu'elles offrent un tout autre caractère que celles des églises du Soissonnais. Leurs grandes arcades ont la forme d'un cintre brisé, sauf à Saint-Étienne de Beauvais, où le constructeur fit usage de l'arc en plein cintre surhaussé. Cette dernière église renferme une tribune au-dessus des bas côtés, comme à Saint-Évremond de Creil, à Saint-Germer et à Poissy, tandis que les monuments religieux élevés autour de Laon et de Soissons, à la même époque, ne présentent aucun exemple de triforium. L'église Notre-Dame de Soissons, bâtie vers 1150 et détruite en 1793, était surmontée d'une tribune au-dessus des collatéraux; mais cette disposition, qui se répandit dès le XI^e siècle en Auvergne et en Normandie, fut adoptée de bonne heure par les architectes du Beauvaisis. Le plus ancien triforium de cette région se trouvait autrefois dans l'église Saint-Lucien de Beauvais, construite au commencement du XII^e siècle. C'était le véritable prototype du triforium de Saint-Étienne, qui se compose de deux ouvertures en plein cintre encadrées par un arc de la même forme. A Saint-Germer, les tribunes sont recouvertes de voûtes d'arêtes, et leurs arcades cintrées retombent sur une colonne centrale, comme à Poissy. L'arc brisé se montre déjà dans le triforium de l'église Saint-Évremond de Creil, mais l'arc en plein cintre fut encore appliqué aux tribunes jusqu'à la fin du XII^e siècle, notamment dans le transept de la cathédrale de Laon.

Les grandes arcades des nefs présentent trois types de profils. Quand les arcs étaient formés d'un simple rang de claveaux, leur profil donnait une section carrée, comme dans les églises de Béthizy-Saint-Pierre, de Dhuizel, de Fontenoy et d'Orrouy. Si l'arc était doublé, sa coupe

mais ach. ils ont mis des colonnes.

se trouvait modifiée par les deux petits ressauts de ses faces latérales, ainsi qu'on le remarque à Bonneuil-en-Valois, à Berzy, à Laffaux, à Tracy-le-Val, à Vauxrezis, à Saint-Étienne de Beauvais, à la Villetterie et à Villers-Saint-Paul. Dès le second quart du XII^e siècle, les appareilleurs eurent l'idée de refouiller les grandes arcades aux arêtes et d'inscrire un boudin dans l'épannelage carré des claveaux; mais l'intrados de l'arc resta toujours lisse, pour ne pas gêner la pose sur le cintre de charpente. C'est ainsi que les grands arcs de l'église de Cambronne et de la chapelle de Bellefontaine, qui fut construite en 1125, sont déjà garnis de plusieurs tores. Il en est de même à Bury, où les arcades de la nef sont revêtues de bâtons brisés, et à Lhuys, près de Bazoches, où leur profil se compose de cinq boudins engagés dans des angles rentrants. A Saint-Évremond de Creil et à Saint-Germer, les moulures des grands arcs sont formées de quatre tores : dans cette dernière église, les profils s'évident davantage du côté nord, et l'intrados des arcades est orné d'un boudin aminci en amande. Toutes ces nefs sont éclairées par des fenêtres en plein cintre.

BAS CÔTÉS ET TRANSEPTS

Les bas côtés des églises du Soissonnais et du Laonnais n'étaient pas voûtés pendant la première moitié du XII^e siècle. Cette règle générale comporte deux exceptions qu'il convient de signaler dans l'église de Béthizy-Saint-Pierre et dans la chapelle de Bellefontaine, où la nervure apparaît au-dessus des collatéraux. Au contraire, les édifices religieux du Beauvaisis, dont la nef était voûtée, renfermaient généralement des voûtes sur les bas côtés; mais quand la nef était recouverte d'une simple charpente, on n'éprouvait pas le besoin d'établir des voûtes dans les galeries basses. A Coudun, à Saint-Remy-l'Abbaye, à Villers-Saint-Paul, les bas côtés sont surmontés d'un simple plafond de bois. Les églises d'Urcel, de Tracy (Aisne) et d'Élincourt (Oise) ont conservé des doubleaux isolés qui traversent le collatéral pour soutenir la toiture. Dans le diocèse de Soissons, les bas côtés des églises romanes furent remaniés, soit au XVI^e siècle, comme à Chelles, à Bonneuil-en-Valois, à Marolles, à Vieil-Arcy, soit à l'époque moderne, comme à Berzy-le-Sec, à Dhuizel, à Oulchy-la-Ville, à Orrouy. Quand les murs extérieurs n'ont pas été reconstruits, les fenêtres sont presque toujours élargies d'une façon démesurée. L'absence de voûtes rendait l'agrandissement des bas côtés peu coûteux, et comme on prit la déplorable habitude d'enfouir les fenêtres de la nef sous les toitures latérales à partir du XVI^e siècle, il parut souvent nécessaire de remplacer les étroites fenêtres romanes par des baies de grande dimension. Les collatéraux des églises de Lhuys et de Laffaux se sont conservés à peu près intacts, et les fenêtres en plein cintre qui les éclairent sont en nombre égal à celui des travées. Une baie de la même forme s'ouvrait du côté de la façade, comme il est facile de le constater encore dans l'église de Berzy-le-Sec.

Au XI^e siècle, le transept des églises de la région n'était pas voûté, et les arcs isolés qui reliaient les quatre piles de la croisée étaient destinés à soutenir la charpente. Cette disposition primitive fut encore adoptée au commencement du XII^e siècle à Tracy et à Urcel (1), près de Laon; mais les architectes furent bientôt assez habiles pour appareiller trois voûtes d'ogives au-dessus du transept, comme à Noël-Saint-Martin. On rencontre parfois une voûte en berceau brisé sur le carré du transept, notamment à Condé-sur-Aisne, à Dormans et à Vieil-Arcy. Pour appliquer un pareil système, il fallait percer des ouvertures assez basses entre le carré du transept et les croisillons

(1) Les voûtes d'ogives qui se trouvent dans le transept de l'église d'Urcel sont modernes et furent établies en 1851.

afin de ne pas affaiblir les pieds-droits de la voûte. Le transept se trouvait ainsi dépourvu d'élégance et de légèreté, mais ce procédé de construction était très économique. En effet, la voûte en berceau brisé pouvait reposer sur des supports massifs dépourvus de toute ornementation, tandis qu'il fallait établir des piles cantonnées de colonnettes pour soutenir les retombées des voûtes d'ogives. La partie centrale du transept était rarement un carré parfait, sauf à Chelles, à Dhuizel, à Marolles et à Vauxrezis. Elle affectait le plus souvent une forme barlongue qui donnait un plan rectangulaire au clocher bâti sur le même emplacement.

Les architectes du Beauvaisis eurent l'idée d'établir une lanterne au milieu du transept, dès le XI^e siècle. Guibert de Nogent, qui fut moine à Saint-Germer de 1064 à 1104, a raconté les effets d'un coup de foudre sur l'église primitive de l'abbaye (1), et les détails dont il fait mention permettent de conclure à l'existence d'une lanterne centrale éclairée par des baies vitrées (2). L'église de Saint-Lucien de Beauvais qui remontait aux premières années du XII^e siècle se trouvait surmontée d'une tour formant lanterne au-dessus de la croisée. Cette disposition fut également appliquée aux églises de Saint-Étienne de Beauvais et de Catenoy (Oise); mais dans le Soissonnais et le Laonnais, il faut attendre une période avancée du XII^e siècle pour en signaler des exemples à Nouvion-le-Vineux, à la cathédrale de Laon et à Saint-Yved de Braine. Les deux piles placées à l'entrée du transept étaient garnies de colonnettes sur deux de leurs faces, car la dernière travée de la nef et les arcades qui faisaient communiquer les bas côtés avec les croisillons reposaient sur de simples pilastres. Ces colonnettes étaient destinées à recevoir les quatre doubleaux en tiers-point et les nervures de la voûte. Dans les églises du Beauvaisis qui sont entièrement recouvertes de croisées d'ogives, les piles d'angle du transept ont la forme d'un losange régulier, et le nombre de leurs colonnes engagées augmenta sans cesse. Ainsi les piliers qui forment le carré du transept dans l'église de Cambronne sont garnis de neuf colonnettes, et ceux qui s'élèvent au même endroit dans l'église de Saint-Germer contiennent dix-huit fûts de colonnes.

Les croisillons des édifices religieux du Soissonnais, antérieurs au milieu du XII^e siècle, ont généralement subi de profondes modifications au XV^e et au XVI^e siècle. Ces remaniements peuvent servir à constater la persistance du style flamboyant dans les églises rurales du bassin de l'Oise, mais ils n'en sont pas moins regrettables. A Bonneuil-en-Valois, à Chelles, à Laffaux, à Marolles, à Vauxrezis, à Vieil-Arcy, les croisillons furent l'objet d'une reconstruction complète. Toutefois, en examinant les caractères archéologiques des transepts qui se sont conservés intacts à Noël-Saint-Martin et à Condé-sur-Aisne, il est facile de se rendre compte de leurs dispositions. Les croisillons, bâtis sur un plan rectangulaire et voûtés par une croisée d'ogives (3), renfermaient quelquefois des absidioles, comme à Chelles, à Vaumoise, à Bruyères, à Trucy et à Urcel : dans ces deux derniers édifices une simple charpente s'élevait au-dessus du transept. Les doubleaux appareillés entre le carré et les bras du transept retombent sur des faisceaux de colonnettes, en décrivant presque toujours une courbe en tiers-point. A Catenoy, près de Clermont, et à Saint-Lazare, près de Beauvais, les croisillons sont recouverts d'un plafond de bois, et les arcs en plein cintre qui les encadrent sont dépourvus de moulures. Il en est de même à Trucy, où ces arcades s'appuient sur des colonnes accouplées, dont le fût est engagé dans une pile massive. On peut signaler à Cambronne, à Laigneville, à Mogneville et à la Villeteire (Oise) des transepts qui ont conservé

(1) *De vita sua*, liv. I, ch. xxii.

(2) Dans un article publié en 1885, nous avons admis que le texte de Guibert de Nogent n'impliquait pas l'existence de cette lanterne; mais nous n'hésitons pas à reconnaître notre erreur sur ce point. Cf. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLVI, p. 478.

(3) Le croisillon nord de l'église de Cuiry-Housse, près de Braine, est recouvert d'une voûte en berceau brisé.

leurs nervures primitives. La dimension des églises de Saint-Étienne de Beauvais et de Saint-Germer avait permis d'établir deux voûtes d'ogives dans chaque croisillon.

Pour éclairer le transept, les architectes ont toujours percé des baies dans le mur du fond et du côté de l'orient. Ils jugeaient inutile d'ouvrir une fenêtre sur la façade occidentale des croisillons qui dépassait à peine le mur des collatéraux. La tourelle de l'escalier des combles s'élevait dans cet angle rentrant. Au XI^e siècle, on avait recours à des échelles pour pénétrer sous les toitures ou à l'intérieur des clochers, et l'art d'appareiller des escaliers tournants était inconnu dans la région. Dès le premier quart du XII^e siècle, les constructeurs commencèrent à bâtir des escaliers à vis. L'église de Juvigny, près de Soissons, en renferme un exemple très curieux. La voûte de cet escalier est maçonnée sur couchis, et le diamètre du noyau ne mesure pas moins de 0^m,45. Pour ne pas affaiblir la résistance des murs, l'intérieur de la cage ne reçoit aucun éclairage. L'appareil de l'escalier tournant de l'église de Laffaux est déjà plus soigné : son noyau central est moins épais, et ses marches se composent de pierres d'un seul morceau. On peut signaler un escalier du même genre dans l'église de Cambronne (Oise). La tourelle qui contient l'escalier de l'église de Bury est encore couronnée de sa flèche primitive, et s'élève à l'angle de la façade; mais dans la plupart des autres édifices religieux de l'époque romane, les escaliers à vis sont modernes. Il faut en conclure que l'usage des échelles prévalut encore au XII^e siècle, sauf dans les églises d'une certaine importance.

CHOEURS

Les chœurs se terminent tantôt par un mur droit, tantôt par une abside en hémicycle. Le plan carré, qui fut généralement adopté par une raison d'économie, se prêtait surtout à la construction des voûtes d'ogives. Ce double avantage contribua beaucoup à le répandre dans le Beauvaisis, où les églises d'Avrechy, de Bailleval, de Cauffry, de Fitz-James, de Francastel, de Mogneville, de la Villetre, d'Allonne, de Canly, de Catenoy, de Conteville, de la Bruyère, de Ménévillers et de Saint-Lazare en offrent des exemples caractéristiques. Les sept premières renferment un chœur voûté par des nervures, les autres possèdent des sanctuaires recouverts de voûtes d'arêtes ou d'une voûte en berceau. Dans le Soissonnais, les chevets carrés sont plus rares à la même époque, et il faut attendre jusqu'en 1150 pour constater l'emploi continu des plans de ce genre. La chapelle de Bellefontaine et les églises de Bonneuil-en-Valois, de Limé, de Marizy-Sainte-Geneviève, de Noël-Saint-Martin, de Mercin et de Saconin possèdent des absides carrées dont la voûte d'ogives est antérieure au milieu du XII^e siècle. A Nanteuil-Vichel, les deux faces latérales du chœur à chevet droit sont disposées en biais, pour mieux contrebuter la poussée de la voûte. Le sanctuaire carré des églises d'Ancienville et de Champieu est surmonté d'une voûte en berceau, et dans l'église du prieuré d'Authueil-en-Valois une voûte en cintre brisé s'élève au-dessus du chevet. Les architectes du XII^e siècle ont construit beaucoup d'absides du même genre autour de Meaux et de Senlis. C'est ainsi que les églises de Rocquemont, de Saint-Vincent de Senlis, de Saint-Christophe-en-Halatte et de Villeneuve-sur-Verberic sont terminées par des chevets carrés.

Pendant la période que nous étudions, les chœurs des églises du Soissonnais sont presque toujours bâtis en forme d'hémicycle, mais certains constructeurs se bornèrent à les recouvrir au moyen d'une voûte en cul-de-four, tandis que d'autres eurent l'idée d'appareiller deux branches d'ogives sur l'abside. La première méthode se trouve appliquée à Béthizy-Saint-Pierre, à Saint-Étienne-lez-Pierrefonds, à Breny, à Chavigny, à Dhuizel, à Juvigny, à Nanteuil-sous-Muret, à

Oulchy-la-Ville, à Vregny, à Vieil-Arcy, à Bruyères et à Urcel. Une voûte en berceau brisé précède généralement le cul-de-four de l'hémicycle. Cette disposition permet d'établir une différence essentielle entre les chœurs bâtis au commencement du XII^e siècle et les absides du XI^e siècle, où la voûte en berceau simple était adoptée d'une manière exclusive. Pour dissimuler le ressaut qui séparait la partie droite et la partie circulaire, les architectes avaient soin d'encadrer l'hémicycle par un arc garni de moulures, dont les claveaux venaient s'appuyer sur deux longues colonnes, comme à Vieil-Arcy, à Béthizy-Saint-Pierre et à Fontenoy. Au XI^e siècle, ce retrait renfermait très rarement des colonnettes, et la voûte en berceau n'était jamais reliée à la voûte en cul-de-four par des gorges ou des tores.

Un type de sanctuaire aussi simple convenait parfaitement aux édifices religieux des petites paroisses rurales bâties avec une grande économie; mais dans les églises plus importantes, l'effet produit par une simple voûte en cul-de-four parut sans doute si disgracieux que les constructeurs s'efforcèrent d'en diminuer la lourdeur au moyen de deux branches d'ogives qui se dirigeaient vers la clef de l'arc triomphal. Les églises de Berzy-le-Sec, de Bruyères-sur-Fère, de Laffaux, de Lagny, de Novron-Vingré, de Pernant, de Vauxrezis et de Chelles renferment des exemples de cette disposition. Il ne faudrait pas croire que ces deux nervures forment l'ossature de la voûte, et qu'elles supportent de légers compartiments de remplissage. Cette calotte de pierre est un véritable cul-de-four appareillé dont la solidité ne se trouverait pas compromise par la suppression des nervures. Les branches d'ogives sont uniquement destinées à donner plus d'élégance au sanctuaire et à renforcer la voûte de l'abside qui était souvent recouverte d'une toiture en pierre, comme dans les églises de Berzy-le-Sec, de Pernant et de Vauxrezis. Par une singulière exception, le chœur arrondi de l'église de Saint-Vaast-de-Longmont est surmonté d'une croisée d'ogives qui porte l'empreinte de la plus grande inexpérience. Au lieu de faire rayonner autour de la clef quatre nervures d'égale longueur, l'appareilleur a pris le parti de les entre-croiser, en rapprochant de l'arc triomphal leur point d'intersection. Il en résulte que cette voûte présente un aspect très irrégulier.

Les chœurs qui remontent à la première moitié du XII^e siècle se distinguent par la brisure de leur arc triomphal. Si le sanctuaire des églises de Fontenoy et de Trucy (Aisne) est encore encadré par un arc en plein cintre, c'est que la construction de ces deux édifices est certainement antérieure à 1120. L'apparition de l'arc en tiers-point en avant du chœur est d'autant plus intéressante à constater que l'emploi de cette forme ne résulte pas du voisinage d'une voûte d'ogives, notamment dans les églises dépourvues de transept, comme celles du prieuré d'Authueil-en-Valois et d'Oulchy-la-Ville. L'église d'Urcel, près de Laon, dont le transept était recouvert de charpente dans son état primitif, renferme un chœur encadré par un cintre brisé, et l'arc qui précède le cul-de-four décrit une courbe en plein cintre. Au XI^e siècle, le profil de l'arc triomphal était simplement épannelé; mais dès le début du XII^e siècle on se mit à décorer les claveaux de moulures ou même de fleurs épanouies, comme à Bruyères, à Urcel et à Laffaux. Dans l'église de Fontenoy, le grand arc du sanctuaire est garni de grands losanges à facettes formés par deux rangs de zigzags entre-croisés. Les architectes de cette époque avaient supprimé les lourds pilastres et les grosses colonnes qui se trouvaient en avant du chœur pour les remplacer par de fines colonnettes. Les fenêtres percées dans les absides en hémicycle sont toujours au nombre de trois, et les chevets carrés présentent généralement trois baies accouplées du côté de l'orient, avec une seule fenêtre sur chaque face latérale. Cette disposition se rencontre à Bellefontaine, à Noël-Saint-Martin, à Limé, à Marizy-Sainte-Geneviève, à Sacoigné, et dans plusieurs églises du Beauvaisis, comme celles d'Avrechy, de Canly et de Cauffry.

Le chœur de l'église de Berzy-le-Sec mérite une étude attentive, parce qu'on y remarque une niche rectangulaire en saillie sur le mur de l'abside. Encadrée par quatre colonnettes et par une archivolte en plein cintre revêtue de gros tores, cette niche mesure 1^m,60 de largeur et un mètre de profondeur. Certains archéologues ont prétendu qu'elle était destinée à contenir des reliquaires ou le tombeau du fondateur; mais il suffit d'examiner toutes les niches bâties dans les églises de la région pour reconnaître que ces petits édicules renfermaient des autels, et produisaient souvent un effet purement décoratif. C'est une véritable particularité des églises du Soissonnais et du Laonnais, et les architectes multiplièrent le nombre des niches pendant la seconde moitié du XII^e siècle, en les appliquant sur le mur des croisillons. Les églises de Berzy et de Droizy (Aisne) renferment actuellement les plus anciens exemples de niches saillantes, mais l'église de Saint-Pierre à la Chaux, située dans un faubourg de Soissons et démolie vers 1840, était flanquée de trois édicules du même type (1). Les gravures qui nous en ont conservé le souvenir permettent d'attribuer ce monument à l'époque du règne de Louis VI. Il faut donc considérer la niche de Berzy-le-Sec comme la reproduction d'un modèle primitif, aujourd'hui disparu.

Vers le milieu du XII^e siècle, les constructeurs du Beauvaisis et du Valois eurent l'idée d'élever des chœurs sur un plan polygonal. Il faut du moins attribuer à cette époque le chevet de l'église paroissiale d'Authueil-en-Valois dont les voûtes ont été refaites au XVI^e siècle, et le sanctuaire de Saint-Gervais de Pontpoint. La chapelle de Saint-Arnoult, près de Warluis (Oise), et l'église de Ciry, près de Braine, dont l'abside est recouverte d'une voûte en cul-de-four, offrent peut-être des exemples plus anciens de chœur à pans coupés. Quelques églises de l'école provençale, comme celles de Cavaillon, de Montmajour, de Saint-Ruf, de Saint-Gabriel, de Saint-Jacques de Béziers et du Thor, se terminent par un sanctuaire du même type, arrondi à l'intérieur. On peut donc affirmer que cette forme apparut, dès la première moitié du XII^e siècle, dans diverses régions de la France. C'est aux architectes du Beauvaisis, du Valois et du Soissonnais qu'il faut attribuer l'idée d'appareiller des nervures sur des absides à cinq pans, en faisant converger six branches d'ogives vers une clef centrale; mais l'église de Saint-Gervais de Pontpoint a seule conservé ses voûtes primitives. Le système des nervures multiples, rayonnant autour d'une large clef, fut également appliqué dans les chevets circulaires des églises de Saint-Germer, de Saint-Évremond de Creil, de Juziers, près de Meulan, et de Saint-Martin des Champs; mais les voûtes supérieures de l'abside ont été remaniées dans la plupart des églises de la même époque, à Poissy, à Meulan, à Saint-Denis et à Saint-Maclou de Pontoise.

Dès le XI^e siècle, les architectes de l'Auvergne, du Poitou et de la Bourgogne avaient pris le parti de faire tourner les bas côtés autour du chœur, ainsi qu'on peut le constater dans les églises de Saint-Étienne de Nevers, de Notre-Dame du Port, à Clermont, de Saint-Paul d'Issoire, de Saint-Hilaire de Poitiers, de Saint-Savin et de Vignory. La cathédrale qui fut bâtie à Chartres, par les soins de l'évêque Fulbert, entre les années 1020 et 1028, devait être construite sur le même plan (2); mais la région du nord de la France ne possède plus aujourd'hui aucun édifice religieux du XI^e siècle conforme à ce type. C'est l'église de Morienvall qui présente le plus ancien exemple d'une semblable disposition. Son déambulatoire, élevé vers 1110 pour remplacer un chevet primitif, est dépourvu de chapelles rayonnantes, et ses quatre travées s'ouvrent sur le chœur. Il en résulte qu'un pilier se trouvait placé dans l'axe de l'abside, afin d'opposer une plus grande résistance à la voûte en cul-de-four du sanctuaire, car la déclivité du sol pouvait rendre les effets de la poussée très dangereux.

(1) Cf. *Voyage pittoresque de la France*, par TAVERNIER, t. X, et le tableau conservé au musée de Soissons sous le n^o 2122.

(2) *Un manuscrit chartrain du XI^e siècle*, par RENÉ MERLET et l'abbé CLERVAL, p. 67 et 73.

Si l'ancien chœur des églises de Saint-Étienne et de Saint-Lucien de Beauvais n'avait pas été démoli, il serait intéressant d'étudier comment l'étroite galerie du chevet de Morienvall put devenir un bas côté circulaire plus large et mieux voûté, comme à Saint-Martin des Champs, à Poissy, à Saint-Denis, à Saint-Maclou de Pontoise, à Meulan et à Saint-Germer. Les églises du Soissonnais et du Laonnais ne renferment aucun autre déambulatoire antérieur à la fin du règne de Louis VII, mais il ne faut pas en conclure que les constructeurs se dispensaient d'élever des chapelles rayonnantes autour de l'abside. La destruction de toutes les grandes églises abbatiales bâties vers le milieu du XII^e siècle, comme celle de Saint-Médard, consacrée en 1131 par le pape Innocent II, suffit à expliquer pourquoi les types intermédiaires entre le déambulatoire de Morienvall et la galerie tournante du croisillon de la cathédrale de Soissons ne peuvent plus être étudiés aujourd'hui dans le bassin de l'Aisne. Une gravure de l'ouvrage de Tavernier (1) permet au moins d'établir que l'église de Notre-Dame de Soissons, commencée vers 1150, était pourvue d'un déambulatoire.

FAÇADES ET ABSIDES

Les façades des églises construites pendant cette période ont subi trop souvent de regrettables modifications. C'est ainsi que leur caractère archéologique s'est trouvé profondément altéré à Béthizy-Saint-Pierre, à Chelles, à Fontenoy, à Lbuys, à Oulchy-la-Ville; mais l'état de conservation de beaucoup d'autres façades est encore très satisfaisant, notamment à Berzy-le-Sec, à Cerseuil, à Condé-sur-Aisne, à Laffaux, à Saint-Vaast-de-Longmont, à Vauxrezis et à Vic-sur-Aisne. Toutes ces façades sont partagées en trois grandes divisions qui correspondent à la nef et aux bas côtés. La partie centrale, épaulée par deux larges contreforts, se compose généralement d'un portail en plein cintre surmonté d'une fenêtre de la même forme : deux baies identiques s'ouvrent dans l'axe de chaque collatéral. Malgré la simplicité de leur style, les façades qui appartiennent à la première moitié du XII^e siècle sont très remarquables par l'harmonie de leurs proportions. Pour rompre la sécheresse des lignes droites, les architectes avaient toujours soin de placer sous la fenêtre centrale un bandeau orné de moulures, et c'était dans le même but qu'ils multipliaient le nombre des glacis sur les contreforts placés de chaque côté du portail. Les pignons présentaient une faible inclinaison, et une petite baie destinée à éclairer les combles s'ouvrait dans l'axe de la façade. On y remarquait très rarement une série d'arcatures, comme à Coucy-le-Château et à Trécy-le-Val. Au sommet du pignon, une croix de pierre ou un disque ajouré se détachait sur le ciel. Ces antéfixes, exposés à toutes les intempéries, ont disparu dans un très grand nombre d'églises, mais ils se sont conservés à Nointel, à Coudun (Oise), à Ambleny, à Ciry et à Cerseuil (Aisne), où ils affectent la forme d'une roue à huit rayons reliés par des cercles concentriques. Le pignon de l'église de Vauxrezis est surmonté d'un disque découpé à jour par des demi-cercles qui s'entre-croisent. Ce modèle fut reproduit au XII^e siècle à Bruyères, près de Laon, à Cuiry-Housse et à Lhuys, près de Braine.

L'archivolte des portes décrit presque toujours une courbe en plein cintre, comme à Authieux-en-Valois, à Berzy, à Condé-sur-Aisne, à Droizy, à Épaulx, à Laffaux, à Limé, à Pierry, à Saint-Vaast-de-Longmont, à Vauxrezis et à Vic-sur-Aisne. Les portails des églises d'Urcel et de Trucy

(1) *Voyage pittoresque de la France*, t. X, Soissonnais, pl. XV.

affectent la même forme, ainsi que la porte de la chapelle de l'évêché de Laon. Dans le Beauvaisis et dans le Vexin français, il nous suffira de signaler la persistance des archivoltes cintrées, à Saint-Étienne de Beauvais, à Bury, à Bulles, à Cambronpe, à Catenoy, à Nointel, à Saint-Germer, à Saint-Remy-l'Abbaye, à Trie-Château, à Villers-Saint-Paul, à la Villeteire (Oise) et à Brignancourt (Seine-et-Oise). L'arc en tiers-point fut utilisé de bonne heure pour encadrer les portails, et l'église de Cinqueux, près de Clermont, qui remonte aux premières années du XII^e siècle, renferme une porte latérale dont la brisure est déjà très accentuée. Il en est de même des portes qui ornent la façade des églises d'Ansacq, de Saint-Leu-d'Esserent, de Saint-Vaast-lez-Mello, sur la rive gauche de l'Oise, de Cerseuil, de Marolles et de Saconin, dans l'ancien diocèse de Soissons. La date de leur construction peut se placer entre 1125 et 1150.

Ce qui distingue ces portails de ceux du XI^e siècle, c'est l'apparition de nombreuses moulures sur les archivoltes et de colonnettes sur les pieds-droits. On rencontre cependant aux environs de Beauvais quelques portes formées d'une simple ouverture rectangulaire et d'un arc de décharge, comme celles des églises de Canly et de Cauffry; mais la présence de quelques tores sur les claveaux et la décoration du tympan suffisent à leur donner un caractère particulier, comme à Allonne, à Cinqueux et à Saint-Remy-l'Abbaye. Le nombre des colonnettes qui encadrent les portails est ordinairement de quatre ou de six, et la région du Soissonnais ne renferme pas de portes analogues à celles des églises romanes de Catenoy et de Villers-Saint-Paul, dont l'archivolte est soutenue par douze ou par dix-huit fûts de colonnes. Les portes se trouvent le plus souvent engagées dans l'épaisseur du mur, comme à Berzy-le-Sec et à Laffaux; mais elles forment parfois une saillie très accentuée sur le mur de la façade, comme à Bonneuil-en-Valois, à Saint-Vaast-de-Longmont, à Vauxcéré, à Vic-sur-Aisne et à Vieil-Arcy. Dans ce cas, leurs voussures sont couronnées par un pignon à double rampant. Cette disposition fut assez rarement adoptée sur l'autre rive de l'Oise, et nous n'en connaissons que trois exemples fournis par les portails de Tiverny, de Saint-Leu-d'Esserent et de Villers-Saint-Paul.

Les voussures des portails sont presque toujours décorées de gorges et de tores, comme à Berzy et à Laffaux; de violettes, comme à Cerseuil et à Vic-sur-Aisne; ou de bâtons brisés, comme à Marolles, à Droizy, à Épaulx, à Condé-sur-Aisne, à Saint-Vaast-de-Longmont, et dans la plupart des églises du Beauvaisis et du Valois. On peut signaler trois portes qui s'écartent de ce modèle, à Bulles, à Trie-Château (Oise) et à Saint-Étienne de Beauvais : leur archivolte est ornée de feuillages, de rinceaux et d'animaux variés. La plate-bande appareillée tendit de plus en plus à remplacer les linteaux monolithes pendant cette période, et les portes des églises de Trucy, de Vic-sur-Aisne, de Cerseuil, de Lhuys, de Saint-Lazare, de Saint-Germer, de Villers-Saint-Paul et du prieuré d'Authueil-en-Valois en renferment des exemples. Les architectes continuèrent parfois à découper les linteaux dans un seul morceau de pierre, comme à Laffaux (Aisne) et à Angy (Oise), où le linteau fait corps avec le tympan, à Coudun et à Saint-Remy-l'Abbaye (Oise). Pour diminuer les chances de rupture de ces monolithes, les constructeurs du Beauvaisis appareillèrent des linteaux formés de trois pierres, notamment à Canly, à Cauffry et à Cinqueux. Les tympans des portails ne furent jamais ornés dans le Soissonnais avant le milieu du XII^e siècle et se composent d'assises superposées. L'ancien diocèse de Beauvais renferme cinq portes à tympan sculpté qui doivent être antérieures au règne de Louis VII. C'est d'abord le portail latéral de Saint-Étienne de Beauvais, remarquable par la pureté de son style. Nous mentionnerons ensuite les portes des églises d'Allonne et de Saint-Remy-l'Abbaye, dont le tympan est garni de petits caissons, et celles de Coudun et de Saint-Lazare, où des entailles régulières étaient destinées à recevoir du ciment de couleur, comme à Tracy-le-Val. Les porches sont assez rares à cette époque, dans la

région. L'église d'Urcel en offre un très curieux exemple qui remonte au commencement du XII^e siècle; ses baies en plein cintre reposent sur des colonnettes isolées.

L'élévation latérale des églises offre généralement très peu d'intérêt, par suite des travaux maladroits exécutés dans les collatéraux à l'époque moderne. Comme les combles des bas côtés sont très souvent surhaussés, ils se confondent avec la toiture de la nef, notamment à Chelles, à Berzy, à Fontenoy, à Orrouy. Il faut donc pénétrer sous les charpentes latérales pour examiner les fenêtres bouchées qui éclairaient la nef au XII^e siècle. L'église de Laffaux est un des rares édifices préservés jusqu'ici de semblables remaniements, ainsi que les églises de Bury, de Saint-Étienne de Beauvais, de Saint-Germer, de la Villeteire et de Villers-Saint-Paul (Oise). Leur élévation présente deux séries de fenêtres en plein cintre et deux corniches qui se déroulent au sommet des murs de la nef et des bas côtés. Quand l'église était voûtée, des contreforts se trouvaient établis au droit de chaque pilier; mais si le vaisseau central et les collatéraux étaient recouverts d'un simple plafond, on disposait un seul contrefort à égale distance de la façade et du transept, comme à Laffaux et à Villers-Saint-Paul : une petite porte s'ouvrait quelquefois dans le mur des bas côtés, comme à Cinqueux, à Bury, à Lhuys et à Laffaux.

Les croisillons des monuments religieux du Soissonnais ont subi d'importantes modifications au XVI^e siècle. Si l'on en juge par quelques transepts encore intacts à Noël-Saint-Martin, à Cambronne, à Saint-Étienne de Beauvais, à Saint-Germer, à la Villeteire, on remarque toujours la présence de solides contreforts d'angle destinés à contrebuter les voûtes d'ogives. Une seule fenêtre en plein cintre était percée sur chaque face des croisillons, sauf dans les églises de premier ordre, comme celle de Saint-Germer et de Saint-Étienne de Beauvais. Pendant cette période, le transept des églises de la région ne renfermait jamais de niches rectangulaires formant une saillie à l'extérieur, et les absidioles étaient d'un usage beaucoup moins général qu'au XI^e siècle. Les églises de Chelles, d'Oulchy-la-Ville et de Vaumoise, de Bruyères et d'Urcel, près de Laon, de Coudun près de Compiègne, en possèdent encore quelques exemples. A la base de la toiture, une corniche soutenue par des corbeaux couronnait les murs des croisillons.

Les absides bâties sur plan carré étaient épaulées par deux contreforts groupés à chaque angle du chevet. Trois fenêtres s'ouvraient généralement dans le mur du fond, comme à Saconin (Aisne), à Bellefontaine, à Noël-Saint-Martin, à Avrechy, à Canly, à Cauffry (Oise); mais on y remarque souvent une seule baie, comme sur les faces latérales, notamment à Bonneuil-en-Valois, à Pontdron, à Francastel, à Saint-Lazare (Oise). Il est plus rare de rencontrer des fenêtres superposées dans le chevet droit des églises rurales, ainsi qu'on l'observe à Conteville, dans le Beauvaisis. Les absides en hémicycle présentent des contreforts peu saillants, sauf à Berzy, où l'architecte avait reconnu la nécessité d'étayer solidement le clocher bâti sur le chœur. Elles s'élèvent sur un soubassement qui subit plusieurs retraits à peu de distance du sol. Les fenêtres sont toujours au nombre de trois dans la partie circulaire, et leur archivolte ornée de moulures s'appuie sur des colonnettes. Une double corniche se déroule parfois au sommet du mur, comme dans les absides de Berzy-le-Sec et de Dhuizel. Les chevets des églises du Soissonnais étaient couverts à cette époque d'une très riche décoration; et parmi les plus beaux modèles d'absides, il convient de citer celles de Berzy, de Vauxrezis, de Laffaux, de Nouvron-Vingré, de Dhuizel et de Chelles. La toiture de quelques sanctuaires se compose d'un dallage en pierre qui affecte une forme conique. Cette curieuse disposition est particulière aux églises de Chavigny, de Berzy, de Pernant, de Vauxrezis et de Nampy-sous-Muret. Elle se trouvait également appliquée à Vieil-Arcy et sur l'abside de l'église de Saint-Pierre-à-la-Chaux, à Soissons, qui fut démolie vers 1840. Il est bien probable que les chœurs des églises de Bruyères-sur-Fère, de Nouvron-Vingré, de Chelles et de Laffaux étaient

recouverts d'un dallage analogue, car leur voûte en cul-de-four est renforcée par deux nervures saillantes destinées à supporter le poids d'une lourde masse de pierre.

Les architectes du Soissonnais étudièrent avec beaucoup de soin les principes de la construction des absides, afin de donner au chevet des églises un aspect élégant et solide. De là cette profusion de sculptures qui dissimule l'épaisseur des murs sous un véritable luxe d'ornementation. Les absides polygonales sont épaulées par des contreforts très saillants, et le nombre de leurs fenêtres est égal à celui de leurs côtés. Le diocèse de Soissons ne renferme plus aujourd'hui qu'un seul exemple de sanctuaire entouré d'un déambulatoire dont la date puisse se rapporter à la période que nous étudions, c'est le chevet de l'église de Morienval. Comme l'ancien chœur de Saint-Étienne de Beauvais fut détruit au XVI^e siècle, il serait bien difficile de décrire aujourd'hui les caractères des premières absides pourvues de chapelles rayonnantes, dans le bassin de l'Oise, si le rond-point de l'église de Saint-Germer ne s'était pas conservé intact. Le chevet de ces grands édifices se divisait en trois étages. Au niveau du sol, cinq chapelles circulaires éclairées par trois fenêtres en plein cintre se développaient entre de puissants contreforts qui venaient s'appuyer sur le mur des tribunes. La partie supérieure de l'abside était garnie de fenêtres et de contreforts taillés en forme de colonnes. Ce système avait le grand défaut d'offrir une résistance insuffisante à la poussée des voûtes du chœur, et la découverte du principe de l'arc-boutant se produisit juste à point pour empêcher la ruine des absides bâties sur le même plan. A Saint-Germer, on apercevait quelques arcs isolés sous le comble des tribunes, mais ils sont plutôt destinés à soutenir la charpente qu'à contrebuter les nervures, et rien ne prouve qu'ils n'aient pas été ajoutés après coup. Ce qu'il importe de constater, c'est que la voûte d'ogives fut appliquée aux chœurs entourés d'un déambulatoire plus d'un demi-siècle avant l'invention de l'arc-boutant.

CLOCHERS

Les clochers élevés pendant cette période se distinguent par leur caractère d'élégance et de solidité. La division des grandes baies par deux arcades secondaires, les moulures des archivoltes, le grand nombre des colonnettes engagées et la hauteur des flèches en pierre donnent à leur silhouette une véritable originalité. On peut les répartir en trois groupes, suivant la position qu'ils occupent sur les bas côtés, sur la façade, sur le carré du transept ou sur le chœur. Les architectes du XI^e siècle avaient donné la préférence aux tours latérales, et leurs successeurs continuèrent à choisir cet emplacement pour les clochers des petites églises rurales, comme à Bonneuil-en-Valois, à Béthizy-Saint-Martin, à Marolles, à Tracy-le-Val (Oise), à la Croix, à Novvron-Vingré, à Oulchy-la-Ville et à Pommiers (Aisne). Tous ces clochers sont placés à l'extrémité du bas côté nord ou du bas côté sud, comme ceux de Cramoisy, de Jaux, de Raray, d'Acy-en-Multien (Oise), de Saint-Vincent de Senlis et de Novvion-le-Vineux, près de Laon. Leur cage est étroite, et leur style offre une certaine ressemblance avec la forme des clochers du XI^e siècle, excepté sous le rapport de l'ornementation. Le premier étage des tours latérales se compose d'un soubassement éclairé par d'étroites ouvertures. Les deux étages supérieurs présentent sur chacune de leurs faces deux baies dont l'archivolte à double voussure s'appuie sur des colonnettes. Un cordon de billettes, de violettes ou de dents de scie encadre les baies accouplées, et quatre petits fûts se trouvent engagés dans les angles de la tour, notamment à Oulchy-la-Ville et à Marolles. Ce dernier clocher renferme des baies subdivisées par des arcades secondaires : c'est une disposition

assez rare, qui fut plus souvent appliquée aux tours centrales et aux clochers bâtis sur un porche. Nous pouvons en signaler d'autres exemples à Béthizy-Saint-Martin, à Bonneuil-en-Valois, à Jaux, à Frouville et à Novion-le-Vineux, où l'importance exceptionnelle du clocher latéral mérite d'attirer l'attention des archéologues.

Les contreforts qui épaulent les clochers latéraux ne dépassent jamais l'appui des baies supérieures, et des bandeaux garnis de billettes ou d'étoiles séparent les différents étages. On voit quelquefois apparaître un gros boudin sur les archivoltes, comme à Bonneuil-en-Valois, tandis que l'arête des claveaux était toujours dépourvue de moulures au XI^e siècle. Le clocher de Tracy-le-Val (Oise), qui s'élève à côté du chœur, renferme une série de baies en tiers-point dont le profil est couvert de gorges et de tores. Son dernier étage a la forme d'un octogone, comme les tours des églises d'Épône. (Seine-et-Oise) et d'Acy-en-Multien (Oise). La plupart des clochers latéraux devaient être couronnés d'un petit toit en bâtière ou d'un comble en charpente. Il est assez rare de rencontrer dans le bassin de l'Oise une haute flèche en pierre sur un clocher de ce genre, sauf à Marolles, à Villers-sous-Saint-Leu (Oise), à Nesles et à Frouville (Seine-et-Oise). En étudiant l'architecture du XI^e siècle, nous avons fait observer que les clochers de Rhuis, de Morienvall et d'Oulchy-le-Château avaient exercé une influence sur les tours latérales bâties dans le Soissonnais au commencement du XII^e siècle. Les progrès de l'art gothique eurent pour résultat de faire abandonner l'usage de placer les clochers à côté du sanctuaire, et le principe des tours centrales finit par s'imposer définitivement vers 1140. Si les constructeurs du XIII^e siècle ont encore élevé quelques clochers latéraux dans les églises rurales, comme à Villers-Saint-Paul (Oise) et à Largny (Aisne), ce fut souvent pour éviter la nécessité de démolir une nef romane.

Il serait difficile de citer autour de Soissons plus de cinq clochers-porches antérieurs au milieu du XII^e siècle. Ces tours qui dominent la façade des églises d'Orrouy, de Morienvall (Oise), de Crandelain, d'Urcel (Aisne) et de Vinay (Marne) se divisent en trois étages garnis de baies en plein cintre, encadrées par des colonnettes. Les baies supérieures sont divisées en deux arcades secondaires, et des petits fûts de colonnes se trouvent engagés aux quatre angles du clocher. Les bandeaux qui règnent entre chaque étage sont ornés de billettes comme les archivoltes, mais on ne remarque aucune moulure sur l'arête des claveaux. Le clocher-porche d'Orrouy est une simple imitation de celui qui s'élève sur la façade de l'église de Morienvall, et le voisinage des deux constructions suffit à expliquer leur ressemblance. Vers 1125, on cessa de bâtir des clochers au-dessus des porches, parce qu'ils gênaient l'entrée de la nef en supprimant l'éclairage du côté de la façade. Ces tours de défense étaient un dernier souvenir de la terreur inspirée par les invasions normandes, et c'est la seule raison qui avait fait adopter un pareil emplacement au XI^e siècle, dans les églises de Saint-Germain des Prés, d'Estrées-Saint-Denis et de Saint-Thibault de Bazoches. De même qu'à Morienvall, le clocher-porche de Poissy fut établi sur un soubassement plus ancien. Les façades des églises de premier ordre étaient souvent flanquées de deux tours à cette époque, comme on peut le constater à Saint-Leu-d'Esserent. Il est également certain que l'église de Notre-Dame de Soissons présentait la même disposition.

Une raison d'économie obligeait quelquefois les architectes à disposer de simples arcades pour suspendre les cloches au-dessus de la façade ou du chœur. L'église de la Rue-Saint-Pierre, près de Clermont, offre un exemple de clocher à double arcade, bâti sur une façade, vers la fin du XI^e siècle. Le clocher primitif de l'église de Fontenoy (Aisne) se compose d'une simple arcade élevée sur le sanctuaire au commencement du XII^e siècle, et la façade de l'église d'Authueil-en-Valois devait être surmontée d'un clocher du même genre. On peut encore signaler des clochers analogues à Béhéricourt, près de Noyon, à la chapelle des Templiers de Laon, à Cerny-lez-Bucy,

à Allemant, à Courtecon, à Troyon et à Lehaucourt (Aisne), à Muizon et à Magneux (Marne). Les campaniles de Chérêt et de Neuville-en-Laonnais ont été détruits à une époque assez récente. Les clochers-arcades, exposés à toutes les intempéries, ne pouvaient pas se conserver aussi longtemps que des tours couvertes, et ils furent remplacés dans quelques églises rurales par des clochers plus importants, comme à Fontenoy.

Si les architectes du Soissonnais n'avaient jamais osé placer un clocher sur le carré du transept au XI^e siècle, c'est que les arcs isolés qui encadraient cette partie de l'église ne leur paraissaient pas assez solides pour supporter le poids d'une tour centrale. On a néanmoins le droit de supposer, comme nous l'avons dit plus haut, que des lanternes couvertes de charpente furent établies au-dessus du transept, dès le XI^e siècle, dans le Beauvaisis. Mais quand les constructeurs du XII^e siècle arrivèrent à voûter le carré du transept au moyen d'une croisée d'ogives encadrée par quatre doubleaux en tiers-point, ils donnèrent la préférence aux tours centrales, qui offraient plus d'espace pour installer les cloches et qui produisaient un meilleur effet décoratif. Les plus remarquables types de clochers, comme ceux de Laffaux, de Chelles, de Pernant et de Vauxrezis, s'élèvent donc au centre du transept ou au-dessus du chœur, comme à Berzy-le-Sec, à Beugneux, à Breny, à Celles-lez-Condé, à Marizy-Sainte-Geneviève, à Saconin, à Vichel et à Saint-Vaast-de-Longmont. L'emplacement occupé par les clochers de Bruyères, près de Laon, et de Saint-Évremond de Creil, qui sont bâtis sur un croisillon du transept, est tout à fait exceptionnel.

Les tours centrales présentent toujours un plan carré, quand elles sont couronnées d'une flèche en pierre, mais elles affectent souvent une forme rectangulaire. Dans ce dernier cas, les faces les plus longues regardent la façade et l'abside, tandis que les côtés les plus étroits se trouvent au nord et au sud. Ainsi, la cage intérieure du clocher de Berzy-le-Sec mesure 5^m,95 sur 5^m,05, et celle du clocher de Laffaux 5^m,35 sur 4^m,15. Nous n'avons pu découvrir dans le Soissonnais aucun clocher octogone bâti au centre de la croisée; mais le Beauvaisis, le Vexin et la région parisienne en renferment de nombreux exemples, à Cambronne, à Cauvigny, à Bouconwillers, à Lierville (Oise), à Achères, à Brueil-en-Vexin, à Condécourt, à Feucherolles, à Jambville, à Orgeval, à Poissy, à Sartrouville (Seine-et-Oise). Les clochers conformes à ce type sont couronnés par une flèche en pierre, et leurs baies ne se trouvent jamais divisées par deux arcades secondaires, sauf à Poissy. La hauteur moyenne des tours centrales de la première moitié du XII^e siècle varie entre 18 et 27 mètres. Leur soubassement est quelquefois décoré d'arcatures, comme à Vauxrezis (Aisne), à Fontenay-Torcy et à Nogent-les-Vierges (Oise); mais l'étage inférieur du clocher est presque toujours dépourvu d'ornementation. Tandis que les tours latérales comprennent généralement deux étages, les clochers carrés bâtis sur le transept ou sur le chœur se composent d'un seul étage. Par une véritable exception, les clochers de Nogent-les-Vierges, de Rully et de Saint-Vaast-de-Longmont renferment plusieurs séries de baies superposées.

Dès le premier quart du XII^e siècle, on vit s'élever des tours centrales dans la région de Beauvais, à Allonne, à Bresles, à Catenoy et à Nogent-les-Vierges. Les architectes du Soissonnais ne se décidèrent pas à établir des clochers au-dessus du transept ou du sanctuaire avant l'année 1125 environ; mais l'église de Coucy-la-Ville, dans le Laonnais, est surmontée d'un clocher central dont les baies geminées, garnies d'un cordon de billettes, portent l'empreinte du style en usage au commencement du règne de Louis VI. Parmi les meilleurs types de tours centrales qui couronnent les églises du Beauvaisis, du Valois et du Vexin, il faut encore citer les clochers de Cauffry, de Chamant, de Saint-Pierre de Pontpoint, de Rully, de la Bruyère, d'Hermes, de Laigneville, de Boubiers, de Reilly, de la Villetterre (Oise), d'Ennery, de Gadancourt, d'Hardricourt, de Jouy-

le-Moûtier, d'Omerville, de Saint-Gervais et de Santeuil (Seine-et-Oise). L'arc en plein cintre persiste encore dans les ouvertures de tous ces clochers; mais les constructeurs du Soissonnais commencèrent à briser l'archivolte des baies vers 1140, ainsi qu'on le remarque à Ciry, à Marizy-Sainte-Geneviève, à Nouvion-Vingré, à Chelles et à Tracy-le-Val. Le clocher de Saintines, près de Verberie, renferme de grandes arcades en tiers-point qui encadrent des baies en plein cintre. L'église de Saint-Évremond de Creil présente également un exemple du mélange des deux formes dans les baies des tribunes.

Les huit baies des tours centrales sont toujours groupées deux par deux sur chaque face, et il est très rare de rencontrer trois arcades accouplées sur les côtés du clocher, comme à Nogent-les-Vierges, à Rully (Oise) et à Nouvion-le-Vineux, près de Laon. Les ouvertures principales se trouvent souvent divisées par une colonnette monolithe qui reçoit les retombées de deux petits arcs secondaires, ainsi qu'on l'observe à Saint-Vaast-de-Longmont, à Breny, à Celles-lez-Condé, à Monthiers, à Sermoise, à Vichel, à Mareuil-sur-Marne et dans la plupart des clochers romans du Beauvaisis; mais les baies de plusieurs clochers du Soissonnais ne présentent pas cette particularité. Jusqu'en 1130 environ, les architectes n'appliquèrent aucune moulure sur l'arête des claveaux, comme à Allonne, à Bresles, à Catenoy, à Laigneville, à Nogent-les-Vierges, à Reilly, à Saint-Vaast-de-Longmont (Oise), à Dhuizel, à Breny, à Pernant et à Vichel (Aisne). Ils se décidèrent ensuite à garnir les baies des clochers de tores et de gorges, comme à Berzy, à Laffaux, à Beugneux, à Marolles, à Marizy-Sainte-Geneviève et à Vauxrezis, et ce principe fut constamment appliqué par leurs successeurs, sauf quelques rares exceptions. L'extrados des archivoltes est entouré d'un cordon saillant décoré de billettes, d'étoiles ou d'un groupe de moulures. Des colonnettes engagées dans les angles de la tour adoucissent la sécheresse des arêtes. Cette disposition, que nous avons déjà signalée au XI^e siècle, devint très fréquente dans le Soissonnais, et se rencontre plus rarement sur la rive droite de l'Oise, sauf à Nogent-les-Vierges, à Hermes et à Jouy-le-Moûtier. Les clochers sont toujours couronnés par une rangée de modillons qui soutiennent la tablette de la corniche.

Pendant la première moitié du XII^e siècle, les clochers furent couronnés d'un toit en bâtière ou d'une flèche en pierre. M. de Caumont a prétendu que l'usage de terminer les clochers par une toiture à double égout n'était pas antérieur au XIII^e siècle; mais Viollet-le-Duc avait reconnu que ce mode de couverture devait être appliqué dès le XII^e siècle, en étudiant un petit clocher sculpté dans le tympan de la porte Sainte-Anne, à Notre-Dame de Paris (1). « On chercherait en vain, dit-il, un de ces couronnements sur les monuments de cette période. » Ce qui a laissé planer un doute sur l'époque où la toiture en bâtière fut adoptée par les architectes du moyen âge, c'est la difficulté de trouver des pignons de clocher qui n'aient subi aucun remaniement, car ces petits murs ont été souvent reconstruits à l'époque moderne. En outre, les pignons des clochers en bâtière sont presque toujours dépourvus d'ornementation, et il est impossible de leur attribuer une date quelconque. Nous pouvons en signaler cependant trois exemples bien conservés. Ainsi les tours des églises de Vauxrezis et de Marizy-Sainte-Geneviève (Aisne) sont couronnées par un pignon garni de baies encore intactes, et les pignons du clocher de la Villeteire (Oise) sont décorés de lucarnes et d'écailles. Il faut donc en conclure que les clochers furent surmontés de toits à double rampant dès le commencement du XII^e siècle. Parmi les meilleurs types de clochers en bâtière, on peut citer ceux de Berzy, de Laffaux, de Nouvion-Vingré, de Vichel (Aisne), de la Bruyère, de Cauffry, de Laigneville, de Nogent-les-Vierges et d'Uilly-Saint-Georges (Oise). Tous les clochers romans de la

(1) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. III, p. 396 à 399.

vallée de la Marne, tels que ceux de Courtemont et de Fossoy, se rattachent au même type; mais la simplicité de leur style contraste avec l'élégance des clochers du Soissonnais.

Les tours octogones se terminaient par une flèche en pierre plus ou moins élancée, comme à Tracy-le-Val, à Cambronne, à Cauvigny, à Bouconvillers, à Lierville (Oise), à Achères, à Condécourt, à Feucherolles, à Jambville, à Orgeval (Seine-et-Oise), et les flèches des tours carrées s'élevaient à une hauteur beaucoup plus grande. Leur petit nombre s'explique par une raison d'économie, car les toits en bâtière coûtaient moins cher à établir. En outre, les flèches primitives de certains clochers ont été reconstruites à l'époque moderne ou remplacées par un toit en charpente. Les élégantes flèches en pierre du XII^e siècle dérivent de ces courtes pyramides en usage au XI^e siècle, dont les clochers de Rhuis, de Morienvall et de Retheuil présentent encore des exemples si curieux. La transition entre le plan carré de la tour et la forme octogonale de la flèche était obtenue au moyen de trompes ou de gros blocs de pierre posés en encorbellement dans les angles du clocher. C'est aux architectes du Valois et du Vexin français que revient le mérite d'avoir appareillé les plus anciennes flèches en pierre du bassin de l'Oise, à Saint-Vaast-de-Longmont, près de Verberie, et à Reilly, près de Chaumont-en-Vexin (1). On peut encore en citer d'autres spécimens, à Béthizy-Saint-Martin, à Marolles, à Saintines, à Saint-Pierre de Pontpoint, à Chamant, à Villers-sous-Saint-Leu, à Villers-Saint-Frambourg, à Saint-Leu-d'Esserent, à Saint-Maximin, à Boubiers (Oise), à Athis-Mons, à Conflans-Sainte-Honorine, à Courcelles, à Ennery, à Frouville, à Gadancourt, à Gaillon, à Hardricourt, à Jouy-le-Moûtier, à Limay, à Nesles-la-Vallée, à Omerville, à Saint-Gervais, à Sarcelles, à Santeuil et à Tessancourt (Seine-et-Oise). L'influence exercée par certains clochers de la région de Senlis décida les architectes de l'ancien évêché de Soissons à construire des flèches dans la vallée de l'Authonne, mais ils donnèrent la préférence aux tours en bâtière dans les autres parties du diocèse.

Les flèches en pierre sont flanquées de quatre clochetons massifs, qui affectent soit une forme triangulaire, comme à Béthizy-Saint-Martin, à Marolles-sur-Ourcq, à Saint-Vaast-de-Longmont, à Saint-Leu-d'Esserent, à Saintines (Oise), soit une forme carrée, comme à Reilly (Oise), à Gadancourt, à Hardricourt, à Nesles, à Omerville, à Saint-Gervais (Seine-et-Oise), et plus rarement une forme conique, comme à Ennery, à Frouville, à Jouy-le-Moûtier et à Santeuil, près de Pontoise. Leurs assises, ornées d'écailles ou de dents de scie, s'inclinent jusqu'au sommet du clocher, dont la pointe était couronnée par une boule en pierre, et leurs angles sont ordinairement garnis d'un gros tore. La pyramide octogone de la tour de Saint-Leu-d'Esserent est flanquée de huit colonnettes maintenues à distance par des corbeaux saillants qui semblent les enlacer. Les flèches des clochers ne furent pas ajourées au moyen d'ouvertures rectangulaires avant l'année 1130 environ, et les premiers exemples de cette disposition apparaissent à Cambronne, à Cauvigny, à Béthizy-Saint-Martin, à Chamant, à Marolles et à Saintines (Oise). La tourelle d'escalier de l'église de Bury est également couronnée d'une flèche ajourée.

FENÊTRES ET CONTREFORTS

L'archivolte des fenêtres décrit toujours une courbe en plein cintre pendant cette période, et les églises du Soissonnais ne renferment aucun exemple de fenêtre en tiers-point qui puisse être

(1) LOUIS REGNIER, *Statistique monumentale du canton de Chaumont-en-Vexin*. Notice sur Reilly, p. 6.

attribué à une date antérieure à 1150. Cette règle générale ne souffre que bien peu d'exceptions. Ainsi la façade de l'église de Villers-Saint-Paul, près de Creil, qui fut reconstruite vers le second quart du XII^e siècle, présente deux baies en cintre brisé, et le chœur de l'église de Bonneuil-en-Valois renferme deux fenêtres en tiers-point de la même époque. Les fenêtres du déambulatoire de Saint-Denis, consacré en 1144, sont également encadrées par un arc brisé, et le croisillon nord de l'église Saint-Evremond de Creil est éclairé par une baie dont l'archivolte est brisée (1). Ce qui a pu induire en erreur beaucoup d'archéologues sur l'époque de l'apparition de l'arc en tiers-point dans les fenêtres, c'est que la courbe d'un certain nombre de baies en plein cintre se trouve quelquefois déformée. En outre, les architectes de la seconde moitié du XII^e siècle ont souvent remanié les fenêtres des édifices religieux plus anciens. Il en résulte qu'on doit examiner avec grand soin l'encadrement des baies et les parements des murs, avant d'attribuer une fenêtre en tiers-point à la même date que le monument où elle se trouve, pendant la période antérieure à 1150.

La décoration des fenêtres varie suivant la place qu'elles occupent dans une église. Ainsi les fenêtres de la nef et des bas côtés reposent sur de simples pieds-droits dont l'ébrasement est beaucoup plus profond à l'intérieur qu'à l'extérieur. Leurs dimensions étaient supérieures à celles des baies du XI^e siècle, et un cordon saillant qui se continue sur le mur accompagne leur archivolte. Ce cordon se compose quelquefois de trois rangs de damiers, comme au chevet de l'église de Morienvall, à Chavigny et à Tracy-le-Val; mais il est généralement garni de moulures, de pointes de diamant ou de violettes. Les fenêtres latérales des édifices de premier ordre présentaient les mêmes dispositions que celles des églises rurales, sauf à Notre-Dame de Soissons et à Saint-Evremond de Creil, où les claveaux retombaient sur des colonnettes. Du côté de la façade et de l'abside, les fenêtres présentent un véritable luxe d'ornementation. Encadrées par de petits fûts de colonnes, comme à Dhuizel, à Laffaux, à Vauxrezis, à Berzy-le-Sec, à Chelles, à Bonneuil-en-Valois, elles sont revêtues de tores, de gorges, de violettes et de feuilles d'acanthé, tandis que les baies des églises du XI^e siècle étaient dépourvues de moulures. Le déambulatoire de Morienvall, qui fut construit vers 1110, est éclairé par de larges baies dont l'archivolte est garnie d'un gros boudin. Dans quelques églises rurales, les constructeurs se dispensèrent d'appliquer des colonnettes et des moulures autour des baies du sanctuaire, ainsi qu'on peut le remarquer à Saint-Vaast-de-Longmont, à Juvigny, à Chavigny et à Trucy; mais ils eurent toujours soin d'entourer l'archivolte d'un cordon saillant, comme à Avrechy, à Cauffry et à Coudun, dans le Beauvaisis. Il est intéressant de constater que les fenêtres du chœur de Saint-Germer sont conformes au même type.

Les baies percées dans le mur de l'abside étaient généralement garnies de colonnettes à l'intérieur et à l'extérieur. Quelquefois l'architecte avait réservé cette décoration pour l'intérieur du sanctuaire, notamment à Noël-Saint-Martin, à Fontenoy, à Oulchy-la-Ville et dans la chapelle de Bellefontaine. Au contraire, certains artistes ont trouvé plus avantageux de reporter les colonnettes au dehors, comme à Laffaux et à Vauxrezis. Quand la fenêtre centrale du chœur se trouvait au fond d'une niche, elle était surmontée d'un pignon très pointu qui faisait une saillie sur le mur de l'abside. Les églises de Berzy-le-Sec et de Droizy offrent des exemples de cette disposition. Vers le milieu du XII^e siècle, les sculpteurs de la région déployaient toutes les ressources de leur talent pour orner l'archivolte des fenêtres, et les deux baies de l'église Notre-Dame de Soissons, qui ont échappé à la pioche des démolisseurs, sont de véritables chefs-d'œuvre. Leur archivolte, soutenue par quatre colonnettes, est revêtue de feuilles d'acanthé, de rubans plissés, de palmettes et d'écaillés, qui produisent un merveilleux effet décoratif.

(1) M. Gonsse attribue à l'année 1130 environ les fenêtres en tiers-point qui se trouvent dans l'absidiole de l'église de Thury-sous-Clermont (Oise); mais cette chapelle est une œuvre de la fin du XII^e siècle. Cf. *L'art gothique*, p. 64.

Les baies circulaires, en forme de roses ou d'oculus, furent d'un usage extrêmement rare dans le Soissonnais avant le milieu du XII^e siècle, et c'est dans le Beauvaisis qu'il faut étudier leur origine et leur développement. Dès la fin du X^e siècle, les architectes de cette région avaient disposé deux oculi dans le pignon de la façade de la Basse-Œuvre, à Beauvais, et ils appareillèrent des ouvertures du même genre, au XI^e siècle, à Bresles et à Tillé. Les oculi devinrent de plus en plus larges vers le second quart du XII^e siècle, ainsi qu'on peut le constater à Coucy-le-Château (Aisne), à Coudun, à Élincourt, à Villers-Saint-Paul (Oise) et dans les baies des tribunes, à Saint-Germer. On reconnut bientôt l'utilité de maintenir le cadre des grandes baies circulaires à l'aide d'un châssis de pierre, et c'est ainsi que l'oculus se transforma peu à peu en une véritable rose. Le transept de Saint-Étienne de Beauvais renferme une rose dont les douze rayons sont reliés par des arcs triforés, et le croisillon méridional de l'église de Chars (Seine-et-Oise) est éclairé par une rosace du même type.

Les contreforts du XI^e siècle étaient larges et peu saillants, et ce principe prévalut encore jusqu'en 1125 environ. Mais la nécessité de contrebuter la poussée des voûtes d'ogives et la hauteur des façades obligea bientôt les architectes à augmenter le relief des contreforts. Ainsi les contreforts de la façade de l'église de Berzy dépassent le nu du mur de 0^m,50, et ceux qui occupent le même emplacement à Laffaux présentent une saillie d'un mètre. Le nombre des glacis tendit à se multiplier, et l'usage des larmiers fut encore assez peu répandu. Les contreforts se terminaient généralement par un simple pilastre pour ne pas dépasser l'épaisseur de la corniche ou par un long glacis dépourvu d'ornementation. A Saint-Évremond de Creil, les contreforts du transept sont décorés de colonnettes engagées sur leurs arêtes, comme ceux qui épaulent la façade de l'église de Catenoy (Oise) et le clocher de Saint-Leu d'Essèrent : c'est une disposition tout à fait exceptionnelle. Les bandeaux placés sous l'appui des fenêtres et sous les baies des clochers se continuent toujours sur les contreforts, ainsi que les cordons saillants appliqués autour des archivoltes. Lorsque deux murs se coupaient en formant des retraites successives, il était souvent difficile de relier la tête des contreforts avec les assises supérieures. On prit donc quelquefois le parti de laisser ressortir le mur entre les deux contreforts d'angle, comme dans l'église de Canly, près de Compiègne.

Dès le commencement du XII^e siècle, les constructeurs du bassin de l'Oise cessèrent de donner aux contreforts la forme d'une colonne partant du sol pour atteindre le sommet des murs, sauf à Novron-Vingré, près de Vic-sur-Aisne. Ils trouvèrent préférable de faire reposer des colonnettes sur un massif peu saillant, à la hauteur de l'appui des fenêtres. Quand ces fûts sont isolés, leur couronnement se compose d'un petit cône recourbé en pointe, comme à Breny, à Chavigny (Aisne), à Saint-Pierre-lez-Bitry, à Saint-Étienne de Beauvais, à Saint-Germer et à Saint-Martin-des-Champs à Paris. Les contreforts du déambulatoire de Morienval sont formés d'un massif très épais qui supporte une large colonne dont l'amortissement primitif a disparu. Dans les églises de Vauxrezis, près de Soissons, de Bailleval, de Saint-Étienne-lez-Pierrefonds, de Villers-Saint-Paul et de Saint-Étienne de Beauvais, certains contreforts se trouvent surmontés de deux colonnettes qui semblent soutenir la corniche. Enfin, à Chelles (Oise), à Laffaux, à Bruyères et à Trucy (Aisne), on remarque des contreforts terminés par un faisceau de trois colonnettes. Dans ce dernier cas, les chapiteaux des colonnes étaient couronnés d'une assise triangulaire qui jouait le rôle d'un véritable glacis. Les colonnes principales des contreforts de l'église de Chelles sont amincies en forme d'amande, et leur tracé correspond à deux segments de cercle qui s'entrecroisent. Les églises de Saint-Étienne de Beauvais, de Catenoy, de Cauffry, de Fitz-James (Oise) et de Saint-Maclou de Pontoise renferment un certain nombre de colonnes identiques engagées dans les piles de la nef ou du chœur.

Les arcatures qui sont appliquées contre les murs des églises de cette époque décrivent toujours une courbe en plein cintre, et leur archivolt est souvent garnie d'un gros boudin. Elles servent à décorer le sanctuaire, comme à Saint-Évremond de Creil et à Saint-Vaast-de-Longmont, ou le soubassement des clochers, comme à Nogent-les-Vierges et à Vauxrezis. Les tours des églises de Fontenay-Torcy (Oise) et de Frouville (Seine-et-Oise) présentent des spécimens d'arcatures entrecroisées. Enfin, nous signalerons encore quelques exemples d'arcades simulées au-dessus du portail latéral de Saint-Étienne de Beauvais, à Catenoy, à Châvres (Oise) et sur le pignon de la façade, à Tracy-le-Val et à Coucy-lè-Château.

ORNEMENTATION.

Ce qui caractérise la décoration des édifices religieux construits pendant la première moitié du XII^e siècle, c'est que les sculpteurs abandonnèrent des ornements géométriques pour interpréter la flore locale. Au lieu de pratiquer la taille en creux, comme les artistes du XI^e siècle, ils s'efforcèrent de donner un relief nettement accusé aux chapiteaux et aux groupes de moulures. A l'extérieur, l'ornementation se développe sur les fenêtres, les portails, les corniches et les baies des clochers : à l'intérieur, elle se concentre sur les chapiteaux, sur les nervures, les doubleaux et les archivoltés. Jusqu'en 1125 environ, les architectes du Soissonnais firent encore usage des cordons de billettes et de damiers, qui formaient l'élément principal de la décoration du XI^e siècle. On peut en rencontrer des exemples sur le portail de Saint-Pierre de Rethondes, autour de plusieurs fenêtres, à Chavigny, à Juvigny; à Tracy-le-Val, à la chapelle des Templiers de Laon, sur les baies du déambulatoire et du clocher-porche de Morienvall, et sur les clochers de Coucy-la-Ville, de Coulonges, de Pommiers, d'Orrouy, d'Oulchy-la-Ville, d'Urcel et de Saint-Vaast-de-Longmont. Dans le Beauvaisis, les églises de Canly et de Cinqueux, la chapelle de Léglantiers, les clochers de Bresles, de Catenoy, de Laigneville, de Nogent-les-Vierges et de Reilly, qui remontent au premier quart du XII^e siècle, sont également revêtus de cordons de billettes. Cet ornement peut donc servir à distinguer les édifices bâtis au début du règne de Louis VI, quand il se confond avec d'autres motifs de sculpture particuliers au XII^e siècle.

Les torsades en forme de câbles disparurent en même temps que les billettes et se trouvent encore appliquées au commencement du XII^e siècle sur les corniches des églises ou des clochers, comme à Fontenoy, à Juvigny (Aisne), à Catenoy, à Nogent-les-Vierges, à Saint-Pierre-lez-Bitry (Oise), sur la tour du porche de Morienvall, sur les tailloirs des piliers, comme à Bonneuil-en-Valois, à Chézy-sur-Marne, à Dormans, et sur le portail des églises de Coudun et de Cinqueux (Oise). Les dents de scie et les pointes de diamant furent assez rarement employées dans l'ancien diocèse de Soissons à la même époque, sauf à Droizy, à Pommiers et à Marolles-sur-Ourcq, tandis que ces divers ornements étaient très répandus autour de Beauvais et dans la vallée de l'Oise, ainsi qu'on le remarque à Tracy-le-Val, à Villers-Saint-Paul, à Cambronné, à Coudun, à Cramoisy, à Fontenay-Torcy, à la Bruyère, à Saint-Germer et à Saint-Remy-l'Abbaye. Les cordons de violettes ou d'étoiles découpées en relief remplacèrent pendant cette période les étoiles gravées en creux, qui étaient un caractère distinctif de l'art du XI^e siècle. C'est un motif continuellement répété autour des fenêtres, des portails et des baies des clochers, comme à Berzy, à Ciry, à Laffaux, à Oulchy-la-Ville, à Vic-sur-Aisne, à Vichel, à Vauxrezis, à Vieil-Arcy (Aisne), à Chelles, à Bonneuil-en-Valois, à Saint-Vaast-de-Longmont (Oise), et dans les églises de Bailleval,

de Bury, de Catenoy, de Nogent-les-Vierges, de Saint-Germer et de Villers-Saint-Paul.

Les sculpteurs du Soissonnais n'eurent pas une préférence aussi marquée pour les bâtons brisés que les artistes du Beauvaisis. On peut signaler des exemples de zigzags sur les portails de Condé-sur-Aisne, de Droizy, d'Épaulx, de Bruyères-sur-Fère, de Marolles-sur-Ourcq, de Vieil-Arcy, sur la façade de l'église de Vic-sur-Aisne, dans le chœur des églises de Béthizy-Saint-Pierre et de Fontenoy, et sur le clocher de Bonneuil-en-Valois. De l'autre côté de l'Oise, les bâtons brisés sont répandus à profusion autour de l'archivolte des portails, à Bury, à Bulles, à Catenoy, à Coudun, à Marquemont, à Saint-Germer, à Saint-Leu-d'Esserent, à Saint-Vaast-les-Mello, à Tiverny, à Villers-Saint-Paul, et à Brignancourt, près de Pontoise. Les zigzags se continuent souvent sur les pieds-droits comme dans les clochers de Tracy-le-Val et de Nouvion-le-Vineux, dans les fenêtres de l'église de Chelles et dans les portails d'Ansacq, de Bouconwillers, de Trumilly, de Saint-Gervais de Pontpoint et de Saint-Vaast-de-Longmont (Oise). Ils se développent aussi sur les doubleaux et grandes arcades, comme à Foulanguis, à Saint-Germer et à Bury, et sur les nervures, comme à Acy-en-Multien et à Saint-Leu-d'Esserent (Oise). Enfin ils affectent parfois la forme d'une frette crénelée, notamment sur les portes des églises de la Villetterte et de Villers-Saint-Paul. C'est sans doute à l'influence de l'école normande qu'on doit attribuer l'usage assez général des bâtons rompus dans le bassin de l'Oise. Viollet-le-Duc s'est donc montré beaucoup trop affirmatif en insistant sur la rareté des zigzags dans l'Ile-de-France au XII^e siècle (1) et son observation ne peut s'appliquer qu'aux environs immédiats de Paris.

Le ruban plissé est un motif de décoration peu connu des archéologues, qui produit l'effet d'une bande de papier repliée sur elle-même. Cet ornement que nous avons signalé à Berny-Rivière et à Saint-Léger-aux-Bois, pendant la période précédente, fut encore reproduit au début du XII^e siècle sur le portail des églises de Vic-sur-Aisne et de Chaillevois, et sur les baies du clocher de Nouvion-le-Vineux. On voit également un ruban plissé autour d'une fenêtre de l'église Notre-Dame de Soissons; mais en dehors du bassin de l'Aisne, nous n'en connaissons d'autres exemples qu'à Lorris (Loiret), à Saint-Ruf, près d'Avignon, et à Douvres (Calvados). Les trous cubiques qui doivent être considérés comme un ornement exceptionnel dans le Beauvaisis, où les églises de Saint-Remy-l'Abbaye et de Saint-Germer en offrent quelques spécimens, furent au contraire assez répandus dans le Soissonnais, vers le milieu du XII^e siècle. Avant cette époque, ils se trouvent appliqués entre diverses moulures sur le portail de l'église de Laffaux et sur le clocher de Vauxrezis. Les bandeaux et les cordons des feuilles d'acanthé se rencontrent pendant la même période autour des portes, comme à Autheuil-en-Valois, à Ansacq, à Bulles, à Saint-Germer, à Villers-Saint-Paul (Oise), ou sur l'archivolte des fenêtres, comme à Berzy, à Notre-Dame de Soissons, à Chelles et à Noël-Saint-Martin. La façade de l'église de Saint-Leu-d'Esserent est décorée d'un bandeau identique. A Saint-Évremond de Creil, l'ornementation végétale des bandeaux dérive de modèles empruntés à la flore locale, et les rinceaux des portails de Saint-Étienne de Beauvais et de Trie-Château (Oise) se composent de motifs très variés. Les têtes plates n'apparaissent que dans les portails de Marolles-sur-Ourcq, de Cuvergnon (Oise) et d'Épaulx (Aisne). Il faut en attribuer l'origine à ces types de perroquets et de figures en pointe qui formaient l'un des éléments de l'orfèvrerie mérovingienne.

Parmi les moulures, les boudins étaient employés d'une manière systématique sur les doubleaux, les nervures et les archivoltes. Au commencement du XII^e siècle, ils se trouvaient toujours engagés dans un angle rentrant ou sur un méplat; mais vers 1130, les appareilleurs commencèrent à éviter les

(1) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. II, p. 184.

tores au moyen de deux cavets. L'usage de creuser de véritables gorges sur les claveaux des arcs, des portails et des fenêtres, se répandit très lentement, pendant le second quart du XII^e siècle. Les voussures des portes de Berzy, de Laffaux (Aisne), de Bury, de Cambronno et de Catenoy (Oise) renferment déjà plusieurs gorges, et les nervures qui surmontent le transept de l'église de Saint-Germer et la chapelle des Templiers de Laon sont ornées d'une gorge entre deux tores. Ces exemples isolés suffisent à prouver que le profil des arcs fut presque toujours dépourvu de gorges jusqu'à la fin du règne de Louis le Gros. L'un des profils les plus répandus se compose d'un listel et d'un tore séparés par un cavet : il fut appliqué sur les bandeaux saillants qui contournaient les églises sous l'appui des fenêtres et sur un grand nombre de tailloirs et de corniches. Une autre moulure, très facile à reconnaître, mérite d'attirer l'attention des archéologues, parce qu'elle caractérise le style des églises de la première moitié du XII^e siècle, c'est la moulure à double biseau, formée de deux biseaux réunis par un petit listel. M. Woillez a proposé de désigner cette moulure sous le nom de *coin émoussé*, mais le terme qu'il a choisi nous semble assez obscur. La moulure à double biseau est généralement appliquée sur l'archivolte des fenêtres, comme on le remarque à Chelles, à Authueil-en-Valois, à Breny, à Fontenoy, à Oulchy-la-Ville, à Lagny, à Saint-Vaast-de-Longmont. Les églises d'Avrechy, de Breteuil, de Bury, de Saint-Étienne de Beauvais, de Cambronno, de Cauffry, de Cauvigny, de Coudun, de Saint-Germer, de Saint-Lazare et d'Élincourt, situées dans le Beauvaisis, en présentent de nombreux spécimens. Cette moulure se rencontre beaucoup plus rarement sur les édifices religieux du Laonnais.

CHAPITEAUX, TAILLOIRS ET BASES

Les chapiteaux sculptés pendant la première moitié du XII^e siècle diffèrent complètement de ceux qui décorent les églises du XI^e siècle. Le procédé de taille en creux fut abandonné, ainsi que les hachures entre-croisées, les étoiles gravées, les trous triangulaires et les grosses volutes. Les entrelacs ne tardèrent pas à disparaître, mais le déambulatoire de l'église de Morienvall, bâti vers 1110, renferme encore toute une série de chapiteaux revêtus d'ornements de ce genre qui se détachent en relief sur la pierre. Ils semblent copiés sur des corbeilles tressées avec de l'osier ou du gros jonc, et l'imitation des ouvrages en vannerie leur donne un caractère tout particulier. Si l'on peut encore signaler des chapiteaux garnis d'entrelacs moins grossiers à Lhuys, à Trucy (Aisne), à Chelles, à Saint-Vaast-les-Mello, à Villers-Saint-Paul (Oise), à Saint-Maclou de Pontoise, et si quelques fûts de colonnes sont couronnés de grosses volutes, comme dans les églises d'Allonne, de la Bruyère, de Saint-Remy-l'Abbaye (Oise) et d'Arronville (Seine-et-Oise), c'est qu'il y eut des novateurs et des retardataires pendant le premier quart du XII^e siècle. Ces exemples assez rares n'empêchent pas de constater que l'influence de l'ornementation végétale effaça bientôt les derniers souvenirs des traditions barbares. D'ailleurs, les chapiteaux du XII^e siècle empreints d'archaïsme se distinguent toujours de ceux du XI^e siècle par le profil de leur tailloir, le relief de leurs sculptures et la symétrie de leur composition.

Au lieu de répéter indéfiniment un certain nombre de types dérivés de l'orfèvrerie franque ou de l'architecture romaine, les artistes du XII^e siècle étudièrent les feuilles des plantes pour reproduire leurs formes sur la pierre, et la flore locale fut désormais leur principale source d'inspiration. La nouvelle école se distingua bientôt par la variété des modèles et par une exécution plus soignée. Elle parvint à rendre délicatement les courbes des tiges et les nervures des feuilles pour leur donner la puissance

empreinte de la nature. Le déambulatoire de l'église de Morienvall renferme plusieurs chapiteaux déjà revêtus de lourds feuillages; mais c'est à Trucy, près d'Urcel, à Cerny-en-Laonnais, à Saint-Remy-l'Abbaye, près de Clermont, et à Villers-Saint-Paul (Oise), que l'on peut étudier les premiers essais d'ornementation végétale. La feuille du nénufar, la fleur de l'iris et l'arum servirent de modèles aux sculpteurs dès le commencement du XII^e siècle. L'importance exceptionnelle de cette dernière plante dans la flore monumentale du Soissonnais et du Beauvaisis nous oblige à insister sur ses caractères botaniques.

L'*arum maculatum*, désigné vulgairement sous le nom de *pied de veau*, est une plante à racine tubéreuse, dont les larges feuilles ont la forme d'un fer de lance. Le pistil de sa fleur est entouré d'un cornet blanc appelé spathe, qui tourne au violet en se fanant, et le fruit se compose de petites baies rouges réunies au bout d'une tige assez courte. A Lhuys, à Vauxrezis (Aisne), certains chapiteaux sont ornés de feuilles d'arum bien dessinées. Il en est de même à Bury, à Foulanges et à Villers-Saint-Paul, dans le Beauvaisis. Le fruit de l'arum fut sans cesse reproduit jusqu'à la fin du moyen âge, et les peintures de la porte Sainte-Anne à Notre-Dame de Paris en offrent de frappantes imitations. Plusieurs archéologues l'ont confondu avec une grappe de raisin ou une pomme de pin, mais c'est une erreur évidente. Si les sculpteurs avaient voulu figurer des grappes de raisin, ils auraient eu soin de les placer la pointe en bas, comme sur un chapiteau sculpté au XI^e siècle dans l'église de Berny-Rivière (Aisne), tandis que le fruit à baies charnues de l'arum est presque toujours représenté dans sa position naturelle, c'est-à-dire la pointe en l'air. En outre, les artistes du XII^e siècle auraient manqué de logique, en insérant des pommes de pin au milieu de tiges à grandes feuilles. Ce mélange persistant ne peut être considéré comme un fait accidentel, et si les baies du fruit de l'arum sont parfois indiquées par de simples hachures croisées, c'est qu'on cherchait à les imiter d'une manière expéditive. Enfin, deux chapiteaux qui se trouvent dans les églises de Nointel (Oise) et de Saint-Évremond de Creil sont décorés de fruits d'arum encore enveloppés de leur spathe, et l'église de Montataire, près de Creil, renferme un gros chapiteau du XIII^e siècle qui présente la même particularité. Comment expliquer l'existence de ce cornet entr'ouvert autour d'une pomme de pin?

Le fruit de l'arum, porté sur une hampe droite, décore certains chapiteaux des églises d'Avrechy, de Bury, de Foulanges, de Saint-Évremond de Creil et de Saint-Leu-d'Esserent. On le voit apparaître au milieu de tiges enlacées, à Fitz-James, à Villers-Saint-Paul, et sur les fonts baptismaux des églises de Mogneville et de Saint-Just-en-Chaussée (Oise). L'archivolte d'une fenêtre de Notre-Dame de Soissons et la corniche de l'église de Dhuizel, près de Braine, sont garnies de fruits d'arum serrés les uns contre les autres. M. Woillez a voulu rattacher à l'imitation de cette plante une idée symbolique et une tradition antique, en voyant l'origine de la fleur de lis dans la forme de l'arum en fleur (1); mais ses rapprochements ingénieux ne suffisent pas à résoudre les questions qu'il a soulevées. Nous croyons plutôt que les sculpteurs du XII^e siècle furent frappés de la physionomie remarquable de l'arum, dont la fleur est un des premiers signes du retour du printemps, car elle s'épanouit en même temps que les bourgeons des arbustes les plus précoces. La belle fleur de l'iris qui symbolise également le réveil de la nature joue un grand rôle à cette époque dans la flore monumentale du bassin de l'Oise. Le mélange des tiges souples de l'arum avec les fleurs de l'iris forme la base de l'ornementation sculptée sur un grand nombre de chapiteaux. Tandis que les artistes du XI^e siècle donnaient aux entrelacs la forme d'anneaux ou de chaînes à larges mailles, comme à Chivy, leurs successeurs entre-croisaient de véritables tiges garnies de

(1) *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, 1^{re} série, t. IX, p. 115.

feuilles et de fruits, ainsi qu'on le remarque à Bury, à Fitz-James, à Foulanges, à Saint-Leu-d'Esserent, à Villers-Saint-Paul et à Acy-en-Multien. Les églises de Berzy-le-Sec, de Laffaux et de Perpant, près de Soissons, d'Urcel et de Bruyères, près de Laon, renferment aussi de beaux spécimens de ces rinceaux de feuillages qui s'entrelacent sur les chapiteaux.

Les feuilles du nénufar et d'autres plantes aquatiques servirent également de modèles aux artistes de cette période pour décorer la corbeille des chapiteaux, au moyen de deux feuilles d'eau complètement lisses qui se recourbent à leur extrémité. Les églises de Bruyères-sur-Fère, de Vauxrezis, les clochers de Laffaux et de Bonneuil-en-Valois présentent de nombreux chapiteaux conformes à ce type. Il est facile d'en signaler d'autres exemples dans le Beauvaisis à Cambronne, à Cauvigny, à Foulanges, à Laigneville et à Saint-Étienne de Beauvais. Le relief de ces feuilles plates est peu sensible, et leur soudure est à peine indiquée par un creux légèrement arrondi : leur pointe se termine en forme de boule ou de volute retournée; quelquefois les feuilles d'eau sont superposées les unes au-dessus des autres, comme à Saint-Germer, mais il est plus rare de rencontrer des feuilles de nénufar renversées sur la corbeille du chapiteau, comme à Fitz-James, près de Clermont. On sait avec quelle rapidité les plantes aquatiques se flétrissent après avoir été cueillies. Les sculpteurs eurent l'idée d'imiter la forme qu'elles présentent au moment de se faner, en gaufrant les feuilles appliquées sur certains chapiteaux, ainsi qu'on le remarque dans l'église de Dhuizel, près de Braine. En accentuant les nervures de ces larges feuilles, ils arrivèrent à leur donner plus d'élégance, et les chapiteaux des églises de la Villeteverte et de Laigneville (Oise) fournissent des exemples de cette transformation.

L'iris, l'arum et le nénufar ne furent donc pas imités servilement par les artistes du Soissonnais et du Beauvaisis, au début du XII^e siècle. Ces plantes avaient une physionomie particulière qui se prêtait à une libre interprétation. Il suffisait de saisir leurs caractères généraux pour trouver un motif d'ornement dans la forme de leurs feuilles ou de leurs fleurs. Les sculpteurs romans se sont contentés de ces inspirations primitives sans chercher à reproduire les plantes avec tout le soin des naturalistes. Ils évitèrent ainsi cet excès de réalisme qui exagère les contours des feuillages aux dépens de l'effet décoratif. Faut-il admettre que certains chapiteaux revêtus de feuilles d'eau étaient destinés à recevoir une ornementation postérieure? Cette remarque ne peut s'appliquer qu'à des cas exceptionnels, car le modelé des feuillages indique bien que les tailleurs de pierre ne voulaient pas faire une simple ébauche. D'ailleurs, les sculptures étaient toujours terminées sur le chantier, et si la nef de la cathédrale du Mans renferme plusieurs chapiteaux inachevés avant la pose, c'est un exemple assez rare. Vers la fin du XII^e siècle, quelques artistes eurent l'idée de transformer des feuilles d'eau en feuilles d'acanthé sur des chapiteaux primitifs, mais leurs devanciers n'avaient jamais eu l'intention de préparer ce travail.

L'emploi de la feuille d'acanthé, au commencement du XII^e siècle, sur les chapiteaux des églises de la région doit être considéré comme une véritable rareté, et si l'on peut en signaler quelques exemples à Trucy, près d'Urcel, à Saint-Étienne de Beauvais et à Villers-Saint-Paul, il n'en est pas moins certain que ce feuillage ne fut guère utilisé avant l'année 1125. La chapelle de Bellefontaine, construite à cette dernière date, ne possède que des chapiteaux garnis de feuilles d'eau. L'église de Noël-Saint-Martin, près de Verberie, contient déjà des faisceaux de colonnettes couronnées de feuilles d'acanthé, et cette décoration est également appliquée dans le chœur des églises de Berzy-le-Sec, de Laffaux, de Largny, de Marizy-Sainte-Genève (Aisne) et de Chelles (Oise), dont le chevet appartient au second quart du XII^e siècle. Les feuilles d'acanthé se montrent encore sur divers chapiteaux, à Bruyères et à Urcel, près de Laon, à Catenoy, à Foulanges, à Saint-Germer, à la Villeteverte (Oise), à Saint-Maclou de Pontoise et à Chars (Seine-

et-Oise). Enfin elles forment la base de l'ornementation du porche de Saint-Denis, consacré en 1140. Ces feuillages dérivent de l'imitation plus ou moins exacte des chapiteaux corinthiens qui devaient encore se rencontrer au milieu des ruines de quelques édifices romains. Les sculpteurs avaient soin de reproduire les volutes que les architectes romains disposaient aux angles du tailloir, et ils appliquaient un seul rang de feuilles d'acanthé sur les chapiteaux. A la partie supérieure, la corbeille circulaire apparaissait entre deux larges feuilles d'eau qui se recourbaient au-dessus des bouquets d'acanthé.

La feuille de vigne servit de modèle à divers artistes de la même époque : ils disposaient ces feuilles en sens contraire en les encadrant avec des sarments, ainsi qu'on le remarque dans les églises de Beugneux, de Laffaux et de Noël-Saint-Martin. A Bury, à Chelles et à Marolles (Oise), on reconnaît la feuille d'une fougère sur quelques corbeilles. Les chapiteaux à godrons, dont l'usage était si fréquent en Normandie, sont assez rares dans les églises romanes du bassin de l'Oise. Le déambulatoire de Morienvall en renferme quelques exemples qui doivent être attribués aux premières années du XII^e siècle, et nous pouvons en signaler d'autres spécimens à Bury, à Francastel, à Marolles, à Saint-Remy-l'Abbaye, à Villers-Saint-Paul et à Acy-en-Multien (Oise).

Les chapiteaux ornés d'animaux ou de personnages sont beaucoup moins répandus à cette époque dans le Beauvaisis que dans le Soissonnais. Au chevet de l'église de Morienvall, de gros oiseaux et un cheval sellé se détachent sur la corbeille de deux chapiteaux. A Bury et à Saint-Leu-d'Esserent, on remarque des oiseaux à tête humaine; mais la plus belle série d'animaux sculptés sur la pierre se déroule dans les voussures du portail latéral de Saint-Étienne de Beauvais. Le cheval, le renard, le loup, le lion, l'ours, le serpent et le sanglier sont figurés sur un certain nombre de chapiteaux et de corniches. Les églises de Berzy et de Saconin renferment de curieux modèles d'oiseaux affrontés, et les animaux fantastiques, les chimères et les sirènes se rencontrent surtout à Bruyères et à Urcel, près de Laon. Les masques diaboliques apparaissent sur plusieurs chapiteaux, notamment dans les cinq églises que nous venons de citer.

La figure humaine est toujours rendue avec une certaine expression, bien que les artistes aient souvent fait grimacer la physionomie. Un curieux chapiteau, conservé dans l'église de Trucy, représente un personnage barbu appuyé sur une hache, qui reproduit les traits du Jupiter antique. A Saconin, une femme au type barbare, assise dans un fauteuil rustique, tient trois enfants entre ses genoux. Parmi les principaux sujets sculptés sur des chapiteaux, nous signalerons : la visitation, l'apparition de l'ange aux bergers, l'adoration des mages, la translation des reliques de saint Quentin, à Berzy-le-Sec; le combat d'un chevalier et d'un lion, à Laffaux et à Saconin; Adam et Ève chassés du paradis, à Urcel; le martyr d'un saint, à Villers-Saint-Paul; la flagellation, à Monchy-Saint-Éloi; des ouvriers bêchant la terre, un prêtre et trois saints placés sous des petites arcatures, à Bury; deux damnés dévorés par des crapauds et des serpents, à Saint-Vaast-les-Mello. Enfin, on peut rattacher à ces diverses représentations du corps humain les petites figurines qui reçoivent la retombée des nervures, à Bury et à Cambronne (Oise), les quatre anges du clocher de Tracy-le-Val, et la statuette d'évêque qui décore le portail de l'église d'Ansacq, près de Clermont. En réalité, la flore locale formait le principal élément de la décoration des chapiteaux, pendant la première moitié du XII^e siècle, et les figures d'hommes ou d'animaux s'y trouvent généralement encadrées par d'élégants rinceaux de feuillages.

Les profils des tailloirs présentent une très grande variété pendant toute cette période. On peut néanmoins les réduire à trois types principaux qui peuvent fournir d'utiles indications sur la date d'un grand nombre de chapiteaux. Vers le commencement du XII^e siècle, les tailloirs sont encore formés d'un listel et d'un large biseau, comme au XI^e siècle. Les églises de Fontenoy, d'Oulchy-

la-Ville, de Pernant (Aisne), d'Arronville (Seine-et-Oise), de Francastel, de Foulanguies, de Villers-Saint-Paul (Oise), et le déambulatoire de Morienvall, renferment des tailloirs de ce genre; mais dans ces deux derniers édifices les appareilleurs ont déjà voulu dissimuler la lourdeur du biseau au moyen de baguettes, de moulures en zigzag, de dents de scie, d'entrelacs et d'une tige garnie de feuilles. La même observation s'applique aux tailloirs qui couronnent divers chapiteaux, à Cerny-en-Laonnais, à Dhuizel (Aisne) et à la Bruyère (Oise). Quelquefois le biseau est creusé en forme de cavet, comme à Cambronne et à Saint-Remy-l'Abbaye, près de Clermont. Bientôt un tore assez épais fut inséré au-dessous du listel, et le biseau tendit à se transformer en doucine. C'est ce profil qui servit de trait d'union entre la lourde abaque du XI^e siècle et l'élégant tailloir dont la forme devait rester invariable pendant la seconde moitié du XII^e siècle. On peut en signaler de nombreux exemples à Urcel, à Vieil-Arcy (Aisne), à Bonneuil-en-Valois, à Marolles, à Bury, à Francastel, à Saint-Vaast-les-Mello, à Saint-Évremond de Creil, à Saint-Étienne de Beauvais, à Acy-en-Multien, à la Villetterie et à Mogneville (Oise).

Les tailloirs de la chapelle de Bellefontaine peuvent servir à prouver que le profil formé d'un tore et d'un filet réunis par un cavet fut adopté par les constructeurs de la région, vers l'année 1125. Ce profil, dont la coupe est très mâle, devint peu à peu d'un usage général jusqu'à la fin du XII^e siècle. On le voit apparaître au-dessus des chapiteaux, dans les églises de Béthizy-Saint-Pierre, de Chelles, de Noël-Saint-Martin, de Berzy-le-Sec, de Bruyères-sur-Fère, de Laffaux, de Lagny, de Nouvron-Vingré et de Vauxrezis, qui font partie de l'ancien diocèse de Soissons. Tous les tailloirs des églises de Saint-Germer et de Laigneville (Oise) sont également revêtus des mêmes moulures. Le seul caractère commun de ces différents types de tailloirs, c'est qu'ils sont établis sur plan carré.

Les bases des colonnes, garnies de deux tores séparés par une scotie et par un petit listel, sont presque toujours pourvues de griffes. Ce qui distingue les bases de la première moitié du XII^e siècle de celles du XI^e siècle, c'est l'aplatissement du tore inférieur. Au début de la période que nous étudions, les deux moulures cylindriques avaient une forme très régulière et se trouvaient à peu près sur le même plan, comme à Catenoy, à Saint-Étienne de Beauvais et dans le chœur de l'église d'Allonne; mais vers 1125, les appareilleurs commencèrent à diminuer l'importance du tore supérieur pour faire déborder de plus en plus l'autre tore sur le socle. La dépression du tore inférieur est déjà sensible sur les bases de la chapelle de Bellefontaine : elle s'accroît sur les piliers des églises de Berzy, de Laffaux (Aisne), de Saint-Évremond de Creil et de Saint-Germer. Dans les clochers, le profil primitif des bases se conserva très longtemps, ainsi qu'on peut le constater à Allonne, à Catenoy, à Marolles, à Nogent-les-Vierges, à Orrouy, et sur la tour du porche de Morienvall. Pour en expliquer la raison, il faut remarquer que le tore cylindrique, vu de bas en haut, devait produire un meilleur effet que le tore aplati. Les architectes ne se bornèrent pas à sculpter les chapiteaux, les tailloirs et les bases; ils eurent quelquefois l'idée d'ornez le fût des colonnettes au moyen de rainures concentriques, d'écailles ou de cannelures en hélice. Dès le XI^e siècle, les clochers de Rethuël et d'Oulchy-le-Château offrent trois ou quatre exemples de cette décoration. Nous en signalerons quelques autres spécimens, qui remontent au premier quart du XII^e siècle, et qui se trouvent dans les clochers de Nogent-les-Vierges et de Saint-Vaast-de-Longmont (Oise). Le porche de l'église d'Urcel, près de Laon, renferme également plusieurs colonnettes à fût sculpté, ainsi que la façade de l'église de Saint-Pierre de Rethondes, près de Compiègne (1).

(1) On remarque des colonnettes du même genre à l'étage inférieur du clocher de Mogneville, près de Creil.

CORNICHES ET FONTS BAPTISMAUX

Malgré la variété des modèles de corniches, on peut en réduire le nombre à cinq types principaux. Le premier, qui se compose d'une série de petits arcs en plein cintre, subdivisés par deux arcatures secondaires, fut surtout adopté par les constructeurs du Beauvaisis, notamment à Allonne, à Breteuil, à Bury, à Saint-Étienne de Beauvais, à Cambronne, à Cauffry, à Cauvigny, à Coudun, à Saint-Évremond de Creil, à Fay-Saint-Quentin, à Fitz-James, à Laigneville, à Mogneville, à Nogent-les-Vierges, à Saint-Lazare, près d'Allonne, à Villers-Saint-Paul, et au prieuré de Chambly. Cette corniche se rencontre aussi dans les anciens diocèses de Meaux et de Senlis, mais dans le Soissonnais elle ne fut guère appliquée sur les édifices religieux au delà du cours de l'Authonne, sauf à Nouvron-Vingré, près de Vic-sur-Aisne. Nous en avons remarqué des exemples sur l'absidiole de l'église de Saint-Vaast-de-Longmont et sur l'église du prieuré d'Authueil-en-Valois. La corniche formée d'une simple torsade, qui était si commune au XI^e siècle, fut encore reproduite au commencement du XII^e siècle sur le clocher-porche de Morienvall et à Fontenoy, à Juvigny, à Nanteuil-sous-Muret (Aisne), à Saint-Vaast-de-Longmont, à Saint-Pierre-lez-Bitry (Oise); ce type primitif ne tarda pas à disparaître vers 1125.

La corniche ornée de feuilles d'acanthé est un modèle très répandu à cette époque dans l'ancien diocèse de Soissons. Elle couronne l'abside des églises de Berzy-le-Sec et de Chelles, le bas côté sud de l'église de Lhuys, et s'épanouit autour du chœur, à Bruyères-en-Laonnais. On remarque des corniches garnies de rinceaux de feuillages, à Breny, près d'Oulchy, à Béthizy-Saint-Pierre, à Noël-Saint-Martin, et des corniches découpées en forme de dents de scie, à Bonneuil-en-Valois, à Saint-Vaast-de-Longmont (Oise), à Bussiares, à la Croix, à Nanteuil-Vichel et à Beugneux, près d'Oulchy. L'église de Trucy (Aisne) et la chapelle des Templiers de Laon possèdent encore une corniche du XII^e siècle, qui se compose de petites arcatures triangulaires. Les architectes disposaient souvent deux corniches superposées à la base du toit de l'abside, comme à Berzy-le-Sec, à Dhuizel, à Vieil-Arcy, à Bruyères (Aisne). Parmi les corniches uniques en leur genre, nous signalerons celle de l'église de Dhuizel, revêtue de feuilles gaufrées, et celle qui forme le couronnement de l'abside à Vieil-Arcy : on y voit une série de fruits d'arum enveloppés de leur spathe. Dans le Beauvaisis, les corniches des églises de Saint-Germer et de Villers-Saint-Paul méritent également d'attirer l'attention. La première se compose d'arceaux entre-croisés et de feuilles d'acanthé (1); la seconde renferme des figures taillées très maladroitement, des animaux fantastiques et des motifs plus bizarres les uns que les autres.

La sculpture des modillons porte l'empreinte d'un style moins grossier qu'au XI^e siècle, mais l'imagination des artistes s'est donné libre carrière pour les décorer de masques grimaçants et de têtes d'animaux. On y distingue le chien, le chat, le renard, le loup, le porc, le cheval, le bœuf, l'ours, l'éléphant, et les ornements les plus variés, tels que des billettes, des étoiles, des petites croix et des moulures. Les corniches des églises de Berzy, de Beugneux, de Dhuizel, de Vieil-Arcy (Aisne), de Saint-Étienne de Beauvais, de Fay-Saint-Quentin et de Villers-Saint-Paul (Oise) sont soutenues par des modillons très barbares; tandis que les corbeaux qui forment l'entablement, à

(1) Ce motif se retrouve sur un bandeau du clocher-porche de Grandelain, près de Trucy (Aisne).

Bruyères, près de Laon, et à Fontenoy, près de Soissons, peuvent être considérés comme de véritables œuvres d'art.

Les fonts baptismaux qui remontent à la première moitié du XII^e siècle sont malheureusement assez rares dans le bassin de l'Oise et de ses affluents. Ils ne présentent que trois modèles différents : les fonts monolithes, les fonts pédiculés et les fonts soutenus par cinq colonnes. Le premier type se rencontre dès le XI^e siècle à Merlemont, près de Beauvais, où l'on voit une cuve massive ornée de quatre torsades et de deux chevaux grossièrement sculptés. Les fonts monolithes de Saint-Gervais de Pontpoint, qui appartiennent au XII^e siècle, se composent d'une cuve octogone garnie de perles et d'arcatures. Pour donner plus d'élégance à ces lourdes cuves, les artistes de la même époque eurent l'idée de les monter sur un pied arrondi en forme de colonne. Les fonts baptismaux des églises de Fontenoy, de Prouvais, de Corbeny, de Bouffignereux (Aisne), d'Angicourt, de Mogneville et de Rieux (Oise) sont conformes à ce modèle. Leur vasque circulaire ou carrée est décorée d'entrelacs, de rinceaux, de belles volutes et de feuillages variés.

On peut classer dans une troisième catégorie les cuves dont la vasque carrée repose sur une grosse colonne et sur quatre colonnettes disposées à chaque angle du socle. La plus ancienne cuve de ce genre, conservée dans l'église de Bréuil-le-Vert, près de Clermont, doit être attribuée au XI^e siècle ; ses faces sont ornées d'une figure complètement nue et de lourdes palmes. Dès le commencement du XII^e siècle, on tailla des fonts beaucoup plus élégants sur le même modèle, à Novion-le-Vineux (Aisne) et à Saint-Just-en-Chaussée (Oise), en sculptant sur les côtés de la cuve des animaux fantastiques, des feuillages, des têtes grimaçantes, ou des petites arcatures. A Francastel (Oise), les cinq fûts sont recouverts de godrons mal dégrossis. Les églises d'Urcel et de Laffaux (Aisne) renferment de gracieux fonts baptismaux soutenus par cinq colonnes et revêtus d'une riche ornementation végétale. A Bury, à Saint-Vaast-les-Mello et à Tracy-le-Val (Oise), la colonne centrale de trois cuves du même type est taillée en forme d'octogone : à Bonnières, près de Saint-Omer-en-Chaussée, la vasque des fonts repose sur un gros fût cantonné de six colonnettes. Enfin, nous signalerons un exemple de cuve baptismale en plomb à Espaubourg, près de Saint-Germer. Ses arcatures, ses rinceaux et ses figurines portent l'empreinte du style en usage au milieu du XII^e siècle.

Ainsi l'ornementation des édifices religieux se transforma complètement pendant la première moitié du XII^e siècle, et les progrès de la sculpture furent aussi rapides que ceux de l'architecture. Les nervures des voûtes, les faisceaux de colonnettes, la courbe gracieuse de l'arc en tiers-point, la variété de la flore monumentale et l'abondance des moulures produisaient un bel effet décoratif. Vers la fin de cette période, les constructeurs du Beauvaisis n'hésitaient pas à voûter des églises de 19 mètres de hauteur, comme celle de Saint-Germer, et si les artistes du Soissonnais n'osaient pas encore entre-croiser des nervures au-dessus des nefs, ils savaient du moins appareiller de solides voûtes d'ogives sur les transepts et sur les chœurs. Les principes essentiels du style gothique étaient appliqués dans la région dès le règne de Louis VI, mais l'art d'épauler les voûtes avec des arcs-boutants était encore inconnu au milieu du XII^e siècle. Cette découverte capitale allait permettre à l'architecture religieuse d'atteindre les dernières limites de l'élégance et de la légèreté.

CHAPITRE IX

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES ÉGLISES DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XII^e SIÈCLE



Les églises rurales bâties pendant la seconde moitié du XII^e siècle sont beaucoup moins nombreuses que les édifices religieux antérieurs à cette époque, c'est que la plupart des villages étaient déjà pourvus d'une église vers 1150. Le mouvement de construction devait donc se ralentir, et les nouvelles églises furent établies dans les paroisses importantes ou dans les villes. Tantôt on agrandit des édifices plus anciens, comme à Oulchy-le-Château, à Lhuys, à Chacrise et à Pernant; tantôt on éleva d'un seul jet des monuments de grande dimension, comme à Vailly et à Glennes. Parmi les églises les plus intéressantes, dont la date se rapporte à cette période, nous citerons encore celles d'Arcy-Sainte-Restitute, d'Azy-Bonneil, d'Aizy, de Bazoches, de Bonnes, de Bussiares, de Courmelles, de Lhuys, de Marizy-Saint-Mard, de Marigny-en-Orxois, de Montigny-Lengrain, de Nanteuil-Notre-Dame, de Saint-Pierre de Soissons, de Saponay, de Torcy, de Tréloup, de Veully-la-Poterie (Aisne), de Cuise, de Glaignes (Oise) et de Damery (Marne). En vérifiant leur orientation, il est facile de constater que la pente du terrain a toujours exercé une influence sur la direction de leur axe principal. Ainsi l'église de Lhuys oblique vers le nord-est en raison de la déclivité du sol. Au contraire, les autres églises de la région sont orientées avec une assez grande exactitude.

PLANS ET APPAREIL

On peut distinguer trois variétés de plans pendant la période que nous étudions.

Les plans conformes au premier type comprennent une nef, des bas côtés, un transept et un chœur arrondi, comme à Bonnes, à Courmelles, à Glennes, à Novion-le-Vineux, ou un chevet polygonal, comme à Glaignes, à Azy-Bonneil, à Marigny-en-Orxois, à Saponay et à Veully-la-Poterie. Toutes les nefs sont accompagnées de collatéraux, et il est très rare de rencontrer des absidioles en hémicycle dans le transept. Les architectes du Soissonnais continuèrent à bâtir quelques églises dépourvues de transept, notamment à Bussiares, à Nanteuil-Notre-Dame et à Torcy, et l'on vit encore s'élever dans les diocèses limitrophes des églises formées d'une seule nef et d'un chœur.

La seconde catégorie renferme les églises qui se composent d'une nef, de deux bas côtés, d'un transept et d'une abside carrée. Des niches rectangulaires s'ouvrent généralement au fond du chœur et dans les croisillons. Les églises d'Aizy, de Bazoches, de Chacrise, de Lhuys, de Cuise, de Montigny-Lengrain, de Tréloup et de Vailly présentent d'excellents modèles de cette disposition. L'église abbatiale du Val-Chrétien, près de Fère-en-Tardenois, dont il reste encore quelques ruines, était également terminée par un chevet plat. Les chœurs carrés, qui étaient encore assez rares dans le bassin de l'Aisne avant 1150, furent adoptés par la plupart des constructeurs, depuis le milieu du XII^e siècle jusqu'à la fin du XIII^e siècle. La ville et le doyenné de Laon, qui renferment trente et un monuments religieux, possèdent dix-huit églises à chevet droit, dans les paroisses de Vaux, de Leuilly, d'Athies, d'Aulnois, de Bièvres, de Chambry, de Cerny-lez-Bucy, de Cherét, de Chivy, de Crépy, d'Eppes, de Molinchart, d'Orgeval, de Poyart, de Vaurseine, de Veslud, de Vivaie et de Vorges. Les plans de ce genre sont également très répandus autour de Craonne, de Neuchâtel, de Reims et de Meaux. Les constructeurs du Beauvaisis en firent un usage continu jusqu'au XIII^e siècle, notamment à Cambonne, à Mello, à Cires-lez-Mello, à Nogent-les-Vierges et à Villers-Saint-Paul.

Il ne faut donc pas considérer la forme particulière du chœur de la cathédrale de Laon comme une exception. Quand on prit le parti de démolir le déambulatoire pour agrandir le sanctuaire vers 1205, l'idée de terminer l'abside par un mur droit s'imposa naturellement à l'architecte, puisque cette disposition était un caractère général des édifices religieux de la région. On sait que les Cisterciens élevaient sur un plan du même type leurs églises abbatiales, mais ce n'est pas à l'influence de leur Ordre qu'il faut attribuer les chevets carrés des églises rurales du Laonnais et du Soissonnais, c'est une habitude purement locale qui s'explique avant tout par une raison d'économie. En outre, le plan cruciforme offrait de grands avantages pour établir une croisée d'ogives au-dessus du sanctuaire, tandis qu'il était beaucoup plus difficile de faire rayonner des nervures autour d'une clef centrale dans une abside en hémicycle. L'ancien diocèse de Soissons ne possède plus aucune église entourée d'un déambulatoire qui puisse être attribuée à la seconde moitié du XII^e siècle; mais les constructeurs du bassin de l'Oise savaient parfaitement élever des ronds-points pendant cette période, comme le plan des cathédrales de Senlis et de Noyon et de l'église de Saint-Leu-d'Esserent suffit à le prouver.

Les dimensions des monuments tendirent à s'accroître vers la même époque, et leur longueur varie entre 30 et 40 mètres, tandis que leur hauteur atteint souvent 12 mètres. L'appareil se perfectionna sans cesse, mais l'usage de la brettüre n'était pas encore général. Certains profils de bandeaux et de tailloirs sont découpés à l'aide de cet instrument, ce qui exige une singulière habileté de main. Les tailleurs de pierre excellaient à bien dresser les parements avec le large ciseau, et toutes les moulures portent l'empreinte d'une pureté d'exécution incomparable. On employait toujours le moyen appareil : les assises mesurent en général 0^m,50 de longueur et 0^m,25 de hauteur. L'intérieur des murs était rempli de blocage, et leur épaisseur dépassait rarement 0^m,80. Les matériaux, posés sur leur lit de carrière, sont appareillés avec le plus grand soin. Enfin les joints deviennent très minces et la qualité des mortiers s'améliore par suite du meilleur choix de leurs éléments.

VOUTES ET ARCS

La voûte en berceau simple ou brisé et la voûte en cul-de-four disparurent complètement dans les églises du Soissonnais, vers le milieu du XII^e siècle. Quant à la voûte d'arêtes, elle fut employée

quelquefois par exception, comme sur la tribune de l'église Saint-Pierre de Soissons; mais son usage n'était pas encore abandonné dans la région voisine de Paris. La croisée d'ogives fut donc adoptée à l'exclusion de tout autre genre de voûte au-dessus du transept et du chœur, tandis que les nefs et les bas côtés étaient recouverts d'un simple plafond en bois dans la plupart des églises du bassin de l'Aisne. Les édifices de premier ordre, tels que les cathédrales et les grandes églises abbatiales, furent seuls pourvus de voûtes sur la nef, et les architectes ne commencèrent à établir des croisées d'ogives sur le vaisseau central des églises rurales qu'au commencement du XIII^e siècle, ainsi qu'on peut le constater à Ambleny, à Lesges, à Mézy-Moulins et à Veully-la-Poterie (Aisne). Vers la fin du règne de Philippe-Auguste, on élevait encore des nefs recouvertes de charpente apparente.

Les détails que nous avons donnés, dans un autre chapitre, sur la forme des voûtes d'ogives qui furent bâties après 1150, nous dispensent d'insister sur les particularités de leur construction. Il suffit de signaler les divers profils appliqués sur les nervures dont l'épaisseur tendit à diminuer de plus en plus. On peut les réduire à quatre types principaux, car les profils étaient beaucoup moins variés que pendant la première partie du XII^e siècle. Les claveaux des arcs ogives sont souvent garnis d'un seul boudin aminci en amande, comme à Azy-Bonneil, à Aizy, à Bussiares, à Lhuys, à Marigny-en-Orxois, à Marizy-Saint-Mard, à Tréloup, à Veully-la-Poterie (Aisne), à Cuise, à Thury-sous-Clermont (Oise), dans les chapelles rayonnantes de la cathédrale de Senlis et de l'église Saint-Leu-d'Esserent, et dans la galerie du croisillon sud de la cathédrale de Soissons. La forme spéciale du tore des voûtes d'ogives à cette époque est d'autant plus utile à signaler que les appareilleurs taillaient presque toujours des boudins cylindriques avant 1150. On continua néanmoins à décorer quelques nervures avec un gros tore arrondi dans les églises de Bonnes et d'Épaux (Aisne), qui ne sont pas antérieures au milieu du XII^e siècle; mais ce profil devint plus élégant dans le chœur de la cathédrale de Laon, grâce aux cavets qui encadrent le boudin, tandis que cette moulure n'était pas dégagée sur les côtés pendant la période précédente. L'église de Nanteuil-Notre-Dame, près d'Oulchy, renferme une croisée d'ogives unique en son genre qui se compose d'un gros boudin cannelé en hélice.

Le second type de profil en usage à la même époque est formé de trois tores réunis par des gorges et des cavets. Nous en signalerons des exemples dans les églises d'Arcy-Sainte-Restitude, d'Ambleny, de Bazoches, de Chacrise, de Courmelles, de Glennes, de Saint-Martin de Laon, de Montigny-Lengrain, de Marigny-en-Orxois, de Novion-le-Vineux, d'Oulchy-le-Château, de Vailly, de Veully-la-Poterie et du Val-Chrézien (Aisne). On aperçoit souvent une petite gorge creusée dans le boudin central de ces nervures. Le profil à triple tore fut également très répandu vers 1130, mais à cette époque les boudins accouplés étaient plus épais et se trouvaient engagés dans des angles rentrants.

Les architectes du Soissonnais firent assez rarement tailler sur les arcs ogives, soit un filet entre deux tores, comme dans les bas côtés du transept à la cathédrale de Laon, soit une arête entre deux boudins, comme dans les églises de Torcy (Aisne) et de Damery (Marne). Ce dernier profil est également appliqué sur les nervures de l'abside à Notre-Dame de Paris et à Saint-Germain des Prés. Les voûtes du croisillon méridional de la cathédrale de Soissons et du chœur de l'église de Courmelles sont garnies d'une gorge entre deux boudins. Enfin les nervures des chapelles rayonnantes, dans la cathédrale de Noyon, et les branches d'ogives des chapelles supérieures, dans la cathédrale de Laon, sont revêtues de pointes de diamant et de violettes encadrées par deux tores. Les clefs de voûte se composent généralement d'une couronne de feuilles d'acanthé qui entoure une grosse fleur épanouie. A Vailly, à Aizy, à Marigny-en-Orxois

et dans la chapelle circulaire de la cathédrale de Soissons, on voit un agneau crucifère sculpté au point d'intersection des nervures. Le croisillon arrondi de ce dernier édifice et les églises de Nanteuil-Notre-Dame, de Lhuys, de Torcy et de Novion-le-Vineux renferment des clefs de voûte ornées de figures d'anges.

Pendant la seconde moitié du XII^e siècle, l'arc en plein cintre apparaît encore autour des fenêtres et des arcatures, et certains architectes en firent usage pour encadrer les baies des clochers; mais l'arc brisé ne devait pas tarder à être exclusivement adopté dans toutes les parties des édifices religieux. Les doubleaux décrivent une courbe en tiers-point de plus en plus élancée. Ainsi les arcs qui encadrent l'entrée du transept, dans les églises de Vailly et d'Oulchy-le-Château, mesurent l'un 2^m,25 et l'autre 4^m,40 de flèche, bien que leur ouverture soit à peu près égale. Cette différence s'explique quand on constate que le chevet de l'église de Vailly doit être considéré comme le prototype du chœur de l'église d'Oulchy. L'architecte qui éleva l'abside de ces deux monuments trouvait donc utile d'accentuer sans cesse la brisure des doubleaux, pour faire arriver la clef de tous les arcs des voûtes au même niveau. Le profil des doubleaux qui relient les gros piliers du transept se compose de cinq boudins engagés dans des retraits, comme à Bazoches, à Bonnes et à Vailly, ou réunis par des gorges et des cavets, comme à Cuise, à Montigny-Lengrain et à Novion-le-Vineux. Le boudin qui se trouve au milieu des claveaux est souvent évidé par une gorge creusée dans toute sa longueur, ainsi qu'on le remarque à Aizy, à Glennes et à Cuise. Un cordon saillant orné de moulures ou de feuillages accompagne quelquefois l'arc placé en avant du transept, et les églises d'Aizy, d'Oulchy-le-Château et de Vailly renferment des exemples de cette décoration.

Les constructeurs ne pouvaient se dispenser de donner une grande épaisseur aux doubleaux qui encadraient le carré du transept, puisque ces arcs supportaient le poids du clocher; mais ils cherchèrent à réduire la largeur des doubleaux établis sur les nefs, les bas côtés et les déambulatoires. Les moulures appliquées sur leurs claveaux se composent soit de trois boudins accouplés, comme dans le croisillon circulaire de la cathédrale de Soissons et dans l'abside de Saint-Germain des Prés, soit d'un méplat ou d'une gorge entre deux tores, comme à l'entrée du chœur de la cathédrale de Laon et dans le rond-point de l'église de Saint-Leu-d'Esserent. Le profil formé d'une fine arête entre deux boudins fut adopté dans le déambulatoire de Saint-Martin d'Étampes. On peut donc remarquer que les doubleaux et les croisées d'ogives présentent à cette époque certains profils identiques. Il est assez rare de rencontrer des doubleaux dépourvus de moulures, comme autour du chevet de l'église Saint-Germain des Prés et de la cathédrale de Noyon.

Pendant la période précédente, l'usage des formerets n'était pas encore très répandu; mais vers le milieu du XII^e siècle l'emploi de ces arcs devint à peu près général. Leur courbe est tantôt en plein cintre, comme à Glennes et à Lhuys, tantôt en tiers-point, comme à Bazoches, à Chacrise, à Nanteuil-Notre-Dame, à Novion-le-Vineux, à Oulchy-le-Château et à Tréloup, et leur profil se compose d'un gros tore entre deux cavets. Dans les chœurs bâtis sur un plan polygonal, l'arc brisé des formerets est toujours très surhaussé, ainsi qu'on le remarque à Bussiares, à Marigny-en-Orxois, à Marizy-Saint-Mard, à Saponay et à Veuilly-la-Poterie. Le mélange des deux formes se produit quelquefois dans la même église. Ainsi le croisillon sud de la cathédrale de Soissons renferme des formerets en plein cintre dans la galerie inférieure, tandis que la courbe de ces arcs est brisée dans les tribunes. Le chœur de Saint-Germain des Prés offre également un exemple de cette particularité. D'ailleurs, on aperçoit encore des formerets en plein cintre dans les ruines de l'église abbatiale de Longpont, consacrée en 1227.

L'étude des voûtes d'ogives antérieures à la fin du règne de Louis VII nous conduit à parler de l'arc-boutant, dont l'origine restera toujours un véritable problème archéologique. Est-ce en voyant des demi-berceaux établis sur les tribunes, dans les églises de l'Auvergne et de la Normandie, que les architectes de l'école parisienne eurent l'idée de les couper par tranches pour contrebuter la poussée des croisées d'ogives? Quel fut l'inventeur de ces étais de pierre qui devaient permettre à l'art gothique d'atteindre les dernières limites de la hardiesse et de la légèreté? Quel est le premier monument où l'arc-boutant fit son apparition? Il est impossible de répondre aujourd'hui à ces questions, parce que la plupart des arcs-boutants élevés au XII^e siècle ont été reconstruits dans le cours du moyen âge. Ce qui paraît bien certain, c'est que les premiers arcs-boutants furent appareillés autour des absides vers l'année 1160 au plus tôt, car les architectes ne songèrent pas à établir des arcs de ce genre en dehors des nefs avant le commencement du XIII^e siècle. Les arcs disposés sous le comble des tribunes du sanctuaire, dans l'église de Saint-Germer, ne remplissent pas le rôle de véritables arcs-boutants. C'est autour du chœur de Saint-Germain des Prés, consacré en 1163, et au chevet de l'église de Domont (Seine-et-Oise) que l'on peut voir encore aujourd'hui des arcs-boutants du XII^e siècle ayant conservé leur caractère primitif. Le croisillon circulaire de la cathédrale de Soissons est étayé par des arcs-boutants refaits à une époque récente, et il est difficile de préciser aujourd'hui la date de leur construction; mais un large glacis qui se trouve sous le toit des tribunes semble indiquer que les contreforts s'arrêtaient à cette hauteur au XII^e siècle. On peut donc supposer que les voûtes supérieures n'étaient pas contrebutées à l'origine, et que les arcs-boutants furent ajoutés après coup pour conjurer les effets de la poussée.

Tous les arcs-boutants primitifs sont simples, car les architectes n'avaient pas encore reconnu que la poussée des voûtes d'ogives agit au-dessous et au-dessus de la retombée des nervures, au lieu de se faire sentir sur un seul point. Leur courbe décrit un quart de cercle, et leurs claveaux épais viennent s'appuyer au droit du tas de charge des doubleaux. La période des expériences sur le meilleur système d'épaulement des voûtes ne dura pas plus d'un demi-siècle. En effet, le chœur de la cathédrale de Soissons, terminé en 1212, est déjà contrebuté par des arcs-boutants doubles dont l'appareil est très soigné. Les artistes du XII^e siècle n'avaient pas compris que l'usage de l'arc-boutant permettait d'augmenter l'ouverture des fenêtres, de réduire l'épaisseur des murs et de diminuer la largeur des piliers; mais leurs successeurs n'hésitèrent pas à déduire toutes les conséquences de ce principe, en élevant des cathédrales qui sont de véritables carcasses de pierre, dont l'équilibre est maintenu par des points d'appui extérieurs. On a souvent répété que l'arc-boutant était un aveu d'impuissance : ce système de construction fut au contraire une idée de génie qui donna naissance à d'incomparables chefs-d'œuvre.

PILIERS ET NEFS

Les piliers des nefs ne présentent que trois variétés à cette époque.

La première catégorie comprend les piles cruciformes, qui remplacèrent définitivement les lourds piliers rectangulaires vers 1130. Pendant la période précédente, les piles de ce genre étaient encore très épaisses, comme à Laffaux, où leur face principale atteint 0^m,90; mais dans la seconde moitié du XII^e siècle, leurs dimensions tendirent à diminuer. Ainsi les piliers cruciformes des églises de Cuise, de Pernant, de Tréloup et de Damery mesurent 0^m,50 sur chacun

de leurs côtés. Au niveau de la retombée des arcades, ces piliers sont toujours entourés d'un groupe de moulures formé d'un listel, d'un cavet et d'un tore.

Le pilier cantonné de deux colonnes disparut vers le milieu du XII^e siècle, et le nombre des fûts engagés dans les piles ne tarda pas à augmenter. Tantôt le massif central est flanqué de quatre colonnes, comme à Bazoches, à Bonnes et à Vailly; tantôt les fûts sont au nombre de trois, comme à Glennes, parce que la face du pilier est plate vis-à-vis de la nef. La colonne engagée du côté du collatéral supportait un arc isolé qui servait de point d'appui à la toiture. Dans l'église d'Azy-Bonneil, on remarque six colonnettes appliquées sur les faces latérales des piles, et les colonnes engagées atteignent le nombre de huit à Aizy. L'épaisseur de tous ces piliers est assez faible, car ils n'étaient pas destinés à soutenir des voûtes.

Un nouveau type de supports formé d'une colonne isolée fut quelquefois adopté à cette époque. Pendant la première moitié du XII^e siècle, les piliers cylindriques étaient généralement disposés autour du déambulatoire des églises. C'est vers 1150 que les architectes commencèrent à les faire alterner avec des faisceaux de colonnettes dans les nefs des cathédrales, ainsi qu'on le remarque à Noyon et à Senlis. Les nefs des églises de Glaignes et de Saint-Gervais de Pontpoint, près de Verberie, bâties vers la fin du XII^e siècle, renferment des colonnes qui se composent de trois larges tambours, et les deux travées encore intactes de l'église Saint-Pierre de Soissons reposent sur des fûts monolithes hauts de trois mètres. Dans le chapitre précédent, nous avons signalé des exemples plus anciens de piliers du même genre, à Crézancy (Aisne), à Hardricourt, près de Meulan, et à Saint-Lazare, près de Beauvais. Il faut donc admettre que les colonnes isolées furent employées de bonne heure pour soutenir les travées de certaines églises rurales; mais cette disposition ne devint fréquente qu'au XIII^e siècle.

Les nefs des monuments religieux du Soissonnais étaient encore dépourvues de voûtes pendant la seconde moitié du XII^e siècle. A Bonnes, près de Château-Thierry, les quatre colonnes engagées dans les piliers prouvent que l'architecte avait eu l'intention de voûter la nef; mais ce projet ne fut jamais exécuté. Le défaut de ressources ne suffit pas à expliquer l'usage des plafonds en bois, car la collégiale de Saint-Pierre de Soissons et l'église de Vailly, qui furent construites avec un véritable luxe d'ornementation, étaient surmontées d'une simple charpente au-dessus de la nef. En renonçant à voûter les nefs jusqu'au jour où la découverte de l'arc-boutant vint faciliter cette opération, les architectes du Soissonnais ne se trouvaient pas obligés de réduire la largeur du vaisseau central pour diminuer la portée des voûtes, comme dans le Beauvaisis. Ils prirent donc le parti de suivre les traditions de leurs prédécesseurs, au lieu de lancer sur les nefs des croisées d'ogives qui pouvaient s'effondrer par suite de l'écartement des murs.

Pendant toute la durée du règne de Louis VI, les constructeurs employaient aussi bien l'arc en plein cintre que l'arc en tiers-point dans les travées des nefs; mais vers 1140, on adopta définitivement la courbe en cintre brisé pour appareiller les grandes arcades. C'est donc uniquement la forme des supports qui permet d'établir une classification entre les nefs des églises rurales. Les unes sont soutenues par des piles cantonnées de colonnes, comme à Bonnes, à Aizy, à Vailly, à Glennes, à Bazoches et à Azy-Bonneil; les autres renferment des piliers cruciformes, comme dans les églises de Bussiares, de Cuise, de Courmelles, de Pernant, de Tréloup, de Vorges et de Damery. Les ruines d'une travée de l'église abbatiale du Val-Chrézien, près d'Oulchy, permettent de constater que sa nef se rattachait au même type. Enfin la dernière catégorie comprend les travées dont les grands arcs s'appuient sur des colonnes isolées, suivant une disposition que l'on rencontre à Glaignes, à Saint-Gervais de Pontpoint et à Saint-Pierre de Soissons. Toutes ces nefs sont éclairées par des fenêtres en plein cintre qui s'ouvrent quelquefois dans l'axe des piliers,

notamment à Cuise, à Glaignes, à Pontpoint (Oise) et à Pernant (Aisne). Nous avons déjà signalé la même particularité à Béthizy-Saint-Martin, à Champlieu, à Orrouy, à Terny, et ce système fut encore appliqué au XIII^e siècle dans les églises de Plailly (Oise), de Fontenay-les-Louvres et de Fosses (Seine-et-Oise).

Les nefs des grandes cathédrales élevées dans le bassin de l'Oise au milieu du XII^e siècle diffèrent complètement des modèles que nous venons de décrire. A Noyon et à Senlis, les voûtes primitives du vaisseau central embrassaient deux travées, et des colonnes isolées alternaient avec des grosses piles pour supporter les grands arcs de la nef. Les larges tribunes construites au-dessus des bas côtés étaient recouvertes de croisées d'ogives, tandis que les architectes de la première moitié du XII^e siècle se contentaient d'établir une simple charpente ou des voûtes d'arêtes dans les galeries de ce genre. La cathédrale de Noyon se distingue de celle de Senlis par sa légèreté et par la bonne conservation de ses parties hautes, où le plein cintre apparaît encore dans les fenêtres géminées et dans l'arcature supérieure. Est-ce à l'école rhénane que les constructeurs de l'Île-de-France avaient emprunté l'alternance des piles et des colonnes qui permettaient d'appareiller des voûtes d'ogives sur plan carré? Nous croyons plutôt qu'ils adoptèrent cette disposition en raison de la largeur des nefs des cathédrales qui donnait aux voûtes établies sur une seule travée une forme trop barlongue. En outre, ce système avait l'avantage de faciliter l'ouverture de larges baies dans les nefs. Comme le doubleau intermédiaire qui passait par la clef n'était pas plus épais que les nervures, on trouva logique de réduire la dimension de ses supports. L'usage des colonnes et des piles alternées dérivait donc d'un principe tout à fait rationnel.

Les voûtes sexpartites apparurent dès la seconde moitié du XII^e siècle dans quelques églises rurales, comme à Laigneville (Oise). Elles furent adoptées au XIII^e siècle à Saint-Jean-aux-Bois (Oise), à Nesles-la-Vallée (Seine-et-Oise) et à la cathédrale de Laon, tandis que les nefs des églises d'Ambleny, de Lesges, de Mézy-Moulins, de Veully-la-Poterie (Aisne) et de la cathédrale de Soissons sont recouvertes de voûtes barlongues. Vers la fin du règne de Louis VII, l'architecte de la curieuse église d'Arcy-Sainte-Restitue, près de Fère-en-Tardenois, forma le projet d'établir des voûtes sexpartites au-dessus de la nef. Les premières travées qui s'élèvent du côté sud sont séparées les unes des autres par deux colonnes jumelles alternant avec un faisceau de dix colonnettes. Un triforium bouché par des murs modernes se développait au-dessus des bas côtés : on distingue encore ses arcades en plein cintre qui encadraient des baies secondaires de la même forme. La nef de cette église fut revoutée au commencement du XVI^e siècle, et il est impossible de découvrir quelques amorces des nervures primitives. Les architectes de la région n'avaient pas l'habitude d'établir un triforium dans les églises rurales, mais plusieurs églises abbatiales, comme celles de Notre-Dame de Soissons et du Val-Chrétien, étaient pourvues de tribunes. Le transept de la cathédrale de Laon renferme également des tribunes du XII^e siècle voûtées sur croisées d'ogives et encadrées par des arcades en plein cintre.

Les grands arcs des nefs présentent plusieurs variétés de profils, et l'arête de leurs claveaux est quelquefois simplement abattue, ainsi qu'on le remarque à la cathédrale de Noyon et à Saint-Pierre de Soissons. Quand l'arcade était doublée, son profil formait deux petits ressauts sur ses faces latérales, comme dans les églises d'Arcy-Sainte-Restitue, de Bazoches, de Bonnes, de Cuise, de Damery, de Glennes, de Pontpoint, de Courmelles, de Pernant et de Vorges. Les constructeurs de cette époque ornèrent presque toujours les claveaux de moulures variées. A Tréloup, un seul tore accompagne les grandes arcades; à Vailly, à Azy-Bonneil et à Aizy, l'arc de chaque travée est flanqué de deux boudins. Dans l'église de Glaignes, les quatre tores appliqués sur les arêtes donnent aux arcs de la nef un profil identique à ceux de Notre-Dame de Paris.

BAS CÔTÉS, TRANSEPTS ET CHOEURS

Les bas côtés des édifices religieux du Soissonnais n'étaient pas encore voûtés pendant la période que nous étudions, et l'église d'Arcy-Sainte-Restitue fait seule exception à cette règle générale. Ses collatéraux sont recouverts d'une série de croisées d'ogives, mais les architectes se contentaient généralement d'appareiller des arcs isolés sur les bas côtés pour soutenir les poutres de la charpente, comme à Aizy, à Vailly et à Vorges. Dans les églises d'Azy-Bonneil, de Cuise, de Courmelles, de Glennes, de Glaignes et de Saint-Pierre de Soissons, les collatéraux sont recouverts d'un simple plafond de bois. Il en est de même partout ailleurs, sauf dans les monuments de premier ordre, comme les cathédrales de Senlis et de Noyon. Ce serait donc une erreur de croire que beaucoup d'églises du XII^e siècle présentent des voûtes sur les bas côtés et une charpente apparente au-dessus de la nef. L'église de Béthizy-Saint-Pierre (Oise) que nous avons déjà signalée plus haut offre seule un exemple de cette particularité. Tous les collatéraux sont éclairés par des fenêtres en plein cintre, et leur soubassement était quelquefois décoré de petites arcatures comme à Vailly. Leur mur extérieur s'est conservé intact dans les églises de Saint-Pierre de Soissons, de Cuise, de Vailly et d'Aizy. Au milieu du XII^e siècle, on défonça souvent le mur de la nef pour ajouter un bas côté à des églises bâties sous le règne de Louis VI, comme à Breny et à Beugneux.

Nous avons fait remarquer dans le chapitre précédent que les collatéraux communiquaient avec le transept par une arcade à profil carré qui venait s'appuyer sur deux pilastres. Vers 1150, les constructeurs prirent l'habitude d'encadrer ce passage au moyen d'un arc en tiers-point garni de cinq gros tores et soutenu par des colonnes engagées, ainsi qu'on l'observe à Bonnes, près de Château-Thierry; mais cette disposition ne devint fréquente que pendant la seconde moitié du XII^e siècle. Les églises de Bazoches, d'Aizy, de Cuise, de Lhuys, de Glennes, de Montigny-Lengrain, de Novion-le-Vineux et de Vailly présentent d'excellents modèles de ces faisceaux de colonnes couronnés par des chapiteaux très remarquables. Les moulures appliquées sur l'arcade sont découpées avec beaucoup d'adresse, et une rainure assez profonde est creusée dans les boudins, suivant un système que nous avons déjà signalé en décrivant le profil de certains doubleaux.

Le transept des églises est toujours recouvert de trois voûtes d'ogives de grande dimension, et le sommet de leurs doubleaux arrive à la même hauteur que la clef des nervures. Les arcs qui relient les quatre piliers de la croisée décrivent une courbe en tiers-point, et leurs claveaux sont garnis de moulures variées. L'épaisseur de ces grosses piles est dissimulée par de nombreuses colonnettes engagées dans des angles rentrants; leur massif central affecte la forme d'un losange régulier. Comme les croisillons étaient moins larges que la nef, le carré du transept présentait un plan barlong qui donnait une forme rectangulaire au clocher de l'église. Il est très rare de rencontrer une lanterne au centre du transept comme dans l'église de Novion-le-Vineux, et cette disposition fut également exceptionnelle au XIII^e siècle, bien que la cathédrale de Laon et l'église Saint-Yved de Braine en offrent des exemples. Dans ce cas, la lanterne était voûtée par huit nervures rayonnant autour d'une seule clef, et deux fenêtres s'ouvraient sur chacune de ses faces.

Si les croisillons antérieurs au milieu du XII^e siècle se sont rarement conservés intacts dans

les églises rurales, il n'en est pas de même de ceux qui furent élevés entre 1150 et 1200, comme on peut le constater à Aizy, à Ambleny, à Bazoches, à Cuise, à Chacrise, à Glennes, à Lhuys, à Montigny-Lengrain, à Oulchy-le-Château, à Novion-le-Vineux et à Vailly. La voûte d'ogives qui surmonte chaque croisillon est toujours renforcée par trois formerets, et ses nervures s'appuient sur de fines colonnettes. On aperçoit généralement une large niche carrée qui s'ouvre dans le mur tourné du côté de l'orient. C'est une particularité spéciale à la région du Soissonnais et du Laonnais dont nous avons déjà signalé l'existence, mais pendant la période précédente les niches pouvaient être considérées comme de véritables exceptions et se trouvaient au fond du chœur, notamment à Berzy-le-Sec et à Droizy.

Vers le milieu du XII^e siècle, les architectes eurent l'idée de placer les autels des croisillons dans des niches beaucoup plus larges. Ces petits édifices forment ainsi de véritables chapelles carrées accolées au mur oriental du transept, comme à Cuise (Oise), à Aizy, à Bazoches, à Montigny-Lengrain, à Acy (1), à Glennes, à Lhuys et à Novion-le-Vineux (Aisne). Dans ces quatre dernières églises, les niches sont recouvertes de croisées d'ogives, mais elles sont ordinairement couronnées par une petite voûte en berceau ou en cintre brisé, et leurs dimensions atteignent deux mètres de largeur sur un mètre de profondeur. Les quatre colonnettes qui les encadrent reçoivent la retombée d'un arc en plein cintre ou d'un arc en tiers-point garni de nombreuses moulures : une fenêtre cintrée se trouve percée au fond de chaque niche. L'usage d'installer les autels du transept dans des niches voûtées d'ogives persista jusqu'au milieu du XIII^e siècle, car les églises de Dhuizel (Aisne), de Bourgogne, de Béthéniville, d'Époye, de Lavannes et d'Heutréville (Marne) renferment des constructions du même genre qui ne sont pas antérieures à la fin du règne de Philippe-Auguste. Les croisillons étaient éclairés par deux baies accouplées du côté du nord et du sud, et des roses occupaient quelquefois le même emplacement, comme à Saint-Martin de Laon.

Les transepts des cathédrales du bassin de l'Oise présentent des dispositions tout à fait différentes. A Noyon, le transept est recouvert de cinq voûtes d'ogives, et ses croisillons arrondis renferment huit nervures qui rayonnent autour d'une clef centrale. Le croisillon circulaire de la cathédrale de Soissons, bâti vingt-cinq ans plus tard, est entouré d'un bas côté tournant et surmonté d'une tribune. L'influence exercée par ces deux monuments se fit sentir au XIII^e siècle sur le plan de l'église abbatiale de Chaalis, près d'Ermenonville, dont les croisillons ruinés se terminent en forme d'hexagone; mais ces exemples isolés n'empêchent pas de constater que les transepts de toutes les autres églises sont limités par des murs droits, notamment à Notre-Dame et à Saint-Martin de Laon et à Saint-Yved de Braine. La cathédrale de Senlis était dépourvue de transept dans son état primitif, comme l'église de Saint-Leu d'Esserent, et les croisillons de la cathédrale de Laon, élevés vers le dernier quart du XII^e siècle, sont flanqués de deux chapelles dont l'étage supérieur communique avec les tribunes. Le transept de ce bel édifice est surmonté de sept croisées d'ogives, et sa partie centrale forme une véritable lanterne; les bas côtés se continuent sur ses deux faces latérales. Dans l'église de Saint-Martin de Laon qui dépendait d'une abbaye de Prémontrés, trois chapelles carrées s'ouvrent dans chaque croisillon, suivant une disposition adoptée par les Cisterciens.

On peut distinguer trois variétés de chœurs, car le plan du chevet des églises était circulaire, polygonal ou carré, mais leur arc triomphal décrivait toujours une courbe en tiers-point. Les sanctuaires en hémicycle devinrent assez rares à cette époque dans la région, et nous n'en

(1) Le chœur de cette église, qui remontait au XII^e siècle, s'est écroulé le 21 janvier 1894, entraînant dans sa chute le clocher central; mais le croisillon sud du transept est encore intact.

connaissions que cinq spécimens, à Bonnes, à Torcy, à Glennes, à Courmelles et à Novion-le-Vineux. Ces deux dernières églises renferment au fond de l'abside une niche qui devait contenir l'autel primitif. Nous avons déjà signalé cette curieuse particularité dans le chœur de Berzy-le-Sec, dès le second quart du XII^e siècle. Les absides arrondies de Courmelles et de Novion-le-Vineux sont voûtées à l'aide de six branches d'ogives qui convergent vers une clef garnie de feuillages. Dans les églises de Bonnes et de Torcy qui furent construites vers 1150, le sanctuaire est recouvert d'une voûte en cul-de-four renforcée par deux grosses nervures, suivant un système fréquemment employé pendant la période précédente. Le chœur circulaire de l'église de Glennes, près de Braine, est surmonté d'une véritable croisée d'ogives dont les branches ne sont pas exactement dans le prolongement les unes des autres. Il est donc facile de comprendre pourquoi les claveaux ont fléchi en plusieurs endroits, car une voûte de ce genre s'adapte fort mal sur un espace arrondi. On remarque toujours trois fenêtres dans l'hémicycle, et deux baies s'ouvrent également dans les murs latéraux quand le chœur est précédé d'une partie droite, comme à Novion-le-Vineux.

Les chœurs bâtis sur plan polygonal sont assez répandus vers la même époque, et les églises d'Azy-Bonneil, de Bussiaries, de Chassemy, de Cuiiry-Housse, de Marigny-en-Orxois, de Marizy-Saint-Mard, de Saponay, de Veuilly-la-Poterie (Aisne), d'Angy, de Bouillancy, de Pimprez, de Pontpoint, de Ressons-sur-Matz et de Thourotte (Oise) se terminent par un chevet conforme à ce type, ainsi que deux absidioles des églises de Thury-sous-Clermont et de Béthizy-Saint-Pierre (Oise). Leurs nervures, dont le nombre n'est pas inférieur à six, ni supérieur à huit, rayonnent autour d'une clef centrale, et les constructeurs avaient soin de percer une fenêtre au milieu de chaque pan coupé, mais ils ne disposaient pas une niche au fond des absides polygonales. Il est curieux de faire observer que le chœur des églises de Bussiaries et de Veuilly-la-Poterie (Aisne) affecte la forme d'un polygone à l'intérieur et d'un demi-cercle au dehors. A Parnes, près de Chaumont-en-Vexin, et à Torcy, près de Château-Thierry, on voit, au contraire, un chevet en hémicycle dont les murs extérieurs se composent de trois pans coupés.

L'usage de terminer le chœur par un mur droit devint à peu près général vers le milieu du XII^e siècle. Parmi les nombreux exemples de chevets carrés, nous citerons ceux des églises d'Aizy, de Bazoches, de Cuise, de Chacrise, de Montigny-Lengrain, de Roye-sur-Matz, de Saint-Bandry (1), d'Oulchy-le-Château, de Tréloup, de Vailly et de Vorges. Le chœur de l'église abbatiale du Val-Chrétien, dont il reste encore quelques ruines, avait une forme identique, mais il se composait de deux travées, comme celui des églises de Nanteuil-Notre-Dame et de Saint-Martin de Laon. Toutes ces absides, recouvertes de voûtes d'ogives renforcées par des formerets, présentent une seule baie sur leurs faces latérales et trois fenêtres du côté de l'orient. On voit apparaître un quatre-feuilles au fond du sanctuaire, à Oulchy-le-Château, à Aizy, à Vailly, à Nanteuil-Notre-Dame (Aisne) et à Hermonville, près de Reims.

La fenêtre centrale des chœurs carrés est généralement encadrée par une niche assez profonde, comme à Aizy, à Bazoches, à Chacrise, à Cuise, à Montigny-Lengrain, à Saint-Bandry et à Vorges. Dans la grande église de Vailly, la niche qui s'ouvre à l'extrémité du chevet carré est arrondie en hémicycle et voûtée par deux petites nervures, mais on remarque généralement une voûte en berceau au-dessus des édifices de ce genre. Leur archivolt, garnie de gorges et de tores, s'appuie sur des colonnettes dont le fût descend jusqu'au sol. A l'extérieur, toutes les niches que nous venons de mentionner offrent des caractères semblables. Elles font une saillie assez

(1) La nef de cette église remonte au XI^e siècle, mais son abside fut rebâtie dans la seconde moitié du XII^e siècle.

accentuée sur le mur de l'abside, et la sécheresse de leurs angles est dissimulée par deux colonnettes engagées : leur couronnement se compose d'un pignon assez aigu. Les architectes du Valois et du Beauvaisis n'eurent jamais l'idée de construire des niches analogues au fond du chœur et dans le transept, mais on peut en rencontrer d'autres spécimens à Vernouillet (Seine-et-Oise) et à Saint-Paul d'Issoire (Puy-de-Dôme). Enfin il est curieux de faire observer que la basilique d'Herculanum renfermait une niche carrée qui s'ouvrait dans le chevet du monument. Faut-il considérer les niches des églises du Soissonnais comme une disposition inspirée par le plan du sanctuaire de certaines basiliques chrétiennes? C'est une question bien difficile à résoudre, et il suffit de constater que les niches dont nous avons signalé l'existence étaient uniquement destinées à contenir des autels.

Si l'ancien diocèse de Soissons ne renferme plus aujourd'hui aucune église bâtie dans la seconde moitié du XII^e siècle et pourvue d'un déambulatoire, il est facile d'étudier quelques ronds-points de la même époque, à Saint-Remi de Reims, à Saint-Leu-d'Esserent, à Domont, à Chars (Seine-et-Oise), et dans les cathédrales de Senlis et de Noyon, sans sortir des limites du bassin de l'Oise. Les voûtes primitives du chœur ont été remaniées dans les trois derniers édifices, mais elles se composent de six branches d'ogives à Domont et à Saint-Leu-d'Esserent. Le sanctuaire de Saint-Remi de Reims est recouvert par deux croisées d'ogives sur sa partie droite et par huit nervures qui se réunissent à la même clef au-dessus de l'hémicycle. Il est facile de déterminer les caractères communs de ces absides, dont les travées reposent sur des colonnes isolées. On y remarque des tribunes, un déambulatoire et cinq chapelles rayonnantes, sauf à Domont, où le bas côté tournant est dépourvu d'absidioles et surmonté de voûtes d'arêtes, tandis que les autres ronds-points sont voûtés d'ogives. Quand les chapelles étaient peu saillantes, les architectes se contentaient d'appareiller trois nervures pour soutenir la voûte, comme à Senlis et à Saint-Leu-d'Esserent; mais si les absidioles étaient plus profondes, ils disposaient cinq et même huit branches d'ogives autour de la clef centrale, comme à Noyon et à Saint-Remi de Reims. Le chœur primitif de la cathédrale de Laon était bâti sur un plan conforme au même type, car les fouilles exécutées dans le sanctuaire ont fait découvrir les fondations de l'ancien hémicycle, qui fut remplacé par un chevet droit au commencement du XIII^e siècle.

FAÇADES ET ABSIDES

Les façades des églises construites vers la fin du XII^e siècle se distinguent par la richesse de leur décoration, le grand nombre de leurs fenêtres et la saillie de leurs contreforts. On aperçoit assez rarement une rose au-dessous du pignon, comme à Courmelles, et cette disposition devint très fréquente au XIII^e siècle. La plupart des édifices religieux ont subi de regrettables remaniements du côté de la façade, mais les églises d'Aizy, de Courmelles, de Pernant, de Saint-Pierre de Soissons et de Vailly possèdent encore des façades bien conservées. Leurs portails décrivent une courbe en tiers-point, comme ceux d'Armentières, d'Arcy-Sainte-Restitue, de Chacrise, de Cœuvres, de Beugneux, de Binson, de Torcy, car l'arc en plein cintre cessa d'être employé autour des portes vers 1150, sauf à Bonnes et à Damery. L'archivolte, garnie de moulures ou de rinceaux, repose sur des colonnettes dont le fût est souvent orné d'une bague; le tympan n'est jamais sculpté, dans les églises rurales. Quand les colonnes dépassent le nombre de quatre, elles

font quelquefois une saillie sur le mur, et le portail se trouve couronné d'un pignon trapu. C'est à Vailly et à Aizy que l'on peut admirer les meilleurs types de portails qui gardent l'empreinte du style en usage vers la fin du XII^e siècle. La porte latérale de l'église de Beugneux est précédée d'un petit porche voûté en berceau brisé. A Mareuil-en-Dôle, on voit un porche plus important éclairé par des arcatures en plein cintre, et le porche de l'église de Vendières-sous-Châtillon (Marne) renferme des baies géminées en tiers-point. Il est assez rare de rencontrer un porche recouvert d'une croisée d'ogives, comme à Presles, près de Laon. Les architectes du diocèse de Reims faisaient bâtir à la même époque des porches surmontés d'une simple toiture à Cormontreuil, à Hermonville et à Mareuil-sur-Ay.

L'élévation latérale des édifices religieux bâtis après 1150 offre le même aspect que pendant la période précédente. A l'extérieur, le mur de la nef et des bas côtés est percé de fenêtres en plein cintre et se trouve épaulé par des contreforts, comme à Saint-Pierre de Soissons, à Vailly et à Aizy. D'ailleurs, le caractère primitif de cette partie des églises est presque toujours altéré par des remaniements et par la surélévation du toit des bas côtés. Les anciennes fenêtres des collatéraux sont bien rarement intactes, et les larges baies qui les remplacent furent établies à l'époque moderne pour augmenter l'éclairage de l'église. Comme les nefs étaient dépourvues de voûtes, on ne vit apparaître des arcs-boutants au-dessus des bas côtés qu'au début du XIII^e siècle, ainsi qu'on le remarque à Mézy-Moulins, à Lesges, à Saint-Yved de Braine, à Longpont, à la cathédrale de Soissons et à la collégiale du Mont-Notre-Dame. La corniche qui formait le couronnement des murs de la nef et des collatéraux était soutenue par une rangée de modillons. Les contreforts établis à l'angle des croisillons font une saillie assez accentuée pour résister à la poussée des voûtes d'ogives. Ils présentent de nombreux glacis, et les bandeaux disposés sous l'appui des fenêtres les contournent entièrement, ainsi que les cordons appliqués autour des archivoltas. Quand les croisillons sont flanqués d'une niche, comme à Aizy, à Bazoches, à Cuise, à Glennes, à Lhuys et à Montigny-Lengrain, ce petit édicule est surmonté d'un pignon plus ou moins élancé.

Il est intéressant de constater que la décoration des absides varie suivant la forme de leur plan. Ainsi les chevets arrondis se font toujours remarquer par la richesse de leurs sculptures, et cette observation s'applique notamment aux absides des églises de Glennes, de Bonnes, de Courmelles et de Novion-le-Vineux. Les niches qui se trouvent à l'extrémité du sanctuaire, dans ces deux derniers édifices, sont couronnées par un toit en pierre à double rampant. Les colonnettes des fenêtres, les nombreuses moulures des archivoltas et les cordons de feuillages répandus à profusion, portent l'empreinte d'un véritable luxe d'ornementation qui contraste avec la simplicité des absides polygonales. En effet, les chevets à pans coupés étaient éclairés par des baies dépourvues de colonnettes, et leurs contreforts s'élevaient sans glacis intermédiaires jusqu'au sommet du mur pour contrebuter les nervures du chœur, comme à Angy, à Bouillancy, à Glaignes (Oise), à Azy-Bonneil, à Marigny-en-Orxois, à Saponay, à Bussiares, à Cuiry-Housse, à Marizy-Saint-Mard et à Veuilly-la-Poterie (Aisne). La corniche et les modillons des absides conformes à ce type ne présentaient généralement aucune trace de sculpture.

Les chevets carrés dont nous avons signalé de nombreux exemples en décrivant la forme des chœurs étaient épaulés par des contreforts d'angle et couronnés d'un pignon peu aigu. Deux fenêtres s'ouvraient sur leurs faces latérales, tandis que le mur de fond se trouvait ajouré par trois baies accouplées et par un quatre-feuilles, comme à Oulchy-le-Château, à Vailly et à Nanteuil-Notre-Dame, ou par une seule fenêtre, comme à Tréloup. La baie centrale était le plus souvent encadrée dans une niche saillante, ainsi qu'on le remarque à Chacrise, à Aizy, à Montigny-

Lengrain, à Bazoches, à Cuise et à Saint-Bandry. Les modillons qui soutenaient la corniche de chaque côté du chœur ne se continuaient pas sur le mur du chevet.

C'est dans les autres régions du bassin de l'Oise qu'il faut étudier le chevet des édifices de premier ordre, car l'ancien diocèse de Soissons ne renferme plus aucune abside entourée d'un déambulatoire qui puisse remonter à la seconde moitié du XII^e siècle. Les chapelles rayonnantes sont éclairées par trois fenêtres à Saint-Remi de Reims et par deux baies à Noyon et à Saint-Leu-d'Esserent. Dans la cathédrale de Senlis, une seule fenêtre s'ouvre au centre des absidioles qui sont recouvertes d'une toiture en pierre, comme le chœur des églises de Berzy-le-Sec, de Vauxrezis, de Chavigny, de Pernant et de NampTEUIL-sous-Muret, près de Soissons. Les tribunes présentent également une série de baies, ainsi que les parties hautes du sanctuaire, mais la disposition primitive de l'étage supérieur n'est pas facile à reconstituer.

Faut-il admettre que les chevets de certains édifices, comme la cathédrale de Senlis, la cathédrale de Noyon et les églises de Saint-Leu-d'Esserent et de Saint-Remi de Reims étaient dépourvus d'arcs-boutants à l'origine? Cette question reste insoluble pour les deux premiers monuments dont le chevet a été très remanié, mais on peut chercher à l'éclaircir en étudiant les deux autres. A Saint-Leu-d'Esserent, les six arcs-boutants de l'abside doivent avoir été rajoutés après coup dans les dernières années du XII^e siècle, en même temps que la chapelle des tribunes et la partie droite du sanctuaire. La même observation s'applique au chœur de Saint-Remi de Reims, où les arcs-boutants viennent couper les moulures des fenêtres. Il faut donc en conclure que ces arcs ont été construits après l'achèvement du rond-point. Au contraire, les arcs-boutants conservés au chevet de l'église de Domont (Seine-et-Oise) et à l'abside de Saint-Germain des Prés appartiennent à la même date que le sanctuaire dont ils épaulent les voûtes. On peut donc affirmer que les architectes qui avaient bâti certaines églises entourées d'un déambulatoire, dans la seconde moitié du XII^e siècle, n'avaient pas conçu le projet d'appareiller des arcs-boutants autour du chœur. Les effets de la poussée des voûtes obligèrent leurs successeurs à remédier promptement à ce défaut de construction.

CLOCHERS

Pendant la période précédente, les clochers occupaient un emplacement assez variable, mais vers 1150 on prit le parti de les élever presque toujours au-dessus du transept. Les clochers-porches, déjà si rares au commencement du XII^e siècle, devinrent de véritables exceptions, et nous n'en connaissons qu'un seul exemple en avant de l'église de Thourotte, près de Compiègne. Cette tour, divisée en deux étages, renferme des baies dont l'archivolte est brisée. L'usage des clochers à arcades fut encore assez répandu, ainsi qu'on peut le constater à Merval, à Barbonval et à Serval, près de Braine. L'emplacement des clochers latéraux fut souvent déterminé par des circonstances particulières. Ainsi l'église de Fontenoy (Aisne), construite dans les premières années du XII^e siècle, était surmontée d'une simple arcade destinée à contenir une petite cloche, quand on eut l'idée d'élever un clocher fortifié à l'extrémité du bas côté nord, vers 1150 (1). A Bitry, près d'Attichy, la tour latérale fut rebâtie sur un soubassement du XI^e siècle. Les églises de Bonnes et de Rozet-Saint-Albin (Aisne) possèdent un clocher latéral fort bien conservé, dont la construction n'est pas

(1) Le chevet de l'église de Laversine et la façade de l'église de Crouy (Aisne) furent également fortifiés à la fin du XII^e siècle.

antérieure au milieu du XII^e siècle. Tous ces clochers, divisés en deux étages et percés de baies en tiers-point, sont couronnés par des toits en bâtière, sauf le clocher de Bitry qui se termine par une grande flèche en pierre. Dans les églises de premier ordre, les architectes se conformaient encore aux traditions romanes vers la fin du XII^e siècle, en élevant une tour de chaque côté de l'abside, comme à Saint-Leu-d'Esserent et à Saint-Germain des Prés, mais on ne peut signaler aucun exemple de cette disposition dans l'ancien diocèse de Soissons.

Les tours centrales sont placées sur le carré du transept, à Choisy-au-Bac, à Glaignes (Oise), à Aizy, à Azy-Bonneil, à Chacrise, à Cerseuil, à Cuiry-Housse, à Cœuvres, à Courmelles, à Glennes, à Lhuys, à Montigny-Lengrain, à Saponay, à Vailly et à Veuilly-la-Poterie (Aisne). Quand l'édifice était dépourvu de transept, elles s'élevaient sur la première travée du chœur, comme à Nanteuil-Notre-Dame et à Torcy. Ces clochers sont généralement bâtis sur plan barlong parce que les arcs qui les soutiennent occupent les côtés d'un rectangle. Ainsi la cage du clocher de Choisy-au-Bac mesure 6^m,20 sur 5^m,05, et celle du clocher de Glaignes 4^m,75 sur 3^m,30. Les dimensions intérieures de la tour de Montigny-Lengrain atteignent 5^m,30 sur 4^m,22, et la même observation s'applique au clocher de Cerseuil, dont la cage a 4^m,65 de longueur sur 3^m,40 de largeur. Si le clocher de l'église de Vailly est construit sur un carré parfait, c'est que l'architecte avait peut-être formé le projet de le couronner par une flèche en pierre, car le toit en bâtière était le seul genre de couverture qui pouvait s'adapter aux clochers barlongs. On ne peut signaler, aucun clocher octogonal élevé vers la fin du XII^e siècle dans le Beauvaisis et dans le Soissonnais, mais cette forme fut adoptée par quelques constructeurs du XIII^e siècle, notamment à Foulanges (Oise) et à Thiverval, près de Poissy.

Tous les clochers que nous venons de mentionner se composent d'un seul étage précédé d'un soubassement très élevé. Les tours d'Azy-Bonneil, de Glennes, de Torcy, de Jouaignes et de Vailly, qui renferment deux séries de baies superposées, doivent être considérées comme de véritables exceptions. La forme des ouvertures ne suffit pas à caractériser les clochers élevés pendant cette période, car leur archivolte décrit une courbe en plein cintre, à Chacrise, à Courmelles, à Azy-Bonneil, à Glaignes et à Lhuys, tandis que les baies des clochers de Bonnes, de Cœuvres, de Fontenoy, de Montigny-Lengrain, de Nanteuil-Notre-Dame, de Torcy, de Vailly, de Vez, de Villeneuve-sur-Verberie et de Veuilly-la-Poterie sont en tiers-point. Quelquefois le plein cintre se montre à l'étage inférieur, mais l'arc brisé apparaît dans les baies supérieures, comme à Glennes, à Rozet-Saint-Albin et à Jouaignes. Ce mélange des deux formes se rencontre souvent dans la même ouverture. Ainsi les baies en plein cintre des clochers de Cerseuil, de Cuiry-Housse, de Jouaignes et de Damery sont divisées par des arcades secondaires en tiers-point. A Saponay (Aisne), on voit, au contraire, un clocher dont les grands arcs brisés encadrent deux archivoltes en plein cintre.

Malgré la persistance des traditions romanes, il est assez facile de distinguer les clochers qui appartiennent à la seconde moitié du XII^e siècle, en étudiant le style des piliers et des doubleaux qui les supportent; mais certains caractères archéologiques peuvent servir à reconnaître les clochers élevés sous le règne de Louis VII. C'est d'abord la présence de l'arc en tiers-point qui ne fut pas employé pour encadrer les baies, avant l'année 1140 environ. Il faut indiquer ensuite l'apparition de nombreuses moulures sur les claveaux des baies qui étaient simplement épannelés pendant le premier quart du XII^e siècle. Enfin le profil des bandeaux qui contournent les clochers à la hauteur de chaque étage peut fournir un élément de date assez précis. Vers 1125, ces bandeaux étaient découpés en forme de biseau et se trouvaient encore garnis de billettes; mais vers 1140 les appareilleurs prirent l'habitude de les orner d'un listel et d'un tore réuni par un cavet. La décora-

tion des chapiteaux, des tailloirs et des bases ne suffit pas à établir une différence entre les clochers bâtis au commencement ou à la fin du XII^e siècle, car elle est toujours empreinte d'un certain archaïsme.

Les baies des clochers élevés après 1150 sont assez allongées et groupées deux par deux sur chaque face de la tour. Les nombreuses colonnettes qui les encadrent reçoivent la retombée d'une archivolte revêtue de boudins, de gorges et d'un cordon saillant. Ces diverses moulures se trouvent souvent accompagnées par un rang de violettes, comme à Chacrise et à Montigny-Lengrain, par des pointes de diamant, comme à Glennes et à Rozet-Saint-Albin, ou par des petits trous cubiques, comme à Nanteuil-Notre-Dame. En comparant les dessins des clochers de cette époque, on remarque que leurs baies principales encadrent généralement deux arcades secondaires qui s'appuient sur une colonnette isolée. Les clochers de Choisy-au-Bac, de Glaignes (Oise), de Bonnes, de Brécý, de Cerseuil, de Cuiry-Housse, de Jouaignes, de Neuilly-Saint-Front, de Rozet-Saint-Albin, de Saponay, de Torcy, de Vailly et de Veully-la-Poterie (Aisne) sont conformes à ce type. Pendant la première moitié du XII^e siècle, les architectes avaient l'habitude d'engager des colonnettes dans les angles des clochers pour rompre les lignes d'arête; mais cette disposition devint moins fréquente vers 1150. Nous en signalerons encore quelques exemples à Bonnes, à Rozet-Saint-Albin, à Torcy, à Veully-la-Poterie, à Cerseuil, à Cuiry-Housse, à Jouaignes, à Chacrise et à Fontenoy. Les clochers sont toujours surmontés d'une corniche soutenue par des modillons assez frustes.

Les observations que l'étude des clochers du Soissonnais nous a suggérées s'appliquent également aux clochers élevés dans le Beauvaisis à la fin du XII^e siècle. La belle tour de l'église d'Angy (Oise), qui appartient à cette période, mérite d'être citée comme un véritable modèle. Vers 1150, les flèches en pierre, dont nous avons signalé de nombreux exemples dans le chapitre précédent, tendirent à disparaître. Il est facile d'en comprendre la raison. L'usage de placer le clocher sur le carré du transept obligeait les architectes à donner aux tours centrales les mêmes dimensions que cette partie de l'église, bâtie sur plan barlong. Dès lors le montage d'une flèche devenait une opération beaucoup plus difficile. Pour élever un clocher central sur un soubassement carré, il fallait donner aux croisillons une largeur identique à celle de la nef. La construction d'une flèche entraînait donc un surcroît de dépenses, tandis que le toit en bâtière permettait de réaliser une économie importante sur le prix de revient d'un clocher.

L'ancien diocèse de Soissons ne renferme qu'un seul clocher bâti pendant la seconde moitié du XII^e siècle et surmonté d'une flèche en pierre, c'est la tour latérale de l'église de Bitry, près d'Attichy. Ses arêtes sont ornées de grosses violettes, mais les quatre pyramides qui devaient couronner les angles du clocher se trouvent inachevées. Les architectes de l'Ile-de-France s'efforcèrent de rendre la silhouette des flèches plus élégante, en remplaçant les petites pyramides d'angle par des clochetons. Les clochers de Bougival et de Conflans-Sainte-Honorine (Seine-et-Oise) offrent les premiers exemples de cette transformation, et leurs clochetons se composent de plusieurs colonnettes qui supportent une dalle conique. Les clochetons et les lucarnes à jour prennent une grande importance dans les clochers de Notre-Dame d'Étampes et de Vernouillet (Seine-et-Oise); mais la flèche du clocher de Mogneville, près de Creil, élevée vers la fin du XII^e siècle, est particulièrement remarquable par l'harmonie de ses proportions, le style de ses lucarnes et la légèreté de ses clochetons. Elle doit être considérée comme le prototype du clocher de la cathédrale de Senlis.

On peut donc poser en principe que les clochers du bassin de l'Oise se terminaient à cette époque par un toit en bâtière, sauf quelques rares exceptions. Parmi les meilleurs spécimens de tours conformes à ce type, il convient de citer les clochers de Glaignes et d'Angy (Oise), de Bonnes,

de Cœuvres, de Cuiry-Housse, de Cerseuil, de Fontenoy, de Lhuys, de Montigny-Lengrain, de Torcy et de Veully-la-Poterie (Aisne), dont les pignons encore intacts sont percés de baies en plein cintre ou en tiers-point. Dès la fin du règne de Philippe-Auguste, les toits de ce genre tendirent à se transformer, et les clochers sont quelquefois couronnés de quatre pignons ajourés réunis par deux combles qui se pénètrent, comme à Vasseny (Aisne) et à Dormans (Marne). L'ancien clocher de l'église Notre-Dame de Soissons présentait une disposition identique⁽¹⁾. Néanmoins les architectes continuèrent à recouvrir les clochers d'une toiture en bâtière pendant tout le cours du XIII^e siècle, ainsi qu'on le remarque à Ambleny, à Cierges, à Couvrelles, à Lagny, à Lesges (Aisne) et à Villers-Saint-Paul (Oise).

FENÊTRES ET CONTREFORTS

Les constructeurs du Soissonnais continuèrent à encadrer les fenêtres des églises par une archivoltte en plein cintre pendant la période que nous étudions. L'arc brisé apparaissant dans les baies supérieures du croisillon méridional de la cathédrale de Soissons, à l'abside de l'église d'Aizy et au chevet de l'église de Tréloup (Aisne); mais ces exemples sont de véritables exceptions. Les diocèses limitrophes présentent, au contraire, plusieurs spécimens de fenêtres en tiers-point appareillées vers la fin du XII^e siècle dans les cathédrales de Laon et de Senlis, dans les églises de Nouvion-le-Vineux (Aisne), de Roye-sur-Matz (Oise), et dans le rond-point des églises de Saint-Leu-d'Esserent et de Saint-Remi de Reims. Le chœur de Saint-Germain des Prés, consacré en 1163, renferme également de nombreuses fenêtres dont l'archivolte est brisée. Parmi les églises bâties après 1150 et éclairées par des fenêtres en plein cintre, nous citerons celles de Cuise, de Glaignes (Oise), de Bazoches, de Bonnes, de Bussiares, de Courmelles, de Glennes, de Marigny-en-Orxois, de Nanteuil-Notre-Dame, de Saint-Martin de Laon, de Saint-Pierre de Soissons, de Saponay, de Torcy, de Veully-la-Poterie et de Vailly (Aisne).

Les fenêtres de la nef et des bas côtés sont simplement ébrasées, et leur archivoltte ne s'appuie pas sur des colonnettes, sauf à Saint-Pierre de Soissons. Leur largeur est identique à celle des baies de la première moitié du XII^e siècle, mais leur forme est beaucoup plus allongée. A l'extérieur, un cordon garni de moulures accompagne souvent les fenêtres latérales, comme à Saint-Martin de Laon, à Oulchy-le-Château⁽²⁾, à Aizy, à Saint-Pierre de Soissons, à Vailly et à Vorges. Les baies qui s'ouvrent dans la façade sont toujours richement sculptées, et leurs claveaux retombent quelquefois sur des colonnettes engagées, ainsi qu'on le remarque à Vailly. Du côté de l'abside, l'ornementation des fenêtres varie suivant la forme du chevet. Quand le sanctuaire est bâti sur plan carré, les fenêtres ne sont pas flanquées de colonnes au dehors, tandis que cette décoration est généralement appliquée à l'intérieur. Leur archivoltte, revêtue de tores et de gorges, s'arrondit au-dessous d'un pignon aigu dans le cas où la baie centrale du chœur s'ouvre au fond d'une niche, comme à Aizy, à Bazoches, à Chacrise, à Cuise, à Montigny-Lengrain et à Saint-Bandry. Les chevets en hémicycle sont éclairés par des fenêtres garnies de colonnettes à l'intérieur et à l'extérieur, et les moulures de leurs claveaux sont découpées avec une grande finesse. Enfin, les baies des chœurs polygones se trouvent dépourvues de colonnes, et le cordon saillant qui les encadre ne se continue pas sur les contreforts.

(1) TAVERNIER et NÉE, *Voyage pittoresque de la France*, t. X, Soissonnais, pl. XIV.

(2) La nef de cette église appartient au XI^e siècle, mais ses fenêtres furent agrandies vers la fin du XII^e siècle.

Vers le milieu du XII^e siècle, les architectes firent appareiller de véritables rosaces formées de grands redents ajourés, réunis au centre par un cercle de fer. Ainsi la façade de l'église de Courmelles, près de Soissons, renferme une rose qui mesure 2^m,30 de largeur. Cette baie circulaire, subdivisée en huit lobes, est entourée d'un groupe de moulures. Le transept des églises de Saint-Martin de Laon et d'Aizy (Aisne) est éclairé par des roses taillées suivant le même modèle. On rencontre encore à cette époque de simples oculi, notamment dans les églises d'Ambleny, de Bonnes, de Laversine et de Saint-Bandry; mais les ouvertures en forme de quatre-feuilles furent d'un usage plus répandu. Nous en signalerons des exemples bien conservés dans le chœur des églises d'Aizy, de Nanteuil-Notre-Dame, d'Oulchy-le-Château et de Vailly (Aisne). Dès le commencement du XIII^e siècle, les roses prirent un grand développement dans la façade des églises rurales, ainsi qu'on peut le constater à Marizy-Saint-Mard, à Mézy-Moulins, à Vaux-sous-Laon (Aisne) et à Glaignes, près de Crépy-en-Valois.

Les contreforts devinrent de plus en plus épais pendant cette période, parce que la hauteur des nefs et la poussée des voûtes obligeaient les architectes à épauler solidement les murs. Les façades des églises de Saint-Pierre de Soissons et de Vailly sont flanquées de contreforts qui mesurent un mètre de largeur et 0^m,80 de saillie. Quand la toiture des collatéraux reposait sur des arcs isolés, on appliquait un contrefort à l'extérieur dans l'axe de chaque pilier, comme à Vorges, à Vailly, à Aizy et à Saint-Pierre de Soissons. Groupés deux par deux à l'angle des croisillons et des chevets carrés, les contreforts présentent de nombreux glacis dépourvus de larmiers. Les bandeaux et les cordons qui les contournent se relient toujours aux moulures disposées sous l'appui des fenêtres et autour des archivoltas, sauf dans les absides polygonales. Les chœurs conformes à ce dernier type sont flanqués de contreforts assez saillants qui se terminent par un glacis très allongé. Vers 1160, les constructeurs élevèrent encore quelques contreforts garnis de colonnes pour épauler le chœur de l'église de Courmelles et le clocher de Glennes, mais on vit bientôt disparaître ces faisceaux de colonnettes qui n'offraient pas assez de résistance à la poussée des voûtes. L'arc en plein cintre persista dans les arcatures jusqu'au second quart du XIII^e siècle, notamment à Mareuil-sur-Ourcq (Oise) et dans la chapelle du croisillon nord de l'église de Morienvall. Dès le milieu du XII^e siècle, on appareilla des arcatures en cintre brisé, au chevet de l'église de Courmelles, tandis que la cathédrale de Noyon, les églises de Chacrise et de Vailly renferment des arcades simulées dont la courbe est en plein cintre. A Saint-Remi de Reims, les chapelles rayonnantes du chœur sont tapissées d'arcatures en tiers-point.

ORNEMENTATION

Les motifs de décoration en usage à cette époque furent beaucoup moins variés que pendant la période précédente, et les sculpteurs renoncèrent à employer les billettes, les torsades et les damiers. Viollet-le-Duc a prétendu que ce dernier ornement fut encore répandu dans le Soissonnais jusqu'au XIII^e siècle (1); c'est une véritable erreur. D'ailleurs, on ne peut mentionner que quelques exemples de damiers taillés vers la fin du XII^e siècle dans les régions voisines, notamment sur la corniche du chevet de Notre-Dame de Paris et autour des baies des clochers d'Angy et de Mogneville (Oise). Les bâtons brisés devinrent assez rares, mais on en rencontre

(1) *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*, t. V, p. 24.

encore plusieurs spécimens à Jouaignes, à Bonnes, à Chacrise et à Glennes. Dans le Vexin, le chœur de l'église de Chars offre un exemple de l'emploi de cette décoration vers le milieu du règne de Louis VII, et le portail de l'église de Taverny (Seine-et-Oise), qui fut construite au commencement du XIII^e siècle, est encore entouré d'un rang de zigzags; mais nous croyons pouvoir affirmer que les architectes du bassin de l'Oise cessèrent d'utiliser les bâtons rompus vers 1170.

Parmi les ornements caractéristiques de la seconde moitié du XII^e siècle, il convient de citer les violettes, les trous cubiques et les cordons de feuilles d'acanthé. Les violettes, qui ressemblent à une étoile découpée en relief, sont appliquées sur les fenêtres des églises d'Aizy, de Bonnes, de Courmelles, de Saint-Pierre de Soissons, sur les clochers de Bitry, de Chacrise, de Nanteuil-Notre-Dame, de Montigny-Lengrain, de Rozet-Saint-Albin, de Torcy, et sur le portail de l'église d'Armentières. Les constructeurs firent un usage continu des trous cubiques sur les archivoltés comme à Beugneux, à Bazoches, à Glennes, à Lhuys, à Nanteuil-Notre-Dame, à Marizy-Saint-Mard, à Oulchy-le-Château et à Vailly. Enfin, les cordons et les bandeaux de feuilles d'acanthé se développent autour des portails, des fenêtres et des niches, ainsi qu'on le remarque à Aizy, à Binson, à Courmelles, à Lhuys, à Glennes, à Novion-le-Vineux, à Saint-Bandry et à Saint-Pierre de Soissons. Les dents de scie et les pointes de diamant se rencontrent plus rarement à cette époque, sauf dans les églises de Bonnes, de Torcy (Aisne), d'Angy et de Saint-Leu-d'Esserent (Oise). Il faut encore signaler d'autres motifs de sculpture uniques en leur genre, tels que les rinceaux de feuillages appliqués sur les portes des églises d'Aizy, de Binson, de Torcy et de Vailly. On aperçoit des rubans plissés dans les baies du clocher de Lhuys et au chevet de l'église de Saint-Bandry. Cet ornement offre une certaine analogie avec la décoration du portail de Saint-Pierre de Soissons dont les claveaux sont taillés en prismes arrondis, comme ceux des baies du clocher de la Croix, près d'Oulchy-le-Château (1).

Les moulures les plus répandues pendant la période que nous étudions furent le tore, la gorge et le cavet. L'épaisseur des tores dépasse rarement 0^m10, et cette moulure, qui est souvent amincie en forme d'amande, apparaît continuellement sur les nervures, les doubleaux, les archivoltés et les tailloirs. Les appareilleurs avaient encore l'habitude d'engager les boudins dans des angles rentrants vers le milieu du XII^e siècle, comme on peut le constater en étudiant le profil des doubleaux à Bonnes, à Torcy et à Veully-la-Poterie; mais l'usage d'encadrer les boudins entre deux cavets se répandit de plus en plus. La même observation s'applique aux gorges, dont l'emploi était fort limité avant 1150. Ces diverses moulures sont toujours associées les unes aux autres. Ainsi les cordons qui se déroulent autour des fenêtres et sous les baies des clochers se composent d'un listel et d'un tore réunis par un cavet. Quant à la moulure à double biseau, elle disparut peu à peu vers la fin du règne de Louis VII, car on en trouve encore des exemples à Bonnes et à Glaignes.

L'ornementation végétale qui s'épanouit sur les chapiteaux est généralement formée d'élégants bouquets de feuilles d'acanthé, comme à Bazoches, à Courmelles, à Glennes, à Lhuys, à Montigny-Lengrain, à Marigny-en-Orxois, à Nanteuil-Notre-Dame, à Novion-le-Vineux, à Oulchy-le-Château, à Vailly, à Veully-la-Poterie et dans les ruines de l'abbaye du Val-Chrézien (Aisne). Tous ces chapiteaux offrent les mêmes caractères que ceux du déambulatoire de Saint-Germain des Prés, de la cathédrale de Senlis, de Saint-Leu-d'Esserent et de Saint-Remi de Reims. Les feuilles d'arum sont reproduites sur les chapiteaux des églises d'Arcy-Sainte-Restitue, de Bonnes,

(1) On peut signaler des exemples de la même ornementation à Bellegarde (Loiret), à Jazeneuil (Vienne), au Thor (Vaucluse) et sur les portails des églises du Saint-Sépulcre et de Sainte-Anne, à Jérusalem.

de Bussiars et de Torcy, et le fruit de cette plante décore l'archivolte des portails de Binson (Marne) et de Vailly (Aisne). A Glaignes, à Aizy et à Tréloup, plusieurs chapiteaux sont garnis de feuilles de nénufar et de plantain.

Vers la fin du XII^e siècle, on vit apparaître des crochets sur la corbeille des chapiteaux, notamment dans les églises d'Aizy, d'Azy-Bonneil, de Glaignes, et dans le croisillon méridional de la cathédrale de Soissons. Cet ornement, qui devint si fréquent au XIII^e siècle, dérive des masses de feuillages dont la pointe se recourbe sur les chapiteaux du XII^e siècle. La largeur des doubleaux obligeait les sculpteurs à donner une grande résistance aux angles des gros chapiteaux afin d'éviter l'écrasement du tailloir, tandis que ces encorbellements n'étaient pas nécessaires pour couronner les colonnettes qui soutiennent la retombée des ogives. Peu à peu certains bourgeons se développèrent autour des chapiteaux, en se repliant sur eux-mêmes comme de jeunes pousses qui crèvent leur enveloppe, et les boutons apparaissent entre les feuilles recourbées. C'est une flore de convention dont la souplesse imite la grâce de la flore naturelle. Néanmoins les premiers crochets peuvent être considérés comme une imitation assez exacte de la feuille du plantain, jusqu'au jour où les artistes du XIII^e siècle interprétèrent les profondes découpures de la feuille de chélidoine pour leur donner un aspect plus gracieux.

Si la feuille d'acanthé et la flore locale fournissaient aux sculpteurs les modèles les plus répandus, les animaux fantastiques formaient aussi l'un des éléments principaux de la décoration des chapiteaux. Les églises d'Ambleny, de Courmelles, de Damery, de Lhuys, d'Oulchy-le-Château, de Saponay, de Tréloup, de Lierval et de Novion-le-Vineux renferment des sirènes, des oiseaux à tête de femme, des lions affrontés et des dragons ailés. On remarque des griffons, des chimères et des têtes grimaçantes à Cuise et à Montigny-Lengrain, un sagittaire à Courmelles; mais les artistes s'inspirèrent surtout des types de lézards et de crocodiles, tissés sur les étoffes orientales, pour les reproduire autour de la corbeille des chapiteaux. Ces monstres sont toujours groupés deux par deux au milieu de feuillages et de tiges entrelacées. Ils se dévorent mutuellement ou ensèrent une tête humaine entre leurs dents aiguës, en faisant des contorsions bizarres. C'est dans le chœur des églises de Bussiars, de Glennes, de Marigny-en-Orxois, de Marizy-Saint-Mard, de Saponay et de Veully-la-Poterie que l'on peut admirer les meilleurs modèles de chapiteaux conformes à ce type. La façade de l'église de Vailly est ornée de deux bas-reliefs qui représentent un chien et un cerf encadrés par des rinceaux de feuillages.

Il est très rare de voir des figures humaines sculptées sur les chapiteaux à cette époque, sauf à Damery, à Villeneuve-sur-Verberie et à Glennes, où l'une des colonnes de la nef est couronnée par la scène du pèsement des âmes qui fut reproduite au début du XIII^e siècle sur le curieux portail de l'église de Saint-Eugène, près de Château-Thierry. Les chapiteaux de la porte de l'église Saint-Pierre, à Soissons, étaient garnis de scènes variées, mais ils furent malheureusement mutilés pendant la Révolution. On peut rattacher à ce genre de décoration les figures d'anges et les deux statues qui ornent le portail et les pignons de l'abside, à Vailly, ainsi que les clefs de voûte des églises de Lhuys, de Marigny-en-Orxois, de Nanteuil-Notre-Dame, de Novion-le-Vineux, de Torcy, de Tréloup, et du croisillon circulaire de la cathédrale de Soissons.

Les moulures appliquées sur les tailloirs se composent le plus souvent d'un listel et d'une baguette séparés par un cavet, comme à Arcy-Sainte-Restitue, à Aizy, à Bazoches, à Courmelles, à Cuise, à Glennes, à Lhuys, à Montigny-Lengrain, à Nanteuil-Notre-Dame, à Novion-le-Vineux, à Oulchy-le-Château et à Vailly. Vers 1150, on employait encore un profil formé d'un tore encadré par un listel et une doucine pour couronner les chapiteaux des églises de Bonnes, de Glennes et de la cathédrale de Senlis; mais ce profil, qui était très répandu sous le règne de

Louis VI, disparut avant la fin du XII^e siècle. Les édifices religieux bâtis autour de Château-Thierry, pendant la seconde moitié du XII^e siècle, renferment des tailloirs ornés d'un large cavet surmonté d'un filet, ainsi qu'on le remarque à Azy-Bonneil, à Bussiares, à Epaux, à Marigny-en-Orxois, à Marizy-Saint-Mard, à Tréloup, à Torcy et à Veully-la-Poterie. Au contraire, les églises élevées dans les environs de Soissons présentent le premier type de profil que nous avons décrit. Il est plus rare de pouvoir signaler des rinceaux de feuillages appliqués sur les tailloirs, comme à Damery, à Lhuys et à Villeneuve-sur-Verberie. Les tailloirs sont toujours établis sur plan carré, et leurs moulures se distinguent par une coupe très régulière.

En étudiant les bases des colonnes, il est facile de constater que leur profil se compose d'une baguette et d'un large tore aplati réunis par une petite gorge. Le tore inférieur ne cessa de se déprimer depuis 1150, tandis que la gorge intermédiaire se réduisait à une simple rainure. La plupart des bases ont été retaillées à l'époque moderne, mais les églises d'Aizy, d'Arcy-Sainte-Restitude, de Gaignes, de Glennes et de Novion-le-Vineux conservent des bases encore intactes, ainsi que le croisillon sud de la cathédrale de Soissons et le transept de la cathédrale de Laon. L'usage de disposer des griffes aux angles du socle persista jusqu'à la fin du XII^e siècle; néanmoins quelques bases se trouvent déjà dépourvues de cet appendice. Les griffes avaient l'avantage de ménager une transition entre la ligne horizontale des bases et la ligne verticale des socles dont les deux assises carrées étaient reliées par un petit glacis.

Les corniches ornées de torsades et de dents de scie ne se rencontrent plus dans les Soissonnais vers 1150, et la corniche garnie de petites arcatures devint assez rare, mais on peut encore en signaler des exemples sur les clochers de Mogneville (Oise) et de Damery (Marne), ainsi qu'à Bazoches, près de Braine. Les sculpteurs se bornèrent à reproduire deux types principaux. Le premier est formé d'un rang de feuilles d'acanthé, comme sur le clocher de Chacrise et au chevet des églises d'Aizy, de Courmelles, de Glennes, de Novion-le-Vineux et de Torcy. Le second modèle se compose d'un listel, d'un cavet et d'un tore. Nous en avons trouvé des exemples à Cuise, à Montigny-Lengrain, à Nanteuil-Notre-Dame, à Saint-Bandry, à Saint-Martin de Laon et à Vailly. On remarque souvent une série de trous cubiques creusés dans le filet supérieur. Ce dernier type d'entablement ne fut jamais employé avant la seconde moitié du XII^e siècle. Il est plus rare de signaler des corniches garnies de violettes et d'étoiles, comme à Torcy et à Bonnes. Les absides polygones sont toujours couronnées par des corniches dépourvues d'ornementation qui s'appuient sur des corbeaux très frustes. La sculpture des modillons porte l'empreinte d'une grande variété, et les masques grimaçants alternent avec les têtes d'animaux pour soutenir la corniche. Les églises d'Aizy, de Bonnes, de Courmelles, de Montigny-Lengrain, de Glennes, de Torcy, de Vailly et de Saint-Pierre de Soissons conservent des corbeaux d'un caractère très original. Vers la fin du règne de Louis VII, les constructeurs avaient encore l'habitude de placer des modillons sous les corniches, car le transept arrondi de la cathédrale de Soissons est surmonté de masques grimaçants. Au commencement du XIII^e siècle, les modillons disparurent et les corniches se composent de larges crochets d'un type uniforme.

Les progrès accomplis par les architectes et les sculpteurs de l'Ile-de-France, pendant la seconde moitié du XII^e siècle, sont vraiment très remarquables. En complétant le principe de la croisée d'ogives par l'invention de l'arc-boutant, ils furent les véritables créateurs du style gothique. Leurs successeurs profitèrent de leurs expériences pour donner aux nervures plus de légèreté, en perfectionnant le système d'équilibre entre la poussée des voûtes et la résistance des arcs-boutants; mais quand Philippe-Auguste monta sur le trône, l'art gothique avait déjà produit d'admirables chefs-d'œuvre, tels que le croisillon circulaire de la cathédrale de Soissons et le

chœur de Saint-Remi de Reims. Si l'on compare ces deux monuments aux humbles églises rurales bâties vers 1125, comme la chapelle de Bellefontaine, il est facile de reconnaître que la genèse de l'architecture gothique ne dura qu'un demi-siècle, grâce aux ingénieux efforts des constructeurs du bassin de l'Oise. Ils avaient résolu, par l'instinct plutôt que par le calcul, le problème de voûter les édifices religieux, en profitant des résultats acquis pour ne pas dépasser les limites de la prudence. La simplicité du style et la richesse de la décoration donnent à leurs œuvres un cachet d'élégance que l'art du XIII^e siècle ne saurait faire oublier.

C'est à l'école de l'Ile-de-France qu'il faut rattacher les églises bâties dans l'ancien diocèse de Soissons au XII^e siècle. Les particularités dont nous avons signalé des exemples n'empêchent pas de constater la ressemblance des édifices élevés sur la rive droite et sur la rive gauche de l'Oise à cette époque. Si les architectes du Beauvaisis avaient lancé de bonne heure des croisées d'ogives au-dessus des nefs, les constructeurs du Soissonnais n'étaient pas moins habiles à voûter le transept et le chœur des églises, dès le premier quart du XII^e siècle. Les chevets carrés, les motifs d'ornementation, les niches qui s'ouvrent au fond du sanctuaire et dans les croisillons n'offrent pas des caractères assez importants pour classer dans une catégorie spéciale les monuments religieux situés entre Compiègne, Laon, Reims et Château-Thierry. Les influences locales venues de Senlis et de Beauvais se firent sentir sur les églises de la vallée de l'Aisne, mais les progrès de l'art gothique furent aussi rapides dans les régions voisines. Il est donc inutile d'admettre l'existence d'une école picarde et d'une école parisienne, car les églises construites au XII^e siècle autour de Paris et en Picardie portent l'empreinte du même style. L'école de l'Ile-de-France ne doit pas être divisée en plusieurs groupes, et le cercle de son action s'étendit rapidement au delà des limites du domaine royal. Le nouveau style créé par le génie de ses artistes rayonna bientôt sur toute la France, en même temps que le pouvoir monarchique.

SECONDE PARTIE

DESCRIPTION DES ÉGLISES

CRYPTE DE SAINT-MÉDARD DE SOISSONS



La crypte de Saint-Médard de Soissons, surmontée d'un bâtiment moderne, s'est conservée intacte, malgré la ruine des églises bâties au-dessus de ses voûtes dans le cours du moyen âge (1). Son orientation coïncide avec l'axe transversal, et son plan comprend une longue galerie flanquée à l'est de sept chapelles rectangulaires et à l'ouest de trois réduits identiques (2). Au XII^e siècle, on prolongea le chevet de l'une des chapelles orientales, mais il suffit de retrancher cette addition pour rétablir le plan primitif (3). A l'origine, la crypte devait s'étendre sous le chœur de l'église abbatiale, et deux escaliers venaient aboutir dans le transept. Son plan cruciforme présente une disposition exceptionnelle, car les cryptes romanes se terminent généralement en hémicycle, comme à la cathédrale d'Auxerre, à Saint-Aignan d'Orléans et à Saint-Eutrope de Saintes. Néanmoins les cryptes de la collégiale de Saint-Quentin (4) et de Saint-Seurin à Bordeaux (5) renferment trois chapelles rectangulaires qui s'ouvrent dans une allée centrale.

Tous les murs primitifs sont construits en grand appareil, et l'épaisseur des assises taillées à coups de pic varie entre 0^m,35 et 0^m,45. Trois voûtes d'arêtes établies sur plan carré s'élèvent au milieu de la grande galerie, mais les voûtes analogues qui recouvrent ses extrémités affectent une forme allongée (6). Les doubleaux intermédiaires, dépourvus de moulures, décrivent une courbe en plein cintre et retombent sur des pilastres peu saillants. La première chapelle qui occupe l'angle sud-est de la crypte est surmontée d'une voûte en berceau et communique avec la galerie centrale par une porte en plein cintre. Ses baies présentent la même forme, mais celle de gauche, percée après coup, se raccorde d'une façon très irrégulière avec la voûte de la chapelle. L'autre fenêtre est bien primitive, car son archivolte pénètre dans les reins de la voûte, comme la porte d'entrée. Au sud, une niche en plein cintre et une niche en tiers-point sont creusées dans

(1) Bibliographie : VITET, *Rapport sur les monuments de l'Oise, de la Somme et de l'Aisne*, etc., 1831, p. 8; TAYLOR et NODIER, *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, Picardie, t. II, pl. CXXX à CXXXII; DE LAPRAIRIE, Notice dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XV, p. 176; FLEURY, *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. II, p. 277; abbé POQUET, *Promenade historique à Saint-Médard*, 1880, in-8°; E. LEFÈVRE-PONTALIS, *Étude sur la date de la crypte de Saint-Médard*, dans le *Congrès archéologique de France*, 1887, p. 303. Nous avons entièrement refondu ce travail, en y ajoutant de nouvelles remarques.

(2) Cf. pl. I, fig. 1. Le manuscrit latin 17689, fol. 24, à la Bibliothèque nationale, renferme un plan de la crypte dessiné au XVIII^e siècle.

(3) Voici les dimensions principales de la crypte : long. totale, 27^m,90; larg. totale, 16^m,30; larg. de la galerie centrale, 2^m,80; larg. des chapelles de l'est, 3 mètres; larg. des chapelles de l'ouest, 2^m,40; haut. de la voûte de la galerie centrale, 4 mètres.

(4) FLEURY, *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. II, p. 276.

(5) VIOLETT-LE-DUC, *Dictionnaire d'architecture*, t. IV, p. 454.

(6) Cf. pl. I, fig. 4.

les assises. On distingue sur le mur opposé une arcade surbaissée et deux petites niches en cul-de-four semblables à celles qui existent du côté de l'ouest.

Ces dernières niches, qui se retrouvent dans certains monuments antiques, remontent seules à la même date que les murs (1). La crypte n'en contient pas moins de trente-quatre, et leur destination a fait naître de nombreuses controverses, car les niches de ce genre se rencontrent uniquement dans les quatre chapelles les plus éloignées du centre de la crypte. On a supposé qu'elles servaient de sièges aux religieux qui assistaient aux offices. Cette opinion paraît assez vraisemblable. En effet, ces renforcements très rapprochés du sol ne pouvaient pas être destinés à recevoir des statues.

La seconde chapelle est reliée à la galerie principale par une porte surmontée d'une petite fenêtre en plein cintre. Sa voûte en berceau repose sur des pieds-droits massifs, et ses douze niches en cul-de-four sont analogues aux précédentes (2). Le chevet, rebâti sur plan polygonal au XII^e siècle, fait une saillie très prononcée entre les deux chapelles voisines. Ce remaniement fut peut-être exécuté vers 1131, date de la dédicace d'une nouvelle église abbatiale. Les trois pans coupés, enclavés dans des constructions modernes, ont été démolis jusqu'à l'appui des fenêtres, et les deux baies latérales portent bien l'empreinte de l'art du XII^e siècle. Leur archivolt en plein cintre retombe sur deux colonnes et sur deux chapiteaux à feuilles d'acanthé (3). Un plafond moderne est établi au-dessus du chevet, mais la chapelle se terminait par un mur droit dans son état primitif.

L'arc en plein cintre qui encadre la troisième chapelle se continue pour former une voûte en berceau. Il faut attribuer la fenêtre du fond à l'époque moderne. On remarque dans cette partie de la crypte trois niches en plein cintre assez larges, une niche en tiers-point et deux piscines du XIV^e siècle flanquées de petites colonnettes. Toutes ces arcatures ont été creusées après coup dans la suite du moyen âge. La quatrième chapelle, qui correspond à l'axe de la crypte, renfermait les tombeaux de Clotaire et de Sigebert (4). Sa voûte en berceau est bien appareillée, mais la fenêtre moderne du chevet ne mérite pas d'attirer l'attention. Les murs renferment une piscine, deux niches en cintre surbaissé et deux arcatures trilobées du XIII^e siècle garnies de fleurs entr'ouvertes et soutenues par deux colonnettes. Les statues de Clotaire et de Sigebert qui se trouvaient placées sous ces arcatures avant la Révolution, avaient été sculptées au XIII^e siècle, si l'on en juge par les débris retrouvés au fond du puits de la crypte.

La cinquième chapelle, recouverte d'une voûte en berceau, conserve une piscine et trois arcatures cintrées. Il faut supposer que la fenêtre percée dans l'axe n'existait pas à l'origine, car l'église bâtie en même temps que la crypte ne devait pas se terminer par un chœur carré. Les trois chapelles centrales étaient sans doute dépourvues de baies, comme les caveaux qui s'ouvrent de l'autre côté de la galerie. On pénètre dans la chapelle voisine par une porte surmontée d'une baie en plein cintre, et huit niches en cul-de-four sont creusées dans les murs. La dernière chapelle communique par une porte avec l'allée centrale. Sa voûte en berceau et ses dix petites niches sont encore intactes. On y remarque une fenêtre moderne et deux piscines du XIII^e siècle.

À l'ouest, deux escaliers en ruine, placés sur les flancs de la crypte, débouchaient dans l'église abbatiale, et trois caveaux rectangulaires, encadrés par un double arc en plein cintre, s'ouvrent en face des chapelles centrales (5). Leur voûte en berceau qui forme un ressaut vers le milieu de

(1) Ces niches, qui mesurent 1^m,55 de haut. et 0^m,60 de larg., sont placées à 0^m,30 au-dessus du sol.

(2) Cf. pl. I, fig. 2 et 3.

(3) *Ibid.*, fig. 3, 5 et 6.

(4) Cf. Bibl. nat., latin 17689, fol. 24.

(5) Cf. pl. I, fig. 1.

chaque réduit porte la trace de nombreuses reprises. A une époque incertaine, des claveaux plus étroits furent relancés dans les voûtes, près de la grande galerie, et les ouvriers chargés de ce travail entaillèrent quelques voussoirs primitifs pour les relier au nouveau cintre. Les pieds-droits construits en grand appareil et les voûtes qui recouvrent l'extrémité des réduits n'ont subi aucun remaniement. On pénètre aujourd'hui dans la crypte par le caveau central qui renfermait encore le tombeau de saint Médard à la fin du XVIII^e siècle (1), et tous les murs de fond furent refaits à l'époque moderne. Il faut considérer ces réduits dépourvus de fenêtres comme des lieux de sépulture.

Des fouilles entreprises dans les trois caveaux ont fait découvrir trois cercueils de pierre en forme d'auge plus larges à la tête qu'aux pieds. Ces tombeaux renfermaient des emboîtements carrés ou arrondis destinés à encadrer la tête du mort, suivant une disposition très fréquente au IX^e et au X^e siècle (2). La crypte contient également un grand nombre de débris anciens retrouvés dans le sol des galeries et sur l'emplacement de l'église. Il convient de signaler un beau sarcophage chrétien dont le couvercle est garni d'imbrications en forme d'écailles, deux tailloirs revêtus de palmettes, des débris de statues, des pierres tombales et la dalle funéraire de l'abbé Richard, mort en 1037, qui porte cette inscription : ABBA RICARDVS.

On a prétendu qu'un cachot souterrain, situé dans les ruines d'une tour carrée, devait être regardé comme l'ancienne prison de Louis le Débonnaire. Ce caveau n'est pas une dépendance de la crypte, mais nous croyons utile de le décrire pour combattre une opinion courante qui se trouve en désaccord avec tous les principes de l'archéologie. C'est une galerie souterraine du XIII^e siècle, voûtée en berceau brisé, qui communique avec deux salles par des arcs en tiers-point. Une ridicule légende attribue à l'empereur prisonnier l'inscription gravée en caractères gothiques du XV^e siècle sur les assises de la galerie (3). D'ailleurs, Louis le Débonnaire ne fut pas enfermé en 833 dans un caveau souterrain. Le moine Odilon indique très nettement que sa prison était un bâtiment placé au niveau du sol qui communiquait avec l'oratoire de la Sainte-Trinité (4). Or dom Michel Germain rapporte que cette chapelle dépendait de l'ancien palais des rois de France, construit loin de l'église, près de l'enceinte du monastère (5). La fausse prison du fils de Charlemagne devait être destinée aux religieux qui avaient enfreint les prescriptions de la règle bénédictine.

La crypte de Saint-Médard présente l'aspect d'une construction homogène, malgré les remaniements signalés dans la seconde chapelle de l'est et dans les voûtes des trois caveaux. Les arcatures creusées après coup et les fenêtres modernes n'ont pas altéré ses caractères primitifs, mais la simplicité de son style rend la question de sa date difficile à résoudre. On y chercherait en vain un chapiteau, une colonne, un tailloir ou une base : c'est un souterrain complètement dénudé comme la cave d'une maison moderne. Néanmoins, l'emploi du grand appareil, la taille des assises, les voûtes en berceau des chapelles, les voûtes d'arêtes de la galerie centrale et les doubleaux en plein cintre indiquent une œuvre très ancienne qui n'offre aucun rapport avec les églises romanes du Soissonnais. Plusieurs archéologues ont émis des opinions très différentes sur la date de la crypte ;

(1) Cf. Bibl. nat., latin 1768-9, fol. 24.

(2) Cf. *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. VII, p. 48.

(3) Cette inscription est ainsi conçue :

Helas je soy prins de douleur que l'endure
Mourir me conviendrait la peine me tient dure.

(4) « Adhibita magna custodia sub tectum quoddam retradunt... Ingressusque Sanctæ Trinitatis vicinum carceris oratorium. » Cf. MIGNE, *Patrologie latine*, t. CXXKH, col. 618.

(5) MABILLON, *De re diplomatica*, p. 300.

mais avant d'en discuter la valeur, il faut étudier les textes qui conservent le souvenir des églises bâties successivement dans l'abbaye.

On sait que saint Médard, évêque de Noyon et de Tournai, mourut vers 557 sous le règne de Clotaire. Son corps, transporté à Soissons, fut enterré sur le territoire de la villa royale de Crouy (1). Grégoire de Tours rapporte que Clotaire éleva une basilique au-dessus de son tombeau (2), mais pendant la durée des travaux la sépulture du saint évêque fut placée sous un abri provisoire formé de menus branchages ou de claies d'osier (3). A la mort de Clotaire, en 561, la basilique n'était pas encore achevée. Sigebert, qui la termina (4), y fut enseveli à côté de son père en 575 (5), et plusieurs écrivains s'accordent à vanter la magnificence de ce monument (6).

Cette première église, qui tombait en ruine au commencement du IX^e siècle, eut le sort de tous les édifices religieux élevés par les rois mérovingiens. Vers 817 (7), l'abbé Hilduin fit bâtir dans l'enceinte du monastère une chapelle dédiée à la Sainte Trinité et une collégiale consacrée à sainte Sophie (8). Quelque temps après, les riches offrandes déposées par les pèlerins qui accouraient en foule pour vénérer les reliques de saint Sébastien et de saint Grégoire, apportées de Rome en 826 (9), permirent aux religieux de Saint-Médard de commencer la reconstruction de leur église abbatiale. Les travaux étaient en pleine activité l'année suivante (10), grâce aux dons généreux de Louis le Débonnaire qui mourut avant l'achèvement de son œuvre. Le biographe anonyme établit d'une manière très précise l'existence successive des deux basiliques du VI^e et du IX^e siècle (11).

Le 27 août 841, Charles le Chauve put assister à la dédicace de la basilique commencée par son père (12). Sa construction était presque terminée, suivant le témoignage de Nithard (13), et le Roi transporta lui-même dans la nouvelle église les célèbres reliquaires de l'abbaye de Saint-Médard qui avaient été déposés dans une chapelle provisoire pendant la durée des travaux. On était alors à la veille de ces invasions normandes qui laissèrent tant de ruines sur les bords de la Seine, de l'Oise et de l'Aisne. La richesse du monastère attira vers Soissons une bande de pirates sous la conduite de leur chef Sigfried, et l'église abbatiale fut incendiée en 886 (14). Les chroniqueurs ont exagéré la gravité du désastre, car Herrik, duc de Saxe, vaincu par les Normands, fut enterré dans l'édifice l'année suivante, d'après la chronique de Réginon (15). D'ailleurs, les moines ne songèrent pas à rebâtir leur église avant le XII^e siècle. En 1131, le pape Innocent II vint

(1) *Acta Sanctorum*, juin, t. II, p. 84. — GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, liv. IV, chap. xix, et *De gloria confessorum*, chap. xcv. Pour la date de la mort de saint Médard, voyez la note d'Arndt dans son édition de Grégoire de Tours, p. 807.

(2) « Clotacharius rex basilicam super eum fabricare cepit, quam postea Sigibertus filius ejus explevit atque composuit. » Cf. *Historia Francorum*, liv. IV, chap. xix.

(3) « Erat super sepulcrum sancti cellula minutis contexta virgultis. » Cf. GRÉGOIRE DE TOURS, *De gloriosa confessorum*, chap. xcv. — « Erigitur super sancti tumbam pro temporis opportunitate parvum tugurium exili vimine constructum. » Cf. *Acta Sanctorum*, juin, t. II, p. 85.

(4) *Historia Francorum*, liv. IV, chap. ix. — *Acta Sanctorum*, juin, t. II, p. 81 et 85. — FORTUNAT, liv. II, pièce xvi, *in fine*.

(5) *Historia Francorum*, liv. IV, chap. xxi et xxxii. — AIMOIN, *De gestis Francorum*, liv. III, chap. xii.

(6) *Acta Sanctorum*, juin, t. II, p. 93.

(7) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 411 et 412.

(8) Ces deux églises furent reconstruites au XII^e siècle et consacrées par l'évêque Josselin en 1143. Cf. *Gallia Christiana*, t. IX, col. 406.

(9) MIGNE, *Patrologie latine*, t. CXXXII, col. 587. — *Chronique de Saint-Médard*, dans le *Spicilege*, t. II, p. 488.

(10) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 95.

(11) « Nemo sane autemet hanc esse basilicam quæ olim a Chludovico Cesare cepta nuper est a Marcomannis exusta, verum illa prior a Sigiberto rege patrata. » Cf. *Acta Sanctorum*, juin, II, p. 85.

(12) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 416.

(13) « Camque Suessionicam peteret urbem, monachi de Sancto Medardo occurrerunt illi deprecantes ut corpora sanctorum Medardi, Sebastiani... in basilicam ubi nunc quiescunt et jam tunc maxima ex parte edificata erat, transferret. » Cf. *Historiens de la France*, t. VII, p. 24.

(14) *Historiens de la France*, t. VIII, p. 82.

(15) MIGNE, *Patrologie latine*, t. CXXXII, col. 124.

consacrer lui-même une église plus vaste que les précédentes (1). Pendant quatre siècles, ce monument se conserva intact; mais les protestants le saccagèrent en 1568. La dernière église bâtie à Saint-Médard fut terminée en 1582 (2) et détruite pendant la Révolution.

Ainsi quatre grandes églises furent élevées successivement dans l'abbaye, mais les historiens qui en font mention ne parlent pas de la crypte. Grégoire de Tours, Aimoin et l'auteur de la chronique de Saint-Médard emploient sans cesse le terme de *basilica* pour désigner l'église du monastère. Si Fortunat applique les mots de *tumulus* ou de *sepulcrum* à la sépulture de saint Médard (3), il faut entendre par ces expressions un simple tombeau, et non pas une véritable crypte. Ces différents écrivains ont cependant employé le mot de *crypta* dans tous leurs ouvrages (4). En outre, le biographe de saint Médard affirme que le tombeau de Clotaire se trouvait dans la basilique devant la sépulture du saint évêque (5). Grégoire de Tours et la chronique de l'abbaye rapportent le même fait (6). Sigebert fut également enterré dans l'église à côté de son père (7).

Malgré l'absence de tout document historique signalant l'existence d'une crypte sous la basilique de Clotaire, M. de la Prairie (8), M. l'abbé Poquet (9) et M. Édouard Fleury (10) ont soutenu que la crypte de Saint-Médard était une œuvre du VI^e siècle. En voulant appuyer son opinion sur des textes, M. Fleury a commis des méprises vraiment étranges (11). Il fixe la mort de Clotaire à l'année 558 et confond une citation du *Gallia Christiana* avec une phrase de Nithard qui ne fait pas mention de la crypte en racontant la translation des reliques par Charles le Chauve (12). Les témoignages que nous avons reproduits ne permettent pas d'adopter l'hypothèse de M. Fleury. En outre, l'auteur anonyme de la vie de saint Médard rapporte que l'église mérovingienne fut détruite de fond en comble au IX^e siècle pour élever un monument de grande dimension (13), et le moine Odilon affirme que le nouvel édifice ne renfermait pas une seule pierre de la basilique de Clotaire (14).

Les auteurs du *Gallia Christiana* racontent que Charles le Chauve transféra les reliques de la crypte dans l'église (15); mais ce renseignement n'a pas la valeur d'un texte original. Il ne faut pas en conclure que la crypte remonte à la fin du règne de Clotaire. En effet, elle devait certainement exister en 841, quand la seconde église abbatiale fut consacrée, car ce monument avait été commencé vers l'année 827 (16). Il est donc probable que les chapelles souterraines servirent d'église provisoire pendant la durée des travaux.

M. Vitet est tombé dans un excès contraire en attribuant la crypte au XI^e siècle, parce que la disposition des chapelles et l'emplacement des escaliers n'indiquent pas une époque très

(1) *Chronique de Saint-Médard*, dans le *Spicilege*, t. II, p. 488.

(2) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 406.

(3) Cf. liv. II, pièce xvi, vers 112 et 137.

(4) Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, liv. I, chap. xxxix; liv. X, chap. xxxi, et *De Miraculis*, liv. I, chap. viii.

(5) « In ipsa quam ceperat necdum finierat basilica ante gloriosi pontificis tumulum honestam merito obtinuit sepulturam. » *Acta Sanctorum*, juin, t. II, p. 85.

(6) *Historia Francorum*, liv. IV, chap. xxi. — *Spicilege*, t. II, p. 487.

(7) Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, liv. IV, chap. xxxii. — Aimoin, *De gestis Francorum*, liv. III, chap. xii.

(8) *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, année 1879, p. 101.

(9) *Ibid.*, année 1863, p. 69.

(10) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. II, p. 277.

(11) *Ibid.*, t. II, p. 277 et 280.

(12) « Quibus acquiescens, inibi remansit, et uti postulaverant beatorum corpora propriis humeris cum omni veneratione transtulit. » Cf. *Historiens de France*, t. VII, p. 24.

(13) *Acta Sanctorum*, juin, t. II, p. 85.

(14) « Ita est a fundamento diruta ut lapis super lapidem in illa nequaquam relinqueretur fabrica. » Migne, *Patrologie latine*, t. CXXXII, col. 631.

(15) Cf. t. IX, col. 406.

(16) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 95.

reculée (1). Pour admettre une semblable opinion, il faudrait que les chapelles rectangulaires soient disposées autour d'un déambulatoire comme à Saint-Philibert de Tournus, au lieu d'aboutir à angle droit dans la galerie centrale. Les deux escaliers qui descendaient dans la crypte avaient été établis pour faciliter le passage des pèlerins devant le tombeau de saint Médard. D'ailleurs, M. Vitet n'a pas tenu compte du silence absolu des textes sur la construction d'une église abbatiale à cette époque (2). Il n'y eut que trois grandes églises bâties à saint Médard avant le XIII^e siècle : la première vers 560, la seconde de 827 à 841, la troisième en 1131. On doit nécessairement choisir une de ces dates pour fixer l'âge de la crypte. La dernière nous paraît devoir être écartée, car les architectes du Soissonnais n'auraient jamais élevé une construction aussi lourde au XII^e siècle.

Entre les deux systèmes de M. Fleury et de M. Vitet qui attribuent, l'un au VI^e et l'autre au XI^e siècle la crypte de Saint-Médard, se place une troisième opinion que personne n'a entrepris de défendre. Nous n'hésitons pas à l'adopter, en faisant remonter le gros œuvre de la crypte au IX^e siècle. Cette opinion n'est pas en désaccord avec les passages où le biographe du saint évêque et le moine Odilon racontent que l'église bâtie par Clotaire fut démolie de fond en comble au IX^e siècle (3). En outre, elle se concilie avec la mention qui se trouve dans la chronique de Saint-Médard à la date de 839 : « Carolus Calvus mutare fecit corpora sanctorum Medardi et Sebastiani et Gregorii et aliorum et ponere in cryptas sexto kalendas septembris (4). » La cérémonie présidée par Charles le Chauve se rapporte plutôt à l'année 841 qu'à l'année 839, si l'on en croit Nithard (5); mais cette différence de deux ans s'explique aisément par une habitude du chroniqueur qui groupait plusieurs faits sous la même date. Néanmoins la citation est bien décisive, car on aurait laissé le tombeau de saint Médard dans la crypte jusqu'à la dédicace de l'église carlovingienne, si les chapelles souterraines étaient antérieures au IX^e siècle. Il faut descendre ensuite jusqu'au XI^e siècle pour rencontrer une seconde mention de la crypte vers 1079, à propos d'un miracle de saint Arnould (6).

Ainsi se trouvent justifiés les témoignages de Grégoire de Tours, d'Aimoin et du biographe anonyme affirmant que saint Médard, Clotaire et Sigebert furent ensevelis dans la basilique, sans indiquer l'existence de la crypte à l'époque mérovingienne. Il est donc permis de supposer que la crypte fut bâtie vers 830, quand on jeta les fondations de la seconde église abbatiale. Ses caractères archéologiques sont assez frappants pour rendre incontestable sa grande ancienneté. La forme du plan, l'appareil des murs, les voûtes et les petites niches en cul-de-four portent l'empreinte d'une architecture très primitive. En outre, les trois caveaux de l'ouest ressemblent à ceux de la crypte de Saint-Quentin qui peuvent remonter au IX^e siècle, car les corps de saint Quentin, de saint Cassien et de saint Victor y furent déposés en 825, en 845 et en 893 (7). On pourra nous objecter que l'usage du grand appareil était peu répandu à l'époque carlovingienne, mais les constructeurs employaient souvent dans les cryptes des pierres de grande dimension. D'ailleurs, si l'histoire ne venait pas en aide à l'archéologie, il serait bien difficile de déterminer l'âge de la crypte, car l'absence de sculpture supprime un élément de discussion très important (8).

(1) *Rapport sur les monuments de l'Oise, de la Somme, de l'Aisne*, p. 8.

(2) Dans le *Gallia Christiana*, t. IX, col. 406, on trouve la mention d'une église consacrée à saint Médard, par Innocent II en 1031, mais c'est le résultat d'une faute d'impression. Il faut lire 1131.

(3) *Acta Sanctorum*, juin, t. II, p. 85. — MIGNÉ, *Patrologie latine*, t. CXXII, col. 631.

(4) D'ACHERY, *Spicilege*, t. II, p. 488.

(5) *Historiens de la France*, t. VII, p. 24.

(6) « In monasterio beati Medardi erat crypta in parte orientali cujus anniversaria dedicationis dies solenniter annuatim agebatur. » Cf. *Acta Sanctorum*, août, t. III, p. 235.

(7) HÉMERÉ, *Augusta Viromandunorum vindicata et illustrata*, 1643, preuves, p. 18, 20, 22 et 27. — GOMART, Notice insérée dans le *Bulletin monumental*, 1856, p. 226.

(8) La description de la crypte de Saint-Léger de Soissons, dont le relevé figure sur la pl. I, se trouve plus haut, p. 38.

ÉGLISES DU XI^E SIÈCLE

ÉGLISE DE BERNEUIL-SUR-AISNE



Il est certain que le village de Berneuil-sur-Aisne (1) existait au commencement du IX^e siècle, car la princesse Berthe, sœur de Louis le Débonnaire, en céda la propriété à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons par une charte datée du 14 janvier 824 (2). Les revenus du domaine devaient être affectés à l'entretien de l'église de la Trinité bâtie dans l'enceinte du monastère. Cette donation, confirmée l'année suivante par le pape Eugène II (3), fut renouvelée par Charles le Chauve (4) et par les évêques réunis au concile de Douzy en 871 (5). Le pape Jean VIII reconnut également les droits de l'abbaye sur la terre de Berneuil en 877 (6). La paroisse, placée sous le patronage de saint Remi, dépendait de l'archidiaconé de la Rivière et du doyenné de Vic-sur-Aisne, et le droit de présentation à la cure appartenait au chapitre de la cathédrale de Soissons. L'ancienneté du village permet de supposer qu'une chapelle primitive s'élevait sur l'emplacement de l'église actuelle, dont la fondation n'est pas antérieure à la fin du XI^e siècle (7). Le plan de l'édifice comprend une nef romane flanquée de deux bas côtés (8), un transept et un chevet du XVI^e siècle; mais au XI^e siècle le chœur devait se terminer par une abside en hémicycle accompagnée de deux absidioles, comme à Berny-Rivière, à Montlevon (Aisne) et à Binson (Marne).

La nef, recouverte d'un simple lambris et nouvellement restaurée, renferme trois travées. Ses arcades en plein cintre sont formées d'un double rang de claveaux dépourvus de moulures (9), et les piliers se composent de deux demi-colonnes engagées dans un massif carré, comme dans les églises de Jouaignes, de Montlevon et d'Oulchy-le-Château (Aisne). Ces colonnes qui reçoivent la retombée de l'arc inférieur sont couronnées par des chapiteaux très curieux. Les uns, garnis de grosses volutes d'angle, sont revêtus de lourdes palmettes reliées par des tiges; les autres sont décorés de têtes grimaçantes, de plusieurs rangs de cannelures ou de dauphins accouplés qui tiennent une sorte de hampe (10). On remarque deux bagues en forme de torsade. Le

(1) Oise, arr. de Compiègne, canton d'Attichy.

(2) *Historiens de la France*, t. VI, p. 661. Il est possible qu'un copiste de cette charte ait omis le mot *kalendas*, ce qui en reporterait la date au 19 décembre 823.

(3) Bibl. nat., *Monasticon benedictinum*, latin 12684, fol. 232.

(4) Archives de l'Aisne, H. 477, fol. 125. — TARDIF, *Monuments historiques*, p. 136.

(5) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, preuves, p. 433.

(6) *Bullarum amplissima collectio*, t. I, p. 212.

(7) Bibliographie. Notice par M. GRAYES dans l'*Annuaire de l'Oise*, 1840. Canton d'Attichy, p. 58. — Daniel RAMÉE, *Histoire générale de l'architecture*, t. II, p. 856.

(8) Voici les dimensions principales de la nef : long., 14 mètres; larg., 5^m,50; haut., 10^m,15; larg. des bas côtés, 3^m,10.

(9) Cf. pl. II, fig. 1.

(10) *Ibid.*, fig. 2 à 9.

caractère barbare de la sculpture mérite d'attirer l'attention, et tous ces chapiteaux présentent une grande ressemblance avec ceux qui décorent les piles de la nef, à Morienvall (Oise) et à Oulchy-le-Château (Aisne). Les tailloirs, dont le profil est abattu en biseau, ne contournent pas les piliers et sont chargés de torsades, de lignes brisées, de trous triangulaires, de palmettes et de losanges. Les bases, ornées d'une gorge entre deux tores, étaient rehaussées de griffes pointues. Dans l'axe de chaque travée s'ouvre une étroite fenêtre en plein cintre. Du côté de la façade, une baie de la même forme est encadrée par deux colonnettes.

M. Emmanuel Woillez fait remonter cette nef au X^e siècle (1), et M. Daniel Ramée ne craint pas de l'attribuer au commencement du XII^e siècle (2); mais nous ne pouvons partager leur opinion. L'église de Berneuil porte l'empreinte d'un style beaucoup moins primitif que la Basse Œuvre de Beauvais; on n'y rencontre aucun mur bâti en petit appareil. Le plan des piliers, la largeur des travées et le profil des grands arcs ne s'accordent pas avec les caractères de l'architecture carlovingienne. La date proposée par M. Ramée soulève également quelques objections. Sans doute, certaines églises de la première moitié du XII^e siècle, comme celles de Villers-Saint-Paul (Oise), de Vic-sur-Aisne et de Berzy-le-Sec (Aisne), renferment des piliers du même type, mais la forme des arcs et l'ornementation des chapiteaux donnent à ces édifices un caractère tout différent. Au contraire, si l'on compare la nef de Berneuil avec les travées des églises de Morienvall et d'Oulchy-le-Château, on ne peut manquer d'être frappé de l'analogie de leur style. Il faut donc reporter la construction de cette nef à la fin du XI^e siècle.

Le bas côté nord, éclairé par trois baies en plein cintre, est surmonté d'un plafond de bois; son chevet devait se terminer par une absidiole au XI^e siècle. Le bas côté sud, qui a subi des remaniements dans le cours du moyen âge, conserve son ancienne porte latérale, comme l'église de Saint-Bandry (Aisne). On doit attribuer à la fin du XV^e siècle le transept recouvert de voûtes d'ogives et le clocher dont les baies sont garnies d'un remplage flamboyant. Le chœur polygonal fut reconstruit à la même époque, ainsi que le portail encadré par une archivolte en anse de panier. Les deux contreforts de la façade et la fenêtre centrale, décorée d'une moulure à double biseau et soutenue par deux colonnettes, remontent au XI^e siècle.

Les corniches primitives de la nef sont encore intactes. Au nord, l'entablement se compose d'une série de losanges sculptés en faible relief, et la corniche qui couronne le mur du sud est formée de palmettes en éventail disposées en sens contraire (3), comme à Saint-Léger-aux-Bois (Oise), à Pont-Saint-Mard, à Saint-Aubin, à Saint-Paul-aux-Bois et à Vuillery (Aisne). Le mur du bas côté nord, épaulé par des contreforts peu saillants et surmonté d'une corniche à double rang de damiers, conserve des baies en plein cintre dont l'archivolte est taillée dans une seule pierre. Au sud, la petite porte en plein cintre est entourée d'un double cordon de billettes, mais les fenêtres inférieures sont modernes. La corniche, garnie d'un damier et de deux torsades placées sous la tablette (4), s'appuyait sur des modillons. Deux corbeaux encore intacts représentent des masques accouplés et une tête d'éléphant. La variété des corniches complète heureusement la curieuse ornementation de cette église rurale.

(1) *Répertoire archéologique du département de l'Oise*, p. 110.

(2) *Histoire générale de l'architecture*, t. II, p. 856.

(3) Cf. pl. II, fig. 10 et 11.

(4) *Ibid.*, fig. 12.

ÉGLISE DE BERNY-RIVIÈRE

Le village de Berny-Rivière (1) doit son origine à l'une des nombreuses résidences habitées par les rois mérovingiens dans le voisinage de la forêt de Cuise. Faut-il fixer en ce lieu l'emplacement de la célèbre villa de *Brennacum*, où Clotaire, Sigebert et Chilpéric firent de fréquents séjours (2), et où Frédégonde vint exciter les guerriers francs au combat contre l'armée du duc de Champagne en 593 (3)? C'est l'opinion que M. Longnon développe dans son ouvrage, en s'appuyant sur des arguments décisifs (4). Au contraire, l'abbé Lebeuf avait identifié *Brennacum* avec Bargny, près de Crépy en Valois (5), tandis que M. l'abbé Pécheur (6), M. Prioux (7) et beaucoup d'autres auteurs ont conclu en faveur de Braine. M. Peigné-Delacourt a plaidé la cause de Brétigny-sur-Oise (8), et M. Berthelé se prononce pour Breny, près d'Oulchy-le-Château (9); mais l'un des continuateurs de Frédégaire désigne bien Berny-Rivière sous le nom de *Bernacus*, en indiquant le lieu où Pépin réunit l'assemblée générale des Francs en 754 (10).

L'historien du Valois, Carlier, a commis une erreur en prétendant qu'un ^{pape}seigneur nommé Rictrude avait donné les terres de Berny à l'abbaye de Marchiennes en Hainaut sous le règne de Dagobert (11). C'est le domaine de Vregny, près de Soissons, qui fut cédé à ce monastère vers la même époque (12). Si l'on en croit Nithard (13), Berny-Rivière, désigné sous le nom de *Bernacha villa*, fut donné par Charles le Chauve à Saint-Médard de Soissons en 841, après la dédicace de l'église abbatiale; mais il est probable que ce prince fit simplement restituer le village aux religieux, car Berny se trouve déjà mentionné au nombre des biens de l'abbaye en 824, dans une bulle du pape Eugène II (14). En 871, les droits des moines de Saint-Médard sur ce domaine furent reconnus par le Roi (15) et par les évêques réunis au concile de Douzy (16). Enfin, le pape Jean VIII renouvela la validité de cette donation en 877 (17). Au moyen âge, la paroisse faisait partie de l'archidiaconé de la Rivière et du doyenné de Vic-sur-Aisne : le droit de présentation à la cure était réservé à l'évêque de Soissons.

(1) Aisne, arr. de Soissons, canton de Vic-sur-Aisne.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, liv. IV, chap. xxii et xlvii, et liv. V, chap. xxxv, xl, l et li.

(3) *Gesta Francorum*, chap. xxxvi, dans les *Historiens de la France*, t. II, p. 504.

(4) *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, p. 395 à 401.

(5) *Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, t. XXI, p. 110.

(6) *Annales du diocèse de Soissons*, t. I, p. 151, note 2.

(7) *La villa Brennacum*, 1862, in-8°.

(8) *Recherches sur la position de Noviodunum Suessionum*, p. 45.

(9) *Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry*, année 1880, p. 75.

(10) *Historiens des Gaules et de la France*, t. V, p. 2.

(11) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 120.

(12) *Acta Sanctorum*, mai, t. III, p. 116.

(13) *Historiens des Gaules et de la France*, t. VII, p. 24.

(14) Bibl. nat., *Monasticon benedictinum*, latin 12684, fol. 231 v°.

(15) TARDIF, *Monuments historiques*, p. 136.

(16) DOM GERMAIN, *Histoire de l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons*, preuve s, p. 432.

(17) *Bullarum amplissima collectio*, t. I, p. 212.

L'église, dédiée à saint Martin, comprend une nef précédée d'un clocher-porche, deux bas côtés terminés par des absidioles dans leur état primitif et un chœur en hémicycle (1), comme à Montlevon (Aisne). Au XI^e siècle, la nef était recouverte d'un lambris; mais en 1552 on établit sous le clocher et sur la dernière travée deux croisées d'ogives remplacées par des voûtes modernes (2). Les arcs en plein cintre des trois travées sont formés d'un double rang de claveaux et s'appuient sur des piliers carrés cantonnés de quatre grosses colonnes, comme à Morienvall (Oise) et à Saint-Thibault-de-Bazoches (Aisne). Les deux fûts engagés dans les faces latérales supportent l'arc inférieur des travées, et la colonne adossée à la nef s'élève jusqu'au sommet du mur pour recevoir l'extrémité d'un entrait, suivant une méthode adoptée à la même époque par le constructeur de l'église de Morienvall.

Les chapiteaux des colonnes, mutilés au XVII^e siècle, ne portent plus aucune trace de sculpture, mais deux corbeilles sont encore garnies de grappes de raisin et de feuilles de vigne (3). Les tailloirs primitifs présentent une arête abattue en biseau, et les bases, ornées d'une gorge entre deux gros tores, sont flanquées de lourdes griffes. On remarque dans l'axe de chaque travée une fenêtre en plein cintre bouchée à l'époque moderne. Cette nef, qui remonte aux dernières années du XI^e siècle, mérite encore d'attirer l'attention des archéologues, malgré les remaniements qu'elle a subis.

Le bas côté nord, dont le mur extérieur est en partie moderne, n'a jamais été voûté. Au XI^e siècle, la colonne engagée dans chaque pile, en face des collatéraux, ne recevait pas la retombee d'un arc destiné à soutenir la charpente des bas côtés, comme à Morienvall. En effet, cette colonne se continue d'un seul jet jusqu'au-dessous de la corniche et remplit le rôle d'un contrefort cylindrique. Au chevet du bas côté nord, l'ancienne absidiole surmontée d'une voûte en berceau et d'une voûte en cul-de-four s'est conservée intacte. L'archivolte en plein cintre de sa fenêtre retombe sur une moulure en biseau qui contourne les pieds-droits. Cette chapelle est séparée du collatéral par un mur moderne dont la décoration est une œuvre de fantaisie. Le bas côté sud, complètement remanié, se termine par un mur droit, et la sacristie s'élève sur les fondations de l'absidiole primitive.

Le chœur fut beaucoup trop restauré en 1864. Sa voûte en berceau s'arrondit en cul-de-four au-dessus de l'abside, et l'arc triomphal en plein cintre se compose d'un double rang de claveaux soutenu par deux grosses colonnes engagées (4), comme à Retheuil (Aisne). Les chapiteaux sont décorés de feuillages rudimentaires et d'une croix ajoutée après coup; leurs tailloirs en biseau présentent des oves creusés dans la pierre suivant une ligne brisée (5). Trois fenêtres en plein cintre, remaniées au XII^e siècle et à l'époque moderne, s'ouvrent autour de l'hémicycle entre deux colonnettes. Leur archivolte, ornée d'un boudin et d'une gorge, retombe sur un large bandeau garni d'une tige ondulée qui se déroule autour du chœur. Les arcatures neuves incrustées dans le soubassement existaient à l'origine, mais leur décoration primitive ne devait pas offrir le même caractère. On peut attribuer la construction du chœur à la fin du XI^e siècle ou même au commencement du XII^e siècle, parce que la voûte en cul-de-four est précédée d'un gros boudin.

A l'extérieur, le portail en plein cintre de la façade est couronné par un pignon trapu, comme la porte des églises de Rhuis (Oise), de Vic-sur-Aisne et de Taillefontaine (Aisne). Ses trois vous-

(1) Cf. pl. II, fig. 13.

(2) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 24^m,05; long. de la nef, 17 mètres; larg. totale, 13^m,30; larg. de la nef, 5^m,50; haut. de la voûte du chœur, 7^m,25.

(3) Cf. pl. II, fig. 15.

(4) *Ibid.*, fig. 14.

(5) *Ibid.*, fig. 16.

sures mutilées retombent sur six colonnettes. Le double tore des bases, les tailloirs en biseau qui couronnent les chapiteaux grattés par un maçon maladroit et le profil de l'archivolte portent l'empreinte du style en usage vers la fin du XI^e siècle. La fenêtre en plein cintre percée dans l'axe de la nef remonte à la même époque. L'une de ses colonnettes est garnie de petits trous qui forment des lignes brisées, et l'autre est cannelée en hélice (1), comme quelques fûts monolithes des clochers d'Oulchy-le-Château et de Retheuil (Aisne). Leurs chapiteaux décorés d'entrelacs supportent une archivolte revêtue d'un ruban plissé et d'un cordon de billettes, comme les fenêtres de la façade à Saint-Léger-aux-Bois (Oise) et à Pont-Saint-Mard (Aisne). La tour qui s'élève au-dessus du portail est une lourde construction du XVII^e siècle qui a remplacé le clocher primitif.

En pénétrant sous les combles latéraux, on aperçoit les contreforts cylindriques qui épaulent les murs de la nef, suivant la disposition adoptée par l'architecte de Saint-Remi de Reims. Les fenêtres de la nef sont dépourvues d'ornements, et la corniche se compose de petites arcades en plein cintre. Le mur extérieur du bas côté nord, épaulé par des contreforts peu saillants, renferme un portail roman dont l'archivolte en plein cintre est ornée d'une gorge entre deux boudins. Le linteau appareillé forme un triangle qui se détache sur le tympan (2). Des fenêtres modernes ont remplacé les oculi primitifs, comme l'indiquent quelques claveaux encore intacts. A l'angle de la façade, on voit un contrefort surmonté d'un bœuf couché (3); mais cette sculpture n'est pas antérieure au XII^e siècle. Une porte moderne s'ouvre dans l'axe de l'absidiole, et l'élévation méridionale de l'édifice ne présente aucun intérêt. L'abside conserve encore trois anciens contreforts au-dessous de ses baies en plein cintre. L'une de ces fenêtres fut encadrée par deux colonnettes et surmontée d'un gâble massif à la fin du XII^e siècle.

ÉGLISE DU PRIEURÉ DE BINSON

L'inscription chrétienne découverte à Binson (4) en 1855 (5) et le nom de *Bainissone* gravé sur une monnaie mérovingienne (6) prouvent que ce lieu était habité dès l'époque gallo-romaine. A la fin du V^e siècle, une famille irlandaise qui se composait de sept frères et de trois sœurs vint se fixer dans la vallée de la Marne pour mener le genre de vie des anachorètes (7). La plus jeune sœur, nommée Posenne, s'établit à Binson et y fut ensevelie après sa mort (8), comme l'indique un martyrologe du XIII^e siècle, conservé à la bibliothèque de Reims : *Nono kalendas Junii, in*

(1) Cf. pl. II, fig. 17.

(2) *Ibid.*, fig. 18.

(3) *Ibid.*, fig. 19.

(4) Marne, arr. de Reims, canton de Châtillon-sur-Marne.

(5) LE BLANT, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 450.

(6) LONGNON, *Dictionnaire topographique de la Marne*, p. 25.

(7) *Acta Sanctorum*. Vita sancti Gibriani, mai, t. II, p. 301. — Vita sancti Helani, octobre, t. III, p. 904.

(8) DOM MARLOT, *Histoire de la ville, cité et université de Reims*, t. II, p. 114.

vico Bansiono, super fluvium Matronam, depositio sancte Posine virginis (1). Flodoard mentionne l'existence du pont de Binson dès le VIII^e siècle (2), et ce village qui se trouvait au centre du *pagus Baginonensis* (3) est également cité dans une charte de 1032 (4).

Il est probable qu'une chapelle avait été élevée à Binson avant l'invasion des Normands, car une curieuse inscription trouvée par M. le chanoine Lucot nous apprend qu'Odalric, prévôt de l'église de Reims, découvrit le tombeau de sainte Posenne en 1069, quand il releva l'autel établi sur l'emplacement de sa sépulture. L'inscription, qui se trouve encastree depuis quelque temps dans le bas côté sud de l'église, fut entaillée en 1736; mais les lacunes des trois dernières lignes peuvent être comblées, grâce à la restitution proposée par l'auteur de cette découverte (5).

ANNO IN CARNATI VERBI MILSEXAGVIII
 RENOVANTE ODALRICO REMSIS ECCE PPOSITO
 HOC ALTARE INVENTIT SVBT SARCOFAGV
 BEATE POSINNE VIRGINIS CV PARTICVLA
 CORPORIS EIVS QVOD INTER IVS FVERAT
 PRISCIS TEPORIBVS DEPOSITVM ATAMEN
 VT INVENIT ITA IN EODEM LOCO RECONDIDIT

Cette pierre, ornée à chacun de ses angles d'une croix de consécration, devait former la table d'un autel fixe, car elle mesure 1^m,53 sur 0^m,76. La cérémonie dont elle conserve le souvenir dut coïncider avec la construction de l'église actuelle, qui porte l'empreinte du style en usage dans la seconde moitié du XI^e siècle. A cette époque, l'église de Binson, affectée au service paroissial, appartenait aux chanoines de la cathédrale de Soissons, mais en 1077 l'évêque Thibault de Pierrefonds la céda au prieuré de Coincy, qui dépendait de l'abbaye de Cluny (6). Les religieux durent s'engager en échange à payer une redevance annuelle au chapitre de la cathédrale, et le droit de nomination à la cure fut réservé au prieur de Coincy.

Eudes de Châtillon, qui devint pape sous le nom d'Urbain II, fut nommé prieur de Binson par l'abbé Hugues, après avoir revêtu l'habit monastique à Cluny vers 1070. Son père était seigneur de la paroisse et se fit aussitôt le bienfaiteur du nouveau prieuré (7). Rappelé à Cluny vers 1076 et nommé évêque d'Ostie en 1078 par Grégoire VII, Eudes de Châtillon n'oublia pas les religieux de Coincy, quand il fut honoré de la tiare, car il confirma tous leurs droits sur l'église de Binson en 1096 (8). Cet édifice, placé sous le vocable de saint Pierre, se trouve encore mentionné dans deux chartes de l'évêque Nivelon en 1180 et en 1193 (9), ainsi que dans une bulle du pape Urbain III datée de 1185 (10). M. l'abbé Pécheur suppose qu'une seconde église, dédiée à saint Nicolas, fut élevée dans le village de Binson pour le service de la paroisse (11); mais il n'indique aucun texte à l'appui de son opinion. D'ailleurs, il est certain que l'église du prieuré était affectée

(1) *L'église de Binson et sainte Posenne*, par M. le chanoine Lucot, p. 21.

(2) *Historia ecclesiarum Remensis*, liv. II, chap. xvii et xix.

(3) LONGNON, *Étude sur le pagus Baginonensis*, dans la *Revue archéologique*, 2^e série, t. XI, p. 371.

(4) NICAISE, *Épernay et l'abbaye de Saint-Martin*, t. I, p. 113.

(5) *L'église de Binson et sainte Posenne*, p. 24 et 25.

(6) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 99.

(7) DUCHESNE, *Histoire de la maison de Châtillon*, preuves, p. 19.

(8) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 104.

(9) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CXCVIII, fol. 182 v^o, et ms. français 12021, p. 150.

(10) Bibl. nat., français 12021, p. 205.

(11) *Annales du diocèse de Soissons*, t. II, p. 76.

au culte paroissial au XVIII^e siècle (1). Les habitants des hameaux d'Orquigny et de Montigny venaient assister aux offices à Binson, et ils acceptèrent la charge d'entretenir l'église quand le prieuré fut sécularisé.

En 1791, les biens du prieuré de Binson furent adjugés moyennant la somme de 16,500 livres, mais l'église ne trouva point d'acquéreur. Après la Révolution, elle ne fut pas rendue au culte parce qu'elle se trouvait trop éloignée des paroisses voisines. Les conseils de fabrique de Châtillon et de Villers-sous-Châtillon s'en disputaient les ruines pour les vendre à un entrepreneur de démolitions. Une ordonnance royale du 16 mars 1838 donna gain de cause à la paroisse de Châtillon, et l'église de Binson fut mise en vente le 6 janvier 1839. M. Symonet s'en rendit acquéreur pour le prix de 4,973 francs (2). Le nouveau propriétaire était heureusement capable d'apprécier la valeur archéologique de l'édifice, et ses héritiers donnèrent l'église à Mgr Gousset, archevêque de Reims, en 1858. Grâce à la généreuse initiative du cardinal Langénieux, ce curieux monument a été restauré de 1880 à 1882 par M. Deperthes, architecte de l'Hôtel de ville de Paris (3).

Le plan de l'église (4) comprend une nef dont les deux bas côtés se terminent par des absidioles et un chœur en hémicycle précédé d'un transept (5). On peut comparer le plan de cet édifice à celui des églises de Berny-Rivière et de Montlevon (Aisne), car la saillie du transept est beaucoup plus accentuée à Morienvall et à Saint-Léger-aux-Bois (Oise). La nef, recouverte d'un simple plafond, présente une déviation assez sensible vers le sud-est. Elle appartient certainement à une date moins ancienne que le sanctuaire et ne doit pas être antérieure aux premières années du XII^e siècle. Les arcs en plein cintre de ses quatre travées se composent d'un double rang de claveaux et viennent retomber sur des piles rectangulaires flanquées de deux pilastres sur leurs faces latérales.

À la hauteur de l'imposte, les piles sont couronnées par une baguette encadrée entre un biseau et un filet. Ce groupe de moulures, remplacé par des tailloirs modernes dans la plupart des travées, s'est conservé intact sur un pilier. On remarque dans l'axe de chaque travée une fenêtre en plein cintre complètement restaurée. Le bas côté nord, dont le mur extérieur a été reconstruit, est surmonté d'une simple charpente, mais la partie droite de son chevet est recouverte d'une voûte en berceau qui précède la voûte en cul-de-four de l'absidiole. Une moulure en biseau contourne le sommet des pieds-droits sous la retombée des voûtes. Le bas côté sud ne présente pas une disposition tout à fait identique, car son absidiole en cul-de-four s'ouvre dans le croisillon méridional.

Le carré du transept, voûté en berceau, est encadré par quatre arcs en plein cintre à double ressaut et par des piles massives flanquées de pilastres (6). Pour éviter l'écrasement du doubleau intermédiaire sous le poids du clocher latéral, l'architecte a rempli l'ouverture du croisillon nord par un mur très épais percé de deux petites arcades en plein cintre. Malgré les travaux de restauration, il est facile de reconnaître que ce mur avait été construit dès l'origine pour donner une plus grande solidité au soubassement du clocher. C'est une disposition intéressante à signaler. Le croisillon sud, dont la voûte en berceau est perpendiculaire à celle du carré du transept, communique avec cette partie de l'église par un double arc en plein cintre. Le mur du fond a

(1) *État ecclésiastique et civil du diocèse de Soissons en 1783*, p. 118.

(2) *L'église de Binson et sainte Posenne*, p. 10 et 12.

(3) Bibliographie : TAYLOR et NODIER, *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, Champagne, t. I, pl. CV à CVII. — Chanoine Lucor, *L'église de Binson et sainte Posenne*, 1883, in-8°.

(4) Cf. pl. III, fig. 1.

(5) Voici les dimensions principales de l'église : long. totale, 38^m,20; larg. totale, 16^m,85; larg. de la nef, 7^m,60; larg. des bas côtés, 3^m,60; larg. du chœur, 7 mètres; haut. du plafond de la nef, 11 mètres; haut. de la voûte du transept, 10^m,30.

(6) Cf. pl. III, fig. 2.

été rebâti dans ces dernières années, et les deux fenêtres qui s'y trouvent percées sont complètement modernes.

Le chœur est recouvert en avant par une voûte en berceau et en arrière par une voûte en cul-de-four (1). Sa travée droite communique avec la partie antérieure des absidioles par deux ouvertures en plein cintre. L'arc triomphal décrit une courbe identique, et ses deux rangs de claveaux retombent sur des pilastres engagés dans la maçonnerie. Pour dissimuler le retrait qui précède l'hémicycle, le constructeur y a placé deux longues colonnes appuyées sur un socle assez élevé. Trois fenêtres en plein cintre simplement ébrasées s'ouvrent dans l'abside au-dessus d'un cordon taillé en biseau. Une moulure identique contourne le chœur au niveau de l'imposte. L'hémicycle est garni de neuf arcatures cintrées dépourvues de moulures et soutenues par des colonnettes : leurs chapiteaux très frustes sont ornés de quelques volutes mal dégrossies. Une base primitive, revêtue d'une gorge entre deux tores, a conservé ses petites griffes.

Cette partie de l'église est restaurée plus sobrement que la nef et les bas côtés. Son appareil à gros joints, le caractère des voûtes et l'absence complète de moulures sur les arcs permettent d'en attribuer la construction au règne de Philippe I^{er}; mais il nous est impossible de partager l'opinion de M. le chanoine Lucot, qui en reporte la date à la première moitié du XI^e siècle (2). En effet, le style du transept et du chœur indique une période avancée de l'art du XI^e siècle. Il est beaucoup plus probable que le sanctuaire venait d'être terminé au moment où Odalric consacra le nouvel autel élevé sur le tombeau de sainte Posenne en 1069. Cet autel devait se trouver dans une absidiole, car on sait que l'autel principal était dédié à saint Pierre. L'un des autels secondaires était placé sous le vocable de saint Nicolas, mais le titre du troisième est inconnu (3).

La façade fut reconstruite dans la seconde moitié du XII^e siècle, en même temps que le portail, dont l'archivolte en tiers point repose sur six colonnettes ornées d'une bague. Les chapiteaux sont garnis de bouquets de feuillages et d'acanthes bien découpées; les tailloirs présentent une baguette entre un listel et une doucine : les bases rehaussées de griffes sont revêtues d'une gorge entre deux tores aplatis. Deux gros boudins appliqués sur l'archivolte encadrent des fruits d'arum enveloppés de leur spathe (4). Un riche cordon de feuilles d'acanthé complète cette élégante décoration, qui n'est pas une œuvre de la fin du XI^e siècle, comme M. le chanoine Lucot l'a prétendu (5). Le portail, surmonté d'une fenêtre en plein cintre, est précédé d'un porche tellement remanié qu'il n'offre plus aucun intérêt. Ce porche, bâti en même temps que la façade, est recouvert de deux voûtes d'arêtes modernes séparées par des arcs brisés. M. Deperthes a conservé neuf anciens chapiteaux à feuilles d'acanthé qui décorent les colonnes et les baies géminées en tiers-point.

Le mur extérieur des collatéraux vient d'être reconstruit dans ces dernières années, et les fenêtres en plein cintre qui éclairent la nef sont restaurées; mais les corniches supérieures, garnies de quatre rangs de billettes, se trouvent encore intactes (6). Les parements de l'abside et des absidioles ont été regrattés, et les corniches du chevet sont complètement modernes. Le clocher latéral qui s'élève à l'extrémité du bas côté nord se compose de trois étages. Le premier présente des baies en plein cintre accouplées; le second est ajouré sur chaque face par trois ouvertures de la même forme dont les claveaux plats reposent sur des pieds-droits. L'étage supérieur a été reconstruit : ses baies en plein cintre sont encadrées par un gros tore et par deux colonnettes. Cette tour,

(1) Cf. pl. III, fig. 2.

(2) *L'église de Binson et sainte Posenne*, p. 8.

(3) Archives de la Marne. Commune de Binson-Orquigny.

(4) Cf. pl. III, fig. 4 à 8.

(5) *L'église de Binson et sainte Posenne*, p. 8.

(6) Cf. pl. III, fig. 3.

surmontée d'une flèche moderne, vient de subir une restauration beaucoup trop complète, mais il est facile de reconnaître qu'elle devait remonter au commencement du XII^e siècle (1).

ÉGLISE DE LA CROIX

Au moyen âge, la paroisse de la Croix (2) faisait partie de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné d'Oulchy-le-Château. Le village devait exister dès le XI^e siècle, car la nef de l'église remonte à cette époque. D'ailleurs, Thibault II, comte de Champagne, qui céda l'église Notre-Dame de la Croix avec toutes ses dépendances aux moines de Coincy en 1123, déclare dans la même charte que son père, son aïeul et un chevalier nommé Gui leur avaient octroyé les revenus de l'autel depuis longtemps (3). Cette donation leur fut confirmée par l'évêque Josse- lin en 1139 (4), par Henri, comte de Troyes, en 1153 (5), par le pape Urbain III en 1185 et par l'évêque Nivelon en 1193 (6). Le droit de présentation à la cure appartenait au prieur de Coincy depuis le XII^e siècle.

Le plan actuel de l'église comprend une nef, un bas côté et un chœur carré (7); mais au XI^e siècle la nef était flanquée de deux collatéraux terminés par des absidioles, et le chœur en hémicycle était précédé d'un transept, comme à Montlevon (Aisne) et à Binson (Marne). Dès le XII^e siècle, ce plan fut modifié par la construction d'un clocher latéral adossé au mur du sanctuaire, et l'agrandissement du chœur au XIII^e siècle vint encore altérer son caractère primitif. La nef, recouverte d'un simple plafond, renferme trois travées. Ses grandes arcades en plein cintre, formées d'un double rang de claveaux, s'appuient sur un massif central cantonné de trois grosses colonnes (8), comme à Chivy, près de Laon. Le plan de ces supports est exceptionnel, car les architectes de la région avaient l'habitude de disposer autour des piliers, soit deux colonnes, comme à Oulchy-le-Château et à Montlevon (Aisne), soit quatre fûts, comme à Morienvall (Oise) et à Saint-Thibault-de-Bazoches (Aisne).

Du côté de la nef, les piles sont complètement plates; mais l'architecte avait jugé nécessaire d'épauler le mur au moyen d'un contrefort peu saillant entre la seconde et la troisième travée. Ce contrefort appliqué contre le pilier s'élevait jusqu'à la charpente. Les colonnes engagées sur les faces latérales reçoivent la retombée des arcs inférieurs. Leurs curieux chapiteaux qui portent l'empreinte d'un art très barbare sont revêtus de palmettes enchevêtrées, de feuilles de fougère, de petits pédoncules et d'entrelacs. Un personnage aux bras étendus et des oiseaux qui ressemblent à

(1) La description de la chapelle de Filain (Aisne), dont le relevé figure sur la pl. III, se trouve plus haut p. 30.

(2) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Neuilly-Saint Front.

(3) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 110.

(4) Bibl. nat., fonds français 12021, p. 158.

(5) Arch. nat., L. 1003.

(6) Bibl. nat., fonds français 12021, p. 150 et 205.

(7) Voici les dimensions principales de l'église : long. totale, 27^m,20; long. de la nef, 13^m,60; larg. de la nef, 6 mètres; haut. de la nef, 9^m,10.

(8) Cf. pl. III bis, fig. 1.

des coqs se détachent en faible relief sur d'autres corbeilles (1). Les tailloirs se composent d'une épaisse doucine surmontée d'un listel, et les bases sont enfouies sous le dallage. La nef est éclairée par six fenêtres en plein cintre. Le style de ses travées et la sculpture de ses chapiteaux permettent de faire remonter sa construction au dernier quart du XI^e siècle. Au sud, les grandes arcades sont bouchées par des murs modernes depuis la démolition du bas côté méridional; mais on distingue encore les colonnes et les chapiteaux qui les soutiennent. Le bas côté nord, dont le mur extérieur a été rebâti, est couvert d'un lambris. La colonne engagée dans chaque pile vis-à-vis des collatéraux supportait simplement une jambette destinée à renforcer l'entrait du comble en appentis.

Le carré du transept, qui n'a jamais été voûté, devait être encadré au XI^e siècle par trois arcades isolées et par l'arc triomphal du chœur, comme à Saint-Léger-aux-Bois (Oise). Les arrachements encore visibles près de la dernière travée suffisent à prouver l'existence de cette disposition. A l'entrée du croisillon nord, les doubles claveaux d'un grand arc en plein cintre s'appuient sur deux colonnes engagées dans un dossier. Le chapiteau le plus rapproché du chœur représente une scène de chasse grossièrement sculptée. Trois têtes montées sur des piquets, un chien, un cavalier et d'autres personnages donnent à ce chapiteau un caractère très bizarre : le tailloir est orné de lignes en zigzag. A gauche, un serpent déroule ses anneaux au-dessus de deux têtes humaines, d'un coq et d'un chien (2). L'extrémité de ce bras du transept n'offre plus aucun intérêt archéologique, et le croisillon sud est démoli depuis longtemps. Un mur moderne remplit l'ouverture de son grand arc en plein cintre, et la voûte d'arêtes dont il reste encore quelques amorces au dehors n'était pas antérieure au XVII^e siècle. Le chœur, voûté d'ogives et flanqué au nord d'une chapelle carrée, fut reconstruit vers le milieu du XIII^e siècle. Ses larges baies, divisées par des meneaux et garnies de rosaces à six lobes, se font remarquer par l'élégance de leur style.

A l'extérieur, la nef, précédée d'une façade moderne, a conservé sa corniche primitive, dont la tablette est découpée en dessous comme un ruban plissé (3). Ses modillons sont garnis de billettes et de têtes grimaçantes. On peut signaler des corniches conformes au même type à Morienvall (Oise), à Nanteuil-sur-Ourcq et à Beugneux (Aisne). Le clocher, bâti au XII^e siècle entre le chœur et le transept, renferme dans son soubassement une chapelle qui communiquait autrefois avec le croisillon sud. Cette chapelle porte l'empreinte du style en usage vers le milieu du règne de Louis VI. Sa curieuse voûte d'ogives est ornée d'une petite rosace à la clef, et le profil de ses nervures se compose d'un méplat entre deux biseaux (4). Les compartiments de remplissage sont très inclinés, et les doubleaux à profil carré décrivent une courbe en tiers-point surhaussée; mais la voûte est dépourvue de formerets. A l'est, un retrait peu profond avait été ménagé pour installer l'autel au-dessous d'un cintre brisé.

Tous ces arcs retombent sur des colonnes engagées et sur des chapiteaux garnis de larges feuilles d'eau recourbées. Les tailloirs sont revêtus d'un listel et d'une baguette réunis par un large biseau, et les moulures appliquées sur les bases se composent d'une petite gorge entre deux tores. Deux fenêtres en plein cintre éclairent ce réduit obstrué par une tourelle d'escalier moderne. L'unique étage du clocher est ajouré par quatre larges ouvertures en cintre légèrement brisé qui encadrent deux baies secondaires en tiers-point (5). Cette disposition ne s'est conservée intacte

(1) Cf. pl. III bis, fig. 2, 3, 4 et 6.

(2) *Ibid.*, fig. 5 et 7.

(3) *Ibid.*, fig. 8.

(4) *Ibid.*, fig. 9 et 10.

(5) La cage du clocher mesure 3 mètres sur 2^m,93.

que du côté nord, car les autres baies ont subi des remaniements maladroits. La grande archivolte, ornée d'un large ruban ondulé (1), d'un boudin et d'un cordon de pointes de diamant, retombe sur quatre colonnettes engagées, et les arcades intermédiaires s'appuient sur un fût monolithique au centre de la baie (2).

Les chapiteaux du clocher sont couverts de feuilles d'eau, et leurs tailloirs, ornés de pointes de diamant, contournent le clocher (3). Quant aux bases, elles présentent le même profil que dans la chapelle inférieure. A chaque angle de la tour, deux colonnettes superposées viennent adoucir la sécheresse des arêtes. La corniche est formée de palmettes rudimentaires et de têtes d'animaux mal dégrossies. On aperçoit au-dessus des modillons de grosses pointes de diamant isolées qui se détachent sur une tablette en biseau (4). Le clocher de la Croix offre un intéressant exemple de l'apparition de l'arc brisé dans les baies dès le second quart du XII^e siècle.

ÉGLISE DE JOUAIGNES

La paroisse de Jouaignes (5), qui faisait partie de l'archidiaconé de Tardenois et du doyenné de Bazoches, se trouve mentionnée dans le polyptyque de Saint-Remi de Reims sous le nom de *Juviniacum* dès le XI^e siècle (6). Les abbayes de Saint-Crépin le Grand à Soissons et de Saint-Yved de Braine faisaient cultiver des terres à Jouaignes, comme le prouvent plusieurs chartes datées de 1141, de 1143, de 1145 et de 1154 (7). L'évêque Manassès, mort en 1108, avait donné l'autel aux chanoines de la cathédrale, qui conservèrent le droit de présenter le curé jusqu'à la Révolution (8). L'abbaye de Notre-Dame de Soissons possédait une partie de la dime de la paroisse, et le pape Eugène III confirma ce privilège aux religieuses par une bulle datée de 1147 (9).

L'église, consacrée à saint Pierre, n'est pas un édifice homogène (10). Son plan comprend une nef, un bas côté, un transept surmonté d'un clocher et un chœur polygonal (11); mais à l'origine le vaisseau central, flanqué de deux collatéraux, se terminait par une abside en hémicycle. La nef, recouverte d'un plafond, renferme trois travées. Ses grands arcs en plein cintre, formés de doubles claveaux, reposaient sur deux grosses colonnes engagées dans des piles massives, comme à

(1) Cette décoration produit l'effet de coussinets accouplés, comme dans les portails de Saint-Pierre de Soissons, d'Évron (Mayenne), du donjon de Pons (Charente-Inférieure), et dans la fenêtre centrale de l'abside, à Marolles en Brie (Seine-et-Oise).

(2) Cf. pl. III bis, fig. 12 et 13.

(3) *Ibid.*, fig. 14 et 15.

(4) *Ibid.*, fig. 16.

(5) Aisne, arr. de Soissons, canton de Braine.

(6) LONGNON, *Études sur les pagi du diocèse de Reims*, p. 92.

(7) Archives de l'Aisne, H. 455, p. 3. — Arch. nat., LL. 1583, p. 4, 51 et 54.

(8) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 453.

(9) Dom GERMAIN, *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, preuves, p. 438.

(10) Bibliographie : PAROUX, Notice dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVI, p. 37. — FLEURY, *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. II, p. 292.

(11) Voici les dimensions principales de l'église : long. totale, 28^m, 85; long. de la nef, 12^m, 20; long. du transept, 13^m, 35; larg. de la nef, 4^m, 10.

Berneuil-sur-Aisne (Oise), à Montlevon et à Oulchy-le-Château (Aisne). Cette disposition ne s'est conservée intacte que dans la dernière travée du côté nord, où l'on voit un curieux chapiteau garni de deux masques grimaçants sur les angles de la corbeille (1). Au centre, une tête d'animal encadrée par une boucle et deux tiges représente peut-être un cheval avec un mors et une bride. Deux rangs de petites feuilles décorent la base du chapiteau, et le tailloir en biseau repose sur une torsade qui ressemble aux chapelets de perles en usage dans la sculpture antique. Ces moulures sont appliquées sur trois autres tailloirs, et un autre chapiteau conserve une tête humaine qui dévore la tige d'une palmette. On remarque une fenêtre en plein cintre dans l'axe de chaque travée. Il faut attribuer la nef à la fin du XI^e siècle, mais au sud ses arcades furent bouchées après la démolition du bas côté méridional. Le bas côté nord, reconstruit à l'époque moderne, n'offre aucun intérêt archéologique.

Le carré du transept occupe la place du chœur primitif et communique avec la nef par un arc en plein cintre entouré d'une baguette. Cet arc, renforcé par des claveaux modernes, retombe sur deux pilastres; mais ses anciens supports avaient été remaniés dès le XII^e siècle, car on distingue la trace d'un chapiteau engagé dans la maçonnerie. La curieuse voûte d'ogives qui recouvre cette partie de l'église fut appareillée vers 1130. Ses nervures, garnies de boutons de fleurs entre deux boudins, s'appuient sur des consoles ornées de têtes d'hommes et d'animaux (2).

Le croisillon nord, voûté par une croisée d'ogives à triple tore, et la chapelle qui s'ouvre du côté de l'est, furent rebâties au XIII^e siècle. Cette chapelle, voûtée en berceau brisé, est éclairée par trois baies en tiers-point. Le bras méridional du transept, fermé par un mur moderne, conserve une voûte d'ogives garnie de trois boudins accouplés qui doit remonter au commencement du règne de Louis VII. Ses nervures s'appuient sur des colonnettes et sur des chapiteaux à feuilles d'eau. Le profil des tailloirs se compose d'un listel, d'un cavet et d'une baguette. L'autel du croisillon se trouvait placé dans une chapelle recouverte d'une voûte du même genre, et des fenêtres en plein cintre sont percées dans les murs.

Au XI^e siècle, le chœur était surmonté d'une voûte en berceau et d'une voûte en cul-de-four; mais l'abside fut reconstruite vers le premier quart du XIII^e siècle. Ses deux travées droites sont voûtées d'ogives. Le chevet polygonal est recouvert de six nervures à tore aminci qui rayonnent autour d'une clef pour s'appuyer sur des colonnettes, comme dans le sanctuaire de l'église de Cuiry-Housse, près de Braine. Les fenêtres en tiers-point sont simplement ébrasées, et la baie centrale est divisée par un meneau qui soutient une rosace à huit lobes.

La façade doit être attribuée à la fin du XI^e siècle. Son portail en plein cintre est entouré de deux boudins, d'une gorge et d'un cordon de damiers qui retombent sur de simples pieds-droits (3), comme à Berny-Rivière, à Juvigny (Aisne) et à Noël-Saint-Martin (Oise). Au-dessus de l'archivolte, on aperçoit un oculus primitif entre deux petits contreforts. Le porche est une œuvre du XIII^e siècle. À l'ouest, ses trois arcades en tiers-point, soutenues par deux colonnettes, sont ornées d'un boudin, d'une gorge et d'une doucine. Les baies accouplées sur les faces latérales présentent les mêmes dispositions. La nef a conservé du côté sud une corniche du XI^e siècle avec des modillons rehaussés de billettes, de masques grimaçants et de têtes d'animaux (4). On aperçoit plus bas les arcades bouchées de la nef et trois baies en plein cintre. Les fenêtres du croisillon nord et de l'abside portent l'empreinte du style du XIII^e siècle.

(1) Cf. pl. IV bis, fig. 10 et 11.

(2) *Ibid.*, fig. 12 à 14.

(3) *Ibid.*, fig. 15.

(4) *Ibid.*, fig. 16 à 21.

Le clocher qui s'élève sur le carré du transept appartient à deux époques bien différentes (1). Son étage inférieur, bâti vers 1130, est ajouré par trois baies en plein cintre qui encadraient deux petites arcades de la même forme retombant sur un fût isolé. Au nord et à l'est, les archivoltes sont garnies de bâtons rompus et d'un boudin qui se continue sur les pieds-droits (2). Le second étage n'est pas antérieur au commencement du XIII^e siècle. Ses quatre baies en plein cintre sont divisées par un fût monolithe qui supporte deux arcades en tiers-point, comme dans les clochers de Cerseuil et de Cuiry-Housse (Aisne), bâtis vers la même époque. Les grands arcs sont rehaussés d'un boudin, d'une gorge et d'un cordon de feuillages, et les chapiteaux des colonnettes sont revêtus de crochets plats. A chaque angle de la tour, on aperçoit une longue colonnette qui se termine sous les petites arcades en plein cintre de la corniche. Une flèche moderne en charpente forme le couronnement du clocher.

ÉGLISE DE MONTLEVON

La paroisse de Montlevon (3), placée sous le patronage de saint Martin, dépendait de l'archidiaconé de Brie et du doyenné de Montmirail. Hugues, seigneur de Château-Thierry, s'était emparé des revenus de l'église vers le milieu du XI^e siècle; mais en 1076 la fondation de l'abbaye de Saint-Jean des Vignes de Soissons lui suggéra l'idée de restituer l'autel de Montlevon au nouveau monastère par l'intermédiaire de l'évêque Thibault de Pierrefonds (4). Le roi Philippe I^{er} confirma cette donation la même année (5), et la cure de Montlevon fut desservie par un religieux de l'abbaye qui portait le nom de prieur. En 1100, Hugues de Pierrefonds, évêque de Soissons, reconnut les droits des religieux de Saint-Jean sur l'église du village, et l'un de ses successeurs, Lisiard de Crépy, imita son exemple en 1110 (6). Les papes Innocent II en 1139 et Adrien IV en 1156 mentionnent encore l'église de Montlevon au nombre des biens qui appartenaient à l'abbaye (7).

Le plan de l'édifice (8), qui se rattache au même type que les églises de Berny-Rivière (Aisne) et de Binson (Marne), comprend une nef, deux collatéraux terminés par des absidioles, un transept et un chœur en hémicycle (9). Dans son état primitif, la nef était recouverte d'un lambris; mais vers la fin du XVI^e siècle on appareilla des voûtes d'ogives au-dessus des quatre travées. Ces voûtes se composent d'une simple ossature de pierre qui encadre des compartiments

(1) La cage rectangulaire du clocher mesure 4^m,22 sur 3^m,45.

(2) Cf. pl. IV bis, fig. 22.

(3) Aisne, arr. de Château-Thierry, canton de Condé en Brie.

(4) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 97.

(5) De LOUEN, *Histoire de l'abbaye de Saint-Jean des Vignes*, preuves, p. 275.

(6) Bibl. nat., latin 11004, fol. 28 et 32.

(7) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCVI, charte n° 7. — Arch. nat., L. 229.

(8) Cf. pl. IV, fig. 1.

(9) Les dimensions principales de l'église sont les suivantes : long. totale, 26^m,30; long. de la nef, 17^m,35; larg. totale, 5^m,10; larg. de la nef, 5^m,35; haut. de la nef, 9^m,80; haut. de la voûte du chœur, 8^m,90.

de remplissage en mortier. Les grands arcs de la nef, formés d'un double rang de claveaux, décrivent une courbe en plein cintre surhaussé et retombent sur des piles flanquées de deux demi-colonnes, dont les bases sont revêtues d'une gorge entre deux tores (1).

Les chapiteaux, surmontés d'un tailloir en biseau, sont simplement épannelés, sauf dans les dernières travées du côté nord, où leur corbeille est ornée de grosses volutes, de palmettes entrecroisées et de masques grimaçants qui dévorent des feuilles à longue tige (2). Au milieu de chaque travée, on voit une fenêtre en plein cintre bouchée à l'époque moderne. Cette partie de l'église, bâtie dans le même style que les nefs de Berneuil-sur-Aisne (Oise), de la Croix et d'Oulchy-le-Château (Aisne), n'est pas antérieure à la fin du XI^e siècle, car le plan des piles, les joints des assises et l'assemblage des claveaux portent l'empreinte des progrès que les constructeurs avaient accomplis sous le règne de Philippe I^{er}.

L'architecte qui remania l'église au XVI^e siècle refit le mur extérieur des bas côtés et remplaça leur plafond primitif par des voûtes d'ogives semblables à celles de la nef. De larges baies, divisées par un meneau central et garnies d'un remplage flamboyant, éclairent les deux collatéraux qui ont conservé leurs anciennes absidioles. Celle du nord, voûtée en cul-de-four et éclairée par une baie en plein cintre, sert aujourd'hui de sacristie. On y conserve un christ en émail champ-lévé du XIII^e siècle (3). L'absidiole méridionale, qui présente la même disposition, est précédée d'une travée remaniée au XII^e siècle.

Encadré par un arc en plein cintre dont les doubles claveaux retombent sur deux lourdes colonnes engagées, le carré du transept communique avec les croisillons par deux arcades cintrées (4). Sa voûte en berceau, refaite à l'époque moderne, s'appuie sur un bandeau garni de trois rangs de damiers. L'abside, voûtée en cul-de-four, s'ouvre entre deux colonnes engagées qui supportent un arc en plein cintre doublé. A la naissance de la voûte, un bandeau orné de damiers contourne l'hémicycle; mais il a été coupé en plusieurs endroits pour agrandir les fenêtres. Les trois baies primitives ne dépassaient pas le niveau de ce cordon.

Il faut attribuer le chœur à la fin du XI^e siècle. M. Moulin a commis une erreur en fixant au X^e siècle la date de sa construction (5). Ses curieux chapiteaux sont garnis de palmettes qui s'enlacent en sens contraire, comme sur les corniches des églises de Berneuil-sur-Aisne et de Saint-Léger-aux-Bois (Oise). Des volutes d'angle et des feuillages rudimentaires s'enroulent autour des corbeilles, et les ornements, dépourvus de relief, sont taillés en creux suivant la méthode appliquée vers la même époque à Oulchy-le-Château et à Morienval. Le profil des tailloirs se compose d'un listel et d'un large biseau où les sculpteurs ont maladroitement imité des feuilles d'acanthe (6). Ces chapiteaux, qui représentent un type intermédiaire entre l'art du XI^e siècle et la flore monumentale du XII^e siècle, méritent d'attirer l'attention des archéologues.

La façade est complètement moderne, et les baies en plein cintre de la nef sont dissimulées sous les charpentes latérales. Les murs des bas côtés, reconstruits au XVI^e siècle, présentent des fenêtres de style flamboyant et des contreforts assez épais. Au chevet du chœur, on aperçoit les amorces de l'ancien cordon de billettes qui entourait la fenêtre centrale. La corniche primitive de l'abside se composait d'une série de palmettes, et les corniches des absidioles étaient garnies, l'une

(1) Cf. pl. IV, fig. 13.

(2) *Ibid.*, fig. 6 et 7.

(3) Cf. MACIET, *Le christ émaillé de Montlevon*, dans les *Annales de la Société archéologique de Château-Thierry*, année 1879, p. 110.

(4) Cf. pl. IV, fig. 8.

(5) *Annales de la Société archéologique de Château-Thierry*, année 1880, p. 105.

(6) Cf. pl. IV, fig. 2 à 5.

de damiers et l'autre de losanges. Le clocher s'élève sur la dernière travée du bas côté sud, comme à Oulchy-le-Château et à Retheuil (Aisne). Son dernier étage est une œuvre moderne, mais on voit encore à l'étage inférieur une baie en plein cintre dont la colonnette centrale reçoit la retombée de deux arcades secondaires. C'est un exemple très primitif de baie subdivisée par une colonne intermédiaire, suivant la disposition adoptée à l'étage supérieur du clocher-porche de Morienvall.

CRYPTE DU MONT-NOTRE-DAME

L'historien Carlier (1) a tort de prétendre que le Mont-Notre-Dame (2) occupe l'emplacement de la villa de Sauriciacum où se réunit un concile en 589 pour réintégrer l'évêque Droctigisile dans ses fonctions (3). Le lieu dit *Saurèle* qui se trouve sur le territoire de la paroisse ne peut s'identifier avec cette villa. M. Longnon a parfaitement démontré que Sauriciacum avait donné la forme de Sorcy, conservée dans le nom du ru de Sorcy, affluent de l'Aisne qui prend sa source près de Longueval (4). L'origine du Mont-Notre-Dame ne peut remonter au delà du règne de Charles le Chauve. L'auteur du roman de Gérard de Rossillon (5), qui vivait au XIII^e siècle, attribue à son héros la fondation d'un chapitre de chanoines en ce lieu (6). Roulliard (7) et Melchior Regnault (8) rapportent le même fait, mais Carlier a pris soin de relever cette mention dans l'ancien obituaire de la collégiale (9).

A quelle époque vivait Gérard de Rossillon? Certains auteurs ont nié son existence; d'autres l'ont fait vivre au VIII^e, au IX^e, au X^e ou au XII^e siècle, parce que plusieurs personnages portèrent le même nom dans le cours du moyen âge. La savante étude de M. Mignard (10) et un document historique publié par d'Achery doivent dissiper toutes ces incertitudes. C'est en 863 que Gérard de Rossillon, fondateur de l'abbaye de Vézelay, adressa une lettre au pape Nicolas I^{er} pour lui demander de prendre le nouveau monastère sous sa protection (11). Ce seigneur, qui jouait déjà un rôle historique en 837 (12), n'est donc pas un personnage légendaire. Il faut le considérer comme un contemporain de Charles le Chauve. La date de sa mort doit se placer en 874 (13),

(1) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 141.

(2) Aisne, arr. de Soissons, canton de Braine.

(3) GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, liv. IX, chap. xxxvii.

(4) *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, p. 402.

(5) Le château de Rossillon dominait le village de Pothières près de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or).

(6) MIGNARD, *Le roman en vers de Girart de Rossillon*, p. 228.

Li lieux est appalés à Sainte Madelegne
Du Mont, c'est belle iglise dévôte et de biens piegne.

(7) *Histoire de Melun* (1628), p. 213.

(8) *Abrégé de l'histoire de l'ancienne ville de Soissons*, p. 53.

(9) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 216.

(10) *Du rôle réel de Gérard de Rossillon dans l'histoire du IX^e siècle*, dans l'ouvrage déjà cité, p. 285.

(11) D'ACHERY, *Spicilegium*, t. II, p. 500.

(12) NITHARD, liv. I, chap. vi. — MIGNARD, *Le roman de Girart de Rossillon*, p. 291.

(13) *Gallia Christiana*, t. IV, col. 724.

car le pape Jean VIII le qualifie de *bonæ memoriæ* dans une lettre écrite en 878 (1). Gérard et sa femme Berthe, fille de Hugues, comte de Sens (2), furent ensevelis dans l'église abbatiale de Pothières, près de Châtillon-sur-Seine (3). Son testament, qui confirme toutes ses donations antérieures aux abbayes de Vézelay et de Pothières (4), ne renferme aucune mention de la collégiale du Mont-Notre-Dame, où il aurait fait transporter des reliques de sainte Madeleine. Dans la suite, le nom de Marie-Madeleine se confondit avec celui de la Sainte Vierge.

La chronique de l'abbaye de Mouzon a conservé le souvenir d'un concile réuni au Mont-Notre-Dame en 972 sous la présidence de l'archevêque de Reims Adalbéron (5). Trois autres conciles y furent convoqués en 977, en 985 et en 1023 (6). La prospérité du chapitre, qui se composait de quatorze chanoines, s'était accrue pendant le X^e et le XI^e siècle. Le doyen exerçait les fonctions curiales sur le territoire de la paroisse et tenait en fief de l'évêque la juridiction spirituelle. On ignore à quelle date il faut placer la construction des églises bâties sur le Mont-Notre-Dame (7). Néanmoins, grâce aux chapiteaux romans recueillis par M. de Recourt et à des aquarelles du XVIII^e siècle, publiées par M. Givélet, nous croyons pouvoir établir l'existence successive de trois édifices religieux au sommet de la montagne.

Il faut d'abord admettre que la première église élevée sous le règne de Charles le Chauve après la fondation du chapitre fut remplacée par une seconde collégiale au XI^e siècle. En effet, les huit chapiteaux romans provenant du Mont-Notre-Dame et conservés au musée archéologique de Reims portent l'empreinte du style en usage vers le milieu du règne de Philippe I^{er} (8). Les habitants du pays les avaient réemployés comme matériaux de construction après le nivellement des ruines du chœur en 1830. Ces chapiteaux ne devaient pas supporter les arcades d'une nef, si l'on en juge par leurs dimensions (9). Engagés dans un petit dossier, ils servaient peut-être à soutenir les doubleaux d'une crypte primitive. Leur décoration se compose de feuillages grossiers, de palmettes superposées ou de petits losanges. On distingue sur d'autres corbeilles deux serpents et deux oiseaux à long cou qui ressemblent à des cygnes (10). Le profil des tailloirs primitifs devait être formé d'un listel et d'un biseau. Il est intéressant de comparer ces chapiteaux à ceux qui sont encore intacts dans les nefs d'Oulchy-le-Château et de Saint-Thibault-de-Bazoches (11). On peut rattacher à la même série une curieuse sculpture jadis conservée dans la cour du château du Mont-Notre-Dame et reproduite dans l'ouvrage de Taylor avant sa disparition (12). Au centre, un petit personnage à grosse tête, vêtu d'une tunique, levait les bras en l'air en les appliquant contre ses joues. Ce motif était encadré par des pétales montés sur des tiges et par des lignes en zigzag qui se détachaient en faible relief sur la pierre.

Ainsi la seconde église bâtie sur le Mont-Notre-Dame devait être terminée avant la fin du XI^e siècle. Un doyen du chapitre nommé Thomas, qui figure dans un accord conclu en 1140 entre

(1) MABILLON, *Annales ordinis S. Benedicti*, t. III, p. 222.

(2) MIGNARD, *Le roman de Girart de Rossillon*, p. 310.

(3) *Gallia Christiana*, t. IV, col. 466.

(4) D'ACHERY, *Spicilege*, t. II, p. 498.

(5) *Ibid.*, t. II, p. 570 et 571.

(6) *Lettres de Gerbert*, dans les *Historiens de France*, t. IX, p. 286. — MARLOT, *Histoire de la ville de Reims*, t. III, p. 53, 59 et 99. — CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 220.

(7) Bibliographie : Notice publiée par M. PRIoux, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVI, p. 47. — FLEURY, *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. II, p. 287. — GIVÉLET, *Le Mont-Notre-Dame. Histoire et description*. Nouvelle édition, 1893, in-8^o.

(8) GIVÉLET, JADART et DEMAISON, *Catalogue du musée lapidaire rémois*, n^o 58 à 65, p. 49.

(9) Ces chapiteaux mesurent 0^m,25 de hauteur sur 0^m,30 en largeur.

(10) Cf. pl. IV bis, fig. 1 à 8.

(11) *Ibid.*, pl. XI et XVII.

(12) *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, Picardie, t. II, pl. 137.

les chanoines du Mont-Notre-Dame et les moines de Saint-Yved de Braine (1), fut inhumé dans cet édifice vers le milieu du XII^e siècle. Carlier (2) et M. Givelet (3) ont eu tort de supposer que l'église bâtie par les soins de Gérard de Rossillon existait encore à cette époque. L'épithaphe du doyen Thomas, gravée en lettres onciales (4), forme l'une des dalles qui recouvrent le triforium du croisillon nord, mais il faut l'attribuer à la fin du règne de Louis VII.

L'église du XI^e siècle disparut à son tour quand on jeta les fondations de la magnifique collégiale dont les ruines dominent encore le village aujourd'hui. Cet édifice fut incendié successivement par les huguenots en 1568, par l'imprudence d'un guetteur en 1617 et par l'armée espagnole en 1650 (5). La nef dont les voûtes s'écroulèrent en 1642, la façade et les bras du transept furent bâtis pendant la première moitié du XIII^e siècle; mais on ne pouvait se prononcer sur l'époque de la construction du chœur, démoli après la période révolutionnaire. Il n'en est plus de même aujourd'hui, depuis que M. Givelet a découvert un dessin de l'abside daté de 1784 (6). On connaissait le plan du chevet entouré de quatre chapelles rondes et de trois chapelles carrées qui communiquaient avec le déambulatoire voûté d'ogives (7); mais l'aquarelle déjà signalée permet de constater que la chapelle centrale bâtie sur plan carré était surmontée d'un pignon trapu comme la niche du sanctuaire dans les églises de Cuise (Oise), d'Aizy, de Bazoches, de Berzy-le-Sec, de Chacrise, de Courmelles, de Droizy, de Nouvion-le-Vineux et de Saint-Bandry (Aisne). Cette disposition fut souvent adoptée par les architectes du Soissonnais au XII^e siècle.

Les fenêtres du chœur et des chapelles rayonnantes étaient en plein cintre, et le bandeau sculpté sous l'appui des baies supérieures se trouvait formé de petits arcs entre-croisés comme la corniche de l'église de Saint-Germer. Sans doute certains constructeurs firent encore appareiller des fenêtres en plein cintre au XIII^e siècle, notamment à Aizy (Aisne); mais il n'en est pas moins très probable que le rond-point de l'église du Mont-Notre-Dame avait été bâti dès le commencement du règne de Philippe-Auguste. Notre hypothèse devient une certitude si l'on examine les débris de la crypte. D'ailleurs, les deux piles qui encadrent l'entrée du transept ont conservé des chapiteaux revêtus de feuilles d'acanthé et de feuille d'eau. Leur ornementation et le profil des tailloirs rehaussés de petits trous cubiques semblent indiquer que le carré du transept avait été construit à la fin du XII^e siècle, car les chapiteaux à crochets des croisillons portent l'empreinte d'un style beaucoup plus avancé. En outre, on remarque dans l'église actuelle un gros chapiteau qui sert de bénitier et qui provient des ruines du chœur. Il faut l'attribuer à la dernière période du XII^e siècle. La forme de sa corbeille, garnie de belles feuilles d'acanthé recourbées (8), suffit à prouver que ce chapiteau couronnait une colonne isolée du déambulatoire.

La crypte bâtie sous le chœur devait remonter au dernier quart du XII^e siècle, et non pas au IX^e siècle, comme M. Fleury l'a prétendu (9). Elle se raccordait probablement avec une crypte plus ancienne d'où proviennent les chapiteaux transportés au musée de Reims. Un dessin du XVIII^e siècle, reproduit dans la notice de M. Givelet (10), nous fait supposer que cette crypte était divisée au centre par des colonnes qui supportaient des doubleaux en plein cintre et des voûtes d'arêtes. On y descendait par deux escaliers placés à l'entrée du rond-point. Le déambulatoire

(1) Arch. nat., LL. 1583, p. 45.

(2) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 483.

(3) *Le Mont-Notre-Dame. Histoire et description*, p. 23.

(4) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 483.

(5) Prioux, *Histoire de Braine et de ses environs*, p. 233 à 238. — GIVELET, *Le Mont-Notre-Dame*, p. 10 à 14.

(6) *Le Mont-Notre-Dame*, pl. VI.

(7) *Ibid.*, pl. VII.

(8) Cf. pl. IV bis, fig. 9.

(9) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. II, p. 287.

(10) *Le Mont-Notre-Dame. Histoire et description*, pl. II.

de la crypte, flanqué de réduits rectangulaires (1), correspondait à celui de l'église, comme dans les cryptes des cathédrales de Chartres et d'Auxerre. Trois travées de cette galerie servent de cave à un habitant du pays. Leurs voûtes d'arêtes sont séparées par des doubleaux en plein cintre. Les piliers cantonnés de colonnettes alternaient avec des colonnes isolées, et les sept travées du déambulatoire souterrain communiquaient avec l'hémicycle central. Les chapiteaux, garnis de feuilles d'eau, présentent des tailloirs en biseau, et de larges fenêtres en plein cintre s'ouvraient dans le mur extérieur. Après avoir étudié les ruines de la crypte et les dessins exécutés en 1784, nous admettons que la grande église actuelle fut commencée vers 1180 et terminée vers le milieu du XIII^e siècle.

ÉGLISE DE MORIENVAL

Les origines de l'abbaye de Morienvall (2) sont enveloppées d'une profonde obscurité (3). Le P. Leconte (4) et l'abbé Carlier (5) attribuent la fondation du monastère au roi Dagobert; mais c'est une simple hypothèse qui ne s'appuie sur aucun texte authentique. En effet, le village de Morienvall est mentionné pour la première fois en 870 dans un diplôme de Charles le Chauve (6), et le plus ancien document qui se rapporte à l'abbaye est une charte de Charles le Simple datée de l'année 920 (7). Le Roi y fait allusion à un incendie qui avait détruit les titres de donation octroyés au monastère par Charles le Chauve, et confirme à l'abbaye la propriété de plusieurs domaines, ainsi que les revenus de l'église de Béthancourt, près de Crépy en Valois. Il est probable que cet incendie avait été allumé par les Normands qui ravagèrent le Soissonnais en 886 (8); mais on ne saurait en conclure que l'abbaye existait avant le IX^e siècle.

Les religieuses de Morienvall avaient intérêt à laisser croire que la fondation de leur monastère remontait à une date très reculée. Elles cachaient leurs archives avec un soin jaloux, et l'historien du Valois, Muldrac, qui voulut « s'aller esgayer » à l'abbaye pour en voir les titres, ne put rien obtenir « nonobstant ses diligences, voyages, prières et lettres (9) ». Mabillon fut plus heureux, et sa réputation lui fit ouvrir les portes de l'abbaye. Accompagné de son ami dom Ruinart, il se rendit à Morienvall, où il put constater que le plus ancien titre du chartrier était le diplôme de Charles le Simple (10). Son précieux témoignage a permis aux auteurs du *Gallia Christiana* de

(1) *Le Mont-Notre-Dame. Histoire et description*, pl. VII.

(2) Oise, arr. de Senlis, canton de Crépy en Valois.

(3) On peut consulter sur l'histoire de l'abbaye les ouvrages suivants : MABILLON, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. VI, p. 94. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 448. — CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, 1764, t. I, p. 102, 205, 210, 226; t. II, p. 115, 209, 585, et t. III, p. 194. — Abbé PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, 1864, t. I, p. 464; t. II, p. 229; t. III, p. 546; t. V, p. 28, et t. VII, p. 265 à 280, 337 à 349. — PEIGNÉ-DELA COURT, *Cartulaire de l'abbaye de Morienvall*, 1876, in-4^e.

(4) *Annales ecclesiastici Francorum*, t. IV, p. 602.

(5) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 103.

(6) *Historiens des Gaules et de la France*, t. VIII, p. 626.

(7) *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. VI, p. 642.

(8) *Annales Vedastini*, dans les *Historiens des Gaules et de la France*, t. VIII, p. 82.

(9) *Le Valois royal*, p. 49.

(10) *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. VI, p. 94.

rejeter la légende qui représente Dagobert comme le fondateur de l'abbaye. Il est beaucoup plus vraisemblable d'en attribuer l'origine à la générosité de Charles le Chauve.

On ne trouve aucun renseignement sur l'histoire de Morienval au XI^e siècle dans les chroniques et dans les chartes; mais comme le diplôme de 920 prouve que Robert, frère du roi Eudes, avait reçu le monastère en bénéfice, il est permis d'en conclure que les biens de l'abbaye furent usurpés par divers seigneurs pendant de longues années. Au commencement du XII^e siècle, l'abbaye fut spécialement affectée à des religieuses bénédictines, et la confrérie des chanoines qui s'était établie à Morienval depuis plusieurs siècles fut soumise à la juridiction du doyen du chapitre. La première abbesse dont l'histoire a conservé le souvenir se nommait Pétronille. Elle exerçait ses fonctions au moment de la translation des reliques de saint Annobert à Morienval. Ce pieux évêque de Séz, mort vers l'an 720, avait été enterré dans l'abbaye de Fontenay (1), jusqu'au jour où des prêtres du diocèse transportèrent sa châsse de province en province pour recueillir d'abondantes aumônes. Pétronille, ayant appris que le cortège suivait la chaussée Brunehaut pour se rendre de Senlis à Soissons, fit offrir l'hospitalité aux porteurs de reliques. La châsse, déposée dans le chœur de l'église de Morienval, se trouva si lourde le lendemain qu'il fut impossible de la déplacer. Les prêtres qui l'accompagnaient durent se résigner à reprendre le chemin de la Normandie sans leur précieux fardeau, tandis que les pèlerins affluaient vers l'abbaye pour vénérer les nouvelles reliques. Tel est le récit contenu dans un légendaire dont Mabillon a reproduit le texte (2). Les Bollandistes n'ont pas mentionné cette translation (3), mais il faut en fixer la date au 1^{er} septembre de l'année 1122 (4).

La prospérité de l'abbaye s'accrut rapidement au XII^e siècle, grâce à de nombreuses donations. En 1176 (5), une bulle du pape Alexandre III énumère au nombre de ses biens le droit d'usage dans la forêt de Retz, la terre de Fresnoy-la-Rivière, le moulin de Vattier-Voisin, les dîmes de Fonches, de Saint-Pierre-Aigle et de Plailly, et les revenus des églises de Béthancourt, d'Oigny (Oise), de Parvillers et de Fransart (Somme). Cette bulle, qui fait mention de l'église abbatiale, constate que les religieuses avaient le droit de nommer le curé de l'église paroissiale. Agnès de Viri, dont la dalle tumulaire est encore conservée, mourut à la fin du XII^e siècle, après avoir accepté en 1190 une donation de terres faite à l'abbaye par Florent de Hangest (6). Nous n'avons pas à résumer ici l'histoire de l'abbaye depuis le XIII^e siècle jusqu'à l'année 1745, époque où le monastère fut supprimé par Mgr de Fitz-James, évêque de Soissons, à la suite d'interminables querelles entre les curés de Morienval et les abbesses (7). Les religieuses se retirèrent, les unes au Parc aux Dames, les autres à Saint-Remi de Villers-Cotterets. Enfin, le 6 janvier 1748, les biens du monastère furent réunis à ceux de l'abbaye de Royal-Lieu (8).

L'église abbatiale s'est conservée intacte, mais on ne possède aucun renseignement historique sur sa construction. Carlier prétend que l'édifice fut commencé vers l'an 907, et que les travaux durèrent plus de cent ans (9). C'est une légende qui ne mérite même pas d'être discutée. Le nécrologe de l'abbaye fixait au 14 juin la date de la consécration de l'église, et cette cérémonie fut sans doute célébrée dans le cours du XI^e siècle, car les plus anciennes parties de la nef ne

(1) *Gallia Christiana*, t. XI, col. 713.

(2) *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. VI, p. 644.

(3) *Acta Sanctorum*, mai, t. III, p. 625.

(4) *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. VI, p. 94.

(5) PEIGNÉ-DELLACOURT, *Cartulaire de l'abbaye de Morienval*, p. 11.

(6) *Cartulaire* déjà cité, p. 15.

(7) Abbé PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, t. VII, p. 266.

(8) *Ibid.*, p. 278.

(9) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 104.

peuvent pas être antérieures au règne de Henri I^{er}. Au XII^e siècle, on éleva le clocher-porche, et l'abside fut rebâtie sur un nouveau plan; mais rien ne prouve que cette reconstruction soit postérieure à l'arrivée des reliques de saint Annobert à Morienvall, en 1122, comme le suppose M. Anthyme Saint-Paul (1). En 1240, Pierre de Parvillers et sa femme fondèrent une chapellenie dans l'église de Morienvall (2). Ils affectèrent les revenus de leurs domaines à l'entretien du chapelain Hugues, curé de Parvillers, près de Montdidier, en déclarant que le droit de nommer son successeur reviendrait à l'abbesse après sa mort. Cette fondation permet de préciser la date de la grande chapelle du transept (3).

La partie supérieure de l'abside fut reconstruite au XIV^e siècle, et l'abbesse Jeanne d'Arsonval, qui gouverna le monastère sous le règne de François I^{er}, établit douze autels dans l'église (4). Vers 1580, l'abbesse Jeanne Foucault fit enlever sur la façade une statue équestre de Dagobert qui ne pouvait pas remonter au X^e siècle, suivant l'opinion de Carlier (5). Cette statue fut transportée dans le chœur; mais, au commencement du XVIII^e siècle, l'abbesse Madeleine de Sérent, frappée de la lourdeur de son style, eut l'idée bizarre de la faire enterrer en face de la chapelle du Rosaire. Anne II Foucault renouvela la décoration de l'église en 1608 (6), et c'est vers la même époque qu'un nouveau portail fut percé dans l'axe du bas côté nord. En 1614, on remania la charpente des croisillons (7), et l'abbesse Anne III Foucault fit voûter la nef et le carré du transept en 1652, comme l'indiquent les initiales et les dates gravées sur les clefs de voûte. Les travées méridionales de la nef et le bas côté sud furent reconstruits au XVII^e siècle, et tous ces travaux furent terminés vers 1690, par les soins de l'abbesse Madeleine de Sérent (8).

En 1745, l'église de l'abbaye fut affectée au service paroissial après le départ des religieuses, et Mgr de Fitz-James, évêque de Soissons, fit démolir l'église du village, consacrée à saint Denis, malgré les protestations des habitants, qui venaient de dépenser 2,000 livres pour la réparer (9). A la même époque, l'église abbatiale fut complètement dépouillée de son mobilier (10). Ses cloches furent descendues des tours, l'orgue fut vendu à la paroisse Saint-Pierre de Montdidier, les reliquaires, les calices, les croix et les chandeliers furent transportés à Soissons; mais les stalles des religieuses échappèrent à cette dévastation méthodique. On ne respecta même pas la châsse de saint Annobert, dont les reliques furent en partie dispersées. Le droit de présentation à la cure,

(1) *Mémoire du Comité archéologique de Senlis*, 3^e série, t. VII, p. 49 et 50.

(2) PEIGNÉ-DELA COURT, *Cartulaire de l'abbaye de Morienvall*, p. 31.

(3) Bibliographie : EWIG, *Compiègne et ses environs*, 1836, p. 199. — LAMBERT DE BALLYNIER, *Compiègne historique et monumental*, 1842, t. II, p. 91. — GRAVES, *Précis statistique du canton de Crépy en Valois*, dans l'*Annuaire de l'Oise*, 1843, 2^e partie, p. 129. — TAYLOR et NODIER, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, 1845, Picardie, t. III, pl. 97 à 102. — ABBÉ DARRAS, *Essai sur l'église de Morienvall*, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, t. II, 1848, p. 112. — VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire d'architecture*, 1859, t. III, p. 341, et t. VIII, p. 204. — EMMANUEL WOILLEZ, *Répertoire archéologique du département de l'Oise*, 1862, p. 177. — DANIEL RAMÉE, *Histoire générale de l'architecture*, 1862, t. II, p. 815. — ABBÉ PIHAN, *Esquisse descriptive des monuments historiques dans l'Oise*, 1889, p. 517. — HERBERT MOORE, *Development and character of gothic architecture*, 1890, p. 33. — LOUIS GONSKY, *L'art gothique*, 1891, p. 56. — ANTHYME SAINT-PAUL, *Discussion archéologique sur les dates de l'église de Morienvall*, dans les *Mémoires du Comité archéologique de Senlis*, 1893, 3^e série, t. VII, p. 48. — ANTHYME SAINT-PAUL, *Poissy et Morienvall*, dans les *Mémoires de la Société historique de Pontoise et du Vexin*, 1895, t. XVI, p. 1. — ENLART, *Le style gothique et le déambulatoire de Morienvall*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1894, t. LV, p. 125. — ANTHYME SAINT-PAUL, *La transition*, dans la *Revue de l'art chrétien*, 1895, p. 13. — LOUIS REGNIER, *Les origines de l'architecture gothique*, dans les *Mémoires de la Société historique de Pontoise*, 1895, t. XVI, p. 124.

(4) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 450.

(5) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 104.

(6) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 450.

(7) Cette date est inscrite sur une solive.

(8) *Gallia Christiana*, t. IX, col. 451.

(9) L'église paroissiale était bâtie sur la place qui s'étend devant l'église abbatiale.

(10) *Annales du diocèse de Soissons*, par M. l'abbé PÉCHEUR, t. VII, p. 277.

qui appartenait jadis à l'abbesse, revint à l'évêque de Soissons, ainsi que la collation des chapelles de l'église abbatiale consacrées à saint Julien, à saint Nicolas, à la Trinité, à la Sainte Vierge, à saint Jean-Baptiste et à saint Thomas.

En réunissant l'abbaye de Morienvall à celle de Royal-Lieu par un décret daté du 6 janvier 1748, Mgr de Fitz-James, évêque de Soissons, avait décidé que l'abbesse de Royal-Lieu demeurerait chargée de toutes les réparations de l'église conventuelle de Morienvall; mais celle-ci s'efforçait d'éluder cette clause onéreuse. Les habitants s'étant plaints qu'un pilier de la nef menaçait ruine, l'évêque rendit une ordonnance, le 31 mai 1764, pour obliger l'abbesse à remplir ses engagements. Le 21 juin suivant, un craquement sourd se fit entendre dans le pilier. On s'empessa d'étayer les grandes arcades sans entreprendre aucune réparation. L'abbesse Françoise de Solenge donna même l'ordre d'enlever les pierres déjà réunies devant l'église pour les transporter à Royal-Lieu, où elle faisait construire un nouveau bâtiment. Grâce à l'énergie du curé Capeaumont, elle ne put accomplir son projet. Les travaux n'étaient pas encore commencés en 1768, car les habitants se plaignaient à cette époque du mauvais état des murs qui menaçaient ruine et de la vétusté de la charpente (1).

L'église Notre-Dame de Morienvall (2) n'eut point à souffrir de la période révolutionnaire (3) et fut classée au nombre des monuments historiques en 1840. Une restauration partielle, entreprise de 1878 à 1880 sous la direction de M. Selmersheim, a rendu au bas côté nord et aux travées correspondantes de la nef leur caractère primitif. En même temps, l'élégante chapelle du transept a été débarrassée du badigeon qui la recouvrait, et les soubassements de l'abside se trouvent consolidés par une reprise en sous-œuvre. Un legs important fait à la fabrique par M. l'abbé Réaux, ancien curé de Morienvall, permettra de commencer prochainement la restauration du chœur. C'est une œuvre très délicate qui soulève de nombreux problèmes archéologiques, mais l'habileté de M. Selmersheim saura la mener à bonne fin.

Le plan actuel de l'édifice comprend une nef, deux bas côtés, un transept assez saillant et un chœur entouré d'un déambulatoire très étroit (4). Un clocher-porche s'élève au-dessus de la façade, et l'abside est flanquée de deux tours jumelles (5). La reconstruction du sanctuaire au XII^e siècle et la chapelle bâtie dans le croisillon nord au XIII^e siècle ont complètement modifié la forme primitive de l'église; mais il est facile de reconnaître encore aujourd'hui les dispositions qu'elle présentait au XI^e siècle. Son plan se composait alors d'un porche, d'une nef, de deux collatéraux, d'un transept flanqué de deux absidioles et d'un chœur en hémicycle (6). On peut comparer ce type de plan à celui d'une basilique latine, comme celle de Saint-Pierreès Liens à Rome; mais il se rapproche encore davantage du plan des églises de Saint-Léger-aux-Bois (Oise) et de Saint-Thibault-de-Bazoches (Aisne), qui appartiennent au XI^e siècle (7). Plusieurs archéologues ont prétendu que le plan actuel de l'église de Morienvall ressemblait à celui de l'église de Saint-Germain des Prés à Paris. C'est une comparaison mal choisie, car le chœur de ces deux monuments n'est pas bâti sur le même plan. La forme des deux églises était peut-être identique au

(1) Abbé PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, t. VII, p. 338, 340 et 346.

(2) Beaucoup d'auteurs modernes ont fait une confusion entre le vocable de l'église abbatiale consacrée à Notre-Dame et celui de l'église paroissiale dédiée à saint Denis.

(3) Les archives communales possèdent un registre qui contient les délibérations du conseil de fabrique entre les années 1782 et 1791. On y trouve le marché relatif à la fonte de la grosse cloche en 1782.

(4) Cf. pl. V, fig. 1.

(5) Voici les principales dimensions de l'église de Morienvall : long. totale dans œuvre, 40^m,90; long. de la nef, 15^m,50; larg. totale, 15^m,60; larg. de la nef, 7 mètres; larg. au transept, 26^m,35; larg. du déambulatoire, 1^m,90; haut. des voûtes de la nef, 10^m,80; haut. de la voûte du chœur, 10^m,65; haut. de la voûte du déambulatoire, 4^m,85.

(6) Cf. pl. V, fig. 2.

(7) *Ibid.*, pl. XIV et XVII

XI^e siècle, mais le plan du chevet primitif de Saint-Germain des Prés est plus difficile à restituer que celui de l'église de Morienvall.

Le porche, placé sous le clocher de la façade, comme dans les églises de Cerny en Laonnois (Aisne) et d'Orrouy (Oise), ne se trouvait pas à l'origine en dehors de la nef, comme nous l'avions cru tout d'abord (1). En effet, la colonne engagée dans l'une de ses piles, vis-à-vis du bas côté nord, est bien primitive, et son existence prouve que les collatéraux communiquaient directement avec les travées du porche au XI^e siècle. La partie centrale du porche, dont la construction peut remonter au milieu du XI^e siècle, est recouverte d'une voûte d'arêtes refaite à l'époque moderne. Cette voûte est encadrée par quatre arcades en plein cintre qui s'appuient sur des piliers massifs et sur des tailloirs en biseau garnis d'étoiles gravées en creux et de hachures en zigzags (2).

Du côté nord, la croisée d'ogives qui s'élève au-dessus du porche porte les initiales A F à la clef de voûte. Il faut en conclure qu'elle fut établie vers 1652 par l'ordre de l'abbesse Anne III Foucault, en même temps que les voûtes de la nef. L'une des nervures traverse un contrefort établi après coup pour consolider le soubassement du clocher. Cette partie de l'église, reconstruite au XVII^e siècle, était peut-être surmontée d'une voûte d'arêtes au XI^e siècle, mais on n'en retrouve plus aucun débris. Une ancienne fenêtre en plein cintre s'ouvre près de la tourelle d'escalier. Au sud, le porche est recouvert d'une charpente moderne, et ses murs extérieurs ont été reconstruits. La tribune supérieure fut rebâtie au XII^e siècle, quand on éleva le clocher de la façade. Encadrée par un arc en plein cintre et bouchée par un mur moderne, elle s'ouvrait autrefois sur la nef, comme dans l'église de Cerny en Laonnois (3).

La nef fut recouverte de croisées d'ogives au XVII^e siècle, comme l'indiquent la date de 1652 et les initiales de l'abbesse Anne III Foucault qui se détachent en relief sur la clef de voûte de la troisième travée. Au XI^e siècle, le vaisseau central était surmonté d'un lambris. Les nervures des voûtes, taillées suivant les profils en usage pendant le XVI^e siècle, reposent au sud sur des consoles garnies de glands du plus mauvais goût et au nord sur des colonnes engagées rétablies en 1878 par M. Selmersheim. On pourrait croire que ces colonnes ne devaient pas exister primitivement, puisque la nef était dépourvue de voûtes; mais il suffit de monter dans les combles pour être convaincu que cette disposition avait été adoptée par le constructeur du XI^e siècle. En effet, on retrouve au-dessus des piles de chaque travée les fûts des colonnes engagés dans les murs de la nef (4). L'un de ces fûts, visible sous la charpente, conserve encore son amortissement conique. Les colonnes avaient été coupées au XVII^e siècle pour établir des culs-de-lampe sous les retombées des ogives; mais l'architecte du XI^e siècle les avait peut-être engagées dans les piles avec l'intention d'appareiller une voûte qu'il n'a pas osé construire. Les églises de Berny-Rivière et de Saint-Thibault-de-Bazoches (Aisne) offrent des exemples de la même disposition.

Du côté nord, la nef se compose de trois travées. Ses grands arcs en plein cintre, formés d'un double rang de claveaux, s'appuient sur des piliers carrés cantonnés de quatre colonnes. Deux de ces colonnes supportent les arcades des travées : la troisième reçoit un doubleau du bas côté, et la quatrième est engagée dans le mur de la nef. L'arc de la dernière travée retombe sur un pilastre du côté du transept. Tous les chapiteaux portent l'empreinte de ce style encore barbare dont les sculpteurs du XI^e siècle ont laissé dans la région quelques spécimens si intéressants. Les uns sont ornés de grosses volutes qui dérivent d'une grossière imitation des chapiteaux ioniques ;

(1) Cf. p. 48.

(2) Cf. pl. V, fig. 11.

(3) FLEURY, *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. III, p. 20.

(4) Cf. pl. VI.

les autres sont rehaussés de têtes grimaçantes ou revêtus de pédoncules, de trous triangulaires et de lourdes palmettes : celui-ci représente deux chevaux accouplés réunis par une bride; celui-là, un masque d'animal au milieu de nombreuses spirales qui s'enroulent en sens contraire (1). Cette étrange décoration, dont le relief est très faiblement accusé, se rapproche beaucoup de celle qui est appliquée sur d'autres chapiteaux de la même époque dans les églises de Chivy et d'Oulchy-le-Château (Aisne). Les tailloirs offrent un profil en biseau, et les bases ont été toutes refaites sans exception. Les anciennes bases devaient être munies de petites griffes pointues qui ne présentaient certainement pas le caractère des griffes actuelles.

Dans l'axe de chaque travée s'ouvre une fenêtre en plein cintre reconstruite sur le même modèle que les baies primitives. La restauration entreprise de 1878 à 1880, par les soins de la commission des monuments historiques, a été faite d'une manière très consciencieuse. M. Selmersheim s'est contenté de remplacer les bases et quelques fûts des colonnes, les claveaux effrités et les assises qui encadrent les fenêtres. Le style des travées et l'ornementation des chapiteaux permettent d'attribuer cette partie de l'église au milieu du XI^e siècle. Dans son état primitif, la nef offrait une grande ressemblance avec celle des églises de Berneuil-sur-Aisne (Oise), de Berny-Rivière, de la Croix, de Montlevon, d'Oulchy-le-Château, de Saint-Thibault-de-Bazoches (Aisne), de Deuil (Seine-et-Oise) et de Saint-Germain des Prés à Paris. Ce système de construction porte l'empreinte d'un style beaucoup plus avancé que celui des églises rurales bâties dans la première moitié du XI^e siècle.

Au sud, la nef a perdu toute sa valeur archéologique par suite des remaniements exécutés au XVII^e siècle. Ses trois travées furent reprises en sous-œuvre, et les deux anciennes piles furent remplacées par de lourds supports rectangulaires flanqués de pilastres peu saillants. Les grands arcs en plein cintre, formés d'un double rang de claveaux, ont conservé leur caractère primitif. Comme la nef n'était pas préparée à recevoir des voûtes, on avait jugé prudent de consolider les travées méridionales avant d'appareiller les croisées d'ogives. Une colonne du XI^e siècle, surmontée d'un curieux chapiteau à volutes (2), est encore en place dans la travée voisine du porche. Trois fenêtres en plein cintre éclairaient la nef du côté sud : leur encadrement a été agrandi au XVII^e siècle, mais les assises supérieures sont restées intactes, car on aperçoit l'ancienne corniche à l'extérieur.

Le dallage de l'église est formé de belles pierres de liais qui recouvrent les restes des abbesses de Morienval. La plus ancienne tombe, en partie cachée sous la première marche du chœur, est celle d'Agnès de Viri, qui vivait à la fin du XII^e siècle (3). Dans la nef, on peut encore déchiffrer en partie les inscriptions funéraires de Jeanne d'Arsonval, morte le 4 mai 1544; d'Anne de Villeneuve, morte le 29 novembre 1571; de Jeanne V Foucault, morte le 2 décembre 1598, et d'Anne II Foucault, morte le 18 novembre 1635. Cette dernière tombe fut sculptée, à Crépy en Valois, par Rieul et Billion. Une autre dalle du XVII^e siècle fait connaître le nom de Jean Lebel, tombier à Paris.

Les trois travées du bas côté nord, séparées par des doubleaux en plein cintre surhaussé, avaient déjà subi de nombreux remaniements avant la restauration de 1878. Pour résister à la poussée des terres de l'ancien cimetière, dont le niveau était à trois mètres au-dessus du sol de

(1) Cf. pl. V, fig. 4 et 6 à 10.

(2) *Ibid.*, fig. 3.

(3) L'épithaphe de cette abbesse est ainsi conçue :

[H]IC JACET AGNÈS DE VIRI ABBATISSA MORGNEVALLIS
QVI[ISO]VIS ERIS QVI TRANSIERIS STA PERLEGE FLORA
SYM QVOD ERIS FVERAN[QVE QVOD ES PRO ME PRECOR ORA.]

la nef, on avait établi des contreforts intérieurs qui dénaturaient le style primitif du collatéral. M. Selmersheim se trouvait donc obligé de rebâtir cette partie de l'église, en remplaçant les colonnes et les chapiteaux engagés dans le mur extérieur; mais les trois chapiteaux qui reçoivent la retombée des doubleaux du côté de la nef se sont conservés intacts : leur corbeille est garnie de grosses volutes, d'enroulements et d'un masque à longue barbe (1).

Faut-il admettre que le bas côté nord était recouvert de voûtes d'arêtes à l'origine? C'est une question bien difficile à résoudre aujourd'hui. Les doubleaux en plein cintre qui traversent le collatéral existaient certainement au XI^e siècle, comme le plan des piles suffit à le prouver; mais dans plusieurs églises de la région bâties au XII^e siècle la charpente des bas côtés repose sur des arcs isolés, notamment à Élincourt (Oise), à Trucy et à Vorges (Aisne). On peut supposer que l'architecte de l'église de Morienvall avait adopté la même disposition. Si l'existence de quelques amorces a décidé M. Selmersheim à recouvrir le collatéral de trois voûtes d'arêtes, ces débris n'étaient peut-être pas de la même date que les piliers. Le bas côté méridional, surmonté d'un lambris moderne, porte l'empreinte des remaniements maladroits exécutés au XVII^e siècle. Les anciens doubleaux ont été remplacés par des arcs sans caractère qui retombent sur des pilastres. L'arcade qui fait communiquer le collatéral avec le croisillon sud est restée intacte, mais le mur extérieur a été reconstruit. Le bas côté sud n'offre donc plus aujourd'hui aucun intérêt archéologique : son style devait être semblable à celui du bas côté nord au XI^e siècle.

La voûte d'ogives qui s'élève sur le carré du transept est renforcée de liernes et de tiercerons. Elle porte à la clef la date de 1652. Cette partie de l'église, dépourvue de voûtes au XI^e siècle, se trouvait alors encadrée par des arcs en plein cintre qui supportaient une lanterne recouverte de charpente. En pénétrant sous le comble, on voit encore quatre fenêtres en plein cintre destinées à éclairer primitivement la croisée de l'église, comme à Catenoy (Oise) et à Saint-Étienne de Beauvais (2). Les piles d'angle se composaient d'un massif très épais flanqué de pilastres, et les grands arcs retombaient sur des tailloirs garnis de hachures en zigzag et d'étoiles gravées en creux, dont il reste encore quelques débris à l'entrée du transept (3). Comme ces arcades isolées n'avaient pas moins de sept mètres d'ouverture, leurs claveaux ne tardèrent pas à s'effondrer. Dès la première moitié du XII^e siècle, on reconnut la nécessité de remplacer l'arc appareillé en avant du sanctuaire. Pour comprendre les anciennes dispositions du transept, il faut le comparer à celui de l'église de Saint-Léger-aux-Bois (Oise), qui conserve encore sa charpente apparente soutenue par des arcs isolés comme dans les basiliques chrétiennes (4). L'architecte de l'église de Montmille, près de Beauvais, avait adopté le même système pour recouvrir le transept.

Le croisillon nord, dont la saillie était beaucoup moins accentuée au XI^e siècle, se terminait à cette époque en avant de la chapelle bâtie contre le mur du chevet au XIII^e siècle. Recouvert à l'origine d'un simple plafond de bois, il est surmonté d'un berceau en planches qui porte la date de 1614. Entre le croisillon et le carré du transept, on voit un arc en plein cintre moderne : deux fenêtres de la même forme étaient percées dans le mur du fond avant la construction de la chapelle. À l'ouest, une baie cintrée s'ouvre au-dessus du tombeau de Florent de Hangest, seigneur de Viri, mort pendant la troisième croisade, en 1191. Le chevalier, dont la statue n'est pas antérieure au XIII^e siècle, est représenté vêtu d'un haubert et d'une cotte d'armes, tenant un écu

(1) Cf. pl. V, fig. 5.

(2) *Ibid.*, fig. 12 et 13.

(3) L'église de Saint-Germer possédait également une tour-lanterne au XI^e siècle, suivant le témoignage de Guibert de Nogent.

(4) Cf. pl. XV, fig. 7.

triangulaire chargé de coquilles, et les pieds appuyés sur un chien (1). Du côté de l'est, une porte donne accès dans un réduit barlong, voûté en berceau, qui se prolonge sous le clocher bâti au nord du chœur. A gauche, un arc en tiers-point décoré de moulures, des colonnes engagées et des chapiteaux à crochets encadraient l'entrée d'une petite chapelle du XIII^e siècle, voûtée d'ogives, qui fut démolie à l'époque moderne. Cette chapelle avait remplacé l'absidiole en hémicycle du XI^e siècle, dont M. Selmersheim a retrouvé les fondations.

Au XIII^e siècle, on voulut agrandir le croisillon en éventrant le mur du nord pour élever une grande chapelle dont l'arc en tiers-point surhaussé retombe sur deux colonnes et quatre colonnettes. Cette chapelle est recouverte d'une croisée d'ogives en forme d'amande qui s'appuie sur de minces colonnes ornées d'une bague. Les trois formerets qui renforcent la voûte encadrent l'archivolte en tiers-point des fenêtres, et le soubassement est garni d'élégantes arcatures en plein cintre soutenues par des colonnettes (2). Les feuillages des chapiteaux et les profils des arcs portent bien l'empreinte du style en usage dans la première moitié du XIII^e siècle. Il est probable que cette chapelle fut construite grâce à la générosité de Pierre de Parvillers et de sa femme, qui fondèrent une chapellenie dans l'église, en 1240, sous le vocable du Saint-Sauveur (3).

Le croisillon sud conserve mieux la trace de ses dispositions primitives et communique avec le carré du transept par un arc en maçonnerie moderne qui a remplacé l'ancien doubleau en plein cintre. Sa charpente en berceau, datée de 1614 comme dans l'autre croisillon, atteint un niveau beaucoup plus élevé que l'ancien plafond de bois du XI^e siècle, qui devait être surmonté d'un comble à faible pente. En effet, une corniche se voit encore au-dessus de l'arc qui encadre l'entrée du croisillon. Ses modillons, ornés de billettes, se trouvaient autrefois à l'extérieur de l'église, quand la toiture ne dépassait pas la hauteur de la corniche.

A l'est, un étroit couloir voûté en berceau et fermé par une porte donne accès dans le soubassement du clocher méridional. Ce réduit, qui était éclairé à droite par une fenêtre en plein cintre aujourd'hui bouchée, ne communique pas avec le déambulatoire. Son mur de fond mesure un mètre d'épaisseur et ne présente aucune trace d'ouverture, ce qui prouve bien que la galerie du chœur n'existait pas au XI^e siècle, quand les deux tours jumelles furent construites. L'absidiole primitive, dont la voûte en cul-de-four retombe sur une moulure en biseau, a subi quelques remaniements. Elle se trouve séparée du transept par un mur moderne, et sa fenêtre agrandie n'offre plus aucun caractère. Cette chapelle ressemble aux absidioles qui se sont conservées intactes à Berny-Rivière, à Montlevon (Aisne) et à Saint-Léger-aux-Bois (Oise) : sa forme permet de restituer le plan de l'autre croisillon au XI^e siècle. Au sud, on voit une large fenêtre moderne à côté d'une ancienne baie en plein cintre bouchée par le comble de la sacristie. Une fenêtre analogue est également murée sur la face occidentale. Ainsi le transept de l'église de Morienvall renfermait au XI^e siècle deux absidioles voûtées en cul-de-four, une tour-lanterne et des croisillons recouverts d'un plafond de bois ; mais il fut remanié dès le XII^e siècle, puis en 1240, en 1614 et en 1652. C'est une erreur de croire, comme M. Anthyme Saint-Paul (4), que ses dispositions primitives sont très difficiles à comprendre.

Le chœur était encadré au XI^e siècle par un arc triomphal en plein cintre, et sa partie droite était surmontée d'une voûte en berceau, tandis qu'une voûte en cul-de-four s'élevait au-dessus de l'hémicycle. L'abside présentait alors le même plan que le sanctuaire des églises de Rhuis, de

(1) Le tombeau de Florent de Hangest, longtemps relégué sous le porche de l'église, a été restauré par M. Georges sous la direction de M. Selmersheim.

(2) L'église de Mareuil-sur-Ourcq (Oise) renferme également des arcatures en plein cintre du XIII^e siècle.

(3) *Cartulaire de l'abbaye de Morienvall*, publié par M. PEIGNÉ-DELACOURT, p. 31.

(4) *Mémoires du Comité archéologique de Senlis*, 3^e série, t. VII, p. 51.

Saint-Léger-aux-Bois (Oise), de Berny-Rivière, de Montlevon (Aisne) et de Binson (Marne). Elle n'était pas entourée d'un déambulatoire, et son chevet arrondi devait être éclairé par trois fenêtres. Quand le chœur fut rebâti au XII^e siècle, l'architecte chargé de ce travail avait eu soin de conserver la voûte primitive de la travée droite, en la raccordant au cul-de-four de l'hémicycle; mais vers 1135, à la suite d'un tassement quelconque, on prit le parti de remplacer la voûte en berceau par une croisée d'ogives. Les nervures de cette voûte sont revêtues d'une fine arête entre deux tores et de deux rangées de petites rosaces qui ressemblent à des roues garnies de leurs rayons. Autour de la clef, on aperçoit les quatre figures symboliques de l'Apocalypse, l'ange, l'aigle, le bœuf et le lion (1). Ces animaux sont grossièrement sculptés, et le relief de leurs formes est à peine accusé.

Du côté du transept, la voûte d'ogives est encadrée par un doubleau en tiers-point garni de petits disques empilés les uns sur les autres suivant deux axes différents. Trois gros tores, un cordon de petites rosaces et un rang de perles visible sous la charpente du transept accompagnent ce curieux motif d'ornementation (2). L'autre doubleau qui se trouve en avant de l'hémicycle décrit une courbe identique, et ses claveaux sont décorés d'un large filet entre deux boudins. Les profils de tous ces arcs permettent de faire remonter la voûte au second quart du XII^e siècle. La coupe de leurs claveaux et l'assemblage de leurs moulures ne portent pas la trace des mêmes tâtonnements que les voûtes du déambulatoire qui doivent être attribuées à une date plus ancienne.

Il est assez difficile d'indiquer la forme des supports de cette croisée d'ogives au XII^e siècle. Comme les pieds-droits de l'ancienne voûte en berceau furent entaillés au niveau de la retombée des ogives pour servir de point d'appui à la nouvelle voûte, on peut en conclure que les nervures et les doubleaux reposaient sur des colonnes et sur des chapiteaux engagés après coup dans les murs latéraux. En faisant un sondage derrière les pilastres modernes qui soutiennent actuellement les arcs de la voûte, on pourrait peut-être retrouver quelques débris des fûts incrustés au XII^e siècle dans les assises primitives. La partie droite du chœur n'est éclairée par aucune fenêtre, parce qu'elle se trouve adossée aux clochers de l'abside. On aperçoit de chaque côté un grand arc de décharge en plein cintre engagé dans une maçonnerie moderne. Au XI^e siècle, les claveaux de ces deux arcs formaient une saillie sur le parement du mur, comme il est facile de s'en rendre compte, grâce à un trou percé entre le sanctuaire et la cage de la tour du nord.

La partie haute du chœur dont la forme primitive était arrondie fut rebâtie sur un plan polygonal vers le milieu du XIV^e siècle. Il faut donc attribuer à cette époque les cinq branches d'ogives à tore aminci qui retombent sur des culs-de-lampe mutilés. Les quatre fenêtres supérieures encadrées par une archivolte en tiers-point furent agrandies et dépouillées de leur remplage au XVII^e siècle. Une voûte en cul-de-four s'élevait au XI^e siècle sur le sanctuaire. L'architecte qui fit reconstruire l'abside au XII^e siècle avait établi une voûte du même genre sur l'hémicycle; mais cette calotte était épaulée d'une manière insuffisante, et les quatre petites fenêtres percées sous les reins de la voûte affaiblissaient la force de résistance des pieds-droits. Un tassement dangereux ne pouvait manquer de se produire, comme dans toutes les absides entourées d'un déambulatoire et dépourvues d'arcs-boutants. En outre, il était impossible d'obtenir un meilleur éclairage du chevet en conservant la voûte en cul-de-four qui devait disparaître quelques siècles plus tard.

Ainsi l'abside fut voûtée trois fois depuis la fondation de l'église; mais il est certain qu'elle

(1) Cf. pl. V, fig. 18.

(2) *Ibid.*, fig. 17.

n'était pas recouverte de plusieurs branches d'ogives au XII^e siècle, comme M. Gonse (1) et M. Regnier (2) l'ont supposé. En effet, on n'aperçoit aucune trace des colonnes engagées qui auraient été destinées à soutenir ces nervures, et la face du seul pilier encore intact est absolument plate du côté de l'hémicycle. Les remaniements exécutés dans les œuvres hautes du chœur au XIV^e siècle ont épargné une petite baie en plein cintre qui s'ouvre au-dessus de la toiture du déambulatoire. Cette fenêtre primitive, en partie bouchée par un contrefort moderne, est encore visible à l'extérieur, près du clocher nord. L'étroitesse de son embrasure et la forme de son archivolte qui s'abaissait en ligne plongeante, afin d'éviter la pénétration des claveaux dans le cul-de-four, suffirent à prouver que la voûte de l'abside n'était pas soutenue par des nervures au XII^e siècle, car cette disposition aurait permis de donner une largeur beaucoup plus grande aux fenêtres supérieures.

Le déambulatoire se compose d'un étroit couloir de deux mètres de largeur qui se rétrécit en face de chaque pilier pour laisser entre les colonnes un petit passage de 0^m,65 (3). Comme cette galerie est dépourvue de chapelles rayonnantes, son plan n'offre aucune analogie avec le tracé d'un rond-point. Il est cependant certain qu'un autel se trouvait établi au-dessous de chaque fenêtre; mais les piscines creusées après coup dans l'épaisseur du mur ne sont pas antérieures au XV^e siècle. Les quatre travées du déambulatoire présentent un écartement variable, et les deux arcades centrales sont plus larges que les autres (4). En raison du nombre pair des travées, l'axe de l'abside traverse un pilier et un contrefort au lieu de rencontrer une fenêtre. Cette disposition assez rare, qui est également appliquée dans les églises romanes de Vignory (Haute-Marne), d'Ameugny, de Sigy-le-Châtel (Saône-et-Loire) et du Petit-Quevilly (Seine-Inférieure), fut imposée au constructeur par la nécessité de rebâtir le chœur au XII^e siècle sans démolir les tours jumelles qui s'élevaient à côté de l'abside primitive (5). L'espace lui était mesuré, et les deux autres solutions qu'il pouvait adopter offraient plusieurs inconvénients. S'il divisait le chœur en trois travées, il était obligé d'établir les voûtes sur des trapèzes trop allongés, en donnant une largeur excessive aux grandes arcades. Avec cinq travées, il obtenait des espaces trop étroits pour installer des autels et pour appareiller des croisées d'ogives. Enfin la différence de niveau qui existe entre le sol naturel et le pavage du sanctuaire rendait fort utile l'établissement d'un contrefort dans l'axe du chevet pour mieux résister à la poussée des voûtes.

Chaque travée du déambulatoire communique avec le chœur par un arc formé d'un boudin et d'un méplat. La brisure de ces arcades est irrégulière, et la travée qui se trouve à droite de l'axe est encadrée par une courbe en plein cintre. Il est évident que le constructeur n'avait pas assez d'expérience pour résoudre les difficultés du tracé d'un arc dans un hémicycle. Les trois piliers du déambulatoire se composaient d'un massif central flanqué de trois colonnes engagées et d'un pilastre qui fait face au chœur. La colonne opposée au pilastre recevait la retombée du doubleau, et les deux autres fûts soutenaient les grandes arcades. Un seul pilier conforme à ce type s'est conservé intact du côté sud; la pile centrale et celle du nord furent remplacées à l'époque moderne par des colonnes isolées dont les tambours ne sont pas dégrossis. Ce travail fut peut-être exécuté au XVII^e siècle pour arrêter les effets dangereux du tassement des voûtes. En même temps, deux petits murs furent établis entre les travées du nord, afin de consolider les doubleaux. A chaque

(1) *L'art gothique*, p. 56.

(2) *Mémoires de la Société historique de Pontoise*, t. XVI, p. 125. M. Regnier s'est rallié plus loin à notre opinion.

(3) Cf. pl. V, fig. 14.

(4) *Ibid.*, fig. 15.

(5) On peut citer quelques autres absides dont les travées furent divisées en nombre pair au XV^e et XVI^e siècle, notamment dans l'église de Caudebec, à Saint-Pierre de Caen et à Saint-Maclou de Rouen.

extrémité, la galerie vient buter contre un mur plein qui forme le soubassement des clochers de l'abside, et les grands arcs s'appuient sur une colonne engagée dans un dossieret.

Les quatre voûtes qui recouvrent les travées doivent être considérées comme les plus anciennes voûtes d'ogives appareillées sur un déambulatoire dans le nord de la France. L'architecte semble avoir compris la nécessité de réaliser l'alliance de la nervure et de l'arc brisé. Les ogives, ornées d'un gros boudin, sont dépourvues de toute ornementation à la clef, et l'assemblage de leurs claveaux dénote une grande inexpérience. Les compartiments de remplissage présentent une surface très inégale, parce que les nervures se trouvent dans le prolongement les unes des autres au lieu de converger vers le centre du trapèze. On sent partout l'hésitation inséparable d'un système encore tout nouveau, mais l'architecte qui avait tracé le plan du chœur n'avait pas songé à recouvrir le déambulatoire d'un berceau annulaire ou de quatre voûtes d'arêtes. Il est impossible d'admettre que les ogives aient été refaites après coup, car les colonnes engagées dans les piles étaient certainement destinées à recevoir la retombée des nervures.

Les petits doubleaux en plein cintre qui séparent les voûtes sont surhaussés d'une manière très apparente (1). Cette disposition permettait de raccorder facilement l'extrados des doubleaux avec les compartiments de remplissage. En effet, comme l'ouverture de ces arcs ne dépasse pas 0^m,65, tandis que les nervures diagonales atteignent 3^m,50 de longueur, il était impossible de faire arriver à la même hauteur la clef des ogives et celle des doubleaux sans recourir à un artifice de construction. Les nervures s'appuient d'un côté sur les piles isolées avec les doubleaux et les grandes arcades, de l'autre sur une colonnette qui fait partie d'un groupe de sept autres fûts engagés dans un massif très épais. Chaque voûte est renforcée par un arc formeret en cintre surbaissé dont les claveaux, garnis d'un énorme boudin, retombent sur deux colonnes. Les quatre fenêtres du déambulatoire, en partie bouchées à l'époque moderne, sont encadrées par deux courtes colonnettes et par un gros tore. Leur archivolté décrit une courbe en plein cintre déformée à la suite d'un tassement; mais comme les deux baies centrales sont plus larges que les autres, on a dû légèrement surbaïsser leur cintre dès l'origine, afin de placer la clef de toutes les archivoltés au même niveau. D'ailleurs, il ne faut pas croire que les arcs en plein cintre du XII^e siècle n'étaient jamais surbaïssés. On trouve, au contraire, plusieurs exemples de courbes analogues dans les formerets des églises de Noël-Saint-Martin (Oise), de Saint-Évremond à Creil, de Poissy et de la cathédrale de Sens.

Les chapiteaux du déambulatoire se distinguent par la variété de leur décoration et par la bizarrerie de leurs sculptures (2). L'un est garni de deux gros pélicans aux ailes éployées; l'autre, de deux têtes grimaçantes encadrées par des entrelacs très compliqués. Celui-ci représente un cheval sellé au milieu de larges feuilles pointues; celui-là est recouvert de tiges enchevêtrées. On distingue encore sur d'autres corbeilles des petites palmettes superposées, des godrons, des feuillages mal découpés et des entrelacs qui semblent tressés avec de gros joncs. Cette ornementation très originale, qui ne procède d'aucune réminiscence de l'art antique, semble inspirée par l'étude de la flore locale et par l'imitation de certains ouvrages de vannerie. Les tailloirs présentent un profil en biseau ou des moulures variées : on remarque sur leur chanfrein des petits bâtons brisés, des dents de scie, des torsades et des feuilles de fougère. Les colonnettes des fenêtres ont conservé leurs bases primitives garnies d'une gorge entre deux tores et rehaussées de lourdes griffes (3).

(1) Cf. pl. VII, fig. 1.

(2) *Ibid.*, fig. 2 à 11.

(3) Cf. pl. V, fig. 16.

Les bases des autres colonnes sont enfouies sous le dallage, mais elles devaient être taillées suivant le même profil.

Les archéologues sont loin d'être d'accord sur l'époque de la construction du déambulatoire. M. l'abbé Darras (1) et M. Graves (2) ont attribué cette curieuse galerie au X^e siècle, tandis que M. Daniel Ramée (3), M. Emmanuel Woillez (4), M. Herbert Moore (5) et M. Gonse (6) la considèrent comme une œuvre du XI^e siècle. Notre confrère M. Enlart est d'avis que le chevet fut rebâti vers l'an 1100 (7), et Viollet-le-Duc admet que les chapiteaux ne sont pas antérieurs au commencement du XII^e siècle (8). Enfin M. Anthyme Saint-Paul, dont les remarquables travaux ont tant contribué à éclaircir les origines de l'architecture gothique, propose une date comprise entre les années 1120 et 1135 dans ses deux intéressants articles sur l'église de Morienvall (9). Il faut d'abord écarter l'opinion de M. Graves et de M. l'abbé Darras, car on ne peut faire remonter aucune partie de l'édifice au X^e siècle, malgré le témoignage de Carlier (10). Les auteurs qui attribuent le déambulatoire au XI^e siècle auraient dû remarquer que l'église n'a pas un caractère homogène. Si le plan du chœur actuel avait été tracé en même temps que celui de la nef, le constructeur aurait fait communiquer la galerie du chevet avec le transept, en réservant un passage à travers le soubassement des clochers, ou plutôt il aurait reconnu la nécessité de repousser les tours un peu plus loin. D'ailleurs, la nef et l'abside ne portent pas l'empreinte d'un style identique. Les arcades en plein cintre de la nef sont formées de claveaux plats, tandis que l'arc brisé et la moulure torique apparaissent dans les travées du déambulatoire. L'architecte des bas côtés ne savait pas appareiller des voûtes d'ogives, mais le constructeur du sanctuaire était capable de lancer des nervures au-dessus d'un rond-point. Les chapiteaux de la nef, garnis de grosses volutes, présentent des motifs gravés en creux, et l'arête des tailloirs est abattue en biseau. Autour du chœur, les sculptures des chapiteaux se détachent en relief sur la corbeille, et la plupart des tailloirs sont décorés de moulures.

Il est donc évident que le déambulatoire n'existait pas au moment où la nef fut bâtie. Pour en donner une preuve plus décisive, il suffit de remarquer le défaut de concordance et le manque de liaison des assises extérieures sur tous les points où l'abside rencontre les deux tours jumelles. En outre, la partie haute du chevet vient buter contre une petite baie percée à l'étage inférieur du clocher nord, et les contreforts de cette tour sont maladroitement engagés dans le mur du déambulatoire. Que faut-il en conclure? C'est que le chœur primitif fut démoli de fond en comble et remplacé par l'abside actuelle quand on voulut agrandir l'église pour les besoins du culte.

A quelle époque ce travail fut-il exécuté? Vers l'an 1100, suivant M. Enlart, qui a consacré un article au déambulatoire de Morienvall depuis l'impression de la première partie de notre ouvrage (11). Cette opinion ne rejette donc pas franchement l'hypothèse de la reconstruction du chœur à la fin du XI^e siècle, et peut contribuer à faire croire que la voûte d'ogives était employée par les architectes du Valois à l'époque de la première croisade. Or on ne saurait trop répéter que

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. II, p. 134.

(2) *Annuaire de l'Oise*, année 1843, canton de Crépy en Valois, p. 135.

(3) *Histoire générale de l'architecture*, t. II, p. 815.

(4) *Répertoire archéologique du département de l'Oise*, p. 177.

(5) *Development and character of gothic architecture*, p. 33.

(6) *L'art gothique*, p. 56.

(7) *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LV, 1894, p. 132.

(8) *Dictionnaire d'architecture*, t. VIII, p. 204.

(9) *Mémoires du Comité archéologique de Senlis*, 3^e série, t. VII, p. 48. — *Mémoires de la Société historique de Pontoise*, t. XVI, 1895, p. 1.

(10) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 104.

(11) *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LV, 1894, p. 127 à 132.

le déambulatoire de Morienvall est une œuvre du XII^e siècle, afin de ne pas propager une erreur sur les origines du style gothique. M. Enlart essaye de découvrir l'âge de ces voûtes en les comparant à celles des églises d'Airaines (Somme) et de Lucheux (Pas-de-Calais); mais ces exemples ne sont pas datés d'une manière certaine et proviennent d'une région où les progrès du style gothique furent moins précoces que dans le Valois.

A Airaines, les croisées d'ogives à profil torique sont établies sur la nef, ce qui n'est pas une preuve d'ancienneté, car les architectes de la Picardie n'osèrent pas voûter le vaisseau central des églises avant le second tiers du XII^e siècle. M. Enlart ne s'est pas aperçu que ces voûtes avaient été ajoutées après coup, comme à Acy en Multien, à Bury, à Cambronne, à Foulanges (Oise) et à Coulonges (Aisne). Le défaut de liaison entre les assises et le plan des piles dont les tailloirs primitifs furent coupés pour encastrent un groupe de trois colonnes du côté de la nef suffisent à en donner la preuve. Enfin, les feuilles d'eau des chapiteaux et le profil des tailloirs portent l'empreinte d'un style beaucoup plus avancé que le déambulatoire de Morienvall (1). A Lucheux, la différence est encore plus sensible, car on voit déjà des liernes dans les voûtes, et le gros boudin des ogives est garni de petites rosaces. En outre, le chœur, bâti sur plan polygonal, se trouve voûté par six nervures qui convergent autour de la même clef. Les feuilles d'acanthé, les feuilles de vigne et les figures symboliques apparaissent déjà sur les chapiteaux dont les tailloirs sont finement découpés (2). Il est impossible de comparer cette élégante construction avec la galerie du chœur de Morienvall.

M. Enlart établit un rapprochement entre une fenêtre de Saint-Wlmer de Boulogne et les baies inférieures du sanctuaire de Morienvall, ornées d'une moulure en quart de rond qui contourne l'archivolte et les pieds-droits; mais cette particularité démontre simplement que ces fenêtres n'appartiennent pas au XI^e siècle. En effet, les architectes du Valois ne firent pas découper des moulures sur les claveaux des baies avant le XII^e siècle. On retrouve un boudin identique autour de certaines fenêtres qui appartiennent à des périodes très différentes du XII^e siècle, notamment dans la dernière travée du bas côté sud à la cathédrale d'Évreux, au chevet de l'église de Berzy-le-Sec (Aisne) et dans l'église de Marmoutier, en Alsace. Le portail de la chapelle de Bellefontaine (Oise) et le clocher de Coulonges (Aisne) en offrent d'autres exemples. Au contraire, les damiers appliqués sur l'archivolte des fenêtres indiquent toujours une période peu avancée du XII^e siècle, quand on rencontre ce détail dans un monument postérieur au XI^e siècle.

Enfin le portail du Wast (Pas-de-Calais), qui ressemble aux portes des églises de Louvres (Seine-et-Oise), de Bruyères-sur-Fère et de Vieil-Arcy (Aisne), est une œuvre moins ancienne que le chœur de Morienvall. Les dents de scie et les pointes de diamant qui décorent l'archivolte, les découpures des claveaux appareillés sous le tympan et les feuillages des chapiteaux font songer à une date voisine de 1125 (3). D'ailleurs, notre confrère a sans doute reconnu que ses arguments n'étaient pas assez décisifs, car il vient de changer d'opinion dans son dernier ouvrage, pour adopter le système de M. Anthyme Saint-Paul (4).

Ce savant archéologue propose d'attribuer le déambulatoire à une période comprise entre les années 1120 et 1135 (5). Dans sa pensée, l'arrivée des reliques de saint Annober à Morienvall, en 1122, rendit nécessaire la reconstruction de l'abside pour augmenter le nombre des autels. Les raisons qui l'engagent à rajeunir cette partie de l'église sont la faible épaisseur des

(1) ENLART, *L'architecture romane et de transition dans la région picarde*, p. 52, fig. 38 et 39.

(2) *Ibid.*, p. 132, fig. 97 à 103.

(3) *Ibid.*, p. 214.

(4) *Ibid.*, Introduction, p. IV.

(5) *Mémoires de la Société historique de Pontoise*, t. XVI, 1895, p. 7.

joints, la régularité de l'appareil, la brisure des arcades, l'ornementation des ogives de la travée droite du chœur, la forme des moulures qui encadrent les fenêtres, le relief des chapiteaux et le profil de leur tailloir. Nous ferons d'abord observer que le caractère des joints n'offre pas un moyen de dater les églises romanes du Soissonnais, car les appareilleurs avaient abandonné l'usage des gros joints avant la fin du XI^e siècle. L'arc en tiers-point fut employé dans les premières années du XII^e siècle, comme on peut le constater à Rieux et à Villers-Saint-Paul, près de Creil. Dans la chapelle de Bellefontaine (Oise), construite vers 1125, le doubleau du chœur et les arcs des travées présentent une brisure bien plus accentuée que les grandes arcades du déambulatoire (1). Les voûtes d'ogives de ce petit édifice, les moulures de ses fenêtres et les feuillages de ses chapiteaux portent l'empreinte d'un art beaucoup moins primitif que l'abside de Morienvall. On ne saurait donc attribuer à la même époque ces deux monuments, soumis à l'influence de la même école et séparés par une distance de six lieues. En outre, si le sanctuaire avait été rebâti vers 1130, on n'aurait pas établi une voûte en cul-de-four au-dessus de l'hémicycle, car ce type de voûte fut abandonné par les architectes de la région avant le second quart du XII^e siècle.

La croisée d'ogives établie sur la première travée du chœur, vers 1135, ne peut fournir un élément de comparaison pour dater les voûtes basses. Ses nervures, garnies d'une fine arête entre deux tores et décorées de petites rosaces, n'offrent aucun rapport avec les boudins mal dégrossis du déambulatoire. En outre, ses doubleaux en tiers-point, ornés de plusieurs tores, ne portent pas la trace de la même inexpérience que les voûtes d'ogives appareillées dans la galerie du chevet. La moulure en quart de rond qui contourne les fenêtres à l'extérieur montre bien que le déambulatoire n'est pas une œuvre du XI^e siècle, mais elle ne suffit pas à justifier la théorie de M. Anthyme Saint-Paul. En effet, ce gros tore serait beaucoup moins épais si le profil de l'archivolte avait été découpé vers 1125, comme on le remarque dans le portail de la chapelle de Bellefontaine.

Pour ne pas se laisser séduire par le caractère archaïque des chapiteaux, M. Anthyme Saint-Paul prétend que les églises de Saint-Étienne de Beauvais, de Bury, de Saint-Maclou de Pontoise, et le porche de Saint-Denis, renferment des sculptures du même genre. C'est une véritable erreur, car les feuilles d'eau et les feuilles d'acanthé qui surmontent les colonnes de ces édifices sont découpées beaucoup plus finement que les entrelacs et les feuillages sculptés sur les chapiteaux du déambulatoire. Le profil des tailloirs n'offre aucune analogie avec celui qui était en usage au second quart du XII^e siècle, et se rapproche beaucoup plus du profil adopté à la fin du XI^e siècle. Cette remarque s'applique notamment à trois tailloirs dont le chanfrein en biseau est garni de feuilles de fougère. Pourquoi donc faudrait-il mettre toute une génération d'artistes entre le commencement du XII^e siècle et l'époque où le chœur fut rebâti?

Entraîné par le désir d'attribuer à la même date le déambulatoire de Morienvall et le chevet de l'église de Poissy, M. Anthyme Saint-Paul suppose que les religieuses n'étaient pas assez riches pour faire venir de loin des sculpteurs exercés, et qu'elles furent obligées de s'adresser à des ouvriers du pays pour reconstruire l'abside (2). De là cet archaïsme inexplicable à la fin du règne de Louis VI. Ce raisonnement spécieux fait bien ressortir les points faibles de la théorie soutenue par le savant archéologue, car les ouvriers du Valois au XII^e siècle étaient beaucoup plus habiles que des tailleurs de pierre venus d'une autre région. C'était donc un véritable avantage de pouvoir utiliser leur expérience pour agrandir le sanctuaire de l'église abbatiale.

(1) Cf. pl. XVIII et XIX.

(2) *Mémoires de la Société historique de Pontoise*, t. XVI, 1805, p. 14.

Dans un article plus récent (1), M. Anthyme Saint-Paul n'ajoute aucun nouvel argument à l'appui de son opinion, mais il a tort de prétendre que nous avons exécuté un saut d'un quart de siècle en reportant la date du déambulatoire à l'année 1110 au plus tôt. Si le savant archéologue avait parcouru notre thèse manuscrite présentée en 1885 à l'École des chartes, il aurait constaté que nous avions attribué à cette époque la reconstruction du chœur aux dernières années du XI^e siècle, en faisant ressortir le défaut de soudure entre l'abside et les clochers. Nous avons quelque peu rajeuni la galerie du chevet, mais nous restons encore séparé de l'opinion de M. Anthyme Saint-Paul par une distance de quinze années. En effet, il ne peut se résoudre à donner au sanctuaire un âge antérieur au second quart du XII^e siècle. S'il propose comme limite extrême de ses concessions l'année 1115 où nous aurions pu nous retrouver sur un terrain commun, il avoue qu'il aimerait beaucoup mieux graver la date de 1140 sur les assises du chœur (2). Cette dernière opinion nous paraît absolument inadmissible, car la galerie du chevet de Morienvall porte l'empreinte d'un art beaucoup moins avancé que le porche de Saint-Denis, consacré en 1140. Si M. Anthyme Saint-Paul n'avait pas une préférence marquée pour une date postérieure à l'année 1125, son système se tiendrait beaucoup mieux en équilibre, mais il est allé beaucoup trop loin en supposant qu'une œuvre aussi primitive n'était pas terminée avant la fin du règne de Louis VI. D'ailleurs, si les chapiteaux du chœur de Morienvall n'ont pas été sculptés avant 1130, pourquoi fait-il remonter à l'année 1110 la croisée d'ogives appareillée sous le clocher d'Acy en Multien qui retombe sur des chapiteaux identiques (3)?

Cette longue discussion se trouve bien à sa place dans la partie descriptive de notre ouvrage, malgré la critique de M. Anthyme Saint-Paul (4); mais il est temps d'indiquer les raisons qui nous permettent d'attribuer le déambulatoire de Morienvall à une date comprise entre les années 1110 et 1120. C'est d'abord le profil des ogives dont le boudin est beaucoup plus grossier que le tore appliqué sur les voûtes basses de Saint-Étienne de Beauvais. En outre, si l'on compare le style d'un monument à date certaine, comme la chapelle de Bellefontaine (Oise), avec les caractères de l'architecture du déambulatoire, on peut fort bien admettre qu'une période de dix ans s'est écoulée entre l'achèvement de ces deux édifices. C'est en 1125 que Lisiard, évêque de Soissons, autorisa les moines de Bellefontaine à construire l'oratoire dont les ruines existent encore aujourd'hui (5). Comme cette date gêne la théorie de M. Anthyme Saint-Paul, il s'efforce de diminuer sa valeur en supposant que la chapelle ne fut pas construite immédiatement (6), mais chacun est libre de ne pas partager son avis.

Nous avons ensuite constaté que les chapiteaux du chœur de Morienvall présentaient une grande ressemblance avec ceux de l'église de Villers-Saint-Paul (Oise), dont la nef est un spécimen très primitif de l'art du XII^e siècle. De même, les petits zigzags qui ornent certains tailloirs se retrouvent sur les piliers de l'église de Trucy (Aisne), bâtie dans le premier quart du XII^e siècle. Enfin, l'abside de l'église de Chavigny (Aisne), qui doit remonter à la même époque, offre une analogie frappante avec le chevet de l'église de Morienvall (7). C'est ainsi que nous pouvons attribuer le déambulatoire à la première moitié du règne de Louis VI, en adoptant une date qui s'accorde avec l'étude comparée des églises de la région.

La façade a subi de nombreux remaniements. Ses dispositions primitives furent modifiées dès

(1) *Revue de l'art chrétien*, année 1894, p. 472.

(2) *Mémoires du Comité archéologique de Senlis*, 3^e série, t. VII, p. 50 et 57.

(3) *Revue de l'art chrétien*, année 1895, p. 18.

(4) *Ibid.*, année 1894, p. 471.

(5) Cf. la pièce justificative annexée à la description de la chapelle de Bellefontaine.

(6) *Revue de l'art chrétien*, année 1895, p. 11.

(7) Cf. pl. XXV, fig. 1.

le XII^e siècle, quand on éleva le grand clocher. La porte centrale est une œuvre moderne, et le lourd portail qui donne accès dans le bas côté nord fut bâti vers le milieu du XVII^e siècle en même temps que la tourelle d'escalier. Les quatre colonnes qui l'encadrent sont réunies par une architrave surmontée d'un fronton. Du côté sud, la façade a été défigurée par des bâtiments adossés à la muraille, car on aperçoit encore la trace d'un ancien comble sur les assises supérieures.

Le clocher qui s'élève au-dessus du porche, comme à Saint-Germain des Prés, à Poissy, à Orrouy (Oise), à Estrées-Saint-Denis, à Urcel (Aisne), est épaulé par huit contreforts peu saillants (1). Son premier étage, éclairé par trois petites fenêtres en plein cintre, remplace la tribune primitive dont la voûte fut démolie pour installer le beffroi. On remarque à l'intérieur de la cage du côté nord quatre arcatures cintrées de largeur inégale, qui ne doivent pas être antérieures au XII^e siècle (2). Le second étage présente sur chaque face deux baies géminées en plein cintre encadrées par un double rang de claveaux et par un cordon de billettes. Leurs archivoltes retombent en arrière sur deux pieds-droits et en avant sur deux colonnettes dont les chapiteaux sont ornés de feuilles d'eau. Le profil des tailloirs est abattu en biseau, et les bases sont garnies d'une gorge entre deux tores. A l'est, les baies se trouvent dissimulées sous la charpente de la nef, mais les autres ouvertures n'ont été murées qu'à l'époque moderne.

Au niveau du dernier étage, un rang de billettes contourne le clocher, et deux baies en plein cintre accompagnées d'un cordon de billettes sont percées sur chaque face de la tour. L'archivolte de ces baies encadre deux petites arcades cintrées qui retombent sur deux colonnettes isolées et sur quatre fûts engagés. On remarque à chaque angle de la tour une mince colonne destinée à rompre la sécheresse des arêtes, suivant une disposition très fréquente dans les clochers du Soissonnais. Les chapiteaux des colonnettes sont revêtus de volutes, de cannelures et d'entrelacs sculptés en faible relief (3). Les tailloirs, décorés de billettes sur leurs chanfreins, contournent le clocher, et les bases sont identiques à celles de l'étage inférieur. La corniche, ornée d'une torsade et d'un rang d'étoiles gravées en creux, s'appuie sur des modillons garnis de trois billettes ou de têtes grimaçantes (4). Au-dessus de l'entablement s'élève une grande flèche moderne en charpente qui a dû remplacer un toit en bâtière, suivant le système adopté à Orrouy. Viollet-le-Duc suppose que cette tour était recouverte d'une pyramide à base carrée, comme les petits clochers de l'abside; mais nous ne pouvons partager son opinion (5), car rien ne prouve que les couronnements de ce genre étaient encore en usage au XII^e siècle.

Le clocher-porche de Morienvall est l'œuvre d'un artiste de talent, et il faut le considérer comme l'un des meilleurs types des clochers de l'école française. L'influence de son style rayonna dans toute la région, ainsi qu'on peut le constater en étudiant les clochers de Bonneuil en Valois, de Béthisy-Saint-Martin, de Glaignes et de Saint-Vaast-de-Longmont (Oise). Sa ressemblance avec la tour de l'église d'Orrouy, située à une lieue de distance, est vraiment curieuse, car le constructeur eut même soin de copier les dimensions du modèle (6). Nous croyons que le clocher-porche de Morienvall doit remonter aux dernières années du règne de Philippe I^{er}, et qu'il fut terminé avant l'époque où l'abside fut entièrement reconstruite. Viollet-le-Duc (7)

(1) Cf. pl. VIII, fig. 1.

(2) La cage du clocher forme un carré parfait qui mesure 4 mètres de côté.

(3) Cf. pl. VIII, fig. 2 et 3.

(4) *Ibid.*, fig. 4 à 8.

(5) *Dictionnaire d'architecture*, t. III, p. 342.

(6) Cf. pl. XXXVII, fig. 1.

(7) *Dictionnaire d'architecture*, t. III, p. 341.

et M. Anthyme Saint-Paul (1) ont commis une erreur en attribuant cette tour à la fin du XI^e siècle, car elle n'offre pas les mêmes caractères que les clochers du chœur, et la subdivision des baies supérieures par deux arcades secondaires indique un progrès que les constructeurs du XI^e siècle n'avaient pas osé réaliser.

A l'extérieur, les murs de la nef sont percés de baies en plein cintre, mais les fenêtres exposées au nord ont été refaites en même temps que la corniche pendant la restauration de 1878. Du côté sud, les trois baies primitives s'ouvrent entre des contreforts établis au XVII^e siècle pour résister à la poussée des voûtes de la nef. L'ancienne corniche s'est conservée intacte : elle se compose d'une tablette découpée en dents de scie et produit l'effet d'un large ruban plissé étendu sur des supports. Ses modillons ornés de billettes sont surmontés de deux lignes diagonales inscrites dans un rectangle (2). Cette curieuse corniche n'est pas unique en son genre, car nous pouvons en signaler d'autres exemples à Beugneux, à Bussiares, à la Croix (3) et à Nanteuil-sur-Ourcq (Aisne). Les murs des bas côtés sont modernes et n'offrent aucun intérêt archéologique.

Le croisillon nord est flanqué de la grande chapelle du XIII^e siècle que nous avons déjà décrite. Cette chapelle, éclairée par des fenêtres en tiers-point et soutenue par quatre contreforts, se trouve adossée à l'ancien pignon du transept. Au XI^e siècle, le mur qui terminait le croisillon était percé de deux baies en plein cintre dont l'encadrement est encore visible sous la charpente. Du côté de l'est, un mur moderne remplit l'ouverture d'un arc en tiers-point garni de plusieurs tores. Cet arc encadrait une chapelle voûtée d'ogives qui avait remplacé au XIII^e siècle l'absidiole primitive dont les fondations ont été retrouvées par M. Selmersheim. On aperçoit encore une piscine et la base d'une colonne incrustée après coup dans le soubassement du clocher nord pour orner cette petite chapelle qui se terminait par un mur droit.

La sacristie élevée à l'extrémité du croisillon sud au XVII^e siècle n'a pas beaucoup modifié le caractère de cette partie de l'église. L'un des contreforts d'angle est resté intact, mais les fenêtres ont subi des remaniements. La baie murée qui s'ouvrait du côté de l'ouest ne doit pas être antérieure au XII^e siècle, si l'on en juge par la moulure à double biseau de son archivolt. Le pignon fut surhaussé au XVII^e siècle, car il est évident que la toiture primitive devait être beaucoup moins inclinée. On a refait à l'époque moderne le revêtement extérieur de l'absidiole, en agrandissant la fenêtre qui l'éclaire; mais l'ancienne corniche du transept a disparu.

L'abside, bâtie sur un plan circulaire, produit un effet très imposant grâce aux deux clochers qui l'accompagnent (4). Comme le sol naturel est à cinq mètres en contre-bas du pavage du chœur, le soubassement se compose de solides assises renforcées par deux glacis, et l'architecte du déambulatoire avait disposé trois épais contreforts pour résister à la poussée des terres. L'un d'eux se trouve dans l'axe du sanctuaire et contre-bute le pilier central, en faisant une saillie très accentuée depuis la base jusqu'au sommet. Il est formé d'un massif rectangulaire dont le dernier retrait est dissimulé par un petit gâble. Au-dessus du gâble s'élève une demi-colonne engagée qui se relie au massif inférieur par deux tores et par de lourdes griffes (5). La partie supérieure de ce gros fût a été coupée au XVII^e siècle pour servir de point d'appui à un contrefort établi entre les fenêtres hautes du chœur; mais son couronnement primitif devait s'arrondir en forme de cône, comme les colonnes engagées dans l'abside des églises de Breny, de Chavigny (Aisne) et de Saint-Étienne-lez-Pierrefonds (Oise). Le contrefort voisin du clocher méridional est assez bien

(1) *Mémoires du Comité archéologique de Senlis*, 3^e série, t. VII, p. 52.

(2) Cf. pl. VIII, fig. 9.

(3) Cf. pl. III bis, fig. 8.

(4) Cf. pl. IX.

(5) Cf. pl. VIII, fig. 14.

conservé, et son petit gâble est surmonté d'une boule entaillée comme la gueule d'un animal (1). Pour éviter la ruine imminente du chœur, on fut obligé d'établir au XVII^e siècle, au nord de l'abside, un contrefort qui remplit l'ouverture de deux anciennes baies. Cette lourde masse est renforcée par un épéron moderne.

Les quatre fenêtres en plein cintre du déambulatoire, en partie bouchées, s'ouvrent au-dessus d'un bandeau orné de billettes. Chacune de ces baies est encadrée par deux gros boudins qui se continuent sur les pieds-droits et par un cordon de damiers qui fait le tour des contreforts (2). Les deux fenêtres centrales sont plus larges que les deux autres, et leur courbe s'est légèrement affaissée; mais leur archivoltte était peut-être surbaissée dès l'origine pour maintenir les claveaux de toutes les baies à la même hauteur. Comme le toit du déambulatoire a été remanié, le cordon qui entoure les fenêtres est coupé au sommet de l'archivoltte, et l'ancienne corniche n'existe plus. Cependant on peut affirmer qu'elle se composait d'un triple rang de damiers, grâce à quelques débris conservés au nord de l'abside au-dessus d'un modillon grimaçant (3). Il faut attribuer la partie basse du chevet à la même date que le déambulatoire, c'est-à-dire au commencement du règne de Louis VI. En examinant l'appareil sur tous les points où le mur de l'hémicycle se raccorde avec les deux clochers, on peut constater le manque de liaison des assises, le défaut de concordance des joints et des glacis, ainsi qu'une différence assez sensible dans la qualité des pierres. Le déambulatoire ne fut donc pas bâti en même temps que les deux tours jumelles.

L'abside supérieure, épaulée par trois contreforts et ajourée par quatre larges baies en tiers-point, fut reconstruite au XIV^e siècle et remaniée au XVII^e siècle; mais une étroite baie en plein cintre qui éclairait le chœur au XII^e siècle s'est encore conservée intacte du côté nord (4). Un contrefort vient buter contre son encadrement, et son archivoltte garnie d'un cordon de damiers est entourée par un gros tore qui se continue sur les pieds-droits (5). Cette fenêtre, dont les claveaux s'abaissent en ligne plongeante, présente un véritable intérêt archéologique, car la disposition primitive des parties hautes du chœur resterait toujours douteuse sans l'existence d'un pareil débris. Au XII^e siècle, les contreforts supérieurs devaient être formés de pilastres peu saillants, si l'on en juge par celui qui épaula le chœur près de la tour du sud. M. Anthyme Saint-Paul suppose que l'architecte avait appliqué de minces colonnes autour du chevet (6), mais il n'a pu découvrir aucun vestige de fût pour justifier cette hypothèse. Les murs n'étaient pas épaulés assez solidement, et la voûte en cul-de-four s'écroula au XIV^e siècle. C'est pour la même raison que les voûtes primitives du chœur se sont effondrées dans les églises de Saint-Denis, de Meulan, de Poissy et de Saint-Maclou de Pontoise.

Deux clochers s'élèvent sur les côtés de l'abside, comme dans les églises de Notre-Dame de Melun, de Deuil, de Saint-Germain des Prés, de Saint-Leu-d'Esserent et de Notre-Dame de Châlons. Quand on aperçoit de loin leur silhouette, on serait tenté de croire que leurs dimensions sont semblables; mais une étude plus attentive fait ressortir certaines différences entre le plan de leurs étages. En effet, la tour du nord s'appuie sur une base rectangulaire (7), tandis que la cage du clocher méridional est carrée. La largeur des baies n'est pas identique dans les deux tours, et les colonnettes d'angle ne sont pas disposées de la même manière. Enfin, la hauteur du clocher sud

(1) Cf. pl. VIII, fig. 13.

(2) *Ibid.*, fig. 12.

(3) *Ibid.*, fig. 10.

(4) M. Regnier suppose à tort que les fenêtres hautes et les baies du déambulatoire étaient de la même largeur au XII^e siècle.

(5) Cf. pl. VIII, fig. 11.

(6) *Mémoires de la Société historique de Pontoise*, t. XVI, 1895, p. 5.

(7) La cage du clocher nord mesure 2^m,57 sur 1^m,95.

dépasse de 1^m,50 le sommet de l'autre tour. Il faut en conclure que les deux clochers du chœur ne furent pas bâtis par le même architecte.

La tour du nord est divisée en quatre étages séparés par des bandeaux garnis de billettes : deux contreforts peu saillants s'élèvent à chacun de ses angles. Le premier étage, qui renferme à l'intérieur un arc de décharge, est éclairé par deux étroites ouvertures en plein cintre. Le mur du chevet vient buter maladroitement contre l'une de ces baies depuis la reconstruction du sanctuaire au XII^e siècle ; mais au XI^e siècle l'abside se trouvait resserrée entre les deux tours. Au second étage, deux baies en plein cintre occupent chaque face du clocher ; leur archivolté, accompagnée d'un cordon de billettes, retombe sur deux petites colonnes. Le troisième étage offre des dispositions analogues. On remarque une différence de largeur entre les ouvertures qui regardent l'abside et celles qui sont exposées au nord ; c'est une conséquence du plan rectangulaire de la tour. Les huit baies accouplées du dernier étage s'appuient chacune sur quatre colonnettes, et leur archivolté en plein cintre ornée de billettes se compose d'un double rang de claveaux plats. A chaque angle du clocher, deux petits fûts superposés adoucissent la sécheresse des arêtes, suivant une disposition très fréquente au XI^e siècle. Toutes les colonnettes engagées sont monolithes, et leurs chapiteaux sont garnis de volutes (1). Le profil des tailloirs se compose d'un filet et d'un biseau décoré de billettes ; les bases sont revêtues d'une gorge entre deux tores. La courte pyramide en pierre qui forme le couronnement de la tour s'élève au-dessus de la corniche, dont la tablette est ornée d'une torsade (2). On distingue sur les modillons des billettes ou des masques grimaçants.

Le clocher méridional, bâti sur plan carré (3), est épaulé par huit contreforts qui s'arrêtent au niveau du quatrième étage, et l'harmonie de ses proportions lui donne un cachet tout particulier. Deux étroites baies en plein cintre encadrées par de courtes colonnettes éclairent l'étage inférieur, où l'on remarque un arc de décharge appareillé dans le mur occidental pour protéger la voûte en berceau qui recouvre le réduit du soubassement. Le second étage, assis sur un bandeau orné de billettes, présente des baies accouplées dont la double archivolté en plein cintre est soutenue par quatre colonnettes. Un cordon de billettes accompagne les claveaux et contourne les angles du clocher qui renferment des petites colonnes engagées dans un retrait. La décoration des chapiteaux se compose de lourdes volutes, de palmettes, de lignes ondulées et d'autres motifs gravés en creux (4). Les tailloirs et les bases offrent les mêmes profils que dans la tour du nord. Les huit baies en plein cintre du troisième étage s'appuient chacune sur deux petits fûts, et leur archivolté entourée de billettes se compose d'un seul rang de claveaux. On aperçoit un rang de billettes sous l'appui des baies et des courtes colonnes engagées dans les contreforts d'angle. Au dernier étage, deux baies en plein cintre s'ouvrent sur chaque face au-dessus d'un bandeau garni d'un tore. Leur double archivolté, revêtue de baguettes aplaties, retombe sur quatre colonnettes. Deux autres petits fûts superposés s'élèvent aux angles de la tour, et la corniche se compose d'un simple boudin soutenu par des modillons à têtes grotesques (5). Une pyramide en pierre à quatre pans, surmontée d'une croix moderne, couronne le sommet du clocher.

Ces deux tours présentent une ressemblance très frappante avec les clochers des églises de Rhuis, de Saint-Gervais de Pontpoint (Oise), de Retheuil et d'Oulchy-le-Château (Aisne). On peut faire remonter leur construction au XI^e siècle, mais il faut attribuer le clocher du nord à une date

(1) Cf. pl. VIII, fig. 21.

(2) *Ibid.*, fig. 15.

(3) La cage du clocher mesure 2^m,55 sur toutes ses faces.

(4) Cf. pl. VIII, fig. 17 à 20.

(5) *Ibid.*, fig. 16.

plus ancienne que celui du sud. En effet, la taille de ses assises, l'ordonnance de ses baies et la décoration de ses chapiteaux portent l'empreinte d'un style plus archaïque. La tour du nord fut élevée en même temps que la nef vers le milieu du règne de Henri I^{er}, et le clocher méridional ne doit pas être antérieur à l'année 1070 environ.

M. Anthyme Saint-Paul suppose que le plan primitif de l'église ne comportait pas de tours jumelles, et que les deux clochers furent rajoutés après coup sous le règne de Philippe I^{er} (1); mais il nous est impossible de partager son opinion. Si l'on en croit le savant archéologue, l'absidiole du croisillon nord fut démolie, parce que la construction postérieure de l'une des tours avait compromis sa solidité. Or cette absidiole primitive, dont la largeur était calculée pour laisser l'espace nécessaire au soubassement du clocher, se conserva intacte jusqu'au XIII^e siècle, comme le prouvent les derniers débris de la petite chapelle gothique qui fut bâtie sur ses fondations. En outre, si les murs de la travée droite du chœur n'avaient pas servi de point d'appui aux deux clochers dès l'origine, pourquoi renfermeraient-ils un arc de décharge engagé dans leurs assises? Il faut admettre, au contraire, que l'architecte de la nef et du chœur primitif avait prévu l'emplacement des deux tours; mais le défaut de ressources l'empêcha d'élever le clocher méridional en même temps que la tour du nord. Un autre artiste acheva plus tard l'œuvre interrompue; et quand l'abside fut reconstruite, on fut obligé de conserver les tours jumelles, sans pouvoir établir une communication entre le transept et le déambulatoire.

Ainsi l'église de Morienvall n'est pas un monument homogène, et sa description détaillée soulève de nombreux problèmes archéologiques. Commencée vers le milieu du XI^e siècle et terminée vers 1070, elle fut agrandie dès le premier quart du XII^e siècle et remaniée successivement au XIII^e, au XIV^e et au XVII^e siècle. Cet édifice n'en offre pas moins un véritable intérêt pour ceux qui veulent étudier les origines de l'architecture gothique, et il faut souhaiter que les travaux nécessaires à sa conservation ne soient pas différés plus longtemps.

ÉGLISE D'OULCHY-LE-CHÂTEAU

La petite ville d'Oulchy-le-Château (2), chef-lieu du pays d'Orxois, était le siège d'un doyenné établi au IX^e siècle et démembré en 1661 pour former celui de Neuilly-Saint-Front. Située sur le bord de la voie romaine qui reliait Soissons à Château-Thierry, elle fut habitée dès l'époque mérovingienne. En 964, le château d'Oulchy se trouve déjà cité dans une donation du comte Olderic à l'abbaye de Montieramey (3). Thibault I^{er}, comte de Champagne, y installa des chanoines vers 1076, et le futur évêque Lisiard reçut les ordres à Oulchy des mains de saint Arnould, qui s'était réfugié dans le château en 1081 pour lutter contre l'évêque Ursion (4). Son petit-fils,

(1) *Mémoires du Comité archéologique de Senlis*, 3^e série, t. VII, p. 52.

(2) Aisne, chef-lieu de canton de l'arr. de Soissons.

(3) *Atlas de BLAEU*. Edition française de 1663, t. VII, p. 145.

(4) *Histoire du duché de Valois*, par CARLIER, t. I, p. 257. — *Acta Sanctorum*, août, t. II, p. 245.

Thibault II, résolut de réformer le chapitre, qui se composait alors d'un prêtre infirme et de cinq clercs séculiers, en le rattachant à un monastère. L'évêque Lisiard lui conseilla de céder la collégiale à l'abbaye de Saint-Jean des Vignes et reconnut la validité de cette donation en 1122 (1). Les anciens chanoines gardèrent leurs prébendes jusqu'à leur mort et furent peu à peu remplacés par des religieux de l'abbaye qui vivaient en communauté. Cette charte, revêtue du sceau de saint Bernard, fut confirmée quelques années plus tard par Renauld, archevêque de Reims (2).

La collégiale de Notre-Dame d'Oulchy devint un important bénéfice pour les moines de Saint-Jean, qui firent reconnaître leurs droits sur l'église par les papes Innocent II en 1139 (3) et Adrien IV en 1156 (4). La chapelle de Saint-Jacques située dans l'enceinte du château, la chapelle de Saint-Nicolas dans la léproserie et l'église d'Oulchy-la-Ville se trouvaient sous la dépendance du chapitre. Henri I^{er}, comte de Troyes, gratifia les chanoines de rentes annuelles en 1169 (5). Il leur accorda encore certains droits de justice et divers privilèges pour leurs hôtes dans une charte datée de 1177 (6), où il mentionne le service anniversaire fondé dans l'église en l'honneur du comte Lewlf, petit-fils d'Olderic (7). A la fin du XIV^e siècle, le chapitre se composait d'un doyen et de quatre religieux qui célébraient l'office canonial du jour et de la nuit (8); mais il était tombé en pleine décadence sous le règne de Charles VIII, parce que les terres du prieuré se trouvaient incultes depuis longtemps (9). Quand la Révolution vint les disperser, les chanoines d'Oulchy jouissaient encore d'un revenu assez important.

A quelle date remonte la construction de l'église? Si l'on en croit Carlier, ce monument aurait été élevé sur les ruines d'une église plus ancienne par Thibault I^{er}, comte de Champagne, qui fonda le chapitre d'Oulchy vers 1076 et qui mourut en 1089 (10). On ne peut attribuer à cette époque que la nef et le clocher, dont le style porte l'empreinte de l'art du XI^e siècle. Le transept et le chœur furent reconstruits dans la seconde moitié du XII^e siècle. Il est probable que les généreuses donations de Henri, comte de Champagne, permirent au chapitre de mener cette œuvre à bonne fin. L'église, restaurée sous le règne de Charles VIII (11) et remaniée à l'époque moderne, n'en est pas moins un des monuments religieux les plus intéressants de l'ancien diocèse de Soissons (12).

Le plan actuel de l'édifice, qui dessine une grande croix latine (13), comprend une nef flanquée de deux bas côtés, un transept très saillant et un sanctuaire à chevet carré : le clocher s'élève à l'extrémité du bas côté sud. Au XI^e siècle, les collatéraux se terminaient par des absidioles, et le chœur en hémicycle n'était pas précédé d'un transept (14). Les dispositions de l'église en avant de la croisée ne peuvent laisser aucun doute à cet égard, car les murs pleins qui se trouvent entre la nef et le transept actuel formaient la partie droite de l'abside primitive. Ce type de plan, déjà signalé à Binson (Marne), à Berny-Rivière et à Montlevon (Aisne), était très répandu au XI^e siècle. L'église

(1) Arch. nat., K. 22, n° 16. — Bibl. nat., latin 11004, fol. 25.

(2) Bibl. nat., latin 11004, fol. 16 v°.

(3) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCVI, charte n° 7.

(4) Arch. nat., L. 229.

(5) Arch. nat., K. 25, n° 38.

(6) TARDIF, *Monuments historiques*, p. 331.

(7) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 387.

(8) LEGRIS, *Chronicon abbatialis S. Joannis apud Vineas*, p. 315.

(9) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. II, p. 503.

(10) *Ibid.*, t. I, p. 257.

(11) *Ibid.*, t. II, p. 503.

(12) Bibliographie : Notice par M. l'abbé PÉCHEUR dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XIX, p. 158.

(13) Cf. pl. X, fig. 1.

(14) *Ibid.*, fig. 2.

d'Oulchy-le-Château servit d'ailleurs de modèle à celle d'Oulchy-la-Ville, qui fût bâtie sur le même plan vers le commencement du XII^e siècle (1).

La nef, dont le plafond de bois est soutenu par des consoles modernes, renferme quatre travées (2). Ses grands arcs en plein cintre, formés de doubles claveaux, furent appareillés vers le dernier quart du XI^e siècle. Chaque pile se compose d'un massif central cantonné de deux colonnes qui reçoivent la retombée de l'arc inférieur, comme à Berneuil-sur-Aisne et à Montlevon (3). Les huit fenêtres en plein cintre ne correspondent ni à l'axe des travées, ni à l'axe des piles. La décoration extérieure de leur archivoltte prouve qu'elles ont été percées vers le milieu du XII^e siècle, au moment où la partie haute de la nef fut reconstruite pour relever la toiture au même niveau que la charpente du transept. Du côté de la façade s'ouvrent trois fenêtres en tiers-point remaniées à l'époque moderne.

Les colonnes engagées reposent sur des bases garnies de petites griffes et d'une large scotie encadrée par des tores peu saillants. Leurs chapiteaux cubiques, dont les grosses volutes s'enroulent sous les angles du tailloir, présentent une grande variété d'ornementation (4). Les uns sont revêtus de lignes brisées, de triangles et d'étoiles gravés en creux; les autres sont garnis de deux palmettes allongées ou de lourdes ondulations. Ici deux oiseaux à long bec, dépourvus de pattes et les ailes repliées, se trouvent adossés en sens contraire; plus loin on aperçoit deux personnages à peine dégrossis. Dans la dernière travée, l'artiste a représenté un reptile couronné d'une crête de coq et un serpent qui se détachent au milieu de lourds feuillages. Les tailloirs présentent un large biseau surmonté d'un filet, mais quelques profils ont été modifiés au XII^e siècle par des baguettes découpées dans l'épaisseur de la pierre.

La décoration bizarre de ces chapiteaux où les hachures s'entre-croisent de la façon la plus variée, comme à Morienvall (Oise), à Chivy, à Saint-Thibault-de-Bazoches (Aisne), à Courville et à Louvois (Marne), semble dériver du même principe que les motifs appliqués sur les fibules mérovingiennes; mais ce n'est pas une raison pour les attribuer au IX^e ou au X^e siècle, suivant l'opinion de M. Baillargé (5) et de M. Édouard Fleury (6). Ils ne proviennent pas d'un édifice religieux plus ancien, car le diamètre des fûts correspond bien à la largeur des corbeilles. Les grands arcs qui retombent sur leur tailloir présentent tous les caractères du style du XI^e siècle, comme les travées des églises de Berneuil-sur-Aisne, de Morienvall, de Berny-Rivière, de Montlevon et de la Croix, près d'Oulchy. L'apparence barbare de ces chapiteaux s'explique par l'abandon des traditions romaines qui s'étaient maintenues même après le règne de Charlemagne. Les sculpteurs du XI^e siècle s'efforcèrent de créer un art national dont ils empruntèrent les éléments aux combinaisons géométriques sans cesse répétées sur l'orfèvrerie mérovingienne. Leurs premiers essais furent très rudimentaires, mais leurs successeurs devinrent plus habiles à fouiller la pierre, jusqu'au jour où l'étude de la flore locale leur fournit des modèles originaux.

Les bas côtés, recouverts d'un simple lambris, sont éclairés par des fenêtres carrées sans aucun style, et leur mur extérieur est presque entièrement moderne. Au XI^e siècle, ils se terminaient par une absidiole précédée d'un long couloir voûté en berceau. Cette disposition n'existe plus dans la galerie du nord, mais au sud l'ancienne voûte bâtie sous le clocher repose sur une moulure en biseau. Les murs qui la supportent sont garnis de six arcatures en plein cintre soutenues par des

(1) Cf. pl. XXXVI, fig. 1.

(2) Cf. pl. XI, fig. 1.

(3) Les églises de Montévrain et de Saint-Thibault des Vignes (Seine-et-Marne), qui remontent au XI^e siècle, renferment des piliers du même genre.

(4) Cf. pl. XI, fig. 2 à 14.

(5) *Mélanges pour servir à l'histoire du Soissonnais*, année 1844, p. 141.

(6) *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, t. III, p. 4.

colonnets et par des chapiteaux modernes. A l'extrémité du bas côté nord, on remarque trois arcatures du même genre : leurs chapiteaux, revêtus de palmettes, de zigzags, de volutes et d'étoiles gravées en creux, portent l'empreinte d'un style aussi primitif que ceux de la nef (1). Les arcs qui font communiquer les collatéraux avec le transept ont été garnis de moulures au XII^e siècle. Dans leur état primitif, ils ne s'appuyaient pas sur des colonnes, et leurs claveaux plats encadraient la voûte en cul-de-four des absidioles.

Entre la nef et le transept se trouve un large espace rectangulaire qui faisait partie du chœur au XI^e siècle. L'architecte chargé d'agrandir l'église dans la seconde moitié du XII^e siècle démolit l'abside en hémicycle, mais il conserva la travée droite du sanctuaire, afin de laisser intact le clocher adossé au mur méridional. Après avoir supprimé l'arc triomphal en plein cintre et la voûte en berceau qui s'élevait à l'entrée du chœur, il exhaussa les murs pour établir une croisée d'ogives au même niveau que les voûtes du transept. Cette partie de l'église est encadrée du côté de la nef par un arc en tiers-point garni de cinq boudins et d'un cordon de feuilles d'acanthé (2), comme à Aizy et à Vailly (Aisne). Les quatre colonnes qui le soutiennent sont couronnées par des chapiteaux à feuilles d'acanthé, et leurs bases se composent d'une gorge entre deux tores. Un listel et une baguette reliés par un cavet décorent le profil des tailloirs. La voûte est renforcée par deux formerets en tiers point, et ses nervures, garnies de trois boudins, s'appuient sur de minces colonnettes. Dans le mur du nord, on aperçoit une baie en plein cintre bouchée depuis longtemps, mais le voisinage du clocher n'avait pas permis d'ouvrir une fenêtre du côté sud.

A la suite de l'ancien chœur ainsi modifié commence le transept recouvert de trois croisées d'ogives : les clefs de voûte étaient ornées de figures d'anges. Les nervures, revêtues d'un triple tore (3), les formerets et les quatre doubleaux en tiers-point qui limitent le carré du transept retombent sur des faisceaux de colonnettes. La plupart des chapiteaux sont décorés de feuilles d'acanthé, de fleurs d'iris et de fruits d'arum (4). A droite, on remarque sur une corbeille deux lions affrontés montrant leurs dents aiguës. C'est un motif qui se rencontre également dans les églises d'Ambleny et de Novion-le-Vineux (Aisne). Les tailloirs sont décorés d'un listel et d'une baguette réunis par un cavet : les bases dont le tore inférieur est légèrement aplati sont rehaussées de larges griffes.

Au XII^e siècle, trois baies en plein cintre accouplées s'ouvraient dans chaque croisillon, mais on éventa plus tard les murs de fond pour établir une claire-voie de style flamboyant remplacée depuis plusieurs années par des meneaux modernes. Ce travail fut peut-être entrepris vers la fin du XV^e siècle, puisque le chapitre d'Oulchy fit réparer l'église sous le règne de Charles VIII, d'après le témoignage de Carlier (5). Du côté de l'est, on aperçoit la trace de deux ouvertures derrière le retable des autels. La première se compose d'une étroite arcade en plein cintre; la seconde, dont l'archivolte en tiers-point est ornée de moulures, devait encadrer une large niche rectangulaire, comme à Cuise (Oise), à Bazoches, à Glennes, à Lhuys, à Montigny-Lengrain et à Novion-le-Vineux (Aisne). Les deux niches, démolies à l'époque moderne et bouchées par un mur, renfermaient des autels secondaires. C'est avant la fin du règne de Louis VII que le transept de l'église d'Oulchy fut élevé sur l'emplacement de l'abside et des absidioles primitives. Le profil des ogives et des doubleaux, l'ornementation des chapiteaux, des tailloirs et des bases permettent de fixer l'époque de sa construction au troisième quart du XII^e siècle.

(1) Cf. pl. XI, fig. 15.

(2) Cf. pl. XI bis, fig. 1, 2 et 3.

(3) *Ibid.*, fig. 4.

(4) *Ibid.*, fig. 6 à 11.

(5) *Histoire du duché de Valois*, t. II, p. 503.

Le chœur, bâti sur plan carré, remonte à la même date que le transept. Les nervures à triple tore de sa voûte d'ogives, l'arc triomphal orné de trois boudins et les formerets en tiers-point reposent sur des colonnettes. Les chapiteaux à feuilles d'acanthé, les tailloirs et les bases présentent les mêmes caractères que dans le transept. De chaque côté du sanctuaire, trois fenêtres modernes, surmontées d'un oculus, remplacent une claire-voie de style flamboyant qui avait été percée au XV^e siècle, mais les amorces des anciennes baies sont encore visibles à l'extérieur. Le chevet du chœur s'est conservé intact. L'archivolte en plein cintre de ses trois fenêtres accouplées est revêtue de deux baguettes qui se continuent sur les pieds-droits (1). Au-dessus s'ouvre un large quatre-feuilles entouré de deux petits tores, comme à Aizy, à Vailly et à Nanteuil-Notre-Dame (Aisne). L'abside de cette dernière église, située dans la vallée de l'Ourcq, est une reproduction très exacte de celle que nous venons de décrire, et le chœur de l'église abbatiale du Val-Chrézien, près d'Oulchy, devait être construit sur le même modèle.

Il est probable que la façade avait été rebâtie vers le commencement du XIII^e siècle, si l'on en juge par les fenêtres en tiers-point qui s'ouvrent au-dessous du pignon. Le portail moderne est une mauvaise imitation du style gothique, mais la petite porte du bas côté sud est une œuvre du XIV^e siècle. Son archivolte en tiers-point garnie de deux tores retombe sur de minces colonnettes, et un arc trilobé décore le linteau. A l'extérieur, les fenêtres en plein cintre de la nef sont encadrées par deux boudins qui se continuent sur les pieds-droits. Un cordon saillant orné de petits trous cubiques complète leur décoration (2). Le caractère de l'appareil et le manque de liaison des assises avec le premier étage du clocher prouvent que la partie haute de la nef fut reconstruite dans la seconde moitié du XII^e siècle. L'ancienne corniche du XI^e siècle s'est conservée intacte à la base de la toiture, parce qu'on eut soin de la reposer après avoir exhaussé les murs. Ses modillons, ornés de billettes, soutiennent une torsade en forme de câble. Ce type de corniche très répandu au XI^e siècle se rencontre à Morienvall, à Pontpoint, à Rhuis (Oise), à Ressons-le-Long (Aisne), et fut encore adopté au commencement du XII^e siècle à Fontenoy, près de Soissons (3), et à Saint-Pierre-lez-Bitry (Oise); mais les architectes avaient adopté d'autres modèles depuis longtemps, quand les fenêtres de la nef d'Oulchy furent remaniées.

Le bas côté nord a été reconstruit, et les baies latérales sont complètement modernes. Au sud, trois larges arcatures en plein cintre furent adossées contre le mur extérieur dans le cours du XII^e siècle. Elles étaient destinées à encadrer des tombeaux et se trouvent encore aujourd'hui sur le terrain du cimetière. Leur archivolte revêtue de boudins, de gorges, d'étoiles ou de violettes s'appuie sur deux courtes colonnes dont les chapiteaux sont ornés de feuilles d'eau. On aperçoit sous la toiture quelques modillons assez frustes.

A l'extérieur, le croisillon nord porte la trace de nombreux remaniements, et ses contreforts d'angle encadrent une large baie en tiers-point garnie d'un remplage moderne. A l'est, deux renforcements correspondent aux arcades déjà signalées dans le transept. Le premier se compose d'un arc en plein cintre qui retombe sur des pieds-droits très élevés. Il est assez difficile de comprendre à quel usage cet étroit réduit était destiné, mais sa petite voûte bâtie entre la niche et les grosses piles du transept devait jouer le rôle d'un arc de décharge. Le second, voûté en berceau brisé, formait au XII^e siècle une niche très saillante couronnée d'un pignon trapu, comme à Bazoches, à Glennes, à Lhuys et à Nuvion-le-Vineux (Aisne).

Le croisillon sud présente des dispositions identiques et renferme une tourelle d'escalier bien

(1) Cf. pl. XI bis, fig. 1.

(2) Cf. pl. X, fig. 3.

(3) Cf. pl. VIII, XI bis, XIII et XXIX.

conservée. Malgré l'élargissement de la fenêtre principale, divisée par des meneaux modernes, on distingue encore deux colonnettes du XII^e siècle et l'amorce des archivoltes en plein cintre qui entouraient les baies primitives. A une époque incertaine, on éventa le mur de fond pour établir une grande fenêtre en utilisant d'anciens matériaux autour de son ouverture. C'est ainsi qu'on peut expliquer l'existence de deux fûts engagés dans la partie supérieure des pieds-droits et les moulures appliquées sur l'archivolte qui n'avaient aucun rapport avec le style flamboyant de la claire-voie antérieure au remplage actuel. Au XII^e siècle, les trois baies accouplées devaient être surmontées d'un oculus dont les débris ont été maladroitement assemblés à la base du pignon. Du côté de l'est, la niche du croisillon qui devait être éclairée par une fenêtre n'existe plus, mais on distingue encore les amorces de sa voûte en berceau brisé, près d'une arcade en plein cintre très allongée.

L'abside, terminée par un mur droit, présente des fenêtres latérales refaites à l'époque moderne et surmontées d'un oculus. Les amorces des baies en plein cintre disposées de chaque côté du chœur au XII^e siècle sont encore visibles au-dessus de deux colonnettes. Épaulé par quatre contreforts très saillants, le chevet a conservé trois fenêtres en plein cintre encadrées par des colonnettes (1). Un bandeau revêtu d'un filet, d'une gorge et d'un tore se déroule sous leur appui. L'archivolte de la baie centrale, légèrement surhaussée, est garnie d'un boudin, d'une gorge et d'un cordon de trous cubiques qui se continuent sur les claveaux des deux autres fenêtres. Les chapiteaux des colonnettes sont ornés de monstres grimaçants et d'animaux affrontés (2) : les tailloirs et les bases présentent les mêmes profils qu'à l'intérieur du sanctuaire. Un large oculus à quatre lobes, entouré de plusieurs tores, s'ouvre au-dessus des fenêtres accouplées, comme à Nanteuil-Notre-Dame, près d'Oulchy. On distingue sur la corniche des feuilles d'acanthé entremêlées de têtes d'animaux et de figures grotesques. Au-dessous de l'entablement, l'un des contreforts est relié au mur par deux petites trompes.

Bâti sur un plan rectangulaire à l'extrémité du bas côté sud (3), le clocher se divise en trois étages (4). Ses contreforts s'arrêtent au niveau des baies inférieures, et les arcs de décharge établis dans le soubassement sont destinés à éviter l'écrasement de la voûte en berceau qui recouvre le chevet du collatéral. Au premier étage, un bandeau garni de grosses billettes contourne le clocher, et deux baies en plein cintre occupent chacune de ses faces; mais les ouvertures exposées au nord ont été murées quand le chœur primitif fut remanié. Leur archivoltte, formée d'un double rang de claveaux et rehaussée d'un cordon de billettes, s'appuie sur quatre colonnettes monolithes. Quelques fûts sont cannelés en forme d'hélice, comme dans les clochers de Retheuil (Aisne), de Nogent-les-Vierges, de Saint-Vaast-de-Longmont (Oise), et dans le porche d'Urcel, près de Laon. Les chapiteaux, ornés de volutes et de lourdes palmettes, sont couronnés par des tailloirs en biseau (5), et le profil des bases se compose d'une gorge entre deux tores.

Le second étage du clocher est assis sur un rang de billettes. La double archivoltte de ses baies en plein cintre s'appuie sur des colonnettes dont les chapiteaux paraissent complètement frustes. Quatre petits fûts sont engagés dans les angles de la tour, comme à l'étage supérieur. Le troisième étage, précédé d'un glacis, présente huit baies en plein cintre accouplées qui s'ouvrent entre quatre colonnes surmontées de chapiteaux à volutes. Le cordon à double biseau qui se détache autour des archivolttes doit être considéré comme l'un des plus anciens exemples de cette

(1) Cf. pl. XI bis, fig. 12.

(2) *Ibid.*, fig. 13 et 14.

(3) La cage intérieure mesure 3^m,25 sur 2^m,50, et la hauteur du clocher est de 24^m,15.

(4) Cf. pl. X, fig. 3.

(5) *Ibid.*, fig. 4 à 9.

moulure, dont l'usage devint si fréquent pendant la première moitié du XII^e siècle. Les feuilles d'eau appliquées sur la corniche se recourbent à leur extrémité en forme de boule, et la toiture moderne se compose d'un pavillon en charpente. Il est probable que la tour était couronnée d'une courte pyramide en pierre dans son état primitif, comme les clochers de Morienvall, de Rhuis (Oise) et de Rethueil (Aisne), bâtis sur un modèle identique (1). Le clocher d'Oulchy-le-Château, construit en même temps que la nef, doit être attribué à la fin du XI^e siècle. On peut le considérer comme le prototype du clocher d'Oulchy-la-Ville, élevé dès le premier quart du XII^e siècle.

Il est très regrettable que l'église d'Oulchy-le-Château ne figure pas sur la liste des monuments historiques. Les curieux chapiteaux de la nef, le style du clocher, l'élégance du transept et du chœur lui donnent une véritable valeur archéologique. Les restaurations maladroites exécutées dans la façade et dans les croisillons n'ont pas gravement altéré le caractère de l'édifice, et les dispositions primitives des niches et des fenêtres du transept seraient faciles à rétablir. L'architecte qui fit rebâtir le chevet de l'église vers 1170 paraît avoir également travaillé à Vailly et à Nanteuil-Notre-Dame (Aisne). En effet, le plan du chœur, le profil des ogives et des doubleaux, la forme des baies et l'ornementation des chapiteaux présentent les mêmes particularités dans ces trois monuments. Quelques détails encore intacts dans les ruines de l'église abbatiale du Val-Chrézien, près de Fère en Tardenois, permettent de supposer que cet artiste avait également dirigé sa construction. L'église d'Oulchy-le-Château offre donc un intérêt exceptionnel pour l'histoire de l'architecture religieuse dans la région.

ÉGLISE DE RESSONS-LE-LONG

Certains auteurs ont voulu placer le village de Ressons-le-Long (2) au centre du *pagus Rosso-tensis* cité dans le traité d'Andelot, en 588; mais M. Longnon a démontré que ce petit territoire s'étendait autour de Ressons-sur-Matz, près de Compiègne (3). Ressons-le-Long se trouvait à peu de distance de la voie romaine de Soissons à Senlis, et l'origine du village remonte au moins à l'époque carlovingienne. En effet, ce lieu est déjà mentionné en 858, dans un diplôme accordé par Charles le Chauve à l'abbaye de Notre-Dame de Soissons (4). Le pape Eugène III confirma le domaine des religieuses dans une bulle datée de 1147 (5), et les moines de Saint-Crépin le Grand possédaient également des terres à Ressons au XII^e siècle (6). En 1183 (7), l'évêque Nivelon obligea le chevalier Pierre de Ressons à démolir le château qu'il avait fait élever dans le village sans le consentement de l'abbesse de Notre-Dame. La paroisse dépendait du grand archidiaconé

(1) Cf. pl. IX, XIII et XIV.

(2) Aisne, arr. de Soissons, canton de Vic-sur-Aisne.

(3) *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, p. 416.

(4) DOM GERMAIN, *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, preuves, p. 429.

(5) *Ibid.*, p. 438.

(6) Archives de l'Aisne, H. 455, p. 9.

(7) DOM GERMAIN, *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons*, p. 156.

et du doyenné de Vivrières (1). Le trésorier du chapitre de la cathédrale avait le droit de présenter à la cure, dont le titulaire était le prêtre Guillaume en 1184 (2).

Le plan de l'église (3), qui dessine une croix latine, comprend une nef, deux collatéraux, un transept et un chœur carré (4). La nef, recouverte de charpente, renferme quatre travées, et ses grands arcs en plein cintre sont formés de deux rangs de claveaux plats (5). Chaque pilier se compose d'un massif rectangulaire, flanqué de deux pilastres sur les faces latérales et d'un contrefort peu saillant qui épaulé le mur de la nef à l'intérieur, comme dans l'église de Largny (Aisne). Les tailloirs en biseau qui reçoivent la retombée des arcades sont presque tous lisses, mais quelques chanfreins présentent des triangles gravés en creux (6), comme les tailloirs du porche de Morienval. Dans l'axe de chaque travée s'ouvre une fenêtre en plein cintre. Du côté de la façade, un bandeau garni de billettes et des contreforts indiquent l'existence d'un clocher-porche dont il ne reste plus d'autres débris. Cette nef porte l'empreinte du même style que les travées des églises de Bonneuil en Valois, de Tracy-le-Val (Oise), de Saint-Aubin et de Vauxrezis (Aisne), bâties sous le règne de Louis VI; mais sa construction peut remonter aux dernières années du XI^e siècle, car les ornements des tailloirs, le cordon de billettes qui entoure les fenêtres et la torsade de la corniche indiquent une période quelque peu antérieure au XII^e siècle.

Le bas côté nord, surmonté d'un plafond, se trouve dans un bon état de conservation, mais ses baies furent agrandies à l'époque moderne. Le bas côté sud, qui a perdu son caractère primitif, renferme une chapelle moderne adossée au porche. On remarque la même disposition dans l'autre collatéral. Au XI^e siècle, le carré du transept était recouvert de charpente, comme à Saint-Léger-aux-Bois (Oise); mais, au XIII^e siècle, ce lambris fut remplacé par une voûte d'ogives. Ses nervures à tore aminci et ses formerets retombent sur des colonnettes et sur des chapiteaux à crochets. L'arc en plein cintre qui faisait communiquer la nef avec le transept a été démoli pour appareiller un arc en tiers-point moderne. Les croisillons, dépourvus de voûtes, sont encadrés par des arcs en plein cintre qui s'appuient sur des pilastres et sur des tailloirs en biseau. Il faut leur assigner la même date qu'à la nef. Leurs baies en plein cintre sont simplement ébrasées, et leur mur de fond ne fait aucune saillie sur les collatéraux.

Le chœur, bâti sur plan carré à la fin du XI^e siècle, est recouvert d'une voûte en berceau surhaussée, comme à Champlieu (Oise). C'est le plus ancien exemple de chevet plat encore intact dans le Soissonnais, car les architectes n'élèverent des absides de ce genre qu'au XII^e siècle, notamment à Autheuil en Valois, à Bellefontaine (Oise), à Chacrise, à Marizy-Sainte-Geneviève, à Saconin et à Vieils-Maisons (Aisne). L'arc triomphal décrit une courbe en plein cintre, et les deux pilastres qui le soutiennent sont couronnés par de larges tailloirs en biseau. De chaque côté du sanctuaire s'ouvre une fenêtre cintrée. La baie percée au milieu du chevet est encadrée par deux colonnettes, mais ses claveaux sont dépourvus de moulures. On distingue sur les chapiteaux un petit personnage et des feuillages mal dégrossis : le profil des bases se compose d'une gorge entre deux tores.

A l'extérieur, un grand porche moderne, flanqué de deux chapelles, dissimule la façade qui devait être précédée d'un clocher, suivant la disposition déjà signalée à Berny-Rivière, près de

(1) Bibliographie : Notice par M. l'abbé PÉCHEUR, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XIX, p. 191.

(2) Bibl. nat., latin 18372, fol. 26 v^o.

(3) Cf. pl. XI bis, fig. 15.

(4) Voici les principales dimensions de l'église : long. totale, 28^m,40; long. de la nef, 17^m,15; larg. totale, 12^m,05; larg. de la nef, 5^m,20; larg. du chœur, 4^m,50.

(5) Cf. pl. XI bis, fig. 16.

(6) *Ibid.*, fig. 17.

Vic-sur-Aisne. Les huit baies de la nef sont entourées d'un cordon de billettes, et la corniche supérieure est formée d'une torsade, comme à Oulchy-le-Château (Aisne) et à Rhuis (Oise). Ses modillons sont garnis de masques grimaçants, de têtes d'animaux, de damiers ou de moulures (1). Le bas côté nord, épaulé par des contreforts peu saillants, conserve une corniche semblable à celle de la nef (2); mais le mur du bas côté sud et les fenêtres inférieures furent complètement remaniés. Une flèche moderne en charpente s'élève au centre du transept. Quelques corbeaux très frustes apparaissent au-dessus des fenêtres du croisillon méridional. L'abside, dont l'ancienne corniche a disparu, présente des contreforts d'angle et trois baies en plein cintre.

ÉGLISE DE RETHEUIL

Il est certain que le village de Retheuil (3) existait dès le XI^e siècle, car la seigneurie relevait déjà de Pierrefonds à l'époque de Nivelon I^{er}. La paroisse dépendait de l'archidiaconé de la Rivière et du doyenné de Colloles avant la Révolution, et le prieur de Saint-Arnould de Crépy en Valois présentait à la cure. Cet édifice, dédié à saint Aubin, se trouve mentionné pour la première fois en 1108 dans une bulle du pape Pascal II (4). Josselin, évêque de Soissons, qui mourut en 1152, légua cinq sous de rente sur l'autel de Retheuil au chapitre de la cathédrale (5). Le plan de l'église, remanié au XVI^e siècle, comprend une nef flanquée de deux bas côtés et terminée par un chevet carré; mais le chœur devait s'arrondir en hémicycle entre deux absidioles au XI^e siècle (6).

La nef, qui n'est pas voûtée, renferme trois travées du XVI^e siècle. Ses grands arcs en tiers-point reposent sur des colonnes, et le bas côté nord, éclairé par des fenêtres à remplage flamboyant, appartient à la même époque. Le bas côté sud a conservé sous le clocher les amorces d'une voûte en berceau et une fenêtre en plein cintre du XI^e siècle. A l'entrée du sanctuaire, deux colonnes engagées soutiennent un arc triomphal en plein cintre qui se compose d'un double rang de claveaux plats. Cette disposition, déjà signalée dans le chœur de l'église de Berny-Rivière (Aisne), fut rarement adoptée par les architectes du XI^e siècle, qui avaient l'habitude d'encadrer le chevet entre deux pilastres. Les chapiteaux des colonnes, revêtus d'étoiles gravées en creux et surmontés d'un tailloir en biseau, portent l'empreinte de l'art du XI^e siècle; mais les bases se trouvent enfouies sous le dallage. La reconstruction du chœur au XVI^e siècle a fait disparaître la voûte en cul-de-four de l'abside primitive qui devait être précédée d'une voûte en berceau. A l'extérieur, la façade, les murs des bas côtés et l'abside présentent les caractères du style gothique flamboyant.

(1) Cf. pl. XI bis, fig. 18.

(2) *Ibid.*, fig. 19.

(3) Aisne, arr. de Soissons, canton de Villers-Cotterets.

(4) CARLIER, *Histoire du duché de Valois*, t. III, p. j, n° 8.

(5) Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 470.

(6) Bibliographie : Notice par M. de LAPRAIRIE dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVI, p. 195.

Le clocher qui s'élève à l'extrémité du bas côté sud, comme celui d'Oulchy-le-Château (Aisne), se fait remarquer par l'harmonie de ses proportions (1). Épaulé par des contreforts peu saillants, il est divisé en trois étages (2). Son soubassement est garni de trois arcatures en plein cintre de largeur inégale qui retombent sur de simples pilastres. L'archivolte centrale encadre une fenêtre de la même forme ouverte en dehors de l'axe du clocher. Au niveau du premier étage, dont la cage est carrée, trois arcatures aveugles appuyées sur un rang de billettes décorent la face méridionale. Leur archivolte en plein cintre est soutenue par de petites colonnettes dont les chapiteaux sont ornés de volutes. Un de ces fûts monolithes est cannelé en spirale, et les bases se composent d'une petite rainure entre deux tores.

Au-dessus de ces arcatures, le second étage présente sur chaque face deux baies en plein cintre encadrées par un double cordon de billettes et par une torsade qui contournent le clocher. Quatre petites colonnes reçoivent la retombée des archivoltas formées de deux rangs de claveaux en saillie l'un sur l'autre. Leurs chapiteaux garnis de volutes et leurs bases offrent les mêmes caractères qu'à l'étage inférieur. On remarque encore un fût cannelé en hélice, comme dans le clocher d'Oulchy-le-Château. Le troisième étage, précédé d'un glacis, est ajouré par huit baies en plein cintre accouplées. Leur double archivolte, rehaussée d'un cordon de billettes et d'une torsade, repose sur quatre colonnettes. Les chapiteaux et les bases sont toujours conformes aux mêmes types, et l'arête des tailloirs est abattue en biseau.

La corniche du clocher se compose d'une simple tablette soutenue par des modillons à têtes grimaçantes, et la courte pyramide en pierre qui s'élève au sommet de la tour est terminée par une grosse boule. On peut faire remonter la construction de ce clocher au dernier quart du XI^e siècle. Son style offre les mêmes caractères que les clochers de Rhuis, de Morienvall, de Pontpoint (Oise) et d'Oulchy-le-Château (Aisne); mais c'est la tour bâtie à Morienvall au sud de l'abside qui servit de modèle à l'architecte du clocher de Retheuil. Il en réduisit adroitement les proportions, sans modifier la forme des baies. Ces deux tours, élevées à la même époque dans deux paroisses limitrophes, furent peut-être bâties par le même artiste.

ÉGLISE DE RHUIS

Certains auteurs ont prétendu que Rhuis (3) occupait l'emplacement de la ville de *Ratomagus*, inscrite sur la table de Peutinger; mais la théorie de la formation des noms de lieux s'oppose à cette identification. Le nom dérivé de *Ratomagus* doit se présenter sous une forme semblable à celle de Rouen, et cette antique cité devait se trouver dans le voisinage de Pierrefonds. Le hameau de Pontdron, désigné sous le nom de *Rodomo* dans un diplôme de Charles

(1) Cf. pl. XIV, fig. 1.

(2) Le clocher s'élève à 18^m,50 de hauteur et mesure 2^m,22 sur chacune de ses faces, à l'intérieur de la cage

(3) Oise, arr. de Senlis, canton de Pont-Sainte-Maxence.

le Simple (1), a conservé le souvenir de la voie qui se dirigeait sur Ratomagus en traversant l'Authonne. L'antiquité du village de Rhuis où l'on a découvert de nombreuses médailles gauloises n'en est pas moins incontestable. Il est curieux de rappeler qu'une presqu'île du Morbihan se trouve désignée par le même nom. La paroisse, placée sous le patronage de saint Gervais et de saint Protas, se rattachait à l'archidiaconé de la Rivière et au doyenné de Béthisy. L'évêque de Soissons conférait la cure de plein droit (2).

Le plan de l'église (3) comprend une nef, deux bas côtés à chevet plat et un chœur en hémicycle précédé d'une partie droite (4). Nous n'avons pas rencontré dans la région d'autres églises du XI^e siècle bâties sur le même plan, mais les architectes du XII^e siècle élevèrent des édifices religieux conformes à ce type, notamment à Berzy-le-Sec, à Ciry et à Fontenoy (Aisne). La nef, surmontée d'une voûte en plâtre à l'époque moderne, était recouverte de charpente au XI^e siècle, et le retrait du mur au-dessus des fenêtres indique l'endroit où les fermes de la toiture venaient s'appuyer. Les arcades en plein cintre des quatre travées ont un profil carré, et les piles rectangulaires conservent sur leurs faces latérales un tailloir en biseau orné de lignes brisées et de hachures gravées en creux (5). Dans l'axe de chaque travée s'ouvre une fenêtre en plein cintre. Le portail, surmonté d'un linteau, est encastré à l'intérieur par un arc de la même forme.

M. Graves (6) et M. Emmanuel Woillez (7) ont commis une erreur en attribuant cette nef au X^e siècle. Si le style de ses travées présente le même caractère que la nef de la Basse-Cœuvre de Beauvais, il ne faut pas oublier que les architectes du bassin de l'Oise continuèrent à faire retomber des arcades en plein cintre sur des piles massives pendant le premier tiers du XII^e siècle, comme on peut le constater à Cinqueux, à Saint-Remi-l'Abbaye (Oise), à Cerseuil, à Cuiry-Housse, à Dhuizel et à Fontenoy (Aisne). Néanmoins, l'ornementation identique des tailloirs dans l'église de Rhuis et sous le porche de Morienvall peut servir à prouver que la nef remonte au milieu du XI^e siècle. On doit assigner la même date aux parties de l'édifice qui ne portent pas la trace de remaniements modernes.

Le bas côté nord, dont l'ancien plafond se trouve remplacé par une voûte en plâtre, renferme trois fenêtres modernes et une ancienne baie en plein cintre. Sa dernière travée, qui se trouve au-dessus du clocher, est recouverte d'une voûte d'arêtes primitive. L'architecte a beaucoup augmenté l'épaisseur des supports dans cette partie de l'église, afin d'asseoir la tour sur une base très solide. Les deux arcs en plein cintre qui encadrent la voûte retombent sur des tailloirs en biseau analogues à ceux de la nef et le bas côté se termine par un mur droit complètement moderne. A l'extérieur, on aperçoit encore les fondations d'une absidiole autour de la sacristie, mais il est impossible de prouver que cette chapelle formait le chevet du bas côté au XI^e siècle, car elle avait pu être ajoutée plus tard, comme dans l'église de Saint-Vaast-de-Longmont, près de Verberie.

Dans son état primitif, le bas côté sud n'était pas voûté. Ses fenêtres latérales furent agrandies à l'époque moderne, mais la baie en plein cintre du chevet s'est conservée intacte. Il faut en conclure que ce bas côté se terminait par un mur droit dès le XI^e siècle. Au-dessus de la dernière

(1) MABILLON, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, t. VI, p. 642.

(2) Bibliographie. Notice par M. GRAVES dans l'*Annuaire de l'Oise*, année 1834. Canton de Pont-Sainte-Maxence, p. 83. PETIT, *Notice historique du canton de Pont-Sainte-Maxence*, p. 70.

(3) Cf. pl. XII, fig. 1.

(4) Voici les dimensions de l'église : long. totale, 19^m,70; long. de la nef, 11^m,70; long. du chœur, 8 mètres; larg. de la nef, 6^m,50; larg. des bas côtés, 2^m,20; larg. du chœur, 5 mètres; haut. des murs de la nef, 0^m,75; haut. de la voûte du chœur, 7^m,45.

(5) Cf. pl. XII, fig. 5 et 7.

(6) *Annuaire de l'Oise*, année 1834, canton de Pont-Sainte-Maxence, p. 87.

(7) *Répertoire archéologique de l'Oise*, p. 194.

travée s'élève une voûte très curieuse recouverte d'une épaisse couche de badigeon. Ses nervures diagonales, garnies de deux arêtes et de trois baguettes peu saillantes (1), forment l'ossature d'une véritable croisée d'ogives et viennent s'appuyer sur quatre consoles grossières. La clef est taillée d'une façon très maladroite, et les moulures des ogives ne se pénètrent pas à leur point de rencontre. Cette voûte, encadrée par une arcade de la nef et par un arc en plein cintre qui traverse le bas côté, est dépourvue de formerets sur les deux autres faces. A quelle date faut-il l'attribuer? Les corbeaux disposés dans les angles et les entailles faites dans les assises primitives au niveau de la retombée des nervures indiquent qu'elle fut établie après coup pour remplacer une voûte d'arêtes, comme la croisée d'ogives appareillée sous le clocher de Mogneville (Oise); mais le profil de ses nervures qui offre une certaine ressemblance avec l'archivolte du portail et l'assemblage de ses claveaux portent l'empreinte d'un style très primitif. On peut donc faire remonter sa construction aux premières années du XII^e siècle.

Le chœur, bâti vers le milieu du XI^e siècle, est recouvert d'une voûte en berceau et d'une voûte en cul-de-four qui reposent sur un cordon taillé en biseau. L'arc triomphal, formé de deux rangs de claveaux, décrit une courbe en plein cintre et retombe sur des piliers très saillants dont les tailloirs sont garnis de lignes brisées et de hachures irrégulières (2). Au sud, la partie droite du chœur est éclairée par deux fenêtres en plein cintre, mais au nord nous n'avons pu découvrir aucune trace d'ouverture. Il est probable que les baies primitives furent supprimées quand on eut l'idée d'élever une absidiole au chevet du bas côté nord. D'ailleurs, l'appareil du mur est caché sous un enduit à faux joints rouges qui ne permet pas de vérifier la liaison des assises. Trois fenêtres en plein cintre s'ouvrent dans l'hémicycle : la baie centrale est plus large que les deux autres. L'autel, formé de gros blocs de pierre scellés dans la muraille et décoré d'une moulure en biseau, fut sans doute consacré en même temps que l'abside.

Au centre de la façade, le portail fait une saillie sur le mur, et sa voussure en plein cintre est couronnée par un gâble massif qui devait être revêtu de billettes (3). L'archivolte, ornée de trois boudins aplatis, retombe sur deux colonnettes engagées dans les pieds-droits. Les chapiteaux sont garnis de tiges ondulées, et des petits zigzags gravés en creux décorent leurs tailloirs. Le profil des bases se compose d'une rainure entre deux tores. Un linteau, formé de trois pierres et surmonté d'un arc de décharge en plein cintre, encadre la porte qui donne accès dans la nef. Au-dessus du portail, une petite baie cintrée s'ouvre entre deux contreforts assez plats. On aperçoit à la base du pignon les débris d'un rang de billettes, et l'ancien comble était éclairé par deux fenêtres en plein cintre récemment bouchées. Cette façade, dont le style primitif est altéré par des replâtrages modernes, appartient à la même date que la nef.

A l'extérieur, les fenêtres hautes sont encore intactes, et la corniche de la nef se compose d'une torsade qui s'appuie sur des modillons à têtes grimaçantes, comme à Ressons-le-Long et à Oulchy-le-Château (Aisne). Les baies inférieures furent agrandies par des ouvriers maladroits. Une porte latérale en plein cintre, aujourd'hui bouchée, s'ouvrirait dans le mur du nord. Le bas côté sud conserve quelques débris de son ancienne corniche en biseau, ornée de deux tores aplatis, et une curieuse porte du XI^e siècle dont le linteau est appareillé en trois morceaux, comme dans un petit portail de l'église de Hermes (Oise). L'abside, épaulée par cinq contreforts, n'a subi aucun remaniement. Ses fenêtres en plein cintre, dépourvues de moulures, sont encadrées par

(1) Cf. pl. XII, fig. 2 et 6.

(2) *Ibid.*, fig. 6.

(3) *Ibid.*, fig. 3.

deux colonnettes autour de l'hémicycle (1). Un contrefort peu saillant se trouve placé sous la baie centrale pour renforcer le mur du chœur. Les chapiteaux des petits fûts sont décorés de volutes, de feuillages grossiers, de lourdes palmettes, et les bases sont entourées d'un double tore. On remarque sous la toiture une corniche dont la torsade est soutenue par des modillons variés.

Le clocher, bâti sur la dernière travée du bas côté nord, est divisé en trois étages, et ses contreforts d'angle s'arrêtent au-dessous des baies supérieures (2). Au premier étage, une baie cintrée s'ouvre sur chaque face de la tour : ses claveaux, rehaussés d'un cordon de billettes, s'appuient sur deux petites colonnes et sur des chapiteaux garnis de volutes (3). Les tailloirs en biseau, revêtus de lignes brisées, se prolongent sous la retombée des archivoltas, et le profil des bases se compose de deux tores séparés par une petite gorge. Le second étage, assis sur un rang de billettes, présente huit baies en plein cintre encadrées par des billettes et par des fûts monolithes. Cette disposition se répète au dernier étage, où l'on aperçoit un bandeau arrondi sous les baies géminées. A chaque angle de la tour, une colonnette engagée vient adoucir la sécheresse des arêtes. Les chapiteaux à volutes et les bases sont conformes aux types déjà signalés, mais les tailloirs en biseau sont garnis de billettes et contournent le clocher. Une courte pyramide en pierre s'élève au-dessus de la corniche décorée d'une grosse torsade et soutenue par des modillons bizarres.

Construite sous le règne de Henri I^{er}, la tour de Rhuis doit être regardée comme le plus ancien clocher du XI^e siècle encore intact dans l'Ile-de-France et dans la Picardie. Elle servit de modèle aux architectes des clochers de Pontpoint (4) et de Noël-Saint-Martin (5), situés à une faible distance, et fut peut-être le véritable prototype des clochers latéraux de Morienvall qui exercèrent également une influence sur les tours de Retheuil et d'Oulchy-le-Château. Il est regrettable qu'elle ne soit pas classée parmi les monuments historiques.

ÉGLISE DE SAINT-BANDRY

Le village de Saint-Bandry (6), qui faisait partie du grand archidiaconé et du doyenné de Vivrières, ne perdit son ancien nom d'Arthèse qu'au milieu du XV^e siècle (7). L'historien du Valois, Carlier, a donc commis une erreur en prétendant que ce changement dut coïncider avec un miracle opéré par le saint patron de la paroisse qui vivait au VI^e siècle (8). La source miraculeuse que saint Bandry fit jaillir vers 544, en se rendant à Soissons pour remonter sur son siège épiscopal, se trouvait au lieu dit *Aidizio*, près de Longpont, d'après le témoignage de

(1) Cf. pl. XIII, fig. 1.

(2) Le clocher de Rhuis s'élève à 18^m,90 de hauteur, et sa cage mesure 2^m,05 sur chacune de ses faces.

(3) Cf. pl. XIII, fig. 1.

(4) Cf. WOILLEZ, *Archéologie des monuments religieux du Beauvaisis*. Appendice, pl. XIII, fig. 1.

(5) Cf. pl. XXXV, fig. 15.

(6) Aisne, arr. de Soissons, canton de Vic-sur-Aisne.

(7) *Dictionnaire topographique de l'Aisne*, par M. MATTON, p. 244.

(8) *Histoire du duché de Valois*, t. I, p. 140.

son biographe (1). Cette fontaine était située à trois lieues d'Arthèse; mais comme les habitants y venaient en pèlerinage, ils eurent l'idée de faire consacrer leur église à saint Bandry, après la fondation de la cure.

Au XI^e siècle, les comtes de Château-Thierry usurpèrent les revenus de la paroisse, mais un seigneur de leur maison, nommé Hugues, donna l'église d'Arthèse en 1076 à l'abbaye de Saint-Jean des Vignes qui venait de se fonder, après avoir restitué l'autel à l'évêque Thibault de Pierrefonds (2). Le roi Philippe I^{er} (3), l'évêque Hugues de Pierrefonds en 1100, et l'un de ses successeurs, Lisiard de Crépy, en 1110, reconnurent les droits de propriété du monastère sur l'église du village (4). Cette cure, desservie par un religieux de Saint-Jean, est encore citée en 1139 et en 1156 dans deux bulles d'Innocent II et d'Adrien IV (5). Une charte de 1304 en fait mention sous le nom d'*ecclesia Sancti Bandaridi de Arthaisia* (6).

Dans son état primitif, le plan de l'église se composait d'une seule nef et d'une abside en hémicycle; mais au XII^e siècle on ajouta le bas côté nord, et l'ancien sanctuaire fut remplacé par un chevet carré (7). La chapelle construite au XVI^e siècle à gauche du chœur donne au plan actuel la forme d'un rectangle divisé en deux vaisseaux de largeur inégale. La nef, dont les murs remontent au XI^e siècle, ne fut jamais voûtée. Elle était éclairée au nord par quatre étroites fenêtres en plein cintre encore visibles sous la charpente du bas côté. Il est probable que ces baies furent bouchées vers le milieu du XII^e siècle, quand on défonça le mur pour établir un bas côté. Depuis cette époque, trois grandes arcades en tiers-point appareillées en sous-œuvre font communiquer la nef avec le collatéral. Leurs doubles claveaux viennent s'appuyer sur un massif barlong flanqué de deux pilastres, comme à Courmelles, à Laffaux, à Latilly et à Sergy (Aisne). Un listel et un tore reliés par un cavet contournent le pilier à la hauteur de l'imposte. Au sud, les fenêtres primitives ont été agrandies.

Le bas côté nord qui a subi de nombreux remaniements est surmonté d'un plafond. Dès le XIII^e siècle, on eut l'idée de le prolonger contre le mur du chœur, comme le prouve un groupe de trois chapiteaux à crochets encore intacts au-dessous du clocher. Cette addition disparut au XVI^e siècle pour faire place à une grande chapelle qui communique avec le sanctuaire et avec le bas côté. La croisée d'ogives de sa première travée présente un profil prismatique, et les doubleaux en tiers-point sont garnis de moulures en pénétration. Le chevet polygonal, recouvert de six branches d'ogives, est éclairé par des fenêtres à remplage flamboyant qui ont conservé leurs anciens vitraux.

La première travée du chœur fut reconstruite au XVI^e siècle. Les nervures de sa voûte et la claire-voie qui divise la baie méridionale portent l'empreinte du même style que la chapelle du nord. Au fond du sanctuaire s'élève une croisée d'ogives appareillée vers le milieu du XII^e siècle et garnie de trois boudins accouplés. On aperçoit à la clef une couronne de feuillages flanquée de quatre têtes grimaçantes. Cette voûte est encadrée par un doubleau en tiers-point revêtu d'un large méplat et de trois tores : ses trois formerets décrivent une courbe analogue. Les colonnettes groupées en faisceau sont décorées, les unes de feuilles d'acanthé, les autres d'oiseaux à tête humaine qui se dévorent mutuellement. Les moulures des tailloirs se composent d'un listel et

(1) *Acta Sanctorum*. août, t. I, p. 66.

(2) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 97.

(3) DE LOUEN, *Histoire de l'abbaye de Saint-Jean des Vignes*, preuves, p. 275.

(4) Bibl. nat., latin 11004, fol. 28 et 32.

(5) Bibl. nat., collection de Picardie, t. CCXCVI, charte n° 7. — Arch. nat., L. 229.

(6) Arch. nat., L. 1002.

(7) Bibliographie. Notice par M. de LAPRAIRIE, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XII, p. 169.

d'une baguette réunis par un cavet. A la hauteur des chapiteaux, un large bandeau garni de feuillages et surmonté d'un oculus est appliqué sur le mur du chevet. La niche qui s'ouvre derrière l'autel encadre une fenêtre de la même forme, comme à Cuise (Oise), à Berzy-le-Sec, à Bazoches, à Chacrise, à Courmelles et à Droizy (Aisne). Son archivolt, entourée d'une gorge entre deux tores, devait s'appuyer sur des colonnettes. Toute cette partie de l'église n'est pas antérieure à la première moitié du règne de Louis VII. Au sud, on remarque une large baie agrandie au XIII^e siècle et remaniée au XVI^e siècle, quand le mur du nord fut éventré pour relier le chœur à la grande chapelle bâtie sur le flanc de l'abside.

A l'extérieur, la façade précédée d'un porche sans caractère conserve encore quelques débris d'une corniche romane. La rosace moderne qui s'ouvre au-dessous du pignon a fait disparaître l'ancienne fenêtre centrale. Au nord, il faut pénétrer sous le comble du bas côté pour apercevoir les étroites baies en plein cintre de la nef entourées d'un triple cordon de damiers et les contreforts primitifs dont le glacis repose sur un rang de billettes (1). La corniche est formée d'arcatures triangulaires revêtues d'étoiles gravées en creux : ses modillons bizarres représentent des figures humaines, des monstres affreux et des animaux variés, tels que le chien, le bœuf, l'âne et le serpent (2). Les églises de Presles et de Trucy (Aisne), la chapelle de Saint-Vaast, à la Ferté-Milon, et la chapelle des Templiers, à Laon, sont couronnées par un entablement du même genre. On peut attribuer la corniche de Saint-Bandry au dernier quart du XI^e siècle, ainsi que la partie supérieure des murs de la nef. Du côté sud, les fenêtres ont perdu leur caractère primitif, mais une petite porte latérale en plein cintre est encore intacte. Son archivolt se trouve entourée de trois rangs de damiers, et les lignes qui se croisent sur le tympan dessinent une série de losanges (3). La corniche est identique à celle du mur opposé.

L'abside, bâtie vers le milieu du XII^e siècle, se fait remarquer par l'élégance de son style. La niche, déjà signalée dans le sanctuaire, se présente au dehors sous la forme d'un édicule surmonté d'un gâble massif (4). Un bandeau mouluré contourne le chevet sous la fenêtre centrale dont l'archivolt en plein cintre est garnie d'une gorge entre deux tores. Cette baie, encadrée par deux colonnettes, s'ouvre dans l'axe de la niche. On aperçoit plus haut un oculus entouré d'un boudin et une corniche à petits trous cubiques. Trois fenêtres en plein cintre, décorées d'étoiles et d'un ruban plissé, sont percées dans le pignon. A côté de l'abside romane, la chapelle du XVI^e siècle que nous avons décrite est surmontée d'un clocher de la même époque bâti sur sa première travée. Au sud, une claire-voie de style flamboyant s'ouvre dans le mur latéral du chœur, et la fenêtre voisine fut également remaniée au XVI^e siècle. Les colonnettes et les chapiteaux qui soutiennent son archivolt remontent au XII^e siècle, mais ces débris ont été utilisés à une époque plus récente. Quelques modillons romans apparaissent encore sous la toiture.

(1) Cf. pl. XVI, fig. 1.

(2) *Ibid.*, fig. 3.

(3) *Ibid.*, fig. 2.

(4) Cf. pl. XLII, fig. 1.

ÉGLISE DE SAINT-LÉGER-AUX-BOIS

Dès le IX^e siècle, Saint-Léger-aux-Bois (1) est mentionné dans Flodoard sous le nom d'*Harbaldianisva* (2). Cette paroisse, qui se trouve au centre de la forêt de Laigue, fut attribuée au diocèse de Noyon par le concile de 814, avec Ourscamps, Tracy et Varennes, situés sur la rive gauche de l'Oise ; mais la cure de Saint-Léger rentra plus tard dans les limites du diocèse de Soissons. Elle fut alors rattachée à l'archidiaconé de la Rivière et au doyenné de Vic-sur-Aisne. Il est certain que les rois de France avaient une résidence en ce lieu, car l'église du village faisait partie du domaine royal au XI^e siècle quand Philippe I^{er} s'en dessaisit au profit de l'abbaye bénédictine de Sauve-Majeure, fondée dans le Bordelais par des moines originaires du Soissonnais. Le diplôme du Roi, daté de 1083, cédait à l'abbé Gérald les revenus de l'autel, les dîmes, la justice et le droit d'usage dans la forêt de Laigue (3). Cinq religieux vinrent s'établir dans cette solitude pour faire construire les bâtiments et l'église du prieuré, mais l'église paroissiale existait encore en 1154, car elle se trouve citée dans une charte où Louis VII confirme la donation du roi Philippe I^{er} (4). Dans l'intervalle, l'abbaye de Sauve-Majeure avait fondé deux nouveaux établissements dans le diocèse de Soissons, à Belval et à Saint-Paul-aux-Bois.

Au XII^e siècle, le prieuré de Saint-Léger s'enrichit de nombreuses rentes, de domaines importants et des églises de Longueil et de Breuil (Oise), grâce à la générosité de Louis le Gros, d'Odon, évêque de Beauvais, et des seigneurs de Noyon (5). Dans la suite, les Bénédictins furent remplacés par des moines de l'Ordre de Grandmont qui s'installèrent à Saint-Léger jusqu'en 1624, époque où Louis XIII érigea le prieuré en bénéfice simple au profit de son aumônier, Michel de l'Arche. Le 15 janvier 1749, Mgr de Fitz-James réunit les biens du prieuré au séminaire de Soissons et s'attribua le droit de conférer la cure à la mort du dernier titulaire, Claude Mercier (6). Avant cette annexion, la nef de l'église se trouvait affectée au service paroissial sous le vocable de saint Jean-Baptiste. Les religieux s'étaient réservé le transept et le chœur, dont l'autel fut toujours consacré à saint Léger (7).

L'église du prieuré qui s'est conservée intacte ne peut remonter à une date antérieure à l'année 1083, mais ses caractères archéologiques prouvent qu'elle fut terminée avant la fin du XI^e siècle. Les remaniements modernes n'ont pas altéré l'unité de son style. Son plan comprend une nef, deux bas côtés, un large transept flanqué de deux absidioles et un chœur en hémicycle (8). Les églises de Morienval (Oise) et de Saint-Thibault-de-Bazoches (Aisne) présentaient les mêmes dispositions

(1) Oise, arr. de Compiègne, canton de Ribécourt.

(2) *Historia ecclesiae Remensis*, liv. II, chap. xviii.

(3) Abbé CIROT DE LA VILLE, *Histoire de l'abbaye de la Grande-Sauve*, t. I, p. 515.

(4) MABILLON, *De re diplomatica*, p. 293.

(5) Abbé PÉCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons*, t. II, p. 98.

(6) *Ibid.*, t. II, p. 100, et t. VII, p. 230.

(7) Bibliographie. Notice par M. GRAVES, dans l'*Annuaire de l'Oise*, année 1839.

(8) Cf. pl. XIV, fig. 2.

dans leur état primitif. La nef, recouverte d'une charpente du XVII^e siècle, est construite en moyen appareil (1). Ses cinq travées sont soutenues par de grands arcs en plein cintre à profil carré qui se composent d'un seul rang de claveaux (2). Les piliers rectangulaires, dépourvus de tailloirs à l'imposte, sont renforcés en face des bas côtés par un pilastre peu saillant qui sert de point d'appui à la charpente des combles inférieurs. Une fenêtre en plein cintre, simplement ébrasée, s'ouvre dans l'axe de chaque travée. Du côté de la façade, on remarque une baie et un portail de la même forme. Cette nef, bâtie vers la fin du XI^e siècle, présente une curieuse ressemblance avec celle de la Basse-Œuvre de Beauvais, et ses travées portent l'empreinte du même style que les nefs des églises de Montmille, de Rhuis (Oise) et de Coincy (Aisne).

Le bas côté nord, surmonté d'un lambris, est éclairé par des fenêtres modernes, mais une partie du mur extérieur a conservé son caractère primitif vis-à-vis de la première travée. L'autre bas côté fut reconstruit en 1789 : sa toiture, refaite à la même époque, vient masquer l'ouverture des baies de la nef. A l'entrée du transept, un grand arc en plein cintre surhaussé s'appuie sur de lourds piliers cruciformes et sur des tailloirs en biseau garnis de petites anses recourbées (3). Cette partie de l'église, construite en même temps que la nef, est recouverte d'une charpente apparente et mérite d'attirer l'attention des archéologues, car les transepts bâtis dans la région au XI^e siècle ont subi de nombreux remaniements. Le carré du transept se trouve encadré par l'arc triomphal du chœur et par trois arcs en plein cintre isolés qui soutiennent la toiture, comme dans l'église de Montmille, près de Beauvais. Les croisillons communiquent avec les bas côtés par des arcades de la même forme, et les absidioles, éclairées par une fenêtre, sont recouvertes d'une voûte en berceau et d'une voûte en cul-de-four. Au nord, une petite baie en plein cintre éclaire le transept, mais la fenêtre qui s'ouvre au sud fut élargie au XVII^e siècle.

Le chœur appartient à la même date que la nef et le transept. Son arc triomphal décrit une courbe en plein cintre, et la voûte en berceau de sa travée droite retombe sur une moulure en biseau (4). Une voûte en cul-de-four s'élève au fond du sanctuaire, comme à Rhuis (Oise), à Berny-Rivière, à Montlevon (Aisne) et à Binson (Marne). Le retrait qui précède l'hémicycle est dissimulé par deux petits fûts, et trois fenêtres en plein cintre s'ouvrent dans l'abside. Leur archivolte, dépourvue de moulures, s'appuie sur deux colonnettes dont les chapiteaux sont ornés de volutes rudimentaires (5). Les tailloirs en biseau forment un bandeau continu autour du chœur, et deux tiges entrelacées comme les anneaux d'une chaîne se déroulent sur leur chanfrein. Le profil des bases se compose d'une gorge entre deux tores. Grâce à la solidité de sa construction, le sanctuaire s'est conservé intact. Il faut le regarder comme l'un des meilleurs types de l'architecture religieuse du XI^e siècle dans le Soissonnais.

Épaulée par deux contreforts peu saillants, la façade renferme un portail en plein cintre entouré d'un double rang de damiers et soutenu par des pieds-droits (6), comme à Noël-Saint-Martin, à Camelin, à Coincy, à Jouaignes et à Saint-Bandry (Aisne). Un vitrage moderne occupe la place du tympan, et le linteau primitif a disparu. Au-dessus du portail, on remarque une fenêtre en plein cintre encadrée par deux colonnettes et revêtue d'un ruban plissé, d'un boudin et d'un cordon de damiers. Ce qui prouve bien que la façade n'est pas antérieure à la fin du XI^e siècle, c'est la présence d'un gros tore sur l'archivolte de la baie centrale. En effet, les claveaux des fenêtres étaient toujours

(1) Voici les dimensions principales de l'église : long. totale, 28^m,20 ; long. de la nef, 18^m,15 ; long. du transept, 16^m,80 ; larg. de la nef, 6^m,35 ; larg. du chœur, 5^m,70 ; haut. de la nef, 9^m,80 ; haut. du chœur, 6^m,90.

(2) Cf. pl. XV, fig. 6.

(3) *Ibid.*, fig. 4.

(4) *Ibid.*, fig. 7.

(5) *Ibid.*, fig. 1 et 3.

(6) *Ibid.*, pl. XIV, fig. 3.

dépourvus de moulures avant cette époque, comme il est facile de le constater à Berneuil-sur-Aisne et à Rhuis (Oise). Les parties latérales de la façade ont été remaniées à l'époque moderne, et le pignon fut surélevé au XVII^e siècle pour accentuer la pente de la toiture.

A l'extérieur, les murs des bas côtés ne présentent aucun intérêt archéologique, mais les fenêtres en plein cintre de la nef sont encore intactes. Les palmettes appliquées sur la corniche ressemblent à des lames d'éventail réunies par une ligne ondulée (1). Nous pouvons signaler des corniches du même genre à Berneuil-sur-Aisne (Oise), à Pont-Saint-Mard, à Saint-Aubin, à Saint-Paul-aux-Bois et à Vuillery (Aisne). La flèche en charpente, qui se trouve au-dessus de la croisée, fut établie en 1602, au moment où le remaniement des combles fit disparaître les anciennes toitures. Au XI^e siècle, une tour-lanterne s'élevait peut-être sur le carré du transept, comme dans les églises de Catenoy, de Morierval (Oise) et de Villers-Saint-Christophe (Aisne). Les croisillons sont couronnés par une corniche identique à celle de la nef, et l'une des absidioles a conservé quelques débris du même entablement. L'abside n'est pas épaulée par des contreforts, mais les murs de sa travée droite suivent une direction oblique afin de mieux résister à la poussée de la voûte en berceau du chœur. Ses trois fenêtres en plein cintre, simplement ébrasées, s'ouvrent au-dessous de la corniche à palmettes qui caractérise l'ornementation extérieure de l'église.

ÉGLISE DE SAINT-THIBAUD-DE-BAZOUCHES

La fondation du village de Saint-Thibault (2) n'est pas antérieure au XI^e siècle, tandis que Bazoches doit son origine à une église bâtie au VI^e siècle sur les tombeaux de saint Rufin et de saint Valère, martyrisés vers la fin du III^e siècle (3). Les archevêques de Reims étaient devenus propriétaires de ce domaine à l'époque de saint Remi, mais ils le cédèrent plus tard aux comtes de Châtillon-sur-Marne, et l'une des branches de cette maison fonda la seigneurie de Bazoches (4). Quand Thibault, mort en 1066 dans l'ermitage de Salamiga, près de Vicence (5), eut été canonisé, les seigneurs de Bazoches élevèrent, en l'honneur de leur parent, une église desservie par un chapitre de clercs séculiers (6). La plus ancienne charte où cette fondation se trouve mentionnée énumère divers privilèges accordés aux chanoines par Manassès de Bazoches (7), du temps de l'évêque Thibault qui occupa le siège de Soissons de 1072 à 1080. Vers 1088, ce seigneur résolut de réformer le chapitre de Saint-Thibault, en le rattachant à l'abbaye de Marmoutier qui possédait déjà l'église de Saint-Sulpice de Pierrefonds, depuis l'année 1085 (8).

(1) Cf. pl. XV, fig. 5.

(2) Aisne, arr. de Soissons, canton de Braine.

(3) *Acta Sanctorum*, juin, t. II, p. 796. — FLODOARD, *Historia ecclesiae Remensis*, liv. IV, chap. LI.

(4) DUCHESNE, *Histoire de la maison de Châtillon*, p. 679.

(5) *Acta Sanctorum*, juin, t. V, p. 595.

(6) L'église de Saint-Thibault-des-Vignes, près de Lagny, fut bâtie vers 1090 en l'honneur du même saint.

(7) *Revue archéologique*, 2^e série, t. X, p. 253.

(8) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 100 et 103.

Quelque temps après, des difficultés vinrent à surgir entre les religieux et leur puissant protecteur. Manassès en profita pour s'emparer de leurs terres, mais il les restitua bientôt, grâce à l'intervention de Henri, évêque de Soissons (1). En 1093, l'évêque Hugues de Pierrefonds confirma tous les biens du prieuré, en accordant aux moines deux domaines qui lui appartenaient (2).

Au XII^e siècle, Isoard et Ebale, seigneurs de Bazoches, renoncèrent à toute espèce de prétention sur les propriétés des religieux, et l'évêque Josselin leur céda les dîmes de Coulonges et de Poilly en 1134 (3). Ce généreux prélat leur avait également donné les églises de Saint-Rufin et de Saint-Valère à Bazoches, de Châtillon-sur-Marne et de Canly (Oise), comme son successeur, Ancoul de Pierrefonds, l'indique dans une charte datée de 1153 (4). Trois ans plus tard, Gervais de Bazoches abandonnait au prieuré tous ses droits sur les dîmes de Poilly et de Tannières (5) : ses descendants continuèrent à se montrer généreux envers les religieux de Saint-Thibault pendant le cours du moyen âge. Au XVI^e siècle, le prieuré était encore habité par six moines, mais l'abbé commendataire prélevait 8,000 livres sur ses revenus. A cette époque, le prieur avait conservé le droit de présentation aux cures de Saint-Pierre de Bazoches, de Paars, de Longueval, de Perles, de Cohan, de Coulonges, du Mont-Saint-Martin, de Vauxcéré, de Villesavoye (Aisne), de Champieu (Oise) et de Poilly (Marne). En 1567, les huguenots saccagèrent le prieuré, et les religieux de Marmoutier furent remplacés par des Bénédictins anglais de l'Ordre de Cluny, qui vinrent s'établir à Saint-Thibault vers la fin du XVII^e siècle (6).

L'église du prieuré, citée dans une charte antérieure à 1080 (7), avait été bâtie quelques années auparavant. En effet, sa construction venait d'être terminée quand elle fut rattachée au monastère de Marmoutier. Les seigneurs de Bazoches avaient fait élever cette collégiale sur de grandes dimensions, parce que le chapitre primitif devait se composer de nombreux clercs. L'église, dont le clocher fut détruit par la foudre en 1667, s'était conservée intacte jusqu'en 1842, lorsqu'elle fut vendue à un entrepreneur de démolitions au profit de la fabrique paroissiale de Bazoches. On laissa subsister trois piliers de la nef et une partie du transept, mais les autres matériaux servirent à empierrer un chemin. M. Paul Masure parvint à en sauver quelques débris, qui furent déposés au musée de Soissons (8).

Grâce aux fouilles entreprises par M. Prioux (9), on sait que le plan de l'église comprenait une nef précédée d'un porche, deux bas côtés, un transept flanqué de deux absidioles, et un chœur en hémicycle (10). Dans son état primitif, l'église de Morienvall présentait une disposition analogue (11). Nous ferons également observer que les églises de Saint-Léger-aux-Bois (Oise) et de Saint-Thierry (Marne) sont bâties sur le même plan. La nef était recouverte d'un simple plafond, et les grands arcs en plein cintre des six travées se composaient d'un double rang de claveaux plats (12). Les trois dernières piles du côté sud, dont il reste encore quelques ruines, sont formées

(1) PRIOUX, *Notice historique et archéologique sur l'église de Saint-Thibault*, dans la *Revue archéologique*, 2^e série, t. X, p. 253.

(2) *Gallia Christiana*, t. X, preuves, col. 103.

(3) *Revue archéologique*, 2^e série, t. X, p. 258.

(4) *Ibid.*, p. 259.

(5) *Ibid.*, p. 261.

(6) *Ibid.*, p. 250 à 252.

(7) *Ibid.*, p. 253.

(8) Voici les dimensions principales de l'église : long. totale, 35 mètres; long. de la nef, 23 mètres; long. du transept, 24 mètres; long. du chœur, 6 mètres; larg. totale 14 mètres; larg. de la nef, 6^m,70; larg. des bas côtés, 4 mètres.

(9) Cf. *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 1^{re} série, t. XVI, p. 59. — *Revue archéologique*, 2^e série, t. X, p. 474.

(10) Cf. pl. XVII, fig. 1.

(11) Cf. pl. V, fig. 2.

(12) Cf. pl. XVII, fig. 8.

d'un massif carré cantonné de quatre demi-colonnes, comme à Morienvall (Oise) et à Berny-Rivière (Aisne). Les deux fûts latéraux supportaient la retombée de l'arc inférieur, et la colonne adossée contre la nef s'élevait jusqu'au sommet du mur pour recevoir l'extrémité d'un entrait. Une fenêtre en plein cintre devait s'ouvrir dans l'axe de chaque travée.

Les chapiteaux de la nef présentaient un véritable intérêt, en raison du caractère barbare de leur ornementation. Le musée de Soissons en a recueilli deux spécimens garnis de feuillages grossiers et de deux têtes grimaçantes (1), mais les trois autres sont restés en place. On aperçoit sur leur corbeille des palmettes allongées, des petites feuilles cannelées en éventail, des dents de scie et deux diables mutilés (2). M. Prioux a conservé le souvenir de plusieurs autres chapiteaux, grâce à des croquis malheureusement inexacts (3). Néanmoins, il est curieux de constater que les deux coqs représentés dans l'une de ces planches se retrouvent sur un chapiteau de l'église de la Croix, près d'Oulchy. On peut également signaler la ressemblance de plusieurs chapiteaux de Saint-Thibault avec ceux de Chivry et d'Oulchy-le-Château (Aisne). Les tailloirs sont formés soit d'un listel et d'un double biseau, soit d'une lourde doucine qui s'arrondit au-dessous du filet. Le profil des bases se compose de deux tores reliés par une gorge à peine dégrossie : des petites griffes pointues apparaissent aux angles du socle. Les travées qui présentaient les caractères déjà signalés dans les églises de Berneuil-sur-Aisne, de Morienvall (Oise), de la Croix, de Montlevon et d'Oulchy-le-Château (Aisne), le style barbare des chapiteaux et le plan des piliers permettent de faire remonter la construction de la nef au milieu du règne de Philippe I^{er}.

Les collatéraux ont été détruits de fond en comble, mais il est certain que la colonne engagée dans chaque pile sur la face opposée à la nef supportait un arc en plein cintre qui traversait le bas côté pour venir s'appuyer sur un fût adossé au mur, comme à Morienvall. On peut affirmer que les bas côtés étaient éclairés par des baies en plein cintre, mais il est plus difficile de deviner comment leur couverture se trouvait disposée. L'architecte avait-il établi des doubleaux pour encadrer des voûtes d'arêtes ou pour soutenir le plafond de bois, comme à Trucy (Aisne)? C'est un problème insoluble, car aucun archéologue n'a décrit l'église avant l'époque de sa destruction; mais la dernière hypothèse nous paraît assez vraisemblable.

Le transept, dont il reste encore des débris assez importants, était recouvert de charpente, comme dans l'église de Saint-Léger-aux-Bois (Oise). La partie centrale se trouvait encadrée par trois arcs en plein cintre et par l'arc triomphal du sanctuaire (4). Ces arcades retombaient sur des pilastres engagés dans des piles massives. Les croisillons, éclairés par quatre baies en plein cintre, renfermaient une absidiole voûtée en cul-de-four, suivant une disposition très fréquente au XI^e siècle. Au-dessous du transept s'étend une crypte, dont le couloir central communique de chaque côté avec trois chapelles voûtées en berceau, comme dans la crypte de Saint-Médard de Soissons. Le sanctuaire qui ressemblait au chœur des églises de Rhuis et de Saint-Léger-aux-Bois (Oise) devait être surmonté d'une voûte en berceau et d'une voûte en cul-de-four. Trois fenêtres en plein cintre s'ouvraient autour de l'abside (5).

A l'extérieur, le porche était voûté d'arêtes, et ses arcades en plein cintre s'appuyaient sur des piles massives (6). Le clocher primitif, élevé au-dessus du porche, fut détruit par la foudre,

(1) Cf. pl. XVII, fig. 2 et 3

(2) *Ibid.*, fig. 4 et 5.

(3) *Revue archéologique*, 2^e série, t. X, p. 478.

(4) Cf. pl. XVII, fig. 7.

(5) *Ibid.*, fig. 7 et 8.

(6) Le plan qui accompagne l'article de M. Prioux indique des colonnes engagées dans les piles du porche, mais cette disposition nous paraît bien douteuse.

le 13 août 1667, et rebâti peu de temps après, comme en témoignait l'inscription de la cloche (1). L'élévation latérale de la nef et des bas côtés devait présenter deux séries de fenêtres en plein cintre, et le croisillon nord conserve encore son ancienne corniche, formée d'arcades surbaissées qui sont soutenues par des têtes grimaçantes (2). On distingue sur l'arête de ces petits arcs des torsades, des billettes ou des zigzags. L'abside fut complètement démolie en 1842, mais un dessin, exécuté en 1830 par M. Danjoy et reproduit par M. Prioux, suffit à montrer la simplicité de ses dispositions (3). Les fenêtres étaient dépourvues de colonnettes et de moulures, comme au chevet de l'église de Saint-Léger-aux-Bois (Oise). Les caractères distinctifs de l'architecture religieuse du XI^e siècle dans la région nous ont permis de restituer les coupes de l'église de Saint-Thibault à l'aide du plan et des derniers débris du monument, mais la destruction de cet intéressant édifice n'en est pas moins très regrettable, car son style pouvait faire comprendre l'état primitif de l'église de Morienval.

(1) *Revue archéologique*, 2^e série, t. X, p. 479.

(2) Cf. pl. XVII, fig. 6.

(3) *Revue archéologique*, 2^e série, t. X, pl. XXVII

ADDITIONS

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE II

Page 12, ligne 7, *ajoutez* : Un doyen du chapitre, nommé Robert, qui vivait encore en 1077, légua aux chanoines de la cathédrale les revenus des églises de Saint-Victor de Soissons, de Cys-la-Commune, de Bruyères-sur-Fère, de Missy-sur-Aisne, de Chivres et de Caisnes. (Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 465.)

Page 14, ligne 10, *ajoutez* : L'évêque Hugues de Pierrefonds mourut en 1103, en laissant au chapitre de la cathédrale les églises de Marizy-Saint-Mard, de Vic-sur-Aisne, de Saint-Pierre-Aigle, de Morsain, de Taillefontaine, ainsi qu'une rente sur les autels de Clamecy, de Chacrise, de Courmelles, de Nanteuil, de Guny, de Festigny, de Reuilly, de Vauxaillon, de Pont-Saint-Mard, de Crécy-au-Mont, de Droizy, de Saponay, de Ronchères et de Breny. (Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 452.)

Page 14, ligne 17, après Condé-sur-Aisne, *ajoutez* : de Pierrefonds.

Page 16, ligne 23, *ajoutez* : Lisiard mourut en 1126, en léguant au chapitre de la cathédrale une partie des revenus des églises de Caisnes, de Condé-sur-Aisne, de Vauxrezis, de Pierrefonds, de Cuchery, de Chavigny, de Verdelot, de Vicils-Maisons, de Villeneuve et de Saint-Martin de Soissons. (Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 470.)

Page 20, ligne 7, après Neuilly-Saint-Front, *ajoutez* : les églises de Saint-Martin de Soissons, de Verneuil, d'Antenay, d'Athis, de Cuffies, ainsi qu'une rente sur les autels de Vailly, de Saint-Remy-Blanzy, de Retheuil et de Vregny. (Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 470.)

Page 20, ligne 30, après Autrèches, *ajoutez* : de Guny, ainsi qu'un tiers des revenus de l'église de Chavignon. (Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 468.)

Page 25, ligne 12, *ajoutez* : Nivelon mourut en 1207, après avoir donné successivement au chapitre les églises de Bussières, de Pommiers, de Montron, de Comblizy et de Venteuil, ainsi qu'une rente sur les autels de Saint-Pierre-Aigle, d'Autrèches, de Thourotte et de Saint-Crépin. (Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 467.)

CHAPITRE III

Pages 33 et 34, *ajoutez* à la bibliographie : DE VERTUS, *Histoire de Coincy, Fère, Oulchy et des villages environnants* (Laon, 1864, in-8°). — Chanoine LUCOT, *L'église de Binson et sainte Posenne* (Châlons-sur-Marne, 1882, in-8°). — Abbé POQUET, *Excursion dans le Tardenois* (Reims, 1885, in-8°). — Abbé PIHAN, *Esquisse descriptive des monuments historiques dans l'Oise* (Beauvais, 1889, in-8°). — HÉRON DE VILLEFOSSE et COURAJOD, *Histoire de l'abbaye d'Orbais (Marne)*, par Dom Du BOUT, publiée d'après le manuscrit original de l'auteur (Paris, 1890, in-8°). — GIVELET, *Histoire et description du Mont-Notre-Dame* (Limé, 1893, in-8°). — ENLART, *Le style gothique et le déambulatoire de Morienvail*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LV, 1894, p. 125. — MICHAUX, *Les restes de l'église de Notre-Dame des Vignes à Soissons*, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, 3^e série, t. II, 1894, p. 105. — PETIT, *Notice historique et descriptive du canton de Pont-Sainte-Maxence* (Pont-Sainte-Maxence, 1894, in-8°). — ANTHYME-SAINT-PAUL, *La transition*, dans la *Revue de l'art chrétien*, année 1894, p. 470, et année 1895, p. 1.

CHAPITRE VI

Page 75, ligne 37, *ajoutez* : L'église de Viffort, près de Château-Thierry, renferme au-dessous du clocher une

curieuse croisée d'ogives ornée d'un gros boudin et encadrée par des arcs en plein cintre. Cette voûte peut remonter au premier quart du XII^e siècle.

Page 95, note 1, *ajoutez* : Cf. Bibl. nat., collection Baluze, t. XLVI, p. 467.

CHAPITRE VIII

Page 111, ligne 3, après particularité, *ajoutez* : ainsi que les églises de Blesmes, de Courthiézy, de Verdilly.

Page 112, ligne 31, après Champlieu, *ajoutez* : dans le chœur de l'église de Blesmes, sous les clochers de Bonneuil en Valois et de Courthiézy, dans les croisillons de l'église de Sergy.

Page 112, ligne 42, après Vieil-Arcy, *ajoutez* : ou sur le carré du transept, comme à Coulonges et à Sergy.

Page 112, ligne 42, après 1122, *ajoutez* : dans le chœur des églises de Brasles, de Gland, de Verdilly, de Vieils-Maisons.

Page 113, ligne 8, après Nouvron-Vingré, *ajoutez* : de Vregny.

Page 114, ligne 32, après Saint-Leu-d'Esserent, *ajoutez* : et dans le chœur de l'église de Namps-au-Val (Somme).

Page 114, ligne 37, après Saconin, *ajoutez* : Latilly.

Page 117, ligne 36, après Largny, *ajoutez* : à Latilly, à Sergy.

Page 119, ligne 1, après Bonneuil-en-Valois, *ajoutez* : Vauxrezis.

Page 121, ligne 7, après emplacement, *ajoutez* : Dans plusieurs églises romanes du Soissonnais, on établit un transept après coup au XIII^e siècle, en défonçant la travée droite du chœur, comme à Dhuizel, à Juvigny, à Laffaux, à Pernant, à Marigny en Orxois et à Veully-la-Poterie.

Page 122, ligne 7, après région, *ajoutez* : A Viffort, près de Château-Thierry, on monte dans le clocher par un curieux escalier à rampe droite qui fait un retour d'équerre à l'angle du mur. Cet escalier voûté en berceau fut construit vers 1120.

Page 123, ligne 28, après église, *ajoutez* : de Béthisy-Saint-Martin, de Saint-Vaast-de-Longmont, de Saintines.

Page 125, ligne 39, après Vic-sur-Aisne, *ajoutez* : On peut encore signaler des portails en plein cintre à Azy-Bonneil, à Blesmes, à Bonneuil en Valois, à Branges, à Brasles, à Bruyères-sur-Fère, à Chavigny, à Coulonges, à Coyolles, à Crézancy, à Fontenoy, à Ivors, à Juvigny, à Largny, à Nesles, à Taillefontaine, à Vauxceré, à Verdilly et à Verneuil-sur-Marne.

Page 126, ligne 9, après Cerseuil, *ajoutez* : de Béthisy-Saint-Martin.

Page 126, ligne 28, après Marolles, *ajoutez* : à Azy-Bonneil, à Blesmes, à Branges, à Bruyères-sur-Fère, à Crézancy, à Verdilly, à Verneuil-sur-Marne, à Vieil-Arcy.

Page 130, ligne 16, après Vichel, *ajoutez* : à Vregny.

Page 130, ligne 40, après environ, *ajoutez* : sauf à Chavigny et à Juvigny (Aisne).

Page 131, ligne 10, après Laon, *ajoutez* : à Azy-Bonneil, à Brasles et à Viffort, près de Château-Thierry.

Page 131, ligne 38, après Vauxrezis, *ajoutez* : de Coulonges.

Page 131, ligne 42, après Laffaux, *ajoutez* : Latilly.

Page 136, ligne 23, après Chaillevois, *ajoutez* : de Pont-Saint-Mard.

CHAPITRE IX

Page 144, ligne 13, après Bussiaries, et page 146, ligne 30, après Chacrise, *ajoutez* : de Coulonges, d'Hautevesnes.

Page 146, ligne 41, après Courmelles, *ajoutez* : et du chœur de l'église de Saponay.

Page 148, ligne 12, après XIII^e siècle, *ajoutez* : Cependant, la nef de l'église d'Arcy-Sainte-Restitue, près de Fère en Tardenois, qui fut reconstruite à la fin du XII^e siècle, est encore épaulée par des arcs-boutants de la même époque.

Page 149, ligne 9, après Aizy, *ajoutez* : dès le commencement du XIII^e siècle.

Page 149, ligne 24, après XII^e siècle, *ajoutez* : L'église de Coulonges, près de Fère en Tardenois, fait seule exception à cette règle. Les croisées d'ogives qui recouvrent la nef furent établies après coup, vers 1170, et leur profil se compose de trois boudins. Ces voûtes s'appuient sur des piles cantonnées de neuf colonnettes. Vers la même époque, le plafond de bois des bas côtés fut remplacé par des ogives à tore aminci.

Page 157, ligne 9, après Glennes, *ajoutez* : Hautevesnes.

Page 159, ligne 8, après Couvrelles, *ajoutez* : à Cerseuil, à Charly, à Corribert, à Courtremont, à Cuiry-Housse, à Fontenoy, à Fossoy.

SECONDE PARTIE

Page 189, ligne 14, après Charles le Chauve, *ajoutez* : Dès le XII^e siècle, un biographe anonyme de Gérard de Rossillon le désigne comme le véritable fondateur de la collégiale du Mont-Notre-Dame. (Bibl. nat., latin 10930, p. 3.)

CORRECTIONS

- Page 6, ligne 16, *au lieu de* : Cuise, Aizy, *lisez* : Saconin, Vauxrezis.
 Page 12, ligne 6, *au lieu de* : Villeneuve-Saint-Germain, *lisez* : Saint-Germain-lez-Compiègne.
 Page 14, ligne 23, *au lieu de* : Osly, *lisez* : Oulchy-la-Ville.
 Page 15, ligne 12, *au lieu de* : Azy, *lisez* : Essises.
 Page 21, ligne 1, *au lieu de* : 1159, *lisez* : 1156.
 Page 22, ligne 5, *au lieu de* : Trois ans plus tard, *lisez* : En 1177.
 Page 32, ligne 33, *au lieu de* : la cathédrale d'Auxerre, *lisez* : Saint-Laurent de Grenoble.
 Page 38, ligne 8, *au lieu de* : Pépin I^{er}, roi d'Aquitaine, *lisez* : Hugues, comte de Sens.
 Page 38, ligne 22, *au lieu de* : second, *lisez* : dernier.
 Page 38, ligne 23, après siècle, *modifiez ainsi la phrase* : Elle s'étendait sous le chœur d'une église commencée vers 1180 et terminée au XIII^e siècle.
 Page 48, ligne 25, *modifiez ainsi les trois phrases* : L'église de Morienval renfermait seule un véritable narthex qui fut très remanié à l'époque moderne; mais le porche de Saint-Thibault-de-Bazoches était ouvert sur trois côtés et faisait une saillie en avant de la façade.
 Page 50, ligne 21, *au lieu de* : Taillefontaine, *lisez* : Berny-Rivière.
 Page 67, ligne 17, *au lieu de* : un gros boudin, *lisez* : un bandeau.
 Page 76, ligne 2, et page 77, ligne 17, *supprimez* : peut-être.
 Page 79, ligne 18, *au lieu de* : 1130, *lisez* : 1140.
 Page 80, ligne 1, *modifiez ainsi la phrase* : l'abside en hémicycle, rebâtie vers 1150, renferme deux croisées d'ogives mieux appareillées.
 Page 106, ligne 34, *au lieu de* : Vauxrezis, *lisez* : Latilly.
 Page 108, ligne 15, *au lieu de* : Aizy, *lisez* : Pernant.
 Page 108, ligne 18, *supprimez* : Azy-Bonneil.
 Page 108, ligne 19, *au lieu de* : Fontenoy; Vailly, *lisez* : Cœuvres, Hautevesnes, Veully-la-Poterie.
 Page 113, ligne 25, *supprimez* : Lagny.
 Page 113, ligne 37, *au lieu de* : Condé-sur-Aisne, *lisez* : Viffort.
 Page 113, ligne 44, *supprimez* : de Moissac, de Saint-Victor de Marseille, de Saint-Gilles.
 Page 117, ligne 27, *au lieu de* : Chézy-sur-Marne, *lisez* : Charly.
 Page 118, lignes 42 et 43, *au lieu de* : Béthisy-Saint-Martin, Vauxrezis, *lisez* : Latilly, Sergy.
 Page 122, ligne 10, *au lieu de* : maçonnée sur couchis, *lisez* : formée par les marches taillées en biseau, *et au lieu de* : 0^m,45, *lisez* : 0^m,70.
 Page 122, ligne 12, *au lieu de* : Laffaux, *lisez* : Sergy.
 Page 123, ligne 15, *supprimez* : Lagny.
 Page 130, lignes 24 et 25, *modifiez ainsi la phrase* : Nous n'avons pu découvrir qu'un seul clocher central octogone à Juvigny, près de Soissons.
 Page 132, ligne 1, *au lieu de* : Courtemont et Fossoy, *lisez* : Crouettes, Courthiézy, Soilly et Verneuil-sur-Marne.
 Page 135, ligne 21, *au lieu de* : Orrouy, *lisez* : Azy-Bonneil, Chavigny, Juvigny.
 Page 135, ligne 31, *au lieu de* : Chézy-sur-Marne, *lisez* : Charly.
 Page 140, ligne 9, *au lieu de* : une femme, *lisez* : un personnage.
 Page 148, dernière ligne, *supprimez* : de Cuise.
 Page 149, ligne 5, *supprimez* : à Bazoches.
 Page 149, lignes 38 et 39, *au lieu de* : Aizy, Bazoches et Azy-Bonneil, *lisez* : Coulonges et Arcy-Sainte-Restitue.
 Page 149, ligne 40, *au lieu de* : Cuise, *lisez* : Cierges.
 Page 153, ligne 16, *au lieu de* : Cuiry-Housse, *lisez* : Hautevesnes.
 Page 157, lignes 8 et 9, *supprimez* : Aizy, Azy-Bonneil, Cerseuil, Cuiry-Housse, Saponay et Vailly.
 Page 157, lignes 23, 24, 27, 28 et 31, *supprimez* : Azy-Bonneil, Fontenoy, Jouaignes et Vailly.
 Page 158, lignes 11, 12, 16 et 17, *supprimez* : Cerseuil, Cuiry-Housse, Jouaignes, Saponay, Vailly et Fontenoy.
 Page 159, ligne 1, *supprimez* : Cuiry-Housse, Cerseuil et Fontenoy.
 Page 159, ligne 28, *au lieu de* : Aizy, *lisez* : Arcy-Sainte-Restitue.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

	Pages.
PRÉFACE.	I

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER

LIMITES ET DIVISIONS DE L'ANCIEN DIOCÈSE DE SOISSONS.	3
Archidiaconés. — Doyennés. — Cures. — Répartition des églises romanes.	

CHAPITRE II

ÉTUDE HISTORIQUE.	8
Églises et paroisses du Soissonnais avant l'an mil. — Donations d'églises au XI ^e siècle. — Les évêques Foulques, Bérauld, Heddon, Adéland, Thibault, Arnould, Hilgot, Henri et Hugues de Pierrefonds. — Les fondations d'abbayes et les donations d'églises au XII ^e siècle. — Les évêques Manassès, Lisiard, Josselin, Ancoul, Hugues de Champfleury et Nivelon. — Mention des cures dans les bulles des papes. — Églises de Soissons au XII ^e siècle	

CHAPITRE III

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE.	27
Ouvrages publiés avant la Révolution. — Travaux de MM. Vitet, Taylor, Graves, Woillez, Prioux, l'abbé Pécheur. — Sociétés savantes. — Ouvrages de M. Fleury et de M. Gonse. — Articles de M. Anthyme Saint-Paul. — Sources manuscrites.	

CHAPITRE IV

ÉTUDE SUR LES ÉDIFICES CONSIDÉRÉS COMME ANTÉRIEURS A L'AN MIL.	36
Chapelle de Filain. — Cryptes du Mont-Notre-Dame et de Saint-Léger de Soissons. — Église de Saint-Pierre à la Chaux à Soissons.	

CHAPITRE V

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES ÉGLISES DU XI ^e SIÈCLE.	Pages. 42
Plans et appareil. — Voûtes et arcs. — Piliers et nefs. — Bas côtés, transepts et chœurs. — Façades et absides. — Clochers. — Fenêtres et contreforts. — Ornementation.	

CHAPITRE VI

LA CROISÉE D'OGIVES, SES ORIGINES ET SON DÉVELOPPEMENT.	57
Sens du mot <i>ogive</i> . — Théorie de Jules Quicherat. — Les églises lombardes et l'ouvrage de M. de Dartein. — Les voûtes d'ogives des églises rhénanes. — Système de Viollet-le-Duc. — Théorie de M. Corroyer. — Les croisées d'ogives de Quimperlé, de Moissac, de Saint-Victor de Marseille, de Saint-Gilles. — Limites du pays d'origine du style gothique. — Les carrières du Valois et du Soissonnais. — État de l'architecture dans la région à la fin du XI ^e siècle. — Les voûtes d'arêtes. — Les voûtes d'ogives de Rhuis, d'Auviller, de Morienval. — Théorie de M. Anthyme Saint-Paul. — Les églises de Saint-Lucien et de Saint-Étienne de Beauvais. — Les voûtes d'ogives de Cambronne, de Foulanges et de Bury, ajoutées après coup. — La chapelle de Bellefontaine. — Les voûtes d'ogives appareillées pendant la première moitié du XII ^e siècle. — Église de Noël-Saint-Martin, chapelle de l'évêché de Laon, églises de Bruyères, de la Villeretree, de Poissy, de Saint-Martin des Champs, de Saint-Germer, de Saint-Évremond de Creil, d'Acy en Multien, de Saint-Denis. — Les cathédrales de Sens, de Sensis et de Noyon. — La croisée d'ogives en Normandie, en Angleterre, en Anjou. — Les voûtes d'ogives appareillées pendant la seconde moitié du XII ^e siècle. — Chœurs à pans coupés. — Églises de Nouvion-le-Vineux, de Saint-Martin de Laon, cathédrale de Laon, églises de Chars, de Saint-Germain des Prés, d'Étampes. — Chœur de Saint-Remi de Reims. — Croisillon sud de la cathédrale de Soissons.	

CHAPITRE VII

L'ARC EN TIERS-POINT ET SES APPLICATIONS MÉTHODIQUES.	97
Rôle secondaire de l'arc en tiers-point. — Théories bizarres sur son origine. — Ancienneté de cette forme d'arc. — Les premiers arcs brisés appareillés en Perse et en Égypte. — Réfutation du système qui attribue le développement du style gothique à l'influence des croisades. — L'arc en mitre. — Emploi de l'arc brisé en Bourgogne dès le XI ^e siècle et dans les autres provinces de la France au XII ^e siècle. — Causes de son usage. — Abandon de l'arc en plein cintre surhaussé. — Usage raisonné de l'arc en tiers-point pour les doubleaux et pour les arcades des nefs dans l'Île-de-France. — Apparition progressive de l'arc brisé dans les portails, dans les baies des clochers et dans les tribunes sous le règne de Louis VII. — Persistance de l'arc en plein cintre dans les fenêtres et dans les arcatures à la fin du XII ^e siècle.	

CHAPITRE VIII

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES ÉGLISES DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XII ^e SIÈCLE.	110
Plans et appareil. — Voûtes. — Arcs. — Piliers et nefs. — Bas côtés et transepts. — Chœurs. — Façades et absides. — Clochers. — Fenêtres et contreforts. — Ornementation. — Chapiteaux, tailloirs et bases. — Corniches et fonts baptismaux.	

CHAPITRE IX

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES ÉGLISES DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XII ^e SIÈCLE.	144
Plans et appareil. — Voûtes et arcs. — Arcs-boutants. — Piliers et nefs. — Bas côtés, transepts et chœurs. — Façades et absides. — Clochers. — Fenêtres et contreforts. — Ornementation.	

SECONDE PARTIE

DESCRIPTION DES ÉGLISES

Crypte de Saint-Médard de Soissons.	Pages. 167
---	---------------

ÉGLISES DU XI^e SIÈCLE

Église de Berneuil-sur-Aisne (Oise).	175
Église de Berny-Rivière (Aisne).	177
Église du prieuré de Binson (Marne).	179
Église de La Croix (Aisne).	183
Église de Jouaignes (Aisne).	185
Église de Montlevon (Aisne).	187
Crypte du Mont-Notre-Dame (Aisne).	189
Église de Morienvall (Oise).	192
Église d'Oulchy-le-Château (Aisne).	211
Église de Ressons-le-Long (Aisne).	217
Église de Retheuil (Aisne).	219
Église de Rhuis (Oise).	220
Église de Saint-Bandry (Aisne).	223
Église de Saint-Léger-aux-Bois (Oise).	226
Église de Saint-Thibault-de-Bazoches (Aisne).	228
ADDITIONS.	232
CORRECTIONS.	234

TABLE DES PLANCHES

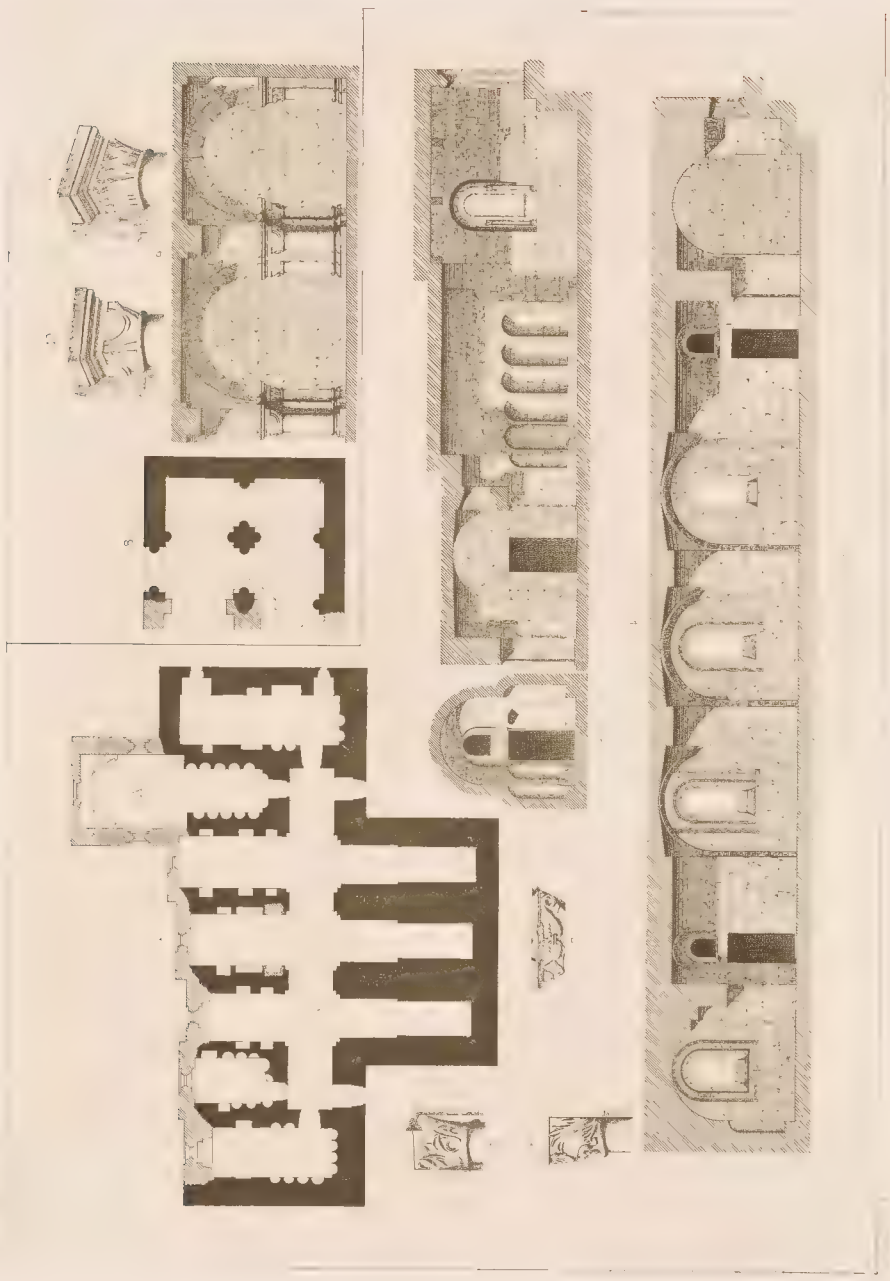
ÉGLISES DU XI^e SIÈCLE

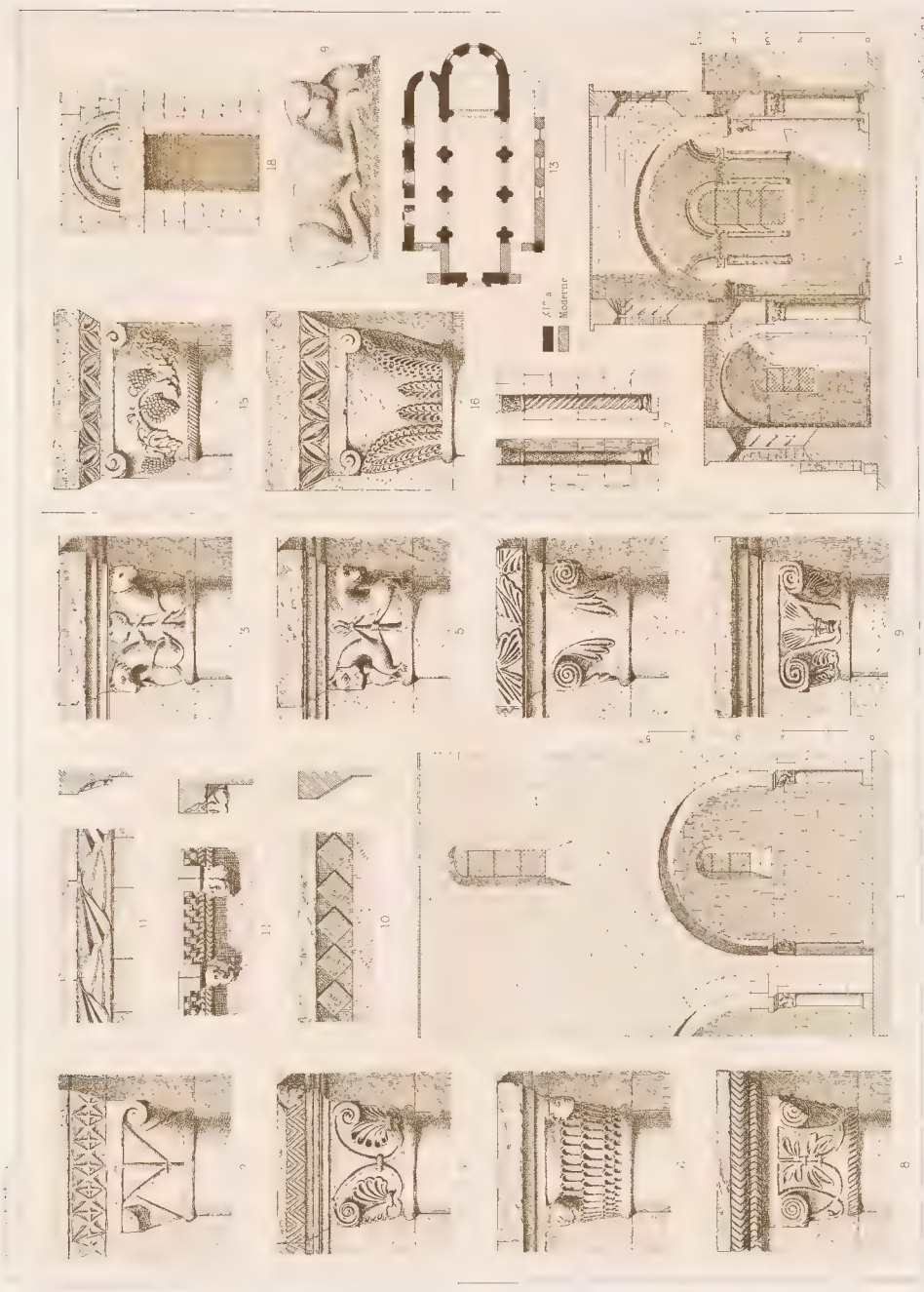
- I. CRYPTES DE SAINT-MÉDARD ET DE SAINT-LÉGER A SOISSONS.
II. ÉGLISES DE BERNEUIL-SUR-AISNE ET DE BERNY-RIVIÈRE.
III. ÉGLISE DU PRIEURÉ DE BINSON. — CHAPELLE DE FILAIN.
III *bis*. ÉGLISE DE LA CROIX.
IV. ÉGLISE DE MONTLEVON.
IV *bis*. CRYPTÉ DU MONT-NOTRE-DAME. — ÉGLISE DE JOUAIGNES.
V. ÉGLISE DE MORIENVAL. Plans, chapiteaux de la nef. Déambulatoire.
VI. — Coupe longitudinale.
VII. — Coupe et chapiteaux du déambulatoire.
VIII. — Clocher-porche et détails.
IX. — Abside.
X. ÉGLISE D'OULCHY-LE-CHATEAU. Plans et clocher.
XI. — Travées et chapiteaux de la nef.
XI *bis*. ÉGLISE D'OULCHY-LE-CHATEAU. Chœur. — ÉGLISE DE RESSONS-LE-LONG.
XII. ÉGLISE DE RHUIS. Plan, nef et chœur.
XIII. — Abside et clocher.
XIV. ÉGLISE DE RETHEUIL. — ÉGLISE DE SAINT-LÉGER-AUX-BOIS. Plan et façade.
XV. ÉGLISE DE SAINT-LÉGER-AUX-BOIS. Nef et chœur.
XVI. ÉGLISE DE SAINT-BANDRY. — Cf. pl. XLII.
XVII. ÉGLISE DE SAINT-THIBAUD-DE-BAZOUCHES.

PARIS

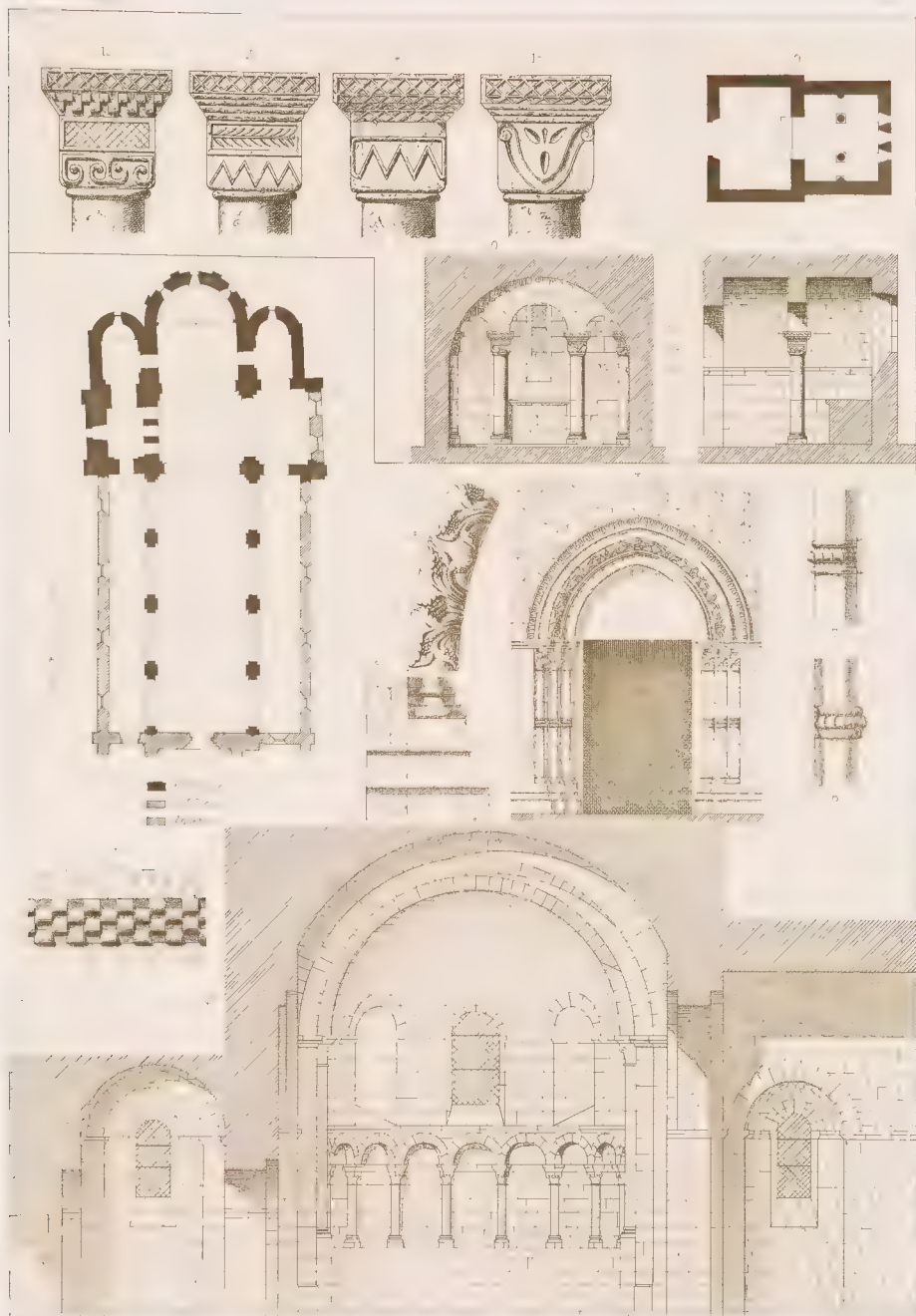
TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}

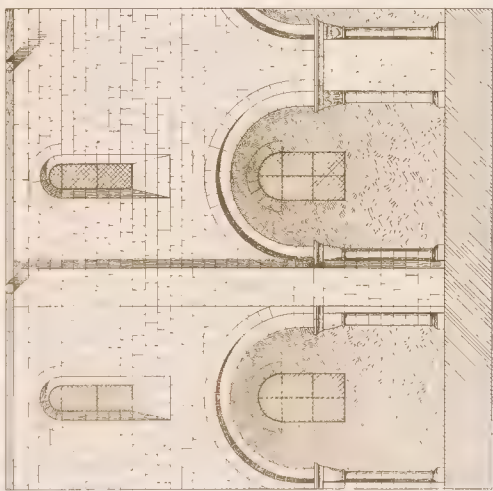
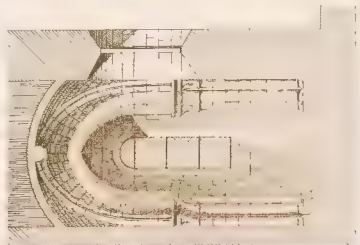
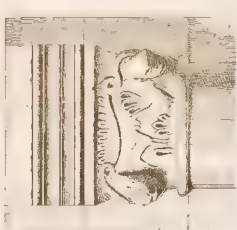
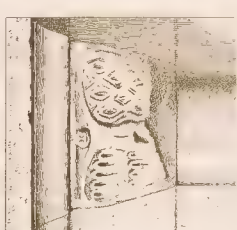
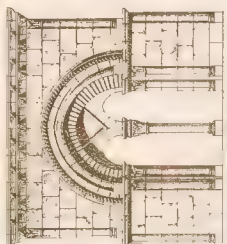
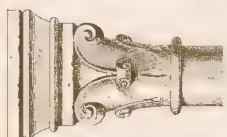
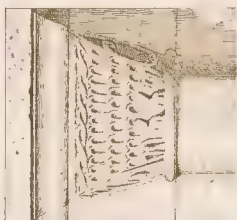
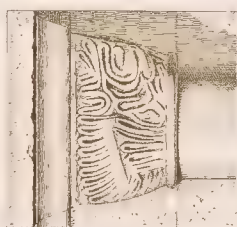
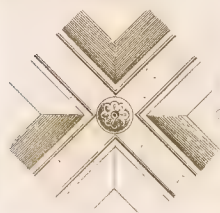
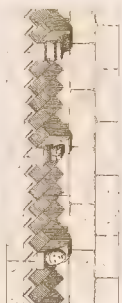
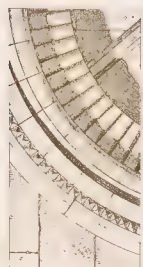
Rue Garancière, 8.

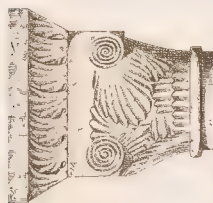
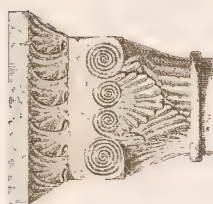
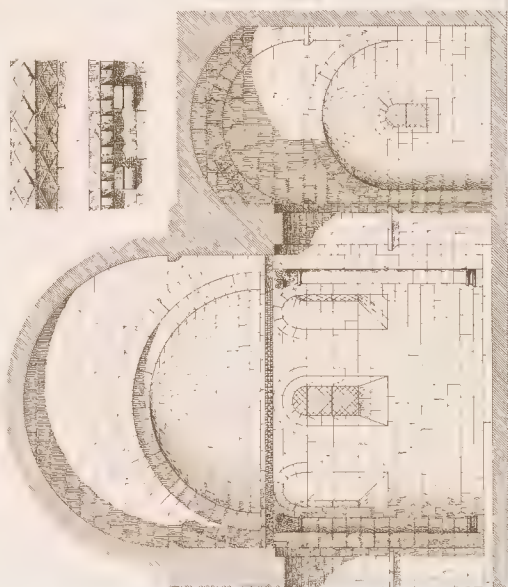
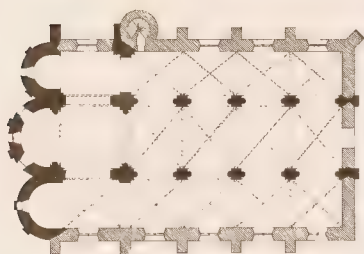
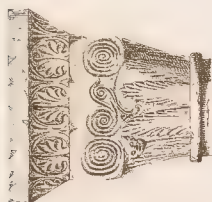
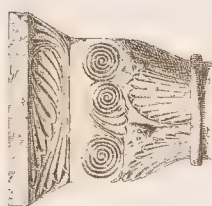
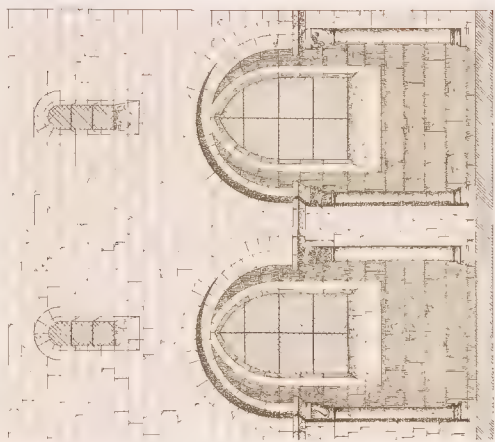


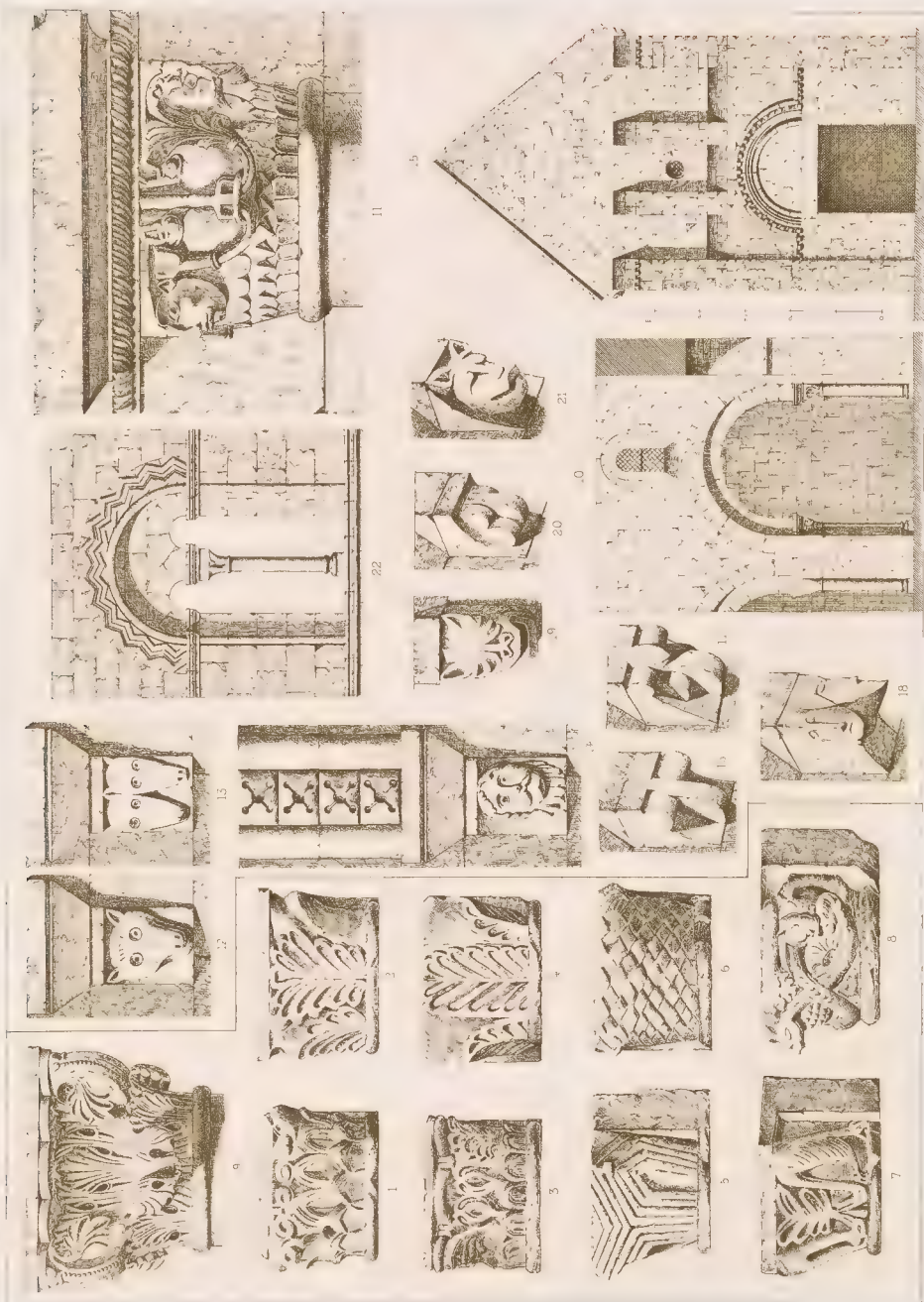


Alf. a. Marmor









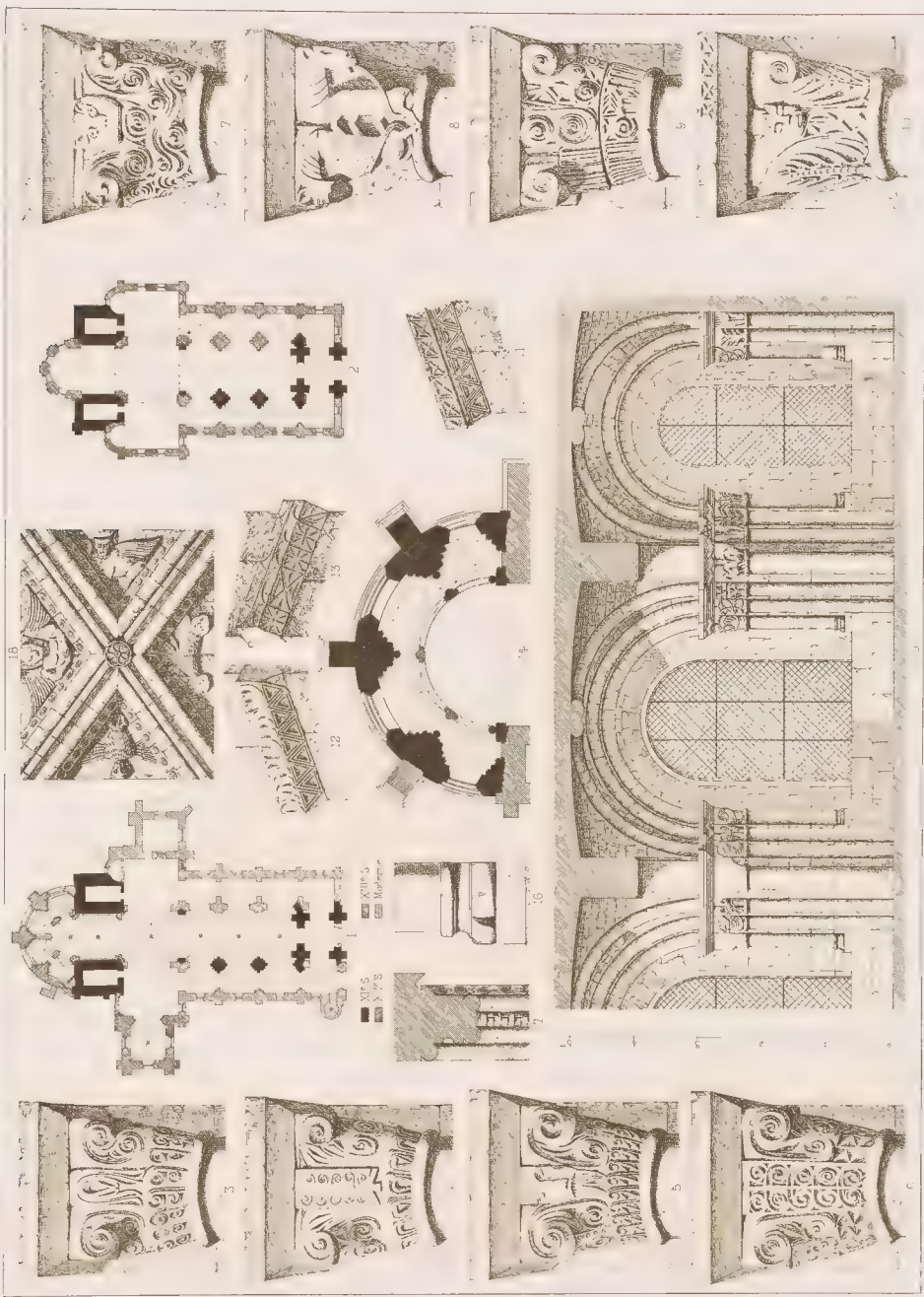
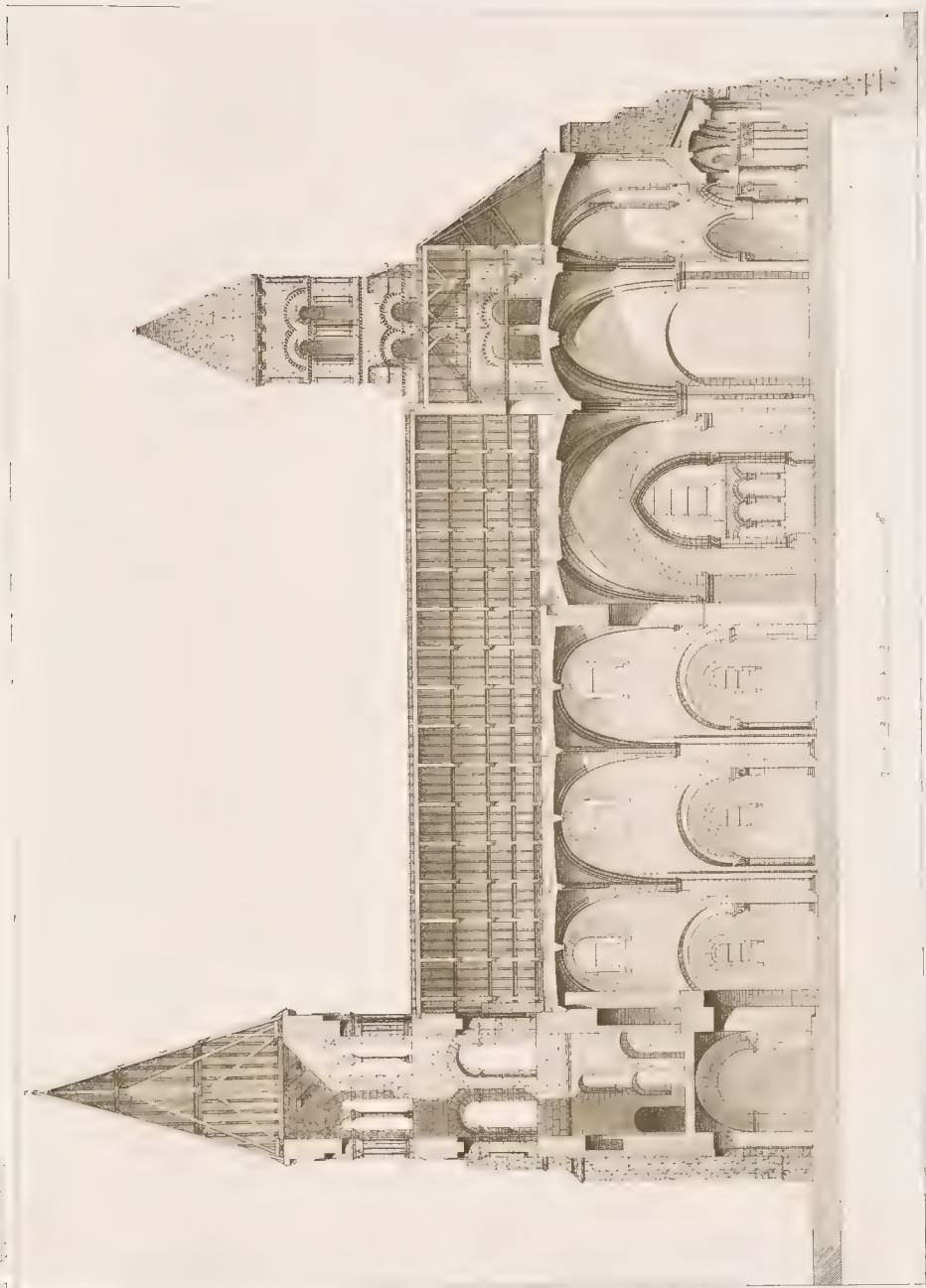


Fig. 1. Basilica di Santa Maria in Novara.

Fig. 2. Basilica di Santa Maria in Novara.

Fig. 3. Basilica di Santa Maria in Novara.





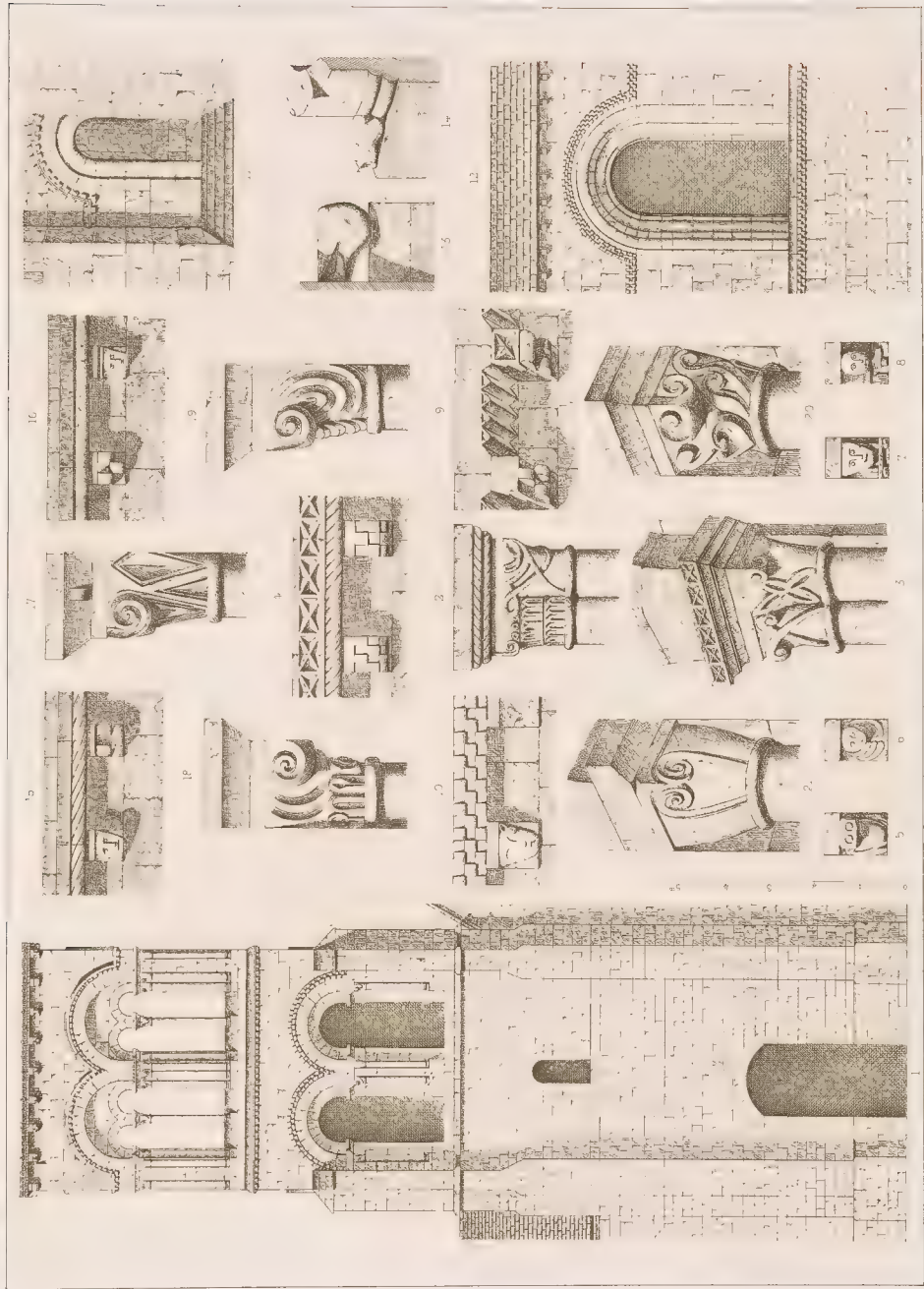
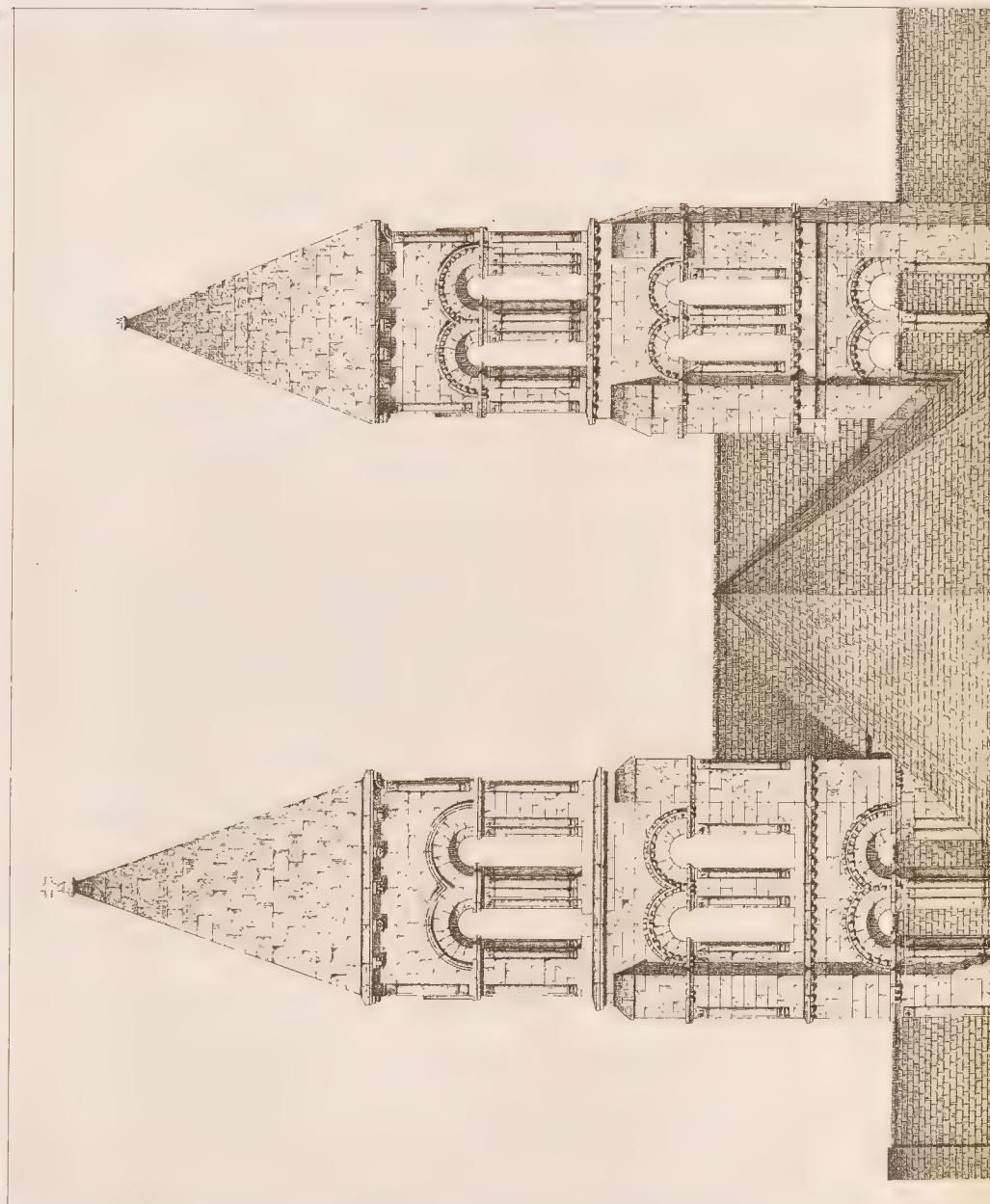
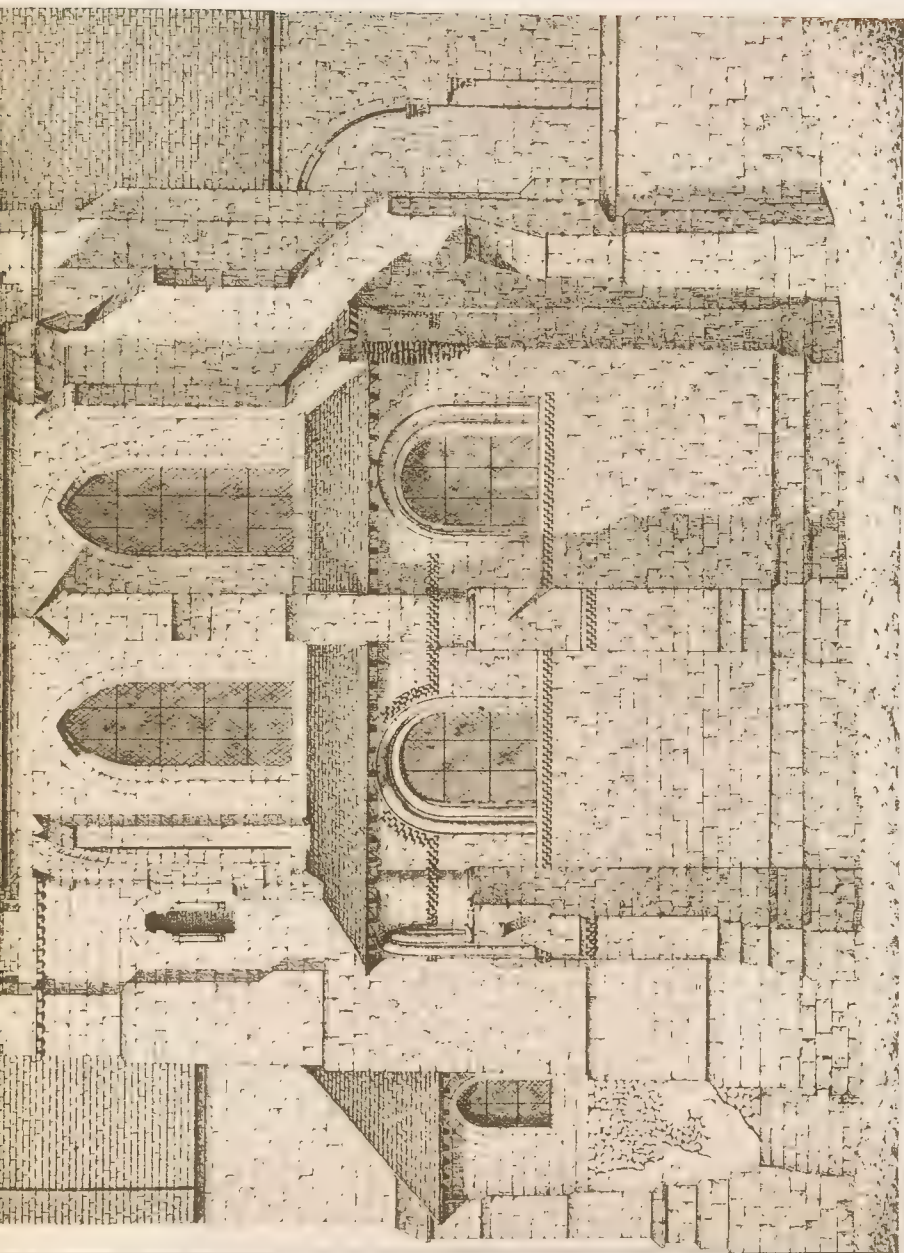
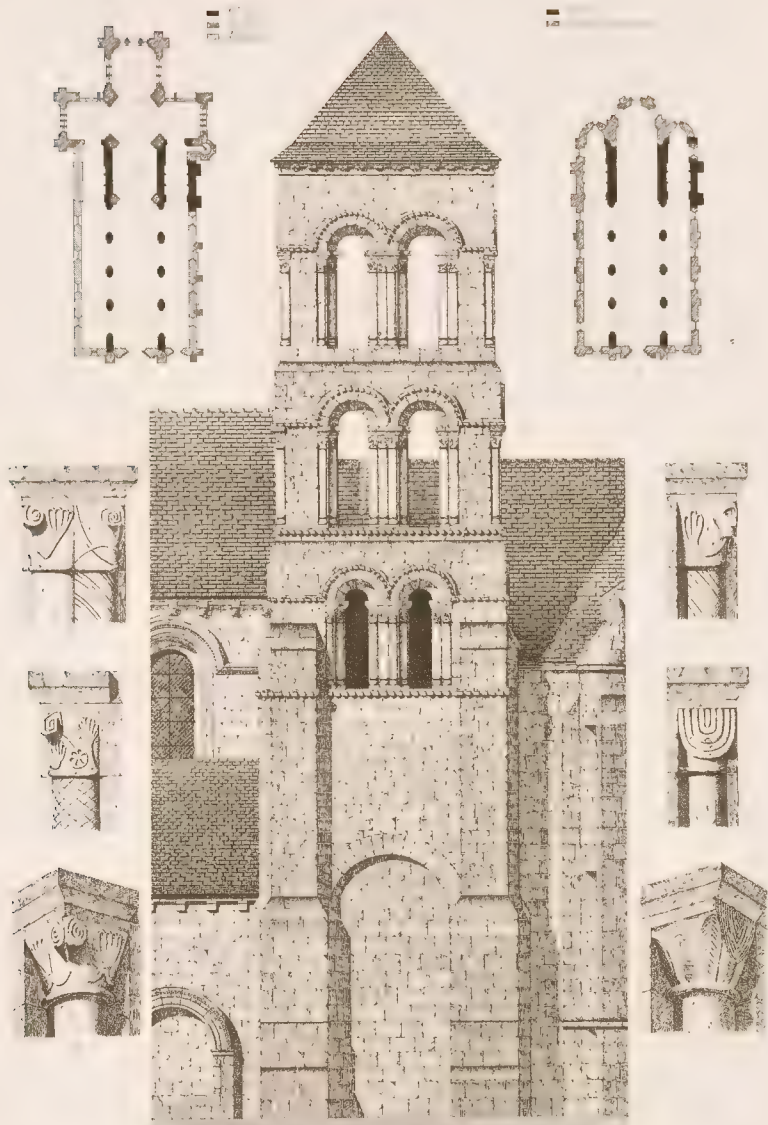


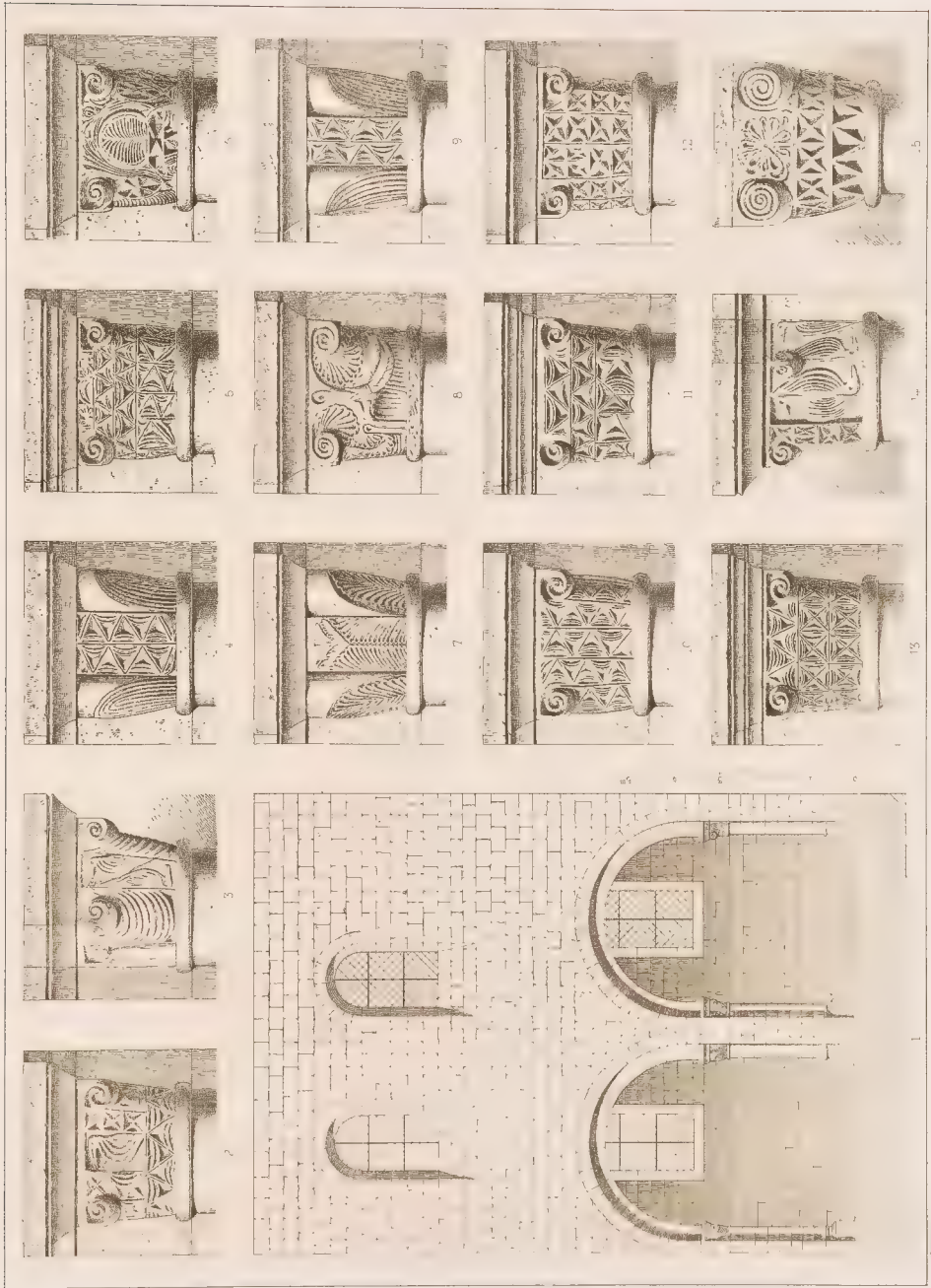
Fig. 1. Facade of the temple of Apollo in Delphi. 1 - 29 - details of the facade.

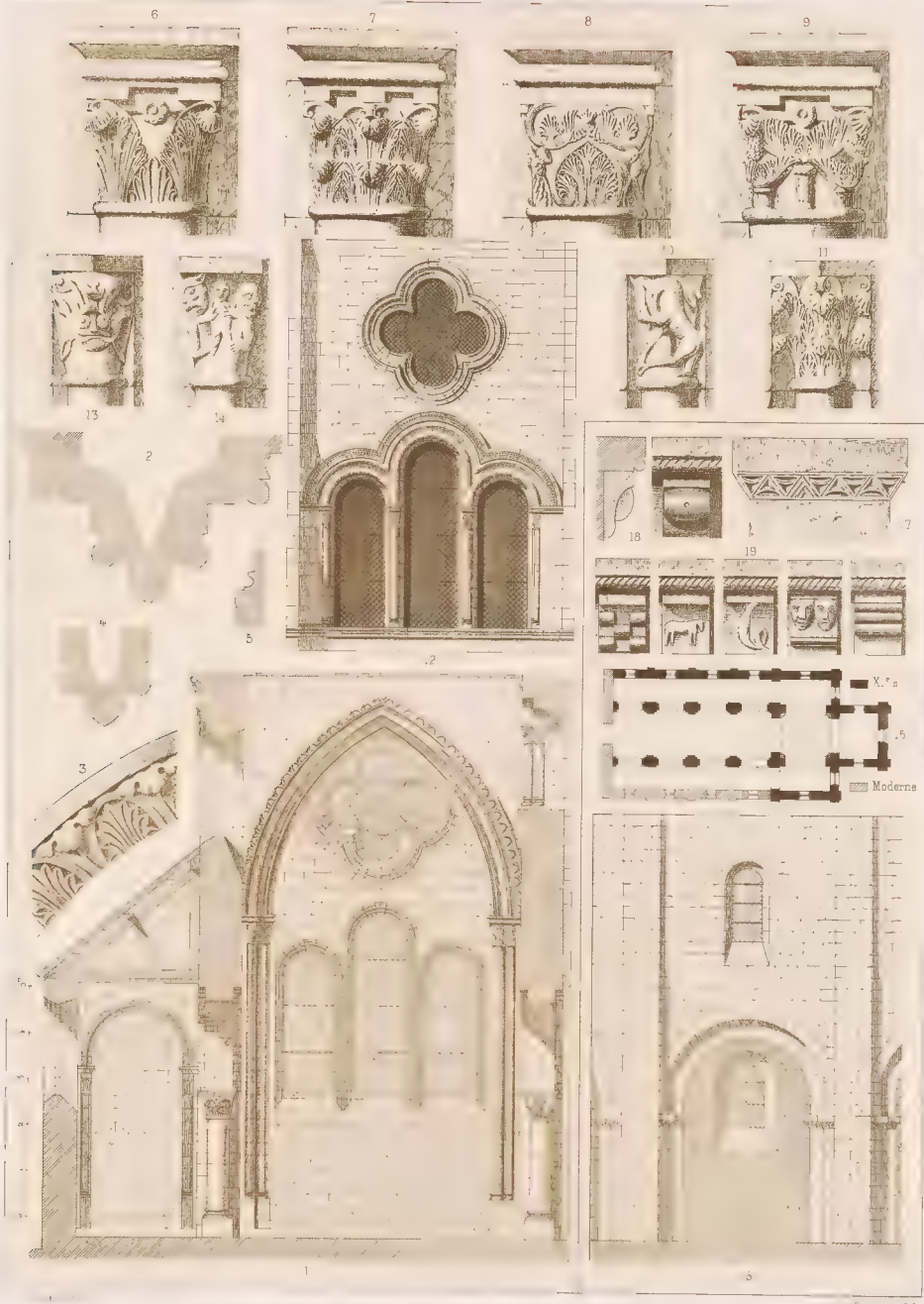
Fig. 11.





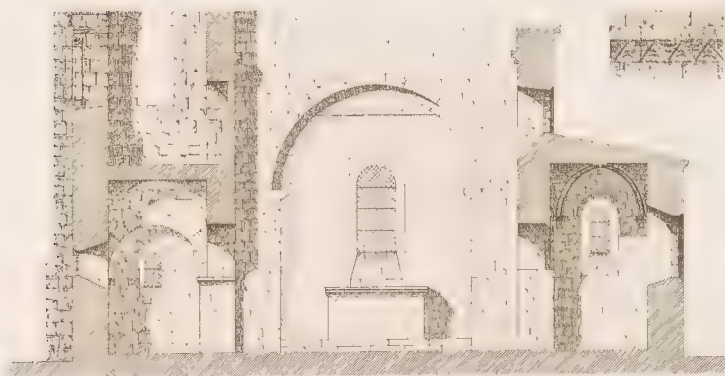


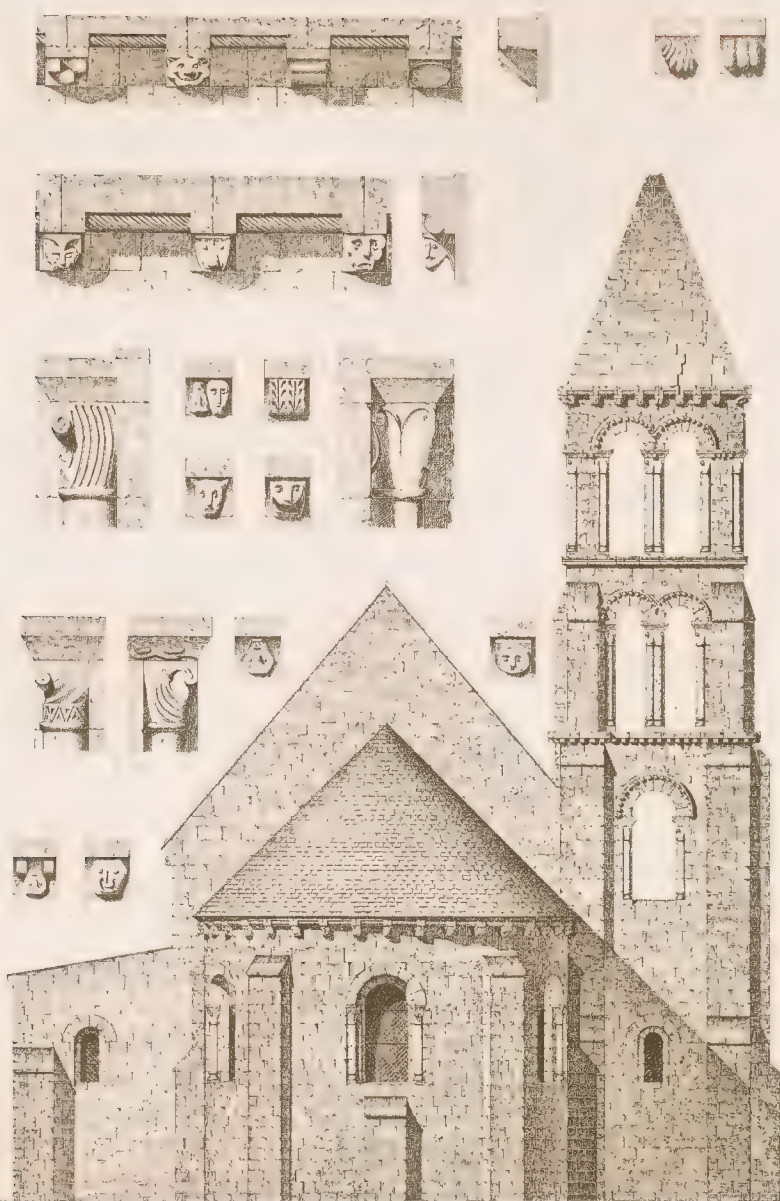


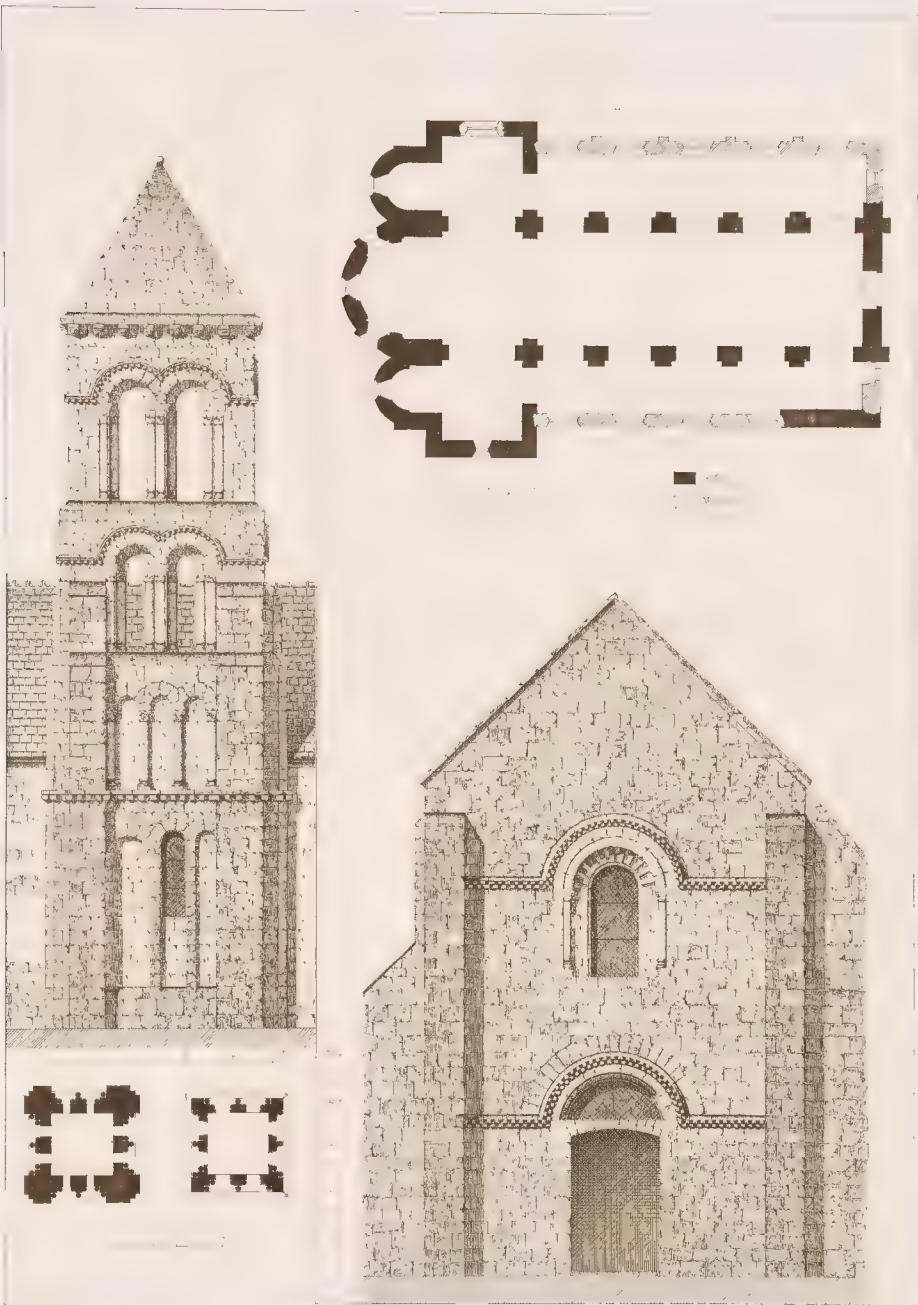


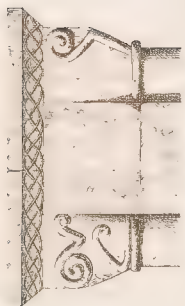
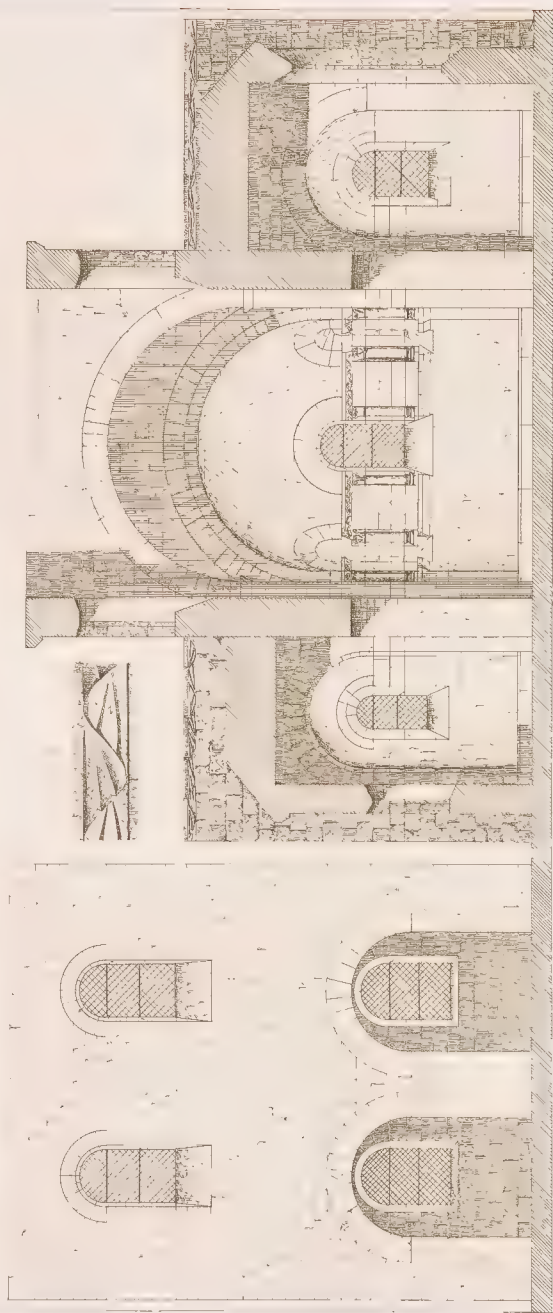
BASILICA DI S. STEFANO A LIMOGES

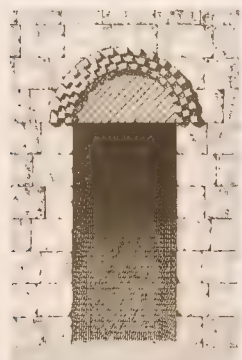
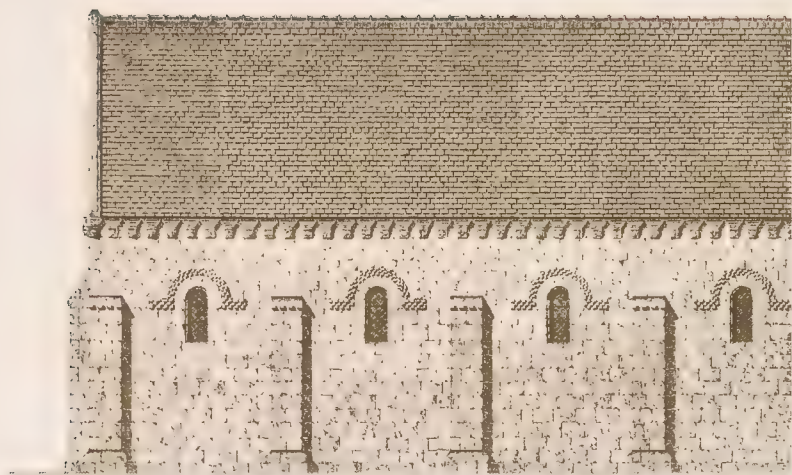
Disegnato da G. B. de' Rossi. Inciso da G. B. de' Rossi.

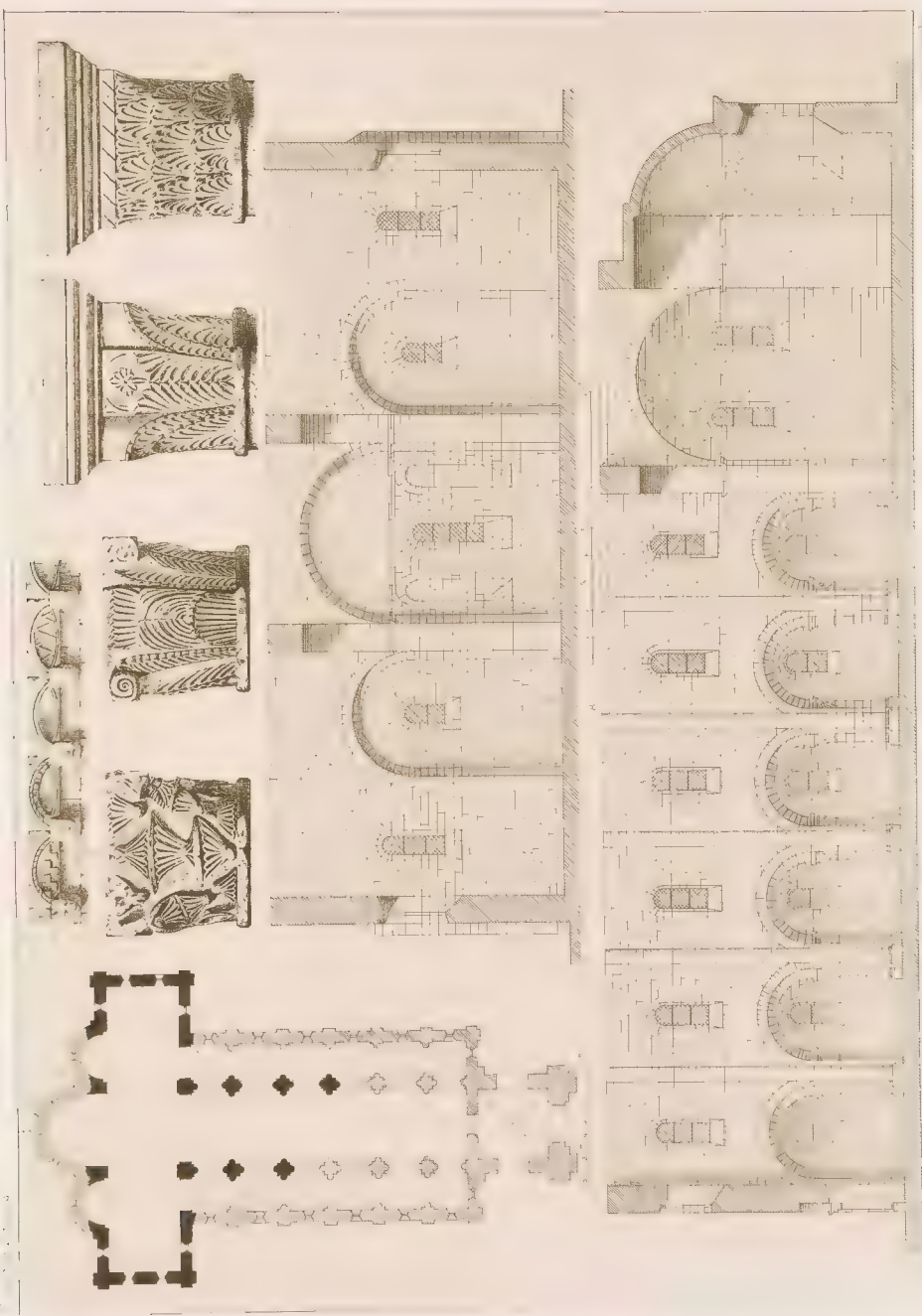








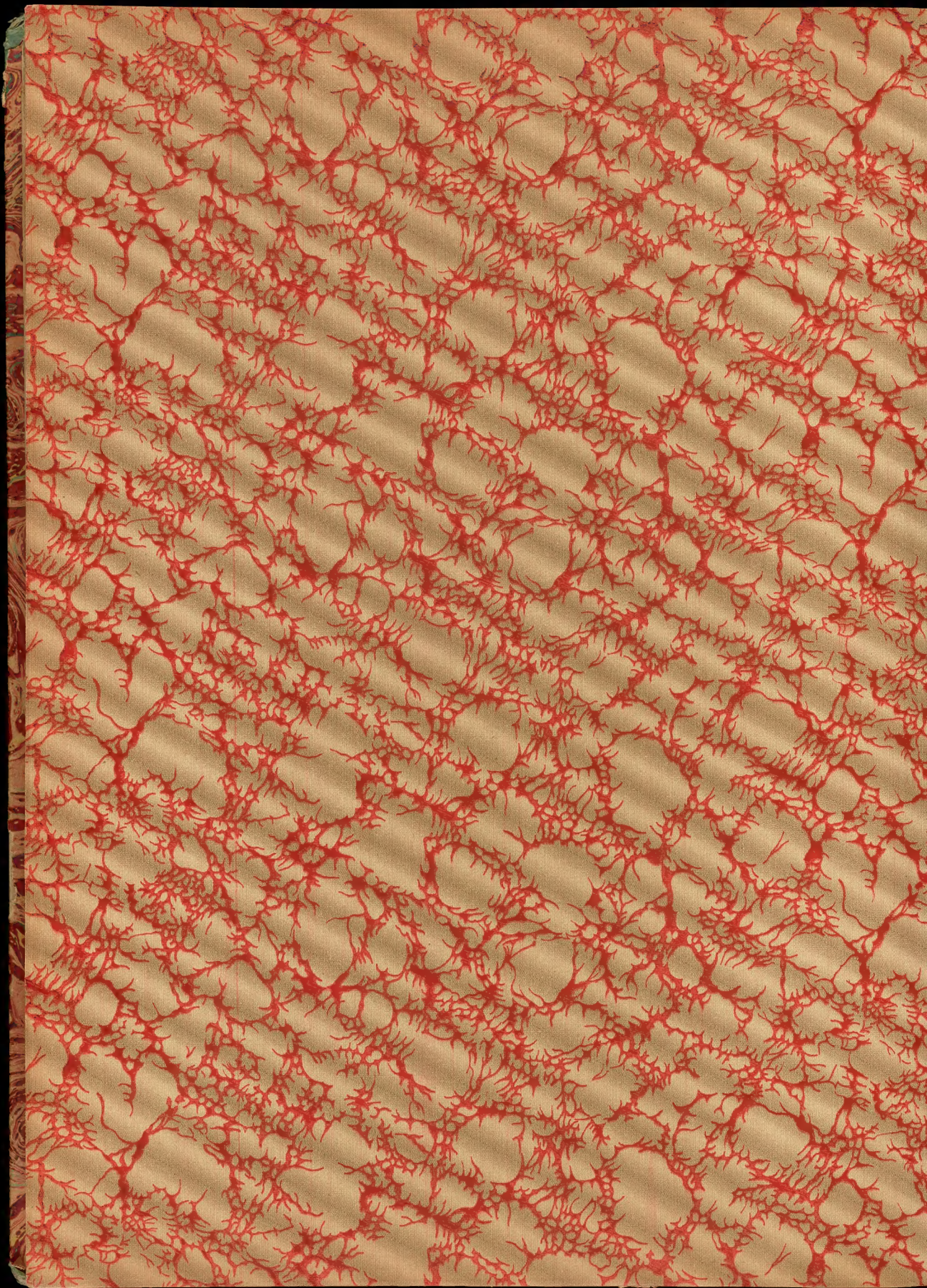


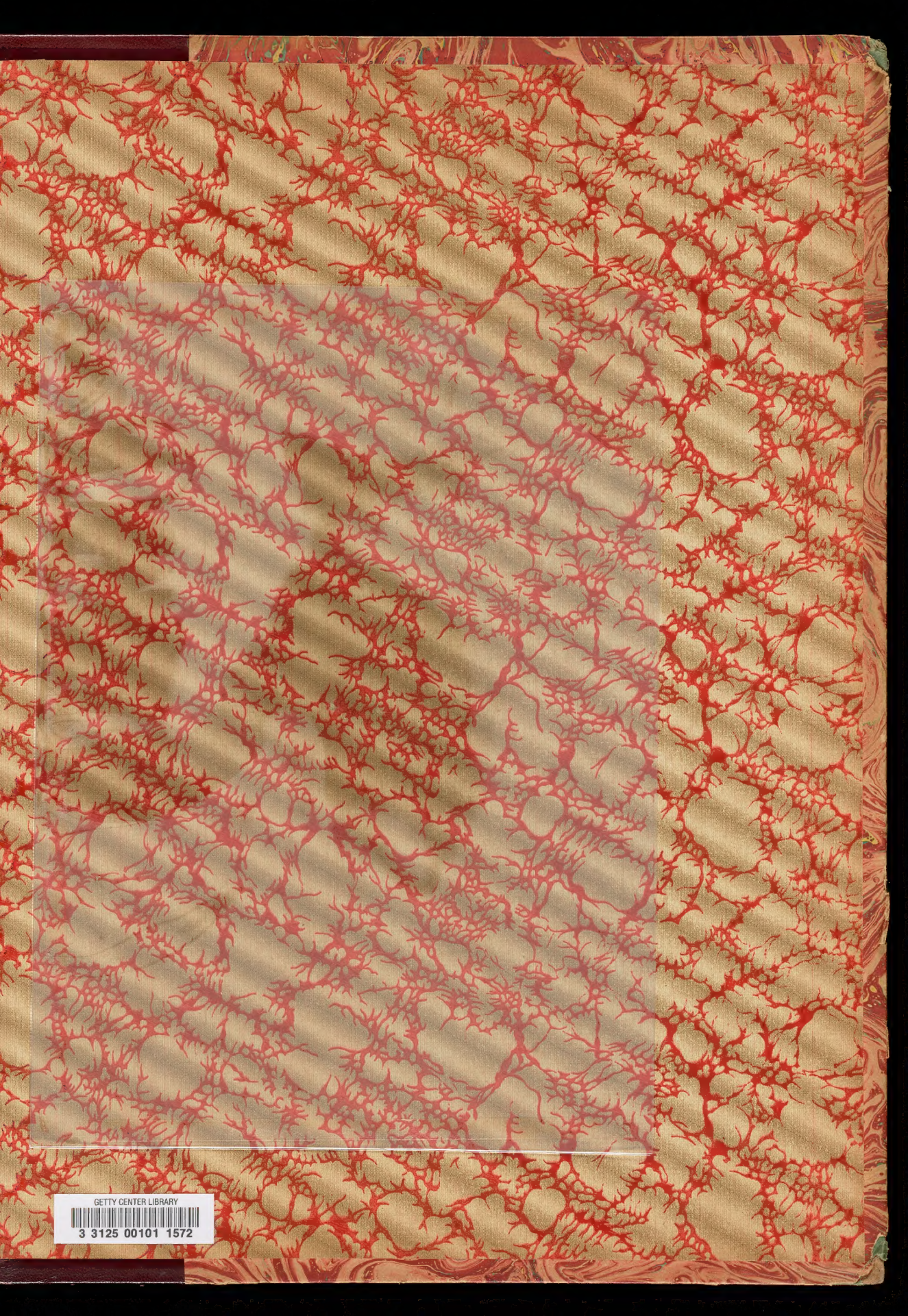


PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}

RUE GARANCIÈRE, 8.





GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00101 1572

